

Le Diable à Paris

Pierre-Jules Hetzel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Série 4 · Monsieur Prudhomme

MONSIEUR PRUDHOMME

SYNTHÈSE DE LA SOTTISE

L'existence officielle de Monsieur Prudhomme date de vingt-cinq ans. Auparavant il était, sans nul doute, mais il n'était qu'à l'état de chaos. Rudis indigestaque moles, il attendait son créateur : le limon dont Henri Monnier forma le premier Prudhomme fut un employé de ministère qui lui tomba un jour sous la main, chez un feuilletoniste célèbre logé dans une maison entre cour et jardin ; l'employé arriva et dit gravement : « Vous habitez un Édenne, monsieur, un véritable Édenne. » Dans ce vagissement incertain, Henri Monnier trouva l'éloquence de son type.

Monsieur Prudhomme n'a été longtemps que l'élève de Brard et Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux, mais ce modeste calligraphe répondait à des personnifications si complexes, que sa contagion de vérité gagna tout de suite les milieux environnants et enfin tous les corps d'état. Aujourd'hui Monsieur Prudhomme est presque partout, ce qui prouve qu'il est une large réalité, et non pas un étroit idéal de bourgeois, imaginé par un rapin mécontent. Chaque sphère sociale contient plus ou moins son Prudhomme ; les artistes ont le leur, ainsi que les gens de lettres ; il y en a dans l'industrie, dans la magistrature, dans la finance, dans les hommes d'épée ; on ne peut donc pas accuser ce nom si répandu d'excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres ; seulement l'épanouissement en-

tier de ce type demande surtout la petite aisance, la fortune pénible, l'éducation commune ; les hommes de travail ont trop peu de temps, les gens de haut loisir ont trop de temps pour tomber dans le Prudhomisme.

Monsieur Prudhomme n'est donc pas une individualité, c'est une famille, un genre, une race ; créature aussi parisienne que départementale, tout le monde l'a rencontré, la police de l'observation, même indifférente, a son signalement. On le reconnaît à la mise, au regard, à l'attitude, à la parole, à l'intonation de la voix. La définition morale de ces types sans commencement ni fin est assez difficile. Définir, c'est borner, et à mesure qu'on croit avancer sur ce terrain où l'alluvion est perpétuelle, la limite recule ; nous essayerons pourtant de donner la carte du domaine spirituel de ce Carabas roturier.

Monsieur Prudhomme, c'est toute cette incarnation collective : la nullité auguste ; la verbosité solennelle ; la critique à rebours ; l'impression triviale de toute idée noble, et vice versâ ; la propriété dans le lieu commun ; l'imposance dans le saugrenu ; la bonhomie aigre ; la fleur de rhétorique dans l'inepte ; l'emportement dans la platitude ; l'égoïsme doucereusement brutal ; la consolation qui désespère ; la gaieté qui navre ; le scepticisme bête ; l'hilarité vulgaire ; le sérieux dans la futilité. — Il a forcément le port décisif, le geste magistral, le son de voix raisonneur et la physionomie délibérante.

Monsieur Prudhomme est le plus radical incurable de cette maladie des intellectualités médiocres que le vocabulaire dérobé de l'art a nommé le Poncif. Le Poncif, c'est la formule de style, de sentiment, d'idée ou d'image qui, fanée par l'abus, court les rues avec un faux air hardi et coquet.

Le Poncif est la cérémonie du banal. Exemples : La voir, l'atteindre, la saisir, la sauver, fut pour notre héros l'affaire d'un instant. — C'est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action. — To be or not to be, comme dit Hamlet. — On ne remplace pas une mère. — Le plus beau fleuron de sa couronne. — Un pareil fait n'a pas besoin de commentaires. — La plus franche cordialité n'a pas cessé de régner pendant le banquet. — Le courage du lion et la prudence du serpent. — l'horizon politique se rembrunit, etc. Le Poncif est encore la pépinière des substantifs tout adjectivés : le meilleur des pères, l'aventure la plus piquante, la mâle fierté, les intraitables convictions, les bons et simples habitants des champs.

Enfin, à un point de vue plus élevé, l'élément Prudhomme, ce sont les petites misères des riches d'esprit, les défaillances courtes des intelligences les plus sûres d'elles-mêmes, et, pour les trouveurs les mieux exercés, la rencontre fatale du mot ou du sentiment qui ne sont pas ceux de la situation. L'organisation la plus épurée a peut-être dans sa composition un peu de Prudhomisme à l'état d'alliage : parmi les fées qui viennent vous douer au jour de votre naissance, la fée Carabosse ne se glisse-t-elle pas toujours ? Henri Monnier lui-même a parlé par la bouche de son héros, lorsqu'il s'est appelé dans la Famille improvisée : Joyeux artiste observateur. On prétend même, calomnie vraisemblable, qu'à force de se mettre dans la peau de Monsieur Prudhomme, Henri Monnier a fini par y rester : vengeance risible ! le créateur remanié par sa création ; le bourreau qui devient sa victime ; l'homme chassé de lui-même par son propre type !

Monsieur Prudhomme est donc l'étiquette d'un ordre de faits et d'idées plus saillant dans la basse classe, plus circonspect dans

la classe moyenne, presque effacé dans la haute classe. C'est en effet à la petite bourgeoisie que commence et à la grande bourgeoisie que finit ce type laborieux ; nous avons dit pourquoi ni le peuple ni l'aristocratie ne comprennent guère de Prudhommes. — Maintenant que nous avons essayé de définir Monsieur Prudhomme, tâchons de le faire agir et parler.

Pour ne pas prendre un milieu trop criard, c'est lui qui, à propos d'un amiral mort dans son lit, s'écrie, avec le soupir rassis des gens qui philosophent :

« Voyez ce vaillant capitaine ; pendant vingt ans il a affronté le courroux des éléments déchaînés et l'horreur des batailles, et il vient de décéder comme un simple particulier ! Ce que c'est que de nous !... »

C'est encore lui qui laisse entendre que la cathédrale de son choix serait celle qui réunirait : la nef d'Amiens, le portail de Reims, le chœur de Beauvais et la flèche de Strasbourg. En attendant, il cite avec orgueil l'architecture de Saint-Sulpice. En parlant des artistes, il ne dit plus : Ce sont des meurt-faim, mais il déclare poliment que jamais sa fille n'épousera un artiste. C'est lui qui a inventé ces grâces du langage : appeler le cocher : un Automédon, et les chasseurs : des Nemrod. Il confond, avec la frivolité de l'homme sérieux, tous les rangs de l'art contemporain : il y a des talents supérieurs dont il ne saura jamais le nom ; mais ces expressions voltigent toujours sur ses lèvres avec un sourire admiratif : le pinceau de Zeuxis, — le ciseau de Praxitèle. Il payerait bien cher un Apelles ! Quant à la poésie, qu'il prononce pouahsie, quand il vous a révélé que c'est de la viande creuse, il ajoute : « Eh mon Dieu ! des vers ! qui n'en a pas fait !... Moi aussi, dans mon temps, je versifiais très-joli-

ment !... » Expliquez maintenant pourquoi il a un baromètre en forme de lyre ? D'un autre côté, aperçoit-il un poëte qui déjeune à la fourchette, il lui dit avec un sourire de dédain : « Savez-vous que ce que vous faites là n'est pas très-poétique ! » Il aime les petits motifs coulants, auxquels on peut hocher la tête, et qui se retiennent aisément. C'est lui qui dit de feu Fiévée : C'était un maître homme ; et de feu Laharpe : On ne fait pas mieux aujourd'hui. En religion, lorsqu'il est entre quatre yeux, il vous dira en clignant de l'œil, et parlant des gens qui communient, qu'il ne prise pas beaucoup ces mangeurs de pains à cacheter. C'est encore lui qui vous riposte quand vous vous plaignez du froid : Si vous étiez en Sibérie, qu'est-ce que vous feriez ? N'avez-vous que vingt-cinq ans, et êtes-vous fatigué d'avoir monté sept étages, il vous dit ironiquement : Un jeune homme ! Ses idées sur le mariage consterneraient George Sand : « Après tout, décrète-t-il, une femme est une femme, la beauté est un don éphémère » » Quant à l'esprit, il ne sert qu'à faire des sottises ; aussi épouse-t-il une femme qui est à la fois un zéro et un épouvantail. Quant à l'amour, il hausse les épaules en en parlant, et il ajoute : J'aime mieux qu'un jeune homme aille voir les filles que d'avoir une maîtresse ; au moins il ne se ruinera pas. Des romans de Balzac, il prétend qu'ils farcissent l'imagination. D'un homme qui, en dehors du mariage, aura aimé dix ans la même femme, il dira qu'il s'adonne à la débauche. Ses enfants construisent un château de cartes : le château fond ; il leur dit en levant les yeux au ciel : Voilà l'image de la vie ! Il répand partout que sa dame ne lit pas, et un compère lui réplique Vous êtes bien heureux ! C'est lui enfin qui, en wagon, lorsqu'on lui demande si la fumée ne l'incommode pas, répond magistralement : « Non, monsieur, elle me rappelle la gloire ! »

Peintre, il choisit volontiers de ces sujets de tableau : Un Monsieur avec un chapeau de femme, et Une Dame avec un chapeau d'homme. Poète tragique, il aligne des alexandrins dans ce goût :

Loin de ces lieux, Hystaspe, il faut porter tes pas.
Que l'aurore, demain, ne t'y retrouve pas !

Auteur comique, il cède ainsi à sa verve :

« Tiens ! tiens ! c'est Dolinval, le meilleur des notaires !
— Oui, je viens vous parler d'importantes affaires.
— Tout à vous ; comment va votre dame ? — Assez bien.
— Et Paul ? — Il tousse un peu. — Cela ne sera rien. »

Fabuliste, il se plaît aux ouvrages en deux volumes, divisés ainsi : Livre premier, chapitre premier, fable première. — D'autres ont fait parler les animaux, les végétaux, les minéraux ; lui fait parler les choses artificielles, toujours pour corriger doucement les ridicules des humains, témoin son apologue suivant :

LA SONNETTE ET LA PENDULE

En regardant une pendule,
Une sonnette se disait :
« Que mon destin est ridicule !

Je réponds à chacun, dès qu'à chacun il plaît

De venir en cette demeure ;

Vous, du moins, gravement, vous ne dites que l'heure. »

Or, en cet instant, par hasard,
— Il était midi moins un quart, —

La pendule commence un singulier ramage,
Sonnant dix, onze coups, et même davantage.

(On eût pu croire, à l'écouter,

Entendre un député que je pourrais citer.)
La sonnette se dit alors : « Quelle imprudence !
Ne plaignons pas mon sort, si mon sort est plus bas :

Au moins je garde le silence
Quand on ne m'interroge pas ! »

Critique, ce qu'il demande au théâtre, c'est une fable bien tissée, de la gaieté décente et de la satire sans fiel ; c'est lui qui écrit, en rendant compte d'une première représentation :

« On a nommé le coupable (l'auteur) au milieu des applaudissements ; la pièce a été bien jouée par les deux complices, Samson et Régnier. M Fix a de la jeunesse et de la beauté, ce qui ne gâte rien. »

Une actrice change de théâtre, il l'appelle la jolie transfuge. On annonce une pièce nouvelle, il finit par ce mot menaçant : Nous verrons bien ! A-t-il à parler d'une extravagance en un acte, il l'analyse longuement, en prenant ce ton gaillard dès le début :

« Il faut avouer que Galoubet est un singulier drôle, etc. »

Voilà pour l'enjouement. — Pour le côté sérieux de la critique, car il sait mêler, selon le précepte d'Horace, utile dulci, il excelle à raconter comme quoi le Tartufe se nommait d'abord l'Imposteur. Il raconte que M. de Lamoignon ayant défendu la pièce à la deuxième représentation, Molière s'avança sur la scène, et dit :

« Monsieur le président ne veut pas qu'on le joue. »

Une de ses malices est celle-ci : une pièce s'appelle, par malheur, la Journée des Dupes :

« Tout bien considéré, j'ai bien peur que la journée des dupes n'ait été pour le public. »

La pièce était passable ; tant pis ! il fallait qu'il fît son mot.

Orateur, il monte à la tribune en s'écriant :

« Messieurs, le Pou-âr (c'est la prononciation parlementaire de pouvoir, comme cûeur est la prononciation dramatique de cœur), le Pou-âr veut nous mener aux abîmes ; ne le suivons pas sur ce terrain ! »

Économiste, il croit devoir démontrer la légitimité de la propriété, et il tire ses arguments de l'exemple des castors, ces industrieux animaux qui possèdent réellement animo domini ; journaliste, il s'exprime ainsi à la veille des cataclysmes :

« Nous ne sommes pas de ceux qui, dans les circonstances telles que celles où nous sommes momentanément placés, croiraient devoir exercer sur l'opinion de leurs concitoyens une influence par trop décisive. C'est pour nous un droit, nous irons plus loin, c'est un devoir de nous abstenir en pareille occurrence, et nous n'apprendrons rien à personne en disant avec Marcus Tullius Cicéron qu'il est des temps incertains où une réserve prudente est plus fertile en résultats fructueux qu'une agressive témérité. »

Le mobilier de Monsieur Prudhomme varie suivant la position sociale ; quelques généralités suffiront ; il a beaucoup aimé l'acajou, il le trahit maintenant pour l'imitation d'écaille ; de même qu'il avait abandonné les vases de fleurs artificielles pour les pro-

duits de la potichomanie ; il a un petit jardinier en bois colorié au fond de son parterre, et dans son cabinet il entretient sous un globe de verre un Napoléon en chocolat. Il vénère le ruolz ; il met de fausses manches pour faire aller sa chemise un jour de plus.

Monsieur Prudhomme est de tout. Il compose studieusement sa future épitaphe, et attache à sa personne un tas de petits titres dérisoires et abstraits, comme on attache des grelots au cou d'un épagneul : Président du comité de surveillance des intérêts locaux, secrétaire-archiviste du comité central de désinfection publique, correspondant honoraire de l'athénée du Beauvaisis, délégué cantonal, rapporteur, commissaire, etc. Nul n'est plus heureux que lui quand il peut dire, en parlant de lui-même, à sept ou huit personnes qui bâillent : Votre président, messieurs, ne se dissimule pas, etc. Enfin le signe de l'honneur aidant, avec la cravate blanche, et la calvitie, bien entendu, il arrive à être un homme considérable ; c'est alors qu'il se donne le plaisir de prononcer quelques discours sur la tombe de ses amis ; dernièrement on enterrait Lefébure, un de ses pairs ; Monsieur Prudhomme, qui tient à la vie, s'est écrié d'un ton pathétique :

« Puisqu'il nous est défendu de te suivre, ô Lefébure, adieu, nous nous reverrons dans un monde meilleur. »

Et il est allé déjeuner, en arrosant ses mets d'un vin généreux, toutefois sans excès ; car, dit-il, je ne suis pas partisan des libations trop copieuses ; mais je vais sur mes cinquante-six ans, et, nul n'en ignore, Bacchus est le lait des personnes d'âge.

Monsieur Prudhomme est passé maintenant dans les intermédiaires reçus, dans les éléments de classification, dans les termes de comparaison. On sait à qui renvoyer telle sensation, tel juge-

ment, telle manière d'être. Le cervelet de Prudhomme est devenu le foyer sacré d'une famille d'idées ; pour ces types d'une capacité inouïe, le plagiat, en effet, n'est pas à craindre ; à leur insu, les contrefaçons ajouteraient à l'œuvre ; depuis le Prudhomme primordial, il en a été créé cent autres, beaucoup plus complets et qui rentrent tous dans le premier. Ce que le crayon, la plume, la causerie, ont fait pour populariser et diversifier ce type, serait incalculable. Pour notre part, c'est à nous qu'a été dit, et c'est nous qui avons répandu ce mot fameux : Napoléon 1 était un ambitieux : s'il avait voulu rester simple officier d'artillerie, il se serait marié, il aurait eu des enfants, il vivrait peut-être encore tranquille. Prudhomme a naturellement porté à son avoir cette inspiration de sa judiciaire, et malgré les continuateurs, quoique l'idée première du type ait été bien remaniée, Henri Monnier n'en reste pas moins le glorieux créateur de l'immortel Monsieur Prudhomme.

Voici les armes parlantes que nous proposons pour l'auguste élève de Brard et de Saint-Omer : Une Lutécienne à voiles sombrant dans un cratère, avec cette devise dont le texte étourdissant est emprunté à son répertoire des fêtes carillonnées : Le char de l'État navigue sur un volcan !

xavier aubryet.

Série 2 · Paris marié

PARIS MARIÉ

PHILOSOPHIE DE LA VIE CONJUGALE

PAR H. DE BALZAC

VIGNETTES PAR GAVARNI

SOMMAIRE

L'été de la Saint-Martin conjugal. — De quelques péchés capitaux.

De quelques péchés mignons. — La clef du caractère de toutes les femmes.

Un mari à la conquête de sa femme.

Les travaux forcés. — Les risettes jaunes. — Nosographie de la villa. — La misère dans la misère.

Le dix-huit brumaire des ménages. — L'art d'être victime. — La campagne de France.

Le solo de corbillard. — Commentaire où l'on explique la felichitta du finale de tous les opéras, même de celui du mariage.

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN CONJUGAL.

Arrivé à une certaine hauteur dans la latitude ou la longitude de l'océan conjugal, il se déclare un petit mal chronique, intermittent, assez semblable à des rages de dent…

Vous m'arrêtez, je le vois, pour me dire : « Comment relève-t-on la hauteur dans cette mer ? Quand un mari peut-il se savoir à ce point nautique ; et peut-on éviter les écueils ? »

On se trouve là, comprenez-vous, aussi bien après dix mois de mariage qu'après dix ans : c'est selon la marche du vaisseau, selon sa voilure, selon la mousson, la force des courants, et surtout

selon la composition de l'équipage. Eh bien, il y a cet avantage que les marins n'ont qu'une manière de prendre le point, tandis que les maris en ont mille de trouver le leur.

Exemple : Caroline, votre ex-biche, voire ex-trésor, devenue tout bonnement votre femme, s'appuie beaucoup trop sur votre bras en traversant le boulevard, ou trouve beaucoup plus distingué de ne plus vous donner le bras ;

Ou elle voit des hommes plus ou moins jeunes, plus ou moins bien mis, quand autrefois elle ne voyait personne, même quand le boulevard était noir de chapeaux et battu par plus de bottes que de bottines ;

Ou, quand vous rentrez, elle dit : « Ce n'est rien, c'est Monsieur ! » au lieu de : « Ah ! c'est Adolphe ! » qu'elle disait avec un geste, un regard, un accent, qui faisaient penser à ceux qui l'admiraient : Enfin, en voilà une heureuse !

Cette exclamation d'une femme qui implique deux temps : celui pendant lequel elle est sincère, celui pendant lequel elle est hypocrite avec : « Ah ! c'est Adolphe ! » Quand elle dit : « Ce n'est rien, c'est Monsieur ! » elle ne daigne plus jouer la comédie ;

Ou, si vous revenez un peu tard (onze heures, minuit), elle… ronfle ! ! odieux indice !…

Ou elle met ses bas devant vous… (ceci n'arrive qu'une seule fois dans la vie conjugale d'une lady ; le lendemain elle part pour le continent avec un captain quelconque, et ne pense plus à mettre ses bas) ;

Ou… Mais, restons-en là.

Ceci s'adresse à des marins ou maris familiarisés avec la connaissance des temps.

Eh bien, sous cette ligne voisine d'un signe tropical sur le nom duquel le bon goût interdit de faire une plaisanterie vulgaire et indigne de ce spirituel ouvrage, il se déclare une horrible petite misère ingénieusement appelée le taon conjugal, de tous les cousins, moustiques, taracanes, puces et scorpions, le plus impatientant, en ce qu'aucune moustiquaire n'a pu être inventée pour s'en préserver. Le taon ne pique pas sur-le-champ, il commence à tintinnuler à vos oreilles, et vous ne savez pas encore ce que c'est.

Ainsi, à propos de rien, de l'air le plus naturel du monde, Caroline dit : « M Deschars avait une bien belle robe hier… — Elle a du goût, répond Adolphe. — C'est son mari qui la lui a donnée, réplique Caroline. — Ah ! — Oui, une robe de quatre cents francs ! Elle a tout ce qui se fait de plus beau en velours… — Quatre cents francs ! s'écrie Adolphe en prenant la pose de l'apôtre Thomas. — Mais il y a deux lés de rechange et un corsage… — Il fait bien les choses, M. Deschars ! reprend Adolphe en se réfugiant dans la plaisanterie. — Tous les hommes n'ont pas de ces attentions-là, dit Caroline sèchement. — Quelles attentions ?… — Mais Adolphe… penser aux lés de rechange et un corsage pour faire encore servir la robe quand elle ne sera plus de mise, décolletée. »

Adolphe se dit en lui-même : « Caroline veut une robe. »

Le pauvre homme !… !… !

Quelque temps après, M. Deschars a renouvelé la chambre de sa femme.

Puis M. Deschars a fait remonter à la nouvelle mode les diamants de sa femme.

M. Deschars ne sort jamais sans sa femme, ou ne laisse sa femme aller nulle part sans lui donner le bras.

Si vous apportez quoi que ce soit à Caroline, ce n'est jamais aussi bien que ce qu'a fait M. Deschars.

Si vous vous permettez le moindre geste, la moindre parole un peu trop vifs ; si vous parlez un peu haut, vous entendez cette phrase sibilante et vipérine : « Ce n'est pas M. Deschars qui se conduirait ainsi ! Prends donc M. Deschars pour modèle. »

Enfin M. Deschars apparaît dans votre ménage à tout moment, et à propos de tout.

Ce mot : « Vois donc un peu si M. Deschars se permet jamais… » est une épée de Damoclès, ou, ce qui est pis, une épingle, et votre amour-propre est la pelote où votre femme la fourre continuellement, la retire et la refourre, sous une foule de prétextes inattendus et variés, en se servant d'ailleurs des termes d'amitié les plus câlins ou avec des façons assez gentilles.

Adolphe, taonné jusqu'à se voir tatoué de piqûres, finit par faire ce qui se fait en bonne police, en gouvernement, en stratégie. (Voyez l'ouvrage de Vauban sur l'attaque et la défense des places fortes.) Il avise M de Fischtaminel, femme encore jeune, élégante, un peu coquette, et il la pose comme un moxa sur l'épiderme excessivement chatouilleux de Caroline.

Ovous qui vous écriez souvent : « Je ne sais pas ce qu'a ma femme !… » vous baiserez cette page de philosophie transcendante, car vous allez y trouver la clef du caractère de toutes les

femmes !… Mais les connaître aussi bien que je les connais, ce ne sera pas les connaître beaucoup, elles ne se connaissent pas elles-mêmes ! Enfin Dieu, vous le savez, s'est trompé sur le compte de la seule qu'il ait eu à gouverner et qu'il avait pris le soin de faire.

Caroline veut bien piquer Adolphe à toute heure, mais cette faculté de lâcher de temps en temps une guêpe au conjoint (terme judiciaire) est un droit exclusivement réservé à l'épouse. Adolphe devient un monstre s'il détache sur sa femme une seule mouche. De Caroline, c'est de charmantes plaisanteries, un badinage pour égayer la vie à deux, et dicté surtout par les intentions les plus pures ; tandis que d'Adolphe, c'est une cruauté de Caraïbe, une méconnaissance du cœur de sa femme et un plan arrêté de lui causer du chagrin.

Ceci n'est rien.

« Vous aimez donc bien Mme de Fischtaminel ? demande Caroline. Qu'a-t-elle donc dans l'esprit ou dans les manières de si séduisant, cette… araignée-là ?

— Mais, Caroline…

— Oh ! ne prenez pas la peine de nier ce goût bizarre, dit-elle en arrêtant une négation sur les lèvres d'Adolphe, il y a longtemps que je m'aperçois que vous me préférez cet… échalas (M de Fischtaminel est maigre). Eh bien, allez… vous aurez bientôt reconnu la différence. »

Comprenez-vous ? Vous ne pouvez pas soupçonner Caroline d'avoir le moindre goût pour M. Deschars, tandis que vous aimez M de Fischtaminel ! Et alors Caroline redevient spirituelle, vous avez deux taons au lieu d'un.

Le lendemain, elle vous demande en prenant un petit air bon enfant : « Où en êtes-vous avec M de Fischtaminel ?…

Quand vous sortez, elle vous dit : « Va, mon ami, va prendre les eaux ! » Car, dans leur colère contre une rivale, toutes les femmes, même les duchesses, emploient l'invective et s'avancent jusque dans les tropes de la halle ; elles font alors arme de tout.

Vouloir convaincre Caroline d'erreur et lui prouver que M Fischtaminel ne vous est de rien, vous coûterait trop cher. — C'est une sottise qu'un homme d'esprit ne commet pas dans son ménage : il y perd son pouvoir et il s'y ébrèche.

Oh ! Adolphe, tu es arrivé malheureusement à cette saison si ingénieusement nommée l'Été de la Saint-Martin du mariage. Hélas ! il faut, chose délicieuse ! reconquérir ta femme, ta Caroline, la reprendre par la taille et devenir le meilleur des maris en tâchant de deviner ce qui lui plaît, afin de faire à son plaisir, au lieu de faire à ta volonté ! Toute la question est là désormais.

LES TRAVAUX FORCÉS.

Admettons ceci, qui, selon nous, est une vérité remise à neuf :

AXIOME.

La plupart des hommes ont toujours un peu de l'esprit qu'exige une situation difficile, quand ils n'ont pas tout l'esprit de cette situation.

Quant aux maris qui sont au-dessous de leur position, il est impossible de s'en occuper : il n'y a pas de lutte, ils entrent dans la classe nombreuse des Résignés.

Adolphe se dit donc : « Les femmes sont des enfants, présentez-leur un morceau de sucre, vous leur faites danser très-bien toutes les contredanses que dansent les enfants gourmands ; mais il faut toujours avoir une dragée, la leur tenir haute, et… que le goût des dragées ne leur passe point. Les Parisiennes (Caroline est de Paris) sont excessivement vaines, elles sont gourmandes !… On ne gouverne les hommes, on ne se fait des amis, qu'en les prenant tous par leurs vices, en flattant leurs passions : ma femme est à moi !

Quelques jours après, pendant lesquels Adolphe a redoublé d'attentions pour sa femme, il lui tient ce langage :

« Tiens, Caroline, amusons-nous. Il faut bien que tu mettes ta nouvelle robe (la pareille à celle de M Deschars), et… ma foi, nous irons voir quelque bêtise aux Variétés. »

Ces sortes de propositions rendent toujours les femmes légitimes de la plus belle humeur. Et d'aller ! Adolphe a commandé pour deux chez Borel, au Rocher de Cancale, un joli petit dîner fin.

« Puisque nous allons aux Variétés, dînons au cabaret ! s'écrie Adolphe sur les boulevards en ayant l'air de se livrer à une improvisation généreuse. »

Caroline, heureuse de cette apparence de bonne fortune, s'engage alors dans un petit salon où elle trouve la nappe mise et le petit service coquet offert par Borel aux gens assez riches pour payer le local destiné aux grands de la terre qui se font petits pour un moment.

Les femmes, dans un dîner prié, mangent peu, leur secret harnais les gêne, elles ont le corset de parade, elles sont en présence de femmes dont les yeux et la langue sont également redoutables. Elles aiment, non pas la bonne, mais la jolie chère : sucer des écrevisses, gober des cailles au gratin, tortiller l'aile d'un coq de bruyère, et commencer par un morceau de poisson bien frais relevé par une de ces sauces qui font la gloire de la cuisine française. La France règne par le goût en tout : le dessin, les modes, etc. La sauce est le triomphe du goût en cuisine. Donc grisettes, bourgeoises et duchesses sont enchantées d'un bon petit dîner arrosé de vins exquis, pris en petite quantité, terminé par des fruits comme il n'en vient qu'à Paris, surtout quand on va digérer ce petit dîner au spectacle, dans une bonne loge, en écoutant des bêtises, celles de la scène, et celles qui se disent à l'oreille pour expliquer celles de la scène. Seulement l'addition du restaurant est de cent francs, la loge en coûte trente, et les voitures, la toilette (gants frais, bouquet, etc.), autant. Cette galanterie monte à un total de cent soixante francs, quelque chose comme quatre mille francs par mois, si l'on va souvent à l'Opéra-Comique, aux Italiens et au grand Opéra. Quatre mille francs par mois valent aujourd'hui deux millions de capital. Mais votre honneur conjugal vaut cela.

Caroline dit à ses amies des choses qu'elle croit excessivement flatteuses, mais qui font faire la moue à un mari spirituel.

« Depuis quelque temps, Adolphe est charmant. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter tant de gracieusetés, mais il me comble. Il ajoute du prix à tout par ces délicatesses qui nous impressionnent tant, nous autres femmes… Après m'avoir menée lundi au Hocher de Cancale, il m'a soutenu que Véry faisait aussi

bien la cuisine que Borel, et il a recommencé la partie dont je vous ai parlé, mais en m'offrant au dessert un coupon de loge à l'Opéra. L'on donnait Guillaume Tell, qui, vous le savez, est ma passion.

— Vous êtes bien heureuse, répond M Deschars sèchement et avec une évidente jalousie.

— Mais une femme qui remplit bien ses devoirs mérite, il me semble, ce bonheur… »

Quand cette phrase atroce se promène sur les lèvres d'une femme mariée, il est clair qu'elle fait son devoir, à la façon des écoliers, pour la récompense qu'elle attend. Au collège, on veut gagner des exemptions ; en mariage, on espère un châle, un bijou. Donc, plus d'amour !

« Moi, ma chère (M Deschars est piquée), moi, je suis raisonnable. Deschars faisait de ces folies-là… j'y ai mis bon ordre. Écoutez donc, ma petite : nous avons deux enfants, et j'avoue que cent ou deux cents francs sont une considération pour moi, mère de famille.

— Eh ! madame, dit M Fischtaminel, il vaut mieux que nos maris aillent en partie fine avec nous que…

— Deschars ?….. » dit brusquement M Deschars en se levant et saluant.

Le sieur Deschars (homme annulé par sa femme) n'entend pas alors la fin de cette phrase par laquelle il apprendrait qu'on peut manger son bien avec des femmes excentriques.

Caroline, flattée dans toutes ses vanités, se rue alors dans toutes les douceurs de l'orgueil et de la gourmandise, deux délicieux péchés capitaux. Adolphe regagne du terrain ; mais hélas ! (cette réflexion vaut un sermon du Petit Carême) le péché, comme toute volupté, contient son aiguillon. De même qu'un autocrate, le vice ne tient pas compte de mille délicieuses flatteries devant un seul pli de rose qui l'irrite. Avec lui, l'homme doit aller crescendo !... et toujours.

Axiome.

Le vice, le courtisan, le malheur et l'amour ne connaissent que le présent.

Au bout d'un temps difficile à déterminer, Caroline se regarde dans la glace, au dessert, et voit des rubis fleurissant sur ses pommettes et sur les ailes si pures de son nez. Elle est de mauvaise humeur au spectacle, et vous ne savez pas pourquoi, vous, Adolphe, si fièrement posé dans votre cravate ! vous qui tendez votre torse en homme satisfait.

Quelques jours après, la couturière arrive, elle essaye une robe, elle rassemble ses forces, elle ne parvient pas à l'agrafer... On appelle la femme de chambre. Après un tirage de la force de deux chevaux, un vrai treizième travail d'Hercule, il se déclare un hiatus de deux pouces. L'inexorable couturière ne peut cacher à Caroline que sa taille a changé. Caroline, l'aérienne Caroline menace d'être pareille à M Deschars. En termes vulgaires, elle épaissit.

On laisse Caroline atterrée.

« Comment ! avoir, comme cette grosse M Deschars, des cascades de chair à la Rubens ? Et c'est vrai, se dit-elle… Adolphe est un profond scélérat. Je le vois, il veut faire de moi une mère Gigogne ! et m'ôter mes moyens de séduction ! »

Caroline veut bien désormais aller aux Italiens, elle y accepte un tiers de loge, mais elle trouve très-distingué de peu manger, et refuse les parties fines de son mari :

« Mon ami, dit-elle, une femme comme il faut ne saurait aller là souvent… On entre une fois, par plaisanterie, dans ces boutiques ; mais s'y montrer habituellement ?… fi donc ! »

Borel et Yéry, ces illustrations du fourneau, perdent chaque jour mille francs de recette à ne pas avoir une entrée spéciale pour les voitures. Si une voiture pouvait se glisser sous une porte cochère, et sortir par une autre en jetant une femme au péristyle d'un escalier élégant, combien de clientes leur amèneraient de bons, gros, riches clients !…

Axiome.

La coquetterie tue la gourmandise.

Caroline en a bientôt assez du théâtre, et le diable seul peut savoir la cause de ce dégoût. Excusez Adolphe : un mari n'est pas le diable.

Un bon tiers des Parisiennes s'ennuie au spectacle, à part quelques escapades, comme : aller rire et mordre au fruit d'une indécence, — aller respirer le poivre long d'un gros mélodrame, — s'extasier à des décorations, etc. Beaucoup d'entre elles ont les oreilles rassasiées de musique, et ne vont aux Italiens que pour les chanteurs, ou, si vous voulez, pour remarquer des différences

dans l'exécution. Voici ce qui soutient les théâtres : les femmes y sont un spectacle avant et après la pièce. La vanité seule paye, du prix exorbitant de quarante francs, trois heures d'un plaisir contestable, pris en mauvais air et à grands frais, sans compter les rhumes attrapés en sortant. Mais se montrer, se faire voir, recueillir les regards de cinq cents hommes !... Quelle franche lippée ! dirait Rabelais.

Pour cette précieuse récolte, engrangée par l'amour-propre, il faut être remarquée. Or une femme et son mari sont peu regardés. Caroline a le chagrin de voir la salle toujours préoccupée des femmes qui ne sont pas avec leurs maris, des femmes excentriques. Or le faible loyer qu'elle touche de ses efforts, de ses toilettes et de ses poses, ne compensant guère à ses yeux la fatigue, la dépense et l'ennui, bientôt il en est du spectacle comme de la bonne chère : la bonne cuisine la faisait engraisser, le théâtre la fait jaunir.

Ici Adolphe (ou tout homme à la place d'Adolphe) ressemble à ce paysan du Languedoc qui souffrait horriblement d'un agacin (en français, cor ; mais le mot de la langue d'Oc n'est-il pas plus joli ?). Ce paysan enfonçait son pied de deux pouces dans les cailloux les plus aigus du chemin, en disant à son agacin : — Troun de Dieu ! de bagasse ! si tu mé fais souffrir, jé té lé rends bien !

« En vérité, dit Adolphe, profondément désappointé le jour où il reçoit de sa femme un refus non motivé, je voudrais bien savoir ce qui peut vous plaire... »

Caroline regarde son mari du haut de sa grandeur, et lui dit après un temps digne d'une actrice :

« Je ne suis ni une oie de Strasbourg, ni une girafe.

— On peut en effet mieux employer quatre mille francs par mois, répond Adolphe.

— Que veux-tu dire ?

— Avec le quart de cette somme, offert à d'estimables forçats, à de jeunes libérés, à d'honnêtes criminels, on devient un personnage, un petit Manteau-Bleu ! reprit Adolphe, et une jeune femme est alors fière de son mari. »

Cette phrase est le cercueil de l'amour ! aussi Caroline la prend-elle on très-mauvaise part. Il s'ensuit une explication. Ceci rentre dans les mille facéties du chapitre suivant, dont le titre doit faire sourire les amants aussi bien que les époux. S'il y a des rayons jaunes, pourquoi n'y aurait-il pas des joies de cette couleur excessivement conjugale ?

DES RISETTES JAUNES.

Arrivé dans ces eaux, vous jouissez alors de ces petites scènes qui, dans le grand opéra du mariage, représentent les intermèdes, et dont voici le type.

Vous êtes un soir seuls, après dîner, et vous vous êtes déjà tant de fois trouvés seuls, que vous éprouvez le besoin de vous dire de petits mots piquants, comme ceci, donné pour exemple :

« Prends garde à toi, Caroline, dit Adolphe, qui a sur le cœur tant d'efforts inutiles, il me semble que ton nez a l'impertinence de rougir à domicile tout aussi bien qu'au restaurant.

— Tu n'es pas dans tes jours d'amabilité !… »

Règle générale : Aucun homme n'a pu découvrir le moyen de donner un conseil d'ami à aucune femme, pas même à la sienne.

« Que veux-tu, ma chère, peut-être es-tu trop serrée dans ton corset, et l'on se donne ainsi des maladies… »

Aussitôt qu'un homme a dit cette phrase n'importe à quelle femme, cette femme (elle sait que les buscs sont souples) saisit son busc par le bout qui regarde en contre-bas et le soulève, en disant comme Caroline :

« Vois, jamais je ne me serre.

— Ce sera donc l'estomac…

— Qu'est-ce que l'estomac a de commun avec le nez ?

— L'estomac est un centre qui communique avec tous nos organes.

— Le nez est donc un organe ?

— Oui.

— Ton organe te sert bien mal en ce moment… (Elle lève les yeux et hausse les épaules.) Voyons, que t'ai-je fait, Adolphe ?

— Mais rien, je plaisante, et j'ai le malheur de ne pas te plaire, répond Adolphe en souriant.

— Mon malheur à moi, c'est d'être, ta femme. Oh ! que ne suis-je celle d'un autre !

— Nous sommes d'accord !

— Si, me nommant autrement, j'avais la naïveté de dire, comme les coquettes qui veulent savoir où elles en sont avec un

homme : « Mon nez est d'un rouge inquiétant ! » en me regardant à la glace avec des minauderies de singe, tu me répondrais : « Oh ! madame, vous vous calomniez ! D'abord cela ne se voit pas, puis c'est en harmonie avec la couleur de votre teint… Nous sommes d'ailleurs tous ainsi après dîner ! » Et tu partirais de là pour me faire des compliments… Est-ce que je te dis, moi ! que tu engraisses, que tu prends des couleurs de maçon, et que j'aime les hommes pâles et maigres… »

On dit à Londres : Ne touchez pas à la hache !

En France, il faut dire : Ne touchez pas au nez de la femme…

« Et tout cela pour un peu trop de cinabre naturel ! s'écrie Adolphe. Prends-t'en au bon Dieu, qui se mêle d'étendre de la couleur plus dans un endroit que dans un autre, non à moi… qui t'aime… qui te veux parfaite et qui te crie : gare !

— Tu m'aimes trop alors, car depuis quelque temps tu t'étudies à me dire des choses désagréables, tu cherches à me dénigrer sous prétexte de me perfectionner… J'ai été trouvée parfaite, il y a cinq ans…

— Moi, je te trouve mieux que parfaite, tu es charmante !…

— Avec trop de cinabre ? »

Adolphe, qui voit sur la figure de sa femme un air hyperboréen, s'approche, se met sur une chaise à côté d'elle. Caroline, ne pouvant pas décemment s'en aller, donne un coup de côté sur sa robe comme pour opérer une séparation. Ce mouvement-là, certaines femmes l'accomplissent avec une impertinence provocante ; mais il a deux significations : c'est, en terme de

whist, ou une invite au roi, ou une renonce. En ce moment Caroline renonce.

« Qu'as-tu ? dit Adolphe.

— Voulez-vous un verre d'eau et de sucre ? demande Caroline en s'occupant de votre hygiène et prenant (en charge) son rôle de servante.

— Pourquoi ?

— Mais vous n'avez pas la digestion aimable, vous devez souffrir beaucoup. Peut-être faut-il mettre une goutte d'eau-de-vie dans le verre d'eau sucrée ! Le docteur a parlé de cela comme d'un remède excellent…

— Comme tu t'occupes de mon estomac !

— C'est un centre, il communique à tous les organes, il agira sur le cœur et de là peut-être sur la langue. »

Adolphe se lève et se promène sans rien dire, mais il pense à tout l'esprit que sa femme acquiert, il la voit grandissant chaque jour en force, en acrimonie ; elle devient d'une intelligence dans le taquinage et d'une puissance militaire dans la dispute qui lui rappellent Charles XII et les Russes.

Caroline en ce moment se livre à une mimique inquiétante, elle a l'air de se trouver mal.

« Souffrez-vous ? dit Adolphe pris par où les femmes nous prennent toujours, par la générosité.

— Ça fait mal au cœur après le dîner, de voir un homme allant et venant comme un balancier de pendule. Mais vous voilà bien,

il faut toujours que vous vous agitiez… Êtes-vous drôles !… Les hommes sont plus ou moins fous… »

Adolphe s'assied au coin de la cheminée opposé à celui que sa femme occupe, et il y reste pensif : le mariage lui apparaît avec ses steppes meublés d'orties.

« Eh bien ! tu boudes ?… dit Caroline après un demi-quart d'heure donné à l'observation de la figure maritale.

— Non, j'étudie, répond Adolphe.

— Oh ! quel caractère infernal tu as !… dit-elle en haussant les épaules. Est-ce à cause de ce que je t'ai dit sur ton ventre, sur ta taille et sur ta digestion ?… Tu ne vois donc pas que je voulais te rendre la monnaie de ton cinabre ? Tu prouves que les hommes sont aussi coquets que les femmes… (Adolphe reste froid.) Sais-tu que cela me semble très-gentil à vous de prendre nos qualités… (profond silence.) On plaisante et tu te fâches… (Elle regarde Adolphe.) car tu es fâché… Je ne suis pas comme toi, moi : je ne peux pas supporter l'idée de t'avoir fait un peu de peine ! Et c'est pourtant une idée qu'un homme n'aurait jamais eue, que d'attribuer ton impertinence à quelque embarras dans ta digestion. Ce n'est plus mon Dodofe ! c'est son ventre qui s'est trouvé assez grand pour parler… Je ne te savais pas ventriloque, voilà tout… »

Caroline regarde Adolphe en souriant, Adolphe se tient comme gommé.

« Non, il ne rira pas… Et vous appelez cela, dans votre jargon, avoir du caractère… Oh ! comme nous sommes bien meilleures ! »

Elle vient s'asseoir sur les genoux d'Adolphe, qui ne peut s'empêcher de sourire. Ce sourire, extrait à l'aide de la machine à vapeur, elle le guettait pour s'en faire une arme.

« Allons, mon bon homme, avoue tes torts ! dit-elle alors. Pourquoi bouder ? Je t'aime, moi, comme tu es ! Je te vois tout aussi mince que quand je t'ai épousé… plus mince même.

— Caroline, quand on en arrive à se tromper sur ces petites choses-là… quand on se fait des concessions et qu'on ne reste pas fâché, tout rouge… Sais-tu ce qui en est ?…

— Eh bien ? dit Caroline, inquiète de la pose dramatique que prend Adolphe.

— On s'aime moins.

— Oh ! gros monstre, je le comprends : tu restes fâché pour me faire croire que tu m'aimes. »

Hélas ! avouons-le : Adolphe dit la vérité de la seule manière de la dire, en riant.

« Pourquoi m'as-tu fait de la peine ? dit-elle. Ai-je un tort ? ne vaut-il pas mieux me l'expliquer gentiment plutôt que de me dire grossièrement (elle enfle sa voix) : Votre nez rougit ! Non, ce n'est pas bien ! Pour te plaire, je vais employer une expression de ta belle Fischtaminel : Ce n'est pas d'un gentleman ! »

Adolphe se met à rire et paye les frais du raccommodement ; mais, au lieu d'y découvrir ce qui peut plaire à Caroline et le moyen de se l'attacher, il reconnaît par où Caroline l'attache à elle.

Est-ce un agrément de ne pas savoir ce qui plaît à sa femme, quand on est marié ?... Certaines femmes (cela se rencontre encore en province) sont assez naïves pour dire assez promptement ce qu'elles veulent ou ce qui leur plaît. Mais, à Paris, presque toutes les femmes éprouvent une certaine jouissance à voir un homme aux écoutes de leur cœur, de leurs caprices, de leurs désirs, trois expressions d'une même chose ! et tournant, virant, allant, se démenant, se désespérant, comme un chien qui cherche un maître.

Elles nomment cela être aimées, les malheureuses !... Et bon nombre se disent en elles-mêmes, comme Caroline : « Comment s'en tirera-t-il ? »

Adolphe en est là. Dans ces circonstances, le digne et excellent Deschars, ce modèle du mari bourgeois, invite le ménage Adolphe et Caroline à inaugurer une charmante maison de campagne. C'est une occasion que les Deschars ont saisie par son feuillage, une folie d'homme de lettres, une délicieuse villa où l'artiste a enfoui cent mille francs, et vendue à la criée, onze mille francs. Caroline a quelque jolie toilette à essayer, un chapeau à plume en saule pleureur. C'est ravissant à montrer en tilbury. On laisse le petit Charles à sa grand'mère. On donne congé aux domestiques. On part avec le sourire d'un ciel bleu, lacté de nuages, uniquement pour en rehausser l'effet. On respire le bon air, on le fend par le trot du gros cheval normand, sur qui le printemps agit. Enfin l'on arrive à Marnes, au-dessus de Ville-d'Avray, où les Deschars se pavanent dans une villa copiée sur une villa de Florence, et entourée de prairies suisses, sans tous les inconvénients des Alpes.

« Mon Dieu ! quel délice qu'une semblable maison de campagne ! s'écrie Caroline en se promenant dans les bois admirables qui bordent Marnes et Ville-d'Avray. On est heureux par les yeux comme si l'on y avait un cœur !… »

Caroline, ne pouvant prendre qu'Adolphe, prend alors Adolphe, qui redevient son Adolphe. Et de courir comme une biche, et de redevenir la jolie, naïve, petite, adorable pensionnaire qu'elle était !… Ses nattes tombent ! elle ôte son chapeau, le tient par les brides. La voilà rejeune, blanche et rose. Ses yeux sourient, sa bouche est une grenade douée de sensibilité, d'une sensibilité qui paraît neuve.

« Ça te plairait donc bien, ma chérie, une campagne !… dit Adolphe en tenant Caroline par la taille et la sentant qui s'appuie comme pour en montrer la flexibilité.

— Oh ! tu serais assez gentil pour m'en acheter une ?… Mais ! pas de folies… Saisis une occasion comme celle des Deschars.

— Te plaire, savoir bien ce qui peut te faire plaisir, voilà l'étude de ton Adolphe. »

Ils sont seuls, ils peuvent se dire leurs petits mots d'amitié, défiler le chapelet de leurs mignardises secrètes.

« On veut donc plaire à sa petite fille ? dit Caroline en mettant sa tête sur l'épaule d'Adolphe, qui la baise au front en pensant : — Dieu merci, je la tiens !… »

Quand un mari et une femme se tiennent, le diable seul sait celui qui tient l'autre.

Le jeune ménage est charmant, et la grosse Mme Deschars se permet une remarque assez décolletée pour elle si sévère, si prude, si dévote.

« La campagne a la propriété de rendre les maris très-aimables. »

M. Deschars indique une occasion à saisir. On veut vendre une maison à Ville-d'Avray, toujours pour rien. Or la maison de campagne est une maladie particulière à l'habitant de Paris. Cette maladie a sa durée et sa guérison. Adolphe est un mari, ce n'est pas un médecin. Il achète la campagne et s'y installe avec Caroline, redevenue sa Caroline, sa Carola, sa biche blanche, son gros trésor, sa petite fille, etc.

Voici quels symptômes alarmants se déclarent avec une effrayante rapidité :

On paye une tasse de lait vingt-cinq centimes quand il est baptisé, cinquante centimes quand il est anhydre, disent les chimistes.

La viande est moins chère à Paris qu'à Sèvres, expérience faite des qualités.

Les fruits sont hors de prix. Une belle poire coûte plus prise à la campagne que dans le jardin (anhydre !) qui fleurit à l'étalage de Chevet.

Avant de pouvoir récolter des fruits chez soi, où il n'y a qu'une prairie suisse de deux centiares, environnée de quelques arbres verts qui ont l'air d'être empruntés à une décoration de vaudeville, les autorités les plus rurales, consultées, déclarent qu'il faudra dépenser beaucoup d'argent, et — attendre cinq années !...

Les légumes s'élancent de chez les maraîchers pour rebondir à la halle. M Deschars, qui jouit d'un jardinier-concierge, avoue que les légumes venus dans son terrain, sous ses bâches, à force de terreau, lui coûtent deux fois plus cher que ceux achetés à Paris chez une fruitière qui a boutique, qui paye patente, et dont l'époux est électeur.

Malgré les efforts et les promesses du jardinier-concierge, les primeurs ont toujours à Paris une avance d'un mois sur celles de la campagne.

De huit heures du soir à onze heures, les époux ne savent que faire, vu l'insipidité des voisins, leur petitesse et les questions d'amour-propre, soulevées à propos de rien.

M. Deschars remarque, avec la profonde science de calcul qui distingue un ancien notaire, que le prix de ses voyages à Paris, cumulé avec les intérêts du prix de la campagne, avec les impositions, les réparations, les gages du concierge et de sa femme, etc., équivaut à un loyer de mille écus ! Il ne sait pas comment lui, ancien notaire, s'est laissé prendre à cela !... Car il a maintes fois fait des baux de châteaux avec parcs et dépendances pour mille écus de loyer.

On convient à la ronde, dans les salons de Mme Deschars, qu'une maison de campagne, loin d'être un plaisir, est une plaie vive...

« Je ne sais pas comment on ne vend que cinq centimes à la halle un chou qui doit être arrosé tous les jours, depuis sa naissance jusqu'au jour où on le coupe, dit Caroline.

— Mais, répond un petit épicier retiré, le moyen de se tirer de la campagne, c'est d'y rester, d'y demeurer, de se faire campagnard, et alors tout change… »

Caroline, en revenant, dit à son pauvre Adolphe : « Quelle idée as-tu donc eue là, d'avoir une maison de campagne ?… Ce qu'il y a de mieux en fait de campagne, est d'y aller chez les autres… »

Adolphe se rappelle un proverbe anglais qui dit : « N'ayez jamais de journal, de maîtresse, ni de campagne ; il y a toujours des imbéciles qui se chargent d'en avoir pour vous… »

« Bah ! répond Adolphe, que le taon conjugal a définitivement éclairé sur la logique des femmes, tu as raison ; mais aussi, que veux-tu ?… l'enfant s'y porte à ravir. »

Quoique Adolphe soit devenu prudent, cette réponse éveille les susceptibilités de Caroline. Une mère veut bien penser exclusivement à son enfant, mais elle ne veut pas se le voir préférer. Madame se tait, le lendemain elle s'ennuie à mort. Adolphe étant parti pour ses affaires, elle l'attend depuis cinq heures jusqu'à sept, et va seule avec le petit Charles jusqu'à la voiture. Elle parle pendant trois quarts d'heure de ses inquiétudes. Elle a eu peur en allant de chez elle au bureau des voitures. Est-il convenable qu'une jeune femme soit là, seule ! Elle ne supportera pas cette existence-là.

La villa crée alors une phase assez singulière et qui mérite un chapitre à part.

LA MISÈRE DANS LA MISÈRE.

AXIOME.

Exemple : On a diversement parlé, toujours en mal, du point de côté ; mais ce mal n'est rien comparé au point dont il s'agit ici, et que les plaisirs du regain conjugal font dresser a tout propos comme le marteau de la touche d'un piano. Ceci constitue une misère picotante qui ne fleurit qu'au moment où la timidité de la jeune épouse a fait place à cette fatale égalité de droits, qui dévore également le ménage et la France. À chaque saison ses misères !...

Caroline, après une semaine où elle a noté les absences de Monsieur, s'aperçoit qu'il passe sept heures par jour loin d'elle. Un jour, Adolphe, qui revient gai comme un acteur applaudi, trouve sur le visage de Caroline une légère couche de gelée blanche. Après avoir vu que la froideur de sa mine est remarquée, Caroline prend un faux air amical dont l'expression bien connue a le don de faire intérieurement pester un homme, et dit :

« Tu as donc eu beaucoup d'affaires aujourd'hui, mon ami ?

— Oui, beaucoup !

— Tu as pris des cabriolets ?

— J'en ai eu pour sept francs...

— As-tu trouvé tout ton monde ?...

— Oui, ceux à qui j'avais donné rendez-vous...

— Quand leur as-tu donc écrit ? L'encre est desséchée dans ton encrier, c'est comme de la laque ; j'ai eu à écrire, et j'ai passé une grande heure à l'humecter avant d'en faire une bourbe com-

pacte avec laquelle on aurait pu marquer des paquets destinés aux Indes. »

Ici tout mari jette sur sa moitié des regards sournois.

« Je leur ai vraisemblablement écrit à Paris…

— Quelles affaires donc, Adolphe ?…

— Ne les connais-tu pas ?… Veux-tu que je te les dise ?… Il y a d'abord l'affaire Chaumontel…

— Je croyais M. Chaumontel en Suisse ?

— Mais n'a-t-il pas ses représentants, son avoué…

— Tu n'as fait que des affaires ?… dit Caroline, en interrompant Adolphe. »

Elle jette alors un regard clair, direct, par lequel elle plonge à l'improviste dans les yeux de son mari : une épée dans un cœur.

« Que veux-tu que j'aie fait ?… De la fausse monnaie, des dettes, de la tapisserie ?…

— Mais je ne sais pas ! Je ne peux rien deviner d'abord ! Tu me l'as dit cent fois : je suis trop bête.

— Bon ! voila que tu prends en mauvaise part un mot caressant. Va, ceci est bien femme.

— As-tu conclu quelque chose ? dit-elle en prenant un air d'intérêt pour les affaires.

— Non, rien.

— Combien de personnes as-tu vues ?

— Onze, sans compter celles qui se promenaient sur les boulevards.

— Comme tu me réponds !

— Mais aussi tu m'interroges comme si tu avais fait pendant dix ans le métier de juge d'instruction…

— Eh bien, raconte-moi toute ta journée, ça m'amusera. Tu devrais bien penser ici à mes plaisirs ! Je m'ennuie assez quand tu me laisses là, seule, pendant des journées entières.

— Tu veux que je t'amuse en te racontant des affaires ?

— Autrefois tu me disais tout…

Ce petit reproche amical déguise une espèce de certitude que veut avoir Caroline touchant les choses graves dissimulées par Adolphe. Adolphe entreprend alors de raconter sa journée ; Caroline affecte une espèce de distraction assez bien jouée pour faire croire qu'elle n'écoute pas.

« Mais tu me disais tout à l'heure, s'écrie-t-elle au moment où notre Adolphe s'entortille, que tu as pris pour sept francs de cabriolets, et tu parles maintenant d'un fiacre ; il était sans doute à l'heure ? Tu as donc fait tes affaires en fiacre ? dit-elle d'un petit ton goguenard.

— Pourquoi les fiacres me seraient-ils interdits ? demande Adolphe en reprenant son récit.

— Tu n'es pas allé chez M de Fischtaminel ? dit-elle au milieu d'une explication excessivement embrouillée où elle vous coupe insolemment la parole.

— Pourquoi y serais-je allé ?…

— Ça m'aurait fait plaisir, j'aurais voulu savoir si son salon est fini…

— Il l'est !

— Ah ! tu y es donc allé ?…

— Non, son tapissier me l'a dit.

— Tu connais son tapissier ?…

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Braschon.

— Tu l'as donc rencontré, le tapissier ?…

— Oui.

— Mais tu m'as dit n'être allé qu'en voiture…

— Mais, mon enfant, pour prendre des voitures, on va les cherc…

— Bah ! tu l'auras trouvé dans le fiacre…

— Qui ?

— Mais, le salon — ou — Braschon ! Va, l'un comme l'autre est aussi probable.

— Mais tu ne veux donc pas m'écouter ? s'écrie Adolphe en pensant qu'avec une longue narration il endormira les soupçons de Caroline.

— Je t'ai trop écouté. Tiens : tu me mens depuis une heure.

— Je ne te dirai plus rien.

— J'en sais assez, je sais tout ce que je voulais savoir. Oui, tu me dis que tu as vu des avoués, des notaires, des banquiers ; tu n'as vu personne de ces gens-là ! Si j'allais faire une visite demain à M de Fischtaminel, sais-tu ce qu'elle me dirait ? »

Ici Caroline observe Adolphe, mais Adolphe affecte un calme trompeur au beau milieu duquel Caroline jette la ligne afin de pêcher un indice.

« Eh bien, elle me dirait qu'elle a eu le plaisir de te voir… Mon Dieu ! sommes-nous malheureuses !… Nous ne pouvons jamais savoir ce que vous faites… Nous sommes clouées là, dans nos ménages, pendant que vous êtes à vos affaires ! belles affaires !… Dans ce cas-là, je le raconterais, moi, des affaires un peu mieux machinées que les tiennes !… Ah ! vous nous apprenez de belles choses !… On dit que les femmes sont perverses… Mais qui les a perverties ?… »

Ici Adolphe essaye, en arrêtant un regard fixe sur Caroline, d'arrêter ce flux de paroles. Caroline, comme un cheval qui reçoit un coup de fouet, reprend de plus belle et avec l'animation d'une coda rossinienne :

« Ah ! c'est une jolie combinaison ! mettre sa femme à la campagne pour être libre de passer la journée à Paris comme on l'entend. Voilà donc la raison de votre passion pour une maison de campagne ! Et moi, pauvre bécasse, qui donne dans le panneau !… Mais vous avez raison, monsieur : c'est très-commode une campagne ! elle peut avoir deux fins. Madame s'en ar-

rangera tout aussi bien que Monsieur. À vous Paris et ses fiacres !… à moi les bois et leurs ombrages !… Tiens, décidément, Adolphe, cela me va, ne nous fâchons plus… »

Adolphe s'entend dire des sarcasmes pendant une heure.

« As-tu fini, ma chère ?… demande-t-il en saisissant un moment où elle hoche la tête sur une interrogation à effet. »

Caroline termine alors en s'écriant :

« J'en ai bien assez de la campagne, et je n'y remets plus les pieds !… Mais je ne sais ce qui arrivera : vous la garderez sans doute, et vous me laisserez à Paris. Eh bien, à Paris, je pourrai du moins m'amuser pendant que vous mènerez M de Fischtaminel dans les bois. Qu'est-ce qu'une villa Adolphini où l'on a mal au cœur quand on s'est promené six fois autour de la prairie ?…, où l'on vous a planté des bâtons de chaise et des manches à balai, sous prétexte de vous procurer de l'ombrage ?… On y est comme dans un four, les murs ont six pouces d'épaisseur ! Et Monsieur est absent sept heures sur les douze de la journée ! Voilà le fin mot de la villa !

— Écoute, Caroline…

— Encore, dit-elle, si tu voulais m'avouer ce que tu as fait aujourd'hui !… Tiens, tu ne me connais pas, je serai bonne enfant, dis-le-moi… Je te pardonne à l'avance tout ce que tu auras fait. »

Adolphe a eu des relations avant son mariage, il connaît trop bien le résultat d'un aveu pour en faire à sa femme, et alors il répond :

« Je vais tout te dire…

— Eh bien, tu seras gentil !… je t'en aimerai mieux !

— Je suis resté trois heures…

— J'en étais sûre… chez M de Fischtaminel ?

— Non, chez notre notaire, qui m'avait trouvé un acquéreur, mais nous n'avons jamais pu nous entendre, il voulait notre maison de campagne toute meublée, et en sortant je suis allé chez Braschon pour savoir ce que nous lui devions…

— Tu viens d'arranger ce roman-là pendant que je te parlais !… Voyons, regarde-moi !… J'irai voir Braschon demain. »

Adolphe ne peut retenir une contraction nerveuse.

« Tu ne peux pas t'empêcher de rire, vois-tu, vieux monstre !

— Je ris de ton entêtement.

— J'irai demain chez M de Fischtaminel.

— Hé ! va où tu voudras !…

— Quelle brutalité ! dit Caroline en se levant et s'en allant son mouchoir sur les yeux. »

La maison de campagne, si ardemment désirée par Caroline, est devenue une invention diabolique d'Adolphe, un piège où s'est prise la biche.

Depuis qu'Adolphe a reconnu qu'il est impossible de raisonner avec Caroline, il lui laisse dire tout ce qu'elle veut.

Deux mois après, il vend sept mille francs une villa qui lui coûte vingt-deux mille francs ! Mais il y gagne de savoir que la campagne n'est pas encore ce qui plaît à Caroline.

La question devient grave : orgueil, gourmandise, deux péchés de moine y ont passé ! La nature avec ses bois, ses forêts, ses vallées, la Suisse des environs de Paris, les rivières factices, ont à peine amusé Caroline pendant six mois. Adolphe est tenté d'abdiquer et de prendre le rôle de Caroline.

LE DIX-HUIT BRUMAIRE DES MÉNAGES.

Un matin, Adolphe est définitivement saisi par la triomphante idée de laisser Caroline maîtresse de trouver elle-même ce qu'il lui plaît. Il lui remet le gouvernement de la maison en lui disant : « Fais ce que tu voudras. » Il substitue le système constitutionnel au système autocratique, un ministère responsable au lieu d'un pouvoir conjugal absolu. Cette preuve de confiance, objet d'une secrète envie, est le bâton de maréchal des femmes. Les femmes sont alors, selon l'expression vulgaire, maîtresses à la maison.

Dès lors, rien, pas même les souvenirs de la lune de miel, ne peut se comparer au bonheur d'Adolphe pendant quelques jours. Une femme est alors tout sucre, elle est trop sucre ! Elle inventerait les petits soins, les petits mots, les petites attentions, les chatteries et la tendresse, si toute cette confiturerie conjugale n'existait pas depuis le paradis terrestre. Au bout d'un mois, l'état d'Adolphe a quelque similitude avec celui des enfants vers la fin de la première semaine de l'année. Aussi Caroline commence-t-elle à dire, non pas en paroles, mais en action, en mines, en expressions mimiques : « On ne sait que faire pour plaire à un homme !… »

Laisser à sa femme le gouvernail de la barque est une idée excessivement ordinaire qui mériterait peu l'expression de triomphante, décernée en tête de ce chapitre, si elle n'était pas doublée

de l'idée de destituer Caroline. Adolphe a été séduit par cette pensée qui s'empare et s'emparera de tous les gens en proie à un malheur quelconque : savoir jusqu'où peut aller le mal ! expérimenter ce que le feu fait de dégât quand on le laisse à lui-même en se sentant ou en se croyant le pouvoir de l'arrêter. Cette curiosité nous suit de l'enfance à la tombe. Or, après sa pléthore de félicité conjugale, Adolphe, qui se donne la comédie chez lui, passe par les phases suivantes.

Première époque. Tout va trop bien. Caroline achète de jolis petits registres pour écrire ses dépenses, elle achète un joli petit meuble pour serrer l'argent, elle fait vivre admirablement bien Adolphe, elle est heureuse de son approbation, elle découvre une foule de choses qui manquent dans la maison, elle met sa gloire à être une maîtresse de maison incomparable. Adolphe, qui s'érige lui-même en censeur, ne trouve pas la plus petite observation à formuler.

S'il s'habille, il ne lui manque rien. On n'a jamais, même chez Armide, déployé de tendresse plus ingénieuse que celle de Caroline. On renouvelle à ce phénix des maris le caustique sur son cuir à repasser ses rasoirs. Des bretelles fraîches sont substituées aux vieilles. Une boutonnière n'est jamais veuve. Son linge est soigné comme celui du confesseur d'une dévote à péchés véniels. Les chaussettes sont sans trous.

Àtable, tous ses goûts, ses caprices même sont étudiés, consultés : il engraisse !

Il a de l'encre dans son écritoire, et l'éponge en est toujours humide. Il ne peut rien dire, pas même comme Louis XIV : « J'ai failli attendre ! » Enfin il est à tout propos qualifié d'un amour

d'homme. Il est obligé de gronder Caroline de ce qu'elle s'oublie ; elle ne pense pas assez à elle. Caroline enregistre ce doux reproche.

Deuxième époque. La scène change à table. Tout est bien cher. Les légumes sont hors de prix. Le bois se vend comme s'il venait de Campêche. Les fruits, oh ! quant aux fruits, les princes, les banquiers, les grands seigneurs seuls peuvent en manger. Le dessert est une cause de ruine. Adolphe entend souvent Caroline disant à M Deschars : « Mais comment faites-vous ?… » On tient alors devant vous des conférences sur la manière de régir les cuisinières.

Une cuisinière, entrée chez vous sans nippes, sans linge, sans talent, est venue demander son compte en robe de mérinos bleu, ornée d'un fichu brodé, les oreilles embellies d'une paire de boucles d'oreilles enrichies de petites perles, chaussée en bons souliers de peau qui laissaient voir des bas de coton assez jolis. Elle a deux malles d'effets et son livret à la caisse d'épargne.

Caroline se plaint alors du peu de moralité du peuple, elle se plaint de l'instruction et de la science de calcul qui distingue les domestiques. Elle lance de temps en temps de petits axiomes comme ceux-ci : — Il y a des écoles qu'il faut faire ! — Il n'y a que ceux qui ne font rien qui font tout bien. — Elle a les soucis du pouvoir. Ah ! les hommes sont bien heureux de ne pas avoir à mener un ménage. — Les femmes ont le fardeau des détails !

Caroline a des dettes. Mais, comme elle ne veut pas avoir tort, elle commence par établir que l'expérience est une si belle chose qu'on ne saurait l'acheter trop cher. Adolphe rit dans sa barbe en prévoyant une catastrophe qui lui rendra le pouvoir.

Troisième époque. Caroline, pénétrée de cette vérité qu'il faut manger uniquement pour vivre, fait jouir Adolphe des agréments d'une table cénobitique.

Adolphe a des chaussettes lézardées ou grosses du lichen des raccommodages faits a la hâte, car sa femme n'a pas assez de la journée pour ce qu'elle veut faire. Il porte des bretelles noircies par l'usage. Le linge est vieux et baille comme un portier ou comme la porte cochère. Au moment où Adolphe est pressé pour conclure une affaire, il met une heure à s'habiller en cherchant ses affaires une à une, en dépliant beaucoup de choses avant d'en trouver une qui soit irréprochable. Mais Caroline est très-bien mise. Madame a de jolis chapeaux, des bottines en velours, des mantilles. Elle a pris son parti, elle administre en vertu de ce principe : Charité bien ordonnée commence par elle-même. Quand Adolphe se plaint du contraste entre son dénûment et la splendeur de Caroline, Caroline lui dit : « Mais tu m'as grondée de ne rien m'acheter !... »

Un échange de plaisanteries plus ou moins aigres commence à s'établir alors entre les époux. Caroline, un soir, se fait charmante, afin de glisser l'aveu d'un déficit assez considérable, absolument comme quand le Ministère se livre a l'éloge des contribuables et se met a vanter la grandeur du pays en accouchant d'un petit projet de loi qui demande des crédits supplémentaires. Il y a cette similitude que tout cela se fait dans la Chambre, en gouvernement comme en ménage. Il en ressort cette vérité profonde que le système constitutionnel est infiniment plus coûteux que le système monarchique. Pour une nation comme pour un ménage, c'est le gouvernement du juste-milieu, de la médiocrité, des chipoteries, etc.

Adolphe, éclairé par ses misères passées, attend une occasion d'éclater, et Caroline s'endort dans une trompeuse sécurité.

Comment arrive la querelle ? sait-on jamais quel courant électrique a décidé l'avalanche ou la révolution ? Elle arrive à propos de tout et à propos de rien. Mais enfin, Adolphe, après un certain temps qui reste à déterminer par le bilan de chaque ménage, au milieu d'une discussion, lâche ce mot fatal : — Quand j'étais garçon !...

Le temps de garçon est relativement à la femme ce qu'est le : — Mon pauvre défunt ! relativement au nouveau mari d'une veuve. Ces deux coups de langue font des blessures qui ne se cicatrisent jamais complètement.

Et alors Adolphe de continuer comme le général Bonaparte parlant aux Cinq-Cents : — Nous sommes sur un volcan ! — Le ménage n'a plus de gouvernement, — l'heure de prendre un parti est arrivée. — Tu parles de bonheur, Caroline, tu l'as compromis, — tu l'as mis en question par tes exigences, tu as violé le code civil en t'immisçant dans la discussion des affaires, — tu as attenté au pouvoir conjugal. — Il faut réformer notre intérieur.

Caroline ne crie pas comme les Cinq-Cents : À bas le dictateur ! on ne crie jamais quand on est sûr de l'abattre.

« Quand j'étais garçon, je n'avais que des chaussures neuves ! je trouvais des serviettes blanches à mon couvert tous les jours ! Je n'étais volé par le restaurateur que d'une somme déterminée ! Je vous ai donné ma liberté chérie !... qu'en avez-vous fait ?...

— Suis-je donc si coupable, Adolphe, d'avoir voulu t'éviter des soucis ? dit Caroline en se posant devant son mari. Reprends la

clef de la caisse… mais qu'arrivera-t-il… j'en suis honteuse, tu me forceras à jouer la comédie pour avoir les choses les plus nécessaires. Est-ce là ce que tu veux ? avilir ta femme, ou mettre en présence deux intérêts contraires, ennemis… »

Et voilà, pour les trois quarts des Français, le mariage parfaitement défini.

« Sois tranquille, mon ami, reprend Caroline en s'asseyant dans sa chauffeuse comme Marius sur les ruines de Carthage, je ne te demanderai jamais rien, je ne suis pas une mendiante ! Je sais bien ce que je ferai… tu ne me connais pas…

— Eh bien, quoi ?… dit Adolphe ; on ne peut donc, avec vous autres, ni plaisanter ni s'expliquer ? Que feras-tu ?…

— Cela ne vous regarde pas !…

— Pardon, madame, au contraire. La dignité, l'honneur…

— Oh !… soyez tranquille, à cet égard, monsieur… Pour vous, plus que pour moi, je saurai garder le secret le plus profond.

— Eh bien, dites ! Voyons, Caroline, ma Caroline, que feras-tu ?… »

Caroline jette un regard de vipère à Adolphe, qui recule et va se promener.

« Voyons, que comptes-tu faire ? demande-t-il après un silence infiniment trop prolongé.

— Je travaillerai, monsieur ! »

Sur ce mot sublime, Adolphe exécute un mouvement de retraite, en s'apercevant d'une exaspération enfiellée, en sentant un

mistral dont l'âpreté n'avait pas encore soufflé dans la chambre conjugale.

L'art d'être victime.

Àcompter du Dix-Huit Brumaire, Caroline, vaincue, adopte un système infernal et qui a pour effet de vous faire regretter à toute heure la victoire. Elle devient l'Opposition !... Encore un triomphe de ce genre, et Adolphe irait en cour d'assises accusé d'avoir étouffé sa femme entre deux matelas, comme l'Othello de Shakspeare. Caroline se compose un air de martyre, elle est d'une soumission assommante. À tout propos elle assassine Adolphe par un : — Comme vous voudrez ! accompagné d'une épouvantable douceur. Aucun poëte élégiaque ne pourrait lutter avec Caroline, qui lance élégie sur élégie : élégie en actions, élégie en paroles, élégie à sourire, élégie muette, élégie à ressort, élégie en gestes, dont voici quelques exemples où tous les ménages retrouveront leurs impressions.

Après déjeuner : — « Caroline, nous allons ce soir chez les Deschars, une grande soirée, tu sais...

— Oui, mon ami. »

Après dîner : — « Eh bien, Caroline, tu n'es pas encore habillée ?... » dit Adolphe, qui sort de chez lui magnifiquement mis.

Il aperçoit Caroline vêtue d'une robe de vieille plaideuse, une moire noire à corsage croisé. Des fleurs plus artificieuses qu'artificielles attristent une chevelure mal arrangée par la femme de chambre. Caroline a des gants déjà portés.

« Je suis prête, mon ami...

— Et voilà ta toilette ?..,.

— Je n'en ai pas d'autre. Une toilette fraîche aurait coûté cent écus.

— Pourquoi ne pas me le dire ?

— Moi, vous tendre la main,... après ce qui s'est passé.

— J'irai seul dit Adolphe, ne voulant pas être humilié dans sa femme.

— Je sais bien que cela vous arrange, dit Caroline d'un petit ton aigre, et cela se voit assez à la manière dont vous êtes mis. »

Onze personnes sont dans le salon, toutes priées à dîner par Adolphe. Caroline est là comme si son mari l'avait invitée, elle attend que le dîner soit servi.

« Monsieur, dit le valet de chambre à voix basse à son maître, la cuisinière ne sait où donner de la tête.

— Pourquoi ?

— Monsieur ne lui a rien dit ; elle n'a que deux entrées, le bœuf, un poulet, une salade et des légumes.

— Caroline, vous n'avez donc rien commandé ?...

— Savais-je que vous aviez du monde, et puis-je d'ailleurs prendre sur moi de commander ici ?... Vous m'avez délivrée de tout souci à cet égard, et j'en remercie Dieu tous les jours. »

M Fischtaminel vient rendre une visite à M Caroline, elle la trouve toussotant et travaillant le dos courbé sur un métier à tapisserie.

« Vous brodez ces pantoufles-là pour votre cher Adolphe ? »

Adolphe est posé devant la cheminée en homme qui fait la roue.

« Non, madame, c'est pour un marchand qui me les paye, et, comme les forçais du bagne, mon travail me permet de me donner des petites douceurs. »

Adolphe rougit, il ne peut pas battre sa femme, et M Fischtaminel le regarde en ayant l'air de lui dire : — Qu'est-ce que cela signifie ?

« Vous toussez beaucoup, ma chère petite…

— Oh ! répond Caroline, que me fait la vie !… »

Caroline est là sur sa causeuse avec une femme de vos amies à la bonne opinion de laquelle vous tenez excessivement. Du fond de l'embrasure où vous causez entre hommes, vous entendez, au seul mouvement des lèvres, ces mots : Monsieur l'a voulu !… » dits d'un air de jeune Romaine allant au cirque. Profondément humilié dans toutes vos vanités, vous voulez être à cette conversation tout en écoutant vos hôtes ; vous faites alors des répliques qui vous valent des : — À quoi pensez-vous ? — car vous perdez le fil de la conversation, et vous piétinez sur place en pensant : — Que lui dit-elle de moi ?…

Adolphe est à table chez les Deschars, un diner de douze personnes, et Caroline est placée à côté d'un joli jeune homme, appelé Ferdinand, cousin d'Adolphe. Entre le premier et le second service, on parle du bonheur conjugal.

« Il n'y a rien de plus facile à une femme que d'être heureuse, dit Caroline en répondant à une femme qui se plaint.

— Donnez-nous votre secret, madame, dit agréablement M. de Fischtaminel.

— Une femme n'a qu'à ne se mêler de rien, se regarder comme la première domestique de la maison, ou comme une esclave dont le maître a soin, n'avoir aucune volonté, ne pas faire une observation, tout va bien. »

Ceci lancé sur des tons amers et avec des larmes dans la voix épouvante Adolphe, qui regarde fixement sa femme.

« Vous oubliez, madame, le bonheur d'expliquer son bonheur, » réplique-t-il en lançant un éclair digne d'un tyran de mélodrame.

Satisfaite de s'être montrée assassinée ou sur le point de l'être, Caroline détourne la tête, essuie furtivement une larme et dit : « On n'explique pas le bonheur. »

L'incident, comme on dit à la Chambre, n'a pas de suites, mais Ferdinand a regardé sa cousine comme un ange sacrifié.

On parle du nombre effrayant des gastrites, des maladies innomées dont meurent les jeunes femmes.

« Elles sont trop heureuses ! » dit Caroline en ayant l'air de donner le programme de sa mort.

La belle-mère d'Adolphe vient voir sa fille. Caroline dit : — Le salon de Monsieur, — la chambre de Monsieur ! Tout, chez elle, est à Monsieur.

« Ah çà, qu'y a-t-il donc, mes enfants ? demande la belle-mère ; on dirait que vous êtes tous les deux à couteaux tirés ?

— Eh ! mon Dieu, dit Adolphe, il y a que Caroline a eu le gouvernement absolu de la maison et n'a pas su s'en tirer.

— Elle a fait des dettes ?...

— Oui, ma chère maman.

— Écoutez, Adolphe, dit la belle-mère après avoir attendu que sa fille l'ait laissée seule avec son gendre, aimeriez-vous mieux que ma fille fût admirablement bien mise, que tout allât à merveille chez vous, et qu'il ne vous en coûtât rien ?... »

Essayez de vous représenter la physionomie d'Adolphe en entendant cette déclaration des droits de la femme !

Caroline passe d'une toilette misérable à une toilette splendide. Elle est chez les Deschars, tout le monde la félicite sur son goût, sur la richesse de ses étoffes, sur ses dentelles, sur ses bijoux.

« Ah ! vous avez un mari charmant !... » dit M Deschars.

Adolphe se rengorge et regarde Caroline.

« Mon mari, madame ?... je ne coûte, Dieu merci, rien à monsieur ! Tout cela me vient de ma mère. »

Adolphe se retourne brusquement, et va causer avec M de Fischtaminel.

Après un an de gouvernement absolu, Caroline adoucie dit un matin :

« Mon ami, combien as-tu dépensé cette année ?…

— Je ne sais pas.

— Fais tes comptes. »

Adolphe trouve un tiers de plus que dans la plus mauvaise année de Caroline.

« Et je ne t'ai rien coûté pour ma toilette, » dit-elle.

Caroline joue les mélodies de Schubert. Adolphe éprouve une jouissance en entendant cette musique admirablement exécutée ; il se lève et va pour féliciter Caroline, elle fond en larmes.

« Qu'as-tu ?….

— Rien ; je suis nerveuse.

— Mais je ne te connaissais pas ce vice-là.

— Oh ! Adolphe, tu ne veux rien voir… Tiens, regarde : mes bagues ne me tiennent plus aux doigts, tu ne m'aimes plus, je te suis à charge… »

Elle pleure, elle n'écoute rien, elle repleure à chaque mot d'Adolphe.

« Veux-tu reprendre le gouvernement de la maison ?

— Ah ! s'écrie-t-elle en se dressant en pied comme une surprise, maintenant que tu as assez de tes expériences ?… Merci ! Est-ce de l'argent que je veux ?… Singulière manière de panser un cœur blessé… Non, laissez-moi…

— Eh bien ! comme tu voudras, Caroline. »

Ce : — Comme tu voudras ! est le premier mot de l'indifférence en matière de femme légitime, et Caroline aperçoit un abîme vers lequel elle a marché d'elle-même.

LA CAMPAGNE DE FRANCE.

Les malheurs de 1814 affligent toutes les existences. Après les brillantes journées, les conquêtes, les jours où les obstacles se changeaient en triomphes, où le moindre achoppement devenait un bonheur, il arrive un moment où les plus heureuses idées tournent en sottises, où le courage mène à la perte, où la fortification fait trébucher. L'amour conjugal, qui, selon les auteurs, est un cas particulier d'amour, a, plus que toute autre chose humaine, sa Campagne de France, son funeste 1814. Le diable aime surtout à mettre sa griffe dans les affaires des pauvres femmes délaissées, et Caroline en est là.

Caroline en est à rêver aux moyens de ramener son mari ! Caroline passe à la maison beaucoup d'heures solitaires, pendant lesquelles son imagination travaille. Elle va, vient, se lève, et souvent elle reste songeuse à sa fenêtre, regardant la rue sans rien y voir, la figure collée aux vitres, et se trouvant comme dans un désert au milieu de ses Petits-Dunkerques, de ses appartements meublés avec luxe.

Or, à Paris, à moins d'habiter un hôtel à soi, sis entre cour et jardin, toutes les existences sont accouplées. À chaque étage d'une maison, un ménage trouve dans la maison située en face un autre ménage. Chacun plonge à volonté ses regards chez le voisin. Il existe une servitude d'observations mutuelles, un droit de visite commun auxquels nul ne peut se soustraire. Dans un temps donné, le matin, vous vous levez de bonne heure, la ser-

vante du voisin fait l'appartement, laisse les fenêtres ouvertes et les tapis sur les appuis, vous devinez alors une infinité de choses et réciproquement. Aussi, dans un temps donné, connaissez-vous les habitudes de la jolie, de la vieille, de la jeune, de la coquette, de la vertueuse femme d'en face, ou les caprices du fat, les inventions du vieux garçon, la couleur des meubles, le chat du second, ou du troisième. Tout est indice et matière à divination. Au quatrième étage, une grisette surprise se voit, toujours trop tard, comme la chaste Suzanne, en proie aux jumelles ravies d'un vieil employé à dix-huit cents francs, qui devient criminel gratis. Par compensation, un beau surnuméraire, jeune de ses fringants dix-neuf ans, apparaît à une dévote dans le simple appareil d'un homme qui se barbifie. L'observation ne s'endort jamais, tandis que la prudence a ses moments d'oubli. Les rideaux ne sont pas toujours détachés à temps. Une femme, avant la chute du jour, s'approche de la fenêtre pour enfiler une aiguille, et le mari d'en face admire alors une tête digne de Raphaël, qu'il trouve digne de lui, garde national imposant sous les armes. Passez place Saint-Georges, et vous pouvez y surprendre les secrets de trois jolies femmes, si vous avez de l'esprit dans le regard. Oh ! la sainte vie privée, où est-elle ? Paris est une ville qui se montre quasi nue à toute heure, une ville essentiellement courtisane et sans chasteté. Pour qu'une existence y ait de la pudeur, elle doit posséder cent mille francs de rente. Les vertus y sont plus chères que les vices.

Caroline, dont le regard glisse parfois entre les mousselines protectrices qui cachent son intérieur aux cinq étages de la maison d'en face, finit par observer un jeune ménage plongé dans les joies de la lune de miel, et venu nouvellement au premier devant ses fenêtres. Elle se livre aux observations les plus irritantes. On ferme les persiennes de bonne heure ; on les ouvre tard.

Un jour, Caroline levée à huit heures, toujours par hasard, voit la femme de chambre apprêtant un bain ou quelque toilette du matin, un délicieux déshabillé. Caroline soupire. Elle se met à l'affût comme un chasseur, elle surprend la jeune femme la figure illuminée par le bonheur. Enfin, à force d'épier ce charmant ménage, elle voit monsieur et madame ouvrant la fenêtre, et légèrement, pressés l'un contre l'autre, accoudés au balcon, y respirant l'air du soir. Caroline se donne des maux de nerfs en étudiant sur les rideaux, un soir que l'on oublie de fermer les persiennes, les ombres de ces deux enfants se combattant, dessinant des fantasmagories explicables ou inexplicables. Souvent la jeune femme, assise, mélancolique et rêveuse, attend l'époux absent, elle entend le pas d'un cheval, le bruit d'un cabriolet au bout de la rue, elle s'élance de son divan, et, d'après son mouvement, il est facile de voir qu'elle s'écrie : — C'est lui !...

« Comme ils s'aiment ! » se dit Caroline.

Àforce de maux de nerfs, Caroline arrive à concevoir un plan excessivement ingénieux : elle invente de se servir de ce bonheur conjugal comme d'un topique pour stimuler Adolphe. C'est une idée assez dépravée ; mais l'intention de Caroline sanctifie tout !

« Adolphe, dit-elle enfin, nous avons pour voisine en face une femme charmante, une petite brune...

— Oui, réplique Adolphe, je la connais. C'est une amie de M Fischtaminel, M Foullepointe, la femme d'un agent de change, un homme charmant, un bon enfant, et qui aime sa femme, il en est fou ! Tiens... il a son cabinet, ses bureaux, sa caisse, dans la cour, et l'appartement sur le devant est celui de madame. Je ne connais

pas de ménage plus heureux. Foullepointe parle de son bonheur partout, même à la Bourse, il en est ennuyeux.

— Eh bien, fais-moi donc le plaisir de me présenter M. et M Foullepointe. Ma foi, je serais enchantée de savoir comment elle s'y prend pour se faire si bien aimer de son mari… Y a-t-il longtemps qu'ils sont mariés ?

— Absolument comme nous, depuis cinq ans…

— Adolphe, mon ami, j'en meurs d'envie ! Oh ! lie-nous toutes les deux. Suis-je aussi bien qu'elle ?

— Ma foi !… je vous rencontrerais au bal de l'Opéra, tu ne serais pas ma femme, eh bien, j'hésiterais…

— Tu es gentil aujourd'hui. N'oublie pas de les inviter à dîner pour samedi prochain.

— Ce sera fait ce soir. Foullepointe et moi nous nous voyons souvent à la Bourse.

— Enfin, se dit Caroline, cette femme me dira sans doute quels sont ses moyens d'action. »

Caroline se remet en observation. À trois heures environ, à travers les fleurs d'une jardinière qui fait comme un bocage à la fenêtre, elle regarde et s'écrie :

« Deux vrais tourtereaux !… »

Pour ce samedi, Caroline invite M. et M Deschars, le digne M. Fischtaminel, enfin les plus vertueux ménages de sa société. Tout est sous les armes chez Caroline, elle a commandé le plus délicat

dîner, elle a sorti ses splendeurs des armoires, elle tient à fêter le modèle des femmes.

« Vous allez voir, ma chère, dit-elle à M Deschars au moment où toutes les femmes se regardent en silence, vous allez voir le plus adorable ménage du monde, nos voisins d'en face : un jeune homme blond d'une grâce infinie, et des manières… une tête à la lord Byron, et un vrai don Juan, mais fidèle ! il est fou de sa femme. La femme est charmante et a trouvé des secrets pour perpétuer l'amour ; aussi peut-être devrai-je un regain de bonheur à cet exemple ; Adolphe, en les voyant, rougira de sa conduite, il… »

On annonce :

« M. et M Foullepointe ! »

M Foullepointe, jolie brune, la vraie Parisienne, une femme cambrée, mince, au regard brillant étouffé par de longs cils, mise délicieusement, s'assied sur le canapé. Caroline salue un gros monsieur à cheveux gris assez rares, qui suit péniblement cette Andalouse de Paris et qui montre une figure et un ventre siléniques, un crâne beurre frais, un sourire papelard et libertin sur de bonnes grosses lèvres, un philosophe enfin ! Caroline regarde ce monsieur d'un air étonné.

« M. Foullepointe, ma bonne, dit Adolphe en lui présentant ce digne quinquagénaire.

— Je suis enchantée, madame, dit Caroline en prenant un air aimable, que vous soyez venue avec votre beau-père (profonde sensation) ; mais nous aurons, j'espère, votre cher mari…

— Madame… »

Tout le monde écoute et se regarde. Adolphe devient le point de mire de tous les yeux, il est hébété d'étonnement, il voudrait faire disparaître Caroline par une trappe, comme au théâtre.

« Voici M. Foullepointe, mon mari, » dit M Foullepointe.

Caroline devient alors d'un rouge écarlate en comprenant l'école qu'elle a faite, et Adolphe la foudroie d'un regard à trente-six becs de gaz.

« Vous le disiez jeune, blond…, » dit à voix basse M Deschars. M Foullepointe, en femme spirituelle, regarde audacieusement la corniche.

Un mois après, M Foullepointe et Caroline deviennent intimes. Adolphe, très-occupé de M Fischtaminel, ne fait aucune attention à cette dangereuse amitié qui doit porter ses fruits ; car, sachez-le :

Axiome.

Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimé.

LE SOLO DE CORBILLARD.

Après un temps dont la durée dépend de la solidité des principes de Caroline, elle paraît languissante, et quand, en la voyant étendue sur les divans, comme un serpent au soleil, Adolphe, inquiet par décorum, lui dit :

« Qu'as-tu, ma bonne ? que veux-tu ?

— Je voudrais être morte !

— Un souhait assez agréable et d'une gaieté folle…

— Ce n'est pas la mort qui m'effraye, moi, c'est la souffrance…

— Cela signifie que je ne te rends pas la vie heureuse ! Et voilà bien les femmes ! »

Adolphe arpente le salon en déblatérant, mais il est arrêté net en voyant Caroline étanchant de son mouchoir brodé des larmes qui coulent assez artistement.

« Te sens-tu malade ?

— Je ne me sens pas bien, (silence.) Tout ce que je désire, ce serait de savoir si je puis vivre assez pour voir ma petite mariée, car je sais maintenant ce que signifie ce mot si peu compris des jeunes personnes : le choix d'un époux ! Va, cours à tes plaisirs, une femme qui songe à l'avenir, une femme qui souffre, n'est pas amusante, va te divertir…

— Où souffres-tu ?

— Mon ami, je ne souffre pas, je me porte à merveille, et n'ai besoin de rien ! Vraiment, je me sens mieux… — Allez, laissez-moi. »

Cette première fois, Adolphe s'en va presque triste.

Huit jours se passent, pendant lesquels Caroline ordonne à tous ses domestiques de cacher à monsieur l'état déplorable où elle se trouve, elle languit, elle sonne quand elle est près de défaillir, elle consomme beaucoup d'éther. Les gens apprennent enfin à monsieur l'héroïsme conjugal de madame, et Adolphe reste un soir après dîner et voit sa femme embrassant à outrance sa petite Marie.

« Pauvre enfant ! il n'y a que toi qui me fais regretter mon avenir ! o mon Dieu ! qu'est-ce que la vie ?

— Allons, mon enfant, dit Adolphe, pourquoi se chagriner ?...

— Oh ! je ne me chagrine pas !... la mort n'a rien qui m'effraye... je voyais ce matin un enterrement, et je trouvais le mort bien heureux ! Comment se fait-il que je ne pense qu'à mourir ?... Est-ce une maladie ?... Il me semble que je mourrai de ma main. »

Plus Adolphe tente d'égayer Caroline, plus Caroline s'enveloppe dans les crêpes d'un deuil à larmes continues. Cette seconde fois, Adolphe reste et s'ennuie. Puis, à la troisième attaque à larmes forcées, il sort sans aucune tristesse. Enfin, il se blase sur ces plaintes éternelles, sur ces attitudes de mourant, sur ces larmes de crocodile. Et il finit par dire : « Si tu es malade, Caroline, il faut voir un médecin...

— Comme tu voudras ? cela finira plus promptement ainsi, cela-me va... Mais alors, amène un fameux médecin. »

Au bout d'un mois, Adolphe, fatigué d'entendre l'air funèbre que Caroline lui joue sur tous les tons, amène un grand médecin. À Paris, les médecins sont tous des gens d'esprit, et ils se connaissent admirablement en nosographie conjugale.

« Eh bien, madame, dit le grand médecin, comment une si jolie femme s'avise-t-elle d'être malade ?

— Oui, monsieur, de même que le nez du père Aubry, j'aspire à la tombe... »

Caroline, par égard pour Adolphe, essaye de sourire.

« Bon ! cependant vous avez les yeux vifs, ils souhaitent peu nos infernales drogues…

— Regardez-y bien, docteur, la fièvre me dévore, une petite fièvre imperceptible, lente… »

Et elle arrête le plus malicieux de ses regards sur l'illustre docteur, qui se dit en lui-même : « Quels yeux !… »

« Bien, voyons la langue, » dit-il tout haut.

Caroline montre sa langue de chat entre deux rangées de dents blanches comme celles d'un chien.

« Elle est un peu chargée au fond, mais vous avez déjeuné… fait observer le grand médecin qui se tourne vers Adolphe.

— Rien, répond Caroline, deux tasses de thé… »

Adolphe et l'illustre docteur se regardent, car le docteur se demande qui de madame ou de monsieur se moque de lui.

« Que sentez-vous ? demande gravement le docteur à Caroline.

— Je ne dors pas.

— Bon !

— Je n'ai pas d'appétit…

— Bien !

— J'ai des douleurs, là… »

Le médecin regarde l'endroit indiqué par Caroline.

« Très-bien, nous verrons cela tout à l'heure… Après ?

— Il me passe des frissons par moments…

— Bon !

— J'ai des tristesses, je pense toujours à la mort, j'ai des idées de suicide.

— Ah ! vraiment !

— Il me monte des feux à la figure ; tenez, j'ai constamment des tressaillements dans la paupière…

— Très-bien, nous nommons cela un trismus. »

Le docteur explique pendant un quart d'heure, en employant les termes les plus scientifiques, la nature du trismus, d'où il résulte que le trismus est le trismus ; mais il fait observer avec la plus grande modestie que si la science sait que le trismus est le trismus, elle ignore entièrement la cause de ce mouvement nerveux, qui va, vient, passe, reparaît…

« Et, dit-il, nous avons reconnu que c'était purement nerveux.

— Est-ce bien dangereux ? demanda Caroline inquiète.

— Nullement.

— Comment vous couchez-vous ?

— En rond.

— Bien ! Sur quel côté ?

— À gauche.

— Bien ! Combien avez-vous de matelas à votre lit ?

— Trois.

— Bien ! Y a-t-il un sommier ?

— Mais, oui…

— Quelle est la substance du sommier ?

— Le crin.

— Bon ! Marchez un peu devant moi… Oh ! mais naturellement et comme si nous ne vous regardions pas… »

Caroline marche à la Elssler en agitant sa tournure de la façon la plus andalouse.

« Vous ne sentez pas un peu de pesanteur dans les genoux ?

— Mais… non… (Elle revient à sa place.) Mon Dieu, quand on s'examine, il me semble maintenant que oui…

— Bon ! Vous êtes restée à la maison depuis quelque temps ?…

— Oh ! oui, monsieur, beaucoup trop… et seule.

— Bien, c'est cela. Comment vous coiffez-vous pour la nuit ?

— Un bonnet brodé, puis quelquefois par-dessus un foulard…

— Vous n'y sentez pas des chaleurs… une petite sueur…

— En dormant, cela me semble difficile.

— Vous pourriez trouver votre linge humide à l'endroit du front en vous réveillant ?

— Quelquefois.

— Bon ! Donnez-moi votre main. »

Le docteur tire sa montre.

« Vous ai-je dit que j'ai des vertiges ? dit Caroline.

— Chut !… fait le docteur qui compte les pulsations. Est-ce le soir ?…

— Non, le matin.

— Ah ! diantre, des vertiges le matin, dit-il en regardant Adolphe.

— Eh bien ! que dites-vous de l'état de madame ? demande Adolphe.

— Le duc de G*** n'est pas allé à Londres, dit le grand médecin en étudiant la peau de Caroline, et l'on en cause beaucoup faubourg Saint-Germain.

— Vous y avez des malades ? demande Caroline.

— Presque tous… Eh ! mon Dieu ! j'en ai sept à voir ce matin, dont quelques-uns sont en danger… »

Le docteur se lève.

« Que pensez-vous de moi, monsieur, dit Caroline.

— Madame, il faut des soins, beaucoup de soins, prendre des adoucissants, de l'eau de guimauve, un régime doux, viandes blanches, faire beaucoup d'exercice.

— En voilà pour vingt francs, » se dit en lui-même Adolphe en souriant.

Le grand médecin prend Adolphe par le bras, et l'emmène en se faisant reconduire. Caroline les suit sur la pointe du pied.

« Mon cher, dit le grand médecin, je viens de traiter fort légèrement madame, il ne fallait pas l'effrayer, ceci vous regarde plus que vous ne pensez… Ne négligez pas trop madame. Madame est d'un tempérament puissant ; mais elle peut arriver à un état morbide dont vous vous repentiriez… Si vous l'aimez, aimez-la… si vous ne l'aimez plus, et que vous teniez à conserver la mère de vos enfants, la décision à prendre est un cas d'hygiène, mais elle ne peut venir que de vous !…

« Comme il m'a comprise !… » se dit Caroline. Elle ouvre la porte, et dit : « Docteur, vous ne m'avez pas écrit les doses… »

Le grand médecin sourit, salue et glisse dans sa poche une pièce de vingt francs en laissant Adolphe entre les mains de sa femme, qui le prend et lui dit :

« Quelle est la vérité sur mon état ?… faut-il me résigner à mourir ?…

— Eh ! il m'a dit que tu as trop de santé ! » s'écrie Adolphe impatienté.

Caroline s'en va pleurer sur son divan.

« Qu'as-tu ?

— J'en ai pour longtemps… Je te gêne, tu ne m'aimes plus… Je ne veux plus consulter ce médecin-là… Je ne sais pas pourquoi M

Foullepointe m'a conseillé de le voir, il ne m'a dit que des sottises !... et je sais mieux que lui ce qu'il me faut...

— Que te faut-il ?...

— Ingrat, tu le demandes ?... » dit-elle en posant sa tête sur l'épaule d'Adolphe.

Adolphe, effrayé, se dit : « Il a raison, le docteur. »

Caroline chante alors une mélodie de Schubert avec l'exaltation d'une hypocondriaque.

COMMENTAIRE OU L'ON EXPLIQUE LA FELICHITTA DU FINALE DE TOUS LES OPÉRAS, MÊME DE CELUI DU MARIAGE.

Qui n'a pas entendu dans sa vie un opéra italien quelconque ?... Vous avez dû, dès lors, remarquer l'abus musical du mot felichitta, prodigué par le poëte et par les chœurs à l'heure où tout le monde s'élance hors de sa loge, ou quitte sa stalle.

Affreuse image de la vie : on sort au moment où l'on entend la felichitta.

Avez-vous médité sur la profonde vérité qui règne dans ce finale, au moment où le musicien lance sa dernière note et l'auteur son dernier vers, où l'orchestre donne son dernier coup d'archet, sa dernière insufflation, où les chanteurs se disent : « Allons souper ! » où les choristes se disent : « Quel bonheur, il ne pleut pas !... » Eh bien ! dans tous les états de la vie, on arrive à un moment où la plaisanterie est finie, où le tour est fait, où l'on peut prendre son parti, où chacun chante la felichitta de son côté. Après avoir passé par tous les duos, les solos ; les strettes, les

coda, les morceaux d'ensemble, les duettini, les nocturnes, les phases que ces quelques scènes, prises dans l'océan de la vie conjugale, vous indiquent, et qui sont des thèmes dont les variations auront été devinées par les gens d'esprit tout aussi bien que par les niais (en fait de souffrances, nous sommes tous égaux !), la plupart des ménages parisiens arrivent, dans un temps donné, au chœur final que voici :

l'epouse, à une jeune femme qui en est à l'été de la Saint-Martin conjugal. — Ma chère, je suis la femme la plus heureuse de la terre. Adolphe est bien le modèle des maris : bon, pas tracassier, complaisant. N'est-ce pas, Ferdinand ?

(Caroline s'adresse au cousin d'Adolphe, jeune homme à jolie cravate, à cheveux luisants, à bottes vernies, habit de la coupe la plus élégante, chapeau à ressorts, gants de chevreau, gilet bien choisi, tout ce qu'il y a de mieux en moustaches, en favoris, en virgule à la Mazarin, et doué d'une admiration profonde, muette, attentive pour Caroline.)

le ferdinand. — Adolphe est si heureux d'avoir une femme comme vous ! Que lui manque-t-il ? Rien.

l'épouse. — Dans les commencements, nous étions toujours à nous contrarier ; mais maintenant nous nous entendons à merveille. Adolphe ne fait plus que ce qui lui plaît, il ne se gêne point, je ne lui demande plus ni où il va ni ce qu'il a vu. L'indulgence, ma chère amie, là est le grand secret du bonheur. Vous en êtes encore aux petits taquinages, aux jalousies à faux, aux brouilles, aux coups d'épingle. À quoi cela sert-il ? Notre vie, à nous autres femmes, est bien courte. Qu'avons-nous ? Dix belles années ; pourquoi les meubler d'ennui ? J'étais comme vous ; mais, un

beau jour, j'ai connu M Foullepointe, une femme charmante, qui m'a éclairée et m'a enseigné la manière de rendre un homme heureux… Depuis, Adolphe a changé du tout au tout : il est devenu ravissant. Il est le premier à me dire avec inquiétude, avec effroi même, quand je vais au spectacle et que sept heures nous trouvent seuls ici : « Ferdinand va venir te prendre, n'est-ce pas ?… N'est-ce pas, Ferdinand ?

le ferdinand. — Nous sommes les meilleurs cousins du monde.

la jeune affligée. — En viendrais-je donc là ?…

le ferdinand. — Ah ! vous êtes bien jolie, madame, et rien ne vous sera plus facile.

l'épouse, irritée. — Eh bien ! adieu, ma petite. (La jeune affligée sort.) Ferdinand, vous me payerez ce mot-là.

l'époux, sur le boulevard Italien. — Mon cher (il tient M. de Fischtaminel par le bouton du paletot), vous en êtes encore à croire que le mariage est basé sur la passion. Les femmes peuvent, à la rigueur, aimer un seul homme, mais nous autres !… Mon Dieu, la Société ne peut pas dompter la Nature. Tenez, le mieux, en ménage, est d'avoir l'un pour l'autre une indulgence plénière. Je suis le mari le plus heureux du monde. Caroline est une amie dévouée, elle me sacrifierait tout, jusqu'à mon cousin Ferdinand s'il le fallait… oui, vous riez, elle est prête à tout faire pour moi. Vous vous entortillez encore dans les ébouriffantes idées d'ordre social. La vie ne se recommence pas, il faut la bourrer de plaisir. Voici deux ans qu'il ne s'est dit entre Caroline et moi le moindre petit mot aigre. J'ai dans Caroline un camarade avec qui je puis tout dire, et qui saurait me consoler dans les grandes circonstances. Il n'y a pas entre nous la moindre tromperie, et nous sa-

vons à quoi nous en tenir. Nos rapprochements sont des vengeances, comprenez-vous ? Nous avons ainsi changé nos devoirs en plaisirs. Nous sommes souvent plus heureux alors que dans cette fadasse saison appelée la lune de miel. Ma femme me dit quelquefois : « Je suis grognon, laisse-moi, va-t'en. » L'orage tombe sur un autre. Caroline ne prend plus ses airs de victime, et dit du bien de moi à l'univers entier. Enfin ! elle est heureuse de mes plaisirs. Et, comme c'est une très-honnête femme, elle est de la plus grande délicatesse dans l'emploi de notre fortune. Ma maison est bien tenue. Ma femme me laisse la disposition de ma réserve sans aucun contrôle. Et voilà. Nous avons mis de l'huile dans les rouages ; vous, vous y mettez des cailloux, mon cher Fischtaminel, et vous avez tort : le costume d'Othello est très-mal porté, ce n'est plus qu'un Turc de carnaval.

chœur, dans un salon, au milieu d'un bal. — M Caroline est une femme charmante !

une femme a turban. — Oui, pleine de convenance, de dignité.

une femme qui a sept enfants. — Ah ! elle a su prendre son mari.

un ami de ferdinand. — Mais elle aime beaucoup son mari. Adolphe est, d'ailleurs, un homme très-distingué, plein d'expérience.

une amie de m de fischtaminel. — Il adore sa femme. Chez eux, point de gêne, tout le monde s'y amuse.

m. foullepointe. — Oui, c'est une maison fort agréable.

une femme dont on dit beaucoup de mal. — Caroline est bonne, obligeante, elle ne dit du mal de personne.

une danseuse, qui revient à sa place. — Vous souvenez-vous comme elle était ennuyeuse dans le temps où elle connaissait les Deschars ?

m fischtaminel. — Oh ! elle et son mari, deux fagots d'épines… des querelles continuelles. (M Fischtaminel s'en va.)

un artiste. — Mais le sieur Deschars se dissipe, il va dans les coulisses ; il paraît que Mme Deschars a fini par lui vendre la vertu trop cher.

une bourgeoise, effrayée, pour sa fille, de la tournure que prend la conversation. — M de Fischtaminel est charmante ce soir.

une femme de quarante ans sans emploi. — M. Adolphe a l'air aussi heureux que sa femme.

la jeune personne. — Quel joli jeune homme que M. Ferdinand ! (Sa mère lui donne vivement un petit coup de pied.) Que me veux-tu, maman ?

la mère, elle regarde fixement sa fille. — On ne dit cela, ma chère, que de son prétendu ; M. Ferdinand n'est pas à marier.

une dame très-décolletée, à une autre non moins décolletée. (Solto voce.) — Ma chère, tenez, la morale de tout cela, c'est qu'il n'y a d'heureux que les ménages à quatre. un ami que l'auteur a eu l'imprudence de consulter. — Ces derniers mots sont faux.

l'auteur. — Ah ! vous croyez ?…

l'ami, qui vient de se marier. — Vous employez tous votre encre à nous déprécier la vie sociale, sous prétexte de nous éclai-

rer !... Eh ! mon cher, il y a des ménages cent fois, mille fois plus heureux que ces prétendus ménages à quatre.

l'auteur. — Eh bien ! faut-il tromper les gens à marier et rayer le mot ?

l'ami. — Non, il sera pris comme le trait d'un couplet de vaudeville.

l'auteur. — Une manière de faire passer les vérités.

l'ami, qui tient à son opinion. — Les vérités destinées à passer.

l'auteur, voulant avoir le dernier. — Qu'est-ce qui ne passe pas ? Quand ta femme aura vingt ans de plus, nous reprendrons cette conversation ; vous ne serez peut-être heureux qu'à trois.

l'ami. — Vous vous vengez bien durement de ne pas pouvoir écrire l'histoire des ménages heureux.

de balzac.

Un ménage heureux.

Série 3 · Une Marchande à la toilette

UNE MARCHANDE À LA TOILETTE

ou

MADAME LA RESSOURCE EN 1844

les comédies qu'on peut voir gratis a paris

Jusqu'à présent, les peintres de mœurs ont mis en scène beaucoup d'usuriers ; mais on a oublié l'usurière des femmes dans l'embarras, la madame La Ressource d'aujourd'hui, personnage excessivement curieux, appelée décemment marchande à la toilette.

Avez-vous quelquefois en flânant remarqué dans Paris une de ces boutiques dont la négligence fait tache au milieu des éblouissants magasins modernes, boutiques à devanture peinte en 1820 et qu'une faillite a laissées au propriétaire de la maison dans un état douteux ? La couleur a disparu sous une double couche imprimée par l'usage et grassement épaissie par la poussière ; les vitres sont sales, le bec-de-cane tourne de lui-même, comme dans tous les endroits d'où l'on sort encore plus promptement qu'on n'y entre. Là, trône une femme entre les plus belles parures arrivées à cette phase horrible où les robes ne sont plus des robes et ne sont pas encore des haillons. Le cadre est en harmonie avec la figure que cette femme se compose, car ces boutiques sont une des plus sinistres particularités de Paris. On y voit des défroques que la Mort y a jetées de sa main décharnée, et l'on entend alors le râle d'une phthisie sous un châle, comme on y devine l'agonie de la misère sous une robe brodée d'or. Les atroces débats entre le luxe et la faim sont écrits là sur de légères dentelles. On y trouve la physionomie d'une reine sous un turban à plumes, dont la pose rappelle et rétablit presque la figure absente. C'est le hideux dans le joli ! Le fouet de Juvénal, agité par les mains officielles du commissaire-priseur, y a éparpillé les manchons pelés, les fourrures flétries de quelques grandes dames aux abois. C'est un fumier de fleurs où, çà et là, brillent des roses coupées d'hier,

portées un jour, et sur lequel est toujours accroupie une affreuse vieille, la cousine germaine de l'usure, l'occasion du malheur, une harpie retirée, chauve, édentée, et prête à vendre le contenu, tant elle a l'habitude de colporter ou d'acheter le contenant, la robe sans la femme ou la femme sans la robe. La marchande est là comme l'argousin dans le bagne, comme un vautour au bec rougi sur des cadavres, au sein de son élément ; plus horrible que ces sauvages horreurs qui font frémir les passants, étonnés quelquefois de rencontrer un de leurs plus jeunes et frais souvenirs pendu dans le sale vitrage derrière lequel grimace une de ces marchandes à la toilette qui ont fait autant de métiers inconnus qu'il y en a de connus.

Ce fut une de ces gémonies de nos fêtes que j'indiquais à un de mes amis.

« Que dites-vous de ceci ? n'est-ce pas la femelle de la Mort ? » lui dis-je à l'oreille en lui montrant au comptoir une terrible compagnonne.

Nous entrons.

lui. — Madame, combien cette guipure ?

elle. — Pour vous, monsieur, ce ne sera que cent écus.

Elle remarque une cabriole particulière aux artistes, et ajoute d'un air pénétré : — Cela vient de la princesse de Lamballe.

moi. — Comment ! si près du Château ?

elle. — Monsieur, ils n'y croient pas

moi. — Madame, nous ne venons pas pour acheter…

elle. — Je le vois bien, monsieur.

moi. — Nous avons plusieurs choses à vendre, je demeure rue de Richelieu, 112, au sixième. Si vous vouliez y passer d'ici à une heure, vous pourriez faire un marché…

elle, en regardant fixement mon camarade. — Monsieur désire peut-être quelques aunes de mousseline bien portées ?…

moi. — Non, il s'agit de savoir à quoi s'en tenir sur une robe de mariage, et l'on a confiance en vos talents.

Deux heures après M Nourrisson (elle s'appelait ainsi) vint en robe de damas à fleurs provenant de rideaux décrochés à quelque boudoir saisi, ayant un de ces châles de cachemire passés, usés, invendables, qui finissent leur vie au dos de ces femmes. Elle portait une collerette en dentelle magnifique, mais éraillée, et un affreux chapeau ; mais, pour dernier trait de physionomie, elle était chaussée en souliers de peau d'Irlande, sur le bord desquels sa chair faisait l'effet d'un bourrelet de soie noire à jour.

Nous étions sérieux comme deux auteurs dont la collaboration n'obtient pas tout le succès qu'elle mérite.

« Madame, lui dis-je en lui montrant une paire de pantoufles de femme, voici qui vient de l'impératrice Joséphine. »

Il fallait bien rendre à madame Nourrisson la monnaie de sa princesse de Lamballe.

« Ça ?… fit-elle ; c'est fait de cette année : voyez cette marque en dessous.

— Ne devinez-vous pas que ces pantoufles sont une préface, répondis-je, quoiqu'elles soient ordinairement une conclusion de

roman ? Mon ami que voici, dans un immense intérêt de famille, voudrait savoir si une jeune personne, d'une bonne, d'une riche maison, et qu'il désire épouser, a fait une faute.

— Combien monsieur donnera-t-il ? demanda-t-elle en regardant mon complice.

— Cent francs.

— Merci, dit-elle en grimaçant un refus à désespérer un macaque, plus que ça de gages pour nos petites infamies ?

— Que voulez-vous donc, ma petite madame Nourrisson ? lui demandai-je.

— D'abord, mes chers messieurs, depuis que je travaille je n'ai jamais vu personne, ni homme ni femme, marchandant le bonheur. Et puis, tenez, vous êtes deux farceurs, » reprit-elle avec un sourire sur ses lèvres froides et avec un regard glacé par une défiance de chatte.

La familiarité la plus déshonorante est le premier impôt que ces sortes de femmes prélèvent sur les passions effrénées ou sur les misères qui se confient à elles. Elles ne s'élèvent jamais à la hauteur du client, elles le font asseoir côte à côte auprès d'elles sur leur tas de boue.

« S'il ne s'agit pas de votre bonheur, il est question de votre fortune, reprit-elle ; et, à la hauteur où vous êtes logés, l'on marchande encore moins une dot. Voyons, dit-elle en prenant un air doucereux, de quoi s'agit-il ?

— De la maison Névion, répondit mon ami, bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur une personne qui l'intéressait.

— Oh ! pour ça, reprit-elle, un louis, c'est assez…

— Et comment ?

— J'ai tous les bijoux de la mère ; et, de trois mois en trois mois, elle est dans ses petits souliers, allez ! elle est bien embarrassée de me trouver les intérêts de ce que je lui ai prêté. Vous voulez vous marier par là, jobard ?… dit-elle ; donnez-moi quarante francs, et je jaserai pour plus de cent écus. »

Mon peintre fit voir une pièce de quarante francs, et nous sûmes des détails effrayants sur la misère secrète de quelques femmes dites comme il faut. La revendeuse, mise en gaieté par notre conversation, se dessina. Sans trahir aucun nom, aucun secret, elle nous fit frissonner en nous démontrant qu'il se rencontrait peu de bonheurs, à Paris, qui ne fussent assis sur la base vacillante de l'emprunt. Elle possédait dans ses tiroirs des grand'mères, des enfants, des défunts maris, des petites-filles mortes et entourées d'or et de brillants. Elle apprenait d'effrayantes histoires en faisant causer ses pratiques les unes sur les autres, en leur arrachant leurs secrets dans les moments de passion, de brouilles, de colères, et dans les préparations anodines que veut un emprunt pour se conclure.

« Comment avez-vous été, dis-je, amenée à faire ce commerce ?

— Pour mon fils, » dit-elle avec naïveté.

Presque toujours, les revendeuses à la toilette justifient leur commerce par des raisons pleines de beaux motifs. Mme Nourrisson se posa comme ayant perdu plusieurs prétendus, trois filles qui avaient très-mal tourné, toutes ses illusions, enfin. Elle

nous montra, comme étant celles de ses plus belles valeurs, des reconnaissances du mont-de-piété pour prouver combien son commerce comportait de mauvaises chances. Elle se donna pour gênée au Trente prochain. On la volait beaucoup, disait-elle.

Nous nous regardâmes en entendant ce mot un peu trop vif.

« Tenez, mes enfants, je vas vous montrer comment l'on nous refait ! Il ne s'agit pas de moi, mais de ma voisine d'en face, Mme Mahuchet, la cordonnière pour femmes. J'avais prêté de l'argent à une comtesse, une femme qui a trop de passions eu égard à ses revenus. Ça vous a de beaux meubles, un magnifique appartement ! ça reçoit, ça fait, comme nous disons, un esbrouffe du diable. Elle doit donc trois cents francs à sa cordonnière, et ça donnait un dîner, une soirée, pas plus tard qu'avant-hier. La cordonnière, qui apprend cela par la cuisinière, vient me voir ; nous nous montons la tête, elle veut faire un esclandre, moi je lui dis : Ma petite mère Mahuchet, à quoi cela sert-il ? à se faire haïr. Il vaut mieux obtenir des gages. À râleuse, râleuse et demie ! Et l'on épargne sa bile… Elle veut y aller, me demande de la soutenir, nous y allons.

— Madame n'y est pas.

— Connu. — Nous l'attendrons, dit la mère Mahuchet, dussé-je rester là jusqu'à minuit. Et nous nous campons dans l'antichambre et nous causons. Ah ! voilà les portes qui vont, qui viennent, des petits pas, des petites voix. Moi, cela me faisait de la peine. Le monde arrivait pour dîner. Vous jugez de la tournure que ça prenait. La comtesse envoie sa femme de chambre pour amadouer la Mahuchet. « Vous serez payée demain ! » Enfin, toutes les colles !… Rien ne prend. La comtesse, mise comme un

dimanche, arrive dans la salle à manger ; ma Mahuchet, qui l'entend, ouvre la porte et se présente. Dame ! en voyant une table étincelante d'argenterie (les réchauds, les chandeliers, tout brillait comme un écrin), elle part comme du soldavatre et lance sa fusée : — Quand on dépense l'argent des autres, on devrait être sobre, ne pas donner à dîner. Être comtesse et devoir cent écus à une malheureuse cordonnière qui a sept enfants !... Vous pouvez deviner tout ce qu'elle débagoule, c'te femme qu'a peu d'éducation. Sur un mot d'excuse (pas de fonds !) de la comtesse, ma Mahuchet s'écrie : — Eh ! madame, voilà de l'argenterie ! engagez vos couverts et payez-moi ! — Prenez-les vous-même, dit la comtesse en ramassant six couverts et les lui fourrant dans la main. Nous dégringolons comme un succès !... Non : dans la rue, les larmes sont venues à la Mahuchet, elle a rapporté les couverts, car elle a du cœur, en faisant des excuses..... ils étaient en maillechort !...

— Elle est restée à découvert ? lui dis-je.

— Ah ! mon cher monsieur, dit M Nourrisson, éclairée par ce calembour, vous êtes un artiste, vous faites des pièces de théâtre, vous demeurez rue du Helder, et vous êtes resté avec M Antonia, vous avez des tics que je connais... Allons, vous voulez avoir quelque rareté dans le grand genre. On ne me dérange pas pour rien.

— Je vous jure, ma chère M Nourrisson, que nous voulions uniquement avoir le plaisir de faire votre connaissance et que nous souhaitons des renseignements sur vos antécédents, savoir par quelle pente vous avez glissé dans votre métier.

— J'étais femme de confiance chez un maréchal de France, le prince d'Ysemberg, dit-elle en prenant une pose de Dorine. Un matin, il vient une des comtesses les plus huppées de la cour impériale, elle veut parler au maréchal, et secrètement. Moi, je me mets aussitôt en mesure d'écouter. Ma femme fond en larmes, elle confie à ce benêt de maréchal (le prince d'Ysemberg, ce Condé de la République, un benêt !) que son mari, qui servait en Espagne, l'a laissée sans un billet de mille francs, que si elle n'en a pas un ou deux à l'instant, ses enfants sont sans pain : elle n'a pas à manger demain. Mon maréchal, assez donnant dans ce temps-là, tire deux billets de mille francs de son secrétaire. Je regarde cette belle comtesse dans l'escalier sans qu'elle puisse me voir ; elle riait d'un contentement si peu maternel que je me glisse jusque sous le péristyle, et je lui entends dire tout bas à son chasseur : — « Chez Leroy ! » J'y cours. Ma mère de famille entre chez ce fameux marchand, rue Richelieu, vous savez… Elle se commande et paye une robe de quinze cents francs : on soldait alors une robe en la commandant. Le surlendemain, elle pouvait paraître à un bal d'ambassadeur, harnachée comme une femme doit l'être pour plaire à la fois à tout le monde et à quelqu'un. De ce jour-là, je me suis dit : « J'ai un état ! Quand je ne serai plus jeune, je prêterai sur leurs nippes aux grandes dames, car la passion ne calcule pas et paye aveuglément. » Si c'est des sujets de vaudeville que vous cherchez, je vous en vendrai… »

Elle partit après nous avoir montré les cinq dents jaunes qui lui restent, en nous saluant et en essayant de sourire.

Nous nous regardâmes, épouvantés l'un comme l'autre de cette tirade, où chacune des phases de la vie antérieure de M Nourrisson avait laissé sa tache.

Série 3 · Ce qui disparaît de Paris

CE QUI DISPARAIT DE PARIS

PAR H. DE BALZAC

1845

Encore quelques jours, et les Piliers des Halles auront disparu, le vieux Paris n'existera plus que dans les ouvrages des romanciers assez courageux pour décrire fidèlement les derniers vestiges de l'architecture de nos pères ; car, de ces choses, l'historien grave tient peu de compte.

Quand les Français allèrent en Italie soutenir les droits de la couronne de France sur le duché de Milan et sur le royaume de Naples, ils revinrent émerveillés des précautions que le génie italien avait trouvées contre l'excessive chaleur ; et, de l'admiration pour les galeries, ils passèrent à l'imitation. Le climat pluvieux de ce Paris, si célèbre par ses boues, suggéra les piliers, qui furent une merveille du vieux temps. On eut ainsi, plus tard, la place Royale.

Chose étrange ! ce fut par les mêmes motifs que, sous Napoléon, se construisirent les rues de Rivoli, de Castiglione, et la fameuse rue des Colonnes.

La guerre d'Egypte nous a valu les ornements égyptiens de la place du Caire. — On ne sait pas plus ce que coûte une guerre que

ce qu'elle rapporte.

Si nos magnifiques souverains, les électeurs, au lieu de se représenter eux-mêmes en meublant de médiocrités la plupart de nos conseils en tout genre, avaient, plus tôt qu'ils ne l'ont fait, envoyé quelques hommes d'art ou de pensée au conseil général de la Seine, depuis quarante ans, il ne se serait point bâti de maison dans Paris qui n'eût eu pour ornement, au premier étage, un balcon d'une saillie d'environ deux mètres. Non-seulement alors, Paris se recommanderait aujourd'hui par de charmantes fantaisies d'architecture, mais encore, dans un temps donné, les passants marcheraient sur des trottoirs abrités de la pluie, et les nombreux inconvénients résultant de l'emploi des arcades ou des colonnes auraient disparu. Une rue de Rivoli peut se supporter dans une capitale électrique comme Paris ; mais sept ou huit donneraient les nausées que cause la vue de Turin, où les yeux se suicident vingt fois par jour. Le malheur de notre atmosphère serait l'origine de la beauté de la ville, et les appartements du premier étage posséderaient un avantage capable de contre-balancer la défaveur que leur impriment le peu de largeur des rues, la hauteur des maisons et l'abaissement progressif des plafonds.

À Milan, la création de la commission del ornamento, qui veille à l'architecture des façades sur la rue, et à laquelle tout propriétaire est obligé de soumettre son plan, date du xi siècle. Aussi, allez à Milan ! et vous admirerez les effets du patriotisme des bourgeois et des nobles pour leur ville, en admirant une multitude de constructions pleines de caractère et d'originalité.

Les vieux Piliers des Halles ont été la rue de Rivoli du xv siècle, et l'orgueil de la paroisse Saint-Eustache. C'était l'architecture des îles Marquises : trois arbres équarris posés debout

sur un dé ; puis, à dix ou douze pieds du sol, des solives blanchies à la chaux faisant un vrai plancher du moyen âge. Au-dessus, un bâtiment en colombage, frêle, à pignon, quelquefois découpé comme un pourpoint espagnol. Une petite allée, à porte solide, longeait une boutique, arrivait à une cour carrée, un vrai puits qui éclairait un escalier de bois, à balustres, par lequel on montait aux deux ou trois étages supérieurs. Ce fut dans une maison de ce genre que naquit Molière ! À la honte de la ville, on a reconstruit une sale maison moderne en plâtre jaune, en supprimant les piliers. Aujourd'hui les Piliers des Halles sont un des cloaques de Paris. Ce n'est pas seulement la seule des merveilles du temps passé que l'on voie disparaître.

Pour les flâneurs attentifs, ces historiens qui n'ont qu'un seul lecteur, car ils ne publient leurs volumes qu'à un seul exemplaire ; puis, pour ceux qui savent étudier Paris, mais surtout pour celui qui l'habite en curieux intelligent, il s'y fait une étrange métamorphose sociale depuis quelque trentaine d'années. À mesure que les existences grandioses s'en vont, il en est de petites qui disparaissent. Les lierres, le lichen, les mousses, sont tout aussi bien balayés que les cèdres et les palmiers sont débités en planches. Le pittoresque des choses naïves et la grandeur princière s'émiettent sous le même pilon. Enfin, le peuple suit le souverain. Ces deux grandes choses s'en vont bras dessus bras dessous pour laisser la place nette au citoyen, au bourgeois, au prolétaire, à l'industrie et à ses victimes. Depuis qu'un homme supérieur a dit : Les rois s'en vont ! nous avons vu beaucoup plus de rois qu'autrefois, et c'est la preuve du mot. Plus on a fabriqué de rois, moins il y en a eu. Le roi, ce n'est pas un Louis-Philippe, un Charles X, un Frédéric, un Maximilien, un Murât quelconque, le roi, c'était Louis XIV ou Frédéric II. Il n'y a plus au monde que

le Czar, qui réalise l'idée de roi, dont un regard donne ou la vie ou la mort, dont la parole ait le don de création, comme celle des Léon X, des Louis XIV, des Charles-Quint. La reine Victoria n'est qu'une dogaresse, comme tel roi constitutionnel n'est que le commis d'un peuple à tant de millions d'appointements.

Les trois ordres anciens sont remplacés par ce qui s'appelle aujourd'hui des classes. Nous possédons les classes lettrées, industrielles, supérieures, moyennes, etc. Et ces classes ont presque toutes des régents, comme au collège. On a changé les tyrans en tyranneaux, voilà tout. Chaque industrie a son Richelieu bourgeois qui s'appelle Laffitte ou Casimir Périer, dont l'envers est une caisse, et dont le mépris pour ses mainmortables n'a pas la grandeur d'un trône pour endroit !

En 1813 et 1814, époque à laquelle tant de géants allaient par les rues, où tant de gigantesques choses s'y coudoyaient, on pouvait remarquer bien des métiers totalement inconnus aujourd'hui.

Dans quelques années, l'allumeur de réverbères, qui dormait pendant le jour, famille sans autre domicile que le magasin de l'entrepreneur, et qui marchait occupée tout entière, la femme à nettoyer les vitres, l'homme à mettre de l'huile, les enfants à frotter les réflecteurs avec de mauvais linges ; qui passait le jour à préparer la nuit, qui passait la nuit à éteindre et rallumer le jour selon les fantaisies de la lune, cette famille vêtue d'huile sera entièrement perdue.

La ravaudeuse, logée, comme Diogène, dans un tonneau surmonté d'une niche à statue faite avec des cerceaux et de la toile-cirée, est encore une curiosité disparue.

Il faut faire une battue dans Paris, comme en fait un chasseur dans les plaines environnantes pour y trouver un gibier quelconque, et passer plusieurs jours avant d'apercevoir une de ces fragiles boutiques, autrefois comptées par milliers, et composées d'une table, d'une chaise, d'un gueux pour se chauffer, d'un fourneau de terre pour toute cuisine, d'un paravent pour devanture, pour toiture, d'une toile rouge accrochée à quelque muraille, d'où pendaient de droite et de gauche deux tapisseries, et qui montraient aux passants, soit une vendeuse de mou de veau, d'issues, de menues herbes, soit un rapetasseur, soit une marchande de petite marée.

Il n'y a plus de parapluies rouges, à l'abri desquels fleurissaient les fruitières, que dans les parties de la ville destituées de marchés. On ne revoit ces immenses champignons que rue de Sèvres. Quand la ville aura bâti des marchés là où les besoins de la population les demandent, ces parapluies rouges seront inexplicables, comme les coucous, comme les réverbères, comme les chaînes tendues d'une maison à l'autre au bout des rues par le quartainier, enfin comme tout ce qui disparait dans le mobilier social. Le moyen âge, le siècle de Louis XIV, celui de Louis XV, la Révolution, et bientôt l'Empire, donneront naissance à une archéologie particulière.

Aujourd'hui, la boutique a tué toutes les industries sub dio, depuis la sellette du décrotteur jusqu'aux éventaires métamorphosés en longues planches roulant sur deux vieilles roues. La boutique a reçu dans ses flancs dispendieux, et la marchande de marée, et le revendeur, et le débitant d'issues, et les fruitiers, et les travailleurs en vieux, et les bouquinistes, et le monde entier des petits commerces. Le marroniste, lui-même, s'est logé chez

les marchands de vin. À peine voit-on de loin en loin une écaillère qui reste sur sa chaise, les mains sous ses jupes, à côté de son tas de coquilles. L'épicier a supprimé le marchand d'encre, le marchand de mort aux rats, le marchand de briquets, d'amadou, de pierre à fusil. Les limonadiers ont absorbé les vendeurs de boissons fraîches. Bientôt un marchand de coco sera comme un problème insoluble quand on verra sa portraiture originale, ses sonnettes, ses belles timbales d'argent, le hanap sans pied de nos ancêtres, ces lis de l'orfévrerie, l'orgueil des bourgeois, et son château-d'eau pomponné, cramoisi de soieries, à panaches, dont plusieurs étaient en argent.

Les charlatans, ces héros de la place publique, font aujourd'hui leurs exercices dans la quatrième page des journaux à raison de cent mille francs par an, ils ont des hôtels bâtis par le gaïac, des terres produites par des racines sudorifiques ; et de drôles, de pittoresques, ils sont devenus ignobles. Le charlatan, bravant les rires, donnant de sa personne, face à face avec le public, ne manquait pas de courage, tandis que le charlatan caché dans un entre-sol est plus infâme que sa drogue.

Savez-vous quel est le prix de cette transformation ? Savez-vous ce que coûtent les cent mille boutiques de Paris, dont plusieurs coûtent cent mille écus d'ornementation ?

Vous payez cinquante centimes les cerises, les groseilles, les petits fruits qui jadis valaient deux liards !

Vous payez deux francs les fraises qui valaient cinq sous, et trente sous le raisin qui se payait dix sous.

Vous payez quatre à cinq francs le poisson, le poulet, qui valaient trente sous.

Vous payez deux fois plus cher qu'autrefois le charbon, qui a triplé de prix !

Votre cuisinière, dont le livret à la caisse d'épargne offre un total supérieur à celui des économies de votre femme, s'habille aussi bien que sa maîtresse quand elle a congé !

L'appartement qui se louait douze cents francs en 1800 se loue six mille francs aujourd'hui. La vie, qui jadis se défrayait à mille écus, n'est pas aujourd'hui si abondante à dix-huit mille francs

La pièce de cent sous est devenue beaucoup moins que ce qu'était jadis le petit écu !

Mais aussi, vous avez des cochers de fiacre en livrée qui lisent, en vous attendant, un journal écrit sans doute exprès pour eux.

Mais aussi l'État a eu le crédit d'emprunter le capital de quatre fois plus de rentes que n'en devait la France sous Napoléon.

Enfin, vous avez l'agrément de voir sur une enseigne de charcutier : « Un tel, élaive de M. Yéro, » ce qui vous atteste le progrès des lumières.

La Débauche n'a plus son infâme horreur, elle a sa porte cochère, son numéro rouge feu qui brille sur une vitre noire. Elle a des salons où l'on choisit comme au restaurant, sur la carte, entre Sémiramis, Dorine, l'Espagne, l'Angleterre, le pays de Caux, la Brie, l'Italie ou la Nigritie. La police a soufflé sur tous les romans en deux chapitres et en plein vent.

On peut se demander, sans insulter Son Altesse impériale l'Economie politique, si la grandeur d'une nation est attachée à

ce qu'une livre de saucisses vous soit livrée sur du marbre de Carrare sculpté, à ce que le gras-double soit mieux logé que ceux qui en vivent !

Nos fausses splendeurs parisiennes ont pour produit les misères de la province ou celles des faubourgs. Les victimes sont à Lyon, et s'appellent des canuts. Toute industrie a ses canuts.

On a surexcité le besoin de toutes les classes, que la vanité dévore. Le quo non ascendam de Fouquet est la devise des écureuils français, à quelque bâton de l'échelle sociale qu'ils fassent leurs exercices. Le politique doit se demander, avec non moins d'effroi que le moraliste, où se trouve la rente de tant de besoins. Quand on aperçoit la dette flottante du Trésor, et qu'on s'initie à la dette flottante de chaque famille qui s'est modelée sur l'État, on est épouvanté de voir qu'une moitié de la France est à découvert devant l'autre. Quand les comptes se régleront, les débiteurs avaleront les créanciers.

Telle sera la fin probable du règne dit de l'Industrie. Le système actuel, qui n'a placé qu'en viager, en agrandissant le problème, ne fait qu'agrandir le combat. La haute Bourgeoisie offrira plus de têtes à couper que la Noblesse ; et si elle a des fusils, elle aura pour adversaires ceux qui les fabriquent. Tout le monde aide à creuser le fossé, sans doute pour que tout le monde y tienne.

MORALITÉ ARTISTIQUE.

Les ruines de l'Église et de la Noblesse, celles de la Féodalité, du Moyen-Age, sont sublimes et frappent aujourd'hui d'admiration les vainqueurs étonnés, ébahis ; mais celles de la Bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-pierre, de plâtres, de coloriages. Cette immense fabrique de petites choses, d'efflorescences

capricieuses à bon marché ne donnera rien, pas même de la poussière. La garde-robe d'une grande dame du temps passé peut meubler le cabinet d'un banquier d'aujourd'hui. Que fera-t-on en 1900 de la garde-robe d'une reine Juste-Milieu ?… Elle ne se retrouvera pas, elle aura servi à faire du papier semblable à celui sur lequel vous lisez tout ce qui se lit de nos jours. Et que deviendra tout ce papier amoncelé ?

de balzac.

Série 1 · Paris

Il est, il est sur terre une infernale cuve :
On la nomme Paris ; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine,
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation,
Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.
Là, dans ce trou boueux, le timide soleil
Vient poser rarement un pied blanc et vermeil ;
Là, les bourdonnements nuit et jour dans la brume
Montent sur la cité comme une vaste écume ;
Là, personne ne dort ; là, toujours le cerveau
Travaille, et comme l'arc tend son rude cordeau.

On y vit un sur trois, on y meurt de débauche ;
Jamais le front huilé, la mort ne vous y fauche,

Car les saints monuments ne restent dans ce lieu
Que pour dire : Autrefois il y avait un Dieu.
Là, tant d'autels debout ont roulé de leurs bases,
Tant d'astres ont pâli sans achever leurs phases,
Tant de cultes naissants sont tombés sans mûrir,
Tant de grandes vertus, là, s'en vinrent pourrir,
Tant de chars meurtriers creusèrent leur ornière,
Tant de pouvoirs honteux rougirent la poussière,
De révolutions au vol sombre et puissant
Crevèrent coup sur coup leurs nuages de sang,
Que l'homme, ne sachant où rattacher sa vie,
Au seul amour de l'or se livre avec furie.
Misère ! après mille ans de bouleversements,
De secousses sans nombre et de vains errements,
De trônes abolis, de royautés superbes
Dans les sables perdus, et couchés dans les herbes,
Le Temps, ce vieux coureur, ce vieillard sans pitié,
Qui va, par toute terre, écrasant sous le pié
Les immenses cités regorgeantes de vices ;
Le Temps, qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encore, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.
Toujours même fracas, toujours même délire
Même foule de mains à partager l'empire,
Toujours même troupeau de pâles sénateurs,
Même flot d'intrigants et de vils corrupteurs,
Même dérision du prêtre et des oracles,
Même appétit des jeux, même soif des spectacles,

Toujours même impudeur, même luxe effronté,
En chair vive et en os même immoralité ;
Même débordement, mêmes crimes énormes,
Moins l'air de l'Italie et la beauté des formes.
La race de Paris, c'est le pâle voyou
Au corps chétif au teint jaune comme un vieux sou ;
C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure
Paresseux et flânant, et loin de sa demeure
Battant les maigres chiens, ou le long des grands murs

Charbonnant en sifflant mille croquis impurs ;
Cet enfant ne croit pas, il crache sur sa mère,
Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère ;
C'est le libertinage enfin en raccourci,
Sur un front de quinze ans c'est le vice endurci.
Et pourtant il est brave, il affronte la foudre,
Comme un vieux grenadier il mange de la poudre,
Il se jette au canon en criant : Liberté !
Sous la balle et le fer il tombe avec beauté.
Mais que l'Émeute aussi passe devant sa porte,
Soudain l'instinct du mal le saisit et l'emporte,
Et le voilà, courant en bande de vauriens,
Molestant le repos des tremblants citoyens,
Et hurlant, et le front barbouillé de poussière,
Prêt à jeter à Dieu le blasphème et la pierre.
Ô race de Paris, race au cœur dépravé,
Race ardente à mouvoir du fer et du pavé,
Mer, dont la grande voix fait trembler sur les trônes
Ainsi que des fiévreux tous les porte-couronnes !
Flot hardi qui trois jours s'en va battre les deux
Et qui retombe après, plat et silencieux !

Race unique en ce monde ! effrayant assemblage
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge !
Race qui joue avec le mal et le trépas,
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas !
Il est, il est sur terre une infernale cuve :
On la nomme Paris ; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine,
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation,
Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

auguste barbier.

Série 4 · Les formules du docteur Grégoire

LES FORMULES

DU DOCTEUR GRÉGOIRE.

Actionnaires. — Des badauds qui regardent couler leur argent.

Père adoptif. — Un homme qui veut être bien sûr qu'il n'est pas le père de son enfant.

Arroser. — Substituer de la boue à de la poussière.

Bachelier. — Un jeune homme qui va pouvoir enfin commencer son éducation.

Banquet funéraire. — Un repas où le défunt aurait bien tort de revenir au dessert.

Cocotte. — Une poule qui a des dents.

Maison de confection. — Un bazar où les habits tâchent de trouver des hommes à leur taille.

Critique (la). — L'art de passer pour un homme de goût à force de faire le dégoûté.

Culotte. — Vêtement que mettent les hommes et que portent les femmes à Paris.

Démenti. — Un soufflet en petite tenue.

Député. — Un législateur qui s'est engagé d'avance à trouver que le pouvoir aura toujours tort ou toujours raison.

Douanier. — Un observateur qui va au fond des choses.

Échafaud. — Sommet vertigineux où l'on finit toujours par perdre la tête.

Ennui. — La maladie des gens qui n'ont pas de chagrin.

Enquête. — Un bain qui lave parfois un coupable, mais qui salit toujours un innocent.

Étoile. — Une actrice qui commence à filer.

Fille. — Le contraire d'un garçon et l'opposé d'une demoiselle.

Gare. — Cri que poussent les cochers quand ils viennent de renverser quelqu'un.

Grisette. — Une ouvrière qui vit aussi de son aiguille.

Guillotine. — Petite lucarne donnant sur l'éternité.

Habitué. — Ce n'est pas qu'il s'amuse chez vous, c'est qu'il s'ennuie ailleurs.

Hirondelles. — Oiseaux de romance.

Indispensable. — Tout ce qu'on n'a pas.

Invitation à dîner. — Une gracieuseté sur laquelle on peut toujours compter, tant qu'on n'en a pas besoin.

Jurisprudence. — La girouette du Palais.

Maîtresse. — Un maître.

Manant. — Votre premier ancêtre, mon gentilhomme !

Marmaille. — Les petits du voisin.

Opérette. — Petite symphonie en zut.

Paris. — La plus grande des petites villes.

Pêcheur à la ligne. — La seule distraction des poissons.

Perdue. — Une femme que tout le monde retrouve.

Protecteur. — Un ange gardien qui pourvoit aux besoins d'une pauvre fille et qui veille sur son déshonneur.

La Réclame. — La lyre du xix siècle.

Repartie. — La réponse qu'on aurait dû faire.

Révérence. — L'art de plonger dans sa robe.

Saluer. — Toutes les fois que vous voyez une duchesse sortant d'un hôtel garni à sept heures du matin, son corset sous le bras, ne la saluez pas, c'est plus poli.

Soirée. — On ne saurait trop y aller, c'est si bon d'en revenir !

Tabac, fumeur. — Le plus fumé des deux n'est pas celui qu'on pense.

Tricheur. — Un individu qui ne joue pas pour s'amuser.

Trottoir. — Ça manque peut-être un peu de mères.

Voyou. — La fleur du pavé.

Vulgaire (le). — Les autres.

adrien de courcelles.

P.-J. Stahl.

Série 3 · La Semaine de l'ouvrière

LA SEMAINE DE L'OUVRIÈRE

PAR TAXILE DELORD

Les pauvres gens qui m'ont élevée ne peuvent plus garder une apprentie. Les affaires vont mal, il faut qu'ils nourrissent leurs enfants ; ils m'ont mis un métier entre les mains, comme ils disent, je suis d'âge à gagner ma vie. Allons ! je la gagnerai. Le messager m'emmènera ce soir, il m'a promis une place dans sa carriole ; c'est un si brave homme, et il m'a vue si petite.

Aujourd'hui je ne suis qu'une enfant, demain je serai une ouvrière. Ils manquent de bras à la ville, la grande filature a repris ses travaux ; comme je vais être heureuse à Paris !… N'est-ce pas la cloche du village que j'entends ? d'où vient qu'elle m'attriste le cœur ?

Voici mes compagnes qui vont à la messe avec leurs belles robes du dimanche. On dansera ce soir sous les tilleuls, j'irai ce soir danser pour la dernière fois… Non, je resterai ici à prier Dieu pour qu'il n'abandonne pas l'orpheline.

J'entends le bruit des roues, le messager fait claquer son fouet pour m'avertir. Comme j'ai prié longtemps ! Adieu, vous qui m'avez servi de père ; Jacques et Jacqueline, un baiser à votre sœur ; et vous, ma mère, ne pleurez point, je vous donnerai de mes nouvelles, et puis nous nous reverrons. Ne craignez rien pour moi, je suis forte et courageuse : le ciel me protégera !

La carriole file, nous passons à côté des tilleuls, j'entends le bruit des violons ; nous voici près du moulin, le bruit de l'eau me fait pleurer. Nous allons bien doucement, messager. Bon ! voilà la jument grise qui prend le grand trot ; le village est déjà loin, mon cœur est moins gros ; mes paupières se ferment. Je me trouve devant notre église ; monsieur le curé est sur son banc, il me fait signe d'approcher, et prononce quelques paroles en me menaçant du bout du doigt. « Non, monsieur le curé, je vous le jure, Pierre… » Au même instant, je me réveille. « Où sommes-nous ? — À Paris, mamzelle, répond le messager. — Nous sommes à Paris ! »

La bonne femme à laquelle on m'avait recommandée m'attendait à la barrière. Il faut que je me présente tout de suite à la fila-

ture ; demain peut-être il ne serait plus temps ; les bras, au lieu de manquer, seront trop nombreux. J'aperçois la noire fumée de la machine à vapeur ; me voici devant la porte d'entrée. Ce n'est plus la modeste filature de mon village : comme tout cela est grand ! quel mouvement ! quel tumulte ! Voici les petits garçons et les petites filles qui accourent en files nombreuses ; ils ont l'air bien tristes, bien malheureux, bien souffrants ; leur pâleur me fait songer aux joues fraîches de mon petit frère Jacques et de ma petite sœur Jacqueline.

Le contre-maître est un gros brave homme qui a souri en me voyant. Ma protectrice m'a recommandée à lui ; ce soir, elle viendra me prendre pour me conduire au logis ; en me quittant, elle m'a dit qu'il fallait bien travailler si je voulais que dimanche elle me fit voir toutes les belles choses de Paris. M'encourager au travail ! je n'en ai pas besoin !

Mes compagnes rient et chantent ; je ne sais pourquoi, mais leur joie m'attriste. Ces physionomies tantôt pâles et blêmes, tantôt rouges et couperosées, ces yeux éteints ou effrontés, ces voix, ces gestes, ont quelque chose qui m'effraye. Un moment la gaieté est devenue plus bruyante, on poussait de grands éclats de rire ; un enfant de dix ans, qui travaillait avec nous, venait d'achever une chanson sur un air extraordinaire. On m'a demandé pourquoi je ne riais pas comme les autres.

« Je ne comprends rien à cette chanson, ai-je répondu ; ce n'est pas ainsi que nous chantions au village.

— Tu comprendras ! tu comprendras ! » s'est-on écrié de toutes parts. En même temps, j'ai entendu une voix plus douce que les autres : « Tu comprendras ! »

Je regardai qui me parlait ainsi ; c'était ma voisine de métier, celle qui travaillait à mon côté. Elle semblait plus jeune que ses traits flétris ne l'annonçaient ; ses yeux bleus respiraient la douceur ainsi que son sourire. Je la considérai longtemps avec attention, sans qu'elle parut s'en douter. Sa pensée errait loin des lieux où nous étions, son visage restait immobile, son corps seul suivait les mouvements de son ouvrage.

Les travaux vont cesser ; l'heure du départ vient de sonner : tout le monde a quitté l'atelier. La vieille femme m'a conduite dans la chambre qu'elle a louée pour moi. Le contre-maître est content de mon habileté, je gagnerai vingt sous par jour. C'est une bonne nouvelle qu'elle m'apprend ; mais pourquoi faut-il qu'elle la gâte en m'annonçant qu'elle est obligée de quitter Paris pour plusieurs jours ! Bonne vieille, je l'aimais déjà. Allons, voilà ma première journée de passée ; voici le moment de prier Dieu. D'où vient qu'en m'endormant, je songe encore à ces mots, de ma voisine : « Tu comprendras ? »

Vis-à-vis de moi habite une jeune fleuriste ; j'ai aperçu ce matin son établi semé de fleurs parmi lesquelles se jouaient les rayons du soleil. J'ai reconnu des primevères et des pervenches.

La primevère et la pervenche,
L'une sourit, l'autre se penche ;
Toutes deux sont des fleurs d'avril.
Le bien-aimé quand viendra-t-il ?

Ce refrain de nos campagnes me fait pleurer malgré moi ; allons, du courage, un dernier regard à ces fleurs. Celle qui les fait est bien heureuse ! Elle est là, dans sa petite chambre, travaillant seule tout le jour, copiant les lis et les marguerites du bon Dieu,

tandis que moi… Pourquoi mes parents ne m'ont-ils pas appris ce métier ? Hélas ! je n'ai plus de parents, et ceux qui m'ont élevée étaient trop pauvres pour cela. On n'a pas besoin de fleuriste au village.

L'air du matin que j'ai senti en venant ici était bien doux à respirer, et celui de l'atelier est bien lourd. Ma voisine n'a point encore paru ; je ne la connais pas, mais elle me manque. Les autres ont l'air si froides, si indifférentes ! Pendant que mon métier tourne, qui sait ce que l'on fait à la maison ? Bruneau est aux champs, Mathurine file, Jacqueline s'est emparée de mon rouet : elle est assez grande pour gagner de l'argent ; Jacques est à l'école ou sert la messe à monsieur le curé. Brave homme ! il ne m'a grondée qu'une fois dans sa vie, le jour où il crut que Pierre m'avait pris un baiser ; et moi je soutenais que non. Oh ! c'est un mensonge qu'il m'aurait bien pardonné. Pierre ne m'avait-il pas promis de m'épouser quand il serait riche ?

La primevère et la pervenche,
L'une sourit, l'autre se penche ;
Toutes deux sont des fleurs d'avril.
Le bien-aimé quand viendra-t-il ?

« Que nous chante-t-elle avec ses pervenches, la villageoise ?

— Ohé ! la villageoise, répète un peu cette chanson.

La villageoise, donne-moi l'adresse de celui qui t'a appris cet air ; je veux qu'on le chante à mon enterrement. »

Tout le monde se moque de moi ; on m'entoure, on rit, les petites filles elles-mêmes et les petits garçons ; et moi d'être

confuse et de rougir. Tu ne sortiras plus de mes lèvres, douce chanson !

Sans le contre-maître, je ne sais pas comment cette scène aurait fini ; heureusement il est arrivé pour prendre ma défense ; chacun a repris sa place, on m'a laissée tranquille, et on ne m'a rien dit tout le reste de la journée. Seulement une ouvrière qui quittait la filature en même temps que moi, a dit, en me montrant à sa compagne :

« C'est à elle qu'il en veut maintenant. »

De qui voulait-elle parler ?

Le contre-maître est un bon cœur, je l'avais bien jugé. Ce soir, pendant que je soupais tristement toute seule, j'ai entendu qu'on frappait à ma porte.

« Qui est là ?

— Ouvrez ; c'est moi. »

J'ai reconnu la voix du contre-maître, et je l'ai fait entrer.

« Mon enfant, m'a-t-il dit, celle à qui vos parents vous ont recommandée m'a prié de la remplacer près de vous. J'ai accepté volontiers, parce que vous me paraissez sage…

— Je tâcherai de l'être toujours.

— Et puis vous êtes si jolie ! » Et son regard se fixa sur moi.

Je baissai les yeux sans répondre.

« Ce logement, ajouta-t-il, ne vous convient pas, nous en trouverons un autre ; si le travail vous fatigue, prenez du repos…

— Oh ! non, je veux travailler pour gagner ma vie !

— Vous n'en aurez pas besoin, si vous voulez. »

Il me regarda de nouveau avec une vivacité qui fit naître en moi un trouble dont je ne pus me rendre compte, mais dont il s'aperçut, car il reprit d'un ton calme.

« Vous avez raison, mon enfant, mais il ne faut pas vous tuer. Vous avez en moi un ami qui vous empêchera de faire cette sottise et qui veillera sur vous. Je vous quitte parce que je vois que vous êtes fatiguée, mais je reviendrai vous voir. »

Et il me laissa surprise autant qu'émue de cette visite.

C'est aujourd'hui le troisième jour de mon arrivée à Paris. Ce matin la fenêtre de ma voisine était fermée ; je n'ai pu voir ses fleurs. Le soleil est caché, un brouillard humide descend le long du toit. J'étais seule hier, maintenant j'ai rencontré un homme qui prend intérêt à moi, et pourtant je me sens plus triste que de coutume. Peut-être le travail chassera-t-il tous ces mauvais pressentiments.

La place de ma voisine est encore vide. La pauvre femme serait-elle malade ? Je demande pourquoi elle ne vient pas à l'atelier, si on n'a pas de ses nouvelles. Celle à qui je m'adresse me répond, d'un air distrait et étonné :

« De quoi va-t-elle s'occuper ? si Marie n'est pas là, c'est qu'elle fait la noce ! »

Je n'ose en demander davantage, on se moquerait de moi parce que je ne comprends pas.

Mais d'où vient ce bruit qui s'élève au fond de l'atelier ? Les enfants montent sur leur escabeau pour mieux voir ; les ouvrières quittent en foule leurs métiers ; on se pousse, on se heurte, comme pour jouir plus tôt d'un spectacle. Bientôt la masse reflue de mon côté. Une espèce de cortège s'est formé autour d'une femme, on l'entoure en poussant des cris et des éclats de rire ; elle promène autour d'elle un regard qui ne voit pas, un sourire sans vie ; ses jambes peuvent à peine la soutenir, elle s'écrie d'une voix haletante : « Mon métier ! je veux travailler ! ». Elle essaye de marcher, mais ses forces la trahissent ; elle tombe sans mouvement sur le sol.

J'ai reconnu ma voisine.

Au lieu de la secourir, l'atelier redouble de cris et de rires ; les huées recommencent de plus belle.

« Comment a-t-elle, pu retrouver le chemin de l'atelier, l'ivrogne, la fainéante ? Fais-nous un peu la morale, Marie ; deux jours de noce, rien que ça ! »

L'infortunée cependant restait toujours étendue ; personne ne songeait à la relever. Je m'avance ; je soulève sa tête appesantie. Ses yeux se rouvrent peu à peu, elle semble me reconnaître, elle se dresse lentement sur ses pieds, je l'entraîne en la soulevant vers son banc. Je crois entendre un remercîment sortir de sa bouche.

Pendant tout, le reste de la journée, Marie a fait les frais des railleries et des conversations de nos compagnes. Elle y restait insensible. Ramassant péniblement toutes ses forces, elle cherchait à faire mouvoir son métier avec une activité fébrile. « J'aurai

faim demain, disait-elle tout bas, j'aurai faim : tourne, métier de malheur, tourne… »

Marie m'a suivie en quittant l'atelier.

« Tu es bonne, m'a-t-elle dit, il faut que je te parle. Je veux te raconter mes malheurs ; car ils seront les tiens si tu as du cœur. Tu n'y échapperas pas, ni tes enfants non plus, si tu as des enfants. Comme toi, j'ai été jeune, belle, naïve : regarde ce que je suis maintenant, et je n'ai pas trente ans !

« Quand mon père et ma mère moururent, j'étais en apprentissage. Personne ne pouvant plus payer mon entretien, on me dit de gagner ma vie. J'entrai dans cette fabrique maudite. J'étais jolie, le contre-maître me regarda comme son bien ; promesses, menaces, il employa tout pour me séduire. Je résistai, car j'aimais quelqu'un, un enfant du peuple comme moi, un pauvre soldat mort en Afrique. Quand j'appris cette nouvelle, le contremaître redoubla d'instances ; mais je voulais rester vertueuse, et je quittai l'atelier.

« Alors j'essayai de tout pour gagner ma vie : je savais un peu coudre, je me mis à faire des chemises, à ourler des torchons ou des draps, à attacher des pattes de bretelles. J'étais habile, je me couchais tard et je me levais de bonne heure, et comme je ne pouvais faire plus de deux chemises, plus de deux paires et demie de draps, je ne gagnais que quinze à dix-huit sous par jour, et encore fallait-il retrancher de cette somme l'argent nécessaire pour acheter de la chandelle, du fil et du coton. Souvent l'ouvrage manquait, et quand j'allais en chercher, on me répondait que les prisons et les couvents travaillant à meilleur compte, on leur avait donné tout ce qu'il y avait à faire.

« Je ne pouvais me mettre en service, personne n'était là pour dire d'où je venais et pour répondre pour moi. Un jour vint où, sans pain, sans espérance, je me trouvai seule avec le désespoir. J'écoutai ses conseils sinistres : j'allumai un réchaud de charbon, et je m'endormis avec l'espoir de ne plus me réveiller. Pourquoi le ciel n'a-t-il pas voulu qu'il en fut ainsi ?

« Le contre-maître ne m'avait point perdue de vue : il guettait sa proie, et il comptait sur la misère ; il m'épiait et je n'en savais rien. Il apprit, je ne sais comment, ma funeste résolution ; et le lendemain, au lieu de me trouver dans les bras de Dieu, je me réveillai dans une autre chambre que la mienne ; un médecin était à mon chevet. Le premier mot que j'entendis fut celui-ci : — Sauvée !

« J'étais perdue, au contraire. Ce que la séduction n'avait pu m'arracher, je le donnai à la pitié ; je crus être aimée, et j'aimai. Trois mois après, une autre victime m'avait remplacée. Usée par un premier effort, je ne trouvai même plus de force dans le désespoir sur lequel je comptais comme sur un ami fidèle. Je m'estimai trop heureuse de trouver une place dans cette fabrique, où je viens tous les jours gagner un pain arrosé de larmes. J'ai pris peu à peu les habitudes de celles qui vivent avec moi. Ce que tu ne comprends pas encore, moi je le comprends ; honteuse, flétrie, je me console du malheur par un vice. Tu as vu aujourd'hui à quel prix je parviens à oublier.

« Prends garde, jeune fille, prends garde ; les mêmes dangers te menacent. Il te trouve jolie : regarde ce que je suis devenue et apprends à résister. »

Marie me quitta, et moi j'essuyai les larmes qui coulaient de mes yeux.

J'ai rencontré, devant la loge du portier, la fleuriste ; elle racontait qu'elle venait de recevoir une riche commande. Elle a pris sa lumière en chantant, et s'est mise à monter les escaliers d'une façon leste et joyeuse. Tout de suite elle va se mettre au travail. « C'est une brave fille, m'a dit la portière, pendant que je la suivais des yeux, toujours à l'ouvrage, et ne sortant que le dimanche avec son amoureux, qui doit l'épouser lorsqu'ils auront, tous les deux, réuni les économies nécessaires pour se mettre en ménage. »

Et-moi aussi j'avais un amoureux qui me conduisait le dimanche cueillir des fleurs dans les bois.

La primevère et la pervenche,
L'une sourit, l'autre se penche ;
Toutes deux sont des fleurs d'avril.
Le bien-aimé quand viendra-t-il ?

Voilà que je chante au lieu de faire ma prière. Comme je suis triste, ce soir ! Les paroles de Marie ont jeté comme un poids sur mon cœur. Non, non, son sort ne sera pas le mien. Je reverrai Pierre, mon village, et le vieux curé, et ceux qui m'ont élevée. J'irai encore danser sous les tilleuls ; je me promènerai dans les prés tapissés de violettes du printemps ; j'entendrai le bruit des cloches et le tic-tac du moulin ; je quitterai Paris, la fabrique, le contre-maître. Je puis être encore heureuse, n'est-ce pas, mon Dieu ?

Paris, jeudi 10 février 1814.

Vous vous portez bien depuis que je ne vous ai vue, et Bruneau de même, et les enfants aussi. J'ai fait tout ce que vous m'aviez recommandé. Je travaille assidûment, je suis sage et je prie Dieu ; mais je ne puis rester davantage à Paris. Je souffre, je ne suis pas heureuse ; je ne puis pas tout vous dire dans une lettre, mais j'ai peur de me perdre en vivant ici. Je ferai tout ce que vous voudrez au village ; je travaillerai à la terre, s'il le faut, plutôt que de continuer et à demeurer loin de vous. Si vous saviez, je suis bien malheureuse, allez ! Dites au messager de venir me prendre, il m'emmènera dans sa carriole, et bientôt je pourrai vous embrasser.

Votre dévouée fille,

Rose. »

Mon cœur est parti avec cette lettre ; je me sens gaie en allant à l'atelier. En me voyant à la fenêtre de ma mansarde, la fleuriste m'a souri : jamais ses fleurs ne m'ont paru plus jolies et plus fraîches que ce matin, c'est d'un heureux présage.

Le contre-maître m'a arrêtée un moment au passage pour me demander comment je me trouvais à Paris.

« Très-bien ! lui ai-je répondu avec une franchise qui l'a encouragé.

— En ce cas, vous me permettrez de remplacer votre protectrice, et de vous faire promener dimanche dans Paris ?

« Certainement ! » Et je l'ai laissé enchanté.

Dimanche je serai sur la route de mon village, et le messager, assis sur le devant de sa carriole, fera claquer son fouet en me disant les nouvelles du pays.

Mon premier soin en me réveillant a été de faire un petit paquet de toutes mes hardes ; je veux, que le messager me trouve prête quand il viendra me chercher. Puis je suis partie pour remplir ma journée ; mais la filature était fermée, les ouvriers stationnaient en foule devant la porte. On murmurait les mots de crise commerciale, de cessation de travaux. Une résignation stupide, mêlée à une consternation profonde, régnait sur tous les visages. Trois cents malheureux étaient là sur le pavé sans savoir où gagner le pain du jour.

Marie s'était assise par terre, cachant son front entre ses mains. Je m'approchai, elle releva la tête.

« Tu le vois, me dit-elle tristement, nous sommes sans ouvrage. Je suis habituée à ce malheur ; mais toi, que vas-tu devenir ? Tu commenceras aujourd'hui ta lutte contre la misère ; pauvre enfant, que je te plains !

— Rassurez-vous, lui répondis-je, je retourne dimanche au village. Mais vous ? »

Elle se mit à sourire amèrement.

« Moi, je demanderai l'aumône et l'on me mettra en prison ; au moins je trouverai de quoi vivre sans me souiller comme tant d'autres. En échappant à la misère, tu échappes aussi à la honte. Bénis deux fois le ciel. »

En ce moment, j'entendis une cloche. C'était la messe qui sonnait à l'église voisine ; j'y entrai, et, me mettant à genoux, je fis

mentalement cette prière :

« Soyez clément, mon Dieu, pour la pauvre Marie, et pour toutes celles qui ont péché comme elle. Sa faute fut peut-être devenue la mienne ; je vous remercie de m'avoir inspiré le désir de partir. Cette semaine comptera dans mon existence ; je ne m'en souviendrai que pour vous bénir et pour vous prier sans cesse en faveur des infortunées qui n'ont pu se soustraire à la tentation. »

Le contre-maître m'attendait à la porte de la maison. Je ne sais si le souvenir de Marie en était cause, mais je trouvai sur sa physionomie un air de fausseté repoussante. Il me dit d'une voix caressante :

« Ne vous effrayez pas de la nouvelle que vous avez apprise ce matin, le chômage ne sera pas de longue durée ; d'ailleurs je pourvoirai à tous vos besoins, comme n'eût pas manqué de le faire celle qui est partie. Dans peu vous quitterez cette vilaine maison. En attendant, prenez ceci jusqu'à dimanche. »

Je sentis sa main qui glissait de l'argent dans la mienne.

« Jamais ! m'écriai-je, jamais ! en repoussant son offre avec indignation.

— Ne vous fâchez pas, reprit-il, ce que j'en faisais, c'était pour votre bien. Je croyais être votre ami. Vous accepterez quand vous me connaîtrez mieux ; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, il faut que je vous quitte. À dimanche. »

Il voulut s'emparer de ma main…

Oh ! oui, je la quitterai, cette vilaine maison, mais non pour te suivre ; je retrouverai ma chambrette de la chaumière avec ses ri-

deaux blancs. Comme les heures s'écoulent lentement ! Enfin voici la nuit. Demain, samedi, je recevrai la réponse de ma mère. Le sommeil arrive ; je voudrais que ce fût déjà demain.

« Mamzelle, une lettre ! » Ce cri de la portière me réveille en sursaut. Je la prends, je la porte à mes lèvres. Je la lis tout haut.

RÉPONSE DE MATHURINE À ROSE.

Que de malheurs depuis que tu es partie ! Bruneau s'est blessé en faisant du bois à la forêt, Jacqueline est malade ; il faut vivre et payer le médecin, et nous n'avons pour cela que la journée de Jacques, qui s'est engagé pour servir les maçons. Il nous serait impossible de te recevoir. Monsieur le curé, qui nous a lu la lettre, dit que toutes les petites filles regrettent ainsi le village les premiers jours, qu'il faut que tu travailles, que tu es grande, et que si tu es sage, Dieu ne t'abandonnera point. C'est là ce qu'espère celle qui se dira toujours

Ta mère dévouée,

Mathurine. »

Je retombe anéantie sur mon lit. Ainsi donc plus d'espoir ; cette semaine sera donc pour moi la vie entière ! Point d'asile contre la honte ; que vais-je devenir ?

J'oubliais le réchaud de Marie !

Mourir si jeune, c'est affreux ! Et cependant la mort vaut mieux que l'existence que j'ai en perspective. Oh ! oui, je mourrai !

J'ai passé toute la nuit en prières. Ce matin, le soleil levant m'a fait voir deux têtes derrière le rideau de la fleuriste ; c'est di-

manche, elle part pour la campagne avec son amoureux ; elle sera heureuse tout le jour, et elle rentrera sans remords.

Mais on frappe aussi à ma porte ; on vient me chercher. C'est lui ! Que le souvenir de Marie me protège ! N'est-ce pas, mon Dieu, que vous me donnerez le courage de ne pas ouvrir ? . . . . . .

. . . . . .

taxile delord.

Série 1 · Un coup de canif

PAR GUSTAVE DROZ

Personne n'ignore que Robert adorait sa femme. Il l'avait épousée par amour, vous le savez comme moi, et il s'était jeté avec un tel enthousiasme dans sa nouvelle vie, que du jour au lendemain toutes ses relations furent brisées comme verre. Il s'enferma dans son sanctuaire, mit la clef en dedans et dégusta son bonheur goutte à goutte. Lorsqu'on le rencontrait, il vous disait un mot à peine : il avait coupé ses favoris, ne portait plus que les moustaches et ne quittait pas les cravates bleues. Il semblait avoir peur de son passé, tant il prenait de soin à éviter ceux qui pouvaient lui en rappeler le souvenir. Il paraissait préoccupé, vous regardait à deux fois, avant de vous reconnaître, et vous répondait comme le fait un homme durant l'entr'acte, lorsqu'il est pressé de regagner sa stalle. Raoul n'était pas le premier chez lequel je remarquais ces façons d'être. Presque tous les jeunes mariés se ressemblent : ils acquièrent tout à coup une circonspec-

tion, une dignité particulière aux gens qui ont gagné un gros lot, aux francs-maçons nouvellement initiés, et aux conspirateurs qui viennent de prêter serment.

Ils ne lisent plus les mêmes journaux, changent de tailleur et démoliraient Paris tout entier, n'était la dépense, pour anéantir sous les décombres toutes les Nana et Nini qui parfois encore leur sourient en passant.

Raoul fut ainsi pendant huit mois environ. Vers le milieu du neuvième, il y eut un relâchement dans ses habitudes.

On le rencontra plus souvent ; ses favoris commencèrent à repousser et les cravates bleues se montrèrent moins fréquemment ; il avait repris l'usage du cigare, marchait plus lentement et flânait volontiers. Ce n'est pas qu'il fût moins heureux dans son intérieur, ou qu'il aimât moins sa jolie petite femme ; car je me souviens qu'à cette époque même je le rencontrai à une pièce fort en vogue où il était venu seul, et lui ayant demandé des nouvelles de sa femme, il me répondit en confidence et avec un grand accent de franchise :

« Mon cher, c'est un trésor ! »

Quand un mari dit cela aussi nettement, il y a lieu de croire, n'est-il pas vrai ? qu'il est fort amoureux. Eh bien, non ; je crois, en y réfléchissant, qu'il y a lieu de croire à une certaine diminution d'amour de sa part. Lorsque j'entends l'un d'eux me dire de sa femme : « C'est un trésor, mon cher, il faut la connaître, etc., etc., » je crois voir un homme qui souffle sur un tison qui s'éteint. Quand le feu flambe, on se chauffe et on ne dit rien.

Or, pour vous dire toute la vérité, Raoul commençait à souffler son feu. Les douceurs mêmes qui l'avaient enivré il y a neuf mois lui paraissaient maintenant un peu fades. Il trouvait autour de lui la température tiède, accablante, et lorsque sa femme venait tout doucement par derrière et l'embrassait au front, il commençait à s'apercevoir, ce qui ne lui était jamais arrivé, que cela le décoiffait, et il en était irrité. Il ne disait rien, ne se mettait point en colère, mais il était agacé ; d'autant plus que la charmante petite femme ne manquait pas, après son baiser, de lui fermer les yeux avec ses deux mains et de rire comme une folle.

« Voyons, Louise, disait-il, je suis en train de lire.

— Alors il faut dire : Ma petite femme, je t'adore, ou sans cela je ne lâche pas.

— Mais je t'ai dit cela cinq cents et tant de fois ! » Il enrageait au fond et disait rapidement : « Ma petite femme, je t'adore : la, je t'adore ; embrasse-moi ; c'est fini… tu es un ange… ôte les mains.

— Du tout, du tout, c'est de la contrebande, cela, il faut dire, Ma pe…ti…te femme, bien gentiment.

— Ma pe-ti-te femme, répétait Raoul, en tapotant sur la table, je t'a… Je t'adore, la ; je ne me fais pas prier, tu ne diras pas que je me suis fait prier.

— Tu m'aimes donc toujours ?

— Parbleu ! mais je ne peux pas te le signer tous les quarts d'heure, sois juste. »

Et il ramassait son livre qui était tombé par terre en se refermant, de sorte qu'il cherchait pendant cinq minutes la page commencée. Cela le mettait de mauvaise humeur, et un quart d'heure après, en se mettant à table, tout naturellement, il trouvait le potage trop salé.

« Tiens, je ne trouve pas, moi, disait Louise.

— Et moi je le trouve, » répliquait Raoul en versant de l'eau dans son bouillon.

Il faut dire que la chère petite, qui croyait voir un parti pris chez son mari, protestait en mettant du sel, de sorte que Raoul haussait les épaules et s'écriait au bout d'un instant de silence :

« Ma chère, votre cuisinière ne sait pas cuire la viande ; celle-ci n'est pas mangeable. Il n'y a qu'au restaurant qu'on trouve un filet présentable ; » et il poussait une espèce de soupir qui ressemblait à s'y méprendre à un regret continu.

« Il n'y a qu'un mois que vous vous plaignez ainsi, mon ami, je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas… vous ne comprenez pas… D'abord je ne me plains pas ; remarquez bien… À vous entendre, on croirait que je ne suis content de rien !

— Je ne dis pas cela.

— Vous le laissez supposer du moins… »

Il se faisait un silence ; mais durant ce temps Raoul pensait que tout à l'heure, après le dîner, il irait s'installer dans le salon, n'ayant ce soir-là ni spectacle, ni bal ; qu'il ouvrirait son journal et que tout en lisant il verrait le mouvement régulier de l'aiguille

de sa femme et l'éternelle tapisserie à dessins rouge et noir sur fond blanc, et qu'après le journal il reprendrait son livre, et qu'après avoir bâillé trois fois il regarderait la pendule ; que sa femme aurait l'air chagrin en le voyant bâiller, et lui dirait pour l'empêcher de dormir :

« J'ai bien envie de faire ce petit coin-là bleu au lieu de le faire noir ; qu'est-ce que tu en penses, petit homme ? »

Petit homme ! une expression qui l'avait fait pleurer de tendresse et lui semblait absurde à présent. Toutes ces pensées venaient une à une, et à mesure qu'elles arrivaient il sentait sa mauvaise humeur croître, de sorte qu'il reprenait tout à coup avec aigreur :

« Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire à exiger un filet bien cuit.

— Eh bien ! j'ai tort, je veillerai à cela, disait Louise avec un air un peu pincé.

— Vous ai-je dit que vous aviez tort ?... j'ai tort ! Vous avez une singulière manie, ma chère enfant, celle de vous poser en victime continuellement. »

Au fond il se sentait absurde, mais cela était plus fort que lui et la colère lui montait au cerveau, comme la sueur monte au front dans un endroit trop chaud.

« Voyons, Raoul, calmez-vous ; il n'y a pas grand mal dans tout cela.

— Me calmer ! suis-je donc en colère ? Oh ! mais vous êtes impossible, ma chère !

— Eh bien ! oui, je suis impossible, je vous l'accorde.

— Ce qu'il y a de joli, c'est que vous me l'accordez, mais n'en êtes point convaincue : au fond, vous vous trouvez parfaite ; votre respectable tante vous le répète assez souvent. Je m'étonne qu'elle ne soit pas venue ce soir vous demander à dîner… Qu'est-ce que vous avez après ce filet ?

— Je ne sais vraiment pas. »

Le dîner s'achevait dans le plus profond silence ; puis aussitôt après Raoul prenait son chapeau.

« Vous sortez ?

— Si vous voulez bien le permettre. »

Et il s'en allait d'un pas assuré. Dans l'escalier il se disait :

« Elle ne m'a pas demandé si je rentrerais tard, c'est extraordinaire. Oh ! j'ai été trop faible dans les premiers mois. »

Une fois dans la rue, il s'arrêtait sur le trottoir, ne sachant où aller. Il respirait à pleins poumons comme un homme qui sort de l'eau, et marchait au hasard en boutonnant ses gants.

« J'ai besoin d'air, disait-il, ouf !… c'est une excellente petite femme, mais j'ai été trop faible. »

Il entrait chez un marchand de tabac pour allumer son cigare. Sur les boulevards il voyait les cafés ouverts, une foule étalée sur des chaises, et il réfléchissait que pour flâner à son aise dans Paris il faut être seul. Il passait devant son ancien cercle tout étincelant de lumière, mais il n'osait point encore y monter, quoiqu'il en eût grande envie ; il craignait certains sourires et passait de

l'autre côté de la rue. Il se rappelait que, lorsqu'il donnait le bras à sa femme, la jupe lui frottait la jambe d'une façon agaçante ; qu'en passant devant les bijoutiers et les modistes madame s'arrêtait invariablement, ce qui le rendait furieux ; et que lui, de son côté, en face des armuriers et des libraires, il se disait : « Si j'étais seul, j'entrerais voir cela de près. » Il se rappelait qu'hier encore, en revenant du Bois, la conversation s'en allait mourante au roulement de la voiture, puis qu'il s'était tu, ne sachant plus que dire, et avait senti que ses paupières se fermaient. Il était effrayé de se trouver déjà si vieux et si triste, lui qui riait si fort, il y a deux ans à peine. Enfin, au bout de deux heures, il avait un remords et instinctivement rentrait chez lui, où il trouvait sa femme avec les yeux rouges.

« Elle a pleuré !... se disait-il ; si je ne peux pas sortir un instant sans retrouver des larmes, en vérité c'est à déserter. »

Au lieu de l'embrasser comme il en avait eu envie en montant l'escalier, il disait d'un petit air glacial :

« Bonsoir, ma chère, » et rentrait chez lui.

Louise, de son côté, sentait que son mari s'ennuyait auprès d'elle, elle devinait que tout en elle, jusqu'au frôlement de sa robe, agaçait Raoul. Elle faisait mille efforts pour rétablir la gaieté, les causeries intimes, les bons petits éclats de rire au coin du feu ; mais l'effort même qu'elle s'imposait la rendait gauche. Elle embrassait à contre-temps, entamait une conversation méditée d'avance, tandis que son mari lisait un livre intéressant, et celui-ci répondait :

« Ah ! vraiment ! » sans même lever les yeux.

D'autre part elle se sentait blessée dans son amour-propre, et lorsqu'elle avait essayé devant son mari un chapeau sur l'effet duquel elle comptait et que Raoul lui avait dit :

« Il n'est pas mal ce chapeau, seulement je l'aurais pris jaune au lieu de blanc, » la pauvre chère petite se sentait des envies de battre quelqu'un et se disait : « Que faire, mon Dieu ! que faire ? »

Cet état de choses qu'on appelle, je crois, la lune rousse, durait depuis un mois environ, lorsque Raoul, qui était encore à table, reçut un billet plié menu et parfumé.

« Vous permettez, n'est-ce pas ? » dit-il, en se tournant vers sa femme, et il déplia la lettre qui était ainsi conçue :

« Qui sait, mon cher Raoul, s'il ne vous serait pas agréable de vous trouver dans ce petit restaurant du bois de Vincennes qui est au milieu de l'eau ? N'est-ce pas le numéro 3 dont les fenêtres donnent sur le lac ? J'ai idée que, demain mardi, ce salon sera libre, qu'en pensez-vous ? C'est à voir dans tous les cas. Vers sept heures le soleil s'abaisse derrière les arbres, on est au frais dans ce chalet, et les filets chateaubriand y sont exquis.

« Amanda. »

« Amanda, se dit Raoul, où diable ai-je connu une Amanda ? » Il resta un instant pensif.

« C'est une mauvaise nouvelle ? » fit Louise.

Il se rappela alors que sa femme était là, et répondit comme un homme interrompu par un indiscret :

« Non, non, c'est de mon tailleur » Seulement, comme il mettait précipitamment du sucre dans son café pour éviter de regarder sa femme en face, il crut voir du coin de l'œil qu'elle l'observait fixement. Au lieu de chiffonner la lettre il la remit soigneusement dans l'enveloppe et la glissa dans sa poche.

Chose assez difficile à expliquer, il fut charmant ce soir-là.

Cette lettre folle, cette Amanda qu'il ne se rappelait pas le moins du monde, faisaient naître en lui les plus riantes idées. Il était en quelque sorte flatté qu'on ne crut pas le mauvais sujet tout à fait mort en lui, et il éprouvait un véritable plaisir à être vertueux, se sentant sous la main un moyen de ne plus l'être.

« Je n'irai certes pas à ce rendez-vous, se disait-il, mais enfin si j'étais un autre homme !... Il y en a peu qui résisteraient à un moment de folie... Ce n'est même pas un moment de folie, c'est un moment de gaieté qu'il faut dire. Après tout, pourquoi se laisser éteindre ? Ah ! si je n'avais pas un ange pour femme ! Elle ne s'en doute pas, la pauvre mignonne ! » Il la regardait, penchée sur la tapisserie, et ne disant mot.

« Elle ne se doute de rien... si je voulais ! »

Il se leva d'un air gaillard et marcha de long en large dans le salon, tout en fredonnant, avec la satisfaction de quelqu'un qui est armé jusqu'aux dents et qui se dit : « Si je ne tue personne, c'est uniquement parce que je suis bon ; on ne se doute pas combien je suis bon. » Il se sentait en ce moment-là une véritable supériorité.

« Comme tu travailles avec ardeur ce soir, ma chère ! c'est très-gentil ce dessin-là, le filet noir fait bien au milieu du rouge, il

fait très-bien ce filet noir ; » et il ajoutait à part lui : « Ce qu'il y a de particulier, c'est que je ne me rappelle pas cette Amanda. C'est absurde, cette lettre, » et il chantonnait : « Absurde… surde… surde. » Il était heureux comme un roi.

Le lendemain matin la première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle de ce dîner, et, tout en déjeunant, il ne put s'empêcher d'expliquer à Louise ce qu'est un vrai filet chateaubriand bien cuit.

« En voulez-vous manger ce soir ? j'en ferai faire un.

— Non, pas ce soir. Je parle de cela, mais je n'en ai point envie ; d'ailleurs, ce soir, cela n'est pas possible. » Il avait plaisir à mettre le pied sur la pente du talus, persuadé qu'il ne glisserait pas.

« Que ferez-vous donc ce soir ?

— Je ne t'ai donc pas dit cela ?… J'ai rencontré Paul Y***, excellent garçon, qui m'a invité à dîner pour ce soir. Son frère revient du Mexique. Je me suis excusé, mais il a mis une telle insistance que j'ai été vraiment touché. Excellent garçon que ce brave Paul !

— Ah ! fit Louise.

— Oh ! mais je n'irai pas… très-probablement. »

Raoul se leva de table, embrassa sa femme et se dit à lui-même :

« Il est bien clair que si je n'étais pas le modèle des maris, rien ne me serait plus facile que d'aller là-bas, d'autant plus qu'au fond c'est fort innocent. »

Vers cinq heures et demie il rentra chez lui.

« Bast ! dit-il, j'ai peur de fâcher le brave Paul, je vais aller dîner chez lui. Cela ne te chagrine pas, n'est-ce pas, ma petite Louise ? D'ailleurs, j'ai pensé à une chose : je vais te déposer chez ta tante, tu dîneras avec elle, et Jean ira te reprendre. Moi, je vais à pied, cela me fera du bien, je ne fais pas assez d'exercice. Est-ce convenu ?

— Comme vous voudrez ; mais ne vous donnez pas la peine de me conduire chez ma tante, j'irai de mon côté. »

Une demi-heure après, Raoul, beau comme un astre, le sourire aux lèvres et cravaté de bleu, montait dans un coupé de louage et se faisait conduire au bois de Vincennes. Il lui sembla qu'il était plus léger de cinquante livres et il monta l'escalier du chalet en se disant : « Après tout, elle ne le saura pas ! »

C'est avec un certain plaisir qu'il retrouvait cette odeur de cuisine particulière aux restaurants, ce bruit d'assiettes, de plats ; qu'il vit les garçons affairés escaladant les escaliers, la serviette sous le bras et des couverts dans la poche de la veste.

« Monsieur est seul ? lui dit l'un d'eux.

— Oui, mais j'attends quelqu'un. Le n 3 est libre, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. »

Le garçon ouvrit une petite porte, et Raoul entra tout joyeux. Il lui sembla que le garçon lui lançait un regard qui voulait dire : « Mauvais sujet, va ! » et il fut ravi.

« Monsieur ne commande rien d'avance ?

— Non, j'attendrai. » Il ôta son chapeau et inspecta la pièce. C'était l'éternel cabinet qu'il avait vu cinq cents fois : papier rouge à ramages d'or, divan à trois coussins et trop mou, pendule en bronze doré représentant une bergère sur une fontaine, et deux pots de fleurs sans fleurs ; un piano droit flétri et sans clef attendait le Désert, comme les ânes de Montmorency attendent leur cavalier ; un tapis où toutes les bottes de Paris ont le droit de laisser leurs traces ; puis une petite table ronde sur laquelle le couvert était mis. Les fourchettes et les cuillers, lourdes, épaisses, résistantes, étaient déformées et ternies ; on sentait que des centaines d'inconnus s'en étaient déjà servis, et que des centaines d'autres s'en serviraient encore. Sur le bord des assiettes, trop solides, était écrit en toutes lettres le nom du restaurant. Tout cela rappela à Raoul un dégoût qu'il avait éprouvé jadis, mais dont il ne se souvenait plus, et il ouvrit les deux fenêtres pour renouveler l'air de la pièce qui sentait le renfermé.

« J'avais oublié tout cela, se dit-il, et je suis bien aise d'être venu, c'est curieux ; » puis il fredonna pour chasser des idées confuses qui lui venaient à l'esprit. Il sentait que sa gaieté s'en allait, il tira sa montre ; il était sept heures un quart, et il avait faim.

« Au fait, si cette lettre était une plaisanterie, je n'y avais pas songé… après tout ce serait pour le mieux. » On était fort gai dans le cabinet voisin, et, au milieu du bruit des assiettes et des verres, il distinguait des éclats de rire. Je ne sais pas trop ce qui lui passa par la tête, mais il s'accouda sur l'appui de la fenêtre et regarda fixement le lac qui était tranquille comme une glace ; les arbres s'y reflétaient au loin et une bonne odeur de bois, par intervalles, venait jusqu'à lui.

« Ma pauvre petite femme, » murmura-t-il.

Il allait sonner, lorsqu'un bruit de jupe de soie se fit entendre dans le corridor. La porte s'ouvrit, une femme entra avec précipitation, et, tout effarée, vint s'asseoir sur le divan. Elle avait un voile si épais qu'il était impossible de distinguer ses traits, mais on devinait dans tous ses gestes l'élégance, et aussi la peur et l'embarras… Raoul resta stupéfait. Il fixait la nouvelle venue et cherchait à distinguer sous le voile. Enfin, il reconnut sans doute des traits qui lui étaient connus, un visage qui lui rappelait des souvenirs encore bien vivaces, car il pâlit extrêmement, et, tout à coup, se précipita dans les bras que la jeune femme lui tendait.

« Dis-moi que tu ne m'en veux pas, s'écria Louise, car c'était elle ; dis-le-moi vite. » Elle releva son voile ; ses yeux brillaient au milieu de grosses larmes.

« C'est moi qui t'ai trompé, » dit-elle tout bas en s'emparant de la tête de son mari. Puis, éclatant de rire malgré les pleurs :

« Vois-tu, je mourais d'envie de manger un filet chateaubriand bien exécuté. »

gustave droz.

Série 1 · Le Jour de Madame

PAR GUSTAVE DROZ

C'est dans le petit salon que madame reçoit ; on y est plus chez soi, les meubles sont plus intimes et les fenêtres au midi donnent sur le jardin.

Malgré les stores de soie rose tendus sous les rideaux, le gai soleil de mai pénètre joyeusement, caresse en passant le velours et le satin, se joue dans les rideaux, arrache aux vieux cadres des éclats mal éteints et noie toute la pièce dans une poussière d'or.

On se sent bien dans ce petit salon, il y a là un air de fête et de gaieté qui vous ravit d'abord, un mélange délicieux de confortable, de luxe et de simplicité, de désordre et de recherche qui sent sa Parisienne de bonne maison et vous invite à causer. C'est madame évidemment qui, ce matin, gantée de Suède et armée de son petit plumeau à manche d'ivoire, a fait sa ronde et préparé toute cette confusion ; elle qui, mignonnement, coquettement, à petits coups, a époussеté les mille riens luxueux de ces étagères et disposé les fleurs qui embaument là-bas ; elle qui a mis sur la table de Boule cette coupe et ces bonbons, ces livres entr'ouverts, dorés comme des suisses d'église, ces journaux et ces brochures au milieu desquels on distingue la pièce nouvelle, la Semaine religieuse, le discours sur les sucres prononcé avant-hier à la Chambre, un sermon du père Félix, et des billets de loterie pour les petits Chinois — que d'art dans ces détails ! — elle qui a jeté sur le piano ouvert une partition de Gounod annotée au crayon ; elle enfin qui a répandu un peu d'elle-même jusque dans les plus petits coins et a laissé dans l'atmosphère son parfum de Parisienne et de femme du monde.

Ce n'est là ni un salon, ni une chambre à coucher, ni un boudoir, ni un cabinet de lecture, ni un atelier ; ce n'est rien de tout cela, et c'est tout cela à la fois. C'est un adorable milieu, tout de fine élégance, et de luxueuse fantaisie. C'est le cadre où madame aime à poser au naturel, c'est le temple adorable où du fond de son fauteuil, le pied en l'air et la jupe étalée, elle donne audience,

le temple où elle exhibe officiellement ses grâces, met sa beauté en chapelle et officie de trois à six au milieu de ses fidèles.

Madame, au reste, a vu le jour à Paris et excelle à empêcher la conversation de tomber. Rarement on lui a dit un mot sans qu'elle en trouvât dix à répondre. De sa petite main perdue dans les bagues elle annote, souligne sa pensée, et, chose étrange, lorsqu'elle veut se taire, elle sait tout dire en ne disant rien. Son œil brillant vous sourit sans cesse et vous fait croire parfois que vous avez de l'esprit. Ses lèvres vermeilles et humides, toujours entr'ouvertes et prêtes à la joie, laissent voir ses petites perles blanches qu'on regarde malgré soi et qui détournent l'attention. Lorsqu'elle veut combattre le silence, elle fait vibrer son petit rire sonore qui ranime la causerie défaillante et vous ramène au feu comme l'éclat du clairon. Elle rend la parole aux muets, fait entendre les sourds et entraîne tout le monde dans le courant de son irrésistible bavardage. Chez elle, c'est une bourrasque, les mots lancés de tous les côtés à la fois tombent dru comme grêle, les éclats de rire s'entrechoquent comme de la vaisselle qui remue dans un sac, et durant deux ou trois heures, au milieu de ces femmes adorablement prétentieuses, parlant vite et haut, éclatant à tout propos en rires bruyants et en gestes peu naturels, mais toujours délicieux, minaudant de leur jolie bouche, et se lançant mutuellement a la tête des poignées de grâce et d'esprit comme on ferait de poignées de poudre d'or pour s'aveugler, on reste ébloui soi-même. On veut s'en aller et on demeure ; alors on parle, on parle, on parle, comme tournent les moulins et les prêtres indiens.

Trivialités ou choses exquises, on sait tout dire et l'on dit tout ; les idées les plus disparates, les sujets les plus opposés, les opi-

nions les plus paradoxales se suivent et s'enchaînent avec une aisance et une rapidité qui donneraient le vertige à une Allemande et tueraient son mari. En cinq minutes on a fait le tour du monde, ébranlé les empires, jugé les arts, commenté les religions, expliqué l'impossible, et cela sans fatigue et sans peine, avec un mot, un geste, un mouvement imperceptible de la tête ou du pied, un sourire, n'importe quoi.

Tout ce bourdonnement ressemble à une nuée d'innombrables petits riens miroitant au soleil, parcelles de diamants ou de verre cassé ; cela brille, voilà ce qui est certain.

Dans l'art difficile de recevoir, les Parisiennes ont acquis une célébrité méritée. Il n'y a qu'elles qui sachent dire avec un geste impossible à rendre, avec une grâce de petit chat blanc qu'on caresse : Eh, bonjour, ma belle ! Il n'y a qu'elles qui, en se renversant dans le fauteuil, sachent murmurer un adieu, mignonne chérie, adieu, et cela sans se lever, avec un sourire et un geste pleins de caresses et de confidences, d'intimité et d'affection.

Il est vrai que les trois quarts du temps on déteste la mignonne chérie, mais là n'est point la question.

On peut être aimable sans aimer, comme dit cette dame en bleu qui est assise là-bas, et tout en se mordant l'on peut sourire.

madame. — Eh bien, ma chère, je ne suis pas ainsi, moi, j'ai le cœur sur la main.

monsieur a., auteur de la brochure sur les sucres. — C'est un bien joli coussin que vous mettez-là sous votre cœur.

madame, avec un sourire. — Vous êtes bien bon, merci. Quand j'aime je n'ai pas de mesure ; c'est absurde, mais que voulez-vous

que j'y fasse, je suis trop sensible ! Ainsi quand M. V… vient ici, je me pince pour m'empêcher de l'adorer. Ah, ah ! plaisanterie à part : vous vous rappelez Miss, ma petite chienne blanche ?

madame b. — Qui disait papa et maman quand on lui grattait la tête, comme le phoque. Quel ange que ce petit être !

madame. — Je m'y étais tellement attachée à cette chère petite, que lorsque je l'ai perdue…

monsieur a. — En vérité, elle a succombé ?

madame. — Parbleu, vous en auriez fait autant à sa place. M de Saint-Gervais, une cathédrale, s'est assise dessus, j'ai entendu un gémissement sourd… vous comprenez, sous cette masse ! Et elle ne bougeait pas, cette femme ! Ah ! j'ai pleuré toutes les larmes de mon pauvre corps ; oh ! j'ai souffert horriblement. L'abbé Gélon vous le dira bien. Ce pauvre abbé, il me consolait comme il pouvait : mais, ma chère enfant, il faut se faire une raison, nous sommes tous mortels, etc. Il avait l'air de se moquer de moi, mais au fond il était ému !

madame g. Et il y avait de quoi. Pauvre petite bête, à son âge ! Ça a dû être une mort atroce, quelle agonie ! moi, à sa place, j'aurais mordu, je me serais défendue, j'aurais appelé quelqu'un.

madame. — Vous auriez sonné le valet de chambre, n'est-ce pas ? (Avec feu.) Mais vous ne comprenez donc pas qu'elle était étouffée, anéantie ; mettez-vous à sa place. (Rire prolongé.) Ah ! mais j'oubliais de vous le dire : il a décidément accepté l'anneau.

madame b., machinalement. Ah ! vraiment ?… À propos de caniche, j'ai été voir hier Anna ; j'ai vu une coiffure qu'elle a fait faire pour la campagne ; ma chère ! une espèce de casquette avec

des sonnettes autour, c'était un joli spectacle ; à pouffer de rire. Mais de quel anneau parlez-vous ? Les alliances ne se portent plus ; mon mari n'a pas voulu en entendre parler quand je me suis mariée.

madame. — Il ne s'agit pas de cela : je parle de l'anneau pastoral que l'abbé Gélon vient enfin d'accepter.

toutes ces dames. — En vérité ! Ah ! quel bonheur ! Contez-nous donc cela.

monsieur a. — C'est une dignité dont ses vertus le rendaient digne à tous égards… à tous égards.

madame. N'est-ce pas ? Voici la chose. (elle soulève sa jupe avec deux doigts et avance sa pantoufle brodée.) Il avait jusqu'à présent refusé ; on en a même parlé dans les journaux, s'il m'en souvient bien, mais tout dernièrement on a insisté de nouveau. Les cardinaux lui ont demandé comme un service, — ce n'est point un bruit en l'air, on me l'a écrit de Rome ; — mais enfin, mais pourquoi, mais voyez donc ; si ce n'est pas pour vous que ce soit pour nous… tout ce qu'on dit en pareil cas ; et il a accepté, ce cher… monseigneur. Dieu ! que ça va me gêner de l'appeler monseigneur ! Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'il va nous quitter. Quand il est venu m'annoncer cela, hier au soir, j'ai pleuré comme une enfant.

madame b. — Vos larmes ont dû lui rappeler la mort de Miss, à ce bon abbé !

madame. — Oh ! ne plaisantons pas sur ce sujet-là, si vous voulez bien, ma belle.

madame c. — Qu'est-ce que ça veut dire, cette casquette et ces sonnettes ? Où sont-elles, ces sonnettes ?

madame b. — Mais là, autour. C'est affreux ; mais il paraît que ça va se porter… avec un petit entre-deux en satin qui tourne. Il faudra bien en passer par là.

madame c. — Nous en arriverons au képi comme dans la garde nationale, et au casque comme chez les pompiers. C'est fou, c'est fou, c'est fou ! Donne-moi un bonbon, (fouillant sur la table.) Tiens, la pièce de chose ! comme il a de l'esprit, ce garçon-là, n'est-ce pas, monsieur A. ?

monsieur a. — Je ne sais au juste, madame, de quelle œuvre vous voulez parler.

madame c. — Ces hommes politiques sont étonnants, il faut leur mettre les points sur les i. Je vous parle de la fameuse pièce où madame… madame… enfin une actrice, a des croisillons de valenciennes tout autour ; ça part de là et ça vient en mourant, avec des gros choux au corsage, et une profusion de diamants. Vous n'avez pas vu cette pièce-là ? C'est de chose… un garçon d'énormément d'esprit ; on dit même que, sans ses idées religieuses, qui sont tout ce qu'il y a de plus déplorable, il entrerait à l'Académie… Chose, eh ! mon Dieu, je ne connais que lui !

madame. — À propos d'Académie, avez-vous entendu dire qu'un des ambassadeurs japonais, un nommé… un très-grand nom, aspirât à occuper le fauteuil vacant ?… Dame, écoutez donc, en se faisant naturaliser ; il paraît que c'est un puits de science, et fort agréable de sa personne.

madame b. — Ça va être une concurrence redoutable pour Jules Janin.

madame. — Jules Janin est furieux. Cela pourrait bien amener un duel. C'est Ernest qui me racontait tout cela ; il m'a fait mourir de rire. Comprenez-vous, Janin obligé de se fendre le ventre, pour lui qui n'en a pas l'habitude ! c'est à en perdre son latin. Les Japonais, c'est autre chose ! Se fendre le ventre !... ils ne font que cela.

madame c. — Mon Dieu, moi, je les ai rencontrés l'autre jour, rue de Rivoli ; ça ne m'a pas frappée.

madame. — Ah ! ah ! ah !... charmant !... Mais qu'est-ce que vous alliez dire, monsieur A ? Je vous ai interrompu.

monsieur a., cherchant. — Je ne me... souviens plus... Ah ! mille pardons ; je voulais dire que cette nomination de l'abbé Gélon avait, à coup sûr, une portée politique.

madame. — Moi qui adore ces sujets-là, contez-moi cela ; voyons, voulez-vous un bonbon ?

monsieur a. — Merci mille fois. C'est bien simple. Politique de conciliation. (Il tousse.) Vous n'ignorez pas que le cabinet de Vienne se trouva fort indécis lorsque, d'un côté, la Valachie, la Lithuanie, la Poméranie et la...

madame. — Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites-là ! mais qu'est-ce que ce pauvre abbé Gélon fait là dedans ?

monsieur a. — Je m'explique : après l'hésitation du cabinet de Vienne, le saint-siége inquiet en déféra aux Tuileries, vous comprenez ? cruelle alternative !...

madame. — Sans doute ; mais acceptez donc un bonbon, (elle prend les bonbons sur la table et aperçoit la brochure.) À propos de bonbons, j'ai lu votre petite chose sur les sucres ; oh ! c'est charmant. (Monsieur A. s'incline avec un sourire modeste.) Oui, oui, c'est charmant ; c'est à vous rendre gourmand, si on ne l'était pas tout naturellement.

monsieur a., contrarié. — C'est fait à un point de vue purement politique, et par cela même sérieux ; mais le sujet comportait…

madame. — Sans aucun doute, il le comportait ; mais, non, c'est charmant. Impossible de mettre plus de sel… (elle sourit.) dans du sucre. (à part.) Il faudra pourtant que je coupe les feuilles de sa petite machine. — Dis donc, Ernestine, qu'est-ce que vous disiez donc à propos de cette pièce, est-ce joli ?

madame b. — Je ne l'ai pas vue, mon mari m'a dit : Eh, eh ! sans doute c'est fort amusant, mais c'est mal charpenté.

madame. — Mais il dit donc toujours la même chose ? Mal charpenté ! Il voit des poutres partout.

madame b. — Excepté dans son œil.

le domestique, annonçant. — M. le docteur P. (le docteur P. est très-chauve, cravate blanche, parle vite, coquet de ses pieds et de ses mains comme tous les accoucheurs ; on se salue.)

le docteur p., à madame. — Je viens de rencontrer votre mari qui m'a dit que vous étiez souffrante, je monte en passant. Où est-elle cette souffrance ?

madame. — Je vous dirai cela plus tard, cher docteur.

le docteur p. — Du tout, je n'ai que cinq minutes, je sors de l'Académie et l'on m'attend pour une consultation. À la tête, aux pieds, votre maladie ? Vous avez peut-être faim vers les six heures du soir ? Moi aussi cela m'arrive, (Il ôte son gant.) Voyons le pouls. Vous avez là un joli bracelet ; c'est indien cela ? c'est gentil.

madame, avec une petite moue. — Mais je souffre, je vous jure, j'ai des étouffements et pas d'appétit. Oh, ça m'inquiète !

le docteur p. — Et puis des bâillements le soir après dîner, quand vous n'allez ni au bal, ni au spectacle, ni au concert, et que votre mari vous lit le journal, n'est-ce pas ?

madame. — Oui, c'est positif.

le docteur p. — Eh bien, il faut prendre du sirop de gomme bien chaud et aller dans le monde.

le domestique, annonçant. — Madame D…

le docteur p., à madame D. — N'est-ce pas, chère madame, qu'il faut aller dans le monde quand on a des pesanteurs d'estomac ?

madame d., parlant très-haut. — Tiens, vous voilà, vous. Certainement qu'il faut aller dans le monde, mais pas dans la foule, entendons-nous. J'en sors de la foule ! Bonjour, mignonne chérie ; et toi, ma jolie. Je suis empanachée, pas vrai ? Ma chère, une foule ! si je ne suis pas en lambeaux, c'est un miracle ; je dois avoir des loques qui traînent partout.

madame. — Ah ! tu viens du mariage de Louise ?

madame d., sans répondre. — Dans la sacristie, c'était à n'y pas tenir… Monsieur A…, votre servante.

monsieur A. — Mille pardons ; j'attendais un moment, un instant de… silence pour vous offrir mes hommages.

madame d. — Un moment de silence ? ce qui veut dire que je suis une bavarde. Je suis sûre que je vous ai interrompu. Eh bien, voyons, je me tais, continuez.

monsieur A., embarrassé. — Mais je ne disais rien, je vous jure… je…

madame. — Pas de fausse modestie. Monsieur m'a expliqué tout à l'heure, avec une lucidité merveilleuse, la question du Danemark.

monsieur p. — Pardon, ça n'était pas tout à fait cela.

madame. — Enfin, presque. Ne chicanez donc pas ; c'était fort intéressant.

madame d. — Eh bien, continuez donc… Ah ! à propos, je vous remercie de votre petit écrit sur les sucres ; c'est tout simplement un petit bijou, c'est ciselé. — Tu sais que c'est l'abbé… monseigneur… je ferai un nœud à mon mouchoir comme à la pension, j'oublie toujours… monseigneur Gélon, veux-je dire, qui les a mariés. Le grand orgue, des voix, pas mal de tapis, un discours très-gentil, des fleurs… enfin, c'était convenable. Mais le mari, oh ! le mari !… à empailler. Des gros bêtes de cheveux rouges aplatis, il avait l'air d'un rat qui sort d'une cruche d'huile. De plus, un visage de marteau de porte, des mains de bossu, des jambes de tailleur, et avec cela un air de sultan qui se prépare à lancer le mouchoir… Ah ! ah ! ah !… ça fait trembler, cette idée de mou-

choir. Si on savait, mon Dieu ! Pauvre petite colombe, une candeur adorable sous son grand voile blanc… Moralement, c'est un ange. Physiquement, elle louche un peu, mais pas tant que sa mère. Ah ! ah ! la maman avait, ah ! ah ! sur la tête un petit plumeau qui était gentil ! Le papa porte perruque ; j'ai découvert cela par derrière, il y avait un jour. Moi, j'aime les gens qui ont de faux cheveux, c'est bête, mais c'est plus fort que moi. Généralement ils ont bon cœur, ces gens-là… Mais je me tais, je ne veux pas interrompre M. A…, il me sauterait à la gorge, quoiqu'il ait bon cœur aussi ; ah ! ah ! ah !… Continuez donc, monsieur A…, vous voyez, j'écoute. (elle met les bonbons sur ses genoux et grignote.)

monsieur A. — Mais, madame, vous ne m'avez nullement interrompu.

madame d. — Eh bien, alors, pourquoi criez-vous par-dessus les toits que je vous coupe la parole ? Ça me rappelle un mot charmant que j'ai lu… où donc ai-je lu cela ?… dans un roman d'About… ou de Dumas fils… je ne sais plus au juste… ou…

le docteur p. — Ou de Veuillot,

madame d. — C'est léger, ce que vous dites là ! Quand le docteur plaisante, on dirait toujours qu'il casse un meuble. Qu'est-ce que ça veut dire, ou de Veuillot ? Parbleu, tout le monde sait que vous êtes libre penseur. Heureusement que vous guérissez vos malades, ça vous sauve. Ah ! j'aurais voulu que vous entendissiez ce que l'abbé Gélon a dit aujourd'hui au mariage de Louise à propos de l'affaire Renan. Ça vous aurait confondu ; moi je n'ai pu m'empêcher de rire, parce qu'à ce moment-là le beau-père s'est essuyé les yeux. Est-ce qu'il serait compromis là dedans ? Ça m'é-

tonnerait ; il a l'air respectable, décoré et puis riche, car il a du foin dans ses bottes, ce vieillard ! Je trouve même qu'il devrait mettre son foin ailleurs, cela lui fait un pied énorme. Il a une démarche d'éléphant, le beau-père.

madame. — Que voulez-vous qu'il fasse de son foin ?

madame d. — Je n'en sais rien, moi, qu'il le mange ; ah ! ah ! ah !

monsieur a. — Personne n'échappe à vos spirituelles railleries.

madame d. — Quand je vous disais que M. A... allait me sauter à la gorge. Eh bien, voyons, continuez, je me tais. (Regardant à la pendule.) Six heures, ah ! mon Dieu ! je me sauve. Quand on entend causer avec esprit (elle s'incline en souriant vers M. A.), le temps passe avec une rapidité ! Adieu, ma belle ; docteur, sans rancune. Tiens, je ne t'ai pas raconté la toilette de Louise, moi qui venais pour cela. Ça ne fait rien, le marié est richement laid... tu ris ? je te le jure sur la tête du docteur... vous permettez docteur ? que je préférerais mille fois mieux épouser le beau-père, il a de la fraîcheur. Adieu, je me sauve, (Elle sort.)

La pendule sonne six heures et demie. Toutes ces dames se lèvent et au milieu du frou-frou des robes, on entend dans les confusions : « Adieu, ma belle ! — Que je t'embrasse. — À jeudi. — Comment donc ? — Mais si, mignonne. Etc., etc.

— Tout cela est amusant, dit le docteur dans l'escalier, mais je manquerai ma consultation. La conversation des femmes : un vrai verre de champagne, une goutte de vin et trois pieds de mousse ! »

gustave droz.

Série 2 · Le Jardin du Roi

LE JARDIN DU ROI

PAR GUSTAVE DROZ

Je sortais ce matin, vers midi, du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et, tout en mettant dans ma poche le coupon de loge que je venais d'y prendre, je me disposais à remonter en voiture, lorsque j'aperçus devant les affiches un grand monsieur sec, long, à cheveux blancs et à nez pointu, qui se tenait en équilibre sur la jambe droite. Il ne resta qu'un instant dans cette posture instable, — sans doute il souffrait du pied gauche, — mais ce brave monsieur avait été si comique, qu'il me fut impossible de ne pas rire et de ne pas me rappeler le héron du Jardin des Plantes. Du héron, j'en vins à penser aux autruches, à l'ours Martin, aux petites cahutes en paille, au jardin botanique, noyé dans le soleil… Bref, je dis au cocher de me conduire au Jardin des Plantes par les quais, et j'allumai un cigare tout joyeux. Il y avait plus de dix ans que je n'avais vu l'éléphant et le cèdre.

Lorsqu'une idée riante vous traverse le cerveau, je trouve qu'il faut s'y accrocher et la suivre jusqu'au bout. C'est la réunion de tous ces petits bonheurs, de toutes ces petites joies imperceptibles, et que la masse néglige, qui constitue la sérénité de la vie. Il n'y a pas de plaisirs insignifiants ; ils s'enchaînent l'un à l'autre, comme les grains d'un chapelet. La question est de n'en point omettre, de ne pas laisser passer un rayon de soleil sans tendre le dos, pas un éclat de rire sans prêter l'oreille. Je suis de ceux qui se mettent à la fenêtre quand un régiment passe, musique en tête, qui se réservent un livre amusant pour un jour de pluie, qui

ménagent leurs plaisirs, se préparent des joies et sautent sur celles qui se présentent comme un écureuil sur une noix.

Mais tout cela nous mènerait bien loin. Quant à présent, il ne s'agit que de l'ours Martin et des feuilles qui poussent. Parlons de tout cela, et si vous avez une demi-heure à perdre, cher lecteur, entrez avec moi dans le Jardin du Roi.

Je dis Jardin du Roi, et c'est avec intention. On est là dans un lieu qui appartient au passé. Il y a là, dans la grille d'entrée, dans ces cahutes empaillées et ces allées palissadées de treillage rustique, dans ces maisonnettes à petits carreaux, cachées dans le lierre, dans ces pignons élevés, ces mansardes d'une autre époque, un petit air vieillot qui vous rajeunit de quatre-vingts ans ; il semble que rien ne soit changé depuis Louis XVI, et j'y éprouve les mêmes impressions qu'au Petit-Trianon. J'apercevrais le vieux Duranton ou l'estimable Buffon, en ailes de pigeons et l'épée au côté, dans l'un de ces petits bosquets qui ont l'air de joujoux, que je ne serais pas étonné. — Oui, c'est bien là le Jardin du Roi, et le factionnaire devrait avoir la culotte courte, la grande guêtre noire et le lampion à cocarde.

Dans tous les pays d'Europe vous trouverez des ménageries plus riches et plus grandes que celle de Paris ; partout vous trouverez des allées plus larges, un emplacement plus vaste, des bâtiments plus grandioses et plus neufs, mais peu m'importe. Ce que j'aime, c'est précisément cette vieillerie, c'est cet amphithéâtre en forme de temple grec, devant lequel j'achetais des pains de seigle quand j'étais tout bambin, ce labyrinthe qui me semblait une montagne et qui me paraît si petit maintenant ; la lunette qui est en haut, et dans laquelle je regardais moyennant un sou, en montant sur un petit banc — et l'homme au chapeau graisseux qui di-

sait de sa voix éraillée : À droite, au-dessus de la cheminée qui fume, vous apercevez..., etc. ! — Et quand la cheminée ne fumait pas on cherchait longtemps. — Comme il sentait le vin, cet homme ! Vous souvenez-vous aussi, sur les colonnes en fonte du kiosque, les centaines de noms de baptême et de cœurs enflammés ? — Comme cela m'intriguait, ces cœurs enflammés ! et lorsque je voyais, dans les petites allées étroites et sinueuses, toutes sombres, sous la verdure, le voltigeur au pompon jaune, cheminant près de sa payse, la main sur la poignée de son sabre, je suivais des yeux le pompon jaune, et je restais rêveur, tout en grignotant mon pain de seigle. Vers le milieu du labyrinthe, à l'endroit où deux allées se réunissent, vous rappelez-vous le marchand de bagues en perles et de coco à la glace — à la glace ! — il était là, sous un arbre à petites feuilles, pimpant, gai près du treillage, auquel étaient accrochés des cerceaux, des cordes et des filets pleins de balles. Et le cèdre, avec ses bras immenses et son feuillage serré, sous lequel la voix devient sonore comme dans une église ! Je montais sur le banc de pierre qui entoure le géant, et l'histoire du chapeau qui avait contenu ce colosse me plongeait dans un océan de rêveries. Et les serres, et la fosse aux ours, avec son arbre où Martin ne montait jamais ! —

Le cèdre du Jardin des Plantes.

Et le squelette de la baleine ! et.. ; et tous les souvenirs merveilleux de l'enfance, qu'on retrouve au détour de chaque allée ! — Rien n'est changé ; tout en marchant le passé s'anime, et sur le sable je crois retrouver la trace des petits petons que j'avais en ce temps-là. Voilà pourquoi j'aime le Jardin des Plantes, c'est que je le vois encore avec mes yeux d'enfant, que je me rappelle mes terreurs devant les bêtes féroces, mes stations devant le paon qui ne

voulait pas faire la roue, mon amitié pour l'éléphant, quoique sa trompe me fît un peu peur lorsqu'elle s'approchait de mon visage et que j'apercevais l'intérieur rose et humide de ces deux trous qui semblaient me regarder.

Mais je l'aimais bien parce qu'il était fort et qu'il paraissait bon. Son petit œil me fixait, je le croyais du moins, j'étais sûr qu'il lisait dans mon regard l'affection que j'avais pour lui. Seulement je le trouvais un peu sale, et, je me le rappelle parfaitement, j'en étais blessé. « Il ne se lave pas, me disais-je, et pourtant il a de l'eau ! » Cela me choquait.

J'ai revu tout cela ce matin, j'ai arpenté le jardin dans tous les sens, allant à la recherche de mes impressions. Eh bien, je suis enchanté ! Vive la joie ! je suis jeune encore, car j'ai été ému comme un enfant ! Je me suis rappelé et j'ai été voir la grande horloge dont on aperçoit le mouvement et le balancier à travers une glace. C'était là, sous cette horloge, que nous nous arrêtions lorsque nous étions en promenade. Aux heures, aux quarts et aux demies, tous les regards se tournaient du côté de la grosse machine qu'on voyait s'agiter. Il y avait des ailes qui remuaient, des contre-poids qui descendaient, et toute une confusion de roues, de volants, de tiges s'agitant avec un bruit particulier ; puis on entendait des grincements ; on voyait le marteau s'élever lentement, retomber sur la cloche, et l'heure sonnait pure, vibrante, et à mesure que le son diminuait d'intensité on saisissait les vibrations qu'on aurait presque comptées. Cette impression me rappelait celle qu'on éprouve à la vue de ces vagues circulaires qui se produisent dans l'eau lorsqu'on y jette une pierre. À mesure que ces cercles s'élargissent et s'éloignent de leur point de départ, ils

deviennent plus lents, plus confus, mais plus saisissables au regard.

C'est au milieu de tous ces bons vieux souvenirs que mon temps de collège m'est revenu en tête, et je me suis assis tout exprès pour penser à toi, cher ami, qui te rappelles l'ami Z. et lui envoies de l'autre bout du monde une si cordiale poignée de main. Est-ce étrange, dis-moi : avoir jeté ensemble des pains de seigle à l'ours Martin et se retrouver un beau jour séparés par l'Océan, l'un à Paris, l'autre à Washington !... Il y avait ce matin pas mal de monde devant le lion. Il était étendu béatement, la tête contre la grille, les yeux à moitié fermés — un chanoine après le café.

Àun moment il se mit à bâiller et sa grande gueule s'ouvrit démesurément, sa crinière s'agita, il étira ses grosses pattes nerveuses et referma les yeux. Il était superbe de calme et de force. — Cependant les spectateurs étaient irrités de le voir dormir ainsi devant eux. On lui jetait des petites pierres et on lui adressait mille injures, — la grille étant en fer forgé et à l'épreuve. — À côté de moi il y avait un petit monsieur chétif, mal bâti, d'une mise extrêmement soignée, peigné, brillant, bien ganté et ayant un parapluie. Il regardait la grosse bête fixement, et pour ainsi dire sévèrement, et répétait avec une impatience visible et constante :

« Allons, voyons... Allons donc ! » Mais comme le roi du désert soulevait à peine les paupières et que ses larges flancs restaient immobiles, le monsieur se retourna brusquement en haussant les épaules et s'en fut.

Je m'en allai aussi, sans lever les épaules toutefois, et je sortis du jardin par la vieille porte qui donne sur les derrières de l'hôpi-

tal. J'étais curieux de revoir ce quartier, et je m'y enfonçai avec tant d'enthousiasme, que dix minutes après j'étais perdu.

Je me gardai de demander ma route, comme bien vous pensez, ayant du temps devant moi, et j'errai à l'aventure dans les ruelles. — Vous n'avez pas idée de ce qu'est ce coin de Paris. On est à cinq cents lieues du boulevard des Italiens. Autres têtes, autre population, autre architecture. Des terrains vagues contenus dans des murs qui croulent, des baraques en planches toutes pleines de haillons, puis dans des cours immenses des montagnes de tan jaunâtre que travaillent des hommes demi-nus. Aux petites fenêtres étroites des giroflées, un gilet qui sèche ou une fille qui chante. — Au fond de cette cour de grandes routes sombres où l'on distingue confusément les premières marches vermoulues d'un grand escalier à rampe de bois. — À gauche, au milieu de débris et de planches noirâtres, les enroulements d'une grille Louis XV perdue dans la poussière et les toiles d'araignée. On ne sait où l'on est, on croit découvrir dans la pierre sombre un écusson à moitié effacé, et tout à coup on entend le chant du coq. C'est une vacherie qui est derrière le mur. On fait dix pas et par une petite porte étroite on plonge dans une autre cour. De la paille et des poules, deux espèces de chaumières au pied desquelles croît l'herbe, et, dans le fond, des arbres, un marais, des carrés de légumes, et une fille en sabots, jupon court, les bras nus, tourne la manivelle d'un puits. C'est une ferme en pleine Normandie. — Plus loin, un grand mur qu'on suit pendant longtemps et qui rend la rue sombre. De grands marronniers apparaissent au-dessus de ce vieux mur couronné de mousse et de lierre. C'est un couvent qui est là derrière : voici la petite porte avec ses clous saillants, sa serrure à peine visible sous la poussière et la boue ; à droite et à gauche, deux bornes immenses et

pointues. Au milieu de cette porte épaisse, enfoncée dans la pierre, est un grillage à barreaux solides, puis une petite croix. Des enfants déguenillés montent sur les bornes, jouent aux billes dans les coins, et tout à coup dans cette ruelle sombre, humide, et qui sent le renfermé, on entend le son lent et triste de la cloche à travers les arbres. Cloche de monastère, plaintive et discrète, pénétrante. On songe à la Chartreuse de Pavie, et, en se retournant, on aperçoit un écriteau sur lequel on lit : Pension bourgeoise. Trois marches, une porte à barreaux verts et, dans l'intérieur, un jardinet à sable jaune, une treille, un vase au fond, et deux petits Amours en plâtre, à droite et à gauche d'un banc de gazon.

Est-ce la pension bourgeoise où Vautrin enjôlait Rastignac ? N'était-ce pas dans ce quartier ? — Oui, sans doute. — Voilà la salle à manger du rez-de-chaussée, avec son papier jaune, son armoire en sapin jouant l'acajou ; la table est mise et une odeur de pomme moisie arrive jusqu'à moi. Oui, oui, madame Vauquier est là, dans la cuisine, qui taille les côtelettes et coupe les oignons. Derrière ce petit carreau fendu, orné de papier gris, n'est-ce point la large face du vieux Trompe-la-Mort qui fait mousser le savon, le rasoir à la main ? Mais passons !

D'immenses hangars encombrés de ballots. — les poutres noires s'enchevêtrent ; se perdent dans l'obscurité, et tout un monde d'êtres étranges, vêtus de loques, les bras nus, chaussés de souliers sans semelle, grouille dans ce milieu puant. C'est le dépôt d'un chiffonnier en gros. Là, une montagne d'os, ici un amas de vieux papiers, d'énormes balances pendent du faîte. Repaire de bandits, Cour des Miracles, comptoir du commerce… qu'est-ce ? Les ferrailles amoncelées semblent être des armes cachées sous la poussière. On entend des bruits de chaîne… Mais

un sergent de ville qui passe accepte une prise de tabac du maître de la maison qui flâne sur sa porte, son gros ventre en avant.

Àdix pas de là, une petite boutique de bric-à-brac où sont étalés dans une confusion charmante des chapelets, des boutons de culotte, des tabatières en cuir bouilli avec le portrait du général Foy et le profil des quatre sergents de la Rochelle, surmontés d'une étoile rayonnante. Des roulettes, des tenailles ébréchées, des vases sans anse et des anses sans vase, et des milliers de choses sans forme, sans nom. — Cela a l'air d'un rêve. N'est-ce point là la boutique d'un pauvre juif du Ghetto ? Sommes-nous dans le Transtévère, ou dans une de ces ruelles tortueuses qui descendent au Bosphore ? Pourquoi ce vieux truand paraît-il souriant dans cette masure, au milieu de ces épaves ? — Je m'approche : il lit le Petit Journal en caressant un chat qui ressemble à un vieux manchon.

Tout à coup je me trouve au milieu d'une place immense, pleine de décombres sur lesquels l'herbe commence à pousser. Sur les hautes buttes de terre, des enfants jouent et des femmes tricotent au soleil. Au loin, à l'horizon, une silhouette d'église ou de couvent, je ne sais, se détachant sur le ciel bleu au milieu des grands arbres, puis, vers la gauche, une masure fendillée sur laquelle je lis : Théâtre Saint-Marcel — un théâtre éphémère, car il va bientôt disparaître.

Mais je n'en finirais pas, cher lecteur, si je voulais tout dire, et vous êtes déjà trop bon d'avoir consenti à vous perdre avec moi dans ce quartier perdu.

Si toutefois vous voulez m'en croire et êtes amateur de sensations étranges et de flânerie pittoresque, au sortir des Tuileries

ou de la Madeleine, faites-vous conduire bien vite derrière l'hospice de la Pitié et marchez au hasard jusqu'à l'Observatoire. Vous crotterez vos bottes, mais vous aurez lu un roman.

gustave droz.

Fontaine Cuvier.

Série 2 · Un bal à l'Hôtel de Ville

UN BAL À L'HÔTEL DE VILLE

PAR GUSTAVE DROZ

À Madame de B***, à S... (Indre-et-Loire.)

J'y ai été, ma bonne chérie. J'avais une robe de mousseline blanche toute garnie de petits bouillons ; une neige, une crème fouettée. Ajoute à cela une large ceinture bleu-clair avec un nœud géant, comme on les porte. Sylvani m'avait coiffée en mousse, c'est-à-dire que mes cheveux étaient frisés, entortillés, mêlés, enchevêtrés ; — ça ne ressemble à rien, mais cela n'est pas laid du tout, et, ma foi, j'étais gentille. Paul me l'a dit, je me le suis dit aussi — j'étais gentille, et je te permets de le répéter.

Il faut te dire que la fête commence par un grand froid aux pieds. Trois jolis quarts d'heure de queue, on a beau dire, c'est long — c'est surtout long parce qu'on attend, parce qu'à travers les glaces de la voiture toutes couvertes de buée on aperçoit sur le trottoir des centaines de curieux à l'œil moqueur, au nez rouge de froid, qui vous regardent en riant. La lumière des becs de gaz se

reflète sur tous ces curieux ; les sergents de ville pataugent dans la boue, courant de ci, courant de là, tandis que les gardes à cheval, sous leurs manteaux à grands collets, reçoivent avec soumission la pluie du ciel, dont les gouttelettes ruissellent en brillant sur leurs casques d'acier. — Au milieu de cette place boueuse et de ces gens transis, dont une glace me séparait, je sentais que je n'étais pas trop mal, et je m'en félicitais ; j'enfonçais mes pieds dans la fourrure, et je me faisais l'effet d'une plante rare dans une serre bien chauffée, lorsque la neige tombe au dehors.

Bientôt, j'ai aperçu la foule plus éclairée, j'ai vu un plus grand nombre de sergents de ville pataugeant, puis le roulement de la voiture est devenu plus sonore, — nous entrions sous une voûte, — et, après avoir traversé une cour pleine de laquais courant et de chevaux piaffant, nous nous sommes arrêtés. La portière s'est ouverte sous la main empressée d'un commissionnaire ayant une plaque sur le bras comme à la porte de Saint-Roch, et le marchepied s'est abaissé sur un grand tapis rouge. On entre d'abord dans un immense vestibule, une espèce de vestiaire orné dans toute sa longueur d'un vaste comptoir, d'une vaste table, comme tu voudras, semblable à ce qu'on voit dans la salle des bagages d'un chemin de fer ; c'est là qu'on dépose ses habits. De l'autre côté de la galerie, une armée de valets de pied, contenue péniblement par une barrière, vous dévisagent et paraissent s'amuser beaucoup. Dans le fait, le spectacle doit être curieux. C'est là qu'on se décapuchonne, c'est là que les papillons sortent de leur coque.

Vous avez vu entrer un gros monsieur caché dans son collet, perdu dans un gros pardessus, coiffé d'un vieux chapeau qui lui couvre les yeux. Ce monsieur ne représente pas — bien. — Mais,

tout à coup, le chapeau disparaît et vous apercevez un de ces beaux crânes de général, brillant comme un cuivre, avec deux belles petites touffes de cheveux blancs, des moustaches de neige, un œil de militaire, des pommettes rosées. — Le collet s'abaisse et le cordon rouge apparaît. — Le paletot est enlevé, et vous voyez des brochettes étincelantes, des crachats étourdissants. Je serais restée là une demi-heure à regarder toutes ces transformations, si je n'avais entendu dans le lointain un vague murmure d'orchestre et cette rumeur charmante qui sent le bal et vous invite. Une femme de chambre, des épingles dans les dents, s'était mise en devoir de faire bouffer ma jupe et d'étaler ma queue, mais cela avec une grande vivacité ; il y avait foule et le nombre des jupes à faire bouffer augmentait à chaque instant. Nous avons pris à gauche, et nous nous sommes trouvés au pied d'un grand escalier féerique.

Figure-toi — c'est difficile à raconter — figure-toi les vêpres du jour de Pâques. D'abord, deux suisses rouges et brodés se tiennent immobiles sur la première marche, soutenant gravement leur hallebarde dorée, puis, au milieu d'une forêt indéfinissable de plantes et de fleurs noyées dans des flots de lumière, une double haie de valets rouges à culottes blanches, et de gardes à cheval avec leurs grandes bottes brillantes, leurs baïonnettes qui brillent aux lumières comme l'épée de l'Archange, et leurs casques à crinière où se reflètent tous les environs. Cela fait un tas de petits tableaux de Meissonier. — N'est-ce pas Meissonier qui fait de tout petits bonshommes ? J'étais étourdie, ma chère, et je voyais tant de choses à la fois que je ne distinguais rien. L'escalier était rempli de monde : c'était un chaos d'épaules nues, d'habits noirs, de têtes chauves, de coiffures, de diamants, de dentelles s'agitant lentement. Les jupes de satin traînaient par

derrière sur le tapis rouge de l'escalier, les bottes vernies criaient coquettement, et au milieu du frou-frou de la soie et des chuchotements contenus, les éclats de l'orchestre arrivaient par bouffées. On aura beau dire, vois-tu, c'est une chose charmante que cet escalier à gravir en toilette de bal, au milieu des fleurs et de ces deux haies de valets et de cavaliers — ça flatte — seulement, c'est très-drôle, les valets me faisaient l'effet de sergents de ville sans moustaches. Tous très-beaux, mais pas assez frisés. — Moi, j'aime les domestiques avec les favoris en rouleau, le col roide, l'air anglais… enfin, j'ai mes idées là-dessus. Mais je continue. Au haut de l'escalier, nous entrons dans les salons ; une bouffée de chaleur… odorante vous frappe en plein visage. J'aperçois, comme à travers une gaze jaunâtre, une fourmilière de têtes, et au-dessus un horizon, noyé dans la vapeur, de voûtes, de colonnes dorées, de lustres — un rêve, ma chère ! Je me pinçais pour ne pas avoir l'air surprise, mais, au fond, j'étais émerveillée.

Tout à coup, les personnes qui étaient devant nous s'inclinent, puis tournent à droite, et nous nous trouvons en face d'un monsieur et d'une dame qui nous souriaient avec une bienveillance charmante.

« Le Préfet, » me dit Paul à l'oreille. — Je n'ai que le temps de m'incliner de mon mieux, mais ce salut-là demande à être un peu préparé et j'ai bien vu à la façon dont les autres l'ont exécuté ensuite qu'il n'était point commode de le faire convenablement. Ce qui serait difficile pour moi, si j'étais à la place du Préfet, ce serait de ne point éclater de rire au nez de certains de mes invités. Il faut croire que le caractère se peint dans le salut, car pas un ne se ressemble ; ceux-ci s'inclinent trop bas et semblent demander d'avance l'indulgence pour les nombreuses glaces qu'ils vont ab-

sorber. Ceux-là saluent d'une façon cavalière ; ils sont chez eux et ont pris à la lettre la carte d'invitation où monsieur le Préfet les prie de lui faire l'honneur, etc. Il en est d'autres qui saluent avec précipitation en se cachant derrière quelqu'un. On devine leur émotion ; ils ont dû songer à cette formalité en dînant. Les gros messieurs saluent de la tête, les maigres saluent du dos, et tout le monde, après avoir rendu ses devoirs aux autorités, paraît grandi d'un pouce.

Àquelque distance du maître de la maison, il y avait un grand maigre campé sur une jambe comme un maréchal en bronze sur son piédestal ; il était debout, droit au milieu d'un parterre de femmes assises, immobile, la tête renversée, la main gauche dans son gilet très-décolleté ; les yeux dédaigneusement voilés, il regardait défiler la foule devant lui. De temps à-autre il lançait un regard sur le Préfet ; si ce dernier faisait un mouvement, il copiait rapidement ce geste et rentrait dans sa gravité officielle. Je ne serais pas étonnée que cet original s'imaginât qu'il présidait la fête.

Àpremière vue, ces grands bals ont ceci de désolant, qu'on se sent absolument effacée, perdue. Quand on n'a pas une tournure de princesse et pour 2 ou 300 000 francs de diamants, on est absolument anéantie. Ma pauvre petite toilette, que je trouvais si gentille, me paraissait affreuse. Mais, au bout d'une heure, je suis revenue à des sentiments meilleurs. Il faut voir en détail et comparer pour se rendre bien compte. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'on a l'air d'un paquet ; les chignons bas, si coquettement qu'on les accommode, paraissent vieux comme Hérode. Le chignon haut, plus haut que le sommet de la tête et formé par deux énormes coques, voilà la vraie mode. On a un peu l'air d'avoir un casque en cuir verni, mais cela va admirablement avec les tailles

courtes. — Une autre coiffure qui me paraît lutter avec la coque en l'air consiste à ne point être coiffée du tout ; imagine-toi un paquet de crin se terminant par une masse informe de boucles folles à moitié défrisées et flottant au gré du zéphyr !

Je ne crois pas qu'on puisse trouver plus original et plus laid. J'ai remarqué une jeune femme tout de rouge habillée, et qui était ainsi coiffée ; de plus, elle s'était plaqué sur la tempe un énorme papillon. J'en ai rêvé la nuit dernière. Je crois que depuis la guerre d'Amérique il y a un grand nombre de sauvages qui se réfugient en Europe. Ce qui n'était point sauvage du tout, mais adorable, c'est la toilette blanche d'une charmante jeune femme que j'ai suivie pendant dix grosses minutes. Elle avait une jupe très-bouffante en tarlatane et, par-dessus, une veste en satin blanc avec larges poches et brodé en jais blanc. Dans ses cheveux coiffés un peu à l'aventure, elle avait trois rangs de grosses perles blanches et pas autre chose qu'une figure ravissante et une tournure délicieuse. Beaucoup de cheveux tressés en nattes épaisses et entremêlées de larges lacets d'or, le tout formant chignon. Mais je n'en finirais pas si je voulais te raconter tout ce que j'ai vu. Toutes les femmes se regardent, se suivent de l'œil avec un sans gêne parfait. Dans la grande galerie surtout, où les femmes sont en espalier, on se regarde littéralement sous le nez. — Oh ! ma chère, cette grande galerie, quel rêve ! et quelle splendide hospitalité ! un orchestre étourdissant, logé dans la voûte à l'une des extrémités, jouait, lorsque nous sommes entrés, un quadrille de chasse, et tu n'as pas idée du spectacle qu'offrait cette foule s'agitant au milieu de toutes ces splendeurs. Je ne m'y connais pas, mais je n'aime pas beaucoup les peintures un peu tristes qui ornent la voûte de cette galerie, on les dirait faites pour une

église, de sorte que lorsqu'on regarde en l'air on voudrait entendre un orgue au lieu de l'orchestre de Strauss.

La grande galerie est splendide ; mais ce qui est adorable, ce sont les innombrables salons qui suivent et précèdent la galerie. On n'y danse pas, mais on y cause, on s'y promène, l'on s'y fait voir et l'on y regarde les autres. Il y a dans les coins des petits cercles de femmes chuchotant, riant, lorgnant, confondant leurs jupes et leurs dentelles dans un délicieux fouillis. Cela ressemble au jardin des Tuileries, le costume de bal en plus et les bébés en moins. Il y avait là une petite dame un peu trop grasse, mais rien qu'un peu ; elle se remuait, se penchait vers sa voisine, se renversait dans son fauteuil doré, puis se repenchait encore, et, à chacun de ses mouvements, elle éclatait d'un rire bruyant en montrant ses trente-deux dents, tandis que toute sa poitrine tremblait comme de la gelée de pomme. Non loin de là se tenait un monsieur couvert de croix et de crachats, c'est à coup sûr le plus décoré que j'aie vu ce soir-là ; un petit cercle d'hommes pleins de prévenance l'entourait. Ce monsieur est un docteur célèbre, monsieur Ricord, qui a pour spécialité, à ce que m'a dit Paul, de soigner les maladies de poitrine. J'ai tout de suite pensé à Emma, si elle voulait le consulter. Une chose à remarquer, c'est que partout où il y a une cheminée on est sûr de trouver devant un monsieur jouant avec la chaîne de sa montre : debout, s'appuyant sur un coude, les épaules effacées et regardant devant lui. Ce monsieur semble attendre qu'on vienne le saluer. Il est frais, rose, le nez court, les lèvres minces, deux favoris blonds et légers se jouent sur ses chairs fraîches ; son front a cette calvitie officielle qui permet aux cheveux de ne point être coiffés. Il a, dans son ventre qui avance, une majesté incontestable. Il salue de son gant les amis qui passent, ou familièrement leur pose la main sur l'épaule en

leur disant : « Eh bien ! mon gaillard, quoi de nouveau ? » Diplomate ou banquier, ministre ou artiste, il a le même aspect : c'est l'homme qui se fait voir et compte sur l'effet produit. Il bat la mesure tout en causant, et lorsqu'on passe devant lui il élève la voix et dit tout haut : « Comment va l'amiral ? » Sa femme est à deux pas de lui, jouant de l'éventail et parlant italien à deux jeunes bruns aux yeux creux, à la moustache effilée, sur l'habit desquels une bijouterie douteuse s'étale coquettement. Ces deux jeunes méridionaux ont du coiffeur, du chevalier d'industrie. Peignés comme des domestiques, trop hardis dans leur galanterie, ils chuchotent à l'oreille de la dame en lui regardant l'épaule, et la dame est ravie d'être traitée comme une fille par ces étrangers en carton doré. Ces libertés d'allures l'enchantent. Avec elle on est entre hommes. Elle est femme politique sans doute. Ses gestes sont saccadés ; hardiment, elle dégage ses épaules de son corsage, qui la gêne pourtant peu. Elle regarde les hommes en face, leur rit au nez sans façon, et, de temps en temps, un mot d'argot qu'elle a laissé dire devant elle se glisse dans sa conversation. Est-ce la maîtresse de ces gens aux moustaches noires ? On le croirait aux chuchotements confidentiels qu'ils échangent, aux rires bruyants et intimes qu'ils se lancent à bout portant en se regardant dans le blanc des yeux. Détrompez-vous, cette femme est la plus honnête du monde. Épouse dévouée, quoiqu'en public elle affecte de porter les culottes, elle travaille pour son mari ; c'est à elle qu'il doit d'être député, à elle qu'il doit son ruban rouge ; à l'heure qu'il est, elle travaille sa rosette. Les deux étrangers, qu'elle appelle négligemment il signor comto ou bien caro mio, sont pour elle ce que sont pour les pharmaciens les bocaux verts et bleus qu'ils mettent à leur devanture ; ça ne sert à rien, mais ça meuble et surtout ça tire l'œil.

Peste ! que voilà un petit homme qui court vite ! C'est le monsieur qui cherche quelqu'un. Actif, vif, remuant, les yeux ouverts, la bouche entr'ouverte et prête au sourire, il pose visiblement pour l'homme qui va beaucoup dans le monde. Son habit ne le gêne pas, il n'est point intimidé. Le bal, c'est son élément, il se faufile, coudoie les gens, passe entre deux femmes qui causent et dit pardon en se débarrassant de son pince-nez par une petite grimace et un effort du nez, il n'y met pas la main. Un maître de maison ne court pas avec plus d'aisance sur ses propres tapis qu'il ne le fait sur ceux de M. le Préfet. Il est préoccupé, regarde à droite et à gauche, sourit en passant, lance des poignées de main. Tous les gens qu'il rencontre sont des amis intimes.

« Vous allez bien ? — Pas mal, merci. — Je me sauve, je cherche quelqu'un. — Jolie fête. — Oui, très-jolie, comme a l'ordinaire ! — Je suis venu pour dire un mot au duc… adieu… vous ne l'avez pas vu ? — Qui ? — Le duc. — Non. — Je me sauve. »

Àtrois heures du matin, ce petit homme actif et qui tient de la place cherchera encore le duc. Quand il passe devant un buffet, il ôte un gant, s'approche rapidement, écarte les voisins, et avec distraction en mettant avec assurance son pince-nez à cheval sur son nez crochu, il empoigne rapidement le gâteau le plus gros, la tasse la plus pleine. Il sait dire tout haut aux maîtres d'hôtel : « Donnez-moi du bordeaux, » et comme on lui répond que par hasard il n'y en a pas, il a l'air mécontent et ajoute : « Non, je ne veux rien s'il n'y a pas de bordeaux ; » puis, s'éloigne avec rapidité, car au fond il cherche toujours quelqu'un.

Dans un petit salon simple, debout devant trois femmes assises qui soufflent sur leur glace, est un vieillard maigre, aux cheveux blancs tombant sur ses épaules. Son habit noir, trop court

des basques, est boutonné jusqu'au menton. Une grosse rosette aux mille couleurs flétries sort de sa boutonnière. Sa cravate blanche a l'air d'un essuie-main plié en quatre et noué à l'aventure. Son pantalon à la mode de 1840, — l'année de la fin du monde, — couvre aux trois quarts ses bottines vernies trop neuves, sous la semelle desquelles on pourrait lire : Chaussures à vis garanties, rue du Bac, prix fixe.

Ce monsieur, c'est un savant, il a mis soigneusement ses deux gants sous son bras et, un peu voûté, déguste une glace par menues fractions devant ces trois dames. — L'une d'elles, celle du centre, la mère des deux autres et l'épouse du savant, a une robe de satin puce, des gants trop courts qui sentent la benzine, un bracelet en cheveux au bras gauche, un grand nez jaune, des petits yeux ronds, un lorgnon en bronze d'aluminium, cadeau de l'inventeur. — Trois cheveux gris par devant roulés en boucles et deux par derrière. Aux oreilles deux camées de la plus grande beauté trouvés dans un tombeau d'Égypte et offerts par un collègue de l'Institut. Les deux jeunes filles, qui sont à droite et à gauche, sont rouges comme des cerises ; quelques boutons de jeunesse sur les épaules, leur mère les surveille, et, tout en soufflant leur glace, elles suivent du regard un Persan qui passe, coiffé de son bonnet comme une chandelle de son éteignoir.

Ce qu'il y a d'adorable dans la splendide hospitalité de la ville, c'est qu'on retrouve dans ces salons Paris tout entier, celui qui n'est pas brouillé avec le pouvoir ; tous les types y sont représentés, et pour peu qu'on regarde il n'est pas difficile, en fixant l'un de ces mille visages qui passent devant vous, de définir la position sociale de celui auquel il appartient.

Personne ne niera que tous les généraux du monde n'aient des rapports entre eux et une physionomie commune. Le diplomate étranger ou français n'a-t-il pas un regard à lui, une mine à lui, et ainsi des autres ? Les femmes sont plus difficiles à reconnaître. Elles ont une finesse de tact qui les aide à se transformer à leur gré et à se copier l'une l'autre, grand but de leur vie : avoir l'air ; il est impossible d'admettre qu'un homme les déchiffre à livre ouvert.

Entre une femme jolie et une autre femme jolie il n'y a pas de différence appréciable, toutes les distinctions sociales s'effacent ; tandis qu'entre un bel homme et un autre bel homme il y a souvent un monde, il peut y avoir l'abîme qui sépare un coiffeur d'un ministre.

J'ai vu aussi la plus jolie femme de Paris ; je l'ai vue en cent endroits, à la fois blonde ou brune, petite ou grande ; elle se tient au milieu du salon, sur une chaise, s'il est possible, pour qu'en tournant l'on puisse voir ses épaules. Quand tout le monde est assis on la voit se lever tout à coup pour serrer la main d'une amie qui passe, surtout lorsque l'amie est moins jolie qu'elle. Elle parle continuellement, mais on sent que ses paroles n'ont aucune importance, c'est comme une basse continue qui accompagne son regard. Son regard ! toute son âme est là ! Elle les voile, les ouvre démesurément, les cache sous son éventail, ces yeux qui sont les plus beaux de Paris ! Ils causent, ces yeux, rient, pleurent, chantent. Ils sont chargés à mitraille, elle le sait et volontiers elle dirait aux gens qui passent : « Messieurs, prenez plus à gauche, je ne suis pas sûre de mon œil. » Du reste, étant depuis longtemps la plus jolie femme de Paris, elle est un peu gâtée et n'est contente de rien. Elle trouve les sièges trop durs, les

salons trop chauds, les invités trop nombreux, les glaces détestables et les gâteaux aussi ; elle goûte à tout cela et le rejette bien vite sur le marbre du buffet en faisant la grimace, puis continue sa promenade qui ressemble à un triomphe, arrache une fleur en passant près d'un massif, laisse traîner pompeusement la queue de sa robe blanche et pousse un cri en s'affaissant si par malheur on marche dessus.

Près d'une fenêtre, un gros monsieur tâte le rideau de sa main dégantée. Forte chaîne au gilet, grand faux col, nœud tout fait à la cravate. Ce monsieur, qui paye ses contributions, trouve qu'une partie notable de ce rideau lui appartient, et fait part de cette idée à son épouse, qui lui répond : « Comment ! une partie du rideau, tu veux dire le rideau tout entier ; tu vois bien que c'est fil et coton. Ça fait pitié, avec ce que nous payons tous les six mois ! »

Le ciel, qui aime les oppositions, veut qu'à côté de l'homme qui possède ce rideau passe toute une famille : le père, la mère et l'enfant. Gens modestes, on le voit d'abord, ils glissent plutôt qu'ils ne marchent, s'inclinent devant les laquais, ne s'assoient qu'à moitié dans les sièges profonds et comptent les bougies des lustres. Ils abordent les buffets de côté, le long du mur, et, d'une voix qui n'est pas rassurée, demandent deux demi-glaces à la pistache et un verre d'eau sucrée. Ils ont ôté leur gant ; mais le père, qui n'a pas de cuillère, a peur d'être indiscret en en demandant une. Madame, d'un air inquiet, porte souvent la main à son abondant chignon ; elle semble craindre un accident. Elle échange avec son mari un petit regard fin comme l'ambre, et celui-ci tire aussitôt son gilet trop court qui remonte avec obstination. On de-

vine qu'elle lui a dit : « Ton gilet ira bien encore cette fois-ci… Tire-le de temps en temps. » Passons.

Nous nous asseyons sur les divans moelleux d'un petit salon.

De grandes plantes exotiques tapissent le fond de la pièce. On est bien là. Le murmure du bal n'y arrive que confusément. À côté de nous, deux messieurs, étalés avec grâce, causent entre eux. Les belles personnes ! quelle exquise distinction, et avec quelle nonchalance élégante ils savent dire les choses. Écoutons :

premier monsieur, aplatissant le nœud de sa cravate et réprimant un bâillement. — Vous êtes donc infatigable ?

deuxième monsieur. — J'ai encore à voir tout le Nord et puis Constantinople.

premier monsieur. — Vous avez vu l'année dernière Madrid, Alger, Milan, Venise. Venise ! (Second bâillement.) Mon rêve !

deuxième monsieur. — Fétide, Venise… Madrid aussi. Tout cela se ressemble.

premier monsieur. — Et Alger, et Milan ?

deuxième monsieur. — Infect Alger, Milan infect… Je vous le dis, toujours la même chose. Venise, pas mal en comblant le grand Canal… pas le diable que de combler le grand Canal ! Mais l'incurie, que voulez-vous, l'incurie !… Voulez-vous faire un tour ?

premier monsieur. — Volontiers.

Je transcris mot pour mot ce que j'ai entendu ; mais ce que je ne peux exprimer, c'est la nonchalance tout aristocratique, le

laisser aller, l'aisance avec lesquels tout cela était dit.

Mais je m'aperçois que ma lettre prend des proportions folles, et dire que je ne t'ai pas raconté la dixième partie de ce que j'ai vu !

Pour me résumer, je me suis amusée comme une folle. Tu connais ces portraits-cartes photographiés ? Eh bien ! figure-toi un millier de ces portraits grouillant dans la boutique étincelante d'un joaillier.

Ce qu'il y a de remarquable dans la grande galerie où l'on danse, c'est l'éclat entraînant de l'orchestre et le calme officiel des danseurs. On se regarde, on observe, et l'on sent qu'on est trop observé. — Par-ci, par-là, un clerc de notaire ruisselant risque un cavalier seul plus délicat, mais cela fait tache, et la dame décolletée jusqu'au milieu du dos, qui lui fait vis-à-vis, rougit visiblement. Les valses offrent un aspect particulier, on n'a pas idée du nombre de gens qui dansent de travers et sont insensibles à la mesure. Les femmes s'en tirent encore, cachant sous leurs jupes les erreurs de leurs pas, mais les hommes sont prodigieux. Sur dix danseurs, on jurerait qu'il y a quatre singes, trois ours et deux boiteux. Tout ce monde se heurte, s'assomme, geint, grimace, transpire à qui mieux mieux, et l'ensemble ressemble pas mal à un millier de pois secs qu'on secoue dans un panier. Mais la partie grave de l'assistance ne prend pas part à ces plaisirs. Les uniformes étrangers surtout ont une gravité merveilleuse ; plastronnés, serrés, sanglés, rouges comme une rose-de-roi ou pâles comme un col de chemise, suivant leur tempérament, ils remuent peu, boivent peu, rient peu, ne parlent pas et sont en nage. On les voit errer comme des ombres, et faire ouf ! dans les petits coins en s'asseyant sur la moitié d'une chaise. Cette chaise me fait pen-

ser au mobilier de l'Hôtel de Ville, qui est tout à fait particulier. Il est élégant de temps à autre, solide toujours. On dirait ces fauteuils-là construits par les Romains. Ils tiennent au mur et ne sont pas déplaçables. Je ne leur trouve qu'un défaut : c'est qu'en y prenant place il semble qu'on ait une borne-fontaine dans le dos. Les armes de la ville, la trirème à la voile flottante, qui est sculptée et ciselée partout, vous meurtrit les épaules. Je ne parle que des fauteuils, je n'ai vu qu'eux ; je n'ai aperçu dans aucun des salons ces petits meubles qui dénotent un intérieur habité. Dès fleurs et des herbes, pas davantage. Rien ne traîne, et, avec la meilleure volonté du monde, il n'y a rien à voler. Je ne m'en plains pas personnellement, mais il s'ensuit que ces salons si pleins de monde paraissent un peu vides.

Les pendules elles-mêmes, et il y en a sur chaque cheminée, ont la majesté imposante et pesante des meubles. Trois hommes forts ne soulèveraient pas la plus frêle. Au milieu de ces monuments compliqués on cherche avec curiosité le cadran, et quand on l'a trouvé on regarde à sa montre, tant il semble impossible que ces blocs servent à indiquer l'heure.

Par exemple, ce qui est digne de tout éloge, c'est la façon dont sont distribués les buffets. J'en ai compté quatre, ce me semble, et tous servis à profusion. Mon mari croyait reconnaître dans l'un des maîtres-d'hôtel son tambour de la garde nationale, — quelle plaisanterie !

« Je t'assure que c'est lui, me disait Paul, je reconnais ses gants. »

Le fait est qu'ils ont des gants uniques ! Je ne me plaindrais pas qu'ils soient trop longs, ces gants, si le bout pendant d'un des

doigts n'avait trempé dans le bouillon qu'on me présentait. J'ai offert immédiatement la tasse à un diplomate suédois qui était à côté de moi. Pourquoi ce monsieur était-il diplomate et Suédois ? — Je ne sais ; il avait des yeux bleus, des moustaches vertes, et autour du cou un cordon jaune citron… ça ne peut être qu'un Suédois. Peut-être cependant me suis-je trompée.

En somme, ma bonne chérie, ces fêtes officielles sont extrêmement curieuses et amusantes, et il est indispensable d'y aller de temps en temps.

Mon mari me disait en montant en voiture : « Tu sais, ma chère, il faut au moins deux fois par an manger la bisque d'écrevisse dans un restaurant trop doré, pour sentir tout le prix d'un petit dîner chez soi. »

Je t'embrasse sur les deux joues : Ta Louise.
Pour copie. gustave droz.

HÔTEL DE VILLE.

Série 3 · Le Petit Chose

LE PETIT CHOSE

PAR GUSTAVE DROZ

Le petit A. de B…, plus connu sous le nom du petit Chose, est ce qu'on appelle un fort joli garçon. Il est pâle, blond, favoris clair-semés et roulés comme un tuyau de gouttière. Il a les épaules basses et étroites, le cou long, une poitrine de volaille, les

jambes maigres, les genoux un peu en dedans, une voix d'enfant de chœur, l'œil éteint derrière sa vitre. Du reste, mise extrêmement recherchée et peu d'orthographe.

C'est un garçon qu'on voit partout. Il eut été bachelier comme tout le monde sans une liaison qu'il eut en rhétorique et qui fit alors assez de bruit dans Paris. Cette liaison fut, à vrai dire, la seule toquade sérieuse qu'il se soit payée. Il ne la regrette pas, mais du diable si on l'y repince. C'est idiot ces bêtises-là. Il n'en est pas moins le camarade sérieux de la grosse Niniche et de la petite Ninoche et d'une foule d'autres petits chiens chéris qui n'ont pas de secrets pour lui. Leur intimité est si grande que cela ressemble à des relations de famille. On se dit tu, on se connaît, on s'estime, on jabote ensemble, et au besoin même on se fait une politesse de temps en temps, mais rien de plus ; le petit de B… a fait ses preuves et tout le monde sait qu'il n'est point homme à se laisser repincer. « On les connaît ces blagues-là ! c'est pas plus drôle qu'autre chose et ça coûte trop cher, pas vrai, Niniche ! » Et Niniche est bien obligée de dire oui et d'éclater de rire, car le petit de B… a parfaitement raison. Quoi qu'il en soit, ils ne se brouilleront pas pour cela ; ils étaient hier au soir à la première du Gymnase, tous deux décolletés et mangeant dans le même sac. Demain vous les verrez encore aux courses. C'est aux courses surtout que le petit de B… est joli et triomphe. Il est partout à la fois, se faufilant au milieu des voitures, passant sous la tête des chevaux, montant sur les marchepieds. En deux heures il a trouvé moyen de serrer deux cents petites mains parfumées, il a bu dans tous les verres, dit une bonne blague à toutes, frôlé toutes les jupes, salué du bout des doigts, à l'italienne, un nombre incommensurable d'amis intimes.

Il veut s'en aller, mais voyez, cela ne lui est pas possible :

« Dis donc, de B..., viens donc ! — Alfred, mon chien, j'ai quelque chose à te dire ! — Voyons, ne fait donc pas la bergère, Alfred ! — De B... ! Alfred ! Eh ! là-bas !... psst... »

Et l'on ne dira pas que ce soit calcul ou intérêt qui attire ces demoiselles. Elles aiment le petit de B... tout simplement parce qu'il est leur ami ; il est dans leur intimité, connaît leurs petites affaires et y prend intérêt ; il est au milieu des cancans, des bavardages, des potins de tous ces petits anges, comme le poisson dans l'eau, souriant en se faisant les ongles, lâchant de temps en temps le conseil toujours bienveillant de l'homme qui s'en fiche ; mais tout en bâillant à deux battants pour conserver sa dignité, il s'amuse beaucoup et prend un vif intérêt à tout cela. Il fait ses visites après son déjeuner, vers une heure et demie, et, tout naturellement, on le reçoit dans le cabinet de toilette où madame achève de s'habiller. La pièce est douillette, parfumée, on y est entre hommes, dans la coulisse pour ainsi dire, et l'on y bavarde tranquillement au milieu d'un luxe épicé qui ne coûte rien et aide à la digestion. C'est dans ce boudoir que le coiffeur de la petite Chose est devenu le sien et qu'il a eu l'idée charmante de porter ses cheveux frisés en boule, sans raie ni séparation. C'est là qu'il a fait connaissance des seuls savons dont un homme élégant puisse se servir, et aussi d'une foule de liqueurs et de pâtes qui, véritablement, donnent à la peau du velouté. C'est là, dans cet endroit béni, qu'un beau jour, en riant comme un fou, il se laissa étaler sur la face une toute petite couche discrète de blanc nymphéa et que, riant toujours de plus en plus, il risqua une pointe de pencil japonais, au coin de l'œil... un rien. Mais cela lui donna si bonne

mine qu'il a conservé l'usage du pencil japonais et du blanc nymphéa pour sa toilette du soir.

Je dis toilette du soir, mais il trouve moyen d'en faire bien d'autres en dépit des occupations dont sa journée est pleine comme un œuf.

Vers midi et demi, le petit de B... se réveille à peu près, bâille un instant et sonne son valet de chambre qui fait le jour chez lui. Quelques minutes après il passe dans la pièce voisine où son bain l'attend. C'est, étalé dans cette onde pure et parfumée, qu'il ouvre ses lettres, fume une cigarette, lime ses ongles en chantonnant, gourmande son bottier ou discute avec son tailleur.

Il se lève bientôt, présente au peignoir sa peau trop blanche, son petit dos voûté, et, quelques instants après, chaussé, entortillé dans sa robe de chambre, il se met à table. Sa cuisinière est bonne ; c'est une cuisinière de déjeuner, toute spéciale, et qui s'y entend. Le petit de B..., bien entendu, ne dîne qu'au cabaret : chez Bignon, chez Riche, au Grand-Hôtel, ou, mieux encore, au Cercle. Ne lui parlez pas de la Maison-Dorée ou de n'importe quel autre restaurant... gargottes infectes que tout cela ! (Le petit B... est très-entier dans ses opinions, qui rarement, au reste, lui appartiennent en propre.) C'est durant ce déjeuner léger, un peu anglais par la forme, qu'il ouvre les journaux, le Sport tout d'abord, qui l'intéresse beaucoup, et puis ensuite la Vie Parisienne, qu'il faut lire pour faire comme tout le monde, mais qui choque parfois ses idées religieuses. Cent fois même il eût été sur le point de répondre à certains articles vraiment révoltants, mais sa diable d'orthographe, dont il est un peu embarrassé, l'a toujours retenu, outre que le temps lui manquait.

Après le déjeuner il songe sérieusement à sa toilette ; son coiffeur l'attend. On le frise en boule tandis qu'il choisit un pantalon, un gilet, une veste, puis passe dans un cabinet de toilette, et, au bout de trois quarts d'heure, apparaît transformé, frais comme une rose, sentant bon, le regard brillant. Vers les deux heures il a boutonné ses gants à trois boutons et installé avec soin son chapeau sur sa tête en se regardant dans son armoire à glace. Suivant qu'il va voir Loloche ou monte à cheval, il prend sa canne ou sa cravache. Il n'est pas rare qu'il rentre chez lui vers quatre ou cinq heures pour changer de linge et de vêtements, avant d'aller à l'Impérial, faire un petit bac. Il est à la fois de plusieurs clubs (prononcez cleubs), ce qui lui permet d'avoir toujours un petit bac (lisez baccarat) sous la main. La partie se faisant, dans ces différents endroits, à des heures différentes, le petit de B... est à la fois du petit Club, du Sporting, de l'impérial et du Mirliton. S'il dîne au Cercle, ce qui n'est pas rare, il y arrive à sept heures ou sept heures et demie, en sortant du Bois ; il est brisé, son cheval est rendu. Fort heureusement son valet de chambre, qu'il a prévenu, lui a apporté sa toilette du soir, et rien au monde n'est réparateur et hygiénique comme de changer de linge et de vêtements. Sa toilette du soir est invariablement la même. Qu'il aille à une première des Variétés ou qu'il pousse jusqu'aux Italiens, à l'Opéra, entendre un petit air, qu'il visite Titiche ou qu'il fasse une apparition dans le monde, — car enfin il est du monde, — il est en tenue de bal et décolleté jusqu'à la ceinture. Ses bottines sont des bottines de femme, talon haut et pointu, couture sur le milieu. Pendant longtemps il a porté le soir, à la boutonnière, un bouton de rose orné de sa feuille, mais depuis qu'il a son petit ordre étranger, il risque la chaînette.

C'est de neuf heures du soir a minuit qu'il baille le plus volontiers. Il y a là dans sa vie un temps d'arrêt, il éprouve parfois une sorte de langueur. Fort heureusement l'idée qu'il va refaire un petit bac prochainement le soutient un peu et tant bien que mal il arrive à minuit sans avoir trop souffert ; à partir de cette heure il est sauvé. Le club s'emplit, on s'assoit lentement autour d'une grande table, le chapeau sur la tête, et l'on met la banque aux enchères, au milieu des éternelles discussions sur le tirage à cinq et les mille arrangements qui précèdent la partie.

Le petit de B... n'est point un joueur fou, et ce n'est pas lui qu'on verra partir pour les cent mille sans dire gare. Il se possède, et n'ayant pas de tempête dans le cœur ni d'orage dans l'esprit, il joue tout simplement pour jouer et gagner de l'argent en homme bien élevé. S'il attrape une culotte, soyez sûr qu'elle sera faible, qu'il saura s'arrêter à temps et attendre un sourire de la fortune pour se refaire. Du reste, il rentre dans la catégorie des pontes féticheurs — on devient légèrement superstitieux lorsqu'on est en compte courant avec le hasard. — Jamais, au grand jamais, le petit de B... ne se servira du râteau. Il a, tout exprès pour cet usage, sa canne de jeu, dont il se sert coquettement. Il est aussi certains individus qu'il ne peut souffrir derrière ou devant lui lorsqu'il a les cartes à la main. Il est convaincu que ces individus lui porteront la guigne, et, comme il est prudent, il s'abstient en leur présence.

Ce qu'il a de merveilleux, c'est le sang-froid et le tact ; en aucune circonstance il ne se désespère, et, serait-il culotté pour de bon, il trouve encore moyen de repasser sa culotte à quelque joueur d'écarté ou de piquet, qu'il choisit toujours avec un extrême bonheur. Avant de s'asseoir, il examine la partie, attend en

causant le moment opportun, et s'il taille une banque, c'est que le ponte a perdu la tête. La chance est-elle mauvaise ? — il s'arrête tout net ; — son gain est-il respectable ? — il s'arrête avec la même facilité, laissant les culottés se culotter entre eux, tandis qu'on lui sert deux œufs brouillés aux truffes.

D'après ces quelques mots, vous pouvez vous faire une idée juste de ce qu'est la vie du petit Chose : — personne n'a des habitudes plus régulières que les siennes. Ce qu'il fait un jour, il le fera le lendemain. Mais j'oublie de vous dire l'heure à laquelle il se couche : cela varie un peu… entre sept heures et sept heures et demie du matin, mais il est bien rare qu'à huit heures sonnant il ne soit point au lit.

N'allez pas croire, après tout cela, que le cœur et l'esprit du petit de B… soient absolument vides ; que ce soit un écervelé, un viveur, un casse-cou ; qu'il jette au vent sa santé, sa fortune et le reste… Pas le moins du monde : à l'approche d'un rhume, il prend de la tisane, et dans son gousset met des bonbons fondants ; la nuit, il entoure son cou d'un fichu de mousseline et craint le froid aux pieds comme la peste. Il sait son estomac faible et le soigne ; il a renoncé bientôt aux exercices du corps, qui lui donnaient des courbatures. Il est faible, chétif : il le sait, il l'avoue ; il éprouve même une joie secrète en constatant que, grâce à sa délicatesse, il lui serait matériellement impossible d'être commissionnaire ou charpentier.

Quant à ses idées, ce n'est pas la franchise et la netteté qui leur manquent. Tout ce qui se dit, s'écrit, se pense à l'heure qu'il est, est incontestablement infect, c'est son mot ; il ne comprend même pas qu'il puisse y avoir un doute là-dessus. La littérature et la musique, qui sont en ce bas monde les deux seules questions

sur lesquelles il discute, — j'excepte, bien entendu, le jeu, les chevaux et les chiens chéris — l'ont fait entrer parfois dans des colères bleues. C'est que, en effet, il a sur la morale et la religion des opinions très-absolues, qui lui rendent insupportables les études parfois un peu crues de notre littérature moderne. Il fait maigre le vendredi, et le jeudi saint se fait voir à Notre-Dame, en veste noire et sans éperons (tenue d'église), avec un petit livre sous le bras. Ce n'est pas qu'il pousse fort loin la dévotion quinteuse et étroite, mais il tient à certains principes sur lesquels il n'a jamais voulu s'expliquer ; de sorte que, condamnant au nom de ces principes mêmes la société tout entière, il n'est point toujours aisé de comprendre la cause de son indignation. Du reste, il faut qu'un joueur indispensable soit bien attardé pour qu'il ait l'occasion et prenne la peine d'émettre une opinion sur l'un des sujets dont je viens de parler, car, sincèrement, ce qui domine en lui, c'est la plus profonde des indifférences.

J'ai bien souvent pensé au petit de B... ; il m'intriguait beaucoup. Je cherchais vainement à m'expliquer la vie, les goûts et les idées de ce joli garçon, et, finalement, j'en suis venu à penser qu'il était simplement un petit niais.

« Niais ! me dit un ami commun, pas si niais que vous pourriez croire ; c'est un garçon pratique et qui n'est pas fils d'huissier pour rien, il entend les affaires.

— Mais où donc est son but, grand Dieu !

— Son but ?... Son but, c'est de gagner de l'argent pour vivre, sans cesser d'être honnête homme et sans érailler le beau blason tout neuf qu'il s'est fabriqué lui-même. Vous croyez que tout cela est facile ? Faites-en donc autant ? Et puis, il désire faire un beau

mariage, ce garçon, c'est assez naturel ; il faut assurer son avenir, et vous pouvez être sûr qu'il y a une grande quantité de maîtres maçons fort riches qui lui donneraient volontiers leur fille ; mais il attend, il veut choisir, et il fait bien, il connaît sa valeur ! Un mauvais sujet sans passion aucune, un gentilhomme tout frais, il est vrai, mais qui a cette supériorité sur les vieux de savoir compter et d'être économe ; qui est grand seigneur par les bottes, par son tailleur, par ses relations, par ses habitudes, par ses convictions politiques et religieuses, et en même temps fils d'huissier par ses goûts intimes et l'adroite façon dont il a fait son chemin ; qui, en quelques années, a su faire accepter dans le meilleur monde un nom qui n'en était pas un, et vivre sans rien faire, quoiqu'il ne fût ni capitaliste, ni ecclésiastique. — Cet homme-là, croyez-le bien, n'est pas le premier venu. »

gustave droz.

Paris, vue prise des hauteurs de Chaillot.

Série 3 · Un bal masqué

UN BAL MASQUÉ

PAR GUSTAVE DROZ

… Six heures sonnèrent à la pendule ; Paul de V… se leva et prit son chapeau.

« Je me sauve, me dit-il, voici l'heure de votre dîner ; » et il remit un de ses gants qu'il avait ôté pour me montrer un scarabée antique qu'il s'était fait monter en bague.

— Eh bien ! mais pourquoi ne dînez-vous pas avec moi ?

— Non, vraiment, merci ; mais j'ai plusieurs petits préparatifs à faire avant mon départ. Je savais en effet que le lendemain même il allait rejoindre son ambassade à Constantinople. — Et puis, ensuite, il faut que je m'habille pour ce bal… Non, vraiment, je ne peux dîner, mais je compte sur vous pour ce soir ; ce sera magnifique.

— Je ne vais plus guère dans ce monde, vous savez…

— C'est convenu, c'est convenu, vous avez la même taille que moi, et j'ai un costume que je me suis fait faire là-bas ; il vous ira parfaitement ; dans une demi-heure il sera ici. D'ailleurs, vous êtes attendu… C'est masqué, ne l'oubliez pas, ce sera fort amusant ; » et, en disant cela, il chercha dans sa poche un porte-cigare dont il tira un londrès trop blond qu'il pressura avec le plus grand soin de ses deux doigts effilés. Son scarabée antique faisait une grosse bosse sous le gant. Je lui offris une bougie. — Tout en causant, il allumait cet affreux cigare trop blond qui m'agaçait. Je les aime noirs. Ses paroles étaient entrecoupées par ses aspirations et semblaient nager dans la fumée de tabac éparses comme des bûches qu'emporte le courant.

« Au fait, dit-il, ouvrez donc ce petit paquet qui est dans mon porte-cigare. C'est une commission dont je me suis chargé… Vous qui avez bon goût… C'est un petit médaillon Louis XVI, ça n'est pas laid, n'est-ce pas ?

— Il est fort joli. Vous mettez des cheveux là dedans ? »

Il aspira une grosse bouffée et ajouta avec un peu trop d'empressement :

« Comment ! j'y mets des cheveux ? Je vous dis que c'est une commission !… Sans doute, on y mettra des cheveux. C'est pour madame… Comment diable ? madame, la belle-sœur du mari de cette personne dont je vous ai parlé… une amie de l'ambassadrice… Au fait, non, je ne vous en ai pas parlé… Allons, je me sauve. » Il remit en poche son petit paquet, me tendit la main et partit en soulevant la tapisserie avec sa canne.

« Dans une demi-heure vous aurez le costume. »

Ce costume m'arriva en effet vers les huit heures du soir. C'était un costume de Turc. Rien n'y manquait : babouches, turban, loup en velours noir à longues barbes… « Après tout, me dis-je, si la Providence le veut, habillons-nous en Turc ; il y a longtemps que cela ne m'est arrivé. » Les babouches étaient un peu grandes ; j'y fis mettre un notable paquet de coton. Le gilet m'était bien un peu juste, mais cela m'amusait tant de me voir en turban, que je passai par-dessus les petits inconvénients des chaussures et du gilet. Vers les onze heures, je faisais mon entrée. Vous connaissez les splendides réceptions de la rue de Grenelle, je ne sais pas dans Paris de salons plus magnifiques et de société plus brillante. Il y avait une foule compacte dès la galerie vitrée, et les femmes, pour pénétrer jusqu'au premier salon, étaient obligées de fendre cette foule, tandis que leurs jupes comprimées les suivaient par derrière comme la queue d'un faisan qui traverse les broussailles. Je me mis à la suite d'une de ces jupes et je pénétrai petit à petit.

C'est un singulier aspect que celui de cette foule bariolée. D'abord on ne distingue rien qu'une confusion étrange de plumes blanches, de pourpoints rouges, de cheveux poudrés, de mollets de coq dans des bas de soie ridés, d'épées qui accrochent, d'épe-

rons qui déchirent et résonnent, puis, dans le lointain, sous les grands lustres, noyées dans une atmosphère lourde, étouffante, odorante, et comme phosphorescentes, des centaines d'épaules nues au milieu des diamants et tous ces masques noirs derrière lesquels brillent les regards. Peu à peu l'œil se fait à cette confusion et l'on distingue. On distingue des gardes françaises cagneux, des toréadors bâtis comme des poulets étiques, des brigands italiens pressés entre deux portes comme des sardines dans leur fer-blanc, des pierrots en soie rose et blanche qui sont vexés, — c'est une chose unique que tous les pierrots ont l'air contrarié, — des grands seigneurs, François I et Henri II, myopes comme des photographes et poudrés comme M. de Richelieu. On devine que tous ces gens ne sont pas dans leur assiette ; ils ont l'aspect d'acteurs sifflés, il n'en est pas un qui, en descendant de voiture, ne se soit dit : « Nous allons bien rire, mon entrée fera sensation. Je n'ai parlé de costume à personne, ce sera divin ; » — et tous ces gens qui ont enfilé des culottes impossibles, qui ont étudié leurs gestes dans la glace, qui ont cherché un costume à pouffer de rire et ont accumulé sur leur corps les détails les plus spirituels, qui se sont fait farder, friser, poudrer, qui se sont mis à la torture dans des cols en carton, dans des cuirasses en fer-blanc, dans des bottes de gendarme, tombent au milieu de cette foule comme une goutte d'eau dans une cuvette pleine. Ils rentrent dans le grand tout. On les presse, on les heurte, on leur marche sur les pieds, personne n'a ri, personne ne les a vus. Il est des volées de coups de bâton qui sont moins cuisantes. Peu à peu les lustres leur paraissent pâles, ils sont désillusionnés et ne pardonnent point aux autres d'éprouver les mêmes sensations, qu'eux.

Je ne connais rien au monde de plus comique que le monsieur qui a fait des frais, réfugié dans un petit coin, assis sur un bout de banquette, souffreteux, l'air triste et grignotant une glace en s'essuyant le front. J'ai aperçu un fou couvert de sonnettes des pieds à la tête ; son valet de chambre, en lui présentant ses gants et sa marotte, se tenait les côtes pour ne pas éclater ; eh bien, ce pauvre fou se faufilait au milieu du bal comme une ombre qui a des remords ; il glissait plutôt qu'il ne marchait, dans la crainte d'agiter ses sonnettes. Il eût donné vingt louis pour pouvoir éternuer à son aise et sans vacarme.

Il est à remarquer qu'en général les hommes qui se costument endossent précisément les vêtements qui font le mieux ressortir leurs défauts physiques. Ce que je dis pour les hommes est aussi vrai pour les femmes. Est-ce une gageure ? est-ce le hasard ? Je faisais ces réflexions lorsqu'un flot de danseurs me poussa dans le salon bleu, et je me trouvai pressé contre la boiserie dans les plis d'un rideau, derrière un groupe de dames, dont l'une se leva pour prendre le bras de son danseur. Son dos effleura mon nez et j'éprouvai une sorte de petit frémissement assez semblable à celui que l'on ressent en coupant un citron. Il y a des épaules satinées dont le voisinage me procure cette sensation. Décolletée extrêmement, mais pas trop, je vous jure, à peine assez, son corsage en satin blanc, qu'elle faisait semblant de relever d'un petit geste pudique, bridait un tant soit peu la naissance de son bras, en sorte qu'il y avait là une petite ride rose qu'accompagnait une farceuse de petite fossette. C'est joli une peau de femme, quand c'est joli !... mais cela donne faim. Je détournai les yeux et j'aperçus tout près de moi une oreille rose comme une pêche, la peau s'enroulait si gracieusement, elle était si transparente, si coquette, si jeune, cette petite oreille, que j'y prêtai attention. Quelques

grains de poudre tombés de la coiffure étaient restés sur les saillies veloutées comme une fleur. Un gros diamant enchâssé dans une monture d'argent pendait à l'extrémité inférieure, tirant un peu la chair qui rougissait à cause de l'effort. — Le cou souple, non pas maigre, mais élancé, devait être celui d'une toute jeune femme ; de petites veines bleuâtres, imperceptibles à distance, le sillonnaient en tournant et venaient se perdre sous ce duvet frisottant, qui est l'avant-garde de la coiffure et qui chatouille tant lorsqu'on en approche les lèvres. — Cette dernière observation m'est toute personnelle et est antérieure au bal dont je parle. — Ce cou, que j'aurais voulu voir au microscope, avait à sa base ce léger sillon que vous avez remarqué chez les bébés lorsqu'on les déshabille ; sillon charmant qui divise le dos et se perd dans la dentelle comme un sentier qui s'efface sous l'herbe et disparaît. — Cette charmante personne était costumée en Diane, un croissant de diamants étincelait au sommet de sa tête parmi les boucles ; son carquois et son arc étaient pendus à l'espagnolette de la croisée. À côté d'elle une grosse bergère Watteau, écarlate et luisante, sous sa coiffure poudrée à blanc, approchait de ses yeux un lorgnon qu'elle soutenait de sa main joufflue, comprimée dans un gant trop tendu, — une engelure, cette bergère Watteau ! — du reste, couverte de diamants ; mais ces pierres sur cette peau huileuse et cahotée me faisaient l'effet des débris d'une carafe tombés sur un gigot cru.

Le plus beau des hommes passa en ce moment à côté de moi et marcha sur ma chaussure ; fort heureusement il n'atteignit que le coton qui en garnissait l'extrémité.

« Mille pardons, » me fit-il, et moi j'exécutai ce geste que vous connaissez, et qui veut dire : « Mais comment donc ! à votre aise,

je vous en prie, mon cher monsieur. » Ce bel homme avait une culotte courte qu'il emplissait et au delà, et des bas de soie noire dont les mailles se distendaient au mollet. — Je songeai aux bas élastiques et hygiéniques qu'on voit à la quatrième page des journaux. — Ses escarpins à boucles le blessaient visiblement et, faisaient boursoufler ses chairs. Du reste, il était beau, relevant de la main gauche son manteau vénitien en soie rouge, et de l'autre agitant son claque dont la cocarde apparaissait sous une torsade d'acier. Il s'approcha de la bergère Watteau, et, dissimulant sa voix, il lui dit, en se redressant comme un coq qui va chanter :

« Eh bien, baronne, et cette migraine de ce matin ?

— Oh ! mais voilà que vous m'intriguez furieusement, » et elle s'éventa ; elle s'éventa en riant comme une petite folle, de sorte qu'on apercevait ses gencives trop rouges et toutes les grandes dents longues et blanches dont sa bouche était pleine.

Je vis que la conversation allait continuer et je m'éloignai. Au moment où j'essayais de traverser le salon, j'aperçus au milieu de la foule un Turc. Ce Turc, c'était mon Turc… c'était moi. Voilà quelque chose d'étrange ! me dis-je. Malheureusement une Nuée des Alpes, pendue au bras d'un doge de Venise, dont les favoris roulés apparaissaient sous le capuchon, passa devant moi et me cacha le Turc. En un instant il se perdit dans la foule. Il n'en est pas moins vrai que cela est tout à fait particulier, me disais-je… lorsque je ressentis dans les régions inférieures du dos une pression violente. Je me retournai, c'était un plateau chargé de verres de punch. Un valet, dans la position d'un chêne que pousse la tempête, le tenait avec effort, tandis que cinquante mains gantées, crispées, étendues, inquiètes, désireuses, avides, s'abattaient vers les verres dont un seul était plein. Qu'on soit chez un

ministre ou chez un petit bourgeois, quand les invités ont soif, ils se ressemblent tous. Je regardais ces gens avec leur tête renversée, le nez dans leur verre, la sueur au front et le bout de leurs doigts grisâtre. Il y en avait un qui buvait précisément sous un candélabre placé près d'une porte. Une des bougies, pressée d'en finir, laissait tomber de temps en temps une petite goutte brillante comme la rosée qui s'aplatissait sur son épaule et se laissait boire avidement par le velours noir de son pourpoint. L'homme à la bougie resta là fort longtemps ; il causait avec un pêcheur napolitain et agitait, en parlant, son verre vide, dont il avait oublié de se débarrasser. J'aperçus plus tard un verre vide et poissé, placé sur une pendule ; ce verre était sans doute le sien.

Je voulais pénétrer dans la profondeur des salons ; mais il fallait traverser la salle de danse, et, à chaque pas que je faisais, un groupe m'arrivait en pleine poitrine et me rejetait avec violence sur un cornet à piston de l'orchestre que j'avais derrière moi.

J'étais un Turc bien malheureux ! Je me faisais l'effet d'un arbre isolé au milieu d'un tourbillon. Je m'effaçais de mon mieux, mais je ne pouvais pourtant pas m'asseoir sur les genoux du piston, qui paraissait un méchant homme, avec sa joue gonflée, ses cheveux coupés en brosse et sa cravate tordue. Par intervalles, il lançait sur la musique un œil de flamme, ce musicien, et de plus belle il resoufflait dans son appareil.

La danse cessa et, tandis que les danseurs reconduisaient leurs danseuses et que celles-ci, assaillies par de nouveaux venus pliés en deux et se balançant sur une jambe, écrivaient avec précipitation sur leurs tablettes, en approchant de leurs lèvres humides un petit crayon, je profitai de l'occasion, je me faufilai et j'arrivai bientôt au bout de la grande galerie. Un cavalier espa-

gnol d'une taille démesurée bouscula de son épaule mon turban, qui me tomba sur les yeux.

Je venais de mettre ma coiffure à sa place, lorsque je me sentis frôler la main, et j'aperçus à mes côtés une adorable esclave grecque, court vêtue, couverte de sequins ; de longues chaînes d'or réunissaient ses bracelets à sa ceinture.

« Paul, me dit-elle d'une voix craintive et vibrante d'émotion, merci pour le vôtre… voici le mien. »

Et je sentis qu'elle me glissait dans la main quelque chose de plat.

J'allais lui dire :

« Belle esclave, vous vous trompez ; je ne m'appelle pas Paul, je suis… »

Mais elle me pressa le bout des doigts de sa petite main, fit chut ! avec un air de mystère, ses yeux brillaient délicieusement sous son masque ; il me sembla qu'elle souriait, et elle s'éloigna avec précipitation.

Je restai là fort intrigué. Il me sembla qu'on regardait, et je n'osais point voir ce que contenait le petit paquet. Je cherchai une poche pour l'y mettre à l'abri ; je fouillai, je tâtai… pas une poche dans ce maudit costume. Je poussai donc le petit objet sous mon gant, et je pris à la volée une tasse de café glacé qui passait sur un plateau.

Je n'avais fait qu'apercevoir la jeune esclave grecque, mais elle m'avait paru charmante. Il me semblait entendre encore le bruit des chaînettes d'or, je voyais les deux bracelets qui lui ornaient le

haut des bras, et tout au bas de sa jambe ronde et cambrée les anneaux brillants, signes de son esclavage. J'entrevoyais comme dans un rêve ses petites bottines en satin blanc, perchées sur de hauts talons rouges ! Ce n'est pas que cela fût très-grec, mais c'était adorable..

Je suis fou, me dis-je enfin, il y a là une erreur, et tout à coup je me rappelle que Paul était précisément le nom de mon ami de V..., qui m'avait prêté mon costume de Turc. Je me rappelai en outre que j'avais aperçu, dans le commencement de la soirée, un Turc semblable au mien. Je jurai immédiatement sur mon turban de retrouver l'esclave grecque, et je commençai immédiatement mes recherches. Cependant le petit paquet me chatouillait singulièrement, et d'invincibles tentations d'en examiner le contenu me poursuivaient sans relâche.

Je me disais :

« Après tout, cette jeune esclave m'a appelé Paul, mais peut-être a-t-elle voulu dire Henri ; il n'y a peut-être pas d'erreur. »

La Providence voulut qu'au moment même où cette pensée me traversait le cerveau, je fusse seul dans un petit boudoir tout rond. Je n'y tins plus, j'enlevai mon gant et je... — que diable voulez-vous, on n'est pas parfait, — j'ouvris le petit paquet. Il contenait un médaillon de forme Louis XVI assez semblable à celui que j'avais vu avant dîner. Ce n'était pourtant pas le même, et celui-ci renfermait une jolie mèche de cheveux blonds. Cette mèche avait été mise à la hâte, et je surpris quelques petits cheveux fins et brillant qui, pris dans la monture au moment où on avait fermé le médaillon disparaissaient çà et là. *

Àce moment, je crus entendre du bruit ; j'entortillai bien vite le petit bijou dans son papier et je m'éloignai. Quelques instants encore je cherchai mon esclave grecque et mon Turc introuvable ; puis, m'apercevant qu'il était trois heures et demie du matin, et sûr d'ailleurs de pouvoir renvoyer la mèche de cheveux à destination, je gagnai ma voiture et rentrai chez moi. En me déshabillant, j'aperçus sur mon front une large trace rouge causée par la pression de cet affreux turban. J'avais un mal de tête fou. Je me mis au lit et je m'endormis bientôt.

Je rêvai que je commandais une galère admirable. Le piston aux cheveux en brosse, armé jusqu'aux dents, se tenait au gouvernail, lançant sur la boussole son fameux regard terrible. De temps en temps il s'échappait de l'entre-pont des gémissements affreux ; le piston grinçait des dents en souriant d'une effrayante façon, et moi je disais la main sur mon poignard :

« Pousse au large, mon pilote fidèle, cette esclave est à moi. »

Il pouvait être midi lorsque je me réveillai. Mon premier soin fut de renvoyer le costume de Turc à mon ami de V... Je glissai le médaillon dans une enveloppe et j'écrivis dessus : « Trouvé dans une poche. » Le soir, en dînant, je me rappelai que le fameux costume n'avait pas de poche, mais qu'importe ?

Je regrette de ne pouvoir vous donner plus de détails sur cette petite histoire, mais je n'en ai jamais su plus long.

gustave droz.

Série 3 · Pieux fragment du journal d'une Parisienne

PIEUX FRAGMENT

DU JOURNAL D'UNE PARISIENNE

J'ai, je peux le dire, de l'humilité chrétienne, non pas niaise et aveugle, entendons-nous, mais raisonnable et éclairée. Je n'embrasse pas les paillassons crottés comme Emma pendant la semaine sainte, cela est certain, et j'avoue hautement que j'ai quitté un de mes directeurs, parce qu'il s'échappait de son confessionnal des miasmes intolérables ; c'était une odeur impossible à définir, mais écœurante à l'excès, une odeur… Oh ! je l'ai quitté, et cependant pour la pureté des sentiments, l'expérience du cœur, c'était un directeur excellent. Je me souviens que maman me dit (j'étais jeune fille alors) :

« Mais, ma chère amie, c'est un enfantillage ! Qu'est-ce qu'il sent donc, ce bon abbé ? »

Que voulez-vous répondre à cela ?

« Te souviens-tu, dis-je à maman, de ce jour où nous sommes montées en omnibus ? Eh bien, le bon abbé*** (n'allez pas croire que je vais dire son nom) sent l'omnibus ; mais il y a une nuance… en plus. » Maman se fâcha tout rouge, et voulut m'obliger à conserver mon directeur ; mais je déclarai tout net que je préférais embrasser le protestantisme, et, je me connais, je l'aurais embrassé.

C'eût été un coup de tête impie que je me serais reproché toute ma vie, car je ne crois pas qu'on puisse trouver le bonheur dans le

protestantisme ; mais aussi pourquoi m'obliger à des choses qui répugnent à la sensibilité de ma nature ? Et puis, en quoi pouvait-il être agréable à Dieu que je respirasse ces miasmes ? Je suis un peu vive, je l'avoue… quand on ne m'y contraint pas ; mais, pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, je vous jure que j'ai une grande humilité. Quand maman était dame de charité, qu'il fallait porter des bons de pain et des consolations au sixième étage, mettre au net les rapports, consulter M. le curé, parler affaires, discuter, parfois se laisser embrasser les mains par tous ces malheureux dont nous étions la providence, supporter tous les jours la vue de la misère, etc… oui, je peux le dire : j'ai fait preuve de dévouement et d'humilité chrétienne quand maman était dame de charité. Tous mes pauvres m'adoraient, je les considérais comme mes enfants ; j'étais ferme, mais pleine de bonté pour eux, et lorsque j'ai cessé de les visiter, j'en connais qui ont pleuré ; je le dis parce que je l'ai vu. Malheureusement maman avait donné sa démission officielle en plein conseil, et ne pouvait vraiment pas revenir. Elle avait d'ailleurs des ennemis dans le conseil d'administration, sans quoi elle eût été nommée présidente, lors de la démission de M de V… qui était faite pour être présidente comme le grand Turc. Ah ! si j'avais tenu la sonnette à cette époque-là ! Mais voilà la chose : la belle-sœur de M V…, qui était trésorière de l'œuvre de Saint-Valentin, en voulait énormément à maman, à cause d'une femme de chambre qui nous avait été donnée par ce bon abbé Gilon, — depuis évêque. Or, cette femme de chambre avait la malheureuse habitude de se griser comme un joueur de clarinette. Il s'ensuivit que le cocher de Mme de V…, qui voulait épouser cette fille…

… Mais je bavarde et peut-être tous ces détails ne vous intéressent-ils pas. Je voulais tout simplement dire que Mme de V…

et maman étaient à couteau tiré, de sorte qu'il n'y eut plus moyen de revenir sur la démission, et je me souviens très-bien que maman me dit, en sortant de cette séance qui avait été si chaude :

« Ma fille, je ne rentrerai dans cette enceinte que pour monter au bureau. »

Elle a tenu parole. Oh ! j'aurais fait comme elle ; nous avons le même caractère, nous sommes de fer quand il s'agit de dignité.

gustave droz.

Série 4 · Le travail de l'esprit à Paris

LE TRAVAIL DE L'ESPRIT À PARIS

Quand le travail de l'esprit n'est pas la plus noble de toutes les professions, c'est le plus vil de tous les métiers. Le désespoir, la haine, l'envie, la misère, le doute, le vice et la démence sont au bout, quelquefois au milieu de cette carrière méprisable où la concurrence remplace l'émulation, où la popularité triche la gloire, où l'argent est un but, la débauche un aiguillon et l'ivresse une muse.

Le voyez-vous, ce malheureux jeune homme, au visage contracté, aux tempes jaunies, à la bouche grimaçante, aux yeux vagabonds ? Il était né pour marcher libre et joyeux derrière une charrue, en semant avec un geste fier le grain de la moisson prochaine ; le soir, il eût mangé devant l'âtre le pain gagné dans le jour ; chacun de ses pas, de ses mouvements eût donné la vie ! Regardez-le, dans la grande ville, pressant, le jour et la nuit, sa

tête dans ses deux mains, la pétrissant et lui faisant suer des récits, des aventures, des combinaisons pour une foule affamée qui le dévore et passe à un autre quand elle ne peut plus rien tirer de lui. Pendant un temps plus ou moins long, cet homme fera épouser Henriette par Arthur, surprendre l'amant par le mari, empoisonner celui-ci, guillotiner celui-là, avec intérêt habilement suspendu à la fin du chapitre ou du feuilleton. Il va vendre successivement de l'amour, de la jalousie, des larmes, de l'histoire, de la gaudriole, de l'argot, de la satire, de la morale, de l'éloge, de l'insulte, de la politique, du progrès, du sentiment, de l'obscénité, de la religion, de la copie enfin, de deux sous à cinq sous la ligne, selon le goût du lecteur, les tendances du journal, et le cours du moment. Quand il aura mangé son fonds, il vivra sur le fonds d'autrui ; il rafistolera les vieilles comédies, rapiécera les vieux romans, réchauffera les ana des vieux siècles. Il mangera les bibliothèques ! il avalera les quais ! Il lui faut des idées, des anecdotes, des mots, du plaisir, de la notoriété, de l'argent. Dépêchons-nous, il s'agit d'être célèbre ! une fois célèbre, on est coté ! une fois coté, on est riche ! une fois riche, on est libre ! Libre ! Voilà le rêve de toutes les minutes, rêve irréalisable ! Mais le journal est pressé ! mais le théâtre ne peut attendre ! Nous nous mettrons deux, nous nous mettrons trois ! nous passerons les nuits ! Et la force ? Nous prendrons du café. Et l'inspiration ? Nous boirons de l'absinthe. Va, cervelle humaine, rends des pages, des phrases, des lignes, retourne-toi cent fois par jour, fais des évolutions sur toi-même, gonfle-toi comme une éponge, pressure-toi comme un citron jusqu'à ce que tu te dessèches subitement, que la folie te secoue comme un arbre dans une plaine, que la paralysie survienne, que l'hébétation arrive, et que la mort termine tout. Alors on pénètre chez l'homme connu. On y trouve

le désordre, l'indigence, une ancienne maîtresse dont il avait peut-être fait une épouse dans une heure de lyrisme ou d'épuisement, de malheureux enfants, déjà vêtus de noir, étonnés et pleurant à tout hasard. Cela sent encore le tabac de la veille. Il aimait tant à fumer ! Pauvre garçon ! On lui avait dit que ça lui ferait mal, mais il ne pouvait pas s'en déshabituer ! Comme on s'est amusé jadis dans ce salon-là, du temps de la petite une telle ! Quelques amis l'accompagnent au cimetière, escortés quelquefois d'une foule curieuse ou sympathique, car on l'aimait bien. Il était si gai, — par moments ! On raconte sur lui des anecdotes ; on parle sur sa tombe ; on lui met une pierre plate sur le nez ; on revient manger un morceau ; on bâcle quelques articles, nécrologiques ; on le découpe, on le débite pendant deux ou trois jours, on en mange, on en vit ; on lui souscrit un monument ; on écrit au ministère, on obtient une pension pour la veuve, une bourse pour un des enfants ; et puis il faut reprendre cette existence frénétique qui l'a tué. Adieu, grand homme d'un an, d'un mois, d'un jour ! Il ne reste plus rien de toi. Dors tranquille enfin, voici l'éternelle nuit !

C'est dans cet enfer, dans ce bagne, dans cet égout que des milliers de jeunes gens se précipitent en riant, de bonne foi, trompés par la surface, croyant y rencontrer la fortune et la renommée comme on rencontre une charrette sur un grand chemin, au lieu de se cramponner au travail obscur, patient, certain, qui fait les hommes robustes, sereins, respectés, utiles et bons. J'ai traversé, moi qui vous parle, ces effroyables marais du commencement de la carrière ; j'en suis sorti frissonnant et pâli, épouvanté de ce que j'ai vu, qui m'épouvante encore quand j'y rentre par hasard, soit pour serrer la main à un ancien compagnon, soit pour aller ramasser son corps et le conduire là où il ne

s'agitera plus. J'y serais mort depuis longtemps s'il m'avait fallu y rester. Béni soit le Dieu, le maître quel qu'il soit des destinées universelles, qui m'a éclairé pour que j'en sorte, et qui m'a accordé une commutation de peine. Non ! Dante, que l'on invoque toujours quand il s'agit de supplices abominables, n'a pu trouver ni rêver dans le temps où il vivait, si troublé que fût ce temps, ce damné de la production intellectuelle, roulant sa propre tête, comme Sisyphe roulait son rocher, et la frappant contre des murailles d'airain pour en faire jaillir une dernière étincelle !

alexandre dumas fils

Série 3 · Paris en 89

PARIS EN 89

PAR UN PORTE-BALLE DÉPUTÉ DU TIERS

ARRIVANT À PARIS

. . . . . .

Je profitai de ces quatre jours de vacances pour aller voir Paris avec mes deux confrères et Marguerite. Nous n'avions pas eu le temps de nous arrêter en passant, le 30 avril, deux jours après le pillage de la maison Réveillon, au faubourg Saint-Antoine. L'agitation alors était grande, les gardes de la prévôté faisaient des visites ; on parlait de l'arrivée d'une foule de bandits. J'étais curieux de savoir ce qui se passait là-bas, si le calme revenait et ce qu'on pensait de nos premières séances. Les Parisiens, qui ne

font qu'aller et venir, m'en avaient bien donné quelque idée, mais il vaut mieux voir les choses par soi-même.

Nous partîmes donc de bon matin, et notre patache, au bout de trois heures, entrait dans cette ville immense qu'on ne peut se représenter non-seulement à cause de la hauteur des maisons, de la quantité des rues et des ruelles qui s'enlacent, de la vieillerie des bâtisses, du nombre des carrefours, des impasses, des cafés, des boutiques et des étalages de toute sorte, qui se touchent et se suivent à perte de vue, et des enseignes qui grimpent d'étage en étage jusque sur les toits, mais encore à cause des cris innombrables de marchands de friture, de fruitiers, de fripiers et de mille autres espèces de gens traînant des charrettes, portant de l'eau, des légumes et d'autres denrées. On croirait entrer dans une ménagerie où des oiseaux d'Amérique poussent chacun leur cri, qu'on n'a jamais entendu. Et puis, le roulement des voitures, la mauvaise odeur des tas d'ordures, l'air minable des gens, qui veulent tous être habillés à la dernière mode, avec de la friperie, qui dansent, qui chantent, qui rient et se montrent pleins de complaisance pour les étrangers, pleins de bon sens et de gaieté dans leur misère, et qui voient tout en beau, pourvu qu'ils puissent se promener, dire leur façon de voir dans les cafés et lire le journal !... Tout cela, maître Jean, fait de cette ville quelque chose d'unique dans le monde ; cela ne ressemble à rien de chez nous : Nancy est un palais à côté de Paris, mais un palais vide et mort ; ici tout est vivant.

Les malheureux Parisiens se sentent encore de la disette du dernier hiver ; un grand nombre n'ont réellement que la peau et les os ; eh bien, malgré tout, ils plaisantent : à toutes les vitres on voit des farces affichées.

Moi voyant cela, j'étais dans le ravissement ; je me trouvais dans mon véritable pays. Au lieu de porter ma balle de village en village durant des heures, j'aurais trouvé des acheteurs ici, pour ainsi dire à chaque pas ; et puis, c'est aussi le pays des vrais patriotes. Ces gens-là, tout pauvres, tout minables qu'ils sont, tiennent à leurs droits avant tout ; le reste vient après.

Notre confrère Jacques a une de ses sœurs fruitière, rue du Bouloi, près du Palais-Royal ; c'est là que nous descendîmes. Tout le long de la route, depuis notre entrée dans le faubourg, nous n'entendions chanter qu'une chanson :

Vive le tiers état de France !
Il aura la prépondérance
Sur le prince, sur le prélat.
Ahi ! povera nobilita !
Le plébéien, puits de science,
En lumière, en expérience,
Surpasse et prêtre et magistrat.
Ahi ! povera nobilita !

Si l'on avait su que nous étions du tiers, on aurait été capable de nous porter en triomphe. Aussi pour abandonner un peuple pareil, il faudrait être bien lâche ! Et je vous réponds que si nous n'avions pas été décidés, rien que de voir ce courage, cette gaieté, toutes ces vertus, dans la plus grande misère, nous aurions pris du cœur nous-mêmes, et juré de remplir notre mandat, et de réclamer nos droits jusqu'à la mort.

Nous avons passé quatre jours chez la veuve Lefranc. Marguerite, avec mon confrère le curé Jacques, a vu tout Paris : le Jardin des Plantes, Notre-Dame, le Palais-Royal, et même les théâtres.

Moi, je n'avais de plaisir qu'à me promener dans les rues, à courir ici, là, sur les places, le long de la Seine, où l'on vend des bouquins, sur les ponts garnis de friperies, de marchands de friture ; à causer devant les boutiques avec le premier venu ; à m'arrêter pour entendre chanter un aveugle, ou voir jouer la comédie en plein air. Les chiens savants ne manquent pas, ni les arracheurs de dents, avec la grosse caisse et le fifre ; mais la comédie au bout du Pont-Neuf est le plus beau ; c'est toujours des princes et des nobles qu'on rit ; ce sont toujours eux qui disent des bêtises. Deux ou trois fois j'en avais les larmes aux yeux, à force de me faire du bon sang.

J'ai visité la commune de Paris, où l'on discutait encore les cahiers. Cette commune vient de prendre une résolution très-sage : elle a laissé une commission en permanence pour observer ses députés, pour leur donner des avis et même des avertissements, s'ils ne remplissaient pas bien leur mandat. Voilà une fameuse idée, maître Jean ! et qu'on a malheureusement négligée dans d'autres endroits. Qu'est-ce qu'un député qui n'est surveillé par personne, et qui peut vendre sa voix impunément, en se moquant encore de ceux qui l'ont envoyé ? car il est devenu riche et les autres sont restés pauvres ; il est défendu par le pouvoir qui l'achète, et ses commettants restent avec leur bon droit, sans appui ni recours ! Le parti que vient de prendre la commune de Paris devra nous profiter ; c'est un des articles à mettre en tête de la constitution : il faut que les électeurs puissent casser, poursuivre et faire condamner tout député qui trahit son mandat, comme on condamne celui qui abuse d'une procuration ! Jusque-là, tout est au petit bonheur.

Enfin cette décision m'a fait plaisir ; et maintenant je continue.

Outre ma joie de voir ce grand mouvement, j'avais encore la satisfaction, de reconnaître que les gens ici savent très-bien ce qu'ils veulent et ce qu'ils font. J'allais, le soir, après le souper, au Palais-Royal, que le duc d'Orléans laisse ouvert à tout le monde. Ce duc est un débauché ; mais au moins ce n'est pas un hypocrite ; après avoir passé la nuit au cabaret ou bien ailleurs, il ne va pas entendre la messe et se faire donner l'absolution, pour recommencer le lendemain. On le dit ami de Sieyès et de Mirabeau. Quelques-uns lui reprochent d'avoir attiré dans Paris des quantités de gueux, chargés de piller et de saccager la ville ; c'est difficile à croire, parce que les gueux arrivent tout seuls, après un hiver aussi terrible ; qu'ils cherchent leur nourriture, et qu'on n'a pas-besoin de faire signe aux sauterelles de tomber sur les moissons.

Enfin la reine et la cour détestent ce duc, et cela lui fait beaucoup d'amis. Son Palais-Royal est toujours ouvert, et dans l'intérieur se trouvent des lignes d'arbres où chacun peut se promener. Quatre rangées d'arcades entourent le jardin, et là-dessous sont les plus belles boutiques et les plus élégants cabarets de Paris. C'est la réunion de la jeunesse et des gazetiers, qui parlent haut pour ou contre, sans se gêner de personne. Quant à ce qu'ils disent, ce n'est pas toujours fameux, et, la plupart du temps, cela vous passe par la tête comme dans un crible, le bon grain qui reste n'est pas lourd ; ils vendent plus de paille que de froment. Deux ou trois fois j'ai bien écouté, et puis, en sortant, je me demandais, tout embarrassé : « Qu'est-ce qu'ils ont dit ? » Mais,

c'est égal, le fond est toujours bon, et quelques-uns ont tout de même beaucoup d'esprit.

Nous avons pris là, sous les arbres, une bouteille de mauvaise piquette très-chère. Les loyers sont chers aussi ; je me suis laissé dire que la moindre de ces boutiques se loue deux et trois mille livres par an : il faut bien se rattraper sur la pratique. Ce Palais-Royal est réellement une grande foire, et la nuit, quand les lanternes s'allument, on ne peut rien voir de plus beau.

Le 11, vers deux heures de l'après-midi, nous sommes repartis bien contents de notre voyage, et bien sûrs que la masse des Parisiens était pour le tiers état. Voilà le principal.

erckmann-chatrian.

Salle de la Chambre des députés en 1840

Série 3 · L'arrivée d'un ouvrier à Paris — 1847

par erckmann-chatrian

Àmesure que nous approchions de Paris, tout changeait, tout prenait un autre air : les villages devenaient plus grands, les maisons plus hautes, les fenêtres plus serrées ; les enseignes, — qu'on ne met jamais chez nous que sur la porte, — montaient au premier, au second, au troisième étage, rouges, bleues, jaunes, de toutes les couleurs, jusque sous les toits. Au-dessous, les cafés, les auberges, les boutiques, se rapprochaient ; devant les maisons s'avançaient des espèces de toits en toile, pour abriter le monde

de la pluie et du soleil. Une foule de gens en blouse, en habit, en veste, en casquette, en chapeau, allaient et venaient, couraient, se dépêchaient comme de véritables fourmilières.

Àdroite et à gauche, de hautes cheminées en briques, carrées ou rondes, lançaient leur fumée jusque dans le ciel. On sentait venir quelque chose de grand, d'extraordinaire, de magnifique et de terrible. Et derrière nous, à gauche, s'éloignait déjà une haute fortification carrée ; le conducteur m'avait dit en passant :

« C'est Vincennes. »

Moi, j'ouvrais les yeux, je ne respirais plus, je pensais :

« Me voilà donc près de Paris ; je vais entrer dans cette grande ville dont j'entends parler depuis que je suis au monde, d'où reviennent tous les bons ouvriers, tous les gros bourgeois, tous les gens riches, disant :

« Ah ! ce n'est pas comme à Paris ! »

Et ce mouvement du monde, ces voitures toujours plus nombreuses, me faisaient dire en moi-même :

« Oui, ils avaient raison, Paris est quelque chose de nouveau pour les hommes. Bienheureux ceux qui peuvent vivre de leur travail à Paris, où les ouvriers ne sont que des apprentis, et les maîtres des ouvriers ! » La grande route était devenue beaucoup plus large, elle était bien arrondie, pavée au milieu. On voyait de loin, bien loin, tout au bout, deux hauts échafaudages qui s'élevaient jusqu'aux nues.

En ce moment le conducteur donnait un pourboire au postillon, la voiture roulait comme le tonnerre. Bien d'autres voi-

tures passaient près de nous toutes pleines de monde, des espèces de diligences ouvertes derrière, avec deux marches pour monter et descendre. Le conducteur me dit :

« Voilà les omnibus… Nous approchons, jeune homme, nous approchons. Voyez ces deux hauts échafaudages et les grilles en travers, c'est la barrière du Trône, rappelez-vous ça. Plus loin arrive le faubourg Saint-Antoine. Cette grande voûte bleue à gauche, c'est le Panthéon, et ces deux hautes tours, c'est Notre-Dame. Ça, c'est Saint-Sulpice… ça, la tour Saint-Jacques, et tout là-bas ce carré gris clair, c'est l'Arc de triomphe. » Plus il parlait, plus on en voyait ; et de tous les côtés, dans les champs, des centaines de maisons s'avançaient et se répandaient à plus de deux lieues. Nous n'étions pourtant pas encore à Paris : les deux grands échafaudages, à force d'être loin, n'avaient pas l'air de se rapprocher, et seulement vers neuf heures, je vis les grilles que le conducteur appelait la barrière du Trône.

Alors les voitures de toute sorte, grandes, petites, carrées, rondes, étaient si nombreuses qu'elles arrivaient par files de sept, huit, dix, en suivant le revers de la route pour nous laisser passer, car nous arrivions ventre à terre, brûlant le pavé ; les chevaux sautaient, le cou et les jambes arrondis ; c'était un bruit terrible et grandiose. Le conducteur commençait à plier ses habits, à boucler son manteau ; il disait :

« Nous y voilà ! »

Et nous entrions entre les grilles. On s'arrêtait une seconde pour laisser monter le douanier avec son habit vert ; et, pendant qu'il se glissait derrière, grimpant sous la bâche et regardant les paquets, nous entrions enfin dans la grande ville, dans ce fau-

bourg Saint-Antoine, que le Picard m'avait représenté comme un véritable paradis : — nous étions à Paris !

Ah ! ceux qui n'arrivent pas de la province ne se figureront jamais ce que c'est de voir Paris pour la première fois ; non, ils ne peuvent se le figurer : ces grandes lignes de maisons hautes de six et sept étages, avec leurs fenêtres innombrables, leurs cheminées qui se dressent par milliers au-dessus des vieux quartiers, leurs trottoirs, et la foule qui passe, qui passe toujours, comme la navette du père Antoine ; ces voitures aussi, ces pavés gras, cet air sombre, ces odeurs de toute sorte qu'on n'a jamais senties : les fritures, les épices, la marée, la boucherie ; les gros camions pleins de balayures, le hou-hou les cris des marchands, les coups de fouet, le grincement des roues… enfin, qu'est-ce que je peux dire ?

J'étais, comme abasourdi, comme confondu d'entendre tout cela, et de voir notre grosse voiture s'enfoncer, s'enfoncer toujours en ville ; et le même spectacle continuer, s'étendre à droite et à gauche dans les rues innombrables, — longues, droites, obliques, — avec le même fourmillement.

Àtravers cette confusion, nous arrivâmes sur une grande place ; au milieu de la place s'élançait à la cime des airs une colonne en bronze ; et dans le roulement j'entendis le conducteur me crier :

« Place de la Bastille ! »

Cela ne dura qu'une seconde : la grande colonne, toute couverte de lettres d'or, un ange au haut qui se jette dans le ciel, la colonne était passée ! et des milliers d'hommes allaient et venaient ; j'en voyais de toutes sortes : des marchandes de fleurs en

chapeau de paille, avec des vannes pleines de roses ; des hommes avec de petites fontaines à clochettes sur le dos, — les robinets sous le coude, — qui versaient à boire aux passants. Je voyais tant de choses, que les trois quarts me sont sorties de l'esprit.

Au moment où nous traversions la place, le conducteur, après avoir arrangé tous ses paquets, venait de se rasseoir ; il me cria :

« Les boulevards ! »

Ah ! je suis revenu depuis à Paris, mais jamais je n'ai senti mon admiration et mon étonnement comme alors. Qu'on se figure une rue quatre ou cinq fois plus large que les autres, bordée de maisons magnifiques, avec des rangées de balcons qui n'en finissent plus, une rue tellement grande qu'on n'en voyait pas le bout ; et, à mesure qu'on avançait, — comme les boulevards tournent, — de nouvelles maisons, de nouveaux balcons, de nouvelles enseignes à perte de vue ! Le conducteur criait :

« Boulevard Beaumarchais !... Boulevard du Calvaire !... Boulevard du Temple !... Place du Château-d'Eau !... Boulevard Saint-Martin ! » Il me montrait aussi, à droite, des théâtres, des baraques, des affiches, et me disait :

« La Gaîté !... l'Ambigu !... la Porte-Saint-Martin ! »

Enfin je n'avais pas le temps de regarder : tout passait comme un éclair. C'est ce que j'ai vu de plus étonnant. Et toujours ce monde innombrable qui courait, toujours ces voitures, ces dames, ces messieurs, cette presse de gens, ces cris des marchands et le reste.

Tout à coup la diligence tourna et descendit ventre à terre une rue plus étroite.

« La rue Saint-Martin ! me cria le conducteur ; apprêtez-vous, nous approchons des messageries. »

Nous filions dans la rue. Les maisons, hautes et sombres, sales et grises, avec leurs milliers d'enseignes de toutes les couleurs, avaient l'air de se pencher. La diligence faisait un bruit terrible, les gens se serraient sur le trottoir, en continuant de courir. Ensuite la voiture prit à droite une autre rue un peu plus large.

En ce moment toutes les lucarnes de notre diligence étaient pleines de calottes rouges, qui se penchaient dehors pour voir.

« Voici la halle au blé ! » me dit encore le conducteur.

Quelques instants après nous entrions au pas, sous une voûte, dans la grande cour des messageries de la rue Saint-Honoré, et des centaines de gens entouraient notre diligence.

Dans cette cour, un grand nombre d'autres diligences se trouvaient en ligne. À chaque instant il en arrivait.

Àmesure que nous sortions de la voiture, ou que nous descendions de l'impériale, des gens de toute espèce nous criaient :

« À l'hôtel d'Allemagne !

« À l'hôtel de Normandie ! »

Ils nous présentaient des cartes. D'autres, en blouse, avec de petites hottes, nous demandaient :

« Où allez-vous ? »

Je ne savais plus de quel côté me tourner. Je regardais mon conducteur, il entrait dans le bureau et s'arrêtait devant le trou

d'un grillage, son portefeuille de cuir sous le bras. Il se mit à compter avec l'homme du bureau.

Derrière nous les parents : femmes, hommes, enfants, tous en chapeau, venaient recevoir leurs frères, leurs sœurs, leurs cousins. On s'embrassait, on envoyait quelqu'un chercher une voiture, on riait.

Moi, j'étais seul, on voyait bien que je ne devais pas être riche, on allait d'abord aider les autres. Je regardais descendre les paquets et les malles de la voiture ; au milieu de tous ces gens, dont plusieurs avaient de mauvaises figures, j'étais bouleversé : si l'on m'avait pris ma malle, qu'est-ce que je serais devenu ?

Et comme je restais là, dans un grand trouble, — parmi ce monde qui s'en allait et venait, entrait et sortait, réglait ses comptes, — ne sachant où descendre, enfin comme tombé du ciel, voilà qu'une figure s'approche et me dit :

« Hé ! c'est toi, Jean-Pierre ? »

Alors je regarde et je reconnais le fils Montborne, un de mes anciens camarades chez le père Vassereau ; il était en petite blouse serrée aux reins, et tenait sous le bras une de ces hottes à deux branches que j'avais déjà vues. En reconnaissant Montborne, un vieux camarade d'école, je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de crier :

« C'est toi, Michel ?

— Oui, dit-il de bonne humeur.

— Et qu'est-ce que tu fais donc ici ?

— Hé ! je porte des paquets : je suis porteur depuis deux ans. »

Il était petit et maigre, il louchait ; mais cela ne l'empêchait pas d'être fort. Je crus que le bon Dieu me l'envoyait. Après nous être embrassés bien contents, il me demanda :

« Et toi, Jean-Pierre, tu viens du pays… qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je viens travailler en menuiserie ; j'ai une lettre de M. Nivoi.

— Et où est-ce que tu descends ?

— Rue de la Harpe.

— Ah ! fit-il, c'est loin, mais attends, j'ai quelque chose à porter près d'ici, je vais revenir et je te porterai ta malle. Seulement, ça coûtera trente-deux sous… Je suis marié, vois-tu… un autre te ferait payer plus cher.

C'est bien, lui dis-je, va, dépêche-toi, je t'attends. »

Il partit. J'avais un grand poids de moins sur le cœur. Je restai près de ma malle, qu'on avait mise avec beaucoup d'autres dans le bureau. Je la voyais et je ne m'en écartais pas.

Tout continuait à s'agiter dans la cour, sous la voûte et dans la rue. En écoulant ce grand bruit, je ne pouvais pas me figurer que cela durait toujours, et j'ai pourtant vu depuis que le mouvement ne cessait ni jour ni nuit dans cette ville.

Ce n'est qu'au bout d'une heure et quand l'inquiétude commençait à me gagner, que Montborne revint.

« Eh bien, dit-il, c'est fini, montre-moi ta malle.

— La voici.

— Et le billet ?

— Le voilà.

— C'est bien. »

En même temps il tira ma malle de dessous les autres, il la posa d'abord debout sur sa petite hotte, passa la corde autour et l'enleva d'un coup d'épaule.

« En route, fit-il, suis-moi. »

Nous sortîmes. Je le suivais pas à pas. Nous passions dans la foule comme à travers une procession. Tout en marchant il me demanda :

« Ta lettre est pour un maître menuisier, rue de la Harpe ?

— Oui.

— Mais tu n'es pas encore embauché ?

— Non.

— Tu ne vas pas demeurer dans sa maison ?

— Non.

— Eh bien, il faut aller te loger aux environs, dit-il ; laisse-moi faire, je connais rue des Mathurins-Saint-Jacques un endroit où l'on passe la nuit à dix sous. Ceux qui louent au mois payent sept, huit, dix francs ; ça dépend de la chambre. Tu verras, mais on paye d'avance.

— C'est bien, lui répondis-je, conduis-moi dans cette auberge, et si tu connais un endroit où l'on mange à bon marché, tu me le montreras avant de partir.

— Justement, fit-il, à côté se trouve le restaurant de Flicoteaux, un des bons endroits de Paris.

— Mais ça coûte cher, peut-être.

— Non, pas trop… ça dépend des plats et du vin. En mangeant du bœuf et buvant de l'eau, on paye de huit à dix sous. Mais si l'on demande du poulet et du vin, ça monte tout de suite à seize ou dix-huit sous, et même plus. »

Je pensai naturellement qu'avec un bon morceau de bœuf, du pain et de bonne eau, je n'aurais pas besoin de vin ni de poulet.

Nous passions alors auprès d'une grande bâtisse entourée de grilles et toute couverte de sculptures. Notre rue donnait sous la voûte de cette bâtisse magnifique, mais nous prîmes à gauche pour en faire le tour. Montborne me dit que c'était le Louvre. Comme nous tournions au coin de la grille à droite, je vis pour la première fois les quais qui suivent la Seine, le Pont-Neuf qui la traverse, et la statue de Henri IV, à cheval, au milieu du pont.

C'est là qu'on peut voir la grandeur de Paris, principalement sur le Pont-Neuf, lorsqu'on regarde à droite, le Louvre qui s'étend aussi loin qu'il est possible de regarder, l'Arc de triomphe, à plus d'une lieue, au bout d'une grand avenue d'arbres ; et, de l'autre côté, le Palais de justice, la cathédrale de Notre-Dame et l'île de la Cité pleine de vieilles maisons qui se regardent dans l'eau.

Ces choses, je ne les ai connues que plus tard ; alors j'en étais ébloui d'admiration. Les files de ponts toujours couverts de monde, qui s'étendent sur le fleuve, n'étaient pas une des choses qui m'étonnaient le moins. Cela me paraissait aussi grand que

toute l'Alsace, et si je n'avais pas été forcé de suivre Montborne, qui marchait toujours, je me serais arrêté là quelques instants.

Le Pont-Neuf était bordé de baraques où l'on faisait de la friture, mais je me suis laissé dire qu'on les a toutes abattues depuis.

Après avoir traversé ce pont et regardé la statue en courant, nous tournâmes sur l'autre côté du quai, bordé de rampes en pierre ; et plus loin nous arrivâmes à droite, dans la vieille rue de la Harpe. Cette rue avait l'air de descendre sous terre, s'étendait, en remontant plus loin, jusqu'à la vieille place Saint-Michel. J'avais vu tant de palais, tant de cathédrales, tant d'arcs de triomphe, tant de maisons magnifiques, tant de richards roulant en voiture ; j'étais tellement ébloui de ces choses, qu'en remontant la vieille rue de la Harpe, toute grise, toute décrépite, pleine de gens en manches de chemise, en veste, en petite robe, en camisole, qui couraient d'une porte à l'autre, qui fumaient des pipes aux fenêtres, qui portaient de l'eau sur les épaules, qui faisaient de la friture à leur porte, et qui semblaient vivre là chez eux de père en fils, que j'en eus le cœur soulagé.

Je trouvai même à cette rue un air de vieux Saverne ; c'était vieux… vieux ! On voyait des marchands de ferraille, comme chez nous, et de vieilles portes rondes toutes noires, où se tenaient des marchands de livres, de bretelles et de savates. Enfin je pensai :

« Maintenant nous ne sommes plus avec des millionnaires. »

Je m'attendrissais de voir des gens de la même espèce que moi, qui vendaient, achetaient et travaillaient pour vivre. Montborne me dit que cela s'appelait le quartier Latin. Il prit ensuite

une autre rue à gauche, et finit par s'arrêter devant une maison étroite, haute de six étages au moins, et me dit :

« Nous y sommes, Jean-Pierre. »

C'était près d'une vieille bâtisse en arrière de l'alignement ; un mur assez bas suivait la rue, et par-dessus ce mur on voyait le toit de ce vieux nid, et ses petites fenêtres comme au couvent de Marmoutier. J'ai su plus tard que cela s'appelait l'hôtel de Cluny, et qu'on y mettait toutes les vieilleries de la France.

Mon auberge se dressait un peu plus loin. Je crois encore la voir avec son pignon décrépit, où s'avançaient des pierres d'attente jusque dans le ciel. Montborne était entré dans l'allée, tellement étroite que sa hotte raclait les murs des deux côtés, et tellement noire qu'on n'y voyait plus au bout de quatre pas. En même temps une odeur de cuir, et d'une quantité d'autres choses, vous remplissait le nez ; des bruits de toutes sortes vous faisaient tinter les oreilles ; un marteau toquait, un tour bourdonnait, quelqu'un chantait, pendant que dehors tout continuait à rouler, à crier, à passer.

Nous arrivâmes enfin dans une cour d'environ six à sept pieds ; et, voyant le ciel tout en haut, je crus être au fond d'un puits. Comme je regardais, quelqu'un ouvrit le châssis d'une croisée au rez-de-chaussée, en criant :

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un voyageur, » répondit Montborne.

Aussitôt la porte au fond de l'allée s'ouvrit, et un homme trapu, les joues grasses et jaunes, un bonnet de coton crasseux sur la

tête, les manches de chemise retroussées, un tire-pied dans la main, sortit en me regardant.

Derrière cette homme, que je reconnus pour être un cordonnier, s'avançait une petite femme sèche, déjà grise, le nez pointu, qui me regardait d'un œil de pie.

« Vous voulez passer la nuit ? me demanda le cordonnier.

— Non, monsieur, je voudrais louer une chambre au mois.

— Ah bon ! fit-il ; Jacqueline va vous montrer les chambres.

— C'est un ouvrier menuisier, » dit Montborne.

Et la femme, qui m'avait bien regardé, prit un air riant.

« Il arrive du pays ? dit-elle. Venez, monsieur. »

Elle avait décroché des clefs dans leur cassine et grimpait devant moi. Montborne suivait lentement.

« Vous serez bien, » disait-elle.

Nous montions, nous montions ; les fenêtres s'élevaient, la cour descendait. À la fin je n'osais plus regarder par ces fenêtres, je croyais tomber la tête en avant.

« Nous avons des chambres à tout prix, disait la vieille ; mais la jeunesse aime le bon marché.

— Oui, si vous pouviez m'avoir une chambre à six ou sept francs, » lui dis-je.

Àpeine avais-je dit cela, qu'elle se retourna comme indignée, en s'écriant :

« A six francs ? Ce n'est pas la peine de monter. »

Nous étions tout au haut de l'escalier, presque sous les tuiles, et cette vieille, dont la figure était devenue de bois, me voyant étonné, dit : « Redescendons : notre meilleur marché c'est huit francs… payés d'avance. »

Alors, me remettant un peu, je répondis :

« Eh bien, madame, montrez-moi la chambre à huit francs. »

Elle grimpa les dernières marches et poussa dans les combles une petite porte coupée en équerre. Je regardai, c'était un coin du toit. Dans ce coin, sur un petit bois de lit vermoulu, s'étendaient un matelas et sa couverture, minces comme une galette. Tout contre se trouvaient la table de nuit, la cruche à eau ; et dans le toit s'ouvrait une fenêtre à quatre vitres, en tabatière.

Cela me parut bien triste de loger là.

« Décidez-vous, » me disait la vieille.

Et moi, songeant que je n'étais pas sur de trouver tout de suite de l'ouvrage, que je n'avais personne pour me prêter de l'argent, et que dans cette ville, où tout le monde ne songe qu'à soi, ma seule ressource était de ménager, je lui répondis :

« Eh bien, puisque c'est le meilleur marché, je prends cette chambre. — Vous faites bien, dit-elle, car les locataires ne manquent pas. » En descendant, elle me montra dans un coin une espèce de fontaine, en me disant ;

« Voici l'eau. »

Montborne montait encore, je revins avec lui. Il trouva ma chambre très-belle, d'autant plus qu'il restait de la place pour la malle. Ensuite, comme il était pressé, je lui payai ses trente-deux sous ; il me dit que deux maisons plus haut, à droite, près de l'hôtel de Cluny, je verrais le restaurant, et puis il s'en alla.

Je refermai la porte et je m'assis sur le lit, la tête entre les mains, tellement accablé d'être seul, au milieu d'une ville pareille, loin de tout secours, de toute connaissance, que pour la première fois de ma vie j'eus l'idée de m'engager.

« Qu'est-ce que je fais au monde ? me disais-je. Les autres sont heureux, les autres ont leur maison, leur femme, leurs enfants, ou bien ils ont leurs père et mère, leurs frères et sœurs… Moi, je n'ai rien que ma pauvre vieille mère Balais. Eh bien, si je m'engage, je ferai l'exercice, j'aurai la nourriture, le logement, l'habillement, et rien à soigner. Je défendrai l'ordre. Si les ouvriers se remuent, s'ils se révoltent, je ferai comme le régiment. Le père Nivoi m'en voudra, mais je ne puis pas vivre tout seul… Non, c'est trop terrible d'être seul, avec des gens qui ne pensent qu'à vous tirer de l'argent, qui vous sourient pour avoir votre bourse, et qui vous tournent le dos quand vous n'avez plus rien. »

J'étais découragé. Je n'avais personne pour me relever le cœur ; l'idée du pays me faisait mal.

Pendant que ces idées tournaient dans ma tête, je me rappelai que le père d'Emmanuel m'avait dit d'aller voir son fils, mon ancien camarade, qui faisait son droit au quartier Latin. Ah ! si j'avais pu le voir seulement une heure, comme cela m'aurait fait du bien ! J'y songeais en me rappelant qu'il demeurait dans la

rue des Grès, numéro 7. Mais allez donc trouver la rue des Grès en arrivant à Paris ? Malgré cela, je voulus essayer.

Quelques instants après, la vieille revint, elle mit une serviette sur la cruche en disant :

« On vous changera de draps tous les mois. Vous savez, c'est huit francs par mois, payés d'avance. »

Alors je compris pourquoi la serviette était venue si vite. L'ayant donc payée, je demandai si par hasard la rue des Grès ne se trouvait pas aux environs.

« Ce n'est pas loin, répondit-elle ; est-ce que vous connaissez quelqu'un à la rue des Grès ?

— Oui, un étudiant en droit… un camarade d'enfance.

— Ah ! fit-elle d'un air de considération, mon mari vous dira mieux où c'est. Si vous avez besoin d'autre chose, il ne faut pas vous gêner.

— Je n'ai besoin maintenant que d'être seul, » lui répondis-je.

Elle sortit. J'allai remplir ma cruche ; j'ouvris ma malle, je me lavai, je changeai de chemise et d'habits. Le grand bruit du dehors m'arrivait jusque par-dessus les toits, le soleil brillait sur mes vitres.

Après avoir bien refermé ma malle et la porte, je descendis en suppliant le Seigneur de me faire la grâce, dans cette extrémité, de trouver Emmanuel, qui seul pouvait me donner de bons conseils et raffermir mon courage.

Série 3 · Le dimanche d'un ouvrier de province à Paris

LE DIMANCHE

PROMENADE D'UN OUVRIER DE LA PROVINCE DANS PARIS.

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

Depuis mon arrivée à Paris, je n'avais pas eu le temps de revoir Emmanuel ; l'ouvrage était pressé dans cette quinzaine, il avait fallu travailler le premier dimanche et le lundi jusqu'au soir. Mais, le samedi suivant, en nous faisant la paye, M. Braconneau nous ayant prévenus que le lendemain serait libre, je m'habillai de bonne heure et je courus à l'hôtel de la rue des Grès.

Cela tombait bien, car, en me voyant, Emmanuel s'écria :

« Je pensais à toi, Jean-Pierre : voici les vacances, les examens sont commencés ; je passe à la fin de cette semaine et je m'en retourne deux mois au pays. J'aurais eu de la peine à partir sans t'embrasser. »

Il me serrait la main. Pendant qu'il ôtait sa belle robe de chambre, je lui racontai ce qui m'avait empêché de venir.

« Eh bien, nous allons faire un tour, dit-il, nous déjeunerons au Palais-Royal. »

En l'entendant dire que nous allions déjeuner au Palais-Royal, je crus qu'il plaisantait ; il vit ce que je pensais et s'écria :

« Pas chez Véfour, bien entendu ! Il faut attendre d'avoir notre part dans la pension de Louis-Philippe. Nous irons chez Tavernier, tu verras. »

Il riait, et nous sortîmes, comme la première fois, en descendant la rue de la Harpe. Mais il voulut me faire voir alors le Palais-de-Justice, fermé devant par une grille très-belle. Derrière cette grille se trouve une cour, et au bout de la cour, un escalier qui monte dans le vestibule, où les avocats accrochent leurs robes entre les colonnes. Sur la droite, un autre escalier mène dans une grande salle, la plus grande salle de France, et qu'on appelle salle des Pas-Perdus.

Tout autour de cette salle, très-haute, très-large et dallée comme une cathédrale, s'en ouvrent d'autres où sont les tribunaux de toute sorte pour juger les voleurs, les filous, les banqueroutiers, les incendiaires, les assassins et les amateurs de politique qui trouvent que tout n'est pas bien dans ce monde, et qui voudraient essayer de changer quelque chose.

C'est ce que m'expliquait Emmanuel, et je pensais que l'idée d'entrer dans la politique ne me viendrait jamais.

Après cela, nous descendîmes derrière, par un petit escalier qui mène sur une place ouverte à l'autre bout, au milieu du Pont-Neuf. Quand nous eûmes traversé cette place, assez sombre, nous vîmes à la sortie la statue de Henri IV tout près de nous, et, plus loin, cette magnifique vue du Louvre que j'avais tant admirée la première fois. Elle me parut encore plus belle, et même aujourd'hui je me figure que rien ne peut être plus beau sur la terre : cette file de ponts, ces palais du Louvre et des Tuileries, ces grilles, ces jardins, à gauche ; ces autres palais, et tout au fond l'Arc de

triomphe ! Non, rien ne peut vous donner une idée plus grande des hommes !

Je le disais à Emmanuel, qui me prévint que le plus beau n'était pas encore ce que nous voyions, mais l'intérieur des palais, où sont réunies toutes les richesses du monde. Cela me paraissait impossible.

Comme nous continuions de marcher, étant arrivés dans la cour du Louvre, ce fut une véritable satisfaction pour moi de contempler ces magnifiques statues dans les airs, autour de l'horloge, représentant des femmes accomplies en beauté ; qui se tiennent toutes droites, deux à deux, les bras entrelacés comme des sœurs, et qui doivent avoir au moins trente pieds de haut.

Rien ne manque à ce spectacle. Seulement, plus loin, après avoir passé la voûte du côté des Tuileries, nous arrivâmes sur une vieille place encombrée de baraques, dans le genre du cloître Saint-Benoît, ce qui ne me réjouit pas la vue. Elle était pleine de marchands d'images, de guenilles, de ferrailles, et d'autres gens de cette espèce. Deux ou trois vendaient même des perroquets, des pigeons, des singes et de petites fouines, qui ne faisaient que crier, siffler, en répandant la mauvaise odeur.

On ne pouvait pas comprendre de pareilles ordures entre deux si magnifiques palais. Emmanuel me dit que ces gens ne voulaient pas vendre leurs baraques à la ville, et que chacun est libre de vivre dans la crasse, si c'est son plaisir.

Naturellement je trouvai que c'était juste, mais tout de même honteux.

Ayant donc regardé cette place, qui ressemblait aux foires de village, Emmanuel me prit par le bras, en disant : « Arrive ! »

En dehors de la cour du Louvre, à gauche, s'étendait la continuation de la bâtisse, et dans la cour se trouvait une porte assez haute, où des gens bien mis entraient.

« Avant d'aller déjeuner, il faut que tu voies le musée de peinture, me dit-il, nous en avons pour une heure. »

J'étais bien content de voir un musée ; j'avais seulement entendu parler de musée, sans savoir ce que cela pouvait être.

Dans le vestibule commençait une voûte qui se partageait en plusieurs autres, fermées par de grandes portes en châssis tendues de drap vert. Contre une de ces portes, à gauche, était assis un suisse, que je pris d'abord pour quelque chose de considérable dans le gouvernement, à cause de son magnifique chapeau à cornes, de son habit carré, de sa culotte de velours rouge, de ses bas blancs et de son air grave ; mais c'était un suisse ! J'en ai vu d'autres habillés de la même façon. Ils restent assis, ou se promènent de long en large pour se dégourdir les jambes : — c'est leur état.

Une dame recevait les cannes et les parapluies dans un coin, moyennant deux sous.

Àdroite s'élevait un escalier, large d'au moins cinq mètres, avec des peintures dans les voûtes. On avait du respect pour soi-même en montant un escalier pareil ; on pensait : « Je monte... personne n'a rien à me dire !... »

Mais tout cela n'était rien encore. C'est en haut qu'il fallait voir ! D'abord, ce grand salon éclairé par un vitrage blanc comme

la neige, d'où descendait la lumière sur des peintures innombrables, tellement belles, tellement naturelles, qu'en les regardant vous auriez cru que c'étaient les choses elles-mêmes : les arbres, la terre, les hommes, au printemps, en automne, en hiver, dans toutes les saisons, selon ce que le peintre avait voulu représenter.

Voilà ce qui s'appelle une véritable magnificence ! Oui, quand on pense qu'avec de la toile et de la couleur les hommes sont arrivés à vous figurer tous les temps, tous les pays, tous les êtres, au lever et au coucher du soleil, à la lune, sur terre et sur mer, dans les moindres détails, c'est alors qu'on reconnaît le génie de notre espèce et qu'on s'écrie : « Heureux ceux qui reçoivent de l'instruction, pour laisser de pareilles œuvres après leur mort et nous enorgueillir tous !... »

Nous nous promenions dans ce grand salon, en silence comme dans une église ; nous entendions nos pas sur les parquets, qui sont de vieux chêne. Emmanuel m'expliquait tout bas ce que nous voyions ; il me disait le nom des peintres, et je pensais : « Quels génies !... quelles idées grandioses ils avaient, et comme ils les peignaient vivantes !... »

Je me rappelle que, dans ce salon, l'empereur Napoléon, à cheval, en hiver, au milieu de la neige, du sang et des morts, levait les yeux au ciel. Rien que de le voir, on avait froid.

C'est une des choses qui me sont restées. Mais ces terribles tableaux, qui sont faits pour donner aux hommes l'épouvante de la guerre, me plaisaient beaucoup moins que les champs, les prés, les bœufs, les petites maisons où l'on buvait à l'ombre devant la

porte. On voyait que c'étaient tous d'honnêtes gens, et cela vous réjouissait le cœur ; ou aurait voulu se mettre avec eux.

La représentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres, des saintes femmes et des anges, avec tous les chagrins qu'ils ont eus, les injustices d'Hérode et de Ponce-Pilate, vous rendaient trop triste. Enfin chacun trouve là ce qui lui plaît ; chacun peut se rendre triste ou joyeux, selon ce qu'il regarde.

Après le grand salon carré, nous entrâmes dans une autre salle, longue d'au moins un quart de lieue, et puis encore dans une autre ; cela n'en finissait plus. Emmanuel me parlait ! mais tant de choses me troublaient l'esprit ! Et comme il venait toujours plus de monde, tout à coup il me dit :

« Écoute, Jean-Pierre, c'est l'heure du déjeuner. »

Nous eûmes encore un bon quart d'heure pour remonter les salles, et, si vous voulez savoir la vérité, je fus bien content d'être dehors, au grand air. C'était trop à la fois. Et puis j'avais faim, j'étais pressé de m'asseoir devant autre chose que devant des peintures.

Nous n'étions pas loin du Palais-Royal, où nous arrivâmes en gagnant la rue Saint-Honoré. Nous revîmes, en passant, la galerie d'Orléans, le jardin, les jets d'eau, les arcades ; mais ce qui me réjouit le plus, ce fut d'apercevoir l'écriteau de Tavernier, qu'Emmanuel me montra dans l'intérieur d'une de ces arcades.

Nous montâmes, et, malgré le bon dîner que nous avions fait chez Ober, je reconnus pourtant une grande différence. C'était là véritablement un restaurant parisien, bien éclairé, riche en do-

rures ; les petites tables couvertes de nappes blanches à la file entre les hautes fenêtres, les carafes, les verres étincelants, enfin tout vous annonçait la manière agréable de vivre en cette ville, quand on a de l'argent.

Nous étant donc assis, les domestiques arrivèrent. Emmanuel voulut avoir de l'eau de Seltz, du vin, du melon, des viandes, du dessert ; et, si je n'avais pas lu les prix à mesure sur la carte, j'aurais cru que nous étions ruinés de fond en comble. Eh bien, tout cela ne montait pas à plus de trois, ou quatre francs pour nous deux. C'est quelque chose d'étonnant !

Après le déjeuner, nous descendîmes prendre le café sur une petite table de tôle, au milieu du monde, dans le jardin. Emmanuel avait acheté des cigares, et nous fumions comme des propriétaires, en regardant à droite et à gauche les jolies femmes qui passaient. C'était bon pour un étudiant en droit ; mais moi, j'avais tout de même un peu honte de jouer un si grand rôle. Enfin voilà l'existence de Paris. Peut-être dans le nombre de ces messieurs et de ces dames qui m'entouraient, appelant les garçons et se faisant servir, s'en trouvait-il qui ne me valaient pas.

Il faisait très-chaud, tout était blanc de poussière, même les arbres. Vers deux heures, quelques gouttes de pluie s'étant mises à tomber, tout le monde se sauva sous les arcades. Il fallut aussi nous retirer ; mais Emmanuel me dit que cela ne durerait pas, et que nous allions monter en omnibus pour nous rendre à l'Arc de triomphe.

C'est ce que nous fîmes dans la rue Saint-Honoré, au coin de la place du Château-d'Eau, où se trouvait un corps de garde.

Les omnibus traversent tout Paris par centaines, et l'on peut aller d'un bout à l'autre de la ville pour six sous. Au milieu de la rue, vous n'avez qu'à faire signe, la voiture s'arrête ; le conducteur vous donne la main, vous montez, et vous êtes assis sur un banc rembourré de crin, à côté de messieurs et de dames, pendant que la pluie coule sur les vitres et que les chevaux galopent.

De pareilles inventions montrent que rien ne manque dans notre pays.

Nous courions depuis dix minutes, et le soleil commençait à revenir, lorsque Emmanuel leva la main pour dire : « Halte ! » Nous descendîmes sur une place grande comme deux fois Saverne, entourée de palais, de jardins et de promenades : la place de la Concorde. Je voudrais bien vous la peindre, avec ses deux fontaines en bronze, son obélisque, — une pierre en forme d'aiguille, d'au moins cent pieds, revenue d'Égypte, et couverte de sculptures, — et ses statues rangées tout autour représentant les villes principales de la France, sous la figure de femmes assises sur des canons, des boulets, des vaisseaux… Oui, je voudrais vous peindre tout cela : — le jardin des Tuileries d'un côté, les Champs-Élysées et l'Arc de triomphe de l'autre, l'église de la Madeleine à droite, la Seine couverte de bateaux et la Chambre des députés à gauche ; mais aucune parole ne peut vous donner l'idée de cette place immense. Autant dire tout de suite que c'est une merveille du monde, et que, dans cette merveille, tout ce qu'il y a de riche en voitures, en cavaliers, en dames, vont, viennent, se promènent et se regardent pour voir lesquels ont les plus beaux chevaux, les plus beaux plumets et les plus belles robes.

Le long de l'avenue des Champs-Élysées vous découvrez, à travers le feuillage, des centaines de maisons où les millionnaires

demeurent, et plus loin, sur l'autre rive du fleuve, à gauche, l'hôtel des Invalides, son dôme dans les nues.

Sous les arbres, on voit aussi de petits théâtres pour les enfants, des chevaux de bois, des jeux de toutes sortes, des hercules, des ménageries ; enfin c'est une fête depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Nous allions à travers tout cela. Nous voyions des statues en marbre de tous les côtés, dont je me rappelle principalement deux à l'entrée de la grande avenue, représentant deux hommes superbes et nus, qui tiennent par la bride des chevaux sauvages dressés sur les pieds de derrière, les jarrets pliés, la crinière droite, prêts à s'échapper

Emmanuel me prévint que c'étaient des chefs-d'œuvre, et je n'eus pas de peine à le croire.

Mais le plus beau c'est l'Arc de triomphe qui s'élève au bout de l'avenue, tout gris à force d'être loin, et pourtant superbe, avec ses lignes pâles dans le ciel, et ses voûtes, où des maisons pourraient passer.

Tout est beau, tout est grand dans cet arc de triomphe : nos victoires, qui y sont écrites partout, et qui font des listes de cinquante mètres ; la beauté de l'idée, la beauté des pierres, la beauté du travail, la beauté de la grandeur et la beauté des sculptures. Quatre de ces sculptures sont en dehors, sur des socles, appuyées contre les arches, et, d'après ce qu'Emmanuel me dit, elles représentent, du côté de Paris, la Guerre, sous la figure d'une femme que les soldats portent dans leurs bras, et qui crie : « Aux armes ! » Cela vous fait dresser les cheveux sur la tête. En regar-

dant cette femme, on l'entend, on croit que les Russes et les Prussiens arrivent ; on voudrait courir dessus et tout massacrer.

Cette femme, je la vois toujours ; elle ressemble à celles du Dagsberg, qui vont aider leurs hommes à déraciner des tocs. C'est terrible !

Contre l'autre arche, et séparée par la voûte, c'est la Gloire. L'empereur Napoléon figure la Gloire. Un ange lui met des couronnes sur la tête pour le bénir. C'est aussi très-beau.

Sur l'autre face, c'est l'Horreur de l'invasion, représentée par un cavalier qui écrase tout, et la Joie de la paix, représentée par des gens heureux qui rentrent leurs récoltes.

Voila ce qu'Emmanuel m'expliqua, car je n'avais pas assez d'instruction pour deviner tout seul.

Le bœuf, le cheval et les gens sont tout ce qu'il est possible de voir d'admirable.

Je pourrais en dire beaucoup plus, mais ces choses resteront là pendant des siècles ; et je pense, comme M. Nivoi, qu'il faut voir Paris pour connaître la grandeur de notre nation, sa gloire et sa force.

Ayant repris le chemin de notre quartier vers cinq heures, nous repassâmes dans le jardin des Tuileries, où les plus belles statues en marbre blanc se trouvent. Quant à vous dire les personnes qu'elles représentent, j'en serais bien embarrassé. Mais c'est achevé dans toutes ses parties, c'est entouré d'arbres et de petites allées bien unies. Les enfants jouent dans ces allées, les dames s'y promènent, et, malgré la foule, des ramiers volent aux

environs ; ils descendent même sur le gazon pour manger les mies de pain qu'on leur jette.

Ces ramiers vous rappellent le pays, les grands bois, les champs, et l'on pense : « Ah ! si nous pouvions vivre comme vous de quelques petites graines, et si nous avions vos ailes, malgré les marbres, les palais et les colonnes, ce n'est pas ici que nous resterions. »

Je ne pouvais m'empêcher de le dire à mon camarade Emmanuel, lui rappelant comment le soir, au vallon, sous la Roche-Plate, en sortant de la rivière, — lorsque l'ombre des forêts s'allongeait dans les prairies, — on entendait les ramiers roucouler sous bois. Ils étaient par couples ; mais en ce temps nous ne savions pas ce qu'ils se racontaient entre eux ; je le savais maintenant, et je les trouvais bien heureux de pouvoir roucouler par couples, en se sauvant dans les ombres.

Emmanuel m'écoutait la tête penchée. J'aurais bien voulu lui parler un peu d'Annette ; mais je n'osais pas… J'avais tant… tant de choses sur le cœur !

Nous étions sortis du jardin ; il me conduisait à travers une grande place, où se dressait une haute maison en forme de tour, couverte d'affiches, et de loin je reconnaissais le Louvre.

Alors tout me paraissait sombre, j'avais toujours le nom d'Annette sur la langue ; je regardais mon camarade, qui semblait rêver, et nous marchions dans de petites ruelles sales. Les marchands d'eau passaient ; les marchands d'habits, la bouche tordue, criaient, regardant aux fenêtres. Le vrai Paris des rues revenait.

Tout à coup Emmanuel, levant les yeux, dit :

« Voici le Rosbif ! entrons, Jean-Pierre, et dînons. »

Nous entrâmes ; tout était plein de monde, et nous ne trouvâmes de place qu'au fond, sous une espèce de toit en vitrage.

Nous fîmes encore un bon repas, mais je ne sais pas pourquoi la tristesse était venue. Emmanuel pensait peut-être à son examen, et moi, mon esprit était à Saverne. Je voulus payer, cela le mit de mauvaise humeur :

« Quand j'invite mon meilleur camarade, dit-il, je ne supporte pas qu'il paye. C'est presque une injure que tu me fais. »

Je lui répondis que ce n'était pas mon intention ; mais que j'avais du travail, et que c'était juste de payer chacun son tour.

Il ne voulut pas y consentir, et je crus même qu'il était fâché. Mais, quelques instants après, étant sortis, il me serra la main en s'écriant : « Jean-Pierre, je n'ai pas de meilleur ami que toi ! Veux-tu venir au théâtre du Palais-Royal ? »

J'étais fatigué. Je lui dis que ce serait pour une autre fois, et nous remontâmes lentement la rue Saint-Honoré.

Une chose me revient encore, c'est que le même soir, en passant sur le Pont-au-Change, Emmanuel me montra la place du Châtelet, avec sa petite colonne et sa fontaine, et plus loin le bal du Prado. Mais cette place et ce pont sont des choses qui me rappellent bien d'autres souvenirs. Il faudra que j'en parle plus tard. Tout ce que j'ai besoin de dire maintenant, c'est que, étant arrivés devant ma porte, nous nous embrassâmes comme de véritables

frères. Je ne pouvais pas espérer le conduire à la diligence pendant la semaine, et je lui souhaitai bon voyage.

erckmann-chatrian.

Série 3 · Le mal du pays à Paris

LE MAL DU PAYS À PARIS

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

C'est pendant ce mois de septembre, cinq semaines après le départ d'Emmanuel, que j'eus le mal du pays. Je me sentais dépérir. La nuit et le jour je ne revoyais que Saverne, la côte, les bois de sapins, la rivière, les ombres du soir ; je sentais l'odeur des forêts, j'entendais les hautes grives s'appeler, puis le métier du père Antoine, les sabots de la mère Balais, les éclats de rire d'Annette, tout, tout me paraissait beau, tout m'attendrissait :

« Ah ! mon Dieu ! si je pouvais seulement un peu respirer là-bas !... Ah ! si je pouvais seulement embrasser la mère Balais et boire une bonne gorgée d'eau de la fontaine ! Comme elle serait fraîche !... comme je reviendrais ! Ah ! je ne reverrai plus le bon temps ! je ne chanterai plus en rabotant avec le Picard, je ne reverrai plus le père Nivoi, je n'entendrai plus les servantes crier autour des auges, et les vaches galoper la queue toute droite, les jambes en l'air... C'est fini... c'est ici qu'il faut que je laisse mes os. »

Voilà cette maladie terrible. Je tombais ensemble, et le père Perrignon avait beau me crier :

« Allons, courage, Jean-Pierre. Que diable ! nous sommes à Paris, nous sommes dans les idées jusqu'au cou… Qu'est-ce que nous fait le reste ? J'ai connu ça dans le temps… Oui, c'est dur… mais avec du courage on surmonte le chagrin. »

Il avait beau me prendre la main, le bourdonnement de la rivière sous les vieux saules m'appelait… J'aurais voulu partir. Et dans ces temps, en le reconduisant jusqu'à sa porte, rue Clovis, quand il montait et que je restais seul, au lieu de retourner au quartier Latin, je suivais ma route, j'arrivais à la rue Contrescarpe, tout au haut de la butte : une rue déserte, abandonnée, avec quelques vieilles enseignes, de l'herbe entre les pavés et le gros dôme du Panthéon derrière, tout gris.

Je regardais en passant ces gens minables, les souliers éculés, assis sur les marches ; ces femme jaunes, ces enfants maigres, tous ces êtres sales, déguenillés ; leurs petites vitres raccommodées avec du papier, et derrière les vitres des images du temps de la République ou de Louis XVI. Dieu sait qui les avait collées là, ces images ! les années avaient passé dessus. On y voyait les chapeaux à cornes, les perruques, les habits vert-perroquet, les gilets à fleurs tombant sur les cuisses, les cravates montant jusque sous le nez. C'était vieux, vieux ! et tout restait dans le même état.

Je regardais cela, comme Jean d'Arimathie regardait au fond du sépulcre vide.

Au bas de la vieille rue en pente, où pas une voiture ne passait, à droite d'une mairie, à gauche d'une fontaine toute neuve et blanche, la fontaine Cuvier, avec le lion où s'appuie une femme nue, l'aigle en l'air qui s'envole un mouton dans les griffes, et au-dessous tous les animaux de la création ; entre ces deux bâtisses

je voyais un vieux mur couvert de lierre… Oh ! le beau lierre… comme il vivait et s'étendait ! — C'était le Jardin des Plantes.

Un peu sur la gauche du mur s'ouvrait une belle porte grillée, une sentinelle auprès. Là commençait l'allée en escargot bien sablée, tournant entre les plantes rares, les tulipes roses, — une fontaine en bénitier, pleine d'eau tranquille, à l'entrée ; — et sur la butte, en l'air, par-dessus le vieux cèdre du Liban, large, plat et fort comme un chêne, se dressait le pavillon, parmi de vieilles roches représentant des bois pourris, des coquillages, des plantes, que l'invalide vous expliquait venir du déluge.

Bien souvent, de loin, avant d'oser entrer, j'avais examiné ces choses, pensant que c'était le jardin de quelque richard ou d'un prince ; mais le passage continuel des vieilles femmes, leur cabas sous le coude, des ouvriers, des enfants, des soldats, m'avait enfin appris qu'on pouvait passer, et j'étais entré comme tout le monde.

Voilà l'un de mes plus beaux moments à Paris. Au moins là tout n'était pas des pierres, au moins ces plantes vivaient. Ah ! c'est quelque chose de voir la vie ! Oui, j'en étais content, tellement content que l'attendrissement me gagnait, et que je m'assis sur un banc à l'intérieur, pour regarder, respirer et presque fondre en larmes. Depuis trois mois je n'avais pas vu d'autre verdure que les grandes allées en murailles des Tuileries ; je ne savais pas ce qui me manquait, alors je le compris et je me promis bien de revenir. Ah ! s'il était tombé seulement un peu de rosée, cela m'aurait fait encore plus de bien, mais il ne tombe pas de rosée à Paris ; tout est sec en été, tout est boueux en hiver.

La cage des serpents, derrière une file de vitres grises ; le vieil éléphant, derrière ses hautes palissades ; la girafe, avec sa tête de cheval au haut d'un cou de cigogne, et qui broute les feuilles sur des arbres de vingt pieds ; les bâtisses rondes en briques rouges ; les oiseaux de la Chine et d'ailleurs qui ressemblent à nos poules, à nos oies, à nos canards ; les aigles qui crient, en regardant à travers leurs barreaux les pigeons dans les nues, et qui veulent tout à coup s'envoler ; les vautours qui perdent leurs plumes et laissent pendre la tête au bout de leur long cou, nu comme un ver ; les singes qui sautent et font des grimaces ; les ours dans leurs fosses, qui se roulent sur le pavé brûlant et regardent en louchant ceux qui leur jettent du pain ; les tigres, les lions qui bâillent ; les hyènes, des espèces de cochons avec des têtes de chauve-souris, qui répandent une odeur très mauvaise, tout cela pour moi c'était de la vieillerie, comme ces carcasses de baleines et d'animaux d'avant le déluge, qui sont enfermées, avec des étiquettes, dans une grande bâtisse bien propre, et qui ressemblent à des poutres vermoulues. Je les regardais bien, mais j'aimais mieux la verdure, et rien qu'un épervier dans la montagne, quand il passe d'une roche à l'autre en jetant son cri sauvage, rien qu'un bœuf qui fume à la charrue, ou un chien de berger qui rassemble le troupeau, me paraissait mille fois plus beau que ces aigles, ces hyènes et ces lions décrépits.

C'est après avoir traversé la grande allée de tilleuls et de hêtres au milieu, — près des magnifiques baraques en verre où les plantes d'Amérique collent leurs grandes feuilles desséchées aux vitres, — c'est de l'autre côté, sur les quais, en suivant ces immenses entrepôts où les tonnes de vin et d'eau-de-vie, les ballots et les caisses sont entassés jusqu'aux toits pendant une lieue ; où les bateaux descendent la Seine et déchargent leurs marchan-

dises et leurs provisions de toutes sortes sur les pavés en pente, derrière les tours de Notre-Dame, près de l'Hôtel de ville, c'est là que la vie me revenait avec ces grandes histoires de la Révolution, où les gens, au lieu de croupir et de moisir comme ces animaux d'Asie et d'Afrique dans des cages, voulaient être libres et faire de grandes choses. Oui, c'est en face de l'Hôtel de ville, cette large et sombre bâtisse couverte d'ardoises, ses deux pavillons sur les côtés, sa haute porte en voûte, au milieu, où monte le grand escalier jusqu'à l'intérieur, ses grandes fenêtres et ces niches, où les vieux juges, tous les braves gens des anciens temps ont leur statue, c'est là que je me rappelais la terrible Commune : ces hommes de la Révolution, avec leurs habits à larges parements, leurs perruques, leurs tricornes, qui balayaient le pays avec leurs décrets, qui déclaraient qu'on gagnerait tant de victoires en Hollande, tant en Prusse, tant en Italie, ainsi de suite, — ce qui ne manquait pas d'arriver, — et qui se soutenaient avec vingt départements, contre tout le reste de la France et de l'Europe, en nommant des soldats généraux, et des généraux soldats, pour le service de la patrie ! Oui, j'étais dans l'admiration en regardant cette bâtisse, où s'étaient accomplies de si grandes choses ; je comprenais mieux l'histoire que m'avait prêtée le vieux Perrignon, je me représentais ces révolutionnaires, et je pensais : « C'étaient d'autres hommes que nous ! Depuis des années et des années nous serons tous en poussière, on ne saura pas même que nous avons existé, et d'eux on parlera toujours, ils seront toujours vivants ! »

J'étais un soir en cet endroit, à l'entrée du pont, rêvant à tout cela, lorsqu'un grand canonnier roux me tapa sur l'épaule, en disant :

« Qu'est-ce que tu fais donc là, Jean-Pierre ? »

Je regardai tout surpris, et je reconnus Materne le cadet, celui qui s'appelait François. Nous n'avions jamais été bien amis ensemble, et plus d'une fois nous nous étions roulés à terre ; mais en le voyant là, je fus tout joyeux et je lui dis :

« C'est toi, François ? Ah ! je suis bien content de te voir. »

Je lui serrais la main. J'aurais voulu l'embrasser.

« Qu'est-ce que tu fais donc à Paris ? me demanda-t-il.

— Je suis ouvrier menuisier.

— Ah ! moi, je suis dans les canonnière à Vincennes. Qu'est-ce que tu payes ?

— Ce que tu voudras, Frantz. »

Et lui, me prenant aussitôt par le bras, s'écria :

« Nous avons toujours été camarades ! Arrive… je connais un bon endroit… Regarde… c'est ici. »

C'était à quatre pas, et je pense que tous les endroits étaient bons pour lui, quand un autre payait. Enfin, n'importe ! il décrocha son sabre, le mit sur le banc en treillis, à la porte du cabaret, et nous nous assîmes devant une petite table dehors.

Les gens allaient et venaient. Je fis apporter une bouteille de bière, mais Frantz voulut avoir de l'eau-de-vie ; il dit à la femme :

« Laissez le carafon ! — Ah ! tu es ouvrier, Jean-Pierre, et où ça ?

— Rue de la Harpe, mais je demeure rue des Mathurins-Saint-Jacques.

— Bon… bon… À ta santé ! »

Je lui demandai s'il avait des nouvelles du pays ; mais il se moquait bien du pays, et disait :

« C'est un trou… ça ne vaut pas seulement la peine qu'on en parle…

— Mais ton père et ta mère ?

— Je pense qu'ils sont encore vivants. Depuis deux ans je n'ai pas eu de lettre d'eux.

— Et toi, tu ne leur as pas écrit ?

— Si, je leur ai demandé deux ou trois fois de l'argent ; ils ne me répondent jamais… ça fait que je me moque d'eux. — À ta santé, Jean-Pierre ! »

Il finissait toujours par la : « À ta santé, Jean-Pierre ! »

Une chose qui me revient, c'est que je lui parlai de la réforme et qu'il me dit :

« Oui, c'est de la politique, et ceux qui se mêlent de politique, gare à eux ! Tu sauras que chez les armuriers tous les fusils sont démontés ; il manque aux uns la batterie, aux autres la cheminée ; de sorte que ceux qui voudront faire de la politique, s'ils pillent les fusils, ne pourront pas tirer. Le sergent m'a dit ça ! Il m'a aussi raconté qu'on mêle dans le nombre de ceux qui veulent faire de la politique des gaillards solides, bien habillés, comme des propriétaires, — qui passent même pour les plus en-

ragés, — et qui portent de gros bâtons plombés avec lesquels ils assomment leurs camarades. Ces gens se reconnaissent tous par des signes. Ils arrêtent les autres et se mettent toujours trois ou quatre contre un. Avec ça, la troupe arrive et balaye le restant de la canaille. Ainsi, ne te laisse pas entraîner dans la politique. C'est un bon camarade qui te prévient… Prends garde !

— Je te crois, lui dis-je, et je n'ai pas envie de m'en mêler. »

Comme alors le carafon était vide, Materne se rappela qu'il devait répondre à l'appel et que Vincennes était à plus d'une lieue. Il se leva, boucla, son ceinturon ; je lui serrai la main, et pendant qu'il s'éloignait en traversant le pont, je payai l'eau-de-vie et la bière. Ensuite je rentrai bien content de l'avoir vu, mais tout de même étonné de ce qu'il m'avait dit sur les gueux chargés d'assommer leurs camarades.

erckmann-chatrian.

Série 3 · Dans le jardin du Luxembourg

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX MESSIEURS, SE PROMENANT LEUR CHAPEAU À LA MAIN.

premier monsieur. — C'est un pari que j'avais fait, et des plus plaisants.

second monsieur. — Oui-da ! J'en ai beaucoup entendu parler.

premier monsieur. — Je ne l'avais vue qu'une fois en ma vie ; mais c'était assez pour moi.

second monsieur. — Et vous osâtes en faire la gageure, sur ce simple souvenir ?

premier monsieur. — Elle m'était demeurée là, vous dis-je, et rien de ce qui est entré là n'en sort.

second monsieur. — Vous êtes un terrible homme ! Mais comment en fîtes vous la conquête ?

premier monsieur. — J'avais parié, comme vous savez, que je la posséderais sous trois mois.

second monsieur. — C'était beaucoup vous engager.

premier monsieur. — Audaces fortuna… J'avais été poussé à bout : j'étais résolu à n'y rien épargner.

second monsieur. — Et c'est à Berne que vous la découvrîtes !

premier monsieur. — Incontinent après le pari, je courus chez le père Sabran, rue de Ménars, où je l'avais vue autrefois.

second monsieur. — Bon !

premier monsieur. — Il était parti pour Florence, et ne l'avait point laissée derrière lui : il n'avait garde, car, si vous avez connu le père Sabran, vous devez savoir que c'était un gaillard qui s'y connaissait.

second monsieur. — Certes, et c'est à quoi il s'est ruiné.

premier monsieur. — J'arrive à Florence : le père Sabran était mort.

second monsieur. — Mort ?

premier monsieur. — Absolument : c'était un homme fatigué.

second monsieur. — S'il était mort, vous en dûtes concevoir de l'espoir, — expectata dies…

premier monsieur. — Comme vous dites, mais après avoir retourné Florence, comme je vous retourne ce gant, j'appris qu'elle devait être à Rome.

second monsieur. — Vous y allâtes ?

premier monsieur. — J'y courus à bride abattue, quadmpedante putrem ; mais comme j'arrivais par une porte, elle sortait par l'autre, en trousse d'un académicien, Suisse de nation.

second monsieur. — Spes delusa ! fâcheux contre-temps !

premier monsieur. — Ce n'est pas tout. Voilà ma femme qui me tombe sur le dos.

second monsieur. — À Rome ?

premier monsieur. — À Rome !

second monsieur. — Ah ! ah ! ah !

premier monsieur. — L'inquiétude, la jalousie peut-être, l'avaient lancée à ma poursuite.

second monsieur. — Genus irritabile ; — enfin ?

premier monsieur. — Enfin, je lui avouai tout : elle se fâcha modérément, et, bref, elle voulut m'accompagner dans mes recherches. Je partis avec elle pour la Suisse.

second monsieur. — Avec votre femme ? (il rit.)

premier monsieur. — Avec ma femme, et c'est à Berne enfin, mon cher monsieur, que je gagnai mon pari. Je l'y trouvai, — rem acu tetigi. Je la possède depuis ce temps-là, et je ne regrette ni l'argent ni l'ennui qu'elle m'a coûtés. La voici. (Il tire de sa poche une petite édition de Juvénal.)

second monsieur. — Ne me ferez vous pas voir la virgule, objet du pari ?

premier monsieur. — C'est celle que voici. Remarquez : c'est une édition faite par les jésuites : il n'en reste plus que cet exemplaire. Voyez un peu le sens que donne à ce vers la virgule placée après le second mot.

second monsieur. — (Après avoir lu.) Ho ! ho ! ho ! Le latin dans les mots…

premier monsieur. — N'est-ce pas ? Ma femme n'a jamais voulu comprendre. Je vais faire mon cours. Bonsoir.

second monsieur. — Et moi, ma classe : adieu. (ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

DEUX DAMES.

première dame. — Mon Dieu ! laissez-les aller, ma chère.

seconde dame. — Soit ! Vous avez vu Rome, de cette affaire ?

première dame. — Oui, c'est très-joli.

seconde dame. — Votre mari a fini par trouver ce qu'il cherchait ?

première dame. — Oui.

seconde dame. — Et vous, n'avez-vous rien rapporté de ce voyage ?

première dame. — Je vous demande pardon.

seconde dame. — Quoi donc ?

première dame. — Ce jeune Romain qui nous suit, (Elles s'éloignent.)

SCÈNE III.

LE JEUNE ROMAIN, TENANT UN LIVRE, PUIS SÉBASTIEN.

le jeune romain. — La tavola, la table ; il fazzoletto, le mouchoir.

sébastien. — (L'abordant.) Que diable étudies-tu là, Pierre ? Viens-tu au cours ?

le jeune romain. — Appelle-moi Pietro, désormais, dans les lieux publics. J'étudie l'italien. Pendant les vacances, j'ai rencontré à Rome cette dame que tu vois là-bas ; elle me prend pour un Romain. Je ne puis pas décemment lui écrire en pur français. Je prétends lui gazouiller du toscan avant peu. La tavola, la table ; il fazzoletto, le mouchoir. (Il s'éloigne.)

octave feuillet.

Série 3 · Sous les marronniers des Tuileries

SOUS LE MARRONNIER DES TUILERIES

PAR OCTAVE FEUILLET

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOURGEOIS.

premier bourgeois. — Qu'y a-t-il, compère ? vous avez la mine douloureuse, ce matin.

second bourgeois. — Mais vous semblez singulièrement triste vous-même, père Mathias.

premier bourgeois. — C'est que je viens de reconnaître que je m'étais trompé sur la vocation de mon fils.

second bourgeois. — J'ai de mon côté le même sujet d'affliction.

premier bourgeois. — Cela est singulier. Mon fils, dès son bas âge, n'aimait rien tant que de compter sur ses doigts, et de plier les mouchoirs de sa mère. Je le vouai au commerce.

second bourgeois. — C'est comme le mien, père Mathias. Rien de plus clair en apparence que sa vocation. Il ne pouvait souffrir d'être habillé autrement qu'en artilleur, et dès huit ans il battait du tambour de façon à surprendre tout le monde. Je l'ai fait étudier pour être militaire.

premier bourgeois. — Eh bien ! croiriez-vous que mon drôle n'a jamais pu discerner le mètre de l'aune, ni le coton de la soie ?

c'est ce que vient de me déclarer son patron.

second bourgeois. — Le mien vient de prendre la fuite dans une escarmouche.

premier bourgeois. — Et cependant mon fils est rempli de moyens.

second bourgeois. — Cela ne m'étonne pas, père Mathias, car le mien est plein de courage. Adieu. (Ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

Deux étrangers arrivent de deux côtés opposés et s'arrêtent devant le marronnier, dont ils considèrent le feuillage naissant. — 20 mars.

premier étranger, à part. — Il est en fleur. Rien n'est plus vrai. C'est un arbre merveilleux.

second étranger, à part. — Ces Français sont un peuple fanfaron ; il n'y a pas plus de fleurs que sur ma main, à cet arbre.

premier étranger, à part. — Je le croyais moins élevé.

second étranger, à part. — C'est Un petit arbre, à tout prendre.

premier étranger, à part. — Ma foi, je suis bien aise de l'avoir vu.

second étranger, à part. — Je ne le voudrais pas dans mon jardin, quand le roi me l'offrirait. (ils s'éloignent.)

SCÈNE III.

un général et sa femme.

le général. — Il me semble que nous pourrions nous asseoir là, si vous le trouvez bon, Nancy.

nancy. — N'avez-vous pas un ordre à prendre au château ?

le général. — Précisément. — J'irai dans un moment, et vous m'attendrez là deux minutes. (Ils s'assoient sous le marronnier.) Ces premiers jours de printemps sont intolérables.

nancy. — Ce n'est pas ce que disent les poëtes, mon cher général.

le général. — Je voudrais qu'on leur mît un sac sur le dos, à vos poëtes, ma chère, pour leur apprendre à juger les choses.

nancy. — C'est une mesure fort désirable, monsieur.

le général. — À propos, est-il vrai que j'aie autant bruni qu'on le dit, — en Afrique ?

nancy. — Vous ?

le général. — Oui, moi.

nancy.nancy. — Bruni ?

le général. — Sans doute. On m'en a fait compliment hier, et je vous avoue que j'en serais charmé.

nancy. — Pourquoi cela ?

le général. Parce que cela sied à un homme, — surtout lorsqu'il est militaire, et qu'il a la barbe noire. Est-ce votre avis ?

nancy. — Oui, général. — Qu'est-ce qui nous salue, là-bas ?

le général. — C'est Beaudouin. Le pauvre diable ! savez-vous ce que lui vient de faire sa femme ?

nancy. — Pas du tout.

le général. — C'est très-plaisant. Mais je ne puis guère me permettre de vous en faire part.

nancy. — Comment vouliez-vous alors, monsieur, que je l'eusse appris d'un autre ?

le général. — C'est juste. — Au reste, voici ce que c'est. Vous savez, Nancy, que les histoires d'aides de camp séducteurs sont aussi connues que celles du vol à l'américaine. — Eh bien ! ne voilà-t-il pas Beaudoin qui présente son aide de camp à sa femme, et qui lui donne place à la table, au feu, et…

nancy. — Général, c'est un conte de bivouac, ceci.

le général. — Bref, ma chère, le dénoûment est mêlé de circonstances tellement inouïes, que les meilleurs amis de Beaudouin, et je suis du nombre, ne savent à quel saint se vouer pour ne pas lui rire au nez.

nancy. — Je ne comprends pas que l'on rie d'un mari trompé, à moins qu'il ne soit lui-même un homme à bonnes fortunes.

le général. — Oui, sans doute. Mais Beaudouin, ma chère, c'est une exception. Je vous dis qu'il y a des détails qui dérideraient un podestat, (Il rit.) ___ Ah ! tenez, Nancy, voici Lespars, de qui je vous ai parlé.

nancy. — Qui ça, Lespars ?

le général. — Qui était mon aide de camp il y a deux mois.

nancy. — Ah ! c'est possible.

le général. — Comment, c'est possible ! — Je me suis tué avant-hier à vous conter l'histoire de sa blessure près d'Ouchda ! C'est lui qui fit ce beau coup de sabre avec un chef kabyle.

nancy. — Je croyais que vous m'aviez-dit qu'il était mort.

le général. — Non, puisque le voilà.

nancy. — Qui ? est-ce ce jeune homme en gilet blanc ?

le général. — Non, — pas celui-là ; plus près de la statue, là, une fine tête, de petites moustaches relevées.

nancy. — Il n'a pas une tournure militaire.

le général. — Rien n'est plus trompeur que la mine du gaillard. Si vous l'entendiez parler, c'est une jeune fille. — Il faudra que je vous le présente, si vous le permettez.

nancy. — Je veux bien. Seulement vous m'aurez bientôt présenté tout votre régiment, si vous n'y prenez garde.

le général. — Allons, ma chère ! un de plus ou de moins, qu'importe ?

nancy. — On peut aller loin avec ce principe.

le général. — Je vais vous le chercher. Il vous tiendra compagnie pendant que j'irai au château ; voulez-vous ?

nancy. À votre guise, général, (le général revient l'instant d'après, suivi de Lespars.)

le général. — Ma chère, c'est Lespars, de qui je vous ai parlé.

nancy. — Ah ! monsieur ! — Veuillez vous asseoir.

le général, bas, à Lespars. — Ne vous laissez pas intimider : elle est excellente au fond. — (Haut.) Je vais au château, Nancy. Monsieur vous servira de porte-respect. Excusez-moi, Lespars, je reviens tout à l'heure.

(Le général s'éloigne.)

SCÈNE IV.

NANCY, LESPARS.

nancy. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu cette nuit, mon ami, et pourquoi me demander un rendez-vous sous ce marronnier ?

octave feuillet.

Série 3 · Sous les tilleuls de la place Royale

SOUS LES TILLEULS DE LA PLACE ROYALE

UNE VIEILLE DAME, ASSISE ; UN VIEUX MONSIEUR, ASSIS PRÈS D'ELLE ; UN VIEUX DOMESTIQUE, EN LIVRÉE ; UN VIEUX GRIFFON.

la vieille dame, prenant une prise dans une tabatière à portrait. — Oui, mon cher monsieur, voilà un an que j'ai l'indiscrétion de vous remarquer chaque matin sur cette place, et je vous remarque d'autant mieux qu'il n'y a guère que vous et moi à une lieue à la ronde qui n'ayons pas l'air de marchands de toile. — Pardon, je suppose que vous avez une tabatière ?

le vieux monsieur, poliment, et tirant de sa poche une tabatière à portrait. … Oui, madame.

la vieille dame. — C'est heureux, car j'avoue que je n'aime-pas à faire de la mienne un bénitier. C'est un genre de politesse qui est d'un goût qui n'est pas le mien.

le vieux monsieur, souriant. — Je suis surpris qu'on n'ait pas encore eu l'idée d'établir des tabatières publiques.

la vieille dame. — Cela viendra, mon cher monsieur. J'ai un neveu qui fume, — telle que vous me voyez.

le vieux monsieur, caressant un rayon de soleil sur son genou. — Charmante matinée !

la vieille dame. — Puis-je me flatter que j'entre pour quelque chose dans ce — charmante matinée ?

le vieux monsieur. — Il est vrai, madame, que j'y pensais.

la vieille dame. — Hé ! hé ! vous ne l'aurez pas sur la conscience, m'est avis. N'importe. — Mais puisque nous sommes sur le chapitre des indiscrétions, — et je vous avertis que je ne taris point sur celui-là, — qu'y a-t-il de si touchant dans la façade de ce grand vilain hôtel rouge, — que vous vous jugiez dans l'obligation de soupirer chaque matin en le regardant ? — Il y a quelque histoire là-dessous, et je vous avouerai que j'en suis curieuse.

le vieux monsieur. — Est-ce que vraiment je soupire d'une façon ostensible, madame ?

la vieille dame. — Mon Dieu, oui ! — Si visiblement que je l'ai remarqué, — moi qui n'ai jamais prêté grande attention à ces

choses-là.

le vieux monsieur. — Ah ! madame, que je vois de malheureux dans ce seul mot !

la vieille dame. — Le méchant homme ! Il me refuse une histoire dont je suis éprise violemment, et me distille des fadeurs dont je n'ai que faire ! (au vieux domestique.) — Lépine, promenez un peu Zamor. (Lépine sort avec le griffon.) — Bien ! maintenant, mon cher monsieur, je vous écoute.

le vieux monsieur. — Vous avez, madame, une façon de vouloir, qui, je m'en doute assez, a toujours été irrésistible.

la vieille dame. — C'est possible, — cela ne vous regarde pas. Contez-moi cette histoire.

le vieux monsieur. — Je vous dirai qu'elle est un peu haut troussée.

la vieille dame. — Je le verrai bien.

le vieux monsieur. — Soit ! la voici : — Histoire du mouton de la présidente.

la vieille dame. — Oui-da !

le vieux monsieur. — Du temps que j'avais des cheveux…

la vieille dame. — C'était, monsieur, j'imagine, avant la grande révolution ?

le vieux monsieur. — Oui, madame, et c'est une des choses excellentes qu'elle fit disparaître. Je les avais naturellement bouclés, en manière de toison, et la poudre, que je ne leur ménageais

point, venait en aide à la nature pour en faire à ma bonne mine un encadrement surprenant.

la vieille dame. — Je vous ferai observer que je suis forcée de vous croire sur parole.

le vieux monsieur. — L'hôtel que voici, madame, était alors habité par le président de M***, dont la femme, étant d'une famille de gens d'épée, n'avait jamais fort goûté la robe.

la vieille dame. — Et vous étiez d'épée ?

le vieux monsieur. — Aussi vrai que son mari était de robe. Il en résulta qu'une belle nuit… Mais, auparavant, il est bon de vous dire que, donnant fort dans les modes du jour, la charmante présidente se faisait suivre partout d'un petit mouton tout enrubanné de rose.

la vieille dame. — Elle était donc charmante, cette présidente ?

le vieux monsieur. — Petite, fraîche, enfantine, sautillante, rusée comme un diable, et brave comme un lion.

la vieille dame. — Peste ! voilà une présidente bien gaillarde !

le vieux monsieur. — Bref, vers la fin d'une de ces nuits dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, je m'esquivais par une fenêtre du premier, d'où j'avais coutume, à l'aide d'un treillage, de descendre dans le jardin, quand un grand laquais du président m'apparut brutalement : je n'eus que le temps de sauter dans une plate-bande, non pas sans laisser une poignée de mes cheveux entre les mains du drôle. — Le président, armé de cette fâcheuse pièce, entre à grand bruit chez sa femme, qui dormait comme une pauvre innocente. — Madame ! madame ! — Monsieur !

monsieur ! dit la présidente. — Madame ! en vérité, vous me direz de qui sont ces cheveux ! — Cela, des cheveux ! c'est de la laine ! Je vous prie de me laisser dormir. — De la laine ! de la laine ! Il n'y a point de laine, madame ! c'est à moi que vous voulez la couper sur le dos ! Un homme vient de sauter dans le jardin par une fenêtre de votre appartement. — Eh bien ! qu'on le prenne ! — Il est parti, madame vous savez bien qu'il est parti ! — Ah çà ! dit la présidente, se mettant sur son séant, expliquez-vous, monsieur. Que prétendez-vous avec vos cheveux ? — Ce ne sont pas mes cheveux, madame, ce sont ceux d'un autre, et voila justement ce dont je me plains. Me direz-vous de qui sont ces cheveux ? — Pourquoi pas, si je le sais. Montrez-les-moi. — Mais à peine les eut-elle regardés, qu'elle éclata de rire et se mit à mordre ses draps dans des convulsions de joie interminables. — Ah ! vraiment, dit-elle enfin au président ébahi, — je l'avais deviné, c'est mon mouton ! Votre domestique et Perrette se seront fait une peur réciproque, et la pauvre bête se sera sauvée dans le jardin. — C'est là que je vous tiens, dit le président : depuis quand un mouton est-il poudré ? — Le mien l'est, monsieur, nous le poudrâmes hier soir, moi et ma fille de chambre, pour me divertir. — Il est inutile d'ajouter, madame, que Perrette fut en effet trouvée dans le jardin, et qu'elle était poudrée de la tête à la queue, et si agréable en cet état, que le président en faillit mourir de rire. Il n'eut garde de manquer à en faire le récit partout, finissant toujours par se tordre en disant : C'était le mouton de ma femme ! — D'où l'on m'appela le mouton de la présidente. — Hélas ! je fus heureux, madame, jusqu'au jour où la présidente, donnant de plus en plus dans la bergerie, se mit en tête qu'un seul mouton, — si bien poudré qu'il fut…

la vieille dame. — Vertu de ma mère ! monsieur.

le vieux monsieur. — Plait-il, madame ?

la vieille dame. — Continuez.

le vieux monsieur. — De sorte qu'au bout d'un certain temps le président aurait dû dire, en bonne conscience : — le troupeau de ma femme !

la vieille dame. — Et qui habite l'hôtel aujourd'hui, cher monsieur ?

le vieux monsieur. — Je ne sais. Vous comprendrez ma répugnance à y aller voir. La présidente émigra, et j'ai ouï dire qu'elle se remaria à l'étranger.

la vieille dame. — Ah ! fort bien ! — Vous avez sur votre tabatière un pastel qui me paraît distingué. C'est un portrait... Un portrait de femme !...

le vieux monsieur. souriant. — Vous êtes pénétrante, madame. Tenez, qu'en pensez-vous ?

la vieille dame. — Amusez-vous à regarder la mienne pendant ce temps-là. (ils font l'échange de leurs tabatières.)

le vieux monsieur, regardant la tabatière de la vieille dame. — Ciel ! c'est impossible !

la vieille dame. — Ah çà ! permettez, chevalier. — J'en aurais autant à vous dire. — Vous êtes un fat. Offrez-moi votre bras jusqu'à mon hôtel. Je ne sais trop si je vous dois rendre mon portrait, que vous allez montrer par les rues.

le vieux monsieur. — De grâce, chère présidente !... Et me permettez-vous de vous rendre le mien ?...

la vieille dame. — Je ne vous le demandais pas. — Lépine, portez Zamor. (Montrant le griffon.) Voilà, — avec vous, chevalier, — tout ce qui me reste de mon — troupeau. (ils s'éloignent.)

octave feuillet.

Série 4 · Dans le jardin du Palais-Royal

DANS LE JARDIN DU PALAIS-ROYAL

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX ÉTRANGERSS.

premier étranger. — C'est lui. Le voilà !

second étranger. — Pourvu qu'il parte !

premier étranger. — Soyez tranquille. La journée est magnifique. Il partira.

second étranger. — Il me semble qu'il est en retard. Ma montre dit midi cinq.

premier étranger. — Comment voulez-vous qu'il soit en retard, puisque c'est le soleil qui le fait partir…

second étranger. — C'est juste. Il faut donc que ce soit ma montre. C'est très-désagréable.

premier étranger. — Il me semble qu'il fume.

second étranger. — Attention, — c'est qu'il va partir. (Moment de silence.)

premier étranger. — C'est incompréhensible. Il ne part point.

second étranger, à un gardien. — Pourquoi votre canon ne part-il pas aujourd'hui, mon brave ? Il est plus de midi.

le gardien. — C'est qu'il est parti, messieurs.

second étranger. — Voyez-vous ? J'en étais sûr. Ma montre va bien.

premier étranger. — Allons ! demain je serai plus exact, (Ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

DEUX BOURGEOIS, LISANT LE JOURNAL..

premier bourgeois, à part. — « Le pape est mort. » Diable !

second bourgeois, à part. — « Sa Sainteté est mieux. » J'en suis ravi.

premier bourgeois. — « L'auteur de l'assassinat qui a jeté la consternation dans Pézénas tout entier vient de payer sa dette à la société..... »

Tiens ! comment cela ? Tant mieux !

second bourgeois. — « Crime commis à Pézénas. — L'assassin vient de mettre le comble à ses forfaits..... »

Que peut-il avoir fait de mieux que de tuer un père de famille qui faisait honnêtement le commerce des laines ?

premier bourgeois. — « Traqué dans le marécage où il avait cherché un refuge, il a été, après une courte lutte, percé de part

en part par le brigadier de la gendarmerie… »

Voilà un beau coup de sabre !

second bourgeois. — « Traqué dans les marécages qui avoisinent Pézénas, le misérable, après une courte lutte, a percé d'outre en outre le brigadier de la gendarmerie. Ce malheureux laisse une femme et cinq enfants sans ressource… »

Triste événement ! — Monsieur, après vous votre journal, s'il vous plaît.

premier bourgeois. — Volontiers ; le voici. Je vais lire le vôtre. (Ils échangent les journaux.)

second bourgeois. — Il paraît que c'est le gendarme qui a tué l'assassin de Pézénas. Tant mieux !

premier bourgeois. — Grand Dieu ! c'est l'assassin qui a tué le gendarme de Pézénas ! Ah ! tant pis.

second bourgeois. — Baste ! Sa Sainteté est morte.

premier bourgeois. — Allons ! le pape va mieux. (Ils s'éloignent.)

SCÈNE III.

UNE FAMILLE, SE PROMENANT LENTEMENT.

le père. — Ce qui me frappe et m'enchante le plus à Paris, c'est la complète assimilation que je vois s'être opérée entre le costume et l'extérieur de tous les Français. Il n'y a pas de Parisiens, — pas plus qu'il n'y a de Normands, de Bretons, d'Angevins, de

Beaucerons. Montrez-moi dans ce jardin ceux qui sont Parisiens et ceux qui ne le sont pas : impossible ! et pourquoi ?

la mère. — C'est bien simple, tout le monde se fait habiller à Paris.

le père. — Justement. Et puis la facilité des communications. — Qu'on me bande les yeux, et qu'on m'amène ici, je ne saurai pas dire si je suis à Paris, plutôt qu'à Rouen, à Caen ou à Chartres.

le fils. — Il y a d'aussi beau monde sur la place de la Préfecture qu'ici, mon père, le dimanche.

le père. — Nous avons même plus de luxe. Mais comment diable veux-tu qu'il y ait de la différence, puisque nous avons les mêmes tailleurs, et que nos femmes ont les mêmes faiseuses que les gens de Paris.

le fils. — Sans doute. (Deux jeunes gens traversent rapidement.)

premier jeune homme, à haute voix. — Tiens ! voilà une famille de provinciaux qui passe.

second jeune homme, riant. — Et même — le père est superbe. (La famille s'éloigne en silence.)

octave feuillet.

Série 3 · Feuillets de l'album d'un jeune rapin

FEUILLETS DE L'ALBUM D'UN JEUNE RAPIN

PAR THÉOPHILE GAUTIER

VOCATION.

Je ne répéterai pas cette charge trop connue qui fait commencer ainsi la biographie d'un grand homme : « Il naquit à l'âge de trois ans, de parents pauvres, mais malhonnêtes. » — Je dois le jour (le leur rendrai-je ?) à des parents cossus, mais bourgeois, qui m'ont infligé un nom de famille ridicule, auquel un parrain et une marraine, non moins stupides, ont ajouté un nom de baptême tout aussi désagréable. — N'est-ce pas une chose absurde que d'être obligé de répondre à un certain assemblage de syllabes qui vous déplaisent ? Soyez donc un grand maître en vous appelant Lamerluche, Tartempion ou Gobillard ! À vingt ans l'on devrait se choisir un nom selon son goût et sa vocation. On signerait, à la manière des femmes mariées, Anafesto (né Falempin), Florizel (né Barbochu), ainsi qu'on l'entendrait ; de cette façon, des gens noirs comme des Abyssins ne s'appelleraient pas Leblanc, et ainsi de suite.

Mes père et mère, six semaines après que j'eus été sevré, prirent cette résolution commune à tous les parents de faire de moi un avocat, ou un médecin, ou un notaire. Ce dessein ne fit que se fortifier avec le temps. Il est évident que j'avais les plus belles dispositions pour l'un de ces trois états : j'étais bavard, je médicamentais les hannetons, et je ne cassais qu'au jour voulu les tirelires où je mettais mes sous ; — ce qui faisait pressentir la

faconde de l'avocat, la hardiesse anatomique du médecin et la fidélité du notaire à garder les dépôts. En conséquence, on me mit au collège, où j'appris peu de latin et encore moins de grec ; il est vrai que j'y devins un parfait éleveur de vers à soie, et que mes cochons d'Inde dépassaient pour l'instruction et la grâce du maintien ceux du Savoyard le plus habile. — Dès la troisième, ayant reconnu la vanité des études classiques, je m'adonnai au bel art de la natation, et j'acquis, après deux saisons de chair de poule et de coups de soleil, le grade éminent de caleçon rouge ; je piquais une tête sans faire jaillir une goutte d'eau ; je tirais la coupe marinière et la coupe sèche d'une façon très-brillante ; les maîtres de nage me faisaient l'honneur de m'admettre à leur payer des petits verres et des cigares ; je commençai même un poëme didactique en quatre chants et en vers latins, intitulé : Ars natandi. Malheureusement la nage est un art d'été ; et l'hiver, pour me distraire des thèmes et des versions, j'illustrais de dessins à la plume les marges de mes cahiers et de mes livres ;

je ne puis évaluer à moins de six cent mille le nombre de vers à copier que cette passion m'attira ; j'avais du premier coup atteint les hauteurs de l'art primitif ; j'étais Byzantin, Gothique, et même, j'en ai peur, un peu Chinois ; je mettais des yeux de face dans des têtes de profil ; je méprisais la perspective et je faisais des poules aussi grosses que des chevaux : si mes compositions eussent été sculptées dans la pierre au lieu d'être griffonnées sur des chiffons de papier, nul doute que quelque savant ne leur eût trouvé les sens symboliques les plus curieux et les plus profonds. Je ne me rappelle pas sans plaisir une certaine chaumière avec une cheminée dont la fumée sortait en tire-bouchon, et trois peupliers pareils à des arêtes de sole frite, qui aujourd'hui obtien-

draient le plus grand succès auprès des admirateurs de l'art naïf. À coup sûr, rien n'était moins maniéré.

De là, je passai à de plus nobles exercices : je copiai les quatre saisons au crayon noir, et les quatre parties du monde au crayon rouge. Je faisais des hachures carrées, en losange, avec un point au milieu. Ce qui me donna beaucoup de peine dans les commencements, c'est de réserver le point lumineux au milieu de la prunelle ; enfin j'en vins à bout, et je pus offrir à mes parents, le jour de leur fête, un soldat romain qui, à quelque distance, pouvait produire l'effet d'une gravure au pointillé ; la beauté du cadre les toucha, et je les vis près de s'attendrir ; mais mon père, après quelques minutes de rêverie profonde, au lieu de la phrase que j'attendais : « Tu Marcellus eris ! » me dit, avec un accent qui me sembla horriblement ironique « Tu seras avocat ! »

Il me fit prendre des inscriptions de droit qui servirent à motiver mes sorties, et me permirent d'aller assez régulièrement dans un atelier de peinture. Mon père, ayant découvert mon affreuse conduite, me lança un regard gros de menace, et me dit ces foudroyantes paroles qui retentissent encore à mon oreille comme les trompettes du jugement dernier : « Tu périras sur l'échafaud ! » C'est ainsi que se décida ma vocation.

d'après la bosse.

Hélas ! voici bien longtemps que je reproduis à l'estompe le torse de Germanicus, le nez du Jupiter Olympien et autres plâtras plus ou moins antiques : à la longue, la bosse et l'estompe engendrent la mélancolie ; les yeux blancs des dieux grecs n'ont pas grande expression ; la sauce est peu variée en elle-même. Si ce n'était l'idée de contrarier mes parents, qui me soutient, je

quitterais à l'instant cet affreux métier ! Cela n'est guère amusant d'aller chercher des cerises à l'eau-de-vie, du tabac à fumer et des cervelas pour ces messieurs, et de s'entendre appeler toute la journée rapin et rat huppé !

d'après nature.

La semaine prochaine, je peindrai d'après nature. Enfin j'ai une boîte, un chevalet et des couleurs ! Comment prendrai-je ma palette, ronde ou carrée ? Carrée, c'est plus sévère, plus primitif, plus ingresque ; la palette d'Apelles devait être carrée !

Oh ! les belles vessies, pleines, fermes, luisantes ! avec quel plaisir vais-je donner dedans le coup d'épingle qui doit faire jaillir la couleur ! — Aïe ! ouf ! quel mauvais augure ! le globule trop fortement pressé entre les doigts a éclaté comme une bombe, et m'a lancé à la figure une longue fusée jaune : il faudra que je me lave le nez avec du savon noir et de la cendre. Si j'étais superstitieux, je me ferais avocat. — Je vais donc peindre, non plus d'après des gravats insipides, mais d'après la belle nature vivante ! — Dieux ! si c'était une femme ! ô mon cœur, contiens-toi, réprime tes battements impétueux, ou je serai forcé de te faire cercler de fer comme le cœur du prince Henri. — Ce n'est pas une femme, au contraire, mais un vieux charpentier fort laid qui est, au dire des experts, le plus beau torse de l'époque, et qui s'intitule premier modèle de l'Académie royale de Dessin et de Peinture ; pour moi, il me fait l'effet d'un tronc de chêne noueux ou d'un sac de noix appuyé debout contre un mur. On distribue les places ; nous sommes cinquante-trois, la plus mauvaise m'échoit. Entre les toiles et les barres des chevalets, qui font comme une forêt de mâts, j'entrevois vaguement le coude du modèle. De tous côtés j'entends mes compagnons s'écrier : « Quels dentelés !

quels pectoraux ! comme la mastoïde s'agrafe vigoureusement ! comme le biceps est soutenu ! comme le grand trochanter se dessine avec énergie ! » Moi, au lieu de toutes ces merveilles anatomiques, je n'avais pour perspective qu'un cubitus assez pointu, assez rugueux, assez violet ; je le transportai le plus fidèlement possible sur ma toile, et quand le professeur vint jeter les yeux sur ce que j'avais fait, il me dit d'un ton rogue : « Cela est plein de chic et de ficelles ; vous avez une patte d'enfer, et je vous prédis — que vous ne ferez jamais rien. »

COMMENT JE DEVINS UN PEINTRE DE L'ÉCOLE ANGÉLIQUE.

Ces paroles du professeur me jetèrent dans un douloureux étonnement. « Eh quoi ! m'écriai-je, j'ai déjà du chic, et c'est la première fois que je touche une brosse… Qu'est-ce donc que le chic ? » J'étais près de me laisser aller à mon désespoir et de m'enfoncer dans le cœur mon couteau à palette tout chargé de cinabre ; mais je repris courage, et j'entendis au fond de mon âme une voix qui murmurait : « Si ton maître n'était qu'un cuistre !… » Je rougis jusqu'au blanc des yeux, et je crus que tout le monde lisait sur mon visage cette coupable pensée. Mais personne ne parut s'apercevoir de cette illumination intérieure.

Petit à petit, à force de travail, j'en revins à ma manière primitive, je n'employai plus aucune ficelle, et je fis des dessins qui pouvaient rivaliser avec ceux que je griffonnais autrefois sur le dos des dictionnaires ; aussi un jour mon professeur, qui s'était arrêté derrière moi, laissa tomber ces paroles flatteuses : « Comme c'est bonhomme ! » À ces mots je me troublai et, suffoqué d'émotion, je courbai ma tête sur ses mains, que je baignai de pleurs. Le tableau qui me valut cet éloge représentait un anachorète potiron tendre dans un ciel indigo foncé, et ressemblait assez

à ces images de complaintes gravées sur bois et grossièrement coloriées que l'on fabrique à Épinal. — À dater de ce jour je me fis une raie dans le milieu des cheveux, et me vouai au culte de l'art symbolique, archaïque et gothique ; les Byzantins devinrent mes modèles ; je ne peignis plus que sur fond d'or, au grand effroi de mes parents, qui trouvaient que c'étaient là des fonds mal placés. André Ricci de Candie, Barnaba, Bizzamano, qui étaient, à vrai dire, plutôt des relieurs que des peintres, et se servaient autant de fers à gaufrer que de pinceaux, avaient accaparé mon admiration : Orcagna, l'ange de Fiesole, Ghirlandago, Pérugin, me paraissaient déjà un peu Vanloo ; et ne trouvant plus l'école italienne assez spiritualiste, je me jetai dans l'école allemande. Les frères Van Eick, Hemling, Lucas de Leyde, Cranach, Holbein, Quintin Metsys, Albert Dürer, furent pour moi l'objet d'études profondes, après lesquelles j'étais en état de dessiner et de colorier un jeu de cartes aussi bien que feu Jaquemin Gringoneur, imagier du roi Charles VI. À cette époque climatérique de ma vie, mon père, après avoir payé une note assez longue chez Brullon, rue de l'Arbre-Sec, me fit cette observation, que je devais savoir mon métier et gagner de l'argent ; je répondis que le gouvernement, par un oubli que j'avais peine à concevoir, ne m'avait pas encore donné de chapelle à peindre, mais que cela ne pouvait manquer. À quoi mon père répliqua : « Fais le portrait de M. Crapouillet et de madame son épouse, et tu auras cinq cents francs, sur lesquels je te retiendrai cent francs — pour tes trois mois de nourrice que tu me dois encore. »

HURES DE BOURGEOIS ! ! !...

Madame Crapouillet n'était pas jolie, mais M. Crapouillet était affreux ; elle avait l'air d'un merlan roulé dans la farine, et il res-

semblait à un homard passant du bleu au rouge. Je fis le mari couleur pomme-d'amour peu mûre, et la femme d'un gris-perle tout à fait mélancolique, dans le genre des peintures d'Overbeck et de Cornélius. Ce teint parut peu les flatter, mais ils furent contents de ma manière de peindre, et ils dirent à l'auteur de mes jours : « Au moins monsieur votre fils étale-t-il bien sa couleur et ne laisse-t-il pas un tas de grumeaux dans son ouvrage. » Il fallut me contenter de ce compliment assez maigre ; pourtant j'avais représenté fort exactement la verrue de M. Crapouillet et les trous de petite vérole qui criblaient son aimable visage ; on pouvait distinguer dans l'œil de madame la fenêtre d'en face avec ses portants, ses croisillons et ses rideaux à franges. La fenêtre ressemblait beaucoup.

Ces portraits eurent un véritable succès dans le monde bourgeois ; on les trouvait très-unis et faciles à nettoyer avec de l'eau secondé. Le courage me manque pour énumérer toutes les caricatures sérieuses auxquelles je me livrai. Je vis des têtes inimaginables, groins, mufles, rostres, empruntant des formes à tous les règnes, principalement à la famille des cucurbitacées ; des nez dodécaèdres, des yeux en losange, des mentons carrés ou taillés en talon de sabot ; une collection de grotesques à faire envie aux plus ridicules poussahs inventés par la fantaisie chinoise.

Je fus à même d'étudier tout ce que laisse de trivial, de laid, d'épaté et de sordide, sur un visage humain, l'habitude des pensées basses et mesquines. La nuit je me dédommageais de ces horribles travaux, dont ceux qui les ont faits peuvent seuls soupçonner les nausées, en dessinant à la lampe des sujets ascétiques traités à la manière allemande, et entremêlés de pantalons mipartis, de lapins blancs et de bardane.

Un soir j'entrai, près de l'Opéra, dans un divan où se réunissaient des artistes et des littérateurs ; on y fumait beaucoup, on y parlait davantage. C'étaient des figures toutes particulières : il y avait là des peintres à tous crins, d'autres rasés en brosse comme des cavaliers et des têtes rondes. — Ceux-ci portaient les moustaches en croc et la royale, comme les raffinés du temps de Louis XIII ; ceux-là laissaient gravement descendre leur barbe jusqu'au ventre, à l'instar de feu l'empereur Barberousse : d'autres l'avaient bifurquée comme celle des christs byzantins ; le même caprice régnait dans les coiffures : les chapeaux pointus, les feutres à larges bords, y abondaient ; on eût dit des portraits de Van Dick, sans cadre ; un surtout me frappa : il était vêtu d'une espèce de paletot en velours noir qui, pittoresquement débraillé, permettait de voir une chemise assez blanche ; l'arrangement de ses cheveux et de son poil rappelait singulièrement la physionomie de Pierre-Paul Rubens ; il était blond et sanguin, et parlait avec beaucoup de feu. La discussion roulait sur la peinture. J'entendis là des choses effroyables pour moi, qui avais été élevé dans l'amour de la ligne pure et dans la crainte de la couleur. Les mots dont ils se servaient pour apprécier le mérite de certains tableaux étaient vraiment bizarres : « Quelle superbe chose ! s'écriait le jeune homme à tournure anversoise ; comme c'est tripoté ! comme c'est torché ! quel ragoût ! quelle pâte ! quel beurre ! il est impossible d'être plus chaud, plus grouillant. » Je crus d'abord qu'il s'agissait de préparations culinaires, mais je reconnus mon erreur, et je vis qu'il était question du tableau de M***, dont le jeune peintre à barbiche blonde se posait l'admirateur passionné. L'on parlait avec un mépris parfait des gens que j'avais jusque-là respectés à l'égal des dieux, et mon maître en particulier était

traité comme le dernier des rapins. Enfin l'on m'aperçut dans le coin où je m'étais tapi comme un cerf acculé, tenant un coussin sous chaque bras pour me donner une contenance, et l'on me força à prendre une part active à la conversation. Je suis, je l'avoue, un médiocre orateur, et je fus battu à plate couture. On pluma sans pitié mes ailes d'ange, on contamina de punch et de sophismes ma blanche robe séraphique ; et le lendemain le peintre à paletot de velours noir vint me prendre et me conduisit à la galerie du Louvre, dont je n'avais jamais osé dépasser la première salle : je me hasardai à jeter un regard sur les toiles de Rubens, qui m'avaient jusqu'alors été interdites avec la plus inflexible sévérité ; ces cascades de chairs blanches saupoudrées de vermillon, ces dos satinés où les perles s'égrènent dans l'or des chevelures ; ces torses pétris avec une souplesse si facile et si onduleuse, toute cette nature luxuriante et sensuelle, cette fleur de vie et de beauté répandue partout, troublèrent profondément ma candeur virginale. Le cruel peintre, qui voulait ma perte, me tint une heure entière le nez contre un Paul Véronèse ; il me fit passer en revue les plus turbulentes esquisses du Tintoret, et me conduisit aux Titien les plus chauds et les plus ambrés ; puis il me ramena dans son atelier orné de buffets de la renaissance, de postiches chinoises, de plats japonais, d'armures gothiques et circassiennes, de tapis de Perse, et autres curiosités caractéristiques ; il avait précisément un modèle de femme, et poussant devant moi une boîte de pastel et un carton, il me dit : « Faites une pochade d'après cette gaillarde ! voilà des hanches un peu Rubens et un dos crânement flamand. » Je fis, d'après cette créature, étalée dans une pose qui n'avait rien de céleste, un croquis ou je glissai timidement quelques teintes roses, en retournant à chaque fois la tête pour m'assurer que mon maître n'était pas là. La séance fi-

nie, je m'enfuis chez moi l'âme pleine de trouble et de remords, plus agité que si j'eusse tué mon père ou ma mère.

CONVERSION.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir, et je fis des rêves bizarres où je voyais scintiller dans l'ombre des spectres solaires, et s'ouvrir des queues de paon ocellées de pierres précieuses et jetant le plus vif éclat, des draperies fastueuses, des brocarts épais et grenus, des brocatelles tramées d'or et magnifiquement ramagées, se déployant à larges plis ; des cabinets d'ébène incrustés de nacre et de burgau ouvraient leurs portes et leurs tiroirs, et répandaient des colliers de perles, des bracelets de filigrane et des sachets brodés. De belles courtisanes vénitiennes peignaient leurs cheveux roux avec des peignes d'or, pendant que des négresses, à la bouche d'œillet épanoui, leur tenaient le miroir sous des péristyles à colonnes de marbre blanc laissant entrevoir dans le fond un ciel d'un bleu de turquoise. Ce cauchemar hétérodoxe continua lorsque je fus éveillé, et quand j'ouvris ma fenêtre je m'aperçus d'une chose que je n'avais pas encore remarquée : je vis que les arbres étaient verts et non couleur de chocolat, et qu'il existait d'autres teintes que le gris et le saumon.

COUP D'ÉCLAT.

Je me levai, et ma cravate montée jusqu'au nez, mon chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, je sortis de la maison sur la pointe du pied avec un air mystérieux et criminel ; en ce moment je regrettais fort la mode des manteaux couleur de muraille ; que n'aurais-je pas donné pour avoir au doigt l'anneau de Gygès, qui rendait invisible ! Je n'allais cependant pas à un rendez-vous d'amour, j'allais chez le papetier acheter quelques-unes de ces

couleurs prohibées que le maître bannissait des palettes de ses élèves. J'étais devant le marchand comme un écolier de troisième qui achète Faublas à un bouquiniste du quai ; en demandant certaines vessies, le rouge me montait à la figure, la sueur me rendait le dos moite ; il me semblait dire des obscénités. Enfin je rentrai chez moi riche de toutes les couleurs du prisme. Ma palette, qui jusque-là n'avait admis que ces quatre teintes étouffées et chastes, du blanc de plomb, de l'ocre jaune, du brun rouge et du noir de pêche, auxquelles on me permettait quelquefois d'ajouter un peu de bleu de cobalt pour les ciels, se trouva diaprée d'une foule de nuances plus brillantes les unes que les autres ; le vert véronèse, le vert de schéele, la laque garance, la laque de Smyrne, la laque jaune, le massicot, le bitume, la momie, tous les tons chauds et transparents dont les coloristes tirent les plus beaux effets, s'étalaient avec une fastueuse profusion sur la modeste planchette de citronnier pâle. J'avoue que je fus d'abord assez-embarrassé de toutes ces richesses, et que, contrairement au proverbe, l'abondance de bien me nuisait. Pourtant, au bout de quelques jours, j'avais assez avancé un petit tableau qui ne ressemblait pas mal à une racine de buis ou à un kaléidoscope ; j'y travaillais avec acharnement, et je ne paraissais plus à l'atelier.

Un jour que j'étais penché sur mon appuie-main, frottant un bout de draperie d'un scandaleux glacis de laque, mon maître, inquiet de ma disparition, entra dans ma chambre, dont j'avais imprudemment laissé la clef sur la porte ; il se tint quelque temps debout derrière moi, les doigts écarquillés, les bras ouverts audessus de sa tête comme ceux du Saint Symphorien, et, après quelques minutes de contemplation désespérée, il laissa tomber

ce mot qui traversa mon âme comme une goutte de plomb fondu : « Rubens ! »

Je compris alors l'énormité de ma faute, je tombai à genoux et je baisai la poussière des bottes magistrales ; je répandis un sac de cendre sur ma tête, et par la sincérité de mon repentir ayant obtenu le pardon du grand homme, j'envoyai au Salon une peinture à l'eau d'œuf représentant une madone lilas tendre et un Enfant Jésus faisant une galiote en papier.

Mon succès fut immense ; mon maître, plein de confiance dans mes talents, me fit dès lors peindre dans tous ses tableaux, c'est-à-dire donner la première couche aux ciels et aux fonds. Il m'a procuré une commande magnifique dans une cathédrale qu'on restaure. C'est moi qui colorie avec les teintes symboliques les nervures des chapelles qu'on a débarrassées de leur odieux badigeon ; nul travail ne saurait convenir davantage à ma manière simple, dénuée de chic et de ficelles ; — les maîtres du Campo Santo eux-mêmes n'auraient peut-être pas été assez primitifs pour une pareille besogne. — Grâce à l'excellente éducation pittoresque que j'ai reçue, je suis venu à bout de m'acquitter de cette tâche délicate à la satisfaction générale, et mon père, rassuré sur mon avenir, ne me criera plus désormais : « Tu seras avocat ! »

théophile gautier.

Série 3 · Les Parisiennes

LES PARISIENNES

ÉTUDES MORALES

EXTRAITES DE L'ESPRIT DE MADAME DE GIRARDIN

LE COURAGE DES PARISIENNES. — LEURS GOUTS EN LITTÉRATURE.

SIGNES DU TEMPS — BRAVOURE ET POLTRONNERIE.

CAUSERIES POSITIVES. — DÉVOTION DES PARISIENNES. — L'AIR DE PARIS.

LES PARISIENNES RETOUR DE PROVINCE.

CE QUE CHERCHENT LES PARISIENNES. — DE QUOI SE COMPOSE UNE JOLIE FEMME A PARIS. — L'INNOCENCE À PARIS. — DES VOCATIONS NATURELLES CHEZ LA PARISIENNE.

Le courage des Parisiennes. — Les Parisiennes ont beaucoup plus de courage que les Parisiens : on avouera cela un jour. Regardez la rue, un jour d'orage : les hommes passent en cabriolet, les femmes s'en vont à pied dans l'eau et dans la boue. Sur dix passants, il y a huit femmes. Ce ne sont point des élégantes, non, sans doute ; mais ce sont de braves mères de famille laborieuses, qui courent pour affaires, des ouvrières consciencieuses qui reportent leur ouvrage à l'heure dite, des gardes-malades qui rejoignent un lit de douleur, de jeunes filles artistes qui regagnent leur atelier. Ceci est un indice infaillible ; vous ne risquez jamais de vous tromper en vous intéressant à la femme que vous voyez courir dans la rue par une averse. Le motif qui la fait sortir par ce temps-là méritera toujours votre intérêt et quelquefois votre admiration.

Les jeunes gens du jour ne savent plus ni souffrir, ni travailler ; ils ne savent rien supporter, ni la douleur, ni la pauvreté, ni l'ennui, ni les humiliations honorables, ni le chaud, ni le

froid, ni la fatigue, ni les privations ; excepté quelques injures, ils ne savent rien endurer.

Voilà pourquoi les femmes ont été forcées de se métamorphoser ; elles ont acquis des vertus surnaturelles, et qui certes ne leur convenaient point. Elles sont devenues courageuses, elles dont les frayeurs puériles avaient tant de grâce, elles sont devenues raisonnables, elles dont la légèreté avait tant d'attraits ; elles ont renoncé à la beauté par économie, à la vanité par dévouement ; elles ont compris, avec ce pur instinct qui est leur force, que dans le ménage humain il faut que l'un des deux époux travaille pour que l'enfant soit nourri. L'homme s'étant croisé les bras, la femme s'est mise à l'ouvrage, et c'est pourquoi la femme n'existe plus.

Étudiez les mœurs du peuple ; voyez la femme de cet ouvrier, elle travaille, elle élève ses enfants, elle s'occupe de la boutique et de son ménage, elle n'a pas dans tout le jour un seul moment de repos. — Que fait donc son mari ? Où est-il ? — Au cabaret.

Regardez cette jeune fille, elle est couturière en linge. Son teint est pâle, ses yeux sont rouges, elle a dix-huit ans, elle n'est déjà plus jolie. Elle ne sort jamais, elle travaille nuit et jour. — Et son père ? — il est là dans l'estaminet voisin, occupé à lire les journaux.

Suivez cette belle femme. Comme elle marche rapidement ! elle regarde à sa montre avec inquiétude, elle est en retard, elle a déjà donné depuis ce matin quatre leçons de chant, elle en a encore trois à donner. C'est un métier bien fatigant. — Et son mari, que fait-il donc ? — Elle vient de le rencontrer ; il se promène sur le boulevard avec une actrice de petits théâtres.

Regardez encore cette pauvre femme : comme elle a l'air de s'ennuyer ! C'est une victime littéraire qui tâche de se faire une existence en écrivant. Ses médiocres ouvrages, qui se vendent assez bien, l'aident à vêtir convenablement sa petite fille. — Et son mari, où est-il donc ? — Il est au café là-bas, qui joue au billard, en faisant des plaisanteries contre les femmes auteurs.

Voyez encore chez tous les ministres courir, s'agiter, parler cette petite femme ; elle est riche, elle n'a pas besoin de travailler ; mais son mari est un homme tout à fait nul, qui ne parviendrait à rien sans elle. Elle veut le faire nommer à telle place, et elle va solliciter pour lui, pendant qu'il joue au whist dans quelque club.

Eh ! pensez-vous que ce soit pour leur plaisir que les femmes se fassent ainsi actives et courageuses ? Croyez-vous qu'elles ne préféreraient pas mille fois redevenir nonchalantes et petites-maîtresses, et qu'il ne leur semblerait pas infiniment plus doux de passer leurs jours étendues sur de soyeux divans, avec des poses de sultane, entourées de fleurs, parées des plus riches étoffes et n'ayant autre chose à faire que de plaire et d'être jolies ! En changeant leur nature, elles font un très-grand sacrifice, et qui leur coûte fort, croyez-le…

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il faut de courage à une femme pour se dévouer à être toujours vêtue humblement ; vous ne savez pas à quelles innombrables et irrésistibles tentations il lui faut à tout moment résister ! En fait de parure, être sage, c'est être sublime ! Passer devant une boutique engageante et voir suspendu derrière la glace un délicieux ruban bleu de ciel ou lilas, un ruban provocateur, qui vous excite à l'admirer ; dévorer du regard cette proie charmante ; bâtir toute sorte de châteaux en Es-

pagne à son sujet ; se parer en idée de ses nœuds coquets et se dire : « Je mettrai deux rosettes dans mes cheveux ; le grand ruban sera pour la ceinture, le plus petit servira pour la pèlerine et pour les manches… » et puis tout à coup s'arracher violemment à ces coupables rêveries, se les reprocher comme un crime et fuir courageuse et désolée loin du ruban tentateur, sans même vouloir le marchander : cela seul demande plus de force d'âme que les plus terribles combats ; et ce mot plein de stoïque résignation et de noble humilité que nous avons entendu l'autre jour nous a plus touché le cœur que toutes les belles paroles des héroïnes de Sparte et de Rome. Une femme devait aller à un bal, à une fête magnifique ; elle était occupée à choisir des fleurs. Après avoir admiré ces couronnes à la mode qui sont si jolies, dont la forme est si gracieuse, elle en demanda le prix. Les belles fleurs fines sont très-chères cette année, et ce prix trop élevé l'effraya. Alors, posant tristement la couronne de roses sur le comptoir, elle dit avec un soupir : « C'est trop cher ; je mettrai ma vieille guirlande ! »

Ma vieille guirlande ! Sentez-vous ce qu'il y a de douleur et de poignante résignation dans ces deux mots : ma vieille guirlande ! Cela fait venir les larmes aux yeux.

Oui, les femmes ont perdu en attraits tout ce qu'elles ont gagné en qualités. Chose étrange ! elles ont plus de valeur, elles ont moins de puissance ; c'est que leur puissance, à elles, n'est point dans l'activité qu'elles déploient, mais dans l'influence qu'elles exercent ; les femmes ne sont point faites pour agir, elles sont faites pour commander, c'est-à-dire pour inspirer : conseiller, empêcher, demander, obtenir, voilà leur rôle ; agir, pour elles, c'est abdiquer.

Leurs goûts en littérature. — C'est à la douce influence des femmes que nous devons les horreurs à la mode. Ces adorables créatures aiment les crimes, les descriptions détaillées des lieux infâmes ; on les sert selon leur goût. Vous criez contre les auteurs et contre les journalistes ; est-ce leur faute s'ils sont forcés de vous offrir de telles peintures ? Ils avaient tous commencé par de riants tableaux, on ne les a point regardés : alors il leur a bien fallu chercher d'autres sujets pour attirer les yeux.

Signes du temps. — La véritable mission des femmes est de secourir ceux qui luttent seuls et désespérément ; leur devoir est d'assister les héroïsmes en détresse ; il ne leur est permis de courir qu'après les persécutés ; qu'elles jettent leurs doux regards, leurs rubans, leurs bouquets, au chevalier blessé dans l'arène, mais qu'elles refusent un applaudissement au vainqueur félon qui doit son triomphe à la ruse. Oh ! le présage est funeste ! ceci n'a l'air de rien, eh bien, c'est très-grave ; tout est perdu, tout est fini dans un pays ou les renégats sont protégés par les femmes ; car il n'y a au monde que les femmes qui puissent encore maintenir dans le cœur des hommes, éprouvé par toutes les tentations de l'égoïsme, cette sublime démence qu'on appelle le courage, cette divine niaiserie qu'on nomme la loyauté.

Depuis quelques années, le courage et la droiture sont entièrement passés de mode ; les fourbes sans esprit, les intrigants moroses sont en tous lieux les favoris des belles. Il faut flétrir ce favoritisme dangereux ; il ne faut pas permettre qu'il s'établisse, ce règne brutal, le règne des envieux et des traîtres. Dieu sait où il nous mènerait !

Bravoure et poltronnerie. — Le courage des femmes est si capricieux ! telle perd la tête dans un incendie, qui a été sublime

dans un naufrage ; telle autre, très-brave au milieu des flammes, ne peut entendre un coup de fusil sans s'évanouir ; un danger qui est un souvenir, pour l'une est un motif de sécurité ; pour une autre, précisément, c'est un motif de crainte invincible ; il y a des mères qui sont courageuses parce que leurs enfants sont là et qu'il s'agit de les protéger ; il y en a d'autres, au contraire, qui sont folles d'effroi parce que leurs enfants sont près d'elles, et que l'excès de leur tendresse leur fait perdre toute énergie, toute présence d'esprit.

Il y a des jeunes filles qui ont peur des voleurs, des revenants, des crapauds, des souris, et qui se voient emporter par un cheval fougueux sans pâlir. Interrogez les femmes, elles vous feront toutes une réponse différente : — Moi, je n'ai pas peur des revenants, mais j'ai peur des voitures ; je reste une heure avant de me décider à traverser le boulevard, et quelquefois j'y renonce. — Moi, je n'ai pas peur des voitures ; je n'ai peur que des chemins de fer. — Moi, j'ai peur sur un balcon, sur une montagne, j'ai le vertige. — Moi, j'ai peur des voleurs ; je ne pourrais pas dormir sans une lampe dans ma chambre. — Moi, je n'ai peur que des morts ; je ne peux pas traverser un cimetière sans frémir. — Moi, j'ai peur des fous. — Moi, des gens ivres qui chantent des chœurs. — Moi, des bœufs. — Moi, des chauves-souris. — Moi, des araignées. — Moi, des couleuvres. — Moi, des ennuyeux. Et vous, madame, oh ! vous êtes calme, vous n'avez peur de rien ? — Moi ! si, j'ai peur des lâches. — Et moi, j'ai peur de tout ce que vous venez de nommer. — À la bonne heure, vous n'êtes pas une femme inconséquente, vous !

Causeries positives. — C'est là un des principaux ennuis du grand monde : entendre quelquefois, pendant une soirée entière,

des femmes jeunes et vieilles, même des jeunes filles, parler fortune, dots, rentes, propriétés, maisons de rapport, usufruits, substitutions, etc., etc., avec un intérêt toujours croissant et une connaissance des faits admirable. Que des gens d'affaires, des commerçants s'appliquent à connaître la fortune de tous ceux qui les entourent, cela est tout simple : quand on a pour métier de vendre, il faut bien s'informer si ceux à qui l'on vend ont de quoi payer ; mais dans un salon, mais pour des personnes qui ont la prétention d'être futiles et généreuses, cette science de la fortune générale, cette étude du bilan universel a quelque chose de dégoûtant et de misérable. O gens bien élevés ! si votre vénalité vous porte à acquérir cette triste science, du moins que votre bon goût vous empêche de la faire valoir avec tant de pompe.

Dévotion des Parisiennes. — Le carême est fort brillant cette année, il lutte de plaisirs avec le carnaval ; c'est affreux à dire, mais il faut bien l'avouer, puisque cela est. On danse, on danse avec ardeur, comme on devrait prier, et certes on ne jeûne pas. Si vous voyiez souper nos élégantes, si vous saviez comme toutes ces nymphes mangent, vous ne vous croiriez point aux jours des privations pieuses ; vous ne comprendriez pas non plus pourquoi ces jeunes femmes sont si maigres. Vrai, quand on a assisté à l'un de nos grands soupers de bal, quand on a vu ces frêles beautés à l'ouvrage, quand on a mesuré de l'œil ce qu'elles ont englouti de jambons, de pâtés, de volailles, de sautés de perdreaux et de gâteaux de toute espèce, on a le droit d'exiger d'elles des bras plus ronds et des épaules mieux réussies. Pauvres sylphides, en retournant chez elles, leur âme retrouve donc bien des chagrins !... car il faut plus d'une peine pour neutraliser les bienfaits nutritifs de pareils repas ! Un homme d'esprit a dit : « Les femmes ne savent pas le tort qu'elles se font en mangeant. » Et il a bien rai-

son ; rien de plus désenchantant que de voir une femme belle et parée manger sérieusement. L'appétit n'est permis aux femmes qu'en voyage. Dans un salon, il faut qu'elles soient petites-maîtresses avant tout ; et une petite-maîtresse ne doit prendre au bal que des glaces, ne doit choisir que des fruits et des friandises. Cela nous rappelle ce mot d'un enfant qui entendait sa mère retenir à déjeuner son maître d'écriture, et qui voulait l'inviter aussi à sa manière. « Oh ! restez, monsieur, disait-elle (c'était une petite fille), je vous en prie : je n'ai jamais vu manger un maître d'écriture ! » Sans doute, elle se figurait qu'un maître d'écriture devait manger des choses extraordinaires, des pains à cacheter peut-être, ou toute autre chose de son art. Eh bien, nous, nous sommes un peu comme elle : il nous semble qu'une élégante ne doit se nourrir à l'œil que de parfums, de fruits et de fleurs.

Il y a des merveilleuses qui savent adroitement concilier les plaisirs défendus et les privations ordonnées ; ainsi elles vont au bal, elles y dansent, mais elles y jeûnent ; si le bal a lieu un samedi, elles se privent de gâteaux et de glaces jusqu'à minuit ; après minuit, c'est dimanche ; quelques-unes, plus ingénieuses, se permettent les glaces aux fruits ; les glaces aux fruits sont considérées comme une boisson ; mais jamais elles ne se permettraient des glaces à la crème. Oh ! jamais ! le lait étant généralement considéré comme une nourriture. Elles dansent… mais elles ne se permettent pas non plus toutes les danses ; il y a les danses des jours gras et les danses des jours maigres ; ne confondez pas ; cela ressemble au joli mot de la duchesse de M… On parlait d'un bal d'artistes qui devait être donné aux Variétés. — Dans la salle des Variétés ? demanda quelqu'un. — Non, pas dans la salle, reprit une autre personne ; on ne dansera que dans le foyer, à cause du carême. — Ah ! dit la duchesse, le foyer est maigre ?

L'air de Paris. — À Paris, toutes les femmes jouent un rôle ; c'est que le besoin de produire de l'effet leur compose une seconde nature, qui détruit toute la noblesse de la première ; c'est que la vanité, à Paris, est stérile, tandis que la vanité, à la campagne, est féconde. À Paris, une femme ne songe qu'à briller, son orgueil n'est qu'égoïsme ; elle, toujours elle sur le premier plan ; sa pensée est d'être la plus belle, la plus entourée, la plus spirituelle, la plus riche, la première enfin, toujours la première ; et vous tous, vous ses enfants, vous son mari, vous sa sœur, vous sa mère, vous êtes sacrifiés à ce besoin d'effet, qui est le mobile de toutes les actions de sa vie. À la campagne, au contraire, sa vanité se repose, ou plutôt elle vous appartient ; ses prétentions, bien loin de vous être hostiles, vous deviennent favorables, car maintenant son orgueil, c'est vous, c'est votre bien-être, ce sont vos plaisirs ; elle s'occupe de vous du matin au soir ; elle vous est rendue tout entière ; plus de préoccupation mondaine, elle n'a plus qu'un rôle à jouer, celui de bonne maîtresse de maison, et ce rôle lui sied à merveille. Sa vanité est votre joie ; cette vanité qui vous séparait d'elle à Pâris, là vous réunit à toutes les heures ; vous lui devez vos plus doux moments, et vous découvrez dans cette femme nouvelle mille qualités dont vous n'aviez aucune idée ; vous lui trouvez de l'esprit, et jusqu'alors vous aviez cru sincèrement qu'elle en manquait ; vous découvrez qu'elle est très-bonne musicienne, qu'elle chante bien ; talent gracieux qu'une rivalité de famille lui fait modestement cacher. « Ma cousine a une si belle voix, dit-elle, que je n'ose jamais chanter quand elle est là. » Vous lui découvrez enfin deux petits enfants adorables que vous n'aviez jamais vus et qu'elle élève parfaitement. Cette femme si moqueuse, si médisante à Paris, dans son château est bienveillante pour tout le monde. Si l'on vient à parler d'une de ses

amies absente, elle en fera l'éloge, elle rendra justice à sa beauté ; à Paris, elle en est envieuse, elle ne peut lui pardonner ses beaux cheveux, ses admirateurs et ses diamants ; à la campagne, elle convient qu'elle est jolie, elle oublie ses succès qu'elle ne voit pas et ses diamants qui sont dans leur écrin ; elle lui écrit mille choses affectueuses, et elle est sincère. O prodige ! qu'est-ce que cela prouve ? Que l'air de Paris ne convient pas aux Parisiennes. La vanité et l'envie composent l'atmosphère ici, et cela suffit pour corrompre les plus belles natures.

Les Parisiennes retour de province. — Les femmes de Paris qui reviennent des champs, qu'elles sont étranges ! Comment les définir ? Ce ne sont plus des élégantes et ce ne sont pas encore de bonnes ménagères. Quelle conversation ! les voila maintenant cent fois plus provinciales que les provinciales les plus consommées. Elles ont toutes les petites idées des petites localités, et elles n'ont pas ce qui en fait l'excuse, l'intérêt. Qu'une femme de province s'inquiète des moindres actions de sa sous-préfète ou de son sous-préfet, c'est tout simple ; ces moindres actions peuvent avoir sur sa destinée une très-grande influence ; mais qu'on s'en aille attentivement étudier le sous-préfet d'un autre, qu'on aille soupçonner, espionner, décrier le président du tribunal d'un autre, le substitut du procureur du roi d'un autre, le percepteur des contributions d'un autre ; qu'on épouse les haines, les jalousies, les passions de la localité d'un autre… cela n'est pas dans la nature et cela est impardonnable comme toutes les choses que l'on fait sans motif raisonné et sans droit.

C'est là pourtant ce qu'ont fait nos Parisiennes ; il faut les entendre parler des plaisirs de leur été, si l'on veut savoir jusqu'où peut aller la facilité merveilleuse d'une brillante Parisienne à

adopter les défauts, les ridicules, les manies de toutes les provinces qu'elle parcourt. Nous n'avons encore eu l'honneur de rencontrer que deux nouvelles arrivées, et nous connaissons déjà toutes sortes de particularités intéressantes sur deux petites villes que nous ne connaissons pas du tout. Nous savons que la sous-préfète X… cache son âge ; elle a trente-huit ans, elle s'en donne trente-deux. Elle est comme cette femme qui disait : « Trente-deux ans, c'est un âge charmant ; je les ai déjà depuis deux ans, et je compte bien les avoir encore longtemps. » Bref, la sous-préfète cache son âge, elle cache son jeu aussi, car elle affecte de servir le candidat futur du gouvernement, et elle intrigue contre lui tant qu'elle peut. — Nous savons que les enfants du receveur particulier sont très-turbulents ; c'est la faute de leur mère, qui est pour eux d'une faiblesse misérable. — Nous savons de plus que madame Simonet, que nous n'avons jamais vue, élève horriblement mal sa fille ; que mademoiselle Euphrasie est très-insolente ; qu'on lui laisse lire les journaux et qu'elle ne met pas un mot d'orthographe. — Nous savons aussi que madame Coutellier veut l'impossible ; elle fait teindre ses vieilles robes à Paris, soit !… mais elle envoie à son correspondant une jupe de satin rose, une jupe de taffetas gris et une jupe de barége bleu, et, de tout cela, elle veut qu'on lui fasse une robe de moire noire. C'est trop fort.

Toutefois leur conversation n'est pas ce qu'il y a de plus plaisant en elles ; c'est leur costume qui est admirable à étudier ! Dépêchons-nous d'en rire, car demain il sera plein de goût et d'élégance, et nous n'aurons plus qu'à le vanter. Mais aujourd'hui, quelle confusion ! quel amalgame ! que ces chiffons dépareillés sont étranges !

Ce que cherchent les Parisiennes. — Les Parisiennes n'ont à un si haut degré les passions de l'esprit que parce qu'elles n'ont pas les autres ; si elles avaient plus de sentiments, elles auraient moins d'idées ; si elles avaient plus d'amour, elles auraient moins d'ambition ; mais ce sont d'étranges personnes ; les Parisiennes ont une imagination dévorante et une nature froide, une vanité folle et un cœur plein de bon sens.

L'ambition, c'est toute leur vie ; avoir de l'importance, c'est tout leur rêve. L'amour n'est pour elles qu'un succès ; être aimée, c'est seulement prouver que l'on est aimable.

L'unique passion qu'elles puissent ressentir et comprendre, c'est la passion de la maternité, parce que l'amour maternel est une ambition sainte, un orgueil sacré.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, après une femme bête, c'est une femme généreuse. Il n'y a point d'exemple d'une riche héritière qui ait choisi un jeune mari parce qu'il était séduisant et beau ; celle-ci a voulu être ambassadrice, celle-là a voulu être duchesse.

Quand la femme d'un vieux maréchal goutteux vient à mourir, toutes les jeunes filles qui ont de belles dots, en s'éveillant pensent à lui... Madame la maréchale !... pour une âme tendre ce mot est si doux !

Plus une Parisienne est jeune, plus elle est ambitieuse et intéressée.

Une Parisienne sincère n'a pas une pensée généreuse avant trente ans ; à cet âge, elle s'interroge, elle se demande si elle ne s'est pas trompée de route, si les douces affections ne valent pas

mieux que les hautes positions ; elle a un éclair de sensibilité, elle entrevoit, comme nous l'avons dit ailleurs, les vanités de la vanité ; elle consent à faire une expérience de cœur, elle se hasarde, elle se risque à aimer ; mais cet essai n'est pas de longue durée ; bientôt elle retombe dans la vérité de son caractère, elle revient à sa nature, et, après s'être faite la tendre protectrice de quelque jeune inconnu, elle se fait la gouvernante de quelque vieillard en crédit pour retrouver plus promptement son importance perdue ; elle expie enfin par des années de raison et d'orgueil une heure folle d'amour.

Certes, il a fallu aux femmes une bien grande habileté pour arriver à cette influence, malgré tant d'obstacles, malgré ces lois faites contre elles, malgré les craintes soupçonneuses des hommes, si jaloux de leur autorité. Elles ne sont parvenues à prendre cet empire qu'a force de duplicité et d'innocente hypocrisie, elles se sont résignées : elles ont accepté avec douceur le rôle modeste qu'on leur imposait pour déguiser leurs prétentions au rôle important, qu'elles voulaient jouer ; elles ont voilé leur supériorité réelle sous une futilité volontaire, exagérée, insupportable, et elles ont ainsi rassuré leurs tyrans, ou plutôt leurs rivaux, qui, les voyant si folles et si légères dans leurs plaisirs, ne se sont pas aperçus qu'elles étaient plus que jamais ambitieuses et profondes dans leurs desseins.

Elles ont dansé pour cacher qu'elles pensaient ; elles ont déraisonné pour cacher qu'elles devinaient ; il y en a même qui ont fait semblant d'aimer, pour cacher qu'elles jugeaient, elles ont volé le sceptre et l'ont caché sous les chiffons, et, comme elles étaient bien soumises, on les a laissées régner.

Ce fut un travail merveilleux et tant soit peu diabolique ; mais un vieux philosophe de nos amis prétendait que toute Française était plus ou moins douée d'une certaine dose d'infernalité. Elle n'a pas, ajoutait-il, précisément fait ni signé de pacte avec Satan ; oh ! non, une Française ne se compromettrait jamais jusqu'à lui laisser de son écriture ; mais il s'occupe d'elle, et elle est en coquetterie avec lui. Sans le bien traiter, elle l'écoute.

De quoi se compose une jolie femme a Paris. — Pour tous les vrais connaisseurs, la beauté sociale est la plus séduisante ; aussi voit-on, à Paris, beaucoup de femmes très-admirées, très-aimées, et réellement très-aimables, dont la beauté se compose :

D'un joli bonnet, ruban rose, reflet favorable ;

D'une charmante robe de soie, nuance amie, forme intelligente ;

D'un soulier virginal ;

D'un petit bracelet sans valeur, mais d'un style pur ;

D'un bague précieuse, religieusement portée ;

D'un beau mouchoir brodé, élégamment déplié ;

D'un gros bouquet de violettes, sentant la violette ;

De douze camélias dans des jardinières de Chine ;

De deux rosiers tout en fleurs dans un vase de craquelé ;

D'une coupe de vieux sèvres remplie de bonbons ;

D'une argenterie très-bien tenue ;

D'un thé chaque soir bien servi ;

D’un café musulman, pur moka ;

D’un vin de Xérès véritable ;

De beaux chevaux parfaitement attelés ;

D’un excellent maître d’hôtel ;

D’un valet de chambre respectueusement empressé ;

D’un ami célèbre ;

D’un bel enfant bien élevé ;

D’un mari de bonne compagnie.

Il y a des femmes bien plus riches que celles-là qui ne savent tirer de leur position brillante aucun de ces avantages.

Elles ont un bonnet de dentelles superbes, mais d’une forme carrée, une coiffure d’aïeule ;

Elles ont aussi une belle robe de soie, mais d’une couleur fausse et chargée d’ornements lourds et prétentieux ;

Elles ont des souliers mal faits qui ont l’air bête ;

Elles ont des bracelets tapageurs comme des grelots de carlin ;

Elles ont des bagues de charlatan ;

Elles ont de grands mouchoirs affreusement empesés qui semblent se révolter ; leur mouchoir est armé de cornes menaçantes ;

Elles ont des bouquets de violettes qui sentent le marécage ;

Elles ont dans leur jardinière des fleurs artificielles que leur valet de chambre cultive avec un plumeau ;

Elles ont dans une coupe d'agate des bonbons à liqueurs ;

Elles ont une argenterie magnifiquement ciselée qui vous dit le menu de la veille ;

Elles ont un mobilier incommode et malveillant, de grands fauteuils en bois sculpté comme des stalles d'église, dont le dossier perpendiculaire est orné de rosaces en cuivre doré ; ils vous cognent la tête et vous repoussent quand vous voulez vous appuyer, ils vous tirent les cheveux et vous retiennent quand vous voulez vous lever ;

Elles ont un thé de comédie qu'elles ne servent pas ;

Du café de voyage ;

Des vins de fantaisie ;

Un maître d'hôtel familier qui vous tient des discours, qui vous donne des conseils, qui vous dit, par exemple, ce qu'un domestique qui passait des plateaux dans un bal a dit un soir à un invité qui refusait des petits gâteaux : « Vous avez tort, ils sont excellents. »

Elles ont un valet de chambre bègue qui écorche tous les noms, qui vous confond avec des gens affreux que vous détestez, qui vous prépare toujours dans un salon une entrée ridicule ;

Elles ont des amis obscurs, envieux, ennuyeux, assommants ;

Elles ont des enfants insupportables, habillés en chiens savants !

Elles ont un mari mal peigné, qui les appelle devant tout le monde : Bichette, Minette ou Mignonne !

L'innocence a Paris. — Les jeunes personnes, à Paris, celles du moins qu'on élève dans le monde, sont au courant de toutes les intrigues. La première chose qu'on leur apprend, c'est à plaire, et leur coquetterie s'éveille bien avant leur cœur. Leur imagination est corrompue d'avance ; elles savent comment on trompe avant de savoir comment on aime ; elles ne comprennent pas encore ce que c'est qu'une faute, mais elles sauraient déjà la cacher ; elles sont à la fois naïves et fausses, pures et rouées ; de là vient leur innocence sans candeur, et leur impatience du mariage, qui n'est que de la curiosité. Ce contraste de bien et de mal, ce mélange d'expérience anticipée et d'innocence involontaire, est très-piquant ; il leur donne un air spirituel et original qui est souvent trompeur, et l'on est tout étonné, par la suite, de voir la jeune personne la plus distinguée, la plus citée pour sa gentillesse, ne paraître après son mariage qu'une femme très-ordinaire et sans esprit.

Des vocations naturelles chez la Parisienne. — Il y a de très-grandes dames à Paris qui sont nées actrices, et qui cependant n'ont jamais joué la comédie, même pour s'amuser. Nous ne voulons pas dire qu'elles sont comédiennes et qu'elles affectent de ridicules et trompeurs sentiments ; nous voulons dire qu'elles sont nées pour le théâtre, qu'elles aiment les coups de théâtre, les poses de théâtre, les costumes de théâtre, le rouge, les mouches, les grands panaches, les aigrettes ; regardez-les, elles sont toujours en scène, mais sans prétention, sans le savoir et naturellement ; elles préparent dans leur salon des reconnaissances, des rencontres imprévues ; elles jouent dans la même soirée toutes

sortes de rôles. Premier rôle. Amies dévouées : Elles traversent la foule et viennent vous serrer la main en levant les yeux au ciel. Second rôle. Grandes coquettes : Elles détachent de leur bouquet une branche de bruyère et la donnent avec un doux sourire à un jeune ou même à un vieux soupirant. Troisième rôle. Mères sensibles : Elles courent embrasser une petite fille de douze ans qu'une bonne mère aurait envoyée coucher à neuf heures. Quatrième rôle. Protectrices bienfaisantes : Elles font chanter un ange de vertu qui n'a pas de voix. Quoique duchesses ou princesses, elles redeviennent actrices par la force de leur naturel. Leur salon est un théâtre.

Il y a aussi de très-grandes dames qui sont nées portières et qui se maintiennent portières dans les positions les plus élevées. Chez elles, tous les jours, chacun en passant va raconter sa petite anecdote et déposer sa fausse nouvelle. Elles connaissent tout le quartier, c'est-à-dire tout le monde. Elles savent, à ne jamais s'y tromper, le chiffre de la fortune de chacun : celui-ci dépense trop, celui-là pourrait dépenser davantage ; — les N... ne sont pas si riches qu'on le croit ; les D... sont beaucoup moins pauvres qu'ils ne le disent. Cette jeune fille a un amour dans le cœur. — Cette autre ne se mariera jamais, à cause de sa mère. — M. de R... ne va plus chez M de P... — Les Demarcel sont brouillés avec les Marilly. — Le petit Ernest est très-occupé de Mme de T... ; ils étaient hier ensemble au Gymnase. — La jolie duchesse de..., qui monte si bien à cheval, rencontre souvent par hasard au bois de Boulogne le prince de... — M. X... a vendu son poney au grand J..., qui ne pourra jamais le monter. — Les pauvres Z... ont supprimé leur voiture. — Les petites de T... sont devenues des héritières par la mort d'un jeune oncle. — M S... est bien attrapée d'avoir épousé un vieux mari qui se porte mieux qu'elle. Les Saint-Bertrand

ne vont plus en Italie ; ils viennent d'acheter le château de..., etc., etc., etc. Voilà ce qu'on dit à peu près chez ces femmes-là. Leur magnifique salon est une loge de portier.

D'autres grandes dames sont nées... il faut bien dire le mot... sont nées courtisanes. En vain leur excellente éducation les a préservées de tout mauvais goût ; malgré elles, et par une pente insensible, elles sont redescendues au triste rang que la nature leur avait imposé. Elles aiment le bruit, l'agitation, le désordre, et même un peu le scandale. Elles s'habillent d'une manière inconvenante, elles font événement partout. Elles ont horreur du repos ; au spectacle, elles changent de place à chaque moment, elles vont boire dans le foyer ; elles affectent des peurs enfantines, et poussent des cris aigus pour le moindre événement. Elles aiment les cadeaux dans toutes les anciennes acceptions du mot, c'est-à-dire les soupers fins et les présents coûteux ; elles se laissent donner ou plutôt elles se font offrir des bijoux, qu'elles portent naïvement, non de ces bijoux insignifiants qui ont d'autant plus de prix qu'ils ont moins de valeur, qui ne sont précieux que par le souvenir, et que l'on nomme avec raison des sentiments, mais de vrais bijoux ayant un poids véritable, de gros joyaux estimés dans le commerce, qu'un père et un grand-oncle ont seuls le droit de donner. Dans le salon de ces femmes, rien ne se passe d'une façon convenable. On n'y parle point comme ailleurs. Là on ne se sent plus dans le monde. On n'y éprouve plus le besoin de s'observer, de se contraindre et de se fuir ; les préférences s'y révèlent avec la plus aimable candeur, l'on se cherche, l'on se trouve ; et quand on s'est trouvé, on ne se quitte plus. La société n'y est pas une réunion générale, c'est une collection de tête-à-tête attachants. Ce n'est plus l'harmonie d'une conversation à grand orchestre, c'est le gazouillement de vingt

duos mélodieux. On y respire un parfum de mauvaise compagnie qui est piquant par le contraste, car le bel hôtel de ces grandes dames ressemble à une petite maison.

Il y a d'autres femmes riches, immensément riches, très-haut placées dans le monde, très-indépendantes par leur position, qui cependant sont nées dames du palais, qui trouvent toujours moyen d'être à la suite d'une autre femme quelquefois placée au-dessous d'elles. Ces femmes ont des instincts d'esclaves et des qualités de confidentes ; elles excellent dans l'art de servir toutes les mauvaises passions. Ce sont des Œnones qui finissent toujours par se procurer une Phèdre, et qui la composeraient même au besoin. Comme leur empire est fondé sur des confidences, elles se hâtent de fabriquer le secret. Ces femmes-là sont extrêmement dangereuses, comme tout ce qui vit aux dépens de quelqu'un. Accepter, choisir toute sa vie une position secondaire, ce n'est pas d'une âme élevée. La complaisance n'a rien de commun avec le dévouement. Ces femmes, nées dames du palais, sont rarement maîtresses de maison. Quelle que soit leur fortune, tout chez elles se ressent de leur état de domesticité. On va les voir un moment aux heures où leur princesse n'est pas visible. Leur salon est une salle d'attente ; c'est quelquefois une antichambre.

Il y a encore d'autres femmes du monde qui sont nées gardes-malades, qui exercent sans diplôme la profession de médecin, à travers l'existence la plus élégante. Elles ont des recettes infaillibles pour tous les maux, on les surprend à toute heure préparant des tisanes et composant des drogues. Elles connaissent le nom de tous les bons apothicaires de Paris. Elles n'aiment pas la quinine de celui-là. Elles ne prennent jamais de laudanum que chez celui-ci. Elles vous recommandent bien de vous défier des

sangsues d'un tel, mais vous pouvez lui demander de son émétique, elles ont été très-contentes de son émétique. Sous prétexte de vous guérir d'une innocente migraine, elles vous font les questions les plus indiscrètes ; une visite, chez elles, dégénère toujours en consultation. Leur salon est un cabinet de docteur, et leur boudoir une pharmacie.

Il y a encore d'autres femmes qui sont nées… (que l'on nous pardonne cette expression) qui sont nées… Nous n'osons le dire ! — Allons, courage ! qui sont nées… sergent de ville ! garde municipal, autrefois gendarme ! Ces femmes courageuses font gratuitement la police des salons ; elles vont et viennent de la salle de bal à la salle à manger avec un zèle et une activité infatigables ; elles traversent la foule, et la foule se range à leur seul aspect ; elles font taire les bavards quand on va chanter ; elles ordonnent aux hommes assis de céder leurs places aux femmes récemment arrivées ; elles font ouvrir les fenêtres, évacuer les portes, enlever les banquettes ; elles savent repousser avec énergie jusque dans l'office les rafraîchissements intempestifs, et les gens de la maison qui ne les connaissent point leur obéissent, comme les passants obéissent à un garde municipal inconnu. Ces femmes, en général, sont grandes comme de beaux hommes ; elles ont une bonne voix de commandement. Plus d'un colonel voudrait trouver, pour dire Portez arme, l'accent qu'elles trouvent pour crier : Chut ! chut donc, ou bien : On ne passe pas. Elles ont une attitude martiale qui impose un grand respect. Leur robe à brandebourgs ressemble toujours un peu à un uniforme ; leur toque de velours est un reste de chapeau à trois cornes, et leur bonnet… c'est un casque dégénéré.

Ces femmes ont quelques rapports avec d'autres femmes, Françaises et même Anglaises, qui sont nées… major allemand… Voilà qui va encore vous surprendre. Ces dames ont le teint fort animé, elles portent la tête haute, et les coudes en arrière ; elles ont toujours l'air de marcher au pas ; du reste, rien de particulier dans leur caractère, si ce n'est qu'elles vont au bal pour boire du vin de Champagne, et qu'elles oublient toujours leur éventail sur le buffet.

Heureusement, et par compensation, il y a d'autres femmes qui sont nées bergères et qui se maintiennent bergères jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Elles chérissent les petits chapeaux coquets, capricieusement posés sur l'oreille. Elles sont toujours, et dès l'aurore, pavoisées de légers rubans, couronnées de fleurs, pomponnées de bouffettes et de rosettes. Dans l'âge le plus avancé, elles conservent une candeur enchanteresse, leur regard exprime un étonnement enfantin ; elles ne croient pas au mal, elles ignorent tout, elles n'ont jamais rien vu. D'une voix douce et flûtée, elles s'écrient à chaque instant : « Quoi ! vraiment, je ne le savais pas… je n'en ai jamais entendu parler… est-ce que c'est possible ?… » Et cela à propos des événements les plus connus, des personnages les plus célèbres, des malices les plus vulgaires. Ces antiques Parisiennes ont toujours l'air d'arriver de leur village. Aussi leur ombrelle mignonne et rosée a un faux air de houlette très-pastoral, et leur chien, qui n'aboie jamais, a des prétentions d'agneau très-prononcées.

Nous ne parlerons point des marquises nées soubrettes, si piquantes et si aimables par le mélange de leurs grands airs et de leur gentillesse ; — nous ne parlerons point non plus des femmes de chambre nées princesses, qui persistent à garder leur rang

malgré vous, et qui veulent bien vous faire grâce de vous habiller, à condition que vous les traiterez en souveraines, servantes orgueilleuses et imposantes à qui l'on n'ose rien ordonner ; — nous parlerons encore moins de ces pauvres filles du peuple, nées fatalement petites-maîtresses, et qui sacrifient leur honnêteté à leurs instincts d'élégance ; — nous ne parlerons pas des Parisiennes nées provinciales et des provinciales nées Parisiennes ; nous terminerons en disant qu'il y a des actrices nées grandes dames, qui savent se faire une dignité de leur talent, qui savent dès le premier jour se placer sur un piédestal d'où elles ne descendent jamais ; leurs manières calmes et simples sont remplies de grandeur et de distinction ; elles ne visent point à l'effet, mais elles ne sont ni embarrassées, ni flattées de l'effet qu'elles ont produit. Elles ne se sentent à leur aise qu'avec des gens supérieurs : c'est pourquoi leur loge d'actrice au théâtre est un salon de bonne compagnie.

m de girardin.

Série 2 · Ce que c'est qu'une Parisienne

CE QUE C'EST QU'UNE PARISIENNE

PAR LÉON GOZLAN

OPINION DE LA MÈRE D'UNE PARISIENNE SUR SA FILLE.

C'est un ange de douceur, un démon d'esprit, un trésor en ménage, une perfection en tout. L'homme qui l'épousera, quel qu'il soit, ne mérite pas le bonheur qui l'attend.

OPINION D'UN JEUNE ÉTUDIANT EN MÉDECINE SUR LA PARISIENNE.

Elle est la meilleure valseuse du Prado et de la Chaumière, la femme sans pareille pour souper toute la nuit ou se coucher sans souper ; l'être qui résiste le plus longtemps quand il est plongé dans la fumée du tabac ; la créature qui retire le plus facilement trois choses : ses gants, son châle et son cœur.

OPINION DES ÉTRANGERS, ET PARTICULIÈREMENT DES RUSSES, SUR LA PARISIENNE.

C'est un composé d'esprit, de grâce et de sensibilité ; une intarissable source de séductions ; la justification éclatante de la supériorité de la France sur les autres nations la femme qu'on rêve à seize ans et la seule dont on se souvienne à soixante.

OPINION DES DAMES ANGLAISES SUR LA FEMME PARISIENNE.

Impossible de la reproduire. Les lois de la décence et celles de septembre s'y opposent.

OPINION DE QUELQUES MARIS SUR LEURS FEMMES PARISIENNES.

Compagnes sans cœur, n'aimant que la frivolité et le plaisir ; ravaudeuses de chiffons ; n'ayant pas l'ombre du sens moral ; infidèles sans passions, mères sans prudence.

OPINION DU GOUVERNEMENT SUR LES PARISIENNES.

Quand la loi du divorce fut agitée, en remarqua avec un certain étonnement que la commune de Paris était celle qui offrait le moins grand nombre de pétitionnaires.

OPINION SUPÉRIEURE ET PRÉFÉRABLE À TOUTES LES OPINIONS OU HISTOIRE DE LA PARISIENNE.

On suppose assez généralement qu'elle est née à Paris c'est là une première erreur. Paris est d'abord la ville de tout le monde, et ensuite, quand il y a de la place, la ville des Parisiens. Ce gracieux type de la civilisation, cette femme exquise entre toutes les femmes, celle dont on cite l'esprit à Saint-Pétersbourg et dont on imite les manières à Kanton ; celle qui n'a pas un caprice qui ne devienne une loi dans tous les endroits de la terre où se trouve un salon, la Parisienne enfin prend naissance non à Paris, mais sur un des milliers de points de cette vaste contrée qu'on appelle, pour ne pas blesser la Belgique et le royaume de Saxe, le département de Seine-et-Oise. Naître à Mantes, à Versailles, à Rambouillet, et même à Fontainebleau, ce n'est pas, à la rigueur, ne pas être de Paris, dans l'opinion de beaucoup de femmes, jalouses de se ranger sous la dénomination de Parisiennes. C'est là une vérité si peu contestable, contrairement à la plupart des vérités, qu'il n'existe pas une Parisienne qui n'ait un oncle, un grand-père, ou tout au moins un cousin germain soit à Étampes soit à Corbeil soit dans l'une de ces innombrables communes semées autour de Paris. On doit peut-être attribuer à cette violation d'une exacte nationalité le goût déterminé de la Parisienne pour la campagne, surtout pendant l'été, quand la violette bleuit la bordure des jardins, et que la fraise court le long des coteaux de Marly et de Meudon. Dans son cœur, si peu primitif, il reste toujours un coin où fleurit l'idylle.

Àpeine née, on la roule dans du linge et on l'envoie, à la grâce de Dieu, aussi loin que possible, chez une nourrice qui l'accroche à un clou pendant le jour, et l'étouffe sous des couvertures pen-

dant la nuit, pour ne pas l'entendre crier, et on n'y pense plus. Un beau jour, au bout de dix-huit mois, deux ans, le père dit « Nous avons pourtant une fille en nourrice ! — Cette chère enfant répond la maman, il serait bien temps de la retirer. J'écrirai un de ces jours à la nourrice. »

En effet, la semaine suivante une paysanne rapporte dans ses bras, entre un gros bouquet de fleurs des champs et un fromage rond, une petite fille sauvage qui appelle son véritable père vilain et qui détourne la tête quand sa maman veut l'embrasser. Telle est l'entrée dans le monde de cette merveille qu'on aurait tort, on le voit, de croire bercée par les Grâces, et éveillée au son des instruments. La nature fait presque tout pour la Parisienne ; enfant, elle lui donne cet air pâle et rose, cet air de santé et de distinction que n'ont pas les enfants étrangers, pas même les enfants anglais ; jeune fille, elle lui souffle cet esprit précoce dont la pénétration et la gentillesse sont un sujet d'ébahissement et souvent d'effroi pour les bons provinciaux. Elle est curieuse, fine, spirituelle, à huit ans, et sensée, si l'occasion l'exige, comme on ne l'est pas, et comme elle ne l'est plus elle-même à vingt ans. Il y a là un point de ressemblance à remarquer entre elle et la créole : on dirait que le soleil hâtif de la civilisation produit exactement les mêmes effets que le soleil trop fécond des colonies. Le fruit n'est jamais aussi doux que la fleur est belle chez la Parisienne comme chez la créole. L'enfance, la vieillesse, sont, je crois, les deux époques les plus caractéristiques de la vie d'une Parisienne. Elle a prodigieusement de l'esprit lorsque sa beauté n'est pas encore mûre ; et quand tout son esprit lui revient avec la fermeté de l'expérience et la variété des épisodes qu'elle a parcourus, elle a perdu toute sa beauté. Cela équivaudrait à dire que l'âge intermé-

diaire chez elle n'est pas celui où elle a le plus d'esprit, si c'est celui où elle a le plus de grâce.

UNE OBSERVATION QUI SE PLACE NATURELLEMENT ICI ET QUI PROUVE UNE GRANDE DÉLICATESSE DE GOUT CHEZ LES PARISIENNES.

Depuis un temps immémorial, il est d'usage à Paris de donner aux jeunes filles les noms portés par les héroïnes des ouvrages qui ont la vogue. Ainsi lorsque Racine fit Esther, les dames de la cour s'empressèrent d'appeler de ce nom, fort peu chrétien pourtant, la plupart des filles dont elles furent mères. De là cette prodigieuse quantité de marquises Esther de..., de comtesses Esther de..., de duchesses Esther de..., qu'on rencontre dans les mémoires du temps. Rousseau popularisa, avec sa Nouvelle Héloïse, les noms de Julie et de Claire. Au dix-huitième siècle, une première fille s'appelait Julie, la seconde Claire. Baculard-Arnauld eut la gloire de répandre, à la faveur de ses mauvais romans, qui jouirent d'une célébrité phénoménale, comme la plupart des mauvais romans, les noms de Batilde et d'Ursule. C'est à La Harpe qu'on doit toutes les Mélanie parisiennes. M Cottin mit les Mathilde à la mode, et M. de Chateaubriand eut le triste privilège de baptiser du nom d'Atala les filles de portiers.

Cette petite monographie des noms portés par les Parisiennes nous conduit à raconter une histoire qui s'y rattache, et qui la complétera. Je commence par prévenir qu'elle est fort courte.

COURTE HISTOIRE.

En parcourant, il y a quelques années, les campagnes de la Picardie, je m'arrêtai pour déjeuner dans un de ces villages où l'on ne trouve rien, pas même le village souvent, tant il est enfoui

sous le chaume, enfoncé dans la boue et perdu loin de toute route. J'attendais que Dieu, qui envoie la pâture aux petits des oiseaux, voulût bien qu'on me traitât, en fils de caille ou de perdrix rouge, lorsqu'un nom vint frapper mon oreille. Je crois avoir mal entendu : j'écoute mieux. Ce n'est point une erreur. On a prononcé le nom de Philoxène. Qui donc peut s'appeler Philoxène, en Picardie, à huit lieues de Beauvais ? Je cours à la porte de la chaumière, je vois une grosse paysanne, tenant en laisse deux vaches noires, et causant avec trois autres églogues de sa façon, chaussées comme elle, en sabots.

« C'est vous qu'on appelle Philoxène ?

— Oui, monsieur.

— Et moi, Oriane.

— Et moi, Philaminte.

— Et moi, Célanire.

— Mais ce sont, m'écriai-je, quatre noms pris aux romans de M de Scudéri !

— Nous ne connaissons pas M de Scudéri, me répondirent ces braves femmes. Demandez au bureau de poste.

— Ce sont là vos noms ? vos véritables noms ?

— Dame ! oui ; ils nous ont été donnés par nos père et mère.

— Voudriez-vous me dire les noms de quelques autres de vos connaissances ?

— Volontiers. Nous avons ici Arsinoé Postel, Ismérie Boitron, Télamire Jacquart…

— Encore des noms créés par M de Scudéri ! C'est bien, leur dis-je, je vous remercie. »

« Il est fou, » durent penser ces bonnes vachères en me voyant écrire leurs noms sur mon calepin et tomber ensuite dans de longues réflexions.

Il était bien étrange en effet, on en conviendra, que tous ces noms, empruntés à cette série d'ouvrages créés par cette grande imagination appelée M de Scudéri, se retrouvassent, un siècle et demi après, au fond d'un village de la Picardie, et s'échangeassent entre la femme du bouvier et la fille du bûcheron.

Je ne tiens pas le moins du monde à devenir roi, mais je tenais beaucoup à deviner cette énigme. Je cherchais un sphinx, dût-il me dévorer. Mais pas de sphinx !

Décidé à ne quitter cet horrible village qu'autant que j'aurais satisfait ma curiosité, je m'adressai à un vigneron occupé à planter des échalas, au bord d'une immense propriété dont j'apercevais le château.

« Comment vous nommez-vous ? lui demandai-je d'abord.

— Caloandre, » me répond-il.

J'en étais sûr.

« Qui vous a donné ce nom ? »

Le brave Caloandre dut s'imaginer que j'appartenais à la police.

« C'est mon grand-père, qui s'appelait aussi Caloandre.

— Et que faisait votre grand-père ?

— Il était vigneron, comme nous, chez le grand-père de notre seigneur, M. le duc de C..., à qui appartient ce château. »

En Picardie le paysan appelle encore le propriétaire, seigneur.

J'étais dans la gueule du sphinx.

« Très-bien, mon brave homme. Et à qui appartenait ce château avant d'être à M. le duc de C... ?

— Ah ! monsieur, il n'est pas sorti de cette ancienne famille depuis plus de trois cents ans. Ce sont de si braves gens ! Tous ces villages que vous voyez là-bas, là-bas !... leur appartenaient aussi autrefois ; mais la révolution !... Ils étaient nos seigneurs, mais bien plus nos seigneurs qu'aujourd'hui. Nous étions leurs enfants ; nous vivions chez eux autant dire. »

J'écoutais religieusement les divagations rétrospectives de Caloandre, qui continua :

« Nous allions faire cuire le pain chez eux ; ils nous gardaient notre vin. Nous leur demandions la permission de nous marier ; puis ils baptisaient nos enfants... »

J'étais roi ! j'avais deviné l'énigme ; j'arrêtai Caloandre sur son dernier membre de phrase. Il est hors de doute que j'étais dans une localité seigneuriale, dans le domaine d'un château possédé jadis par des admirateurs enthousiastes des romans de M de Scudéri, et par des admirateurs qui, par une fantaisie parfaitement parisienne, avaient donné à tous leurs vassaux et vassales, à mesure qu'ils naissaient, les noms qui sont dans la Clèlie, l'Astrée et les romans de chevalerie : noms, on le sait, sous lesquels se cachaient autrefois Louis XIV, le prince de Condé, le dauphin, le duc de Vendôme, M Henriette, Le Brun, Bossuet, Molière, Boi-

leau, La Fontaine, Fouquet, enfin tout ce que le dix-septième siècle offrait de grand, de remarquable, d'illustre dans les armes, les lettres, la finance. Ces braves Picards, ainsi baptisés, avaient transmis ces noms avec la même bonhomie, les prenant sans doute pour des noms de saints et de saintes ; et voilà comment ils sont arrivés jusqu'à nous et se conserveront longtemps dans un village de la Picardie.

LA COQUETTERIE PARISIENNE.

GRANDE DISCUSSION ÉLEVÉE À CE SUJET ENTRE UN JÉSUITE ET UN MINISTRE DU COMMERCE.

Pendant la restauration un prédicateur fort éloquent, un missionnaire, un jésuite enfin, vint prêcher la mission à Paris. Une grande affluence attestait son succès ; et non-seulement on admirait ce qu'il disait en chaire, mais on commençait, chose rare partout, à suivre ses préceptes de rigoureuse morale.

Elle était des plus rigides. Il attaquait, avec une frénétique colère, la coiffure des femmes, le luxe de leurs chapeaux, la frivolité damnable de leurs rubans, l'épouvantable richesse de leurs étoffes de soie, la ruineuse élégance de leurs chaussures. Il avait déjà réussi à émonder considérablement l'arbre immense des superfluités, lorsqu'il disparut tout à coup, au milieu de sa gloire et au grand étonnement de tous ceux qui couraient en foule recueillir sa parole. La chaire resta vide et muette. Qu'était devenu le fameux prédicateur ? Pourquoi, comment, murmurait-on dans le monde, dans les salons, dans les rues, avait-il quitté si brusquement Paris ? Questions qui restèrent sans réponse jusqu'à l'événement de juillet 1830. On sut alors le motif de cette soudaine disparition.

Le ministre du commerce avait fait prier le prédicateur de passer à son hôtel, et il lui avait dit avec tous les ménagements dus à un homme revêtu d'un caractère religieux : « Monsieur, au moyen âge, les peuples ne vivaient que de religion, et je ne les en blâme pas dans ma pensée ; mais, depuis cette époque, le travail a pris la place de la méditation, et nous vivons beaucoup maintenant, d'industrie et de commerce. L'industrie ne se soutient, ne s'augmente que par l'exportation. C'est ici, monsieur, que je vous prie de m'accorder votre meilleure attention. Les Parisiens, que vous avez édifiés par votre éloquence, expédient pour cent millions de marchandises environ dans les pays étrangers. En général ces marchandises entrent dans la catégorie de ces innombrables superfluités que vous avez condamnées avec une si haute raison. Suivez-moi bien, monsieur. Les étrangers n'ont du goût pour ces épingles dorées, ces peignes d'écaille, ces rubans de soie, ces éventails de dentelle, ces étoffes suavement diaprées, ces mouchoirs délicats, ces chaussures élégantes, que parce que les Parisiennes les ont portées et leur ont donné la consécration du goût, le baptême de la mode. Du jour où vous aurez réussi à les faire renoncer à se parer de ces objets si odieux au point de vue de la religion, mais malheureusement si utiles au point de vue du commerce, vous aurez réussi pareillement à faire que les deux Amériques, les deux Indes, toutes les capitales du monde, même celle du monde religieux, ne les demanderont plus à l'industrie parisienne, au commerce parisien, qui, par là, aura perdu cent millions sur ses exportations à l'étranger. »

Le missionnaire écoutait profondément.

« Comme chrétien, je suis de votre avis : ce luxe est un péché ; comme ministre du commerce, je suis forcé de vous montrer

toutes les pétitions qui me sont journellement adressées contre vous par le grand et le petit commerce de Paris, l'un et l'autre effrayés de votre influence. J'ajoute que, comme chrétien, je ne voudrais pas retrancher un mot de vos anathèmes contre la mode, mais que, comme ministre, je donnerais cent mille francs à celui qui inventerait une frivolité de plus, capable d'augmenter notre industrie et nos exportations. Enfin je termine par vous dire, toujours comme ministre du commerce, que je ne puis vous autoriser, d'accord avec mes confrères les autres ministres, à prêcher dans le même esprit sur le même sujet. »

Le missionnaire salua le ministre du commerce, et ne remonta plus en chaire.

Un mois après, le ministre fut destitué.

PROGRÈS DANS L'ÉDUCATION D'UNE PARISIENNE.

Sous l'ancien régime, il n'y avait pas une Parisienne sur cent qui sût écrire ; cela s'explique : les pensionnats, institution impériale, n'existaient pas, et les filles de la noblesse et de la riche bourgeoisie seules allaient au couvent, où elles ne recevaient qu'une éducation incomplète. Vint la révolution. Dès lors chaque famille, chaque foyer, prenant une part personnelle aux affaires publiques, la lecture devint une nécessité, une condition d'existence. Quand chacun fut intéressé à savoir si l'ennemi menaçait Verdun ou Metz, chacun eut besoin de lire, avant de se coucher, les papiers publics. L'empire et ses effrayantes levées d'hommes propagèrent ce besoin de connaître par la voie de l'impression les crises dévorantes du moment, les incidents de la guerre, les progrès de la conquête. Quelle Parisienne n'eut pas à s'enquérir du sort ou d'un père, ou d'un frère, ou d'un fiancé attaché à l'armée

d'Italie ou d'Egypte ? Les bulletins de la grande armée ont plus fait pour l'éducation des Parisiennes que tous les livres où les philosophes et les philanthropes du dix-huitième siècle leur recommandent l'instruction. Napoléon a appris à lire aux Parisiennes. Le professeur leur a coûté cher.

JUSQU'OÙ EST ALLÉ CE PROGRÈS.

Ce beau mouvement s'étant continué sous la restauration, les Parisiennes apprirent à écrire assez correctement. Elles bronchaient bien encore devant l'accord des participes, devant l'imparfait du subjonctif, devant l'orthographe de certains mots, mais enfin elles en savaient beaucoup plus que leurs mères, dont les lettres d'amour, surprises à la dérobée dans quelque coin, les faisaient sourire par leur grande naïveté grammaticale.

STYLE D'UNE PARISIENNE EN 1844.

ALBUM DE LA FILLE D'UNE PORTIÈRE.

« Le bonheur est partout, dit-on. Pensée juste, expression fausse. Il est dans le cœur, c'est-à-dire dans un organe qu'on porte partout. »

« J'ai lu Byron et Paul de Kock ; je ne relirai jamais Paul de Kock, quoique je serais fâchée de ne l'avoir pas lu. Les grands écrivains sont donc ceux qu'on voudrait relire ? »

« J'ai bien souvent, en riant, tiré le cordon à de jolies et riches locataires qui me le demandaient en pleurant. Auraient-elles voulu être à ma place ? Je ne le crois pas. Ai-je souhaité d'être à leur place ? Peut-être. Il y a donc des félicités inutiles et des malheurs auxquels on tient ? »

« J'ai toujours senti battre mon cœur en voyant le facteur déposer une lettre sur la table. C'est bien peu de chose, mais c'est un mystère ; il n'y en a pas de petit pour une femme. » « Je voudrais bien savoir pourquoi je suis portière, et pourquoi la femme d'un prince royal n'aurait pas pu être à ma place. »

« La fatigue n'est jamais dans le corps, mais dans l'esprit. Quand j'ai monté le premier étage pour remettre une lettre au valet de chambre qui m'ouvre, je suis déjà lasse ; quand j'arrive au second et au troisième étage pour donner une carte de visite ou un journal, je suis brisée ; mais je n'éprouve plus aucune lassitude pour monter jusqu'au septième étage, où m'attend le jeune peintre auquel je fais les commissions du matin. Je ne l'aime pas, mais il me trouve jolie. »

« Du matin au soir j'entends sous ma croisée, qui est presque au niveau de la rue, la musique des orgues de Barbarie ; j'avoue qu'elle me jette dans une rêverie délicieuse. Pourquoi est-il de bon goût de se moquer de ces instruments ? Serait-ce parce qu'ils nous procurent du plaisir sans difficulté ? Je suis portée à le croire depuis que je vois les gens s'extasier devant la dame de l'entresol lorsqu'elle joue de la harpe. On m'a assuré qu'une harpe coûtait trois mille francs, et qu'il fallait étudier dix ans pour en pincer médiocrement. C'est un instrument affreux à entendre. Une harpe me fait l'effet d'une guitare hydropique. Si les harpes coûtaient dix mille francs, et qu'il fût nécessaire de s'exercer vingt ans pour en jouer, on les vanterait encore davantage. J'ai donc raison. On ne méprise les orgues de Barbarie que parce que pour deux sous on peut se donner le plaisir de les entendre jouer pendant une heure. »

« La locataire du premier reçoit son journal la veille ; elle est censée par conséquent savoir les nouvelles douze ou quinze heures avant l'avoué logé au second étage, qui ne reçoit le sien que le matin ; le tailleur du quatrième n'a le Siècle que le lendemain ; et la ravaudeuse qui occupe la mansarde et qui loue son journal au cabinet de lecture de la rue Coquenard ne le lit que huit jours après sa publication. Pourtant aucun des quatre locataires ne sait avant l'autre ce qui se passe à Paris ; et même c'est souvent la ravaudeuse qui en est instruite la première. Les journaux serviraient donc à vous apprendre ce qu'on sait déjà ? »

« Autrefois un portier était logé un peu moins mal qu'un chien de ferme ; aujourd'hui nous avons dans notre loge un tapis, deux pendules de quatre cents francs, trois tableaux peints par Roqueplan, Belloc et Verdier, des fauteuils en palissandre ; maman ne sort jamais à pied. Encore, quelques années, et l'on dira avec importance : Il épouse la fille d'un portier ! »

« Je me demande si l'on est dans une position inférieure parce qu'au lieu d'avoir affaire à un homme qui vous dit : Monsieur, faites-moi une procuration, ce qui est l'emploi du notaire, on a affaire à quelqu'un de poli qui vous dit : Le cordon, s'il vous plaît ? »

« La police de Paris n'est presque faite que par les domestiques ; presque tous les domestiques sont des voleurs ou des espions. Les plus vieux sont plus voleurs et plus espions, voilà tout. Le plus honnête d'entre eux, homme ou femme, vole tous les jours au moins dix sous à ses maîtres. J'excepterai pourtant les domestiques qui ont nourri leurs maîtres pendant vingt ans — avec le fruit de leurs épargnes. »

« Hier j'ai assisté pour la première fois à la représentation d'une tragédie. Dieu ! que j'ai ri ! J'étouffais pour ne pas causer du scandale autour de moi. On jouait Iphigénie en Aulide. Comme cette pauvre fille se démène à froid pour prouver qu'elle aime Achille, le plus grotesque des amoureux : un amoureux qui ne parle jamais que de lui. Et cette mère qui en dit, qui en dit pendant une heure au lieu de prendre sa fille par le bras et de lui dire : Je suis votre mère, et l'on ne touchera pas à un cheveu de votre tête. Est-ce que j'avais besoin de la colère d'Achille pour être sûre qu'il n'arriverait rien à Iphigénie ? Sa mère n'était-elle pas là ! On dit que c'est bien écrit. Il ne manquerait plus que ce fût mal écrit. On m'avait beaucoup vanté l'actrice qui jouait le rôle d'Iphigénie. »

« La vie est un songe, mais un songe souvent interrompu par le coup de sonnette du maître qui rentre après minuit. »

« J'ai fait une remarque, je ne sais si elle est juste : il ne naît plus de blondes, tout le monde est brun. » Vingt ans plus tard. — De nos jours on naît encore brune, mais on se fait rousse. Les cheveux des femmes changent de couleur à volonté. »

« Je n'ai pas encore vu un vieillard à Paris. À quelle heure sortent-ils ? »

« Une femme bien conservée, grand Dieu ! Comment serait-elle, si elle était mal conservée ? »

AUTRE EXEMPLE DU STYLE D'UNE PARISIENNE EN 1844.

STYLE DE LA PARISIENNE DES RUES DU HELDER, PINON, LE PELETIER, HOUSSAIE, JOUBERT.

De la maîtresse de M. le comte de la Mi… à la maîtresse de M. le marquis de D…

« Tu veux savoir ce que je fais au fond de mon appartement et sur la chaise longue où le docteur m'oblige à rester couchée sous peine de voir ma postérité anéantie dans la personne de M. Louis ou de mademoiselle Marie qui est à naître. Je pense à trois choses qui n'existent pas au moment où je t'écris. Naturellement à mon cher comte, qui est en Italie, à son fils ou à sa fille, qui n'a encore vu ni le jour ni la nuit, et à toi, qui dors d'un profond sommeil à la suite du dernier bal. Jules d'ailleurs m'a laissé en partant beaucoup d'affaires à mettre en ordre, et je suis obligée d'écrire à son avocat, à son notaire pour la succession de son oncle, à plusieurs députés dont les visites me pèsent plus pourtant que la correspondance que j'ai avec eux. Quelles étranges gens, ma bonne amie ! parce que le comte, leur ami, me donne deux mille francs par mois, ils s'imaginent que je dois les prendre sur le marché.

« Il faut voir avec quel aplomb ils parlent d'eux-mêmes, avec quelle assurance ils risquent leurs galanteries, avec quelle infaillibilité ils se proposent… Est-ce que vous me prenez pour madame votre épouse ? ai-je dit à l'un d'eux qui se croyait tout permis, parce que je l'avais autorisé à me baiser le bout du pied toutes les fois qu'il n'aurait pas parlé à la Chambre des députés.

« Tu as promis de venir me voir sous le costume de bohémienne de Paris que tu t'es fait faire exprès pour le dernier grand bal de l'Opéra. Viens donc, je te montrerai en échange la layette de mon futur arlequin ou de ma pierrette future. Du reste ton marquis a dû te dire qu'il m'avait trouvée l'autre jour occupée à marquer des brassières.

« Ne sois pas jalouse, mais il est charmant, ton marquis. Vois-tu, bonne amie, il faut toujours en revenir à ces gens-là en fait de distinction, comme il faut toujours en revenir à nous en fait d'amour. Ils coûtent cher à attirer, et nous coûtons cher à retenir.

« Comme ils sont amusants ! comme ils sont simples ! comme ils ont de l'esprit, du goût, sans effort, sans tomber dans le fossé de la bouffonnerie, sans rouler dans celui du prétentieux !

« As-tu porté quelque chose à la caisse d'épargne le mois dernier ? Voyons, ne me mens pas. Tu n'as rien porté. C'est mal. Je vais mettre opposition entre les mains de ton marquis pour deux cents francs, afin que le mois prochain je n'aie pas le même reproche à t'adresser. Vois-tu, bonne, moi je mettrais le maire de mon arrondissement à la caisse d'épargne. Tu sais que les fonds ont monté avant-hier. Je gagne six mille francs, six amours de mille francs que je placerai sur la tête de celui dont je n'ai peut-être pas encore fait la tête. Place, ma chère, place ; nous grossissons : et grossir c'est vieillir, a dit le spirituel Bequet.

« Connais-tu les derniers vers de Théophile Gautier sur l'oreille de Forster ? Procure-toi-les ; ils sont divins. Quel charmant poëte !... Que ne peut-on vivre pendant trois mois en concubinage avec l'esprit des gens qu'on aime ! Quelle Aspasie je ferais !

« Adieu, le tiers de mon âme ! je ne puis plus dire la moitié. Un tiers est à celui qui est en Italie, un second tiers est à celui ou à celle que j'ai sous la main, l'autre tiers est à toi. Rien pour moi, puisque je vis par vous trois.

« Ta Bérénice. »

AVANT-DERNIER EXEMPLE DU STYLE, ET UN PEU DES MŒURS D'UNE PARISIENNE EN 1844.

D'UNE FEMME HONNÊTE À UNE FEMME HONNÊTE.

« Chère Anaïs,

« Mon ours est parti, nous pouvons donc nous amuser à ciel ouvert. Dieu soit loué ! je suis libre. Pour comble de bonheur, mes deux gendarmes de filles sont rentrées en pension ce matin. Sais-tu que ce n'est pas toujours gai d'avoir à côté de soi, partout où l'on va, deux grands actes de naissance qui font dire : « Oui, la maman doit avoir de trente à trente-cinq ans. — Je vous dis, moi, ajoute quelque âme charitable, qu'elle en a trente-sept. Calculez ! elle s'est mariée à vingt-quatre ans… » Pour couper court à tous ces assassinats, j'ai cloîtré ces deux demoiselles. C'est encore un an de gagné.

« Le premier usage que je veux faire de ma liberté, c'est de lire ce roman dont on parle tant depuis six mois. À force de me dire : « Je vous défends de le lire, il est stupide, il est immoral, » mon mari a excité en moi une envie extraordinaire de le connaître. C'est l'histoire, dit-on, d'une jeune femme enlevée et conduite à une petite maison de campagne au milieu de la nuit ; on dit que c'est intéressant, passionné, quelquefois indécent… on m'a assuré qu'il y avait beaucoup de points. Je suis folle des livres où l'on trouve beaucoup de points. Je rêve, je m'émeus, je m'exalte, quand j'en vois… Mais je vais enfin le lire, ce fameux roman. Je te dirai s'il y a beaucoup de points.

« C'est à présent, ou jamais, que nous pourrons aller voir jouer les drames des boulevards, autre antipathie de mon ours.

« Prends une loge pour demain, je t'en supplie. Voyons ensemble les Bohémiens de Paris. J'ai lu dans mon journal le compte rendu de ce drame. Il paraît, ma chère, qu'il est rempli de voleurs, de forçats, de gens qui en font disparaître d'autres par des trappes. Tâche d'avoir une loge d'avant-scène.

« Tu me demandais l'autre jour, dans un accès de mauvaise humeur, en quoi je fais consister le bonheur sur la terre. Je t'ai comprise, chère Anaïs : le bonheur bien souvent est moins de posséder ce qu'on n'a pas, que de cesser d'avoir ce qu'on possède. Le bonheur, pour toi, serait peut-être, ô misère ! d'être veuve. Je ne dis pas que tu souhaites la mort de ton mari ; ce n'est pas plus ton vœu que le mien, quoique nos positions se ressemblent beaucoup ; mais nous devinons, toi et moi, le bonheur d'être libres avec l'expérience que nous avons acquise. Dieu ! comme on doit respirer à pleine poitrine en sortant des prisons de la communauté conjugale pour entrer dans le paradis du veuvage ! Veuve ! veuve ! mais on va où l'on veut, mais on voit qui l'on veut, mais on sort quand on veut, mais on rentre si l'on veut ! N'est-ce pas, chère Anaïs, que telle est pour une femme la position sociale qu'elle peut appeler à bon droit le bonheur ?

« Patience, bonne amie ; en attendant, prenons tout le plaisir que nous permettent de prendre l'absence de mon mari, un excellent homme au fond, et dont je n'ai pas à me plaindre, et la maladie du tien, qui est bien long, je trouve, dans sa maladie. Dis-lui mille choses aimables de ma part.

« Adieu ! vite ce roman et cette loge de spectacle.

« Ta fidèle,

« Julie Vol..... »

DERNIER ÉCHANTILLON DU STYLE D'UNE PARISIENNE EN 1844.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE ET HONNÊTE FEMME MARIÉE À UN MARCHAND DE COULEURS DE LA RUE DE LA VERRERIE.

« Je suis mariée depuis le 20 janvier 18.., c'est-à-dire depuis quinze jours environ. Mon Dieu ! que ce peu de temps écoulé a apporté de changement dans mes idées ! Est-ce moi qui ai tort, est-ce le mariage ? Je ne sais. Voici mes impressions ; plaise au ciel que je ne sois pas dérangée en les fixant sur le papier, afin de pouvoir me juger un jour avec impartialité !

« Le mariage, m'avaient dit mes bonnes compagnes du pensionnat, est la réalisation de nos rêves les plus poétiques. Les tendres frémissements ressentis à la vue d'un jeune homme, les inquiétudes que nous éprouvons au retour du printemps, au lever de la lune derrière les acacias, les besoins de pleurer qui nous prennent sans motif, me disaient-elles encore, s'expliquent dès qu'on se marie. L'âme a deviné le mot de l'énigme. Et je sortis de pension.

« Je me disais, sans être tout à fait aussi romanesque que mes jeunes camarades : Il n'est pas possible que mes parents m'aient gardée dix ans en pension, qu'ils m'aient fait enseigner l'italien, l'allemand, l'anglais, la musique, le chant, le dessin, la peinture, la littérature, la danse, pour me marier avec un homme qui n'aimerait pas les arts.

« Le lendemain de ma sortie du pensionnat, ma mère me dit : « Vous épousez un riche marchand de couleurs de la rue de la Verrerie. » Ma première question fut celle-ci : « Sait-il la musique ? — Je vous dis que c'est un marchand de couleurs, » répliqua ma mère.

« Huit jours après, on me conduisit à la mairie et à l'église…

« J'interromps ma rédaction pour répondre à un correspondant de mon mari, qui me demande, savoir :

« Cent kilogrammes de noir animal.
« Une barrique de vert-de-gris.
« Deux tonneaux de colle.
« Vingt kilogrammes de soude.
« Deux paquets d'assa fœtida.

« Après m'être lavé vingt fois les mains sans succès, je reprends la plume de mes Mémoires.

« Dieu ! quelle triste chose à écrire !… En se couchant, il a mis des bas de laine et un bonnet de coton.

« Je m'y habituerai…

« Mon ami, lui ai-je dit il y a huit jours, m'achèterez-vous un piano ? — Pourquoi faire ? m'a-t-il demandé. Qu'est-ce que cela coûte ? — Douze cents francs. — Douze cents francs ! s'est-il écrié. Avec cet argent j'aime mieux acheter des huiles de baleine et attendre la hausse. D'ailleurs une femme mariée ne touche pas du piano. »

« Je me soumettrai.

« Encore une interruption : mon mari entre.....

. . . . . .

« Je reprends.

« Quelle science !… « Que lisez-vous là ? m'a-t-il dit avec humeur ; est-ce qu'on lit dans un magasin ? Il y a toujours quelque

chose à faire ici. Mettez des étiquettes, empaquetez, mesurez, pesez… — Tout est fait, mon ami, ai-je répondu. — Quel est ce livre ? — The poems of Ossiân, The Son of Fingâl. — Vous savez donc l'anglais ? — Oui, mon ami. — Mais vous savez donc tout ? » Il m'a tourné le dos en ricanant.

« Je me résignerai.

« Habitude, soumission, résignation, ce sont-là, je le sais, les trois grâces, les trois vertus théologales du mariage.

« Je parviendrai sûrement à faire si bien mon devoir, que je plairai à mon mari ; mais je me demande pourquoi on enseigne aux jeunes filles tant de choses qui ne serviront qu'à leur inspirer plus tard le regret de les avoir apprises ; ou pourquoi on ne les élève pas spécialement pour être des femmes de marchands de couleurs, d'épiciers, d'agents de change, etc… »

RÉFLEXION DE L'AUTEUR.

Dans un an nous dirons au lecteur si la femme du marchand de couleurs de la rue de la Verrerie est parvenue au degré de résignation qu'elle désirait pour être aimée de son mari.

PARLONS DE LA LÉGÈRETÉ DE LA PARISIENNE.

J'ai dit quelque part que le peuple français, le plus léger de la terre, au dire de lui-même et des autres nations, avait inventé la guillotine, la roue, les vers alexandrins, le poëme épique, la tragédie classique, les robes à panier, le bouilli de bœuf, le cheval de roulier, et tout ce qu'il y a de plus calotte de plomb au monde. C'est lui, ce même peuple français, qui a laissé s'accréditer l'opi-

nion que la Parisienne avait la légèreté de l'hirondelle et la subtilité d'un parfum.

La Parisienne est très-légère en dansant, c'est vrai, mais elle ne danse pas toujours. Quand elle aime, par exemple, elle ne se résout pas à chaque instant en fumée d'encens ou de myrrhe. Elle est sérieuse comme la passion, quand la passion l'étreint et la domine ; alors il n'y a ni Espagnole au teint bruni, ni Italienne au poignard de carton à lui comparer.

Que de Parisiennes ont suivi en Égypte, en Italie, en Russie, ces nuées d'officiers à qui elles avaient donné leur cœur à quelque bal champêtre, sous l'époque consulaire ou impériale ! Ni les sables du désert, ni les glaces de la Bérésina, ne les ont arrêtées sur le chemin de leur dévouement. Elles ont nettoyé le fusil, lavé le linge, pansé la blessure, salé la soupe, égayé la marche de leurs héroïques maris. Il n'est aucun point du globe où l'on ne retrouve la Parisienne sous les traits de modiste, de limonadière, de maîtresse d'hôtel garni. Je suis sûr qu'elle est déjà établie en Chine, domiciliée à Hong-Kong avec cette très-mirifique enseigne :

Et partout elle étale cette grâce particulière, elle prodigue cet accent charmant et ces manières engageantes avec lesquelles elle parviendrait à vendre mille francs ce qui vaut trois sous.

ENCORE UN MOT SUR CETTE LÉGÈRETÉ ET SUR CE QUE NOUS LUI DEVONS.

Les enfants croient, en général, que les morues nagent au fond de la mer, dans la forme sèche, coriace et aplatie où ils les voient sur l'étal de l'épicier.

Beaucoup de nos honorables compatriotes en sont là en matière d'observation sociale. Notre littérature, que, par légèreté sans doute, ils mettent au-dessus, beaucoup au-dessus des autres littératures, leur semble un produit naturel, spontané, simple, du sol français. À les en croire, un peuple aussi fameux que le nôtre n'avait pas le droit de ne pas être grand en littérature. Sans cesser d'être spirituels et Français, tâchons d'être raisonnables ; voulez-vous ?

Qui donc a posé devant Racine, Molière, Marivaux, Beaumarchais, Le Sage et de Balzac, aussi grand qu'eux tous peut-être, pour que de Balzac, Le Sage, Beaumarchais, Marivaux, Molière et Racine, celui-là dans ses admirables romans, les autres dans leurs belles comédies et leurs tragédies, pussent peindre cette prodigieuse variété de femmes ? Qui donc leur a fourni tant de portraits à faire, tant de caractères à analyser, tant de sentiments délicats, vifs, originaux, simples, compliqués, subtils jusqu'au paradoxe, profonds jusqu'à la douleur ? Qui donc leur a révélé ces drames de famille enfermés entre les quatre murs d'un salon, et ces combats du cœur avec le cœur, ces comédies de l'âme où elle se montre à nu, toute cette histoire de l'humanité, dont les feuillets sont froissés par le rire ou tachés par les larmes ? n'est-ce pas la femme par excellence, la Parisienne ? Ils n'ont pas inventé, on n'invente que le mensonge ; ils ont copié : et ce sont les mœurs, la physionomie, les goûts, les caprices de la femme parisienne qu'ils ont pris pour modèles. On s'adresse à l'arbre pour avoir le fruit. Esther, Junie, Bérénice, Iphigénie, Phèdre même, Célimène, Dorine et toutes ces femmes sorties du riche cerveau de Molière, et du non moins riche cerveau de Balzac, sont nées, ont vécu, ont régné à Paris, les unes à la cour de Louis XIV, les

autres à l'hôtel Rambouillet, celles-ci à la place Royale et dans la rue des Tournelles, celles-là dans le faubourg Saint-Germain.

Sans la femme parisienne, la littérature française serait donc aussi nulle que le serait la littérature grecque sans Hélène et Clytemnestre.

Je recommande cette observation aux critiques de profession, eux qui ont tant d'idées, de goût et surtout de style. La Parisienne est-elle belle ? comment est-elle belle ? l'est-elle longtemps ?

On répond par un conte de fée.

LA FÉE BLEUE.

Un jour la fée bleue descendit sur la terre dans l'intention courtoise de distribuer à toutes ses filles, les habitantes des divers pays, les trésors de faveurs qu'elle portait avec elle.

Son nain amarante sonna du cor, et aussitôt une jeune femme de chaque nation se présenta au pied du trône de la fée bleue. Toutes ces unités finirent, on l'imagine, par former une foule assez considérable. Ceci se passait longtemps avant la révolution de juillet 1830. La bonne fée bleue dit à toutes ses amies :

« Je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre du don que je vais lui faire. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner à chacune la même chose ; mais une telle uniformité dans mes largesses n'en ôterait-elle pas tout le mérite ? »

Comme le temps est précieux aux fées, elles parlent peu. La fée bleue borna là son discours, et commença la distribution de ses présents. Personne n'en parut fâché.

Elle donna à la jeune femme qui représentait toutes les Castilles des cheveux si noirs et si longs, qu'elle pouvait s'en faire une mantille.

Àl'Italienne, elle donna des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit ;

Àla Turque, un embonpoint rond comme la lune et doux comme la plume de l'eider ;

Àl'Anglaise, une auréole boréale pour se teindre les joues, les lèvres et les épaules ;

Àune Allemande, des dents comme elle en avait elle-même et, ce qui ne vaut pas mieux que de belles dents, mais qui a son prix, un cœur sensible et profondément disposé à aimer ;

Àune Russe, la distinction d'une reine.

Puis, passant aux détails, elle mit la gaieté sur les lèvres d'une Napolitaine, l'esprit dans la tête d'une Irlandaise, le bon sens dans le cœur d'une Flamande, et, quand il ne lui resta plus rien à donner, elle se leva pour reprendre son vol.

« Et moi ? lui dit la Parisienne en la retenant par les bords flottants de sa tunique bleue.

— Je vous avais oubliée !

— Entièrement oubliée, madame.

— Vous étiez trop près de moi, et je ne vous ai pas vue. Mais que puis-je maintenant ? le sac aux largesses est épuisé. »

La fée réfléchit un instant, puis rappelant d'un signe toutes ses charmantes obligées, elle leur dit : « Vous êtes bonnes, puisque

vous êtes belles. Il vous appartient de réparer un tort très-grave de ma part : dans ma distribution j'ai oublié votre sœur de Paris. Que chacune de vous, je l'en prie, détache une partie du présent que je lui ai fait et en gratifie notre Parisienne. Vous perdrez peu et vous réparerez beaucoup. »

Comment refuser à une fée, surtout à la fée bleue ?

Avec la grâce qu'ont toujours les gens heureux, ces dames s'approchèrent tour à tour de la Parisienne, et lui jetèrent en passant, l'une un peu de ses beaux cheveux noirs, l'autre un peu du rose de son teint, celle-ci quelques rayons de sa gaieté, celle-là ce qu'elle put de sa sensibilité, et il se fit ainsi que la Parisienne, d'abord fort pauvre, fort obscure, très-effacée, se trouva en un instant, par cet acte de partage, beaucoup plus riche et beaucoup mieux dotée qu'aucune de ses compagnes.

La fée bleue était déjà remontée au ciel en souriant.

Ceci prouve… Je n'ai rien à prouver.

DISONS MAINTENANT SI LA PARISIENNE EST LONGTEMPS BELLE.

Si la définition que nous avons donnée de la beauté de la Parisienne n'est pas erronée, si la fiction de la fée bleue cache un sens vrai, cette beauté, assez semblable à une riche mosaïque, ne saurait périr d'un seul coup. La beauté trop unie de l'Espagnole, la beauté trop absolue de l'Italienne, n'ont pas, par exemple, de fin ménagée, d'extinction douce, d'agonie paisible. Ce genre de beauté s'écroule tout à coup comme un monument. Une maladie emporte la superbe, la belle femme, et laisse une sorcière ; et cette horrible catastrophe arrive toujours de bonne heure dans les pays chauds. La Parisienne triomphe indéfiniment de la maladie,

de l'âge, de toutes les infirmités possibles, et la mort ne la prend guère qu'à l'état d'ouvreuse de loges. Perd-elle son gracieux embonpoint, il lui reste ses cheveux ; perd-elle ses cheveux, elle se rabat sur ses dents ; perd-elle ses dents, il lui reste ses yeux, longtemps fins et moqueurs, miroirs conservateurs de tout ce qu'ils ont vu ; l'éclat de ses yeux s'évanouit-il, il lui reste son sourire qui garde tant de choses dans ses plis ; enfin, a-t-elle tout perdu, il lui reste encore son esprit ; elle s'y plonge tout entière, et la voilà rajeunie.

L'ESPRIT D'UNE PARISIENNE EST SON IMMORTALITÉ.

Je ne veux pas dire à quel âge une Parisienne est vieille : une vérité est déjà une chose si triste qu'il faut se garder de la rendre offensante ; mais dès qu'une Parisienne a l'indulgence de se croire vieille, elle conquiert à l'instant même une jeunesse qui ne passe plus. Quel inépuisable trésor que sa mémoire ! quel livre que ses souvenirs ! quelle profondeur dans ses conseils ! quelle fermeté ! quelle durée dans ses affections ! quel guide dans la vie !

Tout homme d'État, tout philosophe, tout artiste, tout poëte, tout homme enfin qui n'a pas passé quelques années dans l'intimité des vieilles femmes parisiennes a manqué son éducation du monde. Sa vie entière se ressentira de ce tort, on pourrait dire de ce malheur.

Consultez les mémoires des hommes illustres des temps passés ; interrogez les souvenirs de ceux qui occupent aujourd'hui le premier rang dans l'opinion publique : tous, s'ils sont sincères, vous diront qu'ils doivent en grande partie à la société des vieilles femmes parisiennes d'avoir pu faire quelque chose de grand dans

leur vie, et particulièrement d'avoir pu éviter d'énormes fautes et d'énormes sottises.

Le secret de leur immense supériorité s'explique : en arrivant à l'âge de vieillesse, elles gardent la délicatesse de la femme, et acquièrent le bon sens de l'homme. Comme ce vin dont parle Homère, elles deviennent miel par la vertu des ans. Vivantes par la raison, elles sont mortes pour les passions. On ne les trompe pas. Comment les tromperait-on ? il n'y a plus rien à courtiser en elles.

Quand on aura cessé d'élever des statues à tous ces imbéciles couronnés, à la lèvre autrichienne et au nez espagnol, on songera peut-être à en dresser une, magnifique type de la raison, de la sagesse moderne, qui représentera une vieille femme parisienne, soutenant d'une main un vieillard, tendant l'autre à un jeune homme prêt à entrer dans la vie.

CONCLUSION.

Une Parisienne est une adorable maîtresse, une épouse presque impossible, une amie parfaite.

FIN.

Elle meurt dans sa religion, à laquelle elle n'a jamais pensé.

léon gozlan.

Série 3 · Les Maîtresses à Paris

LES MAITRESSES À PARIS

Ce mot n'a pas d'équivalents délicats dans la plupart des langues étrangères, par la raison que l'objet qu'il indique chez les autres peuples n'est pas comme parmi nous un être qui aime et qui est aimé. Les étrangers ont emprunté au vocabulaire grossier des sens des dénominations plus ou moins blessantes pour qualifier la femme choisie entre toutes que nous nommons en France Maîtresse. Leurs langues ingrates déshonorent sans pitié ce que la nôtre élève, elles souillent ce que nous parons de fleurs, elles tachent de boue le front que nous couronnons. Chez eux, la maîtresse est encore l'esclave antique, debout à l'angle du chemin ou accroupie dans l'ombre sur les degrés de marbre du palais ; chez nous, la maîtresse procède de la chevalerie et de la royauté ; elle a suivi Renaud et Tancrède aux croisades et s'est assise sur le trône avec Charles VII, François I, Henri III, Henri IV et Louis XIV. Agnès Sorel, Diane, Gabrielle, Montespan, nobles femmes, cœurs tendres, esprits charmants ! Sans elles les princes sur la volonté desquels elles ont régné n'auraient eu ni courage, ni délicatesse, ni loyauté, ni distinction. Ils n'auraient été que rois.

PUISSANCE RENFERMÉE DANS LE MOT : — MAITRESSE.

La maîtresse n'est pas la femelle du maître, comme une définition inexacte semblerait le laisser croire. Elle s'appelle maîtresse, parce qu'elle est tout simplement le maître. Elle est maîtresse, ou de la volonté, ou des actions, ou de la pensée, ou des secrets, ou de la fortune, ou de l'honneur, ou de la vie de l'homme, ce qui ne laisserait pas grande autorité au maître si elle en avait un ; et voilà pourquoi elle se nomme à bon droit maîtresse.

Quand on dit : « M. le comte se promenait aujourd'hui au Bois avec sa maîtresse, » cela signifie que la maîtresse de M. le comte a voulu aller se promener au Bois, non pas à cause de l'envie que celui-ci en avait, mais malgré son envie.

J'ai mené ma maîtresse au bal, je conduirai cette année ma maîtresse en Italie ou aux eaux, je vais chez ma maîtresse, cela veut dire, dans les mœurs parisiennes, ma maîtresse veut que je la mène au bal, que je la conduise en Italie, et elle consent à me recevoir chez elle.

Ainsi une maîtresse parisienne vous laisse faire, non pas tout ce que vous voulez, mais bien tout ce qu'elle veut. Cela n'a pas toujours été ainsi ; on peut le voir par :

LES MAITRESSES ASTIQUES, QU'IL NE FAUT PAS CONFONDRE AVEC LES VIEILLES MAITRESSES.

Ouvrez le spirituel Horace, le mordant Juvénal, ou Ovide, et vous vous convaincrez qu'à Rome les maîtresses ne pouvaient sortir que du rang des esclaves. Aussi étaient-elles loin de représenter, par l'autorité, la fantaisie, le caprice souverain, la maîtresse parisienne, qui vous choisit avant que vous ne l'ayez choisie. Au premier pli du front, au plus léger sillon à l'angle des tempes, au moindre changement de nuance dans la pureté du teint ou l'émail bleuâtre des dents, le maître la renvoyait à sa maison des champs, à ses cuisines ou au service du bain ; et il s'en occupait ensuite autant que de la louve de Romulus.

Ce qui ôtait chez les Romains toute saveur à ces liaisons particulières, c'est le mépris qu'affectait la loi envers les femmes affranchies et les femmes esclaves. Elles étaient si peu considérées, que le mari qui les fréquentait publiquement ne passait pas pour

adultère. Aucun opprobre, aucune flétrissure ne l'atteignait. Or, comme le nombre des femmes esclaves et des femmes affranchies étrusques, grecques, africaines, juives, formait l'immense majorité des femmes marchant sur le pavé de Rome, le concubinage y était aussi étendu que peu remarqué.

On voit que la maîtresse antique n'a rien de commun avec la maîtresse parisienne, si magnifiquement personnifiée dans celle qui osa dire un jour à son amant : « Quand finirez-vous de me compromettre ? Vous ne cessez de vous montrer en public avec votre femme. »

LA FEMME ET LA MAITRESSE.

Le grand Albert, dans son fameux Traité d'Histoire naturelle, a écrit un chapitre fort érudit et fort ingénieux où il déroule la vaste série des êtres antipathiques ; il les nomme tous, excepté deux qu'il a oubliés : la femme et la maîtresse. Autant vaudrait passer sous silence Adam et Eve. en racontant l'histoire de la création du monde.

CE QU'EST LA MAITRESSE AUX YEUX DE LA FEMME PRISE DANS LE SENS D'ÉPOUSE.

Fut-elle belle comme Ninon, elle est sans beauté, sans grâce, surtout sans pudeur.

Fut-elle spirituelle comme Aspasie et madame de Sévigné, elle n'a pas l'ombre d'intelligence ; elle est sotte, ennuyeuse, stupide.

Eût-elle la distinction d'une reine, elle est commune, vulgaire et grisette.

Ce jugement est injuste et faux, quoique la femme, dès qu'elle se croit trahie par son mari, fasse un retour sur elle-même pour savoir en quoi elle est inférieure à sa rivale. Jamais conseil de révision n'a soumis les conscrits à un examen aussi rigide. Il est rare que la femme ne finisse pas par découvrir la cause physique ou morale de sa défaite, et plus rare encore qu'elle ne la jette un jour comme un reproche à la face de son mari.

Ce fut après s'être convaincue avec raison de sa supériorité qu'une femme dit à la maîtresse de son mari, qui avait été autrefois son amie :

« Ah ! ma chère, si j'avais pu prévoir que mon mari aimât les dents gâtées ! »

CE QU'EST LA FEMME AUX YEUX DE LA MAITRESSE.

La maîtresse parisienne a une peur instinctive de la femme de son amant. Elle s'attend toujours à la voir tomber sur elle. Cette terreur est la cause d'un dédain sans exemple. La maîtresse se dépeint la femme sous le jour le plus désavantageux et le plus ridicule. D'abord elle la voit très-vieille, fut-elle plus jeune qu'elle, ce qui arrive fréquemment ; laide, cela va sans dire ; mal mise, portant le cabas, un parapluie rouge et un tartan, fût-elle une des reines de la mode dans le haut monde parisien.

OPINION SUR LA MAITRESSE ET LA FEMME MARIÉE, ÉMISE PAR UN DE MES AMIS QUI N'A PAS ÉTÉ MARIÉ ET QUI N'A JAMAIS EU DE MAITRESSE.

« Je pense que la femme mariée, opposée à la maîtresse, représente le côté grave, noble et utile de la vie, le côté architectural, si l'on peut s'exprimer ainsi, celui sans lequel il n'y aurait pour l'homme ni repos, ni abri, ni dignité. Elle est encore le beau

fruit qui renferme tous les pépins de la famille et de la société. Otez l'épouse, vous êtes bien près de supprimer la mère, non pas celle qui est uniquement chargée de produire des enfants, mais celle qui a mission de les aimer tendrement, de les élever, d'en faire des hommes et des citoyens. Ainsi la femme, selon le mariage, n'est pas moins que la société même, puisqu'elle est ce qui en constitue la force, la grandeur, la durée et la perpétuité.

« Voici maintenant ce que je pense de la maîtresse. Elle est le côté jeune et riant de la vie, elle en est le mois de mai, l'esprit, la verte poésie, l'imagination. Retranchez la maîtresse, vous retranchez nécessairement tout ce que l'imagination, la poésie et l'esprit enfantent de gracieux et de beau dans la sphère de l'idéal, c'est-à-dire les arts. Aussi se démontre-t-on facilement que les plus splendides œuvres (prenez au hasard) de la peinture, de la statuaire et de la poésie ont été inspirées par ces femmes indépendantes que nous appelons aujourd'hui maîtresses. Ne citez pas, il faudrait tout citer, enfermer le monde des arts tout entier entre des guillemets. Érudition facile, érudition blessante pour la femme du mariage. Mais pourquoi la blesserait-on ? Elle est la raison, la maîtresse n'est que l'esprit ; elle est l'ordre, la maîtresse n'est que l'enthousiasme ; elle est le bon sens, la maîtresse n'est que le délire ; elle est la terre, la maîtresse n'est que le ciel ; non pas, expliquons-nous vite, celui où l'on va pour ses bonnes œuvres, mais celui où l'on voudrait aller pour ne faire aucune sorte d'œuvre, même une bonne. »

RÉFLEXION INGÉNIEUSE QUI RESSORT DE MON SUJET ; MALHEUREUSEMENT ELLE N'EST PAS DE MOI, MAIS D'UN AUTEUR ESPAGNOL PEU CÉLÈBRE.

« J'ai connu, dit cet auteur peu célèbre, un jeune seigneur portugais « qui fut assez heureux pour épouser la jeune maîtresse

qu'il adorait et « pour la voir mourir dès qu'elle fut sa femme. »

LES MAITRESSES DE CŒUR A PARIS.

Paris, qui passe pour la ville sceptique par excellence, est pourtant celle où se trouvent, avec toutes les conditions du dévouement le plus éthéré, les maîtresses de cœur. La province les rêve ; Paris les tient en réserve pour ces milliers de jeunes gens qui accourent avec des trésors d'espérance et qui n'y rencontrent que des abîmes de déception. On les voit arriver avec une fougueuse suffisance et frapper aux portes de la gloire et de la fortune. Ces portes sont dures à s'ouvrir ! Des années s'écoulent, les ailes de l'illusion se fatiguent, l'espérance tombe épuisée sur le seuil. Que deviennent alors ces pauvres exilés ? Beaucoup s'éteignent dans les brumes du suicide : il y a tant d'eau et tant de ponts à Paris ! Quelques-uns retournent à pied dans leurs villages, mais le plus grand nombre découvre à la fin une main protectrice sur laquelle il n'avait pas compté. Ce n'est pas celle de l'homme riche ou puissant auprès duquel une lettre de recommandation ou de mystification avait introduit à leur arrivée ces pauvres dupes.

Sur le carré de sa mansarde, le jeune provincial a vu voler un jour les plis d'une jupe blanche, glisser une jambe nue. Le lendemain, il a aperçu le corsage ; le surlendemain, il a entendu chanter. Le chant, la jupe, le corsage, annoncent la jeune fille aimante et gaie, pauvre et laborieuse, blanchisseuse ou fleuriste. Le hasard, ce brave garçon de hasard, fait qu'un beau soir on se prête de l'eau ; un autre beau soir, de la lumière ; un autre soir infiniment plus beau, la romance en vogue. Bientôt on ne se prête plus rien, on se donne tout : on n'a plus qu'un loyer à payer, quand on le paye. Enfin l'artiste a trouvé sa muse, celle qui le soutient, l'en-

courage, l'inspire, écoute ses vers, admire ses tableaux, copie ses romans ou ses drames. Quelle bonne créature que la maîtresse parisienne lorsqu'elle s'éprend d'un fol et joyeux amour pour celui qui n'a rien ! Gai, elle rit avec lui ; découragé, elle rit pour lui ; malade, elle souffre avec lui ; applaudi, elle s'exalte plus que lui ; riche… elle a cessé d'être avec lui. Hélas ! oui, c'est triste à écrire, mais c'est vrai. Presque tous ces grands talents, toutes ces illustres renommées qui deviennent l'orgueil de la science médicale, du barreau, de la littérature et des arts, seraient morts de froid et de faim sans la grisette parisienne, sans la maîtresse de cœur, qu'ils laissent mourir dans un grenier, à l'hôpital ou dans la rue. À maîtresse de cœur, maîtres en ingratitude.

Après cette maîtresse, celles qui vont passer sous nos yeux sont sans contredit d'un ordre plus brillant ; mais impriment-elles un souvenir aussi doux, aussi tendre au fond du cœur ? Je vous en fais juge, mon lecteur.

LES MAITRESSES D'ARGENT.

Sous ce titre s'ouvre devant nous une vaste galerie de portraits, car il y a :

1° La maîtresse qui vous aime autant pour vous que pour votre argent ;

2° Celle qui vous aime plus pour votre argent que pour vous ;

3° Celle qui ne vous aime que pour votre argent ;

4° Celle qui vous aime plus pour vous que pour votre argent, et cependant qui aime l'argent.

Étudions d'abord :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME AUTANT POUR VOUS QUE POUR VOTRE ARGENT.

Celle-là ne sera pas longtemps, je le crains, dans les mêmes termes avec vous. Elle finira, tombant du côté par où elle penche, par préférer ce qui sonne dans la poche à ce qui brûle au fond du cœur. Un jour l'équilibre, péniblement maintenu, sera rompu tout à fait. Les très-jeunes maîtresses deviennent à Paris des exemples de ces conversions en faveur de l'argent, dès qu'elles ont acquis avec vous une expérience qu'elles ne peuvent mettre à profit qu'avec d'autres. Après avoir balancé, comme la tombe de Mahomet, entre l'aimant du cœur et l'aimant de l'argent, elles finissent, plus résolues que le cercueil du Prophète, par vous quitter avec une larme et un sourire, heureuses et tristes à la fois.

Àdater de ce jour elles prennent place à côté de :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME PLUS POUR VOTRE ARGENT QUE POUR VOUS.

Les maîtresses de ce genre ont été de tout temps fort nombreuses dans la bonne ville de Paris, et c'est à elles, rien qu'à elles, que la littérature doit, inestimable avantage, ces amusantes, ces délicieuses comédies du xviii siècle où l'on voit les fermiers à gilets d'or, à culottes de brocart, les financiers à bec-de-corbin-grugés par tant de spirituelles grandes dames dont les servantes, aussi friponnes qu'elles, s'appellent Nérine, Dorine et Marton. Dancourt s'est fait un nom en excellant dans la peinture un peu haute en couleur, mais fort divertissante, de ces femmes, qui dissolvent, plus activement que certains acides, l'or, l'argent et les pierres précieuses. Dans notre siècle, le vaudeville les a traduites avec moins de succès, par la raison qu'elles ont pris, au milieu de notre société moderne, une physionomie plus accusée qu'au xviii siècle. Elles volaient Mondor et M. de la Rapinière, elles ne

trompent même plus Arthur devenu banquier. Les ingénieuses roueries à l'aide desquelles elles plumaient tout vivants les financiers et les maltôtiers ont été remplacées par un traité en règle et fidèlement observé des deux parts : ce qui donne lieu à parler ici, mais très-succinctement, de la maîtresse qui ne vous aime que pour votre argent.

LA MAITRESSE QUI NE VOUS AIME QUE POUR VOTRE ARGENT.

Cette glorieuse subdivision se compose des maîtresses qui vous aiment :

Rue de Grammont, pour trois cents francs par mois, les gants et les fleurs ;

Rue du Helder, pour quatre cents francs par mois et un groom ;

Rue Saint-Lazare et du Mont-Blanc, pour cinq cents francs par mois et une voiture à un cheval ;

Faubourg du Roule, deux mille francs par mois, le pavillon d'un hôtel, deux voitures, un cuisinier, un chasseur et deux chevaux.

Enfin, pour borner cette liste et non la clore, il faut encore citer celles qui aiment pour leur argent les princes et les ducs, et qui sont toujours obligées de plaider avec leur intendant quand elles veulent rentrer dans les frais de leur amour.

Ces maîtresses blasonnées ont un profond dédain pour :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME PLUS POUR VOUS QUE POUR VOTRE ARGENT.

Cette maîtresse désintéressée s'expose à votre avarice ou à votre générosité, deux sentiments que les femmes détestent parce qu'elles n'admettent ni le despotisme ni les concessions. Afin de ne tomber ni dans les concessions ni dans le despotisme, elle creusera un piège innocent auquel vous vous prendrez avec une merveilleuse facilité. Nous allons indiquer ce piège, échantillon de bien d'autres, en rapportant un dialogue sténographié par une victime.

Frédéric dit à sa maîtresse, qui l'aime plus pour lui que pour son argent :

« Chère Herminie, tu me disais l'autre jour que tu devais deux cents francs à M Rampon, ta couturière. Les voici ; paye-la et débarrassons-nous-en.

— Merci, mon ami. »

Herminie court déposer l'argent dans son secrétaire.

Une semaine après, Frédéric, à propos de mille choses, dit à sa chère Herminie :

« Eh bien, as-tu payé le petit mémoire de M Rampon ? »

Herminie, avec un petit air gêné :

« Non, mon ami ; mais voici pourquoi : mon malheureux tapissier s'est présenté juste le jour où je comptais payer M Rampon, et il m'a obligée, — tu sais comme il est besoigneux ! — à lui acquitter son mémoire.

— Qui s'élevait ?

— À cent quarante francs.

— Fort bien. Il te manque donc à présent cent quarante francs pour faire face à la note de la couturière ?

— Mais oui…

— Les voici. Tes deux cents francs sont de nouveau complétés. Finis-en avec cette M Rampon.

— Oh ! oui, mon ami, nous n'y penserons plus. »

Dix jours s'écoulent, et Frédéric dit à Herminie, qui lui montre, pour savoir s'il est de son goût, un nouveau bonnet :

« Enfin as-tu terminé tes comptes avec la couturière ?

— Pas précisément. Figure-toi que mon bijoutier est venu — on dirait un fait exprès ! — le lendemain du jour où tu m'avais complété les deux cents francs de M Rampon ; et il m'a suppliée — d'ailleurs il est déjà venu si souvent ! — de lui régler sa note, qui se monte à cent vingt francs.

— Mais la couturière, la couturière ?

— Ah ! dame ! je n'ai plus assez pour elle maintenant, puisqu'il ne me reste plus que quatre-vingts francs.

— Il s'agit donc, en ce cas, de te remettre une seconde fois le complément des deux cents francs destinés à M Rampon ?

— Si tu voulais….. »

Et Frédéric verse le complément, c'est-à-dire cent vingt francs. En sorte que M Rampon n'est pas encore payée et qu'Herminie a reçu quatre cent soixante francs.

Ce manège dure quelquefois plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois. On cite un de ces ménages de la main gauche où la femme paye depuis dix ans ses milliers de fantaisies personnelles avec deux cent dix francs dus au miroitier de la maison, que l'amant paye et qui est censé n'être jamais payé.

En général, il faut toujours exiger de sa maîtresse, et j'ajoute tout bas de sa femme, qu'elle acquitte immédiatement la dette pour laquelle vous lui donnez de l'argent. J'ai dit pourquoi.

D'UNE ESPÈCE DE MAITRESSE TRÈS-COMMUNE À PARIS ET DANS LES DÉPARTEMENTS.

Corneille a dit, dans un magnifique vers qu'il fait prononcer par Auguste, que, « monté sur le faîte, l'homme aspire à descendre. » Beaucoup de bourgeois parisiens justifient cette maxime, et non-seulement ils aspirent à descendre, mais ils descendent jusqu'à leurs cuisinières. Rien n'est commun à Paris comme ces unions intimes entre les maîtres et celle qui confectionne leur dîner. Elles sont longues, se découvrent tard, transpirent peu au dehors, mais elles ont leur drame et leurs nombreuses péripéties. Pour nous servir d'une expression empruntée à notre sujet, nous appellerons ces intrigues des amours à l'étouffée. Il en résulte un bouleversement social dont le proverbe suivant peut donner une idée.

AUGUSTINE ET SON MAITRE

PROVERBE EN UN ACTE ET UNE SCÈNE, REFUSÉ PAR LE THÉÂTRE FRANÇAIS

PERSONNAGES :

AUGUSTINE, cuisinière.
SON MAITRE, âgé de quarante ans, bel homme.

La scène se passe à Paris, rue Saint-Honoré. Le théâtre représente une chambre à coucher en désordre.

le maitre, couché, sonnant et appelant. — Augustine ! (Augustine ne répond pas.)

le maitre, sonnant et appelant plus fort. — Augustine ! Augustine ! (Augustine continue à ne pas répondre.)

le maitre, cassant le cordon de la sonnette. — Augustine ! Augustine ! Augustine !

augustine. — Voilà ! m'vlà ! Quel affreux sabbat vous faites ! Que voulez-vous ?

le maitre. — Mes journaux !

augustine, étonnée. — Je les lisais.

le maitre. — Il me semble que vous pourriez me les donner d'abord.

augustine, avec dédain. — Oh ! mon Dieu ! les voilà, vos journaux. Ils ne sont pas déjà si intéressants. Depuis trois jours nous sommes sans feuilletons.....

le maitre. — Mon café, Augustine.

augustine. — Il n'est pas fait. Voilà tout.

le maitre. — À dix heures !

augustine. — Vous oubliez que nous sommes en hiver et qu'il n'est jamais jour.

le maitre. — Il faut pourtant que je sorte.

augustine. — Si vous preniez votre café à votre second déjeuner.

le maitre. — Je ne déjeunerai pas ici.

augustine. — Deux soucis de moins pour moi, en ce cas. Et où allez-vous déjeuner ?

le maitre. — Chez un ami.

augustine. — …e.

le maitre. — Chez un ami, vous dis-je.

augustine, appuyant sur la voyelle. — …e.

le maitre. — …e ! e ! e ! e !… Voyons que je m'habille.

augustine, s'asseyant dans un fauteuil. — Ne vous fâchez pas.

le maitre. — Mes bottes !

augustine, croisant les jambes. — Vos bottes ne sont pas prêtes.

le maitre. — Et pourquoi ?

augustine, fièrement. — Je vous ai dit que je ne voulais plus les vernir. Cette besogne-là n'est pas d'une femme.

le maitre. — Vous n'avez plus voulu frotter mon appartement, parce que ce n'était pas, disiez-vous, la besogne d'une femme ;

vous n'avez plus voulu ensuite battre mes habits, parce que ce n'était pas, avez-vous dit encore, la besogne d'une femme ; vous n'avez plus voulu faire mes commissions, toujours parce que ce n'était pas la besogne d'une femme ; aujourd'hui, vous refusez de vernir mes bottes, parce que ce n'est pas la besogne d'une femme. Mais quelle est donc, je vous prie, la besogne d'une domestique ?

augustine, décroisant les jambes. — Comme cela vous coûte peu à dire ! votre domestique ! ! Eh bien, votre domestique vous demande son congé.

le maitre, très-agité. — Soit ! Je suis las de ce despotisme !

augustine, quittant le fauteuil. — Despo… quoi ?

le maitre, jetant son bonnet de nuit. — …tisme

augustine. — Vous ne savez qu'humilier les gens ! Voilà vos clefs. Voilà celle du caveau ; veillez-y : vos portiers sont des ivrognes.

le maître. — Tu ne me l'avais jamais dit.

augustine. — Voilà la clef de votre argenterie. Veillez-y aussi. La maison n'est pas sûre. On y entre comme dans une halle.

le maître. — C'est vrai.

augustine. — Voilà la clef de vos vins fins et de vos liqueurs. Ne les laissez pas traîner. Les bonnes aiment le parfait-amour.

le maître. — Un calembour.

augustine. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

le maître. — Quel ton superbe !

augustine. — Ah ! j'oubliais de vous rendre cette croix d'or que vous m'avez donnée la dernière fois que je vous ai soigné de votre gros rhume.

le maître. — Garde-la, Augustine.

augustine. — Je ne veux rien de vous. (En cherchant la croix d'or pendue à son cou au bout d'un cordon de soie, Augustine dérange sa collerette, son fichu, elle s'impatiente.)

le maître. — Voyons… Augustine ; pas d'enfantillage… Je prendrai un homme de peine pour vernir mes bottes, tu as raison.

augustine. — Laissez-moi m'en aller.

le maître. — Ne suis-je pas un bon maître ?

augustine. — Qu'est-ce que cela me fait ?

le maître, solennellement. — Augustine, j'élève tes gages à cinq cents francs.

augustine, près de la porte. — Croyez-vous que ce soit l'intérêt qui me guide ?

le maître. — Ne parlons plus de cela.

augustine. — Vous allez vous habiller ?

le maître. — Oui, mon enfant.

augustine. — Vous déjeunerez ici ?

le maître. — Je le l'ai dit, on m'attend……

augustine, moins loin de la porte. — On attendra. Vous aviez promis de me faire voir le drame qu'on joue à la Porte-Saint-Martin. On le joue ce soir.

le maître. — Eh bien ! tu iras ce soir à la Porte-Saint-Martin. Es-tu contente ?

augustine. — Oui.....

le maître. — À présent, écoute-moi

augustine. — Dites.....

le maitre. — Je t'ai donné un domestique pour cirer l'appartement, un domestique pour battre mes habits, un domestique pour faire mes commissions, un domestique pour vernir mes bottes. Laisse-m'en prendre un à mon tour pour qu'il fasse mon lit. Voilà dix ans que je dors dans un lit qui n'est pas fait.

augustine, boudant. — Il parait que mes précédentes avaient donc aussi de l'autorité chez vous. Je m'en doutais.

De la cuisine suivez-moi au théâtre, et nous ferons connaissance avec

LES MAITRESSES DE THÉÂTRE.

Fuyez les courtisanes et les femmes de théâtre, disent encore les vieux parents de province en donnant leurs bénédictions aux jeunes fils de famille qui viennent à Paris.

Chers vieux parents, il n'y a plus de courtisanes à Paris, et les femmes de théâtre ne sont pas ce que vous pensez. Les unes, parmi ces dernières, sont d'honnêtes mères de famille qui élèvent plus ou moins mal leurs enfants ; les autres, en très-petit

nombre, sont les plus énigmatiques créatures de la terre, ou de l'enfer, si vous l'aimez mieux.

De six heures à minuit, elles appartiennent au directeur, au régisseur, au coiffeur, à l'habilleuse et au public. Après minuit, après s'être débarbouillées, par conséquent faites comme un pastel estompé, elles rentrent chez elles pâles, brisées, haletantes. Elles soupent. Affreux régime ! l'estomac bourré de viandes froides, elles se couchent, et dorment mal jusqu'à huit heures du matin. À peine les yeux ouverts, elles se mettent à répéter leur rôle dans la pièce à l'étude ; puis elles prennent précipitamment une tasse de café, à la crème et s'en vont dare-dare au théâtre, où la répétition les retient jusqu'à quatre ou cinq heures. De cinq à six il faut qu'elles dînent. C'est le seul instant qui leur est laissé pour songer à ce qui constitue la vie de tout le monde, au ménage, à la famille, aux créanciers. Cherchez maintenant le temps qu'elles ont à prodiguer aux plaisirs, au champagne frappé et à l'amour.

DÉFINITION UN PEU EXAGÉRÉE DE LA FEMME DE THÉÂTRE.

C'est une poulie qui gémit et qui crie. Quand elle ne crie pas, elle est de bois.

UN RUSSE ET SON AMANTE.

FABLE.

Un Russe, riche en fourrures, aimait une fois une actrice du Théâtre-Français. Sur ce terrain les nationalités sont sans rancune ; elles s'embrassent même. Ce Russe aimait donc cette actrice. On le voyait tous les soirs à l'orchestre applaudir son adorée. On le vit constamment à cette place pendant les trois mois

qu'elle joua un rôle d'homme dans je ne sais plus quel drame infiniment spirituel. Qu'il devait être heureux ! La jeune actrice était vraiment charmante en culotte de satin, en bas de soie, en justaucorps pincé, avec ses moustaches et ses regards de velours bleu en amande.

Vous croyez qu'il était heureux ?

Un jour, il quitte brusquement l'orchestre, la France, et laisse ces mots à son adorée :

On m'avait dit en Russie que vous étiez la femme de Paris, par conséquent de l'univers, qui saviez le mieux et le plus élégamment vous habiller. Personne, me disait-on, ne se drape comme vous dans un châle, personne ne pose plus adorablement son pied sur le pavé, aucune femme n'est aussi gracieuse dans une robe de satin.

J'arrive à Paris, je me présente, vous m'accueillez. Votre porte m'est toujours ouverte, mais excepté le jour. Vos travaux, vos études commandent cette exception. Je ne puis donc vous voir que le soir et après le soir. Mais, depuis trois mois, tous les soirs vous êtes en homme, et après le soir vous n'êtes en rien du tout, comme, du reste, tout le monde.

Je pars donc, mademoiselle, sans avoir pu vous voir dans le costume de votre sexe, sous lequel on m'avait dit en Russie que vous étiez si ravissante ; et c'est pour cela que je pars. »

MORALITÉ DE LA FABLE.

Aucune. Je ne lui en trouve pas.

Parvenu à ce point de la route que nous nous sommes tracée, le découragement nous saisit. Nous avons déjà marché bien longtemps, et pourtant que ne nous reste-t-il pas à dire ! Que d'intéressants épisodes, de portraits originaux, de peintures vraies et railleuses sont encore dans les limbes et qu'une main habile aurait pu en tirer ! Nous avions une chasse magnifique à faire sur la terre la plus féconde en gibier, et nous rapportons un moineau franc. Cet aveu ne part pas d'une fausse modestie, et nous le prouvons en nous accusant de n'avoir pas parlé de :

LA MAITRESSE DONT ON A PEUR,

Celle qui vous écrit :

« Si vous vous mariez, je me jette à l'eau, je mange du vert-de-gris, ou je me précipite du haut des tours Notre-Dame. On ne se joue pas ainsi d'une âme tendre et crédule.

Anastasie. »

Anastasie a quelquefois quarante ans, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle serait capable d'exécuter ses menaces. À Paris, les passions n'ont pas d'âge.

Nous n'avons pas parlé non plus de :

LA MAITRESSE GRANDE DAME,

Qui vous renvoie, sous enveloppe parfumée, toutes vos lettres et vous redemande les siennes avec le sang-froid qu'elle apporte aux actes les plus ordinaires de la vie ; et qui, si elle vous aperçoit, trois mois après, dans le monde, se penche a l'oreille de sa voisine en lui disant : Est-ce que ce n'est pas monsieur un tel ? Aidez-moi donc à dire son nom !

J'ai passé sous silence :

LA MAITRESSE QU'ON A LA FAIBLESSE DE CHERCHER À REVOIR, APRÈS L'AVOIR QUITTÉE DEPUIS LONGTEMPS, AFIN DE SE DONNER LE PLAISIR DE S'ENTENDRE DIRE : COMME VOUS AVEZ GROSSI ! DIEU ! COMME VOUS AVEZ VIEILLI !

Pauvre femme dont vous avez célébré les yeux qui ont la patte-d'oie, dont vous avez loué le front qui maintenant miroite et tourne, par sa nuance, à la conserve d'ananas, dont vous ayez admiré la poitrine, aujourd'hui ravinée comme par un torrent, dont vous avez admiré les beaux cheveux que couvre à cette heure un turban taillé en forme de charlotte russe. Oh ! ne revoyez pas vos maîtresses, ne revoyez pas vos anciens portraits, ne revoyez pas… ne revoyez rien.

Ai-je dit un seul mot de :

LA MAITRESSE ANGLAISE,

Démon cousu dans la peau d'un ange, rose du Bengale enragée, aimant quelqu'un plus que son mari, c'est vous ; aimant quelqu'un plus que vous, c'est elle (beaucoup de Françaises sont dans ce cas) ; aimant quelque chose plus qu'elle, c'est sa réputation ; aimant quelque chose beaucoup plus que sa réputation, c'est le thé vert coupé avec du thé russe ?

De combien d'autres maîtresses encore ne faudrait-il pas parler avant d'arriver à la plus dangereuse de toutes, à celle qui n'a son amour ni dans la tête, ni dans le cœur, ni dans les yeux, mais dans son écritoire ; à celle qui vous répond, quand vous lui dites : « Je t'aime ! » par : « Quand ferez-vous passer mon roman dans la Presse ou dans le Siècle ? » À celle qui vous prend pour corriger ses fautes, et que vous gardez pour vous mortifier des vôtres :

leon gozlan.

Série 4 · Les veuves du Diable

LES VEUVES DU DIABLE

En les voyant passer belles et fringantes, ne vous êtes-vous jamais demandé où elles vont et ce qu'elles deviendront un jour ?

Ce sont de charmantes femmes qui ne tiennent à la société que par des liens de fleurs. Laissant à d'autres les positions régulières, la félicité domestique, les vertus paisibles et les vices cachés, elles vivent sur l'aile du hasard, sans frein, sans mesure, montrant avec une égale franchise ce qu'elles ont de bien et ce qu'elles font de mal. Leur mission est toute de joie et d'inépuisable tendresse ; leur évangile enseigne l'amour du prochain, amour immodéré qu'elles pratiquent avec une dévotion sincère et ardente : — ce sont des sœurs de charité qui se consacrent à la consolation des riches et au soulagement des heureux.

Tant qu'elles restent jeunes, la vie leur est facile et riante. Elles n'ont qu'à se laisser aller au souffle de la fantaisie, au flot du plaisir, au doux murmure qui les invite et les caresse. Le souci du lendemain ne vient jamais troubler la sérénité de leur esprit. Elles marchent radieuses et légères, jetant au hasard leur regard, leur sourire, leur hameçon. Chaque jour leur amène de nouvelles fêtes et une fortune nouvelle. Chaque page de leur roman est un nouveau chapitre dominé par un personnage imprévu. Le héros d'hier disparaîtra ce soir et sera remplacé demain. Et dans ces

mille révolutions, elles demeurent invariablement fidèles à l'amour, au plaisir, au luxe, à la mode, à toutes les vanités qui remplissent et gouvernent la tête et le cœur d'une femme.

Mais tout passe et tout finit en ce monde ; Un beau jour, la jeunesse fait mine de s'en aller ; elle annonce sa retraite par un de ces riens foudroyants qui sèment la désolation sur leur passage : — un cheveu blanc, — une ride, — la piqûre du ver sur la fleur épanouie. À peine a-t-elle dit adieu, qu'elle est déjà bien loin, emportant dans sa fuite les grâces et les attraits qui formaient son bagage.

Et alors, quand la jeunesse et la beauté sont passées, quand les amours et la fortune s'envolent, que deviennent ces femmes qui exploitaient si richement l'art de plaire, et qui dépensaient en même temps les revenus et le capital ?...

Deux messieurs d'un certain âge, cinquante à soixante ans, étaient assis sous un marronnier du jardin des Tuileries par une belle matinée du printemps dernier. L'un d'eux adressait à son compagnon ces réflexions philosophiques et cette question assez embarrassante, qu'il répéta avec une remarquable opiniâtreté :

« Que deviennent-elles, je vous prie, ces souveraines détrônées par le temps, et où pourrais-je les retrouver ?

— Je n'en sais rien, répondit l'autre d'un air insouciant et calme ; je n'en sais absolument rien ; mais que vous importe, mon cher Palémon ?

— Il m'importe beaucoup, comme vous allez le voir, mon cher Benoît. Vous avez toujours été, vous, un homme grave, paisible, étranger aux passions, et je vous retrouve tel que je vous ai laissé

il y a vingt ans. Moi, au contraire, j'ai eu une jeunesse très-active et toute remplie de charmantes aventures. Peu de temps après ma sortie du collège, l'héritage d'un oncle m'ayant rendu assez riche pour vivre selon mes goûts, je dis adieu à la province et je revins à Paris, où je retrouvai Robert, notre ancien camarade de Sainte-Barbe. Il y avait entre nous deux ce qui fait les amitiés vraies et solides : nous nous ressemblions par les sentiments et les goûts, nous différions par l'esprit et le caractère. Libres tous deux et pleins d'ardeur, nous avions la ferme résolution d'employer gaiement nos belles années et de profiter de nos avantages. Nous voilà donc lancés sur le champ de bataille parisien. Nos débuts furent signalés par de nombreux succès ; et comment n'aurions-nous pas réussi avec de la bonne volonté, des loisirs, de la fortune, de la jeunesse et de la figure ? car, je puis le dire maintenant, et vous vous le rappelez peut-être, nous étions l'un et l'autre d'assez jolis garçons. Rien ne nous résistait ; il est vrai que nous n'attaquions guère les citadelles où la vertu tenait garnison. Dans cette carrière de conquêtes agréables et faciles, Robert, je dois l'avouer, me surpassait de beaucoup. Je le considérai toujours comme mon maître. C'était un véritable héros, irrésistible dans l'attaque, superbe dans le triomphe. On l'avait surnommé le Diable, à cause de ses prouesses ; le monde galant et frivole dans lequel nous vivions ne l'appelait pas autrement que Robert le Diable ; et ce ne fut pas pour mon vieil ami une médiocre émotion lorsque, plus tard, il vit paraître sous le même titre le célèbre opéra de Scribe et Meyerbeer. Nous avons mené notre joyeuse vie pendant une vingtaine d'années ; que ne peut-on, la mener toujours ! Mais, par malheur, nous autres hommes, nous avons une fin, comme les femmes. La satiété, l'incapacité, les infirmités nous mettent à la retraite. — Ce dénoûment nous arriva plus tôt

que nous ne l'aurions souhaité. Robert possédait à soixante lieues de Paris le domaine de Margaillac, charmante habitation, avec de riants jardins, un beau parc et de pittoresques environs ; c'est là que nous nous retirâmes tous deux pour nous reposer de nos fatigues et terminer doucement notre carrière. Nous avions de bons livres, de bons vins, de bons souvenirs : n'est-ce pas là tout ce qui fait le bonheur au déclin de la vie ? Combien de douces heures se sont écoulées dans ces entretiens abondants qui nous ressuscitaient le passé ! Robert avait un préjugé : il se figurait que les femmes dont il s'était fait aimer jadis lui avaient élevé un autel dans leur cœur. Ce fut sous l'empire de cette idée flatteuse qu'il fit son testament, l'hiver dernier, lorsqu'il sentit l'atteinte mortelle de la maladie qui l'a enlevé. « Mon cher Oscar, me dit-il, c'est toi que je charge d'être l'exécuteur de mes volontés suprêmes. Je te lègue notre manoir de Margaillac. Sur le reste de mes biens, que je laisse à mes neveux, j'ai prélevé une somme de cent mille francs que je te charge de distribuer à mes veuves. » Il appelait ainsi les tendres objets de ses anciennes passions. — « Parmi les femmes charmantes qui ont embelli mes jours heureux, continua Robert, il en est dix qui occupent le premier rang. Voici leurs noms inscrits sur cet album : Athénaïs, Colombe, Antonia, Rosine, Suzanne, Flora, Olympe, Armide, Arthémise, Rosalba. Tu les as connues, et tu trouveras à la suite de leurs noms tous les détails que ma mémoire a pu recueillir. Je veux léguer à ces femmes d'élite un gage de ma reconnaissance, et les récompenser une dernière fois de l'amour qu'elles ont eu pour moi et du souvenir qu'elles m'auront conservé. À chacune d'elles j'ai donné jadis mon portrait ; le legs doit être partagé entre celles qui ont gardé cette image et qui pourront te la présenter. Si, par hasard, quelques-unes ont disparu de la scène du monde, ou bien

si quelques oublieuses ne possèdent plus le portrait, leur part reviendra aux autres. C'est une tontine. Telle est, mon cher Oscar, la mission que je confie à ton dévouement éprouvé, je suis sûr que tu la rempliras en conscience ; mais, comme je ne veux pas abuser de ton zèle, je ne te demande que trois mois de recherches, après lesquels tu fermeras le concours. » Deux jours après m'avoir donné ces instructions, Robert est mort ; fidèle à la promesse que je lui avais faite, et muni des cent mille francs qu'il m'avait remis, je suis venu à Paris chercher ses légataires. Voici déjà trois semaines que je suis arrivé, et jusqu'à présent toutes mes démarches ont été infructueuses. Je ne me reconnais plus dans ce Paris, où je n'avais pas mis le pied depuis vingt ans : c'est pour moi un pays nouveau ; je m'y perds, et je ne sais vraiment à qui m'adresser pour apprendre où je pourrais retrouver les femmes qui vivaient jadis avec le Diable. »

Au moment où M. Oscar Palémon achevait son discours, une main sèche, rugueuse et noire se tendit vers lui : c'était la loueuse de chaises qui réclamait son salaire.

« Voulez-vous de la monnaie, mon cher Palémon ? dit M. Benoît.

— Monsieur Palémon !... répéta la loueuse de chaises... voilà un nom qui ne m'est pas inconnu.

— Vraiment, bonne femme, reprit avec un dédaigneux sourire l'exécuteur testamentaire du Diable.

— Eh ! eh ! continua la vieille, il n'y aurait pas de quoi rougir pour vous, mon beau monsieur ; on valait quelque chose dans son temps, et il y avait plus d'un mirliflore qui se trouvait flatté de connaître particulièrement Rosalba Delorme.

— Quoi ! vous seriez ?… En voilà donc une ! s'écria M. Palémon ; vous êtes Rosalba Delorme, cette jolie petite blonde ?…

— Oui, monsieur, j'étais blonde, malheureusement ! car les blondes durent moins longtemps que les brunes ; si j'avais été brune, je me serais conservée trois ou quatre ans de plus et je ne serais pas réduite où vous me voyez. J'allais faire fortune lorsque j'ai perdu ma fraîcheur. La raison me venait, j'étais bien décidée à économiser pour mes vieux jours, et il y avait un Russe qui m'avait promis de me combler de richesses à son retour de Saint-Pétersbourg, où il était allé recueillir un héritage ; mais quand il est revenu, ce n'était plus ça : j'étais fanée, et pourtant je n'avais que vingt-neuf ans. Les brunes se maintiennent jusqu'à trente et quelques. Ah ! pourquoi n'étais-je pas brune ?

— Ainsi, reprit Palémon, vous vous rappelez mon nom ? Moi, je me souviens de vous comme si cela ne datait que d'hier. Nous nous sommes connus indirectement ; vous étiez très-liée avec un de mes amis, que vous n'avez sans doute pas oublié : Robert, surnommé le Diable.

— Robert le Diable ! c'est une pièce de théâtre.

— Oui, mais ce fut aussi un beau jeune homme, qui vous adorait, et que vous avez payé de retour.

— C'est bien possible… j'en ai une idée confuse… mais il y en a eu tant, que pour se souvenir de tous il faudrait une mémoire d'ange.

— Robert vous avait donné son portrait.

— Ah !… j'en ai eu beaucoup aussi des portraits, mais je n'en ai plus un seul. Quand on se trouve dans le malheur, vous concevez,

on se défait de ces colifichets. Les portraits ont filé avec les bijoux et les parures… Mais vous me faites causer, et pendant ce temps, voila un monsieur là-bas qui s'en va sans avoir payé sa chaise. »

La loueuse courut à la poursuite du délinquant, et M. Palémon se leva en disant :

« Allons, le début n'est pas heureux : voilà déjà un nom à rayer de ma liste, et dix mille francs à répartir entre les autres légataires de Robert. »

Une heure après cette rencontre, M. Palémon, en rentrant chez lui, trouva une lettre qui contenait l'invitation suivante :

« Madame la baronne de Firbach prie M. Oscar Palémon de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle le samedi 30 avril. »

« Quelle est cette baronne ? D'où me connaît-elle ? À quel titre suis-je invité ? Comment se fait-il qu'elle m'envoie seulement ce matin une invitation pour ce soir ? Ordinairement on s'y prend plusieurs jours d'avance. Une baronne devrait mieux savoir les usages ; mais n'importe, je suis venu à Paris pour remplir une mission, et je rencontrerai peut-être chez la baronne quelque élégant viveur d'autrefois qui pourra me remettre sur la trace de ce que je cherche. »

Tout en faisant ces réflexions, qui l'occupèrent pendant le reste de la journée, M. Palémon se rendit à neuf heures chez la baronne, rue de la Michodière.

La maison était de mince apparence, l'escalier peu éclairé, l'appartement assez vaste, mais enfumé, mal entretenu : des meubles qui dataient du temps de l'Empire, des draperies flé-

tries, des dorures écaillées. Dans l'antichambre, un domestique en livrée bleu de ciel, tachée d'huile et galonnée d'argent noirci, ouvrit la porte du salon et annonça d'une voix rauque M. de Palémon.

Quatre groupes étaient réunis autour de quatre tables de jeu. — Une dame d'un âge respectable, d'une taille élevée et d'une figure qui visait à la majesté, s'approcha de M. Palémon et le remercia de ce qu'il avait bien voulu accepter son invitation ; puis la baronne le prit par le bras, le conduisit dans une embrasure de fenêtre, le fit asseoir et lui dit de l'air le plus gracieux :

« Je reçois chez moi des hommes très comme il faut et de jolies femmes. J'ai pensé que mon salon vous serait agréable, si, comme je le suppose, vous avez conservé vos goûts et vos habitudes d'autrefois.

— Comment donc, madame, reprit M. Palémon étonné, j'ai donc eu jadis l'honneur d'être connu de vous ?

— Certainement, et j'ai été charmée de trouver votre nom sur la liste des étrangers nouvellement arrivés à Paris.

— Ah !... j'ignorais que l'on publiât cette liste...

— On ne la publie pas ; ce sont des renseignements particuliers.

— Et vous avez eu la bonté de vous souvenir de moi ?

— Oui, vraiment. Vous avez un de ces noms que l'on n'oublie pas et qui vous frappent nécessairement lorsqu'on les retrouve.

— Très-flatté, madame la baronne, reprit M. Palémon, qui se crut obligé de saluer ce compliment ; — mais, ajouta-t-il, je dois

vous avouer que ma mémoire est moins heureuse, et j'en suis confus autant que surpris, car, sans parler des agréments de votre personne, vous avez aussi un de ces noms qui commandent le souvenir.

— C'est que peut-être je n'ai pas toujours porté ce nom, dit la baronne en souriant ; ne vous rappelez-vous pas Olympe Dujardin ?

— Ah ! s'écria M. Palémon, voilà une heureuse journée ! Votre nom est écrit sur mes tablettes, madame, et vous êtes une des personnes que je désirais le plus revoir à Paris. Je suis charmé de vous retrouver dans une position brillante et aristocratique… Un mariage, sans doute ? Vous méritiez bien cela ! Mais comment ne vous ai-je pas reconnue tout de suite ? vous n'êtes pas changée du tout.

— Vous trouvez, reprit la baronne en minaudant… Oui, on prétend que je suis encore passable. Toutes les femmes n'ont pas ce privilège ; et tenez, vous souvenez-vous de la petite Antonia, qui avait jadis quelque réputation dans le monde, et qui s'entendait si bien à ruiner les Anglais ?

— Antonia !… mais elle est aussi sur mes tablettes !

— La voilà. Cette énorme dame en chapeau bleu, assise près de la cheminée. On l'appelle maintenant M d'Outremer. La jeune personne qui est à côté d'elle est sa nièce ; une débutante. Je vais vous présenter. »

Mme d'Outremer fit à M. Palémon un accueil empressé. — J'aime les anciens, lui dit-elle, ma nièce aussi ; elle est gentille et bien élevée ; elle se plaît beaucoup dans la société des hommes

mûrs. Nous serons enchantées de vous recevoir. Je demeure rue de Bréda ; un bon quartier : j'en connais le personnel, et, si vous désiriez quelques renseignements, s'il vous faut une personne sûre, active et discrète pour quelque négociation délicate, je suis tout à votre service.

M. Palémon remercia, puis il mit la conversation sur le chapitre de Robert. On ne se le rappela pas d'abord ; cependant, à force de moxas, la mémoire des deux dames finit par se réveiller ; mais ni l'une ni l'autre n'avaient conservé le précieux portrait.

Sur ces entrefaites, la porte du salon s'ouvrit ; un commissaire de police, revêtu de son écharpe, entra, suivi de son secrétaire et escorté de deux gardes municipaux, qui se placèrent en sentinelles pour couper la retraite à ceux qui auraient voulu s'esquiver. Les cartes et les enjeux furent saisis au nom de la loi, et chacun des assistants se vit contraint de décliner ses noms et qualités, que l'on inscrivit sur un procès-verbal détaillé. Cette scène ne se passa pas sans de vives réclamations : la baronne de Firbach était furieuse.

« Je sais d'où part le coup, dit-elle à M. Palémon consterné ; j'ai été dénoncée par une femme qui était ma rivale autrefois, qui est mon ennemie aujourd'hui, et qui est venue se loger dans cette maison pour mieux m'épier. On m'avait bien dit qu'elle était attachée à la police, et j'avais la faiblesse de ne pas le croire. Oh ! je la démasquerai maintenant, et tout le monde saura qu'Arthémise Muller est une espionne, une vile moucharde !

— Arthémise Muller !... Encore une de celles que je cherche, » dit M. Palémon.

Le procès-verbal terminé, les invités de la baronne eurent la permission de se retirer, avec la perspective de comparaître comme témoins dans une séance de la police correctionnelle.

Ému de la scène qui avait terminé une journée pleine de rencontres, M. Palémon ressentit une violente migraine, et, voulant rester chez lui, il envoya chercher au cabinet de lecture un roman nouveau.

C'était un in-octavo crasseux qui avait été feuilleté par des milliers de doigts ; — un de ces livres que les femmes du monde, délicates et distinguées, admettent chez elles après qu'il a passé par la mansarde, l'antichambre, la loge du portier, le corps de garde et diverses autres localités fâcheuses ; — car, à Paris, on n'achète pas les livres, on les loue ; toutes les classes de la société sont inscrites sur le registre du cabinet de lecture ; le même volume va de la grisette à la marquise, du laquais à la merveilleuse, et ainsi de suite. M. Palémon ouvrit le livre, et il se mit à lire le roman nouveau, qui, dès les premières pages, lui parut singulièrement fade et parfaitement filandreux. Après avoir bâillé plusieurs fois, il allait fermer le volume, lorsque tout à coup son nom lui apparut, placé en vedette dans le sommaire du troisième chapitre :

— « Où le lecteur fera connaissance avec un nouveau personnage, M. Oscar Palémon. » Était-ce le hasard qui avait fourni ces deux noms à l'auteur ? Voyons ! — Mais non ; c'est un véritable portrait. Le Palémon du roman est bien celui qui menait joyeuse vie à Paris il y a vingt ans ; et pour que le moindre doute ne soit pas permis, l'auteur a complaisamment décrit la figure, la tournure, le caractère, les habitudes du personnage, et il l'a placé dans une intrigue historique dont les mystérieux détails n'avaient

jamais été ébruités. Quel était donc le romancier qui connaissait si bien M. Palémon et ses aventures les plus secrètes ? — Cet auteur était une femme, et se nommait M Bougival.

M. Palémon consulta son excellente mémoire ; il parcourut les sentiers fleuris de ses souvenirs, cultivés avec tant de soin, mais ce fut vainement qu'il chercha ce nom parmi les doux fantômes qui lui souriaient dans le paradis du passé.

« Il faut absolument que je remonte à la source de cette étrange révélation, et j'y parviendrai, dussé-je porter plainte au procureur du roi ; car il n'est pas permis d'imprimer ainsi tout vif un honnête homme et d'en faire un héros de roman sans sa permission. »

Disant cela, M. Palémon, dégagé de sa migraine, s'habilla en toute hâte, prit un cabriolet et courut chez l'éditeur du roman, qui lui donna l'adresse de la femme de lettres.

Un quart d'heure après, il grimpait au cinquième étage d'une maison du faubourg Saint-Denis, et il tirait à trois reprises un vieux ruban jaune servant de cordon de sonnette. La station dura cinq minutes, puis la porte s'ouvrit, et M. Palémon se trouva en présence d'une femme de cinquante ans, grosse et courte, au teint bourgeonné, enveloppée d'une vieille robe de chambre en mérinos écarlate, et coiffée d'un foulard mal attaché sur ses cheveux en désordre.

« M Bougival, s'il vous plaît ?

— C'est moi, monsieur. »

L'interrogation était de pure forme et la réponse devait être prévue. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. La femme de

lettres avait le physique de l'emploi, le costume du rôle et ses accessoires. La main droite, qu'elle tenait appuyée sur le bouton de la porte, était tachée d'encre, et, pour répondre, elle ôta de sa bouche une plume qu'elle plaça derrière son oreille.

« Entrez, monsieur, reprit M Bougival, et excusez-moi si je vous ai fait attendre ; mais j'avais commencé d'écrire une phrase, et j'ai voulu la finir avant de me déranger, parce que, sans cela, j'aurais perdu le fil… Et ce satané fil, quand une fois on l'a perdu, il faut se tordre la cervelle pour le retrouver… C'est comme le fil de Marianne, vous savez, la femme au labyrinthe, dans la mythologie… Pas par là, monsieur, vous allez à la cuisine… ; par ici, je vous prie, dans mon cabinet de travail. »

Le cabinet de la femme de lettres servait en même temps de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Le lit était à demi caché derrière un paravent déchiré. Le principal meuble de cet appartement complet était une vaste table chargée de toutes sortes d'objets ; on y voyait pêle-mêle des livres, du papier, un corset, une écritoire, une bouteille de vin, un peigne, des verres, des plumes, du linge, des assiettes.

« Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur, » dit la romancière en se plongeant dans un vaste fauteuil placé devant son bureau.

M. Palémon ne demandait pas mieux que d'obtempérer à cette invitation, mais les trois chaises qui garnissaient le local étaient occupées toutes trois, l'une par un jupon, l'autre par un saladier, la troisième par un chat.

M Bougival remarqua l'embarras de la situation et elle s'écria :

« À bas ! Sylvio, faites place à monsieur. »

Sylvio, — c'était le chat, — se dressa sur ses pattes, prit son élan, sauta sur la table et se coucha dans le corset de sa maîtresse.

« Maintenant que vous voilà casé, monsieur, continua le bas-bleu, voulez-vous me dire ce qui me procure l'avantage de vous recevoir ?

— Madame, je viens ici à propos d'un roman.

— Monsieur est libraire ?

— Non, madame.

— Journaliste, peut-être ?

— Pas davantage. Voici le fait : j'ai lu votre roman.

— Lequel ?

— Celui qui est intitulé Noces et Festins.

— C'est un de mes meilleurs.

— Dans ce roman, il y a un personnage…

— Il y en a trente-deux, monsieur, et tous assez crânement posés, j'ose le dire ; des caractères un peu ficelés, et une action dans le grand genre, des événements en veux-tu, en voilà, et un dénoûment qui a dû vous faire verser toutes les larmes de votre corps, si vous avez pour deux liards de sensibilité.

— Oui,., oui !… je rends hommage au mérite de votre œuvre… Mais le personnage dont je veux parler est celui que vous avez nommé Oscar Palémon.

— Ah ! ah !... un farceur ! un coureur !... un aimable vaurien... En usez-vous ? monsieur, ajouta la romancière en présentant à son interlocuteur une vaste tabatière de corne noire dans laquelle elle avait puisé une copieuse, prise de tabac.

— Volontiers, madame, je vous remercie ; mais revenons, s'il vous plaît, à cet Oscar Palémon.

— Le personnage vous a frappé, n'est-ce pas ? c'est qu'il est d'une vérité !... Je l'ai peint d'après nature. Oui, monsieur, cet homme a existé.

— Je crois bien ! et il existe encore.

— Vous le connaissez ?

— Beaucoup, car c'est moi.

— Allons donc ! vrai ? c'est là, vous, le petit Oscar ? Dieu du ciel ! quel déchet ! Comme ce scélérat de temps nous arrange !... Mais en y regardant bien, pourtant, on vous retrouve au milieu de tout ça. Et moi, vous ne me remettez pas ?... Dans le temps que je vous ai connu, on me nommait Athénaïs Babichard.

— Quoi ! Athénaïs, la reine de nos bals et de nos soupers, la fringante danseuse, l'égrillarde convive, qui avalait si lestement ses trois bouteilles de Champagne dans une seule séance !

— Elle est devant vos yeux !... Mais elles sont passées ces nuits de fête ! Maintenant j'ai adopté la tempérance et le pseudonyme ; je suis M Bougival, écrivant des romans de mœurs et des livres d'éducation pour les jeunes demoiselles. »

M. Palémon n'en revenait pas : — Athénaïs Babichard femme de lettres ! C'était bizarre en effet, mais nous en avons quelques-

unes de la même espèce. Elles se font bas-bleus quand nul ne se soucie plus de voir la couleur de leurs jarretières.

« Mais, objecta M. Palémon, puisque vous avez daigné me conserver une place dans votre mémoire, à plus forte raison devez-vous avoir gardé le souvenir de Robert et son image.

— Robert ! reprit la femme de lettres ; où prenez-vous ce Robert ? »

Là, comme ailleurs, le souvenir s'était effacé et le portrait était perdu.

Peu de jours après, M. Palémon fit une autre rencontre. Il était allé au spectacle ; en se retirant avant la fin de la dernière pièce, il causa avec l'ouvreuse qui lui rendait son paletot. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il reconnut dans cette pauvre femme une actrice jadis célèbre par sa beauté !

C'était Suzanne, l'ancienne actrice des Variétés ; Suzanne, qui avait toujours de si belles toilettes, et qui excellait dans les rôles travestis ; Suzanne, l'idole des avant-scènes et la passion de l'orchestre. Aucune actrice n'avait contribué plus qu'elle à la fortune du théâtre. Ses appointements de mille écus, qu'elle ne recevait pas, mais au contraire qu'elle comptait au directeur pour avoir le droit de se montrer sur la scène. Le Chiffre de ses amendes s'élevait chaque mois à cinq ou six cents francs, que payaient volontiers ceux qui lui avaient fait manquer la répétition ou le spectacle. Une fois même, un prince russe paya un dédit de vingt mille francs pour rompre son engagement et l'emmener aux eaux de Bade. Deux mois après elle rentrait au théâtre, où bientôt commença pour elle une rapide décadence. Les attraits s'en allaient ; les rôles travestis perdaient leur charme, le pantalon col-

lant n'était plus avantageux : Suzanne fut reléguée au second plan, puis elle tomba parmi les figurantes, puis enfin elle obtint par protection une charge d'ouvreuse. — Ainsi finissent les comédiennes qui font du théâtre une boutique où elles se montrent chaque soir à l'étalage, devant quelques centaines de chalands.

L'ouvreuse ne se rappelait ni Robert ni son portrait. — Il en fut de même chez Arthémise Muller, où M. Palémon se rendit, malgré la répugnance bien naturelle que lui inspirait une femme au service de la police.

Six noms étaient déjà rayés des tablettes ; M. Palémon, qui voulait remplir scrupuleusement sa mission, se rappela que, parmi les veuves de Robert, la plus belle, la plus aimée, la plus opulente, était M Colombe, qui, dans le temps de sa splendeur, habitait un magnifique appartement rue de Provence. La retrouver au même logis n'était guère probable ; mais M. Palémon, qui ne voulait rien négliger, pensa que peut-être on pourrait le mettre sur sa trace. Il alla donc rue de Provence, et il demanda résolument et comme une chose toute simple :

« Avez-vous ici une jeune personne nommée M Colombe ?... Quand je dis jeune... non ; il y a vingt-cinq ans de cela ; elle logeait à l'entre-sol.

— À l'entre-sol » répondit le concierge, nous avons M. Roland, le plus ancien locataire de la maison ; il habite le même appartement depuis plus de vingt ans.

— Peut-être ce monsieur me donnera-t-il quelque renseignement. »

Prompt à saisir un faible espoir, M. Palémon franchit l'escalier, et deux minutes après, M. Roland, à qui il avait expliqué le motif de sa visite, lui répondait :

« Ah ! monsieur, c'est un fort agréable souvenir que vous me rappelez là !... Oui, vraiment » j'ai remplacé dans ce logis une aimable personne qui avait fait beaucoup parler d'elle, mais dont la renommée commençait à décliner. M Colombe était encore très-avenante à cette époque, mais elle avait cessé d'être à la mode, ses revenus baissaient de jour en jour ; ses moyens ne lui permettaient plus de garder cet appartement ni le riche mobilier qui le décorait : il fallait changer de train, changer de monde et se résigner à des amours plus modestes. C'est ce qu'elle fit, monsieur, avec un courage qui me toucha. J'achetai à fort bon compte une partie de ses meubles et j'allai lui en porter le prix dans son nouveau logement : deux chambres au troisième étage, rue Montmartre. J'y retournai plusieurs fois, puis je cessai de la voir. Vous dites qu'il s'agit pour elle d'un héritage ? Je souhaite vivement que vous la retrouviez, car elle doit en avoir besoin. »

M. Palémon prit le numéro de la maison et se rendit rue Montmartre. Là, par un hasard providentiel, il retrouva, — non pas M Colombe, — mais son souvenir gravé dans la mémoire d'une vieille portière.

« C'était une bonne fille, monsieur ; aimant à rire, quoiqu'elle n'en eût pas toujours sujet ; aimant à donner, quoique sa bourse fût souvent vide. Elle est restée ici cinq ans, ni plus ni moins ; puis elle est partie pour cause de débine, partie sans déménager, vu que le propriétaire a fait saisir ses meubles pour ne pas tout perdre de six termes qu'elle lui devait. »

Guidé par les renseignements de la portière, M. Palémon alla de la rue Montmartre à la rue Traversière-Saint-Honoré, dans une triste maison où Colombe s'était arrêtée dans sa chute. — Après avoir passé trois ans dans ce repaire, elle était allée se percher dans une mansarde, rue des Vieilles-Étuves, près de la halle aux blés, — M. Palémon continua de suivre l'itinéraire de la pauvre fille.

Au fond d'un sombre et fétide couloir était une misérable porte, éclairée par une brèche du toit ; sur cette porte il y avait un écriteau, et sur cet écriteau :

« Madame Pigoche, nécromancienne. »

M. Palémon frappa ; la porte, mal close, céda sous sa main, et il se trouva face à face avec une vieille petite femme, affublée d'oripeaux bizarres et de haillons prétentieux.

Jamais l'art de M Lenormand n'avait été exercé dans un logis si sordide et par une sorcière si déguenillée.

« Monsieur veut-il que je lui fasse le grand jeu ? demanda la vieille d'un air grave. ;

— Non, madame, je ne viens pas consulter les cartes.

— Que voulez-vous donc alors ?

— Il s'agit d'une affaire importante dont je désire entretenir une personne qui se nommait, il y a vingt-cinq ans, M Colombe.

— Colombe ! s'écria la sibylle, d'une voix profondément émue ; vous demandez cette pauvre Colombe ?

— Oui, madame ; est-ce qu'elle ne loge plus ici ?

— Elle loge au cimetière, monsieur.

— Morte !

— Il y a longtemps. Morte ici, dans cette chambre, à la place même où vous êtes. Cela vous étonne, n'est-ce pas, qu'une femme, après avoir été si brillante, vienne finir ses jours dans un pareil taudis ?... Oui, c'est là votre pensée ; je la vois dans vos yeux... Il n'y a rien de caché pour moi : je lis dans le passé comme dans l'avenir. Vous avez connu Colombe lorsqu'elle était jeune et belle ; alors elle habitait un appartement meublé comme le palais d'une reine ; elle avait des diamants, des chevaux, des voitures ; elle jetait l'argent par les fenêtres. Vous avez vu tout cela, et vous ne comprenez pas qu'elle soit venue finir ici ? C'est pourtant l'histoire de plus d'une. Et moi aussi, monsieur, telle que vous me voyez, j'ai mené ce train-là, j'ai été jeune, jolie, riche et brillante comme Colombe...

— Vous êtes sa sœur, peut-être ?

— Non, monsieur, j'étais son amie seulement, sa meilleure amie. Ah ! nous avons fait bien des folies ensemble ! C'était le bon temps, alors ; nous avions vingt ans, comme dit la chanson. Mais, par malheur, ça ne dure pas toujours. Les mauvaises années arrivent, et alors, avec l'âge, tout change pour les pauvres femmes qui vivent de ce que la nature leur a prêté. Le commencement est toujours beau, la fin toujours amère. Au début, les amants nous poursuivent ; plus tard, on les attend ; puis enfin il faut les aller chercher et les arrêter au passage. Telle est son histoire à cette pauvre Colombe : quand l'abandon et la misère l'ont accablée, elle a perdu la tête ; elle a voulu en finir tout de suite, et elle s'est détruite.

— Un suicide ! s'écria M. Palémon, frappé d'une terreur douloureuse.

— Oui, monsieur, avec quatre sous de charbon, ses derniers quatre sous, dont trois qu'elle m'avait empruntés sans me dire ce qu'elle voulait en faire, la malheureuse ! Il a fallu enfoncer sa porte en présence du commissaire. On l'a trouvée là, roide morte. Je la vois encore ! Pour brûler le charbon qui l'a tuée, elle s'était servie de ce réchaud, que j'ai conservé et sur lequel je fais mon café, tous les matins, en souvenir d'elle.

— Pauvre Colombe !... Personne ne l'a donc prise en pitié dans sa détresse ?

Et qui voulez-vous qui la secourût ? ses anciens amants peut-être ? Ah ! bien oui ! Les hommes, voyez-vous, sont tous des... mais vous en êtes un, je m'arrête. Les hommes, tant qu'ils sont amoureux, sont des niais stupides qui n'ont rien à eux, des oies que l'on peut plumer à discrétion ; mais dès qu'on ne leur inspire plus rien, ce sont des cancres, des cœurs de pierre ; ils oublient tout ce qu'on a fait pour eux, et ils nous laisseront mourir de faim sans nous donner une pièce de trente sous. Colombe s'est plus d'une fois adressée à quelques-uns de ses anciens, qui nageaient dans l'opulence et qui lui ont refusé une aumône. Moi, j'étais aussi pauvre qu'elle et je ne pouvais pas l'aider.

— Et sa sœur, que j'ai vue aussi belle et brillante, qu'est-elle devenue ?

— Flora ? ne m'en parlez pas ! elle a été encore plus malheureuse... Lorsque le temps lui eut enlevé ses moyens, elle se fit marchande à la toilette. Ce commerce plaît aux femmes qui ont pratiqué la galanterie : elles ne se séparent pas des vanités de ce

monde ; elles continuent à vivre au milieu des intrigues et des dentelles, au milieu des rubans et des attraits, qui se fanent si vite. Mais tout n'est pas roses et profits dans ce métier ; on est en rapport avec une clientèle fallacieuse qui vous donne plus de belles paroles que d'argent comptant. Victime de plusieurs faillites, Flora, pour se rattraper, eut la mauvaise idée d'employer des moyens malhonnêtes. On lui avait confié un cachemire pour le vendre ; elle le vendit et garda l'argent. Ce n'était peut-être qu'un abus de confiance ; mais la police correctionnelle jugea que c'était un vol et condamna la pauvre femme à six mois de prison. Il n'y avait plus de commerce possible après un pareil malheur. En sortant de prison, Flora, sans ressource, perdue, flétrie, retomba plus bas qu'elle n'avait jamais été ; elle vécut dans le vagabondage et finit par s'associer avec un homme qui n'avait d'autre profession que le crime. Arrêtée en flagrant délit, traduite à la cour d'assises au milieu d'une bande de malfaiteurs, elle fut condamnée à sept ans de travaux forcés et à l'exposition. Oui, j'ai vu cette malheureuse amie attachée au poteau, elle que j'avais vue si pimpante dans sa calèche et dans sa loge à l'Opéra, avec de beaux messieurs qui sont aujourd'hui des pairs de France !... Le ciel a eu pitié d'elle : au bout d'un an elle est morte dans la maison centrale où elle subissait sa peine.

— Tout cela est fort triste, objecta mélancoliquement M. Palémon... Mais vous, madame, vous qui avez été l'amie de ces deux sœurs, comment vous nommez-vous ?

— Maintenant, comme vous avez pu le lire sur ma porte, je m'appelle M Pigoche, du nom du seul homme que j'aie aimé. Autrefois, dans mon beau temps, je me nommais Rosine de Sélicour... c'était plus poétique.

— Rosine Sélicour ! Vous êtes sur ma liste ! s'écria Palémon en ouvrant son portefeuille.

— C'est possible, reprit tranquillement la sibylle.

— Vous rappelez-vous ?…

— Non, monsieur, je ne vous remets pas du tout, mais il n'y a pas d'affront ; vous ne m'avez pas reconnue non plus, et si je suis changée, de votre côté vous n'avez pas, je pense, la prétention d'être resté tel et quel vous pouviez être dans votre printemps.

— Il ne s'agit pas de moi, mais d'un ami qui se nommait Robert.

— Je ne me remémore nullement ce nom-là, et ce n'est guère étonnant : tant de noms m'ont passé par la tête ! Ah ! oui ; et tant de billets de banque m'ont passé par les mains, qui n'y sont pas restés non plus, hélas ! Si l'on pouvait garder ce qu'on gagne, Colombe et Flora vivraient, et nous serions trois grandes dames aujourd'hui, comme nous avons été trois jolies pécheresses dans notre beau temps. Si vous nous avez connues, vous vous en souvenez peut-être, monsieur, nous étions presque tous les jours ensemble ; on nous appelait les trois Grâces… Vous voyez ce qu'il en reste !

— Il y a quelque chose qui pourrait vous aider à vous rappeler Robert, reprit M. Palémon.

— Quoi donc, s'il vous plaît ?

— Son portrait, dont il vous fit hommage.

— Il m'avait donné son portrait, le pauvre cher homme ? Ah ! bien, je n'ai pas plus gardé ça qu'autre chose ; tout a filé dans la

débâcle. Je ne possède plus d'autres images que les figures peintes sur ces cartes qui me font vivre tant bien que mal dans mon pauvre état… Allons, monsieur, étrennez-moi, faites-vous faire le grand jeu. Nous avons parlé du passé, causons un peu de l'avenir.

— Non, madame, non ; vous m'avez dit tout ce que je voulais savoir ; mais il est juste que je vous paye la séance comme si vous m'aviez fait les cartes. »

M. Palémon tira de sa bourse une pièce de vingt francs, qu'il glissa dans la main de la sibylle, puis il se hâta de sortir pour se dérober à l'expression d'un étonnement trop joyeux et d'une reconnaissance trop vive ; car il y avait longtemps que la pauvre vieille n'avait été l'objet d'une pareille libéralité.

« Cette épreuve sera la dernière, dit M. Palémon en sortant de chez la sorcière ; il y a bien encore de par le monde une veuve au portrait, mais j'y renonce… »

Les trois mois que lui avait demandés Robert étaient écoulés ; il avait fait droit à la requête de l'amitié, son devoir était rempli ; sa conscience lui permettait de retourner à Margaillac et lui commandait de restituer aux neveux de son ami les cent mille francs qui n'avaient pas trouvé leur destination.

Pendant qu'il faisait ses préparatifs de départ, un voisin de Margaillac lui écrivit pour le prier de se charger, à son retour, d'un rouleau de papiers que lui remettrait M. Rondin, rentier, demeurant aux Batignolles. M. Palémon prit l'omnibus et se rendit à l'adresse indiquée.

« Monsieur est sorti, lui dit la servante du logis ; mais vous pouvez parler à madame. »

M. Palémon se fit annoncer et il entra dans le salon où se trouvaient l'épouse du rentier et sa fille, jeune personne de seize ans, fraîche et charmante. — Le vieux garçon exécuta son salut le plus gracieux ; puis s'étant approché de M Rondin, il jeta un cri de surprise et d'émotion.

« Qu'avez-vous donc, monsieur ? demanda l'épouse du rentier, très-intriguée de l'effet qu'elle produisait.

— Rien, rien, madame… je voudrais vous expliquer… mais il faudrait que nous fussions seuls »

— Laissez-nous, Caroline, » dit M Rondin.

Et lorsque la jeune personne fut sortie :

« Maintenant, monsieur, parlez… Quel est le sujet de votre étonnement ?

— Ce que vous avez là, madame, sur votre poitrine.

— Ce médaillon ?

— Oui, ce portrait, qui est bien celui de mon ami Robert, n'est-ce pas ? Jules-Edmond-Florestan Robert, surnommé le Diable. »

C'était en effet le portrait tant cherché. M. Palémon avait devant lui Armide, la dixième des légataires inscrites sur ses tablettes. — Lorsque M Rondin se fut remise de son trouble, elle raconta comment après de nombreuses aventures elle avait fait une fin honnête en épousant M. Rondin. « Mon mari ne sait rien de

ma vie passée, et je compte sur votre discrétion, » dit la veuve du diable en achevant son récit.

Une heure après cette scène, M. Palémon dînait avec monsieur, madame et mademoiselle Rondin.

« C'est un ancien ami de mes frères, avait dit la femme du rentier, et Caroline a été témoin de son émotion lorsqu'il vu ce médaillon et reconnu les traits de mon pauvre Charles, mort si jeune !

— Vous en verrez bien d'autres, reprit en riant le bon M. Rondin ; ma femme a la manie des portraits ; elle possède trois oncles, quatre frères et cinq cousins en bracelets et broches, et sur tabatières. »

M. Palémon n'était pas à la conversation ; il ne pouvait se lasser de contempler les grâces naïves et les attraits ravissants de la jeune fille placée en face de lui. M Caroline était aussi modeste que jolie ; elle sortait de pension ; elle avait reçu une éducation excellente. Après le dîner, elle se mit au piano ; elle chanta avec un goût exquis et d'une voix adorablement perlée. Le vieux garçon était dans l'extase, et lorsqu'il prit congé de la famille Rondin, à onze heures du soir, il promit de revenir le lendemain.

Cependant l'impression produite sur son cœur ne l'empêcha pas de faire quelques réflexions philosophiques, éveillées en lui par l'événement de la journée.

« Voilà donc, se disait-il, ce que deviennent les veuves du diable ! On en trouve une, par hasard, qui finit bourgeoisement dans un honnête mariage ; les autres sont loueuses de chaises, ouvreuses de loges, teneuses de brelans, entremetteuses, sor-

cières, bas-bleus éraillés, mouches de la police… à moins que tombées dans le crime elles meurent en prison, ou bien encore qu'elles aient recours au suicide pour se délivrer du fardeau de la vie !

« Mais n'est-il pas étrange, ajoutait le philosophe, que de toutes ces femmes, la seule qui ait conservé le souvenir et le portrait de ses anciens amants soit précisément celle qui s'est relevée dans l'estime du monde, celle qui occupe une position honorable et qui se pare du titre d'épouse et de mère ! »

M. Palémon fut fidèle à sa promesse de revenir aux Batignolles ; il y revint tous les jours, car il ne songeait plus à quitter Paris. Il avait parlé à M Rondin du legs de Robert. « Les cent mille francs vous reviennent de droit, disait-il.

— Oui, mais comment les prendre ? À quel titre les accepter ? Quel motif donner à mon mari ?

— Il y a un moyen de tout arranger, répondit M. Palémon. Accordez-moi la main de votre charmante fille, je l'épouse sans dot, et je lui reconnais par contrat de mariage un apport de cent mille francs. »

M Rondin n'avait rien à refuser à M. Palémon ; M. Rondin ne refusait rien à sa femme, et d'ailleurs le sans dot et les cent mille francs étaient d'un grand poids dans la balance du rentier.

La jeune fille fut sacrifiée ; elle unit ses seize printemps aux soixante hivers de M. Oscar Palémon.

eugène guinot.

Série 3 · Pourquoi on quitte Paris

POURQUOI ON QUITTE PARIS

Écrit en vue de Berg-op-Zoom.

On quitte sa maîtresse pour en prendre une autre ; — on cherche bientôt la première dans la seconde. — On quitte Paris pour quelque autre pays ; — en quelque lieu qu'on aille, on cherche à retrouver Paris, car Paris est à l'intelligence française ce que la femme est au cœur de l'homme.

Un beau matin on s'imagine qu'on va s'ennuyer à Paris, un journal vous parle de la mer du Nord, alors vous pensez à l'Orient et vous partez. — Il est toujours bon de partir, ne fût-ce que pour voir un peu ses amis dans le lointain. Vous voilà en route — sur le chemin de fer, en poste, sur le bateau. Vous voyez des arbres qui passent, des troupeaux qui ruminent, des pigeons qui battent des ailes. — Vous allez ; vous voyez des oiseaux qui passent, des horizons clairs ou vaporeux, des villes qui ont l'air d'être là à s'ennuyer depuis la création du monde. — Vous allez toujours et toujours les mêmes tableaux. Vous êtes dans l'enthousiasme. Vous regrettez de n'avoir pas la palette d'un Claude Lorrain et d'un Ruysdael. Vous plaignez ces pauvres Parisiens qui étudient le monde en lisant les gazettes et ne voient le ciel qu'en passant le pont des Arts. Vous vous arrêtez dans une ville où tout ce qu'il y a de charmant vient de Paris. La première chose que vous demandez c'est un journal de Paris. Vous vous promenez par la ville ; vous finissez par rencontrer une figure de femme qui vous séduit ; vous alliez l'admirer quand on vous apprend que c'est une femme qui vient de Paris. On va en Orient pour y étudier les costumes : on y trouve les Turcs qui suivent rigoureusement les

modes de Paris ; on va en Allemagne pour y étudier la littérature : on y voit représenter sur les théâtres les Bohémiens de Paris et on y lit dans les journaux les Mystères de Paris ; on va à Berg-op-Zoom pour y étudier (il faut bien préparer son chemin à l'Institut) les danses à caractères des matelots hollandais, et on y voit danser la polka de Cellarius. — Toujours Paris, Paris partout. — De sorte que s'il me fallait répondre à cette question : Pourquoi quitte-t-on Paris ? je répondrais : Pour voir Paris.

Car, il faut oser le dire, le pays le moins exploré aujourd'hui c'est Paris lui-même. Un poëte a dit aux philosophes : N'allez pas vous perdre dans les mers lointaines de la métaphysique, ô vous qui mourez sans avoir fait le tour de vous-mêmes ! Ne pourrait-on pas dire aux Parisiens qui voyagent : Pourquoi faites-vous tant de chemin avant de voyager dans Paris ? L'Orient n'est plus qu'à Paris, à Paris seul sont les forêts vierges ; rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est sous le soleil de Paris.

arsène houssaye.

Série 4 · Paris à vol d'oiseau

PARIS À VOL D'OISEAU

AU XIV SIÈCLE

Les admirables pages que nous donnons ici sont tirées d'un des chapitres célèbres de Notre-Dame de Paris, de Victor Hugo. — Essayer de toucher à ce sujet après l'illustre poëte eût été folie. Ce n'est qu'à lui qu'on peut demander ce que fut Paris au moyen âge. C'est à ces pages immortelles, c'est à Notre-Dame de Paris

tout entière que la France doit la résurrection, la restitution, la renaissance, la conservation de tous ses grands monuments historiques. Le grand poëte en a été l'initiateur et le prophète.

les éditeurs.

Le Paris d'il y a trois cent cinquante ans, le Paris du xv siècle était déjà une ville géante. Nous nous trompons en général, nous autres Parisiens, sur le terrain que nous croyons avoir gagné depuis.

Paris, depuis Louis XI, ne s'est pas accru de beaucoup plus d'un tiers. Il a, certes, bien plus perdu en beauté qu'il n'a gagné en grandeur,

Paris est né, comme on sait, dans cette vieille île de la Cité qui a la forme d'un berceau. La grève de cette île fut sa première enceinte, la Seine son premier fossé. Paris demeura plusieurs siècles à l'état d'île, avec deux ponts, l'un au nord, l'autre au midi, et deux têtes de pont, qui étaient à la fois ses portes et ses forteresses : le Grand-Châtelet sur la rive droite, le Petit-Châtelet sur la rive gauche. Puis, dès les rois de la première race, trop à l'étroit dans son île, et ne pouvant plus s'y retourner, Paris passa l'eau. Alors, au delà du Grand, au delà du Petit-Châtelet, une première enceinte de murailles et de tours commença à entamer la campagne des deux côtés de la Seine. De cette ancienne clôture il restait encore au siècle dernier quelques vestiges ; aujourd'hui, il n'en reste que le souvenir et çà et là une tradition, la porte Baudets ou Baudoyer, Porta Bagauda. Peu à peu, le flot des maisons, toujours poussé du cœur de la ville au dehors, déborde, ronge, use et efface cette enceinte. Philippe-Auguste lui fait une nouvelle digue. Il emprisonne Paris dans une chaîne circulaire de grosses

tours, hautes et solides. Pendant plus d'un siècle, les maisons se pressent, s'accumulent et haussent leur niveau dans ce bassin, comme l'eau dans un réservoir. Elles commencent à devenir profondes ; elles mettent étages sur étages ; elles montent les unes sur les autres ; elles jaillissent en hauteur comme toute séve comprimée, et c'est à qui passera la tête par-dessus ses voisines pour avoir un peu d'air. La rue de plus en plus se creuse et se rétrécit ; toute place se comble et disparaît. Les maisons enfin sautent pardessus le mur de Philippe-Auguste, et s'éparpillent joyeusement dans la plaine, sans ordre et tout de travers, comme des échappées. Là, elles se carrent, se taillent des jardins dans les champs, prennent leurs aises. Dès 1367, la ville se répand tellement dans le faubourg qu'il faut une nouvelle clôture, surtout sur la rive droite : Charles V la bâtit. Mais une ville comme Paris est dans une crue perpétuelle. Il n'y a que ces villes-là qui deviennent capitales. Ce sont des entonnoirs où viennent aboutir tous les versants géographiques, politiques, moraux, intellectuels d'un pays, toutes les pentes naturelles d'un peuple ; des puits de civilisation, pour ainsi dire, et aussi des égouts, où commerce, industrie, intelligence, population, tout ce qui est séve, tout ce qui est vie, tout ce qui est âme dans une nation, filtre et s'amasse sans cesse, goutte à goutte, siècle à siècle. L'enceinte de Charles V a donc le sort de l'enceinte de Philippe-Auguste. Dès la fin du xv siècle, elle est enjambée, dépassée, et le faubourg court plus loin. Au xvi, il semble qu'elle recule à vue d'œil et s'enfonce de plus en plus dans la vieille ville, tant une ville neuve s'épaissit déjà au dehors. Ainsi, dès le xv siècle, pour nous arrêter là, Paris avait déjà usé les trois cercles concentriques de murailles qui, du temps de Julien l'Apostat, étaient, pour ainsi dire, en germe dans le Grand-Châtelet et le Petit-Châtelet. La puissante ville avait fait craquer suc-

cessivement ses quatre ceintures de murs, comme un enfant qui grandit et qui crève ses vêtements de l'an passé. Sous Louis XI, on voyait, par places, percer, dans cette mer de maisons, quelques groupes de tours en ruine des anciennes enceintes, comme les pitons des collines dans une inondation, comme des archipels du vieux Paris submergé sous le nouveau.

Depuis lors, Paris s'est encore transformé, malheureusement pour nos yeux ; mais il n'a franchi qu'une enceinte de plus, celle de Louis XV, ce misérable mur de boue et de crachat, digne du roi qui l'a bâti, digne du poëte qui l'a chanté :

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Au xv siècle, Paris était encore divisé en trois villes tout à fait distinctes et séparées, ayant chacune leur physionomie, leur spécialité, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs privilèges, leur histoire : la Cité, l'Université, la Ville. La Cité, qui occupait l'île, était la plus ancienne, la moindre et la mère des deux autres, resserrée entre elles (qu'on nous passe la comparaison) comme une petite vieille entre deux grandes belles filles. L'Université couvrait la rive gauche de la Seine, depuis la Tournelle jusqu'à la tour de Nesle, points qui correspondent, dans le Paris d'aujourd'hui, l'un à la halle aux vins, l'autre à la Monnaie. Son enceinte échancrait assez largement cette campagne où Julien avait bâti ses thermes. La montagne de Sainte-Geneviève y était renfermée. Le point culminant de cette courbe de murailles était la porte Papale, c'est-à-dire à peu près l'emplacement actuel du Panthéon. La Ville, qui était le plus grand des trois morceaux de Paris, avait la rive droite. Son quai, rompu toutefois ou interrompu en plusieurs endroits, courait le long de la Seine, de la tour de Billy à la tour du Bois, c'est-à-dire de l'endroit où est aujourd'hui le grenier

d'abondance à l'endroit où sont aujourd'hui les Tuileries. Ces quatre points, où la Seine coupait l'enceinte de la capitale, la Tournelle et la tour de Nesles à gauche, la tour de Billy et la tour du Bois à droite, s'appelaient par excellence les quatre tours de Paris. La Ville entrait dans les terres plus profondément encore que l'Université. Le point culminant de la clôture de la Ville (celle de Charles V) était aux portes Saint-Denis et Saint-Martin, dont l'emplacement n'a pas changé.

Comme nous venons de le dire, chacune de ces trois grandes divisions de Paris était une ville, mais une ville trop spéciale pour être complète, une ville qui ne pouvait se passer des deux autres. Aussi trois aspects parfaitement à part. Dans la Cité abondaient les églises, dans la Ville les palais, dans l'Université les collèges. Pour négliger ici les originalités secondaires du vieux Paris et les caprices du droit de voirie, nous dirons d'un point de vue général, en ne prenant que les ensembles et les masses dans le chaos des juridictions communales, que l'île était à l'évêque, la rive droite au prévôt des marchands, la rive gauche au recteur ; le prévôt de Paris, officier royal et non municipal, sur le tout. La Cité avait Notre-Dame, la Ville le Louvre et l'Hôtel de ville, l'Université la Sorbonne. La Ville avait les Halles, la Cité l'Hôtel-Dieu, l'Université le Pré-aux-Clercs. Le délit que les écoliers commettaient sur la rive gauche, on le jugeait dans l'île, au Palais de Justice, et on le punissait sur la rive droite, à Montfaucon ; à moins que le recteur, sentant l'Université forte et le roi faible, n'intervînt ; car c'était un privilège des écoliers d'être pendus chez eux.

(La plupart de ces privilèges, pour le noter en passant, et il y en avait de meilleurs que celui-ci, avaient été extorqués aux rois par révoltes et mutineries. C'est la marche immémoriale : le roi

ne lâche que quand le peuple arrache. Il y a une vieille charte qui dit la chose naïvement, à propos de fidélité : Civibus fidelitas in reges, quæ tamen aliquoties seditionibus interrupta, multa peperit privilegia.)

Au xv siècle, la Seine baignait cinq îles dans l'enceinte de Paris : l'île Louviers, où il y avait alors des arbres et où il n'y a plus que du bois ; l'île aux Vaches et l'île Notre-Dame, toutes deux désertes, à une masure près, toutes deux fiefs de l'évêque (au xvii siècle, de ces deux îles on en a fait une, qu'on a bâtie, et que nous appelons l'île Saint-Louis) ; enfin la Cité, et à sa pointe l'îlot du passeur aux vaches qui s'est abîmé depuis sous le terre-plein du Pont-Neuf. La Cité alors avait cinq ponts : trois à droite, le pont Notre-Dame et le pont au Change, en pierre, le pont aux Meuniers, en bois ; deux à gauche, le Petit-Pont, en pierre, le pont Saint-Michel, en bois ; tous chargés de maisons. L'Université avait six portes, bâties par Philippe-Auguste ; c'était, à partir de la Tournelle, la porte Saint-Victor, la porte Bordelle, la porte Papale, la porte Saint-Jacques, la porte Saint-Michel, la porte Saint-Germain. La Ville avait six portes, bâties par Charles V ; c'était, à partir de la tour de Billy, la porte Saint-Antoine, la porte du Temple, la porte Saint-Martin, la porte Saint-Denis, la porte Montmartre, la porte Saint-Honoré. Toutes ces portes étaient fortes, et belles aussi, ce qui ne gâte pas la force. Un fossé, large, profond, à courant vif dans les crues d'hiver, lavait le pied des murailles tout autour de Paris ; la Seine fournissait l'eau. La nuit, on fermait les portes, on barrait la rivière aux deux bouts de la ville avec de grosses chaînes de fer, et Paris dormait tranquille.

Vus à vol d'oiseau, ces trois bourgs, la Cité, l'Université, la Ville, présentaient chacun à l'œil un tricot inextricable de rues bi-

zarrement brouillées. Cependant, au premier aspect, on reconnaissait que ces trois fragments de cité formaient un seul corps. On voyait tout de suite deux longues rues parallèles, sans rupture, sans perturbation, presque en ligne droite, qui traversaient à la fois les trois villes d'un bout à l'autre, du midi au nord, perpendiculairement à la Seine, les liaient, les mêlaient, infusaient, versaient, transvasaient sans relâche le peuple de l'une dans les murs de l'autre, et des trois n'en faisaient qu'une. La première de ces deux rues allait de la porte Saint-Jacques à la porte Saint-Martin ; elle s'appelait rue Saint-Jacques dans l'Université, rue de la Juiverie dans la Cité, rue Saint-Martin dans la Ville ; elle passait l'eau deux fois sous le nom de Petit-Pont et de pont Notre-Dame. La seconde, qui s'appelait rue de la Harpe sur la rive gauche, rue de la Barillerie dans l'île, rue Saint-Denis sur la rive droite, pont Saint-Michel sur un bras de la Seine, pont au Change sur l'autre, allait de la porte Saint-Michel dans l'Université à la porte Saint-Denis dans la Ville. Du reste, sous tant de noms divers, ce n'étaient toujours que deux rues, mais les deux rues mères, les deux rues génératrices, les deux artères de Paris. Toutes les autres veines de la triple ville venaient y puiser ou s'y dégorger.

Indépendamment de ces deux rues principales, diamétrales, perçant Paris de part en part dans sa largeur, communes à la capitale entière, la Ville et l'Université avaient chacune leur grande rue particulière, qui courait dans le sens de leur longueur, parallèlement à la Seine, et en passant coupait à angle droit les deux rues artérielles. Ainsi, dans la Ville, on descendait en droite ligne de la porte Saint-Antoine à la porte Saint-Honoré ; dans l'Université, de la porte Saint-Victor à la porte Saint-Germain. Ces deux grandes voies, croisées avec les deux premières, formaient le ca-

nevas sur lequel reposait, noué et serré en tout sens, le réseau dédaléen des rues de Paris. Dans le dessin inintelligible de ce réseau, on distinguait en outre, en examinant avec attention, comme deux gerbes élargies l'une dans l'Université, l'autre dans la Ville, deux trousseaux de grosses rues qui allaient s'épanouissant des ponts aux portes.

Quelque chose de ce plan géométral subsiste encore aujourd'hui. Maintenant sous quel aspect cet ensemble se présentait-il, vu du haut des tours de Notre-Dame, en 1482 ? C'est ce que nous allons tâcher de dire.

Pour le spectateur qui arrivait essoufflé sur ce faîte, c'était d'abord un éblouissement de toits, de cheminées, de rues, de ponts, de places, de flèches, de clochers. Tout vous prenait aux yeux à la fois, le pignon taillé, la toiture aiguë, la tourelle suspendue aux angles des murs, la pyramide de pierre du xi siècle, l'obélisque d'ardoise du xv, la tour ronde et nue du donjon, la tour carrée et brodée de l'église, le grand, le petit, le massif, l'aérien. Le regard se perdait longtemps à toute profondeur dans ce labyrinthe, où il n'y avait rien qui n'eut son originalité, sa raison, son génie, sa beauté, rien qui ne vînt de l'art, depuis la moindre maison à devanture peinte et sculptée, à charpente extérieure, à porte surbaissée, à étages en surplomb, jusqu'au royal Louvre, qui avait alors une colonnade de tours. Mais voici les principales masses qu'on distinguait lorsque l'œil commençait à se faire à ce tumulte d'édifices.

D'abord la Cité. L'île de la Cité, comme dit Sauvai, qui, à travers son fatras, a quelquefois de ces bonnes fortunes de style, l'île de la Cité est faite comme un grand navire enfoncé dans la vase et échoué au fil de la Seine. Nous venons d'expliquer qu'au xv siècle

ce navire était amarré aux deux rivés du fleuve par cinq ponts. Cette forme de vaisseau avait aussi frappé les scribes héraldiques ; car c'est de là, et non du siège des Normands, que vient, selon Favyn et Pasquier, le navire qui blasonne le vieil écusson de Paris. Pour qui sait le déchiffrer, le blason est une algèbre, le blason est une langue. L'histoire entière de la seconde moitié du moyen âge est écrite dans le blason, comme l'histoire de la première moitié dans le symbolisme des églises romanes. Ce sont les hiéroglyphes de la féodalité après ceux de la théocratie.

La Cité donc s'offrait d'abord aux yeux avec sa poupe au levant et sa proue au couchant. Tourné vers la proue, on avait devant soi un innombrable troupeau, de vieux toits, sur lesquels s'arrondissait largement le chevet plombé de la Sainte-Chapelle, pareil à une croupe d'éléphant chargée de sa tour. Seulement ici cette tour était la flèche la plus hardie, la plus ouvrée, la plus menuisée, la plus déchiquetée qui ait jamais laissé voir le ciel à travers son cône de dentelle. Devant Notre-Dame, au plus près, trois rues se dégorgeaient dans le parvis, belle place à vieilles maisons. Sur le côté sud de cette place se penchait la façade ridée et rechignée de l'Hôtel-Dieu, et son toit qui semble couvert de pustules et de verrues. Puis, à droite, à gauche, à l'orient, à l'occident, dans cette enceinte si étroite pourtant de la Cité, se dressaient les clochers de ses vingt et une églises de toute date, de toute forme, de toute grandeur, depuis la basse et vermoulue campanule romane de Saint-Denis du Pas (carcer Glaucini) jusqu'aux fines aiguilles de Saint-Pierre aux Bœufs et de Saint-Landry. Derrière Notre-Dame se déroulaient, au nord, le cloître avec ses galeries gothiques ; au sud, le palais demi-roman de l'évêque ; au levant, la pointe déserte du Terrain. Dans cet entassement de maisons,

l'œil distinguait encore, à ces hautes mitres de pierre percées à jour qui couronnaient alors sur le toit même les fenêtres les plus élevées des palais, l'hôtel donné par la ville, sous Charles VI, à Juvénal des Ursins ; un peu plus loin, les baraques goudronnées du marché Palus ; ailleurs encore, l'abside neuve de Saint-Germain le Vieux, rallongée en 1458 avec un bout de la rue aux Febves ; et puis, par places, un carrefour encombré de peuple ; un pilori dressé à un coin de rue ; un beau morceau du pavé de Philippe-Auguste, magnifique dallage rayé pour les pieds des chevaux au milieu de la voie, et si mal remplacé au xvi siècle par le misérable cailloutage dit pavé de la Ligue ; une arrière-cour déserte avec une de ces diaphanes tourelles de l'escalier comme on en faisait au xv siècle, comme on en voit encore une rue des Bourdonnais. Enfin, à droite de la Sainte-Chapelle, vers le couchant, le Palais de Justice asseyait au bord de l'eau son groupe de tours. Les futaies des jardins du roi, qui couvraient la pointe occidentale de la Cité, masquaient l'îlot du Passeur. Quant à l'eau, du haut des tours de Notre-Dame, on ne la voyait guère des deux côtés de la Cité : la Seine disparaissait sous les ponts, les ponts sous les maisons.

Et quand le regard passait ces ponts, dont les toits verdissaient à l'œil, moisis avant l'âge par les vapeurs de l'eau, s'il se dirigeait à gauche vers l'Université, le premier édifice qui le frappait, c'était une grosse et basse gerbe de tours, le Petit-Châtelet, dont le porche béant dévorait le bout du Petit-Pont ; puis, si votre vue parcourait la rive du levant au couchant, de la Tournelle à la tour de Nesle, c'était un long cordon de maisons à solives sculptées, à vitres de couleur, surplombant d'étage en étage sur le pavé, un interminable zigzag de pignons bourgeois, coupé fréquemment par la bouche d'une rue, et de temps en temps aussi

par la face ou par le coude d'un grand hôtel de pierre, se carrant à son aise, cours et jardins, ailes et corps de logis, parmi cette populace de maisons serrées et étriquées, comme un grand seigneur dans un tas de manants. Il y avait cinq ou six de ces hôtels sur le quai, depuis le logis de Lorraine, qui partageait avec les Bernardins le grand enclos voisin de la Tournelle, jusqu'à l'hôtel de Nesle, dont la tour principale bornait Paris, et dont les toits pointus étaient en possession pendant trois mois de l'année d'échancrer de leurs triangles noirs le disque écarlate du soleil couchant.

Ce côté de la Seine, du reste, était le moins marchand des deux ; les écoliers y faisaient plus de bruit et de foule que les artisans, et il n'y avait, à proprement parler, de quai que du pont Saint-Michel à la tour de Nesle. Le reste du bord de la Seine était tantôt une grève nue, comme au delà des Bernardins, tantôt un entassement de maisons qui avaient le pied dans l'eau, comme entre les deux ponts.

Il y avait grand vacarme de blanchisseuses ; elles criaient, parlaient, chantaient du matin au soir le long du bord, et y battaient fort le linge, comme de nos jours. Ce n'est pas la moindre gaieté de Paris.

L'Université faisait un bloc à l'œil. D'un bout à l'autre c'était un tout homogène et compacte. Ces mille toits, drus, anguleux, adhérents, composés presque tous du même élément géométrique, offraient, vus de haut, l'aspect d'une cristallisation de la même substance. Le capricieux ravin des rues ne coupait pas ce pâté de maisons en tranches trop disproportionnées. Les quarante-deux collèges y étaient disséminés d'une manière assez égale, et il y en avait partout. Les faites variés et amusants de ces beaux édifices étaient le produit du même art que les simples

toits qu'ils dépassaient, et n'étaient en définitive qu'une multiplication au carré ou au cube de la même figure géométrique. Ils compliquaient donc l'ensemble sans le troubler, le complétaient sans le charger, La géométrie est une harmonie. Quelques beaux hôtels faisaient aussi çà et là de magnifiques saillies sur les greniers pittoresques de la rive gauche ; le logis de Nevers, le logis de Rome, le logis de Reims, qui ont disparu ; l'hôtel de Cluny, qui subsiste encore pour la consolation de l'artiste, et dont on a si bêtement découronné la tour il y a quelques années. Près de Cluny, ce palais romain, à belles arches cintrées, c'étaient les Thermes de Julien. Il y avait aussi force abbayes d'une beauté plus dévote, d'une grandeur plus grave que les hôtels, mais non moins belles, non moins grandes. Celles qui éveillaient d'abord l'œil, c'étaient les Bernardins avec leurs trois clochers ; Sainte-Geneviève, dont la tour carrée, qui existe encore, fait tant regretter le reste ; la Sorbonne, moitié collège, moitié monastère, dont il survit une si admirable nef ; le beau cloître quadrilatéral des Mathurins ; son voisin le cloître de Saint-Benoît, dans les murs duquel on a eu le temps de bâcler un théâtre entre la septième et la huitième édition de ce livre ; les Cordeliers avec leurs trois énormes pignons juxtaposés ; les Augustins, dont la gracieuse aiguille faisait, après la tour de Nesle, la deuxième dentelure de ce côté de Paris, à partir de l'occident. Les collèges, qui sont en effet l'anneau intermédiaire du cloître au monde, tenaient le milieu dans la série monumentale entre les hôtels et les abbayes, avec une sévérité pleine d'élégance, une sculpture moins évaporée que les palais, une architecture moins sérieuse que les couvents. Il ne reste malheureusement presque rien de ces monuments où l'art gothique entrecoupait avec tant de précision la richesse et l'économie. Les églises (et elles étaient nombreuses et splendides dans l'Universi-

té ; et elles s'échelonnaient là aussi dans tous les âges de l'architecture, depuis les pleins cintres de Saint-Julien jusqu'aux ogives de Saint-Séverin), les églises dominaient le tout ; et, comme une harmonie de plus dans cette masse d'harmonies, elles perçaient à chaque instant la découpure multiple des pignons de flèches tailladées, de clochers à jour, d'aiguilles déliées dont la ligne n'était aussi qu'une magnifique exagération de l'angle aigu des toits.

Le sol de l'Université était montueux. La montagne Sainte-Geneviève y faisait au sud-est une ampoule énorme ; et c'était une chose à voir du haut de Notre-Dame que cette foule de rues étroites et tortues (aujourd'hui le pays latin), ces grappes de maisons qui, répandues en tout sens du sommet de cette éminence, se précipitaient en désordre et presque à pic sur ses flancs jusqu'au bord de l'eau, ayant l'air, les unes de tomber, les autres de regrimper, toutes de se retenir les unes aux autres. Un flux continuel de mille points noirs qui s'entre-croisaient sur le pavé faisait tout remuer aux yeux : c'était le peuple vu ainsi de haut et de loin.

Enfin, dans les intervalles de ces toits, de ces flèches, de ces accidents d'édifices sans nombre qui pliaient, tordaient et dentelaient d'une manière si bizarre la ligne extrême de l'Université, on entrevoyait, d'espace en espace, un gros pan de mur moussu, une épaisse tour ronde, une porte de ville crénelée, figurant la forteresse : c'était la clôture de Philippe-Auguste. Au delà verdoyaient les prés, au delà s'enfuyaient les routes, le long desquelles traînaient encore quelques maisons de faubourg, d'autant plus rares qu'elles s'éloignaient plus. Quelques-uns de ces faubourgs avaient de l'importance : c'était d'abord, à partir de la

Tournelle, le bourg Saint-Victor, avec son pont d'une seule arche sur la Bièvre, son abbaye, où on lisait l'épitaphe de Louis le Gros, epitaphium Ludovici Grossi, et son église à flèche octogone flanquée de quatre clochetons du xi siècle (on en peut voir une pareille à Étampes ; elle n'est pas encore abattue) ; puis le bourg Saint-Marceau, qui avait déjà trois églises et un couvent ; puis, en laissant à gauche le moulin des Gobelins et ses quatre murs blancs, c'était le faubourg Saint-Jacques avec la belle croix sculptée de son carrefour ; l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, qui était alors gothique, pointue et charmante ; Saint-Magloire, belle nef du xiv siècle, dont Napoléon fit un grenier à foin ; Notre-Dame des Champs, où il y avait des mosaïques byzantines. Enfin, après avoir laissé en plein champ le monastère des Chartreux, riche édifice contemporain du Palais de Justice, avec ses petits jardins à compartiments et les ruines mal hantées de Vauvert, l'œil tombait, à l'occident, sur les trois aiguilles romanes de Saint-Germain des Prés. Le bourg Saint-Germain, déjà une grosse commune, faisait quinze ou vingt rues derrière ; le clocher aigu de Saint-Sulpice marquait un des coins du bourg. Tout à côté on distinguait l'enceinte quadrilatérale de la foire Saint-Germain, où est aujourd'hui le marché ; puis le pilori de l'abbé, jolie petite tour ronde, bien coiffée d'un cône de plomb ; la tuilerie était plus loin, et la rue du Four, qui menait au four banal, et le moulin sur sa butte, et la maladrerie, maisonnette isolée et mal vue. Mais ce qui attirait surtout le regard et le fixait longtemps sur ce point, c'était l'abbaye elle-même. Il est certain que ce monastère, qui avait une grande mine et comme église et comme seigneurie, ce palais abbatial, où les évêques de Paris s'estimaient heureux de coucher une nuit, ce réfectoire, auquel l'architecte avait donné l'air, la beauté et la splendide rosace d'une cathé-

drale, cette élégante chapelle de la Vierge, ce dortoir monumental, ces vastes jardins, cette herse, ce pont-levis, cette enveloppe de créneaux qui entaillait aux yeux la verdure des prés d'alentour, ces cours ou reluisaient des hommes d'armes mêlés à des chapes d'or, le tout groupé et rallié autour des trois hautes flèches à plein cintre, bien assises sur une abside gothique, faisaient une magnifique figure à l'horizon.

Quand enfin, après avoir longtemps considéré l'Université, vous vous tourniez vers la rive droite, vers la Ville, le spectacle changeait brusquement de caractère. La Ville, en effet, beaucoup plus grande que l'Université, était aussi moins une. Au premier aspect, on la voyait se diviser en plusieurs masses singulièrement distinctes. D'abord, au levant, dans cette partie de la ville qui reçoit encore aujourd'hui son nom du marais où Camulogène embourba César, c'était un entassement de palais. Le pâté venait jusqu'au bord de l'eau. Quatre hôtels presque adhérents, Jouy, Sens, Barbeau, le logis de la Reine, miraient dans la Seine leurs combles d'ardoise coupés de sveltes tourelles. Ces quatre édifices emplissaient l'espace de la rue des Nonaindières à l'abbaye des Célestins, dont l'aiguille relevait gracieusement leur ligne de pignons et de créneaux. Quelques masures verdâtres penchées sur l'eau devant ces somptueux hôtels n'empêchaient pas de voir les beaux angles de leurs façades, leurs larges fenêtres carrées à croisées de pierre, leurs porches ogives surchargés de statues, les vives arêtes de leurs murs toujours nettement coupés, et tous ces charmants hasards d'architecture qui font que l'art gothique a l'air de recommencer ses combinaisons à chaque monument. Derrière ces palais courait dans toutes les directions, tantôt refendue, palissadée et crénelée comme une citadelle, tantôt voilée de grands arbres comme une chartreuse, l'enceinte immense et

multiforme de ce miraculeux hôtel de Saint-Pol, où le roi de France avait de quoi loger superbement vingt-deux princes de la qualité du Dauphin et du duc de Bourgogne, avec leurs domestiques et leurs suites, sans compter les grands seigneurs, et l'empereur quand il venait voir Paris, et les lions qui avaient leur hôtel à part dans l'hôtel royal. Disons ici qu'un appartement de prince ne se composait pas alors de moins de onze salles, depuis la chambre de parade jusqu'au priez-Dieu, sans parler des galeries, des bains, des étuves et autres « lieux superflus » dont chaque appartement était pourvu ; sans parler des jardins particuliers de chaque hôte du roi ; sans parler des cuisines, des celliers, des offices, des réfectoires généraux de la maison, des basses-cours, où il y avait vingt-deux laboratoires généraux, depuis la fourille jusqu'à l'échansonnerie ; des jeux de mille sortes, le mail, la paume, la bague ; des volières, des poissonneries, des ménageries, des écuries, des étables, des bibliothèques, des arsenaux et des fonderies. Voilà ce que c'était alors qu'un palais de roi, un Louvre, un hôtel Saint-Pol. Une cité dans la cité.

De la tour ou nous sommes placés, l'hôtel Saint-Pol, presque à demi caché par les quatre grands logis dont nous venons de parler, était encore fort considérable et fort merveilleux à voir. On y distinguait très-bien, quoique habilement soudés au bâtiment principal par de longues galeries à vitraux et à colonnettes, les trois hôtels que Charles V avait amalgamés à son palais : l'hôtel du Petit-Muce, avec la balustrade en dentelle qui ourlait gracieusement son toit ; l'hôtel de l'abbé de Saint-Maur, ayant le relief d'un château fort, une grosse tour, des mâchicoulis, des meurtrières, des moineaux de fer, et sur la large porte saxonne l'écusson de l'abbé entre les deux entailles du pont-levis ; l'hôtel du comte d'Étampes, dont le donjon, ruiné à son sommet, s'arron-

dissait aux yeux, ébréché comme une crête de coq ; çà et là, trois ou quatre vieux chênes faisant touffe ensemble comme d'énormes choux-fleurs ; des ébats de cygnes dans les claires eaux des viviers, toutes plissées d'ombre et de lumière ; force cours dont on voyait des bouts pittoresques ; l'hôtel des Lions avec ses ogives basses sur de courts piliers saxons, ses herses de fer et son rugissement perpétuel ; tout à travers cet ensemble la flèche écaillée de l'Ave-Maria ; à gauche, le logis du prévôt de Paris, flanqué de quatre tourelles finement évidées ; au milieu, au fond, l'hôtel Saint-Pol proprement dit, avec ses façades multipliées, ses enrichissements successifs depuis Charles V, les excroissances hybrides dont la fantaisie des architectes l'avait chargé depuis deux siècles, avec toutes les absides de ses chapelles, tous les pignons de ses galeries, mille girouettes aux quatre vents, et ses deux hautes tours contiguës dont le toit conique, entouré de créneaux à sa base, avait l'air de ces chapeaux pointus dont le bord est relevé.

En continuant de monter les étages de cet amphithéâtre de palais développé au loin sur le sol, après avoir franchi un ravin profond creusé dans les toits de la Ville, lequel marquait le passage de la rue Saint-Antoine, l'œil arrivait au logis d'Angoulême, vaste construction de plusieurs époques, où il y avait des parties toutes neuves et très-blanches, qui ne se fondaient guère mieux dans l'ensemble qu'une pièce rouge à un pourpoint bleu. Cependant le toit singulièrement aigu et élevé du palais moderne, hérissé de gouttières ciselées, couvert de lames de plomb où se roulaient en mille arabesques fantasques d'étincelantes incrustations de cuivre doré, ce toit si curieusement damasquiné, s'élançait avec grâce du milieu des brunes ruines de l'ancien édifice, dont les vieilles grosses tours, bombées par l'âge comme des futailles,

s'affaissant sur elles-mêmes de vétusté et se déchirant du haut en bas, ressemblaient à de gros ventres déboutonnés. Derrière, s'élevait la forêt d'aiguilles du palais des Tournelles. Pas de coup d'œil au monde, ni à Chambord, ni a l'Alhambra, plus magique, plus aérien, plus prestigieux que cette futaie de flèches, de clochetons, de cheminées, de girouettes, de spirales de vis, de lanternes trouées par le jour qui semblaient frappées à l'emporte-pièce, de pavillons, de tourelles en fuseaux, ou, comme on disait alors, de tournelles, toutes diverses de formes, de hauteur et d'attitude. On eût dit un gigantesque échiquier de pierre.

Àdroite des Tournelles, cette botte d'énormes tours d'un noir d'encre, entrant les unes dans les autres, et ficelées pour ainsi dire par un fossé circulaire ; ce donjon beaucoup plus percé de meurtrières que de fenêtres, ce pont-levis toujours dressé, cette herse toujours tombée, c'est la Bastille. Ces espèces de becs noirs qui sortent d'entre les créneaux, et que vous prenez de loin pour des gouttières, ce sont des canons. Sous leur boulet, au pied du formidable édifice, voici la porte Saint-Antoine, enfouie entre ses deux tours.

Au delà des Tournelles, jusqu'à la muraille de Charles V, se déroulait, avec de riches compartiments de verdure et de fleurs, un tapis velouté de cultures et de parcs royaux, au milieu desquels on reconnaissait, à son labyrinthe d'arbres et d'allées, le fameux jardin Dédalus que Louis XI avait donné à Coictier. L'observatoire du docteur s'élevait au-dessus du dédale comme une grosse colonne isolée ayant une maisonnette pour chapiteau. Il s'est fait dans cette officine de terribles astrologies. Là est aujourd'hui la place Royale.

Comme nous venons de le dire, le quartier de palais dont nous avons tâché de donner quelque idée au lecteur, en n'indiquant néanmoins que les sommités, emplissait l'angle que l'enceinte de Charles V faisait avec la Seine à l'orient. Le centre de la Ville était occupé par un monceau de maisons à peuple. C'était là en effet que se dégorgeaient les trois ponts de la Cité sur la rive droite, et les ponts font des maisons avant des palais. Cet amas d'habitations bourgeoises, pressées comme les alvéoles dans la ruche, avait sa beauté. Il en est des toits d'une capitale comme des vagues d'une mer, cela est grand. D'abord les rues, croisées et brouillées, faisaient dans le bloc cent figures amusantes ; autour des halles, c'était comme une étoile à mille rais. Les rues Saint-Denis et Saint-Martin, avec leurs innombrables ramifications, montaient l'une auprès de l'autre comme deux gros arbres qui mêlent leurs branches ; et puis, des lignes tortues, les rues de la Plâtrerie, de la Verrerie, de la Tixeranderie, etc., serpentaient sur le tout. Il y avait aussi de beaux édifices qui perçaient l'ondulation pétrifiée de cette mer de pignons. C'était, à la tête du pont aux Changeurs, derrière lequel on voyait mousser la Seine sous les roues du pont aux Meuniers, c'était le Châtelet, non plus tour romaine comme sous Julien l'Apostat, mais tour féodale du x siècle, et d'une pierre si dure, que le pic en trois heures n'en levait pas l'épaisseur du poing ; c'était le riche clocher carré de Saint-Jacques de la Boucherie, avec ses angles tout émoussés de sculptures, déjà admirable, quoiqu'il ne fût pas achevé au xv siècle. (Il lui manquait en particulier ces quatre monstres qui, aujourd'hui encore, perchés aux encoignures de son toit, ont l'air de quatre sphinx qui donnent à deviner au nouveau Paris l'énigme de l'ancien. Rault, le sculpteur, ne les posa qu'en 1526, et il eut vingt francs pour sa peine.) C'était la Maison-aux-Piliers,

ouverte sur cette place de Grève dont nous avons donné quelque idée au lecteur ; c'était Saint-Gervais, qu'un portail de bon goût a gâté depuis ; Saint-Méry, dont les vieilles ogives étaient presque encore des pleins cintres. ; Saint-Jean, dont la magnifique aiguille était proverbiale ; c'étaient vingt autres monuments qui ne dédaignaient pas d'enfouir leurs merveilles dans ce chaos de rues noires, étroites et profondes. Ajoutez les croix de pierre sculptées, plus prodiguées encore dans les carrefours que les gibets ; le cimetière des Innocents, dont on apercevait au loin, par-dessus les toits, l'enceinte architecturale ; le pilori des Halles, dont on voyait le faîte entre deux cheminées de la rue de la Cossonnerie ; l'échelle de la Croix-du-Trahoir dans son carrefour toujours noir de peuple ; les masures circulaires de la halle au blé ; les tronçons de l'ancienne clôture de Philippe-Auguste, qu'on distinguait ça et la, noyés dans les maisons, tours rongées de lierre, portes ruinées, pans de murs croulants et déformés ; le quai avec ses mille boutiques et ses écorcheries saignantes ; la Seine chargée de bateaux, du port au Foin au For-l'Évêque, et vous aurez une image confuse de ce qu'était en 1482 le trapèze central de la Ville.

Avec ces deux quartiers, l'un d'hôtels, l'autre de maisons, le troisième élément de l'aspect qu'offrait la Ville, c'était une longue zone d'abbayes qui la bordait dans presque tout son pourtour, du levant au couchant, et, en arrière de l'enceinte de fortifications qui fermait Paris, lui faisait une seconde enceinte intérieure de couvents et de chapelles. Ainsi, immédiatement à côté du parc des Tournelles, entre la rue Saint-Antoine et la vieille rue du Temple, il y avait Sainte-Catherine avec son immense culture, qui n'était bornée que par la muraille de Paris. Entre la vieille et la nouvelle rue du Temple, il y avait le Temple, sinistre faisceau de tours, haut, debout et isolé au milieu d'un vaste enclos crénelé.

Entre la rue Neuve-du-Temple et la rue Saint-Martin, c'était l'abbaye de Saint-Martin, au milieu de ses jardins, superbe église fortifiée, dont la ceinture de tours, dont la tiare de clochers, ne le cédaient en force et en splendeur qu'à Saint-Germain des Prés. Entre les deux rues Saint-Martin et Saint-Denis se développait l'enclos de la Trinité. Enfin, entre la rue Saint-Denis et la rue Montorgueil, les Filles-Dieu. À côté, on distinguait les toits pourris et l'enceinte dépavée de la Cour des Miracles. C'était le seul anneau profane qui se mêlât à cette dévote chaîne de couvents.

Enfin, le quatrième compartiment qui se dessinait de lui-même dans l'agglomération des toits de la rive droite, et qui occupait l'angle occidental de la clôture et le bord de l'eau en aval, c'était un nouveau nœud de palais et d'hôtels serré au pied du Louvre. Le vieux Louvre de Philippe-Auguste, cet édifice démesuré dont la grosse tour ralliait vingt-trois maîtresses tours autour d'elle, sans compter les tourelles, semblait de loin enchâssé dans les combles gothiques de l'hôtel d'Alençon et du Petit-Bourbon. Cette hydre de tours, gardienne géante de Paris, avec ses vingt-quatre têtes toujours dressées, avec ses croupes monstrueuses, plombées ou écaillées d'ardoises, et toutes ruisselantes de reflets métalliques, terminait d'une manière surprenante la configuration de la Ville au couchant.

Ainsi, un immense pâté, ce que les Romains appelaient insula, de maisons bourgeoises, flanqué à droite et à gauche de deux blocs de palais, couronnés, l'un par le Louvre, l'autre par les Tournelles, bordé au nord d'une longue ceinture d'abbayes et d'enclos cultivés, le tout amalgamé et fondu au regard ; sur ces mille édifices dont les toits de tuiles et d'ardoises découpaient les uns sur les autres tant de chaînes bizarres, les clochers tatoués,

gaufrés et guillochés des quarante-quatre églises de la rive droite ; des myriades de rues au travers ; pour limite, d'un côté, une clôture de hautes murailles à tours carrées (celle de l'Université était à tours rondes) ; de l'autre, la Seine coupée de ponts et charriant force bateaux : voilà la Ville au xv siècle.

Au delà des murailles, quelques faubourgs se pressaient aux portes, mais moins nombreux et plus épars que ceux de l'Université. C'étaient, derrière la Bastille, vingt masures pelotonnées autour des curieuses sculptures de la Croix-Faubin et des arcs-boutants de l'abbaye Saint-Antoine des Champs ; puis Popincourt, perdu dans les blés ; puis la Courtille, joyeux village de cabarets ; le bourg Saint-Laurent avec son église dont le clocher, de loin, semblait s'ajouter aux tours pointues de la porte Saint-Martin ; le faubourg Saint-Denis, avec le vaste enclos de Saint-Ladre ; hors de la porte Montmartre, la Grange Batelière, ceinte de murailles blanches ; derrière elle, avec ses pentes de craie, Montmartre, qui avait alors presque autant d'églises que de moulins, et qui n'a gardé que les moulins, car la société ne demande plus maintenant que le pain du corps. Enfin, au delà du Louvre on voyait s'allonger dans les prés le faubourg Saint-Honoré, déjà fort considérable alors, et verdoyer la Petite-Bretagne, et se dérouler le Marché aux Pourceaux, au centre duquel s'arrondissait l'horrible fourneau à bouillir les faux monnayeurs. Entre la Courtille et Saint-Laurent, votre œil avait déjà remarqué, au couronnement d'une hauteur accroupie sur des plaines désertes, une espèce d'édifice qui ressemblait de loin à une colonnade en ruine debout sur un soubassement déchaussé. Ce n'était ni un Parthénon, ni un temple de Jupiter Olympien ; c'était Montfaucon.

Maintenant, si le dénombrement de tant d'édifices, quelque sommaire que nous l'ayons voulu faire, n'a pas pulvérisé, à mesure que nous la construisions, dans l'esprit du lecteur, l'image générale du vieux Paris, nous la résumerons en quelques mots. Au centre, l'île de la Cité, ressemblant par sa forme à une énorme tortue, et faisant sortir ses ponts écaillés de tuiles, comme des pattes, de dessous sa grise carapace de toits. À gauche, le trapèze monolithe, ferme, dense, hérissé, de l'Université ; à droite, le vaste demi-cercle de la Ville, beaucoup plus mêlé de jardins et de monuments. Les trois blocs, Cité, Université, Ville, marbrés de rues sans nombre. Tout au travers, la Seine, « la nourricière Seine, » comme le dit le P. Du Breul, obstruée d'îles, de ponts et de bateaux. Tout autour une plaine immense, rapiécée de mille sortes de cultures, semée de beaux villages : à gauche, Issy, Vanves, Vaugirard, Montrouge, Gentilly avec sa tour ronde et sa tour carrée, etc. ; à droite, vingt autres, depuis Conflans jusqu'à la Ville-l'Évêque. À l'horizon, un ourlet de collines disposées en cercle comme le rebord du bassin. Enfin, au loin, à l'orient, Vincennes et ses sept tours quadrangulaires ; au sud, Bicêtre et ses tourelles pointues ; au septentrion, Saint-Denis et son aiguille ; à l'occident, Saint-Cloud et son donjon. Voilà le Paris que voyaient du haut des tours de Notre-Dame les corbeaux qui vivaient en 1482. C'est pourtant de cette ville que Voltaire a dit qu'avant Louis XIV, elle ne possédait que quatre beaux monuments : le dôme de la Sorbonne, le Val-de-Grâce, le Louvre moderne, et je ne sais plus le quatrième, le Luxembourg peut-être. Heureusement Voltaire n'en a pas moins fait Candide et n'en est pas moins, de tous les hommes qui se sont succédé dans la longue série de l'humanité, celui qui a le mieux eu le rire diabolique. Cela prouve d'ailleurs qu'on peut être un beau génie et ne rien com-

prendre à un art dont on n'est pas. Molière ne croyait-il pas faire beaucoup d'honneur à Raphaël et à Michel-Ange en les appelant ces Mignards de leur âge ?

Revenons à Paris et au xv siècle.

Ce n'était pas alors seulement une belle ville ; c'était une ville homogène, un produit architectural et historique du moyen âge, une chronique de pierre. C'était une cité formée de deux couches seulement, la couche romane et la couche gothique, car la couche romaine avait disparu depuis longtemps, excepté aux Thermes de Julien, où elle perçait encore la croûte épaisse du moyen âge. Quant à la couche celtique, on n'en trouvait même plus d'échantillons en creusant des puits.

Cinquante ans plus tard, lorsque la Renaissance vint mêler à cette unité si sévère et pourtant si variée le luxe éblouissant de ses fantaisies et de ses systèmes, ses débauches de pleins cintres romains, de colonnes grecques et de surbaissements gothiques, sa sculpture si tendre et si idéale, son goût si particulier d'arabesques et d'acanthes, son paganisme architectural contemporain de Luther, Paris fut peut-être plus beau encore, quoique moins harmonieux à l'œil et à la pensée. Mais ce splendide moment dura peu, la Renaissance ne fut pas impartiale ; elle ne se contenta pas d'édifier, elle voulut jeter bas : il est vrai qu'elle avait besoin de place. Aussi le Paris gothique ne fut-il complet qu'une minute. On achevait à peine Saint-Jacques de la Boucherie qu'on commençait la démolition du vieux Louvre.

Depuis, la grande ville a été se déformant de jour en jour. Le Paris gothique, sous lequel s'effaçait le Paris roman, s'est effacé à son tour : mais peut-on dire quel Paris l'a remplacé ?

Il y a le Paris de Catherine de Médicis, aux Tuileries ; le Paris de Henri II, à l'Hôtel de ville : deux édifices encore d'un grand goût ; le Paris de Henri IV, à la place Royale : façades de briques à coins de pierre et à toits d'ardoise, des maisons tricolores ; le Paris de Louis XIII, au Val-de-Grâce : une architecture écrasée et trapue, des voûtes en anse de panier, je ne sais quoi de ventru dans la colonne et de bossu dans le dôme ; le Paris de Louis XIV, aux Invalides : grand, riche, doré et froid ; le Paris de Louis XV, à Saint-Sulpice : des volutes, des nœuds de rubans, des nuages, des vermicelles et des chicorées, le tout en pierre ; le Paris de Louis XVI, au Panthéon : Saint-Pierre de Rome mal copié (l'édifice s'est tassé gauchement, ce qui n'en a pas raccommodé les lignes) ; le Paris de la République, à l'École de médecine : un pauvre goût grec et romain, qui ressemble au Colisée ou au Parthénon, comme la Constitution de l'an iii aux lois de Minos ; on l'appelle en architecture le goût messidor ; le Paris de Napoléon, à la place Vendôme : celui-là est sublime, une colonne de bronze faite avec des canons ; le Paris de la Restauration, à la Bourse : une colonnade fort blanche supportant une frise fort lisse ; le tout est carré et a coûté vingt millions.

Àchacun de ces monuments caractéristiques se rattache par une similitude de goût, de façon et d'attitude, une certaine quantité de maisons éparses dans divers quartiers, que l'œil du connaisseur distingue et date aisément. Quand on sait voir, on retrouve l'esprit d'un siècle et la physionomie d'un roi jusque dans un marteau de porte.

Le Paris actuel n'a donc aucune physionomie générale. C'est une collection d'échantillons de plusieurs siècles, et les plus beaux ont disparu. La capitale ne s'accroît qu'en maisons, et

quelles maisons ! Du train dont va Paris, il se renouvellera tous les cinquante ans. Aussi la signification historique de son architecture s'efface-t-elle tous les jours. Les monuments y deviennent de plus en plus rares, et il semble qu'on les voie s'engloutir peu à peu, noyés dans les maisons. Nos pères avaient un Paris de pierre ; nos fils auront un Paris de plâtre.

Quant aux monuments modernes de Paris neuf, nous nous dispenserons volontiers d'en parler. Ce n'est pas que nous ne les admirions comme il convient. La Sainte-Geneviève de M. Soufflot est certainement le plus beau gâteau de Savoie qu'on ait jamais fait en pierre. Le palais de la Légion d'honneur est aussi un morceau de pâtisserie fort distingué. Le dôme de la halle au blé est une casquette de jockey anglais sur une grande échelle. Les tours Saint-Sulpice sont deux grosses clarinettes, et c'est une forme comme une autre : le télégraphe, tortu, et grimaçant, fait un aimable accident sur leur toiture. Saint-Roch a un portail qui n'est comparable, pour la munificence, qu'à Saint-Thomas d'Aquin. Il a aussi un calvaire en ronde bosse dans une cave et un soleil de bois doré. Ce sont là des choses tout à fait merveilleuses. La lanterne du labyrinthe du Jardin des Plantes est aussi fort ingénieuse. Quant au palais de la Bourse, qui est grec par sa colonnade, romain par le plein cintre de ses portes et fenêtres, de la Renaissance par sa grande voûte surbaissée, c'est indubitablement un monument très-correct et très-pur : la preuve, c'est qu'il est couronné d'un attique comme on n'en voyait pas à Athènes, belle ligne droite gracieusement coupée çà et là par des tuyaux de poêle. Ajoutons que s'il est de règle que l'architecture d'un édifice soit adaptée à sa destination de telle façon que cette destination se dénonce d'elle-même au seul aspect de l'édifice, on ne saurait trop s'émerveiller d'un monument qui peut être indifféremment

un palais de roi, une chambre des communes, un hôtel de ville, un collège, un manège, une académie, un entrepôt, un tribunal, un musée, une caserne, un sépulcre, un temple, un théâtre. En attendant, c'est une bourse. Un monument doit en outre être approprié au climat. Celui-ci est évidemment construit exprès pour notre ciel froid et pluvieux. Il a un toit presque plat comme en Orient, ce qui fait que l'hiver, quand il neige, on balaye le toit ; et il est certain qu'un toit est fait pour être balayé. Quant à cette destination dont nous parlions tout à l'heure, il la remplit à merveille ; il est bourse en France, comme il eût été temple en Grèce. Il est vrai que l'architecte a eu assez de peine à cacher le cadran de l'horloge, qui eût détruit la pureté des belles lignes de la façade ; mais en revanche, on a cette colonnade qui circule autour du monument, et sous laquelle, dans les grands jours de solennité religieuse, peut se développer majestueusement la théorie des agents de change et des courtiers de commerce. Ce sont là sans aucun doute de très-superbes monuments. Joignons-y force belles rues, amusantes et variées, comme la rue de Rivoli, et je ne désespère pas que Paris, vu à vol de ballon, ne présente aux yeux cette richesse de lignes, cette opulence de détails, cette diversité d'aspects, ce je ne sais quoi de grandiose dans le simple et d'inattendu dans le beau, qui caractérise un damier.

Toutefois, si admirable que vous semble le Paris d'à présent, refaites le Paris du xv siècle, reconstruisez-le dans votre pensée ; regardez le jour à travers cette haie surprenante d'aiguilles, de tours et de clochers ; répandez au milieu de l'immense ville, déchirez à la pointe des îles, plissez aux arches des ponts la Seine avec ses larges flaques vertes et jaunes, plus changeante qu'une robe de serpent ; détachez nettement sur un horizon d'azur le profil gothique de ce vieux Paris. Faites-en flotter le contour dans

une brume d'hiver qui s'accroche à ses innombrables cheminées ; noyez-le dans une nuit profonde, et regardez le jeu bizarre des ténèbres et des lumières dans ce sombre labyrinthe d'édifices ; jetez-y un rayon de lune qui le dessine vaguement et fasse sortir du brouillard les grandes têtes des tours ; ou reprenez cette noire silhouette, ravivez d'ombre les mille angles aigus des flèches et des pignons, et faites-la saillir, plus dentelée qu'une mâchoire de requin, sur le ciel de cuivre du couchant. Et puis, comparez.

Et si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière ; et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin, puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos. Si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence : vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes

qui s'échappe des sonneries. Vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la crécelle et du bourdon ; vous y voyez sauter les octaves d'un clocher à l'autre ; vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée ; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille ; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissants, sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalle vous voyez passer des sons de toute forme qui viennent de la triple volée de Saint-Germain des Prés, puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'Ave-Maria, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessous, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. — Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle ; la nuit, c'est la ville qui respire : ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets d'orgue ; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout

ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries ; que cette fournaise de musique ; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds ; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre ; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

victor hugo.

Série 2 · Où va une femme qui sort

OÙ VA UNE FEMME QUI SORT

ÉNIGME

PAR LAURENT-JAN

DE LA FRANCHISE DANS SES RAPPORTS AVEC LA FEMME.

De toutes les dissimulations qui composent la sincérité de la Femme, les plus naïves sont les plus habiles. Cette vérité, vieille comme Ève, est inutile comme l'expérience. — Mais après tout, si les vérités servaient à quelque chose, rien ne les distinguerait plus des mensonges.

Quand, gracieusement blottie dans une causeuse, une jeune femme se laisse songeusement bercer par ses rêveries, et, tout en jouant du bout de ses mules mignonnes avec les bronzes de son foyer, cisèle une vengeance ou caresse un espoir, il n'est peut-être

pas impossible à un observateur intelligent, et surtout hors d'âge, de suivre sur le joli front qu'il étudie l'ombre des caprices qui le traversent. — Toute eau calme laisse ainsi deviner les cailloux de son lit ; mais vienne une faible brise, et tout disparaît. De même, au plus léger mouvement de tête pour replacer une boucle de cheveux, au plus imperceptible froncement de sourcil, voilà le livre féminin qui se ferme avant que le lecteur ait pu nettement en déchiffrer un mot.

Il peut donc être admis, à la rigueur, que les femmes ne sont pas absolument impénétrables dans la méditation. Quelques savants un peu bourgeois et très-mariés vont même jusqu'à soutenir qu'il est possible de soupçonner parfois la vérité dans leurs paroles. Par respect pour les maris, et dût en sourire la plus candide jeune fille, acceptons encore cette prétention de la vanité masculine. — Mais après, ô profonds physiologistes ! que devinez-vous jamais dans le regard de vos propres femmes ; dans ce regard perlucide qui reste calme devant le mensonge comme celui de l'aigle devant le soleil ? Que découvre votre pénétration au milieu de toutes les angéliques perfidies du geste et de la démarche ? Que peut enfin toute votre science en face de ce machiavélisme mimé qui pousse l'affectation jusqu'au naturel, et la duplicité jusqu'à la franchise ?

Rien, n'est-ce pas ? C'est qu'en effet, où commence l'action, la femme a dit à la physiologie : « Tu n'iras pas plus loin. »

Et la physiologie s'est tenue coite.

Mais aussi, quel admirable et constante sollicitude pour en arriver là ! — Jamais un mot d'abandon qui ne soit réfléchi ; jamais un sourire sans cause qui n'ait un but ; jamais un mot échappé de

l'âme qui ne vienne de la tête. — Être toujours sur le qui-vive de son cœur, et cela sans relâche, la nuit comme le jour, et dans le mariage, plus encore la nuit que le jour, quelle force et quelle constance ! Et cependant pas une femme ne préfère être vraie. Il n'est pas de petite fille qui ne trouve sur-le-champ dix façons de ne pas dire la vérité, sans toutefois mentir positivement. Or, prenez un collégien, le plus fort de sa classe, un prix d'honneur si vous voulez, proposez-lui le même sujet, et, à coup sûr, l'espoir de l'Université ne s'en tirera que par un gros mensonge bien écarlate ; et encore, le malheureux se cognera-t-il dix fois à la vérité en le balbutiant les yeux baissés.

C'est que, dès l'enfance, la femme commande à son regard et s'en joue déjà, tandis que le vieil usurier est souvent trahi par le sien. Puis, avec quelle exquise délicatesse de chatte elle étudie son geste, qu'elle saura rendre oublieux et naïf à force d'art et de grâce !

Contraint ou brutal, le geste de l'homme est toujours au contraire un misérable révélateur. Le plus grand ennemi d'un diplomate, c'est son avant-bras. — Aussi, tout grand politique en est-il réduit à se lier les mains par une habitude, soit en les emprisonnant dans ses goussets comme Talleyrand, soit en les joignant comme Louis XI, ou enfin, ce qui est plus prudent encore, en les cachant derrière le dos comme Napoléon.

Donc, reconnaissons humblement ceci : — Le geste et le regard des femmes obéissent : le geste et le regard des hommes dénoncent. — Où nous trouvons des traîtres, elles ont des esclaves. De là leur force et notre perte.

Eh bien ! non, loin de s'humilier devant cette incontestable supériorité, la même vanité masculine, se sentant acculée, prend alors ses grands airs, se rengorge et nous dit : « Ah çà, mon cher monsieur, mais nous avons Tartufe ! »

En effet, voilà notre grand hypocrite de bataille à nous autres Tartufe ! — Mais quel piteux hypocrite, bon Dieu ! — Un pauvre hère qui commence par se cacher deux actes durant, tant il a peur de se trahir ! — un fourbe rampant, honteux, mielleux, dont l'habit sombre, la voix sombre, l'œil sombre, la démarche sombre, disent de trente pas et à tout venant : Défiez-vous de moi, car je suis un grand fourbe ! — un trompeur qui ne trompe ni Elmire, ni Valère, ni Mariane, ni Dorine, ni personne enfin, sauf un niais ; — un séducteur qui prêche au lieu d'aimer, et cela près d'une femme de trente ans, et la femme de son ami encore ! — deux circonstances qui, pour le dire à sa honte, rendaient sa tentative l'alpha de la séduction ; — un plat gredin, qu'au dénoûment chacun bafoue et qu'on jette dehors. Ne voilà-t-il pas vraiment un héros dont nous devons être bien fiers ! Oh ! baissons la tête.

Maintenant, voyez Célimène : — toujours souriante, toujours charmante, toujours aimée, elle se joue de tout le monde, sans sermons, sans maximes, sans tirades, et presque sans le savoir. Dans ce contraste, Molière a été profond et vrai comme toujours. Il a dit aux hommes en leur montrant Tartufe : Voilà comme vous êtes vrais quand vous trompez ; et aux femmes en leur montrant Célimène : Voilà comme vous trompez quand vous êtes vraies.

Eh quoi ! vont s'écrier ici les hommes, en sommes-nous donc tellement réduits à la franchise, que nous ne puissions mentir un peu aussi ? — Mais, mon Dieu ! maris que vous êtes, il n'est pas

question de cela, et vous restez les maîtres de tout dire, excepté cependant de vous dire les maîtres. Il s'agit de savoir si vous êtes chaque jour victimes de la dissimulation féminine, oui ou non ; et c'est oui. Or, nier cette royauté est une faute d'autant plus grave, que tout pouvoir contesté en est plus rigoureux.

Mais que faire alors ? demandera le côté de la barbe ; faut-il nous couvrir la tête de cendres, et gémir dans notre abaissement jusqu'à la consommation des siècles et des femmes ? Non, certes ; il faut au contraire affermir tout notre cœur et rassembler tout notre courage ; mais ce cœur, nous devons le remplir d'un impitoyable dédain, mais ce courage, nous devons le dépenser en patience. Ce qu'il faut enfin, c'est que tous les hommes de sagesse, d'esprit et de science, s'unissent pour étudier lentement et sans relâche le grand mystère de la dissimulation féminine. Toutes les cartes marines et toutes les observations astronomiques n'empêchent pas, il est vrai, un vaisseau de sombrer ; mais le capitaine sait du moins où il est ; et si la côte est proche, l'équipage peut encore se sauver. — Voyez là-bas, tout là-bas, au fond de l'azur, à l'horizon, ce petit point noir qu'on dirait une mouche que le ciel se serait mise par coquetterie ; eh bien ! après avoir flairé le vent, le plus jeune matelot vous dira où ce grain tombera, et ce qu'il faut faire pour l'éviter. — Comment, un enfant peut savoir ainsi où va un nuage du ciel, et le plus savant homme de France ne peut pas deviner, au sourire, à la voix, à la toilette, où va sa femme quand elle lui dit : « Je sors ! » — C'est moins que triste et plus que bête.

Et cependant, entre tous les hiéroglyphes féminins, celui-là paraît un des plus simples à étudier.

Et cependant, où va une femme qui sort est une incessante et cruelle inquiétude qui torture tout homme à dater du jour où il s'entend dire pour la première fois en rentrant chez lui : « Madame est sortie. »

De ce moment s'éveillent en lui toutes les jalousies qui saisissent un mari au prologue de son malheur.

Jusque-là, en effet, madame était allée voir sa famille, visiter une amie, ou faire des emplettes.

Il y donc toute une déclaration d'indépendance parfaitement nette dans ce mot simple et pourtant si terrible : « Madame est sortie. »

CE QUE C'EST QU'UNE FEMME QUI SORT.

I. — Toute femme seule qui, sans s'inquiéter du soleil, de l'ombre, du temps et du chemin, va, légère et sérieuse, droit devant elle, et qui, sans avoir l'air de se hâter et sans paraître voir personne, dépasse tout le monde, est à coup sûr — une femme qui sort.

II. — Semblable aux anges qui traversent les tempêtes sans éteindre leur nimbe de feu ni mouiller leurs blanches ailes, une femme qui sort a toujours autour d'elle une auréole de beau temps.

Par le plus triste ciel, la pluie s'écarte de son front, et le pavé s'avance blanc et sec sous son pied, qui l'effleure à peine.

Quelque temps qu'il fasse, une femme qui sort arrive donc toujours où elle va — parfaitement immaculée.

Au retour, il est vrai, l'auréole a disparu ; mais ce n'est plus alors qu'une femme qui revient.

III. — Une femme se promenant avec son mari n'est jamais une femme qui sort.

Toutefois, si, parti dans l'intention d'aller se promener à droite, le mari, croyant changer d'avis, va au contraire à gauche, et rencontre un ami de fraîche date, les casuistes le considèrent comme le mari d'une femme — qui sort.

IV. — Une femme peut encore sortir avec un enfant, lorsque cet enfant ne parle pas encore, ou avec une amie, quand cette amie doit la quitter en chemin.

V. — Une femme qui a sa voiture à elle ne commence à sortir que du moment où elle en descend.

Toute femme qui, partie à pied, prend une voiture de place, est une femme qui sort du moment où elle y monte.

VI. — Avant d'arriver où elle ne veut pas être vue, une femme qui sort va toujours où elle veut qu'on la voie.

VII. — Rien ne fait distinguer la toilette d'une femme qui sort à l'instant de son départ. C'est le chapeau du jour, c'est la robe nouvelle, c'est le châle qu'on lui connaît. — Mais bientôt le châle s'allonge, le chapeau s'avance, le voile descend, les dentelles disparaissent, les bijoux se cachent, et toute la toilette se referme et s'assombrit enfin comme un papillon qui replie ses splendeurs.

VIII. — Une femme qui sort prend toujours le côté opposé à celui où elle va.

IX. — Sans jamais retourner la tête, ni lever les yeux, une femme qui sort est magnétiquement avertie dès qu'elle est suivie ou seulement reconnue. Elle retombe alors subitement de poésie en prose, comme une sylphide de théâtre quand le fil qui la faisait légère vient à se casser.

X. — Un sot salue une femme qui sort, un fat l'évite en souriant, un galant homme ne la rencontre jamais.

La simplicité des axiomes de ce décalogue démontre qu'il est aussi facile de reconnaître une femme qui sort, qu'il est difficile de savoir où elle va.

Il est vrai que beaucoup de maris se contentent de ce qu'on leur dit, au retour, de l'endroit où l'on n'a pas été ; mais cette sagesse-là ne s'acquiert qu'à la longue et de souffrance lasse.

Il est encore vrai que quelques jaloux s'abaissent jusqu'à employer l'espionnage, ce qui les couvre toujours de confusion, en leur révélant dans leurs femmes une foule de vertus discrètes, de surprises touchantes et de prévenances délicates qu'ils étaient loin de soupçonner.

Sans partager l'indifférence des uns ni les injurieuses défiances des autres, examinons froidement les ressources de notre position.

De spirituelles et ingénieuses études sur les femmes ont été faites de notre temps par des auteurs dont on doit justement admirer le talent merveilleux. Malheureusement, exécutés sans ensemble et souvent sans but sérieux, ces travaux devaient être sans résultat pour la science, comme pour le repos de l'humanité mâle. On peut faire ainsi de délicieux portraits, et bâtir de char-

mantes théories exceptionnelles, mais rien d'absolu, rien de complet, rien d'humanitaire enfin. — C'est que, comme l'a dit superbement l'autre jour un successeur de Platon, « l'Esprit est un habit, la Science est un paletot ; le premier peut ne servir qu'à son maître, mais il faut que l'autre aille à tout le monde. »

C'est donc par la science seulement qu'il nous sera peut-être donné un jour de deviner quelques-unes des énigmes actives ou parlées de ce sphinx si séduisant et si redoutable. Mais depuis que les sociétés savantes se sacrifient au bonheur du monde, jamais une seule, hélas ! n'a osé, comme Œdipe, se dévouer pour le salut de tous ; non, pas même l'Université de France, la fille aînée de nos rois ! Et pourtant, en sa qualité de vieille fille, cela devait lui aller comme une médisance. — C'est par une modeste résignation, disent les défenseurs des académies ; résignation tant que vous voudrez, mais, à ce compte-là, les huîtres aussi sont modestement résignées.

Si les hommes d'une seule génération, d'une seule ville, d'un seul quartier même, voulaient pourtant s'entendre et se confesser loyalement les uns les autres, que de soudaines clartés viendraient illuminer le brouillard où nous nous heurtons tous jalousement sans nous reconnaître ! que de câlineries inquiètes, que de joies fébriles, que de sensibleries boudeuses lues couramment à cœur ouvert !

PROPOSITION.

Supposons, par exemple, une mairie, ce qui n'exige pas une imagination ardente, et dans cette mairie un immense registre tenu en partie double, moitié par les maris de l'arrondissement, moitié par leurs amis. Sur le recto, les premiers inscriraient,

chaque jour, tous les conseils aigres-doux, toutes les gracieuses sollicitudes, tous les caprices, toutes les toilettes, et surtout les vertus subites de leurs fidèles et douces campagnes ; puis, en regard, les amis viendraient expliquer et commenter à leur tour le texte primitif. On pourrait être à la fois ami d'un côté et mari de l'autre. — Il est bien entendu que la plus inviolable discrétion serait gardée des deux parts, et que ces précieuses chroniques conjugales paraîtraient sans noms d'auteurs.

Simple comme toutes les choses sublimes, ce projet sera-t-il réalisé un jour ? Hélas ! nous l'ignorons ; mais trois fois bénis et vénérés seraient les grands cœurs qui poursuivraient une telle œuvre un lustre seulement. — Comprenez-vous cela, gens de bien ? un dictionnaire universel de tous les mots, faits et gestes de la femme, traduits en franchise et avec les étymologies, — un arsenal où chacun de vous pourrait s'armer suivant le danger et selon la nature de l'ennemi, — une encyclopédie maritale enfin, dans laquelle toutes les questions seraient ainsi traitées par demandes et réponses :

EXEMPLE :

RECTO.

Ma femme a été hier au bal d'une pruderie si ridicule, que ce pauvre B. en a été tout déconcerté.

Aux reproches que je lui en ai faits, elle m'a répondu sèchement : « Aimeriez-vous mieux souffrir de ma légèreté que de voir sourire de ma — réserve ? »

Mari C.

Ôbonheur ! mais pourquoi donc hier, Marie, m'avez-vous si cruellement brisé le cœur ?

« Mon ami, c'est parce que, comme tous les grands généraux, quand nous prévoyons une défaite, nous faisons toujours avancer la — réserve. »

Ami B.

Ainsi pour tout. — Ah ! ah ! s'exclamerait alors chaque collaborateur dans les circonstances douteuses, voyons un peu dans notre grand-livre l'explication de ceci ! Et en un instant, sans confidence et partant sans honte, notre homme aurait pour se défendre l'esprit ouvert et le cœur fermé.

Certes, il resterait peut-être bien encore, par-ci, par-là, quelques petits écueils inédits sur l'océan du mariage ; mais connaissant ses courants capricieux, ses calmes perfides, et ses brisants à fleur de coquetterie, un jeune mari pourrait éviter du moins les dangers capitaux qui menacent si sournoisement les œuvres vives de son honneur. — Est-ce donc chose possible dans notre ignorance et notre égoïsme ? — Arrêtez ce gros monsieur qui passe, le crêpe au front ; c'est un triple veuf ; un gaillard qui a fait bravement trois fois le tour du mariage. Eh bien ! consultez-le, et vous le trouverez aussi penaud qu'un voyageur qui aurait fait trois fois le tour du monde à fond de cale. — Et cela doit être ; car sa position est exactement la même. Aller sans voir, souffrir sans apprendre, et se perdre sans le savoir, tel a été son passé, et tel serait son avenir s'il osait entreprendre demain une quatrième campagne. Le malheur moins l'expérience, c'est le malheur plus le malheur. Or, voilà notre lot jusqu'à ce jour dans tout ceci.

Mais aussi, avec quelle légèreté s'embarque-t-on ! — Le ciel est si pur ce jour-là, la mer est si calme, la brise est si douce : à quoi bon prévoir l'orage ? Et d'ailleurs, est-ce qu'il peut y avoir ombre de danger sur une mer si riante ? Allons donc ! vogue le mariage et vive le plaisir ! Une vague enjôleuse vient amoureusement baiser le sable sous vos pieds et vous soulève ; on part, on est parti. — Adieu. — Avec quelle ardeur on fait son premier quart, son quart de miel ! — Toujours en grande tenue, toujours sur le pont, toujours au gouvernail, on passe radieux entre les autres voiles, comme un noble cygne au milieu de vulgaires canards. Hélas ! ces canards-là ont été cygnes comme vous un jour !...

Cependant, à la longue, le vent fraîchit un peu. On descend, puis on se dorlote tant et si bien dans le roulis de son bonheur que vos yeux se ferment. « Pour Dieu, ne dormez pas ! — Ah bah ! la mer est belle. — Mais, malheureux, le sommeil vous perd ! — Au contraire, répondez-vous, il me gagne... » Et vous dormez... Malédiction ! Au réveil, le temps menace, l'équipage boude, votre navire est en pleine dérive. Seul, sans ancre, sans boussole, que devenir ? Par hasard passe une barque. — Ho ! hé ! de la barque, ho ! hé ! — Elle accoste. Par un hasard plus grand encore, il se trouve que c'est un de vos amis qui se promenait par là. Il monte respectueusement à bord, salue plus respectueusement l'équipage, le blâme un peu, vous plaint beaucoup, vous conseille respectueusement, et de plaintes en conseils vous jette droit à la côte, toujours respectueusement. — Ne criez pas, ne tirez pas le canon d'alarme ; car des rires et des huées répondraient seuls à vos signaux de détresse, et, loin de vous secourir, chaque voile s'éloignera en disant : « C'est un mari qui sombre, laissons aller. »

Et penser que les trois quarts de ces misérables étaient comme vous hier, et que l'autre quart vous ressemblera demain !

DERNIÈRE SUPPLICATION.

Encore une fois, très-précieux, très-illustres et très-chevaleureux gens de bien, comme vous salue Rabelais, au nom de vos pères passés, de vos fils présents, et de votre esprit à venir, acceptez-vous notre proposition, et voulez-vous enfin crocheter le secret des femmes ?

— De par Dieu, oui, nous le voulons, répondez-vous, mais nous croyons que ce labeur serait mirifiquement ennuyeux.

— Voyre mais, vous dirait Panurge, qui vous hantait volontiers ; — pour des compaignons qui s'ébaudissent matutinalement : à faire lecture de politicq, et parachèvent le jour à ouïr musicque ou tragédie par semblant de liesse, ceci m'appert une paovre raison.

— Mais enfin, répliquez-vous, ne pourrions-nous donc pas étudier chacun chez soi ?

— Si c'est là votre dernier mot et votre premier courage, nous vous quittons avec le souhait de maître Alcofribas : « Restez en santé désirée, aimez vos femmes, dormez salé, buvez net, bercez vos enfants, et que Dieu vous saulve et vous guarde ! »

— Mais alors on ne saura jamais

OU VA UNE FEMME QUI SORT.

laurent-jan.

Série 3 · Clichy

CLICHY

C'est tout un monde. — Vous qui entrez, laissez entrer avec vous l'espérance ! vous êtes dans une prison d'un jour. Là, vous n'entendez ni le grincement des verrous, ni même le cri du remords. Le remords de la prison pour dettes, c'est tout au plus le regret, tout au plus le repentir. On pense à ce qu'on a perdu, à ce qu'on retrouvera bientôt, on se rappelle les jours de fête, les nuits de bal, les chansons, les festins, les belles paroles, les bons vins, le sourire agaçant, le cheval dans l'arène, la belle dame mollement, penchée sur le devant de sa loge, et qui semblait dire : Regardez-moi, j'appartiens à ce beau jeune homme ! Tels sont les joyeux records qui vous mènent à Clichy ; le char numéroté qui vous traîne est payé par votre créancier lui-même. Bah ! dites-vous, la dette est une bonne fille un peu tigresse qu'il me sera facile d'apprivoiser ! Que de fois elle m'a montré ses dents et ses griffes, et que de fois j'en suis venu à bout par un bon mot, par une promesse en l'air, par un tendre regard à la femme de mon prêteur ! La dette me saisit au corps aujourd'hui ; eh bien, à son aise ! et qu'elle fasse à sa guise ; d'ailleurs, j'ai besoin de solitude et de silence. Enfermez-moi, je le veux bien ; j'emporte, pour me consoler, mon poëme commencé, et les dettes de Fanny, ma lionne, partie, on ne sait où, avec mon dernier écu et mon dernier cheval !

Ainsi l'on arrive, presque en chantant, dans l'élégant déshabillé du matin, jusqu'à ce palais entre deux jardins, qui longe le parc de Tivoli, ombrages si chers aux vagabondes amours. Facilis descensus Averni. Et en effet, le sentier qui conduit à Clichy est

des plus faciles : doux sentier semé de fleurs, d'espérances et de folies. Allons, un peu de patience et de courage ! Vous souffrez, jeunes gens, mais pour de bonnes causes, pour de beaux yeux, pour de beaux jours, pour avoir eu, au delà de votre part légitime, votre bonne part dans les sourires des jeunes femmes, dans la mousse pétillante du vin de Champagne, dans le luxe, dans le voyage, dans les plaisirs, dans les diamants, dans le velours ; vous avez mené la vie à grandes guides, on vous demande un instant de repos, quoi de plus utile ? quoi de plus juste ? et ne trouvez-vous pas aussi quelque ennui à vous promener tous les matins à cheval, à dîner tous les jours au Rocher, à vous amuser tous les soirs au théâtre, à courir le bal toute la nuit ? De bonne foi, à ce jeu impitoyable de toutes les heures, votre vie entière se fût perdue, votre jeunesse s'évanouissait déjà ! Donc bénissez la main prévoyante qui vous arrête dans ces prodigalités insensées ; votre père lui-même, vous voyant sur cette pente glissante, n'eût pas mieux fait que de vous condamner à quelques mois de diète, de patience, de sagesse et de repos.

Les joyeux captifs ! ne les plaignez pas, ils n'ont besoin ni de vos consolations ni de votre pitié. Laissez la fantaisie les entourer de ses prévenances, laissez l'imagination changer ces cellules en boudoirs. La plupart du temps l'amitié s'arrête sur ce seuil si peu terrible ; l'amour, au contraire, qui aime les obstacles, franchit soudain ces barreaux et ces grilles ; voyez-les passer, légères comme les Grâces d'Horace au clair de la lune de mai, ces pauvres anges de la rue du Helder. Tendres cœurs ! sensibles cœurs ! elles ont ruiné, et ruiné sans remords comme sans prévoyance, ces victimes innocentes de la dette ; mais à présent que le jeune homme est en prison, les voilà qui lui reviennent plus belles que jamais et plus empressées, l'œil brillant, le sourire à la

lèvre, en robe modeste, bien chaussées, bien gantées ! Soudain chacun fait place à cette beauté qui passe ; on les traite comme des sœurs de charité qui vont visiter le grenier du pauvre. — Est-elle assez jolie ? Elle remplit l'espace des odeurs de sa chevelure, le silence, du craquement de son soulier, la longue galerie, du feu de son regard. — Où va-t-elle ? — Elle va… là ! dans cette cellule mystérieuse. — Le prisonnier la reconnaît à son pas, à son souffle, pendant que la foule des curieux s'éloigne, sur la pointe des pieds, de ce cachot plein de bonheur. — Honnête et hospitalière maison !

Mais, hélas ! ces dettes de la jeunesse sitôt faites, sitôt payées, ne sont pas seules à habiter ce Clichy de la joie et des amours. À côté de ces classes qui chantent, tel homme est là, non pas en expiation de ses folies, mais en récompense d'un rude, austère et obstiné travail. Il a lutté cruellement, il a été vaincu dans la lutte. À cette heure, il lui faut donner cinq ans de sa vie et de sa liberté pour satisfaire les rois de l'industrie et du commerce. Ah ! si ce malheureux pouvait, en échange de sa liberté, donner une once de sa chair ! — Il en offrirait une livre que sa prison ne s'ouvrirait pas. Celui-là, il faut le traiter avec respect : il est malheureux ; il a laissé dans sa pauvre maison une femme, des enfants, quelquefois un vieux père, et le voilà séparé de ces êtres si chers, privé de tout, même de travail ! À l'aspect de cet infortuné compagnon de sa captivité volontaire, plus d'un jeune imprévoyant va comprendre que la dette n'est pas seulement un jeu de couplets et de vaudeville, et qu'un homme d'honneur peut verser des larmes cruelles, même sous les verrous de Clichy.

Les oppositions et les contrastes sont la loi vivante du roman, de l'histoire, de l'étude des mœurs ; si donc vous voulez être un

moraliste aimable et nécessaire à la fois, montrez-nous les habitants de Clichy tels qu'ils sont à chaque heure de la journée ; on vient, on s'en va, on arrive ; celui-ci pleure, celui-là rit aux éclats ; soyez juste pour l'un et pour l'autre. Montrez-nous ces haillons et ces élégances, — les princes et les marchands, — la mère de famille chargée de consolations et de tendresses, et la maîtresse qui ne s'inquiète guère que du dîner d'aujourd'hui ! Surtout, dans votre galerie, gardez-vous d'oublier la cheville ouvrière de cet univers du papier timbré, le roi de ces domaines de la contrainte, — l'usurier !

Et enfin, qui que vous soyez, vous les hôtes de ces limbes éclairés qui ne sont pas le jour, qui ne sont pas la captivité pourtant, rassurez-vous : avec la patience, vous êtes sûrs d'être libres, et de rester triomphants sur les ruines de votre créance. — O homme heureux, qui désormais ne doit rien à personne, qui ne doit même pas son dîner d'hier, même pas son loyer d'aujourd'hui ! — Consolez-vous, tel jour, à telle heure, et sans que rien s'y oppose ni personne, quelqu'un viendra qui, sans vous demander billets, lettres de change, gage, caution, sans même exiger un grand merci ! payera immédiatement, rubis sur l'ongle, toutes vos dettes, le capital, les intérêts, les frais, tout ; tout, absolument tout. — Ce quelqu'un-là vous dira : Soyez libres ! Et vous voilà, joyeux, retrouvant Paris plus beau que vous ne l'avez laissé, les femmes plus jeunes, l'art renouvelé, mille joies inconnues, mille fêtes incroyables, des livres, des tableaux, des comédiennes nouvelles, cent mille choses imprévues à aimer, à admirer, à applaudir.

Le temps, c'est son nom ! ce grand homme, ce grand-père, cet oncle d'Amérique qui paye toutes les dettes de l'homme en peine,

ce bienveillant gardien de Clichy dont les mains sont pleines d'exeat, il ne faut pas trop s'y fier ; car, voyez-vous, c'est le plus abominable usurier qui soit au monde. Figurez-vous que pour vingt misérables millions de notre monnaie, il a pris à M. Ouvrard cinq années de sa vie ! — Vingt millions pour cinq ans ! Fi donc ! on n'est pas plus juif que cela. À ce prix-là, jeunes gens, si vous étiez sages, vous ne donneriez pas une heure de votre jeunesse et de votre liberté !

jules janin.

La prison pour dettes n'existe plus. Ce souvenir de barbarie n'est plus que de l'histoire, mais ces charmantes pages si sensées de Janin, aussi bien que les dessins de Gavarni, ne sauraient passer et méritaient d'être conservées.

(Note de l'éditeur.)

Série 3 · Signes pour reconnaître le Parisien

SIGNES POUR RECONNAITRE LE PARISIEN

On n'est pas Parisien par cela seul qu'on est à Paris. Ne prenez jamais pour des Parisiens les gens que vous rencontrez aux bains de mer et qui vous disent : « Paris… oh ! Paris ! — il n'est que Paris ! — mon Paris ! » etc.

On n'a tant d'enthousiasme que pour les choses qu'on espère ou qu'on regrette, — mais jamais pour celles qu'on possède.

On est Parisien comme on est spirituel, comme on est bien portant, — sans s'en apercevoir.

Le vrai Parisien n'aime pas Paris, — mais il ne peut vivre ailleurs.

Le poisson ne se réjouit pas d'être dans l'eau, — mais il meurt dès qu'il en est dehors.

Le Parisien médit souvent de Paris, — mais il ne s'en éloigne jamais pour bien longtemps.

Deux Parisiens se reconnaissent — et s'accueillent à Dieppe — comme feraient deux Français en Sibérie.

Cependant ils ne fatigueront pas les échos de leurs regrets de Paris ; — ils savent bien qu'ils y seront bientôt de retour. — Au contraire, ils admireront tout ce que vous voudrez, ils vous féliciteront de ce que vous vivez en province, ils envieront votre sort — et s'en iront.

Le Parisien voyage comme on plonge, chacun plus ou moins, selon son haleine ; mais cette haleine varie d'une demi-minute à deux minutes et demie, et ne va guère au delà.

alphonse karr.

Champ de Mars.

Série 3 · Histoire de deux hommes riches

HISTOIRE DE DEUX HOMMES RICHES

À BON MARCHÉ

PAR ALPHONSE KARR

Je connais un petit vieillard toujours proprement vêtu avec un habit noir, des manchettes bien blanches et un jabot parfaitement plissé. Jamais je ne l'ai entendu se plaindre, jamais je ne l'ai surpris a désirer quelque chose.

Il n'est, à mes yeux, qu'une chose au monde plus respectable que l'infortune, c'est le bonheur, à cause de sa sûreté et surtout de sa fragilité. — Je ne crois pas avoir jamais touché étourdiment au bonheur d'autrui, quelque petit qu'il soit, quelque étrange qu'il puisse me paraître. Il m'arrive parfois de ne pas le comprendre, ou même de penser que si je m'avisais de l'essayer, il ne me siérait pas ; mais ce ne m'a jamais été une raison de le traiter légèrement ni avec dédain ; c'est si souvent une brillante bulle de savon, que, en présence d'un bonheur quelconque, je retiens mon haleine scrupuleusement.

J'aimais beaucoup rencontrer mon petit vieillard, parce-qu'il semblait parfaitement heureux ; mais je ne m'étais jamais avisé de lui faire une question, lorsqu'un jour, je trouvai sur sa figure le premier nuage que j'y eusse vu depuis que le hasard nous avait fait nous rencontrer.

Je fus plus curieux cette fois, et je voulus savoir quelle épine s'était trouvée parmi les roses de sa vie. Il me parut qu'il n'attendait qu'une occasion pour parler de ce qui le préoccupait tristement, et il me dit :

« Je viens de chez un ancien ami, et j'ai vu des choses qui m'ont fait de la peine.

— Est-il malade ? demandai-je.

— Nullement, me répondit-il.

— A-t-il alors perdu un procès ou quelque grosse somme d'argent ?

— Moins encore, il a fait un héritage, et cet héritage l'a jeté dans la plus profonde misère. C'est l'aspect de cette misère qui m'a navré le cœur. »

Une fois entré en matière, il me conta toute l'histoire. — La voici :

« Il y a longtemps que je le connaissais, dit-il, je l'avais remarqué souvent à la petite Provence des Tuileries : à force de nous voir, nous, avions fini par nous saluer. Un jour, je lui avais demandé l'heure parce que ma montre s'était arrêtée ; le lendemain, pour reconnaître la politesse avec laquelle il m'avait répondu, je lui avais offert une prise de tabac. À quelque temps de là, nous avions fini par causer ; et enfin, nous avons déballé en grand.

« Depuis, nous nous sommes promenés ensemble pendant dix ans, nos existences se ressemblaient trop pour ne pas végéter admirablement sur le même sol et dans la même atmosphère. Il était veuf et moi j'étais garçon. J'ai onze cents et quelques francs de rente, lui en avait alors douze cents ; mais comme il demeurait auprès des Tuileries où les loyers sont chers, cette dépense absorbait le surplus de son revenu et faisait nos fortunes égales.

« Vous n'avez jamais rencontré deux hommes aussi riches et aussi heureux que nous. Quand il faisait beau, il me recevait aux Tuileries. Les Tuileries étaient son jardin. Jamais propriété ne fut plus complète et plus exempte de soucis.

« Qu'est-ce qu'avoir un jardin, si les Tuileries n'étaient pas à mon ami ?

« Il trouvait chaque matin ses allées bien ratissées, et même arrosées si la chaleur formait de la poussière. Il se promenait sous l'ombre épaisse des marronniers, ou s'y asseyait sur un marbre blanc.

« De nombreux jardiniers tenaient en bon état d'immenses corbeilles de fleurs, et remplaçaient sans cesse celles qui étaient fanées et avaient livré leurs graines au vent, quand leur saison d'éclat et de parfum était passée, par les fleurs auxquelles appartient la saison suivante ; il respirait le parfum printanier des lilas et le parfum vague et mystérieux des tilleuls. — Il avait fini par faire connaissance avec les jardiniers, et il n'était pas sans quelque influence sur la culture des parterres.

« Pour moi, j'avais le Luxembourg ; notre situation était la même dans les deux jardins, je lui ai plusieurs fois donné des graines des fleurs qu'il aimait chez moi en échange de celles qui m'avaient plu chez lui ; le jardinier qui m'en avait donné pour lui, acceptait volontiers celles que je recevais de mon ami.

« Au Luxembourg, les cygnes du bassin me connaissaient.

« Je mets moins d'importance à la familiarité qu'avait obtenue mon ami de la part des cygnes des Tuileries, parce que leur affection est plus banale, et qu'on peut sans injustice leur reprocher de distinguer tout le monde. « Je le répète, nos jardins étaient bien à nous ; la seule différence qu'on put trouver entre nous et les gens qui passent pour posséder des jardins et en être plus réellement propriétaires, c'est que nous avions chacun un des

plus beaux et des plus riches jardins de l'Europe, et que nous n'avions à payer ni jardiniers, ni embellissements, ni réparations.

« — Mon ami, me disait-il en me quittant le soir, après une promenade chez moi, vos crocus sont beaux et variés ; mais je vous invite à venir voir mes pêchers à fleurs doubles, et dans quinze jours mes lilas. — Vous me trouverez au pied de ma statue de l'enlèvement d'Orithye. »

« Une autre fois, c'était moi qui l'invitais à venir se promener sur ma terrasse du Luxembourg, où il y a de si beaux sorbiers et de si vieilles aubépines à fleurs roses.

« Quelquefois même nous avions des discussions. Il était, je dois l'avouer, un peu trop fier des belles dames en équipage qui venaient se promener dans son jardin ; il s'avisa même un jour de se targuer de ce qu'il voyait de temps en temps le roi au balcon du château. Je lui prouvai, clair comme le jour, que mes cultures étaient plus soignées, — que ses parterres étaient remplis de plantes vulgaires ; je citais pour preuve de la supériorité de mon jardin la collection de roses de Hardy, qui est sans contredit la plus riche de l'Europe. Il est vrai qu'il avait chez lui, aux Tuileries, plus de statues et des bronzes plus précieux ; mais je fais plus de cas, dans un jardin, des arbres et des fleurs, que du bronze et du marbre.

« Quand il pleuvait, nous allions voir son musée des antiques sur la place du Louvre, ou, au moment de l'exposition, les galeries où les peintres modernes soumettaient à son jugement les produits de leurs travaux.

« Quelquefois c'était moi qui l'invitais à venir visiter mes galeries du Luxembourg, et ce fut parfois encore l'origine de quelques

petits dissentiments sur la valeur respective de nos musées, ou seulement parce qu'il réglait sa montre sur son cadran de son château des Tuileries, qu'il prétendait infaillible, tandis que je voulais souvent la rectifier d'après mon cadran solaire de mon palais du Luxembourg.

« Mais il était rare que ces discussions tournassent à l'aigreur. D'ailleurs, si nos petites manies de propriétaires nous jetaient l'un et l'autre dans l'exaspération, nous avions beaucoup de propriétés communes et indivises, à propos desquelles nous n'étions exposés à aucun dissentiment de cette nature, — notre ménagerie, notre muséum et nos serres du Jardin des Plantes, par exemple.

« Je ne vous entretiendrai pas de nos liaisons avec quelques-uns des animaux que renfermait notre ménagerie, ni de l'intérêt que nous portions à la santé chancelante de la girafe ou à la grossesse d'une ourse noire.

« Nous applaudîmes de grand cœur lorsqu'on nous construisit le fameux palais des singes, et cela ne fut pas sans quelque influence sur notre manière de voir à l'endroit du ministre qui présidait alors le conseil.

« Quand on fit tant de bruit du paulownia imperialis, qui, semblable aux enfants trop spirituels, finit en grandissant par n'être qu'un catalpa, nous le connaissions depuis longtemps, et nous l'avions vu fleurir dans notre jardin des Plantes, lorsque personne en Europe ne savait encore son existence. On nous pardonnera d'avoir été un peu trop fiers de notre paulownia qui, après tout, est un arbre d'une admirable végétation tant qu'il est

jeune, et conserve pour sa décrépitude l'honneur d'être encore semblable à l'un de nos plus beaux arbres de pleine terre.

« Nous vivions ainsi depuis dix ans, lorsqu'un jour mon ami ne vint pas à un rendez-vous que je lui avais assigné dans mon allée de l'Observatoire. C'était la première fois qu'un de nous deux manquait à un rendez-vous, si ce n'est que, cinq ans auparavant, je le laissai m'attendre à sa petite Provence, parce que je m'étais quasiment donné une entorse dans mon escalier. Je ne pus attribuer son absence qu'à un accident de ce genre ou peut-être pis encore, et je me rendis chez lui. Je le trouvai en bonne santé, mais singulièrement ému. Il avait reçu le matin une lettre qui lui apprenait qu'un sien cousin venait de mourir à deux lieues de Paris, en lui laissant un peu plus de trois mille livres de rentes.

« Il m'embrassa avec effusion, et m'assura que la fortune n'aurait pas le pouvoir de le changer à l'égard de ses amis ; que je le trouverais toujours le même, etc.

« Toujours est-il, cependant, qu'il lui fallut partir pour se faire mettre en possession. — Il y a de cela quatre mois, et je n'avais plus eu de ses nouvelles. Déjà je ne pensais plus à lui qu'avec une sorte d'amertume, — et la loueuse de journaux des Tuileries m'ayant demandé de ses nouvelles, j'avais répondu avec aigreur : « Je ne sais… Il a fait fortune, je ne le vois plus. »

« Lorsque, avant-hier, j'ai reçu une lettre de lui.

« Cette lettre, la voici : « Mon cher et ancien ami,

« J'aime à croire que vous n'avez attribué mon silence ni à l'indifférence ni à l'oubli, — moins encore à l'accroissement de

ma fortune. Beaucoup de soins divers ont occupé tous mes loisirs depuis notre dernière entrevue.

« D'abord, j'ai décidé que je me fixerais ici, dans ma maison. J'ai dû y faire quelques réparations et quelques changements.

« De même que je ne pense pas que vous ayez conçu une mauvaise opinion de moi, — je me plais à vous penser toujours tel que je vous ai connu ; s'il serait sot de ma part de vous méconnaître parce que je suis devenu si riche, il ne serait guère mieux de la vôtre de me négliger à l'avenir pour cette même raison, ce serait gâter mon bonheur, et vous ne le voudrez pas.

« Je vous attends donc demain à déjeuner chez moi.

« Votre ami. »

« C'est un vilain animal que l'homme. — Je me sentis un peu envieux, et je cherchai dans la lettre de mon vieil ami quelque phrase malsonnante, — quelque signe de vanité qui me permît de me fâcher. — Je ne trouvai rien, et je me suis mis en route ce matin.

« Mon ami demeure dans un petit bourg sale et mal bâti. Sa maison, que l'on ne tarda pas à m'enseigner, est petite, blanche, avec des volets verts. On y entre par une porte étroite qui fut loin de me faire l'impression que me causait la grille de son ancien jardin des Tuileries.

— J'eus, dès l'abord, le pressentiment que mon ami s'était ruiné en croyant faire fortune.

« Il me reçut on ne peut mieux ; — mais tout ce que je vis, joint à sa bonne réception, ne tarda pas à changer en un senti-

ment de pitié l'envie avec laquelle je m'étais mis en route.

« Je n'oublierai jamais la fierté avec laquelle il me fit faire le tour d'un jardin qui tiendrait à l'aise dans un de ses carrés de fleurs des Tuileries. Quelques baguettes par-ci par-là, quelques manches à balai qu'il appelle des arbres, auraient bien besoin d'un peu d'ombre loin d'en avoir à donner. — Au milieu du jardin, un grand tonneau enfoui en terre s'appelle le bassin. Il était a moitié rempli d'une eau verte et croupie, parce qu'on n'en apporte que tous les deux jours, et le tonneau fuit un peu.

« Jamais vous n'imagineriez quelle joie il ressent d'avoir changé contre cette futaille les grands bassins de marbre des Tuileries ; sans compter que ladite futaille lui donne toutes sortes de soucis quand le soleil la dessèche et en disjoint les cercles, tandis que l'on curait ou réparait autrefois ses bassins de marbre blanc sans qu'il eût à s'en préoccuper le moins du monde.

« Quelle secrète joie y a-t-il donc dans la propriété ?

« Pour mon ami, avoir ce jardin avec ses manches à balai, c'est ne plus avoir les grands marronniers des Tuileries. Posséder ce carré entouré de murs blancs jusqu'à aveugler, c'est être exilé de tout le reste de la terre, de tous les beaux pays, de tous les beaux paysages.

« Dans la maison, il m'a montré trois ou quatre mauvaises croûtes dont il a décoré son salon. — Il lui fallait hériter et devenir riche pour être condamné à ne plus voir que ces affreux badigeonnages : quand il était pauvre, il regardait les plus belles peintures de tous les pays et de tous les maîtres, entassées dans nos musées.

« Je suis revenu triste, et j'ai voulu revoir son ancien jardin, celui qu'il est heureux d'avoir quitté. — Il m'a pris de suite une grande frayeur : c'est de devenir riche aussi par hasard, à mon tour, — c'est de devenir propriétaire, c'est de perdre mon beau jardin du Luxembourg, c'est d'être forcé de vivre dans quelque carré entouré de murs, et, qui pis est, d'en être heureux, d'en être fier.

« J'ai passé en revue tous mes parents, et surtout ceux qui sont riches, et, entre ceux-là, ceux dont je dois hériter.

« Il n'y en a qu'un qui m'inquiète : — il est parti pour l'Amérique il y a vingt ans, et, depuis, on n'en a plus entendu parler. Si j'entendais sonner chez moi, je frémirais d'apprendre qu'il est mort millionnaire et que je suis son héritier. J'ai vu une lettre que nous reçûmes deux mois après son départ, il y a vingt ans bientôt ; cette lettre nous disait que plusieurs navires avaient péri, corps et biens, dans un coup de vent. Le navire qui portait mon oncle était du nombre ; mais comme on n'a pas revu la chaloupe, on pensait qu'une partie de l'équipage avait au moins tenté de se sauver.

« Pourvu que mon oncle ne se soit pas sauvé ! »

alphonse karr.

Série 4 · Pantalons et corsets

PANTALONS ET CORSETS

Au temps des culottes courtes, certains hommes cagneux ou rachitiques imaginèrent un jour qu'il serait très-important pour eux de trouver un moyen de cacher leurs jambes.

Mais les cacher, tandis que les hommes bien faits continueraient à montrer les leurs, cela ne les eût avancés à rien. Sous prétexte de mode, ils amenèrent tout le monde à quitter la culotte courte pour le pantalon.

Les premières femmes qui portèrent des corsets étaient nécessairement des femmes déjetées, contrefaites ou minées par le temps. Cela remettait certaines choses à leur place, et en suppléait quelques autres.

Mais le fin fut d'amener à mettre ces cilices les femmes qui n'en avaient pas besoin, et de déclarer inconvenantes les tentatives de celles qui refusent de s'y soumettre, et qui, au bout de quelque temps, ne peuvent plus en réalité les quitter.

Cela était aussi difficile à amener que si l'on avait publié la chose en ces termes : « De par la mode, les femmes qui ne sont ni bossues ni contrefaites cesseront de manifester cet avantage, et s'arrangeront de manière à ressembler entièrement à celles qui le sont.

« Les hommes qui ont la jambe bien faite feront semblant d'être crochus, cagneux et bancals, pour ne pas humilier plus longtemps la majorité de la nation. »

Mais j'ai beau prêcher, le genre humain a de tout temps été mené par les sots et par les bossus ; il en sera de même jusqu'à la consommation des siècles, ce qui est évident, surtout aujourd'hui que l'on a inventé le gouvernement des majorités.

Série 3 · Les arbres du Luxembourg

LES ARBRES DU LUXEMBOURG

PAR VICTOR DE LAPRADE

Encore un vol fait au printemps,
Un nid qu'on ôte à la pensée !
Du livre cher à nos vingt ans
Encore une page effacée !
Tombez avec nos dieux proscrits,
Avec notre histoire en décombres ;
Allez rejoindre, arbres chéris,
Les rêves éclos sous vos ombres !
Allez où vont nos libertés,
Allez où va notre jeunesse !
Des grands souvenirs dévastés
Que pas une fleur ne renaisse !
Tombez sous le fatal niveau
Qui fait ployer hommes et choses,
L'altière cité de l'oiseau
Et le front superbe des roses.
Ce jardin, il était à vous,
Penseurs, amoureux et poëtes !
Jeunes sages et jeunes fous,
C'est là que vous aviez vos fêtes.
Dans ce labyrinthe charmant,
Loin des bruits de la multitude,

Sans troubler son recueillement
Le plaisir coudoyait l'étude.
Ils s'ébattaient, là, par milliers,
Les fils sur les pas des ancêtres,
Maîtres se faisant écoliers,
Écoliers qui seront des maîtres.
Qui de nous en tes frais détours,
Verte et discrète pépinière,
N'a conduit ses graves discours
Ou son idylle printanière ?
Autour de ces ruches à miel,
Pauvres abeilles qu'on supprime,
Vous alliez cueillir en plein ciel,
L'une un baiser, l'autre une rime.
Dès qu'avril glissait un rayon,
Tous venaient, joyeux ou sévères,
Roulant sous leurs doigts le crayon
Ou le bouquet de primevères.
Là, sans craindre un passant moqueur,
À l'air libre on se sentait vivre ;
On feuilletait un jeune cœur,
On s'absorbait dans un vieux livre.
Qu'ils ont entendu, ces-buissons,
De franches voix — souvent les mêmes —
Fredonner toutes les chansons
Et discuter tous les problèmes !
Laissez cette terre à l'esprit,
Ce sol aux divins labourages !
Quel grand livre ne fut écrit
Ou commenté sous ces ombrages ?

Dans ce champ qu'on veut lui ravir
La muse, au moins, était chez elle ;
Nous venions là pour mieux ouïr
Ou parler sa langue immortelle.

Nous avons tous, jeunes et vieux,
Oubliant les rapides heures,
Du libre écho de ces beaux lieux
Appris nos leçons les meilleures.
Mille essaims, partis tous les ans,
Chargés du miel de la science,
Allaient, joyeux et bienfaisants,
Peupler, d'ici, toute la France.
Nous tous au vieux quartier latin,
Fils de la ferme ou des tourelles,
Nous retrouvions là, le matin,
L'odeur des forêts maternelles.
Et, plus tard, chacun à son tour,
Quand viennent les soucis de l'âge,
Rêve aux arbres du Luxembourg
Sous le Sully de son village.
N'y touchez pas ! ils sont sacrés
Ces rameaux, ces fleurs qu'on outrage !
Gardons ces arbres vénérés ;
Nos fils ont droit à leur ombrage.
Il est à nous, le vieux jardin,
Nous l'avons payé de nos veilles.
Frelons, cherchez d'autre butin,
Laissez ce parterre aux abeilles !
Pour cet asile humble et caché,
Pour ce seul coin d'ombre fleurie,

Que Paris, ce bruyant marché,
Laisse encore à la rêverie,
Pour ce peu de place au soleil
Que l'âme a dans la ville entière,
Combien de penseurs en éveil
Nous rendaient à flots la lumière !
Laissez ce paisible atelier
A la jeunesse, à l'espérance :
C'est là qu'un démon familier
Parle au cœur même de la France.
Respectez le sentier couvert
Où se passent leurs tête-à-têtes :
Laissez cette ombre et ce désert
A ceux qui seront les prophètes.
Peut-être, en frappant ces rameaux,
Croit-on, sous des haches impies,
Abattre, avec ces nids d'oiseaux,
Le nid des saintes utopies ;
Et, comme on fait du rossignol,
Veut-on, sous d'inflexibles mailles,
Enlacer l'esprit dans son vol
Pour l'étouffer sous des murailles ?...
Arbre et fleur tomberaient en vain,
L'hôte survivrait au bocage ;
Rien n'arrête l'oiseau divin :
D'un coup d'aile il brise la cage.
Laissez aux songeurs inspirés
Ce large ciel où l'éclair passe ;
Que l'aspect des balcons dorés
Ne borne pas ce libre espace !

Laissez-nous ces rameaux épais,
Ce colloque avec la nature,
Où l'on s'imprègne de là paix,
Où la rêverie est plus pure ;
Où, pendant nos rares soleils,
Aux discordes fermant la lice,
Le peuple a des fleurs pour conseils
Et la lumière pour complice.

victor de laprade.

Série 3 · Aux oiseaux de la Pépinière

AUX OISEAUX DE LA PÉPINIÈRE.

Voici le temps du renouveau
Où l'œuvre en fleur jaillit du rêve,
Où le vieux jardin est plus beau,
Où Dieu prodigue à tout la séve.
À l'ombre des bois plus épais
L'âme est de lumière imprégnée ;
Ces rameaux implorent la paix…
Et l'homme affile sa cognée.
Quittez vos nids de la saison,
Fuyez, oiseaux, ces branches frêles ;
Un espoir brille à l'horizon…
Ouvrez vos ailes !
On respire de toute part
La verte odeur de la jeunesse ;
Le sol fermente et, tôt ou tard,

Il faut qu'un jardin vous renaisse.
Partout, narguant les bûcherons,
Se dressent les forêts hardies,
Et, des hêtres aux liserons,
Feuilles et fleurs sont reverdies.
Vous aurez encor des printemps,
Oiseaux, et des amours fidèles
Sur de vieux chênes de cent ans…
Ouvrez vos ailes !
J'en sais un, sur le sol gaulois,
Immortel malgré ses blessures,
Et qui garde, en dépit des rois,
Son ombrage aux races futures.
Arrosé du sang des aïeux,
Il a grandi la tête haute ;
Volez au chêne, oiseaux joyeux,
Loin de ces lilas qu'on vous ôte.

Vaillants oiseaux, volez encor
À travers les vents et les grêles !
Pour l'atteindre il faut un essor…
Ouvrez vos ailes !

victor de laprade.

Série 3 · Le nouveau jardin du Luxembourg

LE NOUVEAU JARDIN DU LUXEMBOURG

Le sacrilège est consommé !
Cherche, ô muse, un nouvel asile ;
En frappant ce sol bien-aimé,
C'est toi, c'est l'esprit qu'on exile.
Au lieu de ce vague horizon
Tout vert de lierre et de charmilles,
Le voilà fermé sous des grilles,
Le vieux jardin mis en prison.
Adieu l'école buissonnière
Où tout un siècle avait rêvé !
Sur tes printemps, ô Pépinière,
On jette un linceul de pavé.
À ces branches qu'on t'a laissées
Nul ne cueillera plus de fruit ;
Car la fleur des fines pensées
Meurt de la poussière et du bruit.
Au lieu des treilles abattues,
Du frais verger sans ornement,
On prodiguera vainement
Les boulingrins et les statues :
Nous verrons sur le sable fin
Traîner le velours et la soie…
Ah ! notre vieux quartier latin,
Voici le luxe, adieu la joie !
Adieu le sentier des amours
Piétiné par la multitude ;
Roulez, chars, canons et tambours.
Plus de silence, adieu l'étude !
Autour du jardin replanté
Le boulevard règne et gouverne :

Le rossignol se sent guetté
Des fenêtres d'une caserne.
La foule encor sous les lilas
Tourbillonne autour des corbeilles ;
Mais nous n'entendrons plus, hélas !
Ni les songeurs ni les abeilles.
Où fredonnaient les beaux esprits
Mugiront de lourdes fanfares !
Ce n'est plus là notre Paris,
On l'a refait pour les barbares !
Chaque jour un nouveau décor
Naît de la pierre obéissante :
Les murs se font de marbre et d'or,
Mais l'âme est à jamais absente.
Du passé qu'il ne reste rien !
Que, dans la cité des ancêtres,
L'étranger seul soit citoyen ;
Les mieux payants seront nos maîtres !
Vieille idole du souvenir,
Tombe sous les marteaux profanes !
Ces palais neufs vont se garnir
De boyards et de courtisanes.
Mille essaims de riches pervers
S'ébattront dans nôtre héritage…
Et les sots de tout l'univers
Viendront saluer votre ouvrage.

victor de laprade.

Série 3 · Pourquoi

POURQUOI

Pourquoi, souvent, ceux qui parlaient le plus haut à Paris se taisent-ils tout à coup ?

Le ruisseau voisin, dont le murmure m'importunait, se tait depuis qu'aucun obstacle n'embarrasse son lit ; sur les rouages du moulin qu'il fait mouvoir, un peu d'huile fut à propos versée, et j'ai cessé d'entendre le bruit strident qui blessait mon oreille.

Le silence a donc une cause, mais elle est quelquefois difficile à découvrir.

J'ai vu des hommes, adversaires bruyants de certains ministres, blâmer bien haut leur système, déclamer contre les abus, flétrir de honteuses faveurs, dénoncer des marchés scandaleux, condamner des manœuvres corruptrices, et j'avais pour ces hommes une haute estime. Quelques mois après, rien n'était changé, si ce n'est leur conduite : le mal était le même, mais ils ne le voyaient plus, ils ne voulaient plus le voir.

Quel prodige opéra cette métamorphose ? Quel enchanteur ferma tout à coup tant de bouches menaçantes ?

Je m'adressais cette question, qui pour moi resta longtemps insoluble. Le hasard, auquel sont dues presque toutes les découvertes, m'a donné, je crois, le mot de l'énigme ; de même que les médecins physiologistes découvrent dans les entrailles des animaux les mystères de la vie humaine, de même dans les actions d'un chien j'ai trouvé l'explication du fait qui m'avait tant surpris.

UN CHIEN À LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE

FABLE.

Dans le comité littéraire
Où brillent nos talents divers,
Nous lisions, comme à l'ordinaire,

De la prose admirable et d'admirables vers ;

Dans le comité littéraire
Une approbation muette,
Donnée à charge de retour,
Venait caresser tour à tour
Et l'orateur et le poëte.

Tout à coup un long aboîment
À la porte se fait entendre :
C'était dans le plus beau moment !
Force fut au lecteur d'attendre.
Attendre est cruel pour l'auteur,
Quand il croit charmer l'assistance ;

Et souvent plus cruel, hélas ! pour l'auditeur,

S'il faut que l'auteur recommence.

Le maître cependant sort, gronde et bat son chien.

Le chien aboyait de plus belle ;
Menace et coups n'y faisaient rien.

« Quel parti prendre ? Ouvrons-lui ; son tapage

Dans la salle ne peut nous troubler davantage. »

Il entre donc. À peine admis
Auprès de son maître en colère,
Médor, sur son derrière assis,

Se tait, semble écouter, grave comme un confrère.

Combien de gens vous rencontrez
Qui se font ouvrir de la sorte :

Grands aboyeurs tant qu'ils sont à la porte,

Et muets dès qu'ils sont entrés !

s. lavalette.

Série 2 · Paris avant le déluge

LE DIABLE À PARIS

Palæotherium (petit). Palæotherium

PARIS AVANT LE DÉLUGE

par théophile lavallée

En regardant du haut des collines qui dominent Paris ce gouffre brumeux de plâtre et de pierre, ce monstre dans lequel respirent un million de créatures, cette ruche gigantesque d'où part un bourdonnement indéfinissable de joie et de douleur, qui n'a songé à effacer par la pensée toutes ces existences, tous ces monuments, toutes ces merveilles de l'industrie humaine, pour demander à ce sol tant remué depuis des siècles ce qu'était Paris,

non pas avant nos révolutions d'hier, non pas même avant qu'un fils de Noé fût venu peupler la Gaule, mais avant les six mille ans qui composent l'histoire de l'espèce humaine, chétive éternité au delà de laquelle nous ne voyons plus rien ? A-t-il suffi, pour que la grande ville naquît, pour qu'elle devînt ce qu'elle est aujourd'hui, des frayeurs d'un pauvre Gaulois qui vint chercher un abri dans l'île de la Cité, ou du caprice d'un roitelet barbare qui s'avisa d'y établir son rustique palais ? Quels événements ont disposé ce sol, élevé ces collines, fait couler ce fleuve, entassé ces mines inépuisables de chaux, de grès, de sable, d'argile, berceau matériel de Paris ? Si les traces presque effacées de l'origine de notre nation excitent en nous tant d'intérêt, quel charme n'y aurait-il pas à chercher, dans les ténèbres de l'enfance de la terre, les traces des révolutions qui ont préparé l'existence de Paris, révolutions autrement terribles que nos tempêtes dans une goutte d'eau, qui cent fois ont changé la surface du globe et enseveli dans ses entrailles des millions d'êtres dont les races mêmes n'existent plus, révolutions dont nous foulons aux pieds, tous les jours, les mystérieux témoignages ? Le génie de Cuvier l'a essayé : descendons, à sa lumière, dans les terrains sur lesquels s'élève Paris en nous enfonçant dans l'abîme des temps, nous trouverons peut-être l'explication physique des destinées de cette ville providentielle ; nous trouverons peut-être dans les calamités des âges qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre le présage des félicités dont nous jouissons dans notre âge d'or, en l'an de grâce où nous avons le bonheur de vivre nous trouverons peut-être dans les habitudes des êtres qui sont venus avant nous les preuves que toutes les grandes choses que nous avons faites (y compris le système représentatif) ont été préparées de toute éternité dans les arcanes de la création, et qu'il n'a pas fallu moins de cinquante

déluges, moins de quelques milliards d'années pour faire éclore de telles merveilles. Notre sol, avant de devenir le centre de la civilisation, la patrie des arts, le paradis des journalistes et des chanteurs, a dû subir de continuelles transformations ; il n'est, pour ainsi dire, formé que des débris d'une infinité de créatures qui sont venues là, comme nous, vivre, souffrir et mourir ; les pierres de nos édifices, les marbres de nos salons, les vases même de nos festins, ne nous ont été donnés qu'au prix de tortures qui resteront à jamais inconnues. Pour qu'il nous fût possible de danser dans ces palais, de nous pavaner dans ces promenades, d'intriguer ici, de ramper là, que de bouleversements a subis notre sol, que de ruines, quelle perpétuelle destruction ! Le moindre progrès a été payé par des milliers de morts, et notre planète, avant de pousser cet immense, cet universel cri de joie qu'on entend aujourd'hui, n'a exhalé, depuis son origine, qu'un long cri de douleur.

Si l'on en croit les calculs, et plus encore les hypothèses des savants, la terre, à l'époque où elle fut lancée dans l'espace, aurait été incandescente comme le soleil ; elle se serait ensuite, et peu à peu, refroidie, de façon que sa croûte extérieure pût devenir solide et successivement habitable pour des créatures de diverses espèces ; mais ce n'aurait été qu'à travers les révolutions physiques qui ont été formulées si poétiquement par Moïse, dans les sept jours ou époques géogoniques de la création. Dans ces révolutions, le globe, dont les matières intérieures étaient toujours bouillonnantes, aurait, en se boursouflant dans certaines parties, en s'affaissant dans d'autres parties, bouleversé sa croûte superficielle dans sa structure et ses substances, fait varier la nature et la position de sa surface, déplacé à chaque fois la masse des eaux, inondant ce qui était terre habitable mettant à sec ce qui était le

fond des mers, détruisant les espèces créées pour leur en faire succéder de nouvelles.

La plus ancienne de ces révolutions, celle peut-être qui a donné naissance à la terre elle-même, a mis à découvert des masses de roches granitiques qui semblent les antiques fondements et comme la charpente entière du globe. On ne saurait imaginer l'aspect que pouvait avoir, à une époque si reculée, le terrain où est situé Paris, alors que la terre semblait une immense mer d'eau bouillante où apparaissaient de loin en loin des écueils brûlants de granit, de grès, de porphyre, et dans laquelle s'ouvraient des milliers de volcans ayant des cratères de plusieurs lieues de diamètre. Peut-être le terrain de Paris était-il un de ces récifs de granit peut-être les éléments de cette roche se trouvaient-ils à l'état de cristal, ou bien, modifiés par des oxydes métalliques, à l'état de rubis, l'améthyste, de saphir, de topaze ; et alors Paris aurait apparu sur le globe naissant, comme une énorme pierre précieuse, bijou de la création, éclatante de mille feux, riche de mille couleurs. Peut-être encore ce terrain était-il un de ces effroyables volcans dont nous venons de parler ; et des colonnes gigantesques de matières en fusion auraient été lancées du même foyer d'où sont parties depuis tant de paroles qui ont incendié le monde.

Quoi qu'il en soit, ni dans ces mers, ni sur ces écueils, aucun être organisé n'existait alors, aucun n'aurait pu exister sur ce sol embrasé, dans ces eaux brûlantes, dans ces torrents de vapeurs étouffantes ou d'acide carbonique qui remplissaient l'atmosphère, quand les cataractes du ciel vomissaient des pluies effroyables d'eau, de soufre, de silice, de potassium, enfin de toutes les matières liquéfiées qui ont formé les roches primitives. Le so-

leil éclairait un monde échappé à peine des fournaises de la création, un soleil lui-même fumant, bouillonnant, noir, chauve, informe, désert, où il n'y avait pas le plus mince coquillage, le plus chétif brin de mousse pour célébrer la gloire du Créateur, où rien n'annonçait encore ce séjour de l'homme où, selon Milton, deux êtres

Imparadis'd in one another's arms
The happier Eden shall enjoy their fill
Of bliss on bliss…

Après quelques milliers d'années, la température de la terre se trouva abaissée, la disposition des eaux changée, et les volcans diminués de nombre et de largeur ne formaient plus au globe que des ceintures de feux. La surface terrestre cessant de bouillonner, la mer avait, à plusieurs reprises, déposé dans les immenses vallées, dans les profondes cavités, du granit primitif, des terrains nouveaux dont la nature et la position changèrent plusieurs fois, et qu'on a appelés terrains de transition. Après eux apparurent deux grandes îles formées de calcaire, de grès, de marbre, d'ardoise, de serpentine, luisantes, onctueuses, noirâtres, dont les cavités étaient remplies par des marais ou des tourbières. Dans ces îles encore à demi brûlantes et noyées dans les vapeurs, avec une atmosphère encore chargée d'eau et d'acide carbonique, « la nature organisante, dit Cuvier, commença à disputer l'empire à la première nature, à la nature morte et purement minérale » et dans les terrains dont ces îles étaient formées, nous pouvons reconnaître l'existence d'êtres organiques, soit par des empreintes, soit par des pétrifications, soit par des débris qui ont conservé leur état naturel. Ces êtres ne pouvaient vivre que dans la mer ou sur ses rivages d'un côté, c'étaient des mollusques, dont les co-

quilles innombrables semblent, par les élégances et les caprices de leurs formes, des jeux infinis d'une imagination inépuisable, des polypiers, dont les nervures inextricables ressemblent aux guipures les plus fines, aux dentelles les plus délicates ; d'un autre côté, c'étaient des végétaux aussi simples dans leur structure que prodigieux dans leurs dimensions, car ils se nourrissaient, se gorgeaient de l'acide carbonique dont l'atmosphère était saturée, épurant ainsi cette atmosphère par une mystérieuse combinaison, pour que le dernier venu de la création pût un jour y respirer. Ces végétaux étaient des fougères, gigantesques, des algues et des mousses monstrueuses, des bambous, des roseaux, des bruyères de trente et quarante mètres de hauteur, végétation dont notre terre refroidie, desséchée, ne saurait nous donner une idée, même dans nos régions équatoriales, forêts primitives d'une nature jeune et luxuriante, dont les détritus entassés, suivant quarante ou cinquante couches, ont formé nos amas inépuisables de houille. Et voilà les richesses que la nature a préparées et cachées au sein du globe pour les temps où l'industrie de l'homme viendrait à changer la face de la terre ! Dans cette époque Paris resta probablement couvert par la mer, et pendant que le nord de la France, la Belgique et l'Angleterre formaient une grande île houillère, pendant que le plateau central de l'Auvergne émergeait du sein des eaux, aucune de ces îles à grands végétaux où la houille s'est déposée n'apparut dans son bassin, ou bien s'il en apparut, les catastrophes subséquentes les auront enfouies à des profondeurs où l'on n'a pu encore parvenir. Le Créateur, en entassant les masses du précieux minéral dans des terrains étrangers au sol de Paris, réservait-il à cette ville, au lieu de l'empire de l'industrie, l'empire des idées ? Était-ce un enseignement pour l'époque où l'on voudrait réduire les instincts généreux et le dé-

vouement civilisateur de ses habitants aux sollicitudes britanniques des intérêts matériels et au culte hébraïque des gros sous ?

Paris resta encore sous les eaux pendant quatre ou cinq cataclysmes qui firent varier l'étendue et les bornes de la mer où il était situé, qui amenèrent dans son sein des poissons, des lézards, des tortues, qui donnèrent à la végétation des caractères moins gigantesques et plus prononcés. Dans cette mer se déposèrent successivement des terrains où le calcaire domine, mêlé à diverses autres substances, et qui forment des assises concentriques comparables à une série de vases semblables qu'on ferait entrer les uns dans les autres. Le plus remarquable de ces terrains est le calcaire dit du Jura, qui sert aujourd'hui de support à tous les dépôts qui se sont faits après lui. À l'époque où il se forma, la mer de Paris était un grand golfe limité au sud par Poitiers et Nevers, lesquelles appartenaient à l'île du plateau central de la France, à l'est par Bâle, Metz et Dunkerque, lesquelles appartenaient à une grande île comprenant toute l'Allemagne, à l'ouest par Nantes, Saint-Malo, Bristol, Édimbourg, lesquelles appartenaient à une grande île où la Bretagne, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, étaient confondues. Londres se trouvait dans la mer, à l'entrée du golfe de Paris qu'elle semblait garder et surveiller comme par prévision de l'avenir ; mais les deux villes avaient alors même existence, même climat, mêmes citoyens. L'entente cordiale entre l'Angleterre et la France serait-elle donc un bonheur renouvelé de ces âges primitifs où il n'y avait sur notre sol que des tortues, des reptiles et autres bêtes ?

Ces bêtes étaient d'ailleurs fort curieuses et ressemblaient peu à celles qui habitent aujourd'hui le bassin de Paris ; c'étaient,

d'abord, des amas prodigieux de zoophytes, de mollusques et de crustacés dont les genres n'existent plus ; puis des poissons inconnus qui n'ont laissé pour reliques que des poches d'encre analogues à celles des sèches et d'un volume considérable. L'encre ou sépia qu'on peut tirer de ces fossiles est encore aussi bonne que celle qu'on prépare avec la sèche commune, et plus d'un lavis moderne doit son éclat au liquide laissé par un animal qui vivait il y a quelques milliers de siècles. Quel dommage qu'il n'y ait pas eu de Grandville à cette époque pour nous décrire les scènes de la vie publique et privée de ce poisson, antique et vénérable ami des arts ! Ensuite venaient des tortues ayant des carapaces de trois à quatre mètres, des serpents, des crocodiles, les lézards monstrueux, ayant dix à douze mètres de longueur, et qui ne vivaient que dans les eaux hydres voraces que l'imagination des poëtes anciens et celle des sculpteurs du moyen âge semblent avoir devinées. L'un d'eux avait un museau de dauphin, des dents de crocodile, des rames de cétacé, une queue de poisson un autre avait en outre un cou de serpent aussi long que son corps un troisième, avec une longueur de vingt-cinq mètres, possédait une queue haute et plate qui formait une large rame verticale. Enfin, avec tous ces monstres vivait un animal encore plus étrange, espèce de dragon auprès duquel pâlissent ceux des poëtes anciens : c'était le reptile volant, qui avait un grand bec d'oiseau, une gueule de crocodile, un corps de lézard, avec des ailes énormes de chauve-souris et une queue de baleine il pouvait nager, voler, ramper, se suspendre aux rochers par ses mains, s'asseoir sur ses pieds de derrière, poursuivre en l'air les insectes dont il se nourrissait et dont on trouve les débris dans son corps. Et voilà les habitants de Paris il y a quelques milliers d'années !

Reptiles, Poissons Crustacés, Mollusques antédiluviens. a. Diverses espèces d'Ichthyosaurus. b. Plésiosaurus. c. Ptérodactyles.

Qui pourrait croire que les successeurs de ces monstres aux yeux fascinateurs sont ces filles d'Ève que vous voyez glisser près de vous, avec leurs regards pleins de séductions, leurs larmes… (ne dit-on pas des larmes de crocodile ?) et qui, en lisant cette page, vont répondre à l'imagination crédule des géologues par un de leurs sourires parisiens ? Quant aux habitudes rampantes des créatures de cette époque antédiluvienne, il paraîtrait qu'il en est resté quelque chose après le déluge ; et rien n'est moins rare que les êtres actuels qui peuvent dire tour à tour comme le reptile volant

Je suis oiseau, voyez mes ailes !
Je suis souris, vivent les rats !

Après le dépôt du calcaire jurassique, une nouvelle révolution vint encore changer la disposition des mers et des terres, sans faire sortir des eaux le terrain de Paris ; c'est celle qui a déposé les immenses couches de craie qu'on trouve aujourd'hui sous notre sol et que le puits de Grenelle a eu tant de peine à traverser : craie verte, craie tuffeau, craie marneuse, craie blanche ; l'épaisseur de ces assises diverses qui peut aller jusqu'à six cents mètres atteste la longueur des périodes de tranquillité pendant lesquelles la mer de Paris, si profonde dans l'origine, se comblait successivement pour devenir habitable. Les îles d'Allemagne, d'Auvergne et d'Angleterre se trouvaient alors réunies dans un vaste continent qui s'échancrait vers Paris, par un grand golfe, dont Londres, Bruxelles Amsterdam, occupaient les extrémités septentrionales, et dont le bord méridional se trouvait à

Poitiers. Ainsi l'entente cordiale existait encore elle a duré des milliers d'années, exemple bien fait pour encourager nos hommes d'État qui ont la prétention d'égaler ce phénomène géologique.

Les habitants de cette mer et de ses nombreuses îles étaient à peu près les mêmes que ceux de l'époque précédente ; mais à eux venaient s'ajouter les lamantins de notre zone torride, les morses de nos mers glaciales, des phoques, des dauphins, des squales, ayant vingt à trente mètres de longueur avec une gueule de cinq mètres d'ouverture, lesquels faisaient une effroyable consommation des poissons-lézards. Quant à la végétation, elle se composait, outre les énormes fougères des époques antérieures, d'ifs, de pins, de palmiers elle avait encore de grandes dimensions et formait des forêts étranges, sombres, désertes, qui ne retentissaient ni du rugissement des quadrupèdes, ni du chant des oiseaux, moins encore de la voix de l'homme ; qui ne devaient jamais ombrager ses rêveries et ses amours.

Une nouvelle révolution qui bouleversa la plus grande partie du globe fit sortir des eaux de vastes continents. Le bassin de Paris fut peut-être émergé à cette époque, et il dut apparaître comme une plaine blanche, nue, brûlante, à fond inégal et bosselé, ayant des eaux douces, stagnantes, coupée de buttes plus ou moins élevées, parmi lesquelles se distinguaient déjà celles de Meudon et du mont Valérien. Mais cet état de choses dura peu ; le bassin de Paris redevint, non plus une mer, mais une sorte de lac maritime qui renfermait encore Londres et Bruxelles, lac qui a déposé dans les creux laissés par la craie le terrain dit parisien. Ce terrain se compose d'abord des dépôts de l'argile plastique ; argile onctueuse, tenace, qui prend aisément la forme qu'on lui

donne et sert à faire des porcelaines et des poteries : on y trouve des débris de palmiers et de coquilles d'eau douce. Au-dessus de l'argile sont des dépôts puissants de calcaire grossier, plus ou moins sableux, et d'où l'on peut dire que Paris est tout entier sorti, puisque c'est de là qu'on a tiré les immenses amas de la pierre avec laquelle tous nos édifices sont construits. Cette pierre renferme d'innombrables débris de coquilles avec leurs arêtes les plus délicates, leurs épines les plus saillantes, quelques-unes même avec leurs couleurs et leur éclat nacré. Chaque couche renferme des espèces différentes, tant le dépôt s'est fait par assises successives, suivant les retraits et les retours de la mer, et pendant un temps qu'on ne saurait calculer. La butte Chaumont, la butte Montmartre, les coteaux de Saint-Cloud et de Meudon ont été creusés, fouillés, évidés pour en tirer ce précieux calcaire. Nos catacombes, ces immenses galeries souterraines qui s'étendent sous les quartiers méridionaux de la capitale, ne sont que les anciennes carrières de cette même pierre. On sait que, avec notre respect ordinaire pour les morts, nous avons essayé de combler ces gouffres où peut-être un jour une moitié de la ville s'engloutira avec les ossements de nos pères : idée philosophique qui date très-judicieusement de 1785, et que notre époque utilitaire et économique pourrait envier ; mais tant de milliers de mètres cubes avaient été extraits de ces carrières, qu'avec sept ou huit millions de squelettes, matériaux de remblai, composant toute la population de Paris depuis Clovis, on n'a pu garnir les murailles des catacombes qu'avec d'élégantes guirlandes de fémurs, de jolies colonnettes de crânes, décoration d'opéra qu'il était de bon goût de visiter sous l'empire et sous la restauration, et à laquelle la mode ne peut manquer de revenir il ne faut pour cela que la re-

commandation d'un bon procès de cour d'assises, ou bien encore de quelque feuilleton monstrueux.

Au-dessus du calcaire grossier se trouve le calcaire siliceux dans lequel sont déposés des amas de silice sans coquilles avec lesquels on fait des meules de moulin. Enfin vient le gypse ou la pierre à plâtre, accompagnement précieux de la pierre à bâtir, sans lequel on peut dire que Paris n'aurait jamais existé, providence des maçons, des architectes et de tant d'autres remueurs de moellons, poussière avec laquelle nous avons bâti des statues éphémères à nos grands hommes d'un jour.

Empreintes physiologiques. a. Pas de Tortue. b. Pas de Chirotherium.

Pendant cette curieuse époque, la température était encore fort élevée le lac parisien renfermait encore des tortues, des crocodiles, des phoques, des baleines les palmiers et les pins étaient encore la végétation ordinaire ; mais les îles et les bords du lac étaient habités par des quadrupèdes nouveaux dont les genres n'existent plus, et dont on a retrouvé d'innombrables débris fossiles dans les carrières de Montmartre. Les principaux étaient le Paleotherium, dont les espèces très-nombreuses avaient depuis la taille du cheval jusqu'à celle du lièvre ; le grand Anoplotherium, qui avait la taille d'un âne avec des formes très-lourdes, et devait fréquenter les lieux marécageux pour y chercher des plantes aquatiques ; le petit Anoplothère, « léger comme la gazelle, qui devait courir rapidement autour des marais et des étangs, y paître les herbes aromatiques des terrains secs, ou brouter les pousses des arbrisseaux. »

Anoplotherium léger. Anoplotherium commun.

Avec ces herbivores si paisibles vivaient des loups très-voraces, des chiens féroces, des renards, des hyènes : on en a retrouvé quelques débris dans le sol trituré aujourd'hui par les gens de la finance, la place de la Bourse.

Oiseau fossile de Montmartre.

Avec eux vivaient encore des oiseaux de proie et des oiseaux nageurs, tels que vautours, aigles, canards, pingouins, dont il reste jusqu'aux œufs fossilisés : la science a retrouvé les débris de ces oiseaux dans beaucoup de lieux, mais plus particulièrement des premiers dans la Chaussée-d'Antin, et des seconds dans le quartier Latin et le Marais.

Quel aspect devait alors présenter le bassin de Paris ! C'était l'Océanie (moins la reine Pomaré et les vendeurs de bibles britanniques), c'était l'Océanie avec ses archipels pittoresques, ses récifs verdoyants, ses îles semblables à des corbeilles de fleurs ; c'était son climat voluptueux, ses eaux limpides et profondes, son soleil éclatant, ses palmiers, ses lauriers, ses cocotiers. Les reptiles, les baleines, les phoques jouaient dans les sables sur lesquels s'élèvent nos Tuileries ; les tortues et les huîtres humaient le soleil sur les rivages où se prélassent aujourd'hui les fauteuils de l'Institut ; d'innocents et stupides quadrupèdes faisaient entendre leurs cris discordants dans les marécages où de nos jours le palais Bourbon retentit des mâles accents de nos Démosthènes. Solitudes charmantes, déserts délicieux, terres aimées du ciel, il vous manquait l'homme avec ses passions, ses joies, ses douleurs, ses infinis désirs de perfection ; il vous manquait surtout, dirait Milton, « le plus bel être de la création, le dernier et le meilleur des ouvrages de Dieu, créature sainte et divine, pleine de grâce, d'amour et de bonté »

La révolution suivante mit à jour les terrains de Paris et de Londres, mais séparés, comme aujourd'hui, par des mers : l'alliance anglo-française cessa donc d'exister… jusqu'à nos jours. Cependant la mer revint encore plusieurs fois couvrir le sol de Paris, et y déposer des bancs de marne, des sables, des meulières qui se trouvent en amas sur toutes les hauteurs des environs, et que la nature avait tout exprès placées là pour en faire nos fortifications. Contemporain de ces terrains, se trouve, dans les carrières de Montmartre, un banc d'huitres qui ont tous les caractères des huîtres d'Ostende : ce banc est si épais, que tous les gourmands de la capitale ne pourraient l'épuiser en vingt années : hâtons-nous d'ajouter qu'il n'en reste que les coquilles.

Après les meulières viennent des masses de grès, tantôt coquillier, comme à Montmartre et à Montmorency, tantôt pur, comme à Fontainebleau. C'est avec ces grès qu'on a construit ce pavé de Paris, qui a aussi son histoire : sol du Parisien, froissé, usé, broyé par tant de pieds actifs ou nonchalants joyeux ou misérables souvent mouillé de pleurs, souvent taché de sang, quelquefois l'oreiller du pauvre ou du malheureux en goguette, quelquefois encore instrument de révolte et de combat, rempart improvisé de guerre civile ! Vieux serviteur qui date de Philippe-Auguste, qui a porté tant de générations et qui bientôt peut-être sera mis à la retraite ! Le bitume et le pavé de bois menacent de le remplacer : ils seront peut-être moins redoutables, moins révolutionnaires pour les Henri III, les Mazarin les Charles X futurs !

Squelette du Megatherium vu de face, d'après l'ouvrage de M. Buckland.

La pierre, le plâtre, la meulière, le grès, ayant été créés, les éléments, les fondements de Paris existaient, et la ville ne pouvait

tarder à naître. En effet l'étude de ces matières et des fossiles qu'elles renferment fait voir que le nombre des animaux malfaisants devient de plus en plus grand : on pressent déjà la venue de l'homme. Ces animaux étaient des rhinocéros, des hippopotames, des hyènes, des tigres, des ours, des éléphants dont les espèces n'existent plus, et dont les uns avaient une épaisse crinière, les autres des défenses recourbées par le bas. Avec eux vivait un monstre, le Megatherium, qui, avec quatre mètres de longueur sur deux de hauteur, avec une peau garnie d'une cuirasse osseuse et des griffes effroyables, était tellement conformé qu'il pouvait à peine se traîner et vivre de racines. Les baleines existaient encore dans notre pays : en 1779 on a trouvé des débris monstrueux d'un de ces animaux, mais appartenant à un genre qui n'existe plus, dans les caves d'une maison de la rue Dauphine. De nos jours, on a découvert des ossements fossiles d'éléphant et d'hippopotame dans les fouilles du canal de l'Ourcq, près du pont d'Iéna, enfin (la nature aime aussi les antithèses !) sous le sol effleuré aujourd'hui par les sylphides de l'Opéra.

Squelette du Megatherium vu de profil, d'après Cuvier. Ossements fossiles.

En négligeant plusieurs bouleversements qui ont, faiblement changé la nature et la disposition du sol de Paris, nous arrivons directement aux terrains dits d'alluvion, composés de sable, d'argile et de grès, et à l'époque desquels la surface du globe a commencé de prendre les formes et l'aspect qu'elle a de nos jours. On y trouve les mêmes animaux que dans l'époque précédente, mais mêlés à des espèces actuelles, des bœufs, des chevaux, des ânes, etc. et la température, quoique aussi élevée que celle du Sénégal, laissait croître, à côté des végétaux de la zone torride, les aunes,

les bouleaux, les noyers, les ormes de nos climats. Les fruits de cette époque, et principalement ceux de l'arbre de Noé, ont laissé quelques traces, et l'on peut croire que nos charmantes fleurs commençaient dès lors à sourire à la terre.

Néanmoins, par un contraste étrange et qui annonçait peut-être le caractère et les mœurs des futurs habitants de Paris, pendant que certaines parties de l'Europe étaient alors infestées de bêtes féroces, pendant que l'on trouve dans les terrains d'alluvion de l'Angleterre des cavernes où ces espèces ont été entassées en masses énormes, par une catastrophe aussi violente que subite ; le bassin de Paris n'avait, à cette époque, que des animaux paisibles, élégants, spirituels c'était l'intelligent castor, le léger écureuil, le singe malicieux, et une sorte de cerf qui avait un bois de cinq pieds de hauteur et de dix pieds d'envergure. Les Parisiens, comme on le voit, ne devaient pas être bien loin !

Une dernière révolution vint dénuder le sol par de vastes courants d'eau et en combler les inégalités par de puissantes masses de sable ; la Seine prit son cours actuel à travers des terrains vagues qu'elle changea bientôt en marécages ; la température devint celle de nos jours ; les animaux actuels restèrent seuls dans nos forêts, dans nos plaines sauvages ; enfin l'homme apparut, ce bouquet de la création, cette image du Créateur, cette créature « peu inférieure aux brillants esprits célestes, » dont l'entrée dans le monde fut si dignement inaugurée par l'histoire de Caïn.

Sauf le déluge, raconté par Moïse et attesté par les traditions de tous les peuples, lequel n'a été qu'un grand accident, ou, comme dit Tertullien, que la lessive du genre humain, la terre n'a plus subi de ces grandes révolutions qui ont changé l'étendue de ses mers et la disposition de ses continents mais ce n'est pas à

dire qu'elle n'en subira plus, que le repos dont elle jouit depuis quelques milliers d'années doive être éternel. Le progrès, dont on parle tant, la perfection à laquelle nous tendons, c'est peut-être quelque cataclysme qui fera disparaître notre race. Tous ces terrains dont nous avons vu s'accumuler les dépôts successifs n'ont pas donné à la croûte superficielle de notre planète plus de quatre à cinq lieues d'épaisseur, ce qui n'est qu'une pellicule pour un globe qui à plus de quinze cents lieues de rayon. La plus grande partie de la terre est donc toujours incandescente, et les éruptions volcaniques, les tremblements de terre sont là pour nous avertir que le globe n'a rien perdu de sa puissance interne, et qu'il suffit d'un de ces caprices, de quelques boursouflures, de quelques rides à sa surface, pour anéantir à jamais nos royaumes, nos cités, notre orgueil, nos discordes, et nous réduire, rois et vilains, hommes d'État et danseuses, académiciens et feuilletonistes, à l'état des anoplothères et des paléothères de Montmartre. Comme ces anciens habitants de Paris, nous vivons sur des ruines ; et il n'y a qu'une mince écorce de boue refroidie qui nous sépare du néant. Voyez-vous, quelque jour, les créatures qui succéderont à l'homme, créatures parfaites sans doute, douées de toutes les beautés, de toutes les puissances, de toutes les facultés, qui chercheront nos traces dans quelque marne irisée ou dans quelque carrière à plâtre ? Voyez-vous les Cuvier de ce temps, s'apitoyant sur les misères et les imperfections, de notre espèce, se perdant en conjectures sur nos livres, nos canons, nos machines à vapeur ? Voyez-vous un futur Élie de Beaumont faisant un cours de géologie sur nos débris fossiles, exposant le cœur de nos Parisiennes ou le crâne de nos savants aux rires sceptiques de son auditoire, ou bien discutant sur le tibia de la Taglioni ou l'humérus de M. Bugeaud ? Et maintenant, soyons fiers de notre

civilisation et de nos vaudevilles, de nos législateurs et de nos gendarmes ; contemplons-nous dans notre gloire d'électeur, de ténor, d'avocat, de dandy ; gonflons-nous de notre importance, de nos chevaux, de notre tailleur, de nos sacs d'écus, pour que nos chers successeurs, les Parisiens futurs, ces créatures bénies du ciel, qui vivront peut-être sans journaux à lire et sans garde à monter, viennent confondre nos restes avec ceux des mollusques et des crustacés, chercher nos ossements fossiles dans la houille, le grès vert ou la meulière, et faire de nos plus beaux débris des bornes pour leurs rues ou des moellons pour leurs palais !

théophile lavallée.

Les vignettes contenues dans cet article sont tirées d'un livre célèbre « l'Histoire des révolutions du globe, par A. BERTRAND. » (1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.)

Série 3 · Les animaux de Paris

LES ANIMAUX DE PARIS

« D'où viens-tu boitant, pauvre cheval gris pommelé ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— Qu'est-ce que tu me diras de Paris ?

— Ah ! je le connais bien ; j'y étais cheval d'omnibus, et je courais du matin au soir le long des boulevards. Une belle ville ! mais n'y va pas, si tu m'en crois : on y a trop de mal. Du monde qui court sans jamais s'arrêter, des voitures les unes sur les autres,

de la boue à volonté, et des coups de fouet plus qu'on n'en veut : voilà Paris. C'est un enfer. »

« D'où viens-tu roucoulant, beau pigeon ramier ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— Tu as eu bien du mal à Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? Je connais Paris mieux que personne, je suis un pigeon des Tuileries. C'est bien l'endroit le plus tranquille et le plus ravissant qu'on puisse voir. On y a l'ombre et la liberté ; des grands bois sans éperviers, ni chasseurs, et sans dénicheurs de nids. De jolis enfants qui dansent et qui rient, des dames qui se promènent avec des robes plus belles que l'arc-en-ciel, des messieurs bien polis qui s'en vont le soir pour vous laisser dormir toute votre nuit : voilà Paris. C'est un paradis. »

« D'où viens-tu bêlant, bon mouton blanc ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— On est bien heureux à Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? J'en suis encore tout tremblant, moi, pauvre mouton du Berry, qui me réjouissais tant de voir Paris. Figure-toi des hommes en veste rouge, avec de grands couteaux reluisants, et les bras tachés de sang jusqu'au coude ; des chiens énormes dont la vue seule te ferait frémir ; et de vilains crochets de fer où les animaux tués sont suspendus la tête en bas. On allait bien sûr me couper la gorge ; mais j'ai pu me sauver. Je te dis adieu : ils courent peut-être après moi. »

« D'où viens-tu gambadant, jolie levrette café au lait ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— Tu as eu bien peur à Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? Je sais Paris sur le bout du doigt : je suis une levrette de la Chaussée-d'Antin. De quoi, bon Dieu, faudrait-il avoir peur ? On y vit sur des coussins de soie et de velours. On y est caressé toute la journée par des petites mains blanches qui sont douces comme du satin. Si l'on sort, c'est en voiture, et les voitures de Paris valent les fauteuils les plus moelleux. Si l'on met pied à terre, c'est pour suivre de belles allées sablées. Toujours à manger ! Jamais rien à faire ! Qui peut donc se plaindre de Paris ? Je te dis adieu : ma chère maîtresse est peut-être inquiète de moi. »

« D'où viens-tu faisant ron, ron, gros chat fourré ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— On ne fait rien à Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? Je puis te renseigner comme pas un ; je suis le chat d'un éditeur chez qui l'on voit tout Paris. Tu peux m'en croire, on y a de quoi faire, et si les bras se reposent, la tête travaille joliment. Mais quel plaisir de pouvoir se frotter tous les jours à des gens d'esprit, à des écrivains, à des artistes dont le nom est connu partout ! Tout ce monde-là me caresse : c'est qu'aussi je suis beau, et dans ce pays-là on rend hommage à tout ce qui est beau. »

« D'où viens-tu grignotant, petite souris grise ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— On aime bien ce qui est beau à Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? Je suis du cœur de Paris, moi qui te parle ; je suis une souris de la rue des Lombards. Vraiment, on y a bien autre chose à faire, et c'est une belle viande creuse que le beau ! On y travaille tout le jour dans des magasins qui n'ont jamais eu envie d'être beaux ; mais aussi l'on s'y arrondit. Je m'en vais à la campagne : me voilà grasse pour le reste de mes jours maintenant. Je n'étais pas encore sortie de mon trou, et je viens de traverser Paris pour la première fois. Ah ! que c'est grand, mon cher enfant ! Il y aurait de quoi trotter toute sa vie, si l'on voulait tout voir. »

« D'où viens-tu planant, hirondelle aux ailes bleues ?

— Je viens de passer sur Paris, mon petit ami.

— C'est bien grand, Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? On voit bien d'en haut qu'il tient plus de place que les autres villes ; mais qu'est-ce que cela pour une hirondelle ? Il m'a fallu trois minutes pour laisser derrière moi cet amas d'hommes et de pierres. J'ai vu les Alpes ; j'ai vu la mer : voilà qui est grand ! De toutes ces maisons il n'en est pas une dont je voudrais pour bâtir mon nid, et je sais au village un petit toit rouge sous lequel on m'attend. Les moucherons dansent tout autour, et la ménagère se réjouit en me voyant arriver. Reste où tu es, mon enfant, et ne t'inquiète plus de Paris. Il ne vaut pas l'air qui nous vient droit du ciel. »

jean macé.

Série 3 · Paris et la province

PARIS ET LA PROVINCE

Si vous causez de son pays avec un Allemand qui soit en veine de confiance, il vous dira volontiers qu'une chose manque à l'Allemagne, c'est un Paris. Et beaucoup de Français, s'ils descendaient au fond de leur pensée secrète, vous confesseraient qu'il y a quelque chose de trop en France, c'est Paris.

Depuis les Girondins, il s'est fait bien des plaintes contre Paris.

« Paris mange la France et la tyrannise. Il tire à lui toutes les forces vives du pays, et dicte ses volontés à la province soumise, qui ne peut que courber la tête quand il a parlé, et reconnaître humblement, après coup, les gouvernements qu'il improvise à ses heures de caprice. »

C'est là ce que l'on entend tous les jours, et par une raison bien simple, c'est que c'est vrai.

Il est facile de concevoir qu'un pareil état de choses pèse lourdement aux vieilles cités, qui ont été autrefois des centres, et qui ne sont plus que des points perdus dans la circonférence. L'Alsace entre toutes les anciennes provinces, l'Alsace arrivée l'une des dernières, et qui se sent encore un pays à part, derrière ses montagnes, l'Alsace est tourmentée peut-être plus que toute autre par ce besoin de décentralisation qui fait en ce moment son tour de France ; besoin légitime, qui doit finir par trouver satisfaction, mais qui ne me paraît pas sur le bon chemin, quand il se traduit par des jalousies et des récriminations contre Paris.

Je voudrais essayer d'indiquer une autre voie, plus large et plus féconde.

Il n'est question, c'est entendu, que de la décentralisation intellectuelle, l'autre n'étant pas ici de notre compétence ; mais la première suffirait déjà, en attendant mieux, et si elle était une fois réalisée, le reste suivrait de lui-même, comme une conséquence obligée.

Dans l'état actuel des choses, prêcher des croisades contre Paris, c'est tout simplement conspirer contre la vie nationale, je parle de la vie de l'intelligence, puisqu'elle s'est concentrée là, et qu'on l'attaque dans sa place de refuge, c'est positivement le mot. L'Allemagne aurait demain son Paris, que Dresde, Munich, Stuttgart, Heidelberg et tant d'autres villes, grandes et petites, resteraient encore des centres intellectuels, vivant de leur vie propre, et faisant rayonner autour d'eux leur pensée. Pourquoi ? C'est qu'il y a là des hommes qui savent et qui pensent, qui parlent et qui écrivent, qui sont groupés autour d'institutions sérieuses, et qui par les associations, par les livres, par les journaux, sont en rapports continuels entre eux, d'un bout de l'Allemagne à l'autre. On ne centralise pas l'intelligence quand elle trouve à vivre partout. Que demain Paris cesse d'être ce qu'il est, que restera-t-il à la France pour tenir son rang dans le monde ? Où se réfugieront les intelligences pressées de vivre et de grandir, et d'arriver aux places d'honneur qu'on peut conquérir par le travail et le talent ?

La province se plaint que tous ses hommes de mérite s'envolent vers Paris, sitôt qu'ils sentent les ailes leur pousser. Se demande-t-elle bien pourquoi ? Quelqu'un a-t-il jamais rencontré des racoleurs envoyés par les Parisiens pour aller faire à travers les départements des razzias de leurs grands hommes ? Hélas !

s'ils osaient, les pauvres Parisiens, ils s'entoureraient plutôt d'un cordon sanitaire pour empêcher les autres d'entrer. Ils s'étouffent tous là dedans. Beaucoup y meurent de faim, et foulent triomphalement l'asphalte des boulevards d'un pied qui n'est pas toujours complètement chaussé. Ils ne veulent pourtant s'en aller à aucun prix ; et après quelques années de cette vie de misères, où le pain de chaque jour est un problème sans cesse renaissant, c'est pour eux le chemin de l'exil que celui qui les ramène devant la nappe toujours mise dans la maison qui les a vus naître. Que voulez-vous ? l'homme ne vit pas seulement de pain.

Donc ce n'est pas Paris qui est coupable de ces désertions dont la province se dit victime. Il n'appelle personne, et son hospitalité le plus souvent n'a rien d'engageant. Il serait même facile, bien loin d'être dépeuplé par lui, de lui enlever une bonne partie de ce personnel qui l'encombre, qu'on a l'air de lui envier, et dont on serait bien embarrassé présentement, s'il vous prenait au mot. Il suffirait de ne pas lui laisser le monopole de la vie intellectuelle.

On a beau dire, les éléments ne manquent nulle part. Ce sont les plus ardents qui vont à Paris, ce ne sont pas toujours les plus forts. Seulement ceux qui partent sont entraînés là-bas dans le tourbillon de l'activité générale, et ceux qui restent s'endorment la plupart du temps, faute d'occasion. Là est tout le secret de la prépondérance exorbitante de Paris, et si l'on veut la faire cesser, c'est là qu'il faut aller la combattre.

« Réveillez-vous, belle endormie, pourrait-on dire à la province ; parlez, agissez. Cela vous déplaît que la poste vous apporte vos opinions toutes faites. Eh bien ! faites-les vous-même, et renvoyez-les au besoin au maître d'école dont vous êtes lasse. Il faudra bien qu'il vous écoute quand vous aurez raison. » ;

Que la province s'affirme, et qu'elle imprime, si elle veut être lue à son tour, après avoir tant lu. Qu'elle se donne des organes à elle, ou mieux, qu'elle prenne plus au sérieux ceux qu'elle a déjà, et qu'elle les rende importants par un concours énergique et réfléchi. Qu'elle fasse aussi ses livres, et ses brochures, puisque la mode y est. Il est vrai que les auteurs n'y trouvent pas actuellement d'éditeurs, vu que les éditeurs n'y trouveraient pas d'acheteurs ; et c'est un cercle vicieux dans lequel on pourrait tourner longtemps si l'on ne prend le parti de le briser par un commencement. Mais il faut bien se persuader que c'est seulement ainsi qu'on rétablira l'équilibre, et c'est en agissant résolument sur le centre, et non en s'isolant de lui dans une hostilité jalouse dont il ne s'inquiétera jamais, parce qu'elle est impuissante. Pour décentraliser, en un mot, bien loin de restreindre les rapports avec le centre, il faut les multiplier au contraire, en les rendant actifs, de passifs qu'ils ont été jusqu'à présent. Paris restera toujours ; — à quoi bon se le dissimuler ? — le grand marché intellectuel du pays ; mais il n'y a pas que les acheteurs qui aillent à un marché, il y a aussi des vendeurs. Seulement pour vendre, il faut avoir produit.

jean macé.

Série 4 · Un monsieur qui se fait suer

UN MONSIEUR QUI SE FAIT SUER

— LE SPORT A PARIS —

Voici comment je fus initié aux mystères du sport.

Deux jours avant mon départ de Paris pour retourner dans ma province j'étais aux Variétés, lorsque vers dix heures je vis entrer dans une loge d'avant-scène trois jeunes gens qui, par le tapage qu'ils firent, attirèrent l'attention de toute la salle. Quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître dans l'un d'eux un de mes anciens camarades que j'avais perdu de vue depuis longtemps !

Comme j'étais tout près de l'avant-scène, la persistance de mes regards le frappa. Il me reconnut aussi et me fit de la main un signe amical.

Àl'entr'acte je m'approchai de l'avant-scène. Mais avant que nous eussions pu échanger dix paroles, ses amis l'appelèrent.

« Pardonne-moi, dit-il en me serrant la main, je suis obligé de partir tout de suite ; seulement je ne pars que si tu me promets de venir déjeuner demain avec moi pour que nous renouvelions connaissance. »

Je promis, il me donna sa carte et s'éloigna.

Lorsque je m'étais lié avec ce camarade à l'école de droit, il se nommait tout simplement Chopard ; sur la carte qu'il me remit je lus : Cho'Pard du Vallon. Je dois dire que cette façon d'écrire Cho'Pard à l'irlandaise m'eût procuré un moment de douce gaieté, si ce nom dans son entier, Cho'Pard du Vallon, n'eût été un de ceux que j'avais vus cités le plus souvent dans les journaux du sport. Hé ! quoi, mon ancien camarade Chopard était devenu un des plus célèbres gentlemen riders de France.

Vous pensez si je fus exact le lendemain au rendez-vous.

Àonze heures je sonnais à la porte d'un entre-sol, rue de Ponthieu. Un domestique vint m'ouvrir.

« M. Cho'Pard du Vallon ? »

Au lieu de me répondre, le domestique secoua la tête.

« Ce n'est pas ici ? »

Il pencha la tête trois fois en avant pour dire oui.

« Alors il ne peut pas recevoir ? »

Il secoua la tête pour dire non ; tout cela d'un air lugubre.

« Mais j'ai rendez-vous avec lui.

— Hélas ! monsieur, il est sous le suaire, dit-il d'une voix caverneuse.

— Ah ! mon Dieu ! » et je fis un bond comme si j'avais reçu une balle en pleine poitrine. Sous le suaire, mon pauvre Chopard que j'avais vu la veille si gai et si solide.

Quoique ce domestique ne fût guère causeur, ce que je m'expliquai très-bien, pensant à l'affliction dans laquelle un pareil coup l'avait dû jeter, je voulus l'interroger.

« Mais comment cela est-il arrivé ? Je l'ai vu hier au théâtre.

— Au dîner, monsieur, il n'y pensait pas, mais cette nuit en rentrant il me dit : « Demain je me mets sous le suaire. »

— Comment ! il se met sous le suaire ? alors c'est un suicide !

— Oui, monsieur, c'est le vrai mot, un suicide ; un homme si fort, si solide, si bien bâti, c'est un suicide. Les flanelles, les couvertures, ce n'est rien, mais le suaire ! »

Je baissai la tête.

« N'est-ce pas, monsieur, que c'est un crime ? Une fois, deux fois on en revient, mais trop souvent… »

Je le regardai avec stupéfaction.

Comment trop souvent ? Ah çà ! qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Est-ce que Chopard avait pour amusement de se faire ensevelir tous les huit jours ? Mais non, c'était la douleur qui troublait la raison de ce pauvre domestique et le rendait fou.

« Je vois bien que monsieur est un ami de M. du Vallon, dit-il, si monsieur voulait entrer et le voir. »

Je fis quelques pas en arrière ; c'est peut-être une faiblesse, mais je n'ai jamais aimé à visiter les morts, cependant dans cette circonstance je n'osai refuser. Je suivis le domestique.

Dans une antichambre sombre on respirait une étrange odeur chaude et âcre à la fois, qui vous prenait à la gorge ; les cierges sans doute qui brûlaient auprès du lit mortuaire. Pauvre garçon !

« Dites-lui bien, n'est-ce pas ? qu'il ne recommence pas, » me murmura le domestique a l'oreille.

Avant d'avoir pu me rendre compte de ces paroles insensées, la porte de la chambre s'ouvrit.

Au milieu de la pièce j'aperçus une grande enveloppe blanche ; la tête du cadavre sortait de cette enveloppe qui le serrait au cou. Chose étrange, il ne paraissait pas couché, mais assis, et cette tête, au lieu d'être décolorée, était rouge comme un homard. Chose horrible, elle remua, les lèvres s'agitèrent, et de cette bouche de fantôme sortit une voix qui disait joyeusement :

« Tiens, c'est ce brave Jumlasse ! »

Assurément, si la porte de la chambre n'avait pas été refermée, je me sauvais comme un fou.

« Me prends-tu pour un fantôme ? » continua le fantôme.

Je balbutiai quelques mots stupides.

« Je comprends ton étonnement, poursuivit du Vallon qui décidément n'était pas mort ; tu vois devant toi un homme qui se fait suer sous le suaire en caoutchouc et qui avant ce soir doit avoir perdu quelques livres de son poids.

— Comment cela ?

— Au moyen de trois lampes qui sont allumées sous cette enveloppe et qui font fondre ma graisse ; c'est simple comme le jour, seulement ce n'est pas agréable. »

Je commençai à me remettre de mon émotion. Du Vallon ne s'était pas suicidé, le domestique n'était pas fou, seulement moi j'étais un niais ; il ne fallait pas qu'on en eût trop la preuve si je ne voulais être déshonoré pour le restant de ma vie. Le hasard me faisait tomber chez une des gloires du sport, c'était une heureuse chance que je devais exploiter sans me compromettre : il fallait donc le faire causer sans causer moi-même.

« Sais-tu que c'est drôle de tomber ainsi dans les coulisses du sport ?

— Et un jour de grande représentation encore, car tu penses bien que je ne me livre pas tous les jours à cette suée violente, il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles.

— Alors tu es donc dans des circonstances de ce genre ?

— Je crois bien, je monte après-demain dans un handicap, et je ne dois peser que cinquante et un kilos ; pour un jockey c'est un poids ordinaire, mais pour un gentleman, cent deux livres c'est raide ; il faut donc que d'ici là j'arrive à ce poids, et le suaire en caoutchouc, aidé d'une médecine, peut seul faire ce miracle. Si j'avais été prévenu, je me serais entraîné régulièrement et progressivement, et j'y serais bien arrivé ; on peut très-facilement maigrir d'une livre par jour sans souffrir.

— Vraiment !

— Tu comprends que si tous les matins en me levant j'endosse les uns par-dessus les autres trois pantalons de flanelle, cinq gros gilets, si par là-dessus je mets mes vêtements ordinaires, si ainsi chargé je fais une dizaine de kilomètres au pas de course, si en rentrant je bois deux ou trois tasses de thé très-chaud, si j'observe une diète sévère, c'est-à-dire si je reste sur mon appétit, ne mangeant ni légumes, ni viande, ni pain, ne buvant ni alcool ni vin pur, je peux très-bien, en dix jours, perdre dix livres. C'est là le régime des jockeys qui veulent se mettre en état, et il n'a rien de mauvais, au lieu d'affaiblir il fortifie. Mais pour maigrir du jour au lendemain il faut autre chose, et voilà pourquoi je suis sous cet appareil comme un saint Laurent sur son gril.

— Et quand tu pèserais deux livres de plus ?

— Malheureux, tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un handicap ?

— Parfaitement, mais…

— Voyons, écoute-moi un peu et tu vas comprendre la nécessité de cette suée. Tu sais que le handicap est basé sur cette règle :

« Une once ajoutée au poids que porte un cheval se traduit par un mètre de retard sur un kilomètre. »

Je m'étais bien promis d'écouter en silence, cependant cette règle énoncée comme une vérité mathématique me fit faire un mouvement que du Vallon comprit.

« Il n'y a pas à s'étonner, fit-il, cela est certain comme deux et deux font quatre et comme l'axiome de géométrie qui nous apprend que la ligne droite est le chemin le plus court d'un point à un autre. Cela d'ailleurs a été démontré par de nombreuses expériences, c'est-à-dire que si tu prends deux chevaux de mérite exactement pareil et dans la même condition, si tu mets sur l'un cinquante-trois kilos et sur l'autre cinquante-deux kilos seulement, celui qui portera cinquante-trois kilogrammes sera de seize mètres en retard sur celui qui en portera cinquante-deux, au bout d'un kilomètre.

— Mais c'est leur donner un boulet à traîner, ou plutôt leur attacher une jambe.

— Parfaitement.

— Et alors que signifient les courses ? Je croyais qu'elles avaient pour but de signaler les meilleurs chevaux par une épreuve précise ; au moins c'était l'idée que je m'en faisais.

— Ton idée est juste en théorie ; c'est là en effet le but du Derby et du Grand prix de Paris où tous les chevaux luttent à poids égal. Seulement, si toutes les courses se faisaient ainsi, deux ou trois journées suffiraient par an ; le choix serait bien vite fait entre les bons et les mauvais ; alors, que deviendrait le spectacle, que deviendrait surtout la spéculation ? C'est pour donner satis-

faction à ces deux besoins qu'on a inventé les handicaps qui ont pour but d'égaliser par le poids les chances de tous les chevaux partants dans une course : les bons sont surchargés, les mauvais sont déchargés. Tu dois maintenant comprendre pourquoi je me fais maigrir et comment une livre de plus ou de moins de graisse sur mon corps est d'une grande importance.

— Et sur quelles bases calcule-t-on ces surcharges et ces décharges ?

— Sur la valeur reconnue ou supposée des chevaux.

— Hum ! hum ! supposée… cela n'est guère rassurant. Et qui impose ces surcharges ou ces décharges ? Il me semble que cela est aussi important que la livre de graisse dont tu parles, car enfin celui qui fixe le poids fixe d'avance la victoire ou la défaite.

— Exactement comme s'il conduisait à la main tous les chevaux du champ. Aussi est-il fort délicat d'être handicaper ; il faut connaître aussi bien la qualité des chevaux que l'honnêteté des propriétaires.

— Comment l'honnêteté ?

— J'ai un cheval, n'est-ce pas ; je sais que, sans être du premier ordre, il est assez bon ; je le fais courir deux ou trois fois au printemps en recommandant au jockey de l'arrêter, ou bien je le montre dans un mauvais état de préparation : c'est ce qu'on appelle « courir pour se retirer du poids. » D'après ces épreuves, mon cheval, pour ceux qui ne sont pas dans le secret, est un mauvais cheval, et quand je l'engage dans les handicaps d'été ou de printemps, on lui donne un poids très-léger.

— Cela s'appelle de l'habileté.

— Dans le monde du sport, c'est comme à la Bourse, on ne s'arrête pas généralement aux mots. Maintenant suppose autre chose. Le handicaper, au lieu d'être un honnête homme, est une conscience facile. Je vais le trouver et lui laisse entendre que, si mon cheval obtient un bon poids, je suis disposé à n'être pas ingrat. Mon cheval a bien couru toute l'année cependant, malgré son mérite reconnu, il obtient un poids léger et, grâce à ce poids, il gagne.

— Mais c'est une volerie.

— Encore ! Fais donc attention, gros naïf, que ce que je te mets là en supposition est souvent la réalité. Si tu vivais dans notre monde, les noms te viendraient sur les lèvres. Ainsi, tiens, l'année dernière, un de mes amis engage un de ses chevaux dans un des grands handicaps de l'Angleterre ; avant que les poids soient fixés, il envoie son jockey chez le handicaper. En arrivant à la porte de celui-ci ce jockey rencontre un autre jockey qui sortait. « Si tu vas demander un poids léger, dit celui qui sortait, je te préviens qu'il est trop tard, il m'est accordé. » L'autre, sans se décourager, entre comme s'il ne savait rien. « Mon maître, dit-il, voudrait bien obtenir un bon poids pour son cheval, et si vous pouvez le lui accorder, il vous abandonnera le montant du prix et mille livres. » Le premier jockey n'avait offert que le montant du prix, le second offrait 25 000 fr. en plus, il a eu un meilleur poids ; et en paris son maître a gagné plus de cinq cent mille francs. Je ne te dis pas que tous les jours et partout cela se passe ainsi, mais enfin cela arrive. »

J'étais stupéfait ; je ne comprenais pas parfaitement tout ce que du Vallon m'expliquait, mais il y en avait assez pour étonner un naïf comme moi.

« Tu vois donc, poursuivit du Vallon, que le handicaper peut très-bien se laisser tromper par les propriétaires trop adroits, de même qu'il peut aussi être trop adroit lui-même. Ajoute encore qu'il peut céder à toutes sortes d'autres considérations : tantôt il y a un propriétaire qui est son ami et naturellement il est disposé à le favoriser ; tantôt ce propriétaire a été malheureux toute l'année, et dans les meilleures intentions du monde, pour qu'il puisse se rattraper, on donne un poids léger à ses chevaux.

— Et si je n'accepte pas le poids imposé à mon cheval ?

— Tu le retires de la course, tu payes cent ou deux cents francs, selon le montant du forfait, et c'est fini.

— Sans réclamer ?

— Sans réclamer. Mais je t'ai invité à déjeuner, déjeunons. Je ne veux pas t'ennuyer de toutes ces histoires de courses.

— Je t'assure qu'elles me font le plus grand plaisir ; avec toi on pénètre dans les coulisses, pour nous autres provinciaux c'est toujours le grand attrait.

— Eh bien, mon bon, après déjeuner reste avec moi, si tu n'as rien de mieux à faire. J'attends plusieurs de nos amis, des gentlemen, l'entraîneur du cheval que je monte ; très-probablement aussi Maigret, le rédacteur du Turf, va venir me voir ; si tu aimes les histoires et les choses du sport, tu seras servi à souhait. Pour le moment ouvre la bouche, tantôt tu ouvriras les oreilles. »

Je n'étais pas à bout de mes étonnements avec mon ami Chopard du Vallon.

« Veux-tu sonner ? » me dit-il.

Le domestique qui m'avait introduit arriva à mon appel.

« Retirez-moi de là-dessous, dit du Vallon, et vous nous servirez le déjeuner. »

Les lampes et le suaire avaient produit de l'effet, car, lorsqu'il se leva, en moins d'une minute le parquet fut inondé de sueur ; les gouttelettes coulaient, passez-moi la comparaison, comme la graisse tombe d'un gigot dans une lèchefrite.

Il se débarrassa de son enveloppe en caoutchouc, et son domestique lui apporta un grand vase plein d'eau chaude dans laquelle nageait une éponge ; aussitôt il se fit des lotions sur tout le corps, et après qu'il eut été bien essuyé et bien frictionné avec des linges de laine, il endossa des vêtements de flanelle.

« Maintenant déjeunons, dit-il, je me sens faible. »

Franchement on l'eût été à moins.

Mais le déjeuner qu'il absorba n'était guère de nature à le réconforter ; tandis que j'avalais, avec la voracité d'un homme dont le repas est retardé de deux heures, une sole frite, quatre rognons à la brochette et trois tranches épaisses de pâté de perdreau truffé, il se contenta d'une rôtie trempée dans une tasse de thé et de quelques feuilles de cresson.

Je ne pus m'empêcher de lâcher une exclamation de surprise.

« En te regardant, dis-je, je ne peux pas comprendre comment il se trouve d'honnêtes gens pour accepter un pareil traitement et un pareil régime.

— Et la gloire ? — Il est glorieux de ne peser que le poids d'un Aztèque ?

— Non, mais d'arriver premier ; tu ne sais donc pas que Saint-Cucufa a fait la conquête de la princesse de Plush en gagnant le prix des gentlemen à Bade ?

— De quelle princesse veux-tu faire la conquête ? Il faut qu'elle ait des goûts bien éthérés pour te réduire à cet état.

— Ce n'est pas une princesse qui me tente, mais quelques billets de mille francs.

— Le cheval que tu dois monter est donc à toi ?

— Pas du tout, seulement je suis pour deux cents louis dans les paris du propriétaire ; si je gagne, il me donnera deux cents louis sur ses paris, si je perds il ne me donnera rien. C'est ainsi qu'on agit avec ceux qui ne sont pas ce qu'on appelle des professionnels, mais qui cependant sont bien aises de tirer parti de leur talent.

— Je comprends mieux cette gloire-là.

— Crois-tu que le capitaine Crosse ait abandonné l'armée anglaise pour le seul plaisir de monter tous les huit jours en Angleterre, en France ou en Belgique le cheval de celui-ci ou de celui-là ? Crois-tu que M. Steele, qui était avocat, ait renoncé à plaider devant le lord chancelier rien que pour avoir la gloire de gagner des steeple-chases et de battre Page, Holman ou Cassidy devant un public de cocottes ? Non, mon petit Jumlasse ; ils ont obéi, comme j'obéis moi-même, à des arguments plus pratiques ; que diable ! mon cher, tout le monde n'a pas le moyen de se casser le cou gratis, pour rien, pour le plaisir. »

Au moment où l'on servait le café, pour moi, bien entendu, non pour mon ami, on lui remit une carte.

« Voici Maigret, dit-il, tu vas avoir la chance de connaître un des hommes les plus étonnants de Paris ; c'est lui qui rédige dans le Turf ces articles si réjouissants sur le grand monde parisien. »

Je vis entrer un homme bellâtre et fadasse, admirablement habillé ; sa barbe noire était frisée au fer et parfumée.

« Eh bien ! Quoi de nouveau ? demanda du Vallon.

— Ah ! mon cher, c'est une désolation, une abomination, le sport se meurt, le sport est mort. Figurez-vous que voilà encore un bourgeois, un homme de rien, qui fonde une écurie de courses. Le nom de Tournaillon est-il venu jusqu'à vous ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, M. Tournaillon a fait fortune dans le commerce des cuirs. Son fils vient d'acheter tous les chevaux de steeple-chase de ce pauvre comte de Platpied. Où allons-nous ? Je puis vous demander cela à vous, mon cher monsieur du Vallon, qui, par les Cho'Pard, tenez à la meilleure noblesse d'Irlande. Il y a quelques années les nobles exercices du sport étaient le déduit exclusif de quelques privilégiés, de quelques natures d'élite qui par ce goût exquis s'élevaient au-dessus du vulgaire ; aujourd'hui voilà les gens de commerce, les gens d'affaires qui s'en mêlent, c'est une honte. Prenez un programme et voyez quels noms y sont inscrits : des maquignons, des agents de change, des marchands de moutarde. »

Pendant dix minutes M. Maigret continua sur ce ton. J'étais abasourdi. Hé quoi ! fallait-il donc avoir quatre quartiers de noblesse bien prouvés, pour avoir le droit de mettre un jockey sur le dos d'un cheval ? les propriétaires devaient-ils être de pur sang comme les bêtes ? Et moi qui avais cru jusqu'à ce jour que les courses étaient une affaire.

Enfin du Vallon l'interrompit :

« Mon cher monsieur Maigret, dit-il, j'ai un service à vous demander, un service de la plus grande importance : dans votre prochain article consacrez quelques lignes à la comtesse Gablouska.

— Ah ! monsieur !

— Oui, je sais, c'est difficile.

— Difficile, dites impossible, et vous serez au-dessous de la vérité ; je suis accablé, débordé ; il ne me reste pas de place pour les élégances de la plus pure technicité, pour les noms auxquels on rend le plus. Bien des journaux ont voulu m'imiter, mais chez eux on se galvaude, c'est chez nous seulement qu'il est séant de paraître. Je vous le demande, est-ce qu'une chronique sur les sphères élevées et aristocratiques n'est pas déplacée dans tous les journaux politiques ? Cela blesse les convenances ; ces journaux sont des clubs, des cafés ; nous, nous sommes un salon. Voilà pourquoi je suis littéralement pris d'assaut. Les d'Hozier ne donnaient que la noblesse, je donne, moi, et la noblesse et la réputation.

— C'est justement pour cela que je vous demande de donner deux lignes à M Gablouska.

— Ces étrangères sont prodigieuses ; elles viennent à Paris rien que pour voir leurs noms dans un journal, et après elles s'en retournent dans leur pays colportant partout le numéro où elles sont nommées pour faire mourir de dépit leurs rivales. Ce fameux numéro est la consolation de leur vieillesse.

— Puisque vous appréciez si bien l'importance de ce que je vous demande, vous ne me refuserez pas.

— Non assurément, car je tiens trop à compter au nombre de vos amis, mais à condition que votre comtesse se fasse habiller par Toole, — c'est un nouveau tailleur anglais que je protège, — qu'elle porte élégamment une de ses toilettes à sensation, et je lui établis une liste de performances à faire mourir d'envie toutes les Polonaises de la Pologne.

— Ça, je vous le promets.

— Alors c'est entendu. Maintenant adieu, il faut que je vous quitte ; je dois être à une heure chez la comtesse de Hauveau qui veut me montrer le costume Louis XV orné de dentelles blanches qu'elle portera demain à la grande chasse ; à deux heures il faut que je sois à l'ambassade de *** pour me faire une idée de la toilette habillée que la duchesse a inventée, une merveille ; à deux heures trois quarts chez M Heard, une austère Américaine qui tient à faire croire qu'elle est reçue par toute l'aristocratie parisienne ; à trois heures chez la baronne Rehbach pour son déguisement ; et ce soir en rentrant il faudra mettre tout cela en prose à peu près propre et plaire à toutes. Ah ! mon cher, quel métier que le mien ! »

Lorsque le rédacteur du Turf fut parti, mon ami du Vallon se remit sous le suaire ; l'enveloppe en caoutchouc fut hermétiquement close au cou, on la drapa bien, de manière que l'air frais ne pût pas pénétrer, et les lampes furent allumées.

En moins de dix minutes la tête de mon ami devint rouge comme une écrevisse, son nez fort et busqué avait l'air d'une patte de homard.

Le déjeuner m'avait mis en gaieté.

« Veux-tu que je t'arrose ? dis-je en riant.

— Oui, donne-moi une tasse de thé. »

Le liquide chaud eut pour effet d'augmenter la poussée ; comme une barre de fer qui est au feu, il passait par tous les tons du rouge, seulement c'était en sens inverse : il avait commencé par le rouge blanc, il était arrivé au rouge cerise.

En le regardant je me rappelais avoir vu de pauvres diables d'ouvriers verriers qui, pour gagner leur misérable vie, enduraient le supplice de la cuisson, tandis que ce supplice du Vallon se l'imposait de gaieté de cœur pour la gloriole d'endosser une casaque rose ou grise devant vingt ou trente mille spectateurs qui se moqueraient de lui.

Ces réflexions plus ou moins philosophiques furent troublées par un bruit de voix qui s'éleva dans l'antichambre.

« C'est le marquis de Redhill et Kinghorn, son entraîneur, » dit Du Vallon.

Ceux-ci entrèrent. L'un était un homme de grande taille, bien pris, solidement campé, la tête belle, avec un air de dignité et d'indépendance, — le marquis sans aucun doute ; l'autre était un gros garçon pesant au moins cent kilos, tout jeune encore, l'air bon enfant et bon vivant d'un riche fermier, avec cela une mauvaise houppelande grise pour costume, — assurément l'entraîneur.

Quelle fut ma surprise en voyant celui que je prenais pour l'entraîneur donner une poignée de main à du Vallon, tandis que

celui que j'avais reconnu pour le marquis de Redhill le saluait poliment ! Je m'étais trompé.

« Est-ce que ce gentleman parle l'anglais ? » demanda le marquis dans sa langue maternelle.

Élevé par une bonne anglaise, le hasard voulait que je parlasse cette langue presque aussi bien que le français, mais du Vallon l'ignorait. En entendant la demande du marquis, je pensai qu'il avait quelque chose de particulier à dire à mon ami et que, si je paraissais le comprendre, il ne parlerait pas devant moi. Je pris un air indifférent ; j'étais là pour m'instruire.

« Lui ? répliqua du Vallon. C'est un bon provincial de mes amis ; il n'entend rien ni aux courses ni à l'anglais.

— Alors, continua le marquis en anglais, éteignez vos lampes, mon cher, et sortez de votre suaire.

— Comment cela ? je ne monte donc plus.

— Vous ne montez plus Crevette, vous montez la Gredine.

— Pourquoi diable m'avez-vous laissé me flanquer cette suée ? s'écria mon ami en jetant au loin son enveloppe en caoutchouc. La Gredine porte 60 kilos, je n'avais pas besoin de me faire maigrir. »

Àcette exclamation le marquis répondit par un formidable éclat de rire, tandis qu'un air narquois apparaissait sur la figure de Kinghorn.

« Il fallait, dit celui-ci, que tout le monde sût bien que M. du Vallon se faisait maigrir.

— Tout le monde le sait, Maigret sort d'ici et il m'a vu sous ce manteau ridicule.

— C'est parfait.

— Voyons, mon cher marquis, je vous en prie, expliquez-vous. »

Je m'étais mis dans un coin, où je m'étais plongé dans un numéro du Sport, mais je ne perdais pas un mot de cette conversation.

« Dans le commencement, continua le marquis, nous avions réellement l'intention de gagner avec Crevette, je ne m'en suis pas caché, et comme elle est bonne, comme elle est avantagée par le poids, tout le monde a vu en elle le vainqueur ; si bien quelle est à 4/1 dans la cote, tandis que la Gredine est à 10/1. Mais voilà qu'aux essais la Gredine se montre meilleure, montée par un gamin, tandis que Crevette était montée par notre jockey ; elle l'a battue avant-hier de trois longueurs, hier de cinq, ce matin de dix très-facilement. Elle est sûre de gagner. Quand j'ai vu cela, j'ai commencé à faire prendre en cachette autant de la Gredine qu'on a voulu m'en donner ; au betting ils en sont toujours à Crevette. »

Cela était évidemment très-drôle, car tous trois se mirent à rire.

« Ma foi, je ne regrette pas ma suée, dit du Vallon..

— Vous comprenez, poursuivit le marquis, tous ils sont convaincus que nous gagnerons avec Crevette, tous ils parient pour Crevette ; eh bien, Crevette ne partira pas ; on la promènera demain bien ostensiblement dans l'enceinte du pesage ; les paris continueront d'autant mieux que la Gredine est restée à Chantilly

d'où elle arrivera demain seulement ; à la dernière seconde j'annoncerai que Crevette ne part pas, et ils avaleront un bon bouillon. Il y a assez longtemps que j'arrose le betting. Je me venge et me rattrape. Donc jusqu'à demain secret absolu, et laissez toujours croire que vous vous faites maigrir.

— Seulement, maintenant, soignez vos bras, acheva Kinghorn, la Gredine tire en diable ; vous en aurez besoin.

— Ils payeront, et ils ne pourront pas se fâcher. »

Les rires recommencèrent, et quand du Vallon rentra, après avoir reconduit ses visiteurs, il riait encore.

J'avais compris en gros la machination de ce coup d'adresse, mais dans le détail il y avait bien des choses qui m'avaient échappé ; je voulus tâcher de me les faire expliquer.

« Tu ne te fais plus suer ? dis-je à mon ami.

— Non.

— Est-ce que tu es arrivé à ton poids ?

— Pas tout à fait encore, mais j'ai besoin de toutes mes forces, et si je continue la suée je n'aurai plus de bras demain. »

Décidément il ne me trouvait pas digne d'être initié au secret.

« Dis donc, fit-il tout à coup, est-ce que tu vas au betting ?

— Je ne sais pas seulement ce que c'est.

— C'est un salon où se font les paris sur les courses ; mais, puisque tu ne les connais pas, c'est bien. Probablement tu ne connais pas non plus Bolton ni Jacob.

— Qui sont ces messieurs ?

— Ce ne sont pas des messieurs, ce sont des courtiers.

— Je ne les connais pas.

— Alors tu vas aller chez eux : Bolton, boulevard Montmartre ; Jacob, rue Le Peletier, et tu vas chez chacun d'eux parier cent louis pour la Gredine et cent louis contre Crevette ; tout le monde parie pour, ils te la donneront, n'importe à quelle cote tu la prendras ; tu feras les paris en ton nom, M. Jumlasse, et surtout tu ne prononceras pas le mien.

— Comment, tu paries contre ton cheval ? je croyais que c'était défendu.

— C'est pour me couvrir ; j'ai beaucoup de paris pour, et si par hasard je n'arrivais pas premier, je perdrais trop. Tu comprends ?

— Très-bien. Personnellement, pour qui m'engages-tu à parier ? »

Il me regarda un moment en hésitant.

« Dame… pour le cheval que je monte. »

Il me passa un froid dans le dos. Égorgé par mon ami, c'était raide.

Je pris mon chapeau et me disposai à partir. À la porte, du Vallon m'arrêta :

« Un conseil, mon petit Jumlasse ; ne parie pas aujourd'hui ; tu sais, dans une nuit il se passe bien des choses ; je te dirai demain sur qui tu devras mettre ton argent. »

Ce dernier mot me toucha ; mais ce fut seulement plus tard, quand l'expérience me fut venue, que je compris combien il était beau, car dans le monde des parieurs c'est généralement son ami intime qu'on trompe le premier.

J'allai chez MM. Bolton et Jacob, et en plus des paris de mon ami du Vallon j'en fis un de cinquante louis pour moi sur la Gredine.

Le lendemain, aux courses, les choses se passèrent telles qu'elles avaient été convenues : Crevette ne partit pas et la Gredine arriva première ; je gagnai cinq cents louis.

Il y eut une clameur terrible ; mais légalement on ne pouvait pas se plaindre : le betting fut ruiné.

hector malot.

Série 4 · Le climat de Paris

LE CLIMAT DE PARIS

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE FRANCE

Les histoires sont des livres assez ennuyeux, qu'on est obligé de lire au collège pour prendre son grade de bachelier. En général, on écrit ces livres en copiant les autres ; c'est un travail grave, fait par des hommes sérieux, qui se garderaient bien de hasarder le moindre mot plaisant, de peur de compromettre leur solennelle profession d'historien. Ces écrivains ne savent pas que les acteurs de tous ces livres sont des hommes, et qu'il n'y a jamais eu un seul héros perpétuellement sérieux, depuis David, l'inven-

teur de la chorégraphie publique, jusqu'à Napoléon, qui a naturalisé l'opéra-bouffe à Paris. L'histoire serait une chose charmante comme la fable, dont elle est la froide et grave copie, si elle savait descendre à tant de ces petits détails qui ont souvent produit les grandes choses. Mais l'histoire ne veut pas descendre ; elle a des hauteurs qu'elle garde, et d'où elle juge les hommes et les événements avec tant de gravité profonde, qu'à moins d'être candidat bachelier, le livre, à sa seconde page, vous tombe des mains.

J'ai vainement cherché dans les histoires de France une seule réflexion sur l'influence que le climat de Paris a fait subir à la coiffure des rois, aux mœurs, à la littérature et même à la religion. Cette influence a été prodigieuse, paradoxe à part ; elle méritait un chapitre dans Mézeray ou Anquetil, deux historiens détestables. On aurait lu ce chapitre, au moins :

Lorsque Pharamond eut commis l'énorme faute de se faire élire sur un pavois, dans les marécages de Lutèce, au 49 degré de latitude nord, il ne tarda pas à s'en repentir : l'humidité de son palais royal et les plages de son petit royaume lui procurèrent de nombreuses maladies, dont Mézeray ne parle pas, et qui le conduisirent au tombeau après un modeste règne de huit ans. On est saisi d'un véritable sentiment d'historique pitié en songeant que le fondateur de notre monarchie parisienne n'a fait que passer à travers les marécages de son royaume, et que son corps vigoureux s'est subitement éteint de consomption entre le double rhumatisme des pieds et du cerveau.

Son successeur comprit mieux que personne cette immense faute. Clodion avait entendu les longues doléances rhumatismales du fondateur de notre monarchie, et, pour prolonger son règne au delà de huit ans, il inventa la race des rois chevelus, et

donna l'exemple à ses successeurs de ce préservatif capital. Rien n'égalait, dans les crinières fauves, l'ampleur opulente de la chevelure de Clodion ; et pourtant il ne se crut pas suffisamment garanti contre le climat de Lutèce, et il jeta un regard de convoitise vers la tiède Italie, où les rois avaient la faculté de se coiffer impunément à la Titus. La monarchie française, à peine fondée, était donc sur le point de s'écrouler, à cause des rhumes de cerveau. Clodion abandonna Lutèce et déclara la guerre aux Romains. Aétius commandait les têtes chauves de l'Italie, Clodion les têtes chevelues du département de la Seine. On se battit avec acharnement. Clodion, vaincu, prit la fuite, et en traversant, échevelé, les plaines de l'Artois, il n'échappa que par un miracle au destin d'Absalon. Toutefois il ne voulut pas rentrer à Lutèce, et il fixa sa résidence royale à Amiens, ce qui lui permit de vivre vingt ans.

Sous la race des rois chevelus, on infligeait aux coupables la plus terrible des punitions, la mort lente, causée par une série non interrompue de rhumes de cerveau : on leur rasait la tête. Childéric II commit cet acte de cruauté envers le maire du palais, Ebroïm. On ne décapitait pas ; ce supplice était trop doux pour des crimes de lèse-majesté : on laissait la tête sur le corps, on ne coupait que les cheveux. C'en était fait du criminel.

Les rois fainéants craignaient de s'exposer à l'air, même sous le dôme épais de leur chevelure. Ils gardaient la chambre pendant dix mois et ne sortaient en litière à bœufs qu'au solstice d'été. Nous aurions eu soixante-six rois de ce genre, si le quatrième fainéant n'eut été mis au tombeau par une maladie de langueur. Le cinquième se disposait à vivre paresseusement comme son père, lorsqu'il reçut de son médecin Prisca l'ordre de changer

de régime et de déclarer la guerre aux Allemands pour s'échauffer le cerveau. À cette époque de candeur patriarcale, dès qu'un roi dépérissait d'ennui et de froid, on lui conseillait une guerre contre les Allemands. La campagne durait quelques années ; on tuait beaucoup d'Allemands ; et le roi, guéri, venait se faire inhumer à Saint-Germain-des-Prés.

Les premières hérésies datent de l'époque suivante, et elles se rattachent encore à une épidémie de rhumes de cerveau qui désola notre belle France à l'apparition des églises gothiques. Ces superbes édifices, représentant les forêts du Nord, dans la pensée des architectes, en conservèrent aussi l'humidité homicide. Les ravages du fléau pétrifié furent immenses. Une hérésie rhumatismale éclata à Sens, à Auxerre. Un jeune clerc, nommé Sidonius, se mit en campagne, et, coiffé en sphinx, il prêcha contre les églises gothiques et appela les néophytes à sa chapelle étroite et tiède, construite en bois de sapin. On assembla un concile à Lyon. Sidonius fut excommunié, rasé et renfermé dans le couvent de Notre-Dame-du-Brou, L'étincelle devait produire plus tard l'incendie des guerres de religion. La Saint-Barthélemi, les dragonnades, les Cévennes, ont pour origine la victoire d'Aétius contre Clodion, et les rhumes de cerveau de Sidonius l'Auxerrois. Que nous sommes loin de Mézeray, d'Anquetil et de Bossuet !

La manie de guerroyer au delà des monts, comme dit Brantôme, cet écrivain toujours enrhumé, d'après son propre aveu, doit encore être attribuée à la faute originelle commise par Pharamond sur son pavois. Les rois de France et la noblesse, privés de la pâte de Regnault, et gardant leurs têtes éternellement découvertes sous les lambris du Louvre humectés par la Seine voisine, renoncèrent aux guerres de Flandre et d'Allemagne, et ado-

ptèrent la mode hygiénique de passer les monts et de tuer beaucoup d'Italiens pour se délivrer des toux opiniâtres de l'hiver. Ce fut le célèbre médecin Ambroise Paré, l'inventeur des hermaphrodites, qui prescrivit ce régime aux princes et aux grands vassaux. Le connétable de Bourbon, en février 1524, prit un horrible catarrhe en se promenant avec la reine mère devant le bassin de Fontainebleau. Il pria François I de lui accorder une petite guerre hygiénique au delà des monts. À cette heure, le roi, satisfait des lauriers de Cérisoles et de Marignan, qui l'avaient radicalement guéri d'un refroidissement du cerveau gagné dans un Te Deum à Notre-Dame, s'amusait à écrire sur des vitres des quatrains à sa maîtresse ; il refusa donc la guerre au connétable. Celui-ci se révolta contre son maître et se mit à ravager des villes pour son compte. Le connétable arriva, toujours avec son rhume, de Fontainebleau jusqu'aux portes de Rome. Là il dressa ses batteries et acheva l'ouvrage d'Attila et de Théodoric. Il détruisit les thermes de Titus et d'Antonin, le Colisée, le portique d'Octavie et la tour de Cécilia Metella. Il était à la veille de sa guérison, lorsqu'une balle romaine lui coupa le crâne en deux. On l'enterra guéri.

Sous Louis XIII, les lamentations furent grandes, parmi la noblesse, au Marais et à Fontainebleau. Les arceaux de la place Royale retentissaient d'une tempête de toux. Le roi fit un édit pour obliger les gentilshommes à laisser croître à l'infini leur chevelure, et il donna lui-même l'exemple en adoptant la mode inventée par Clodion. Ce palliatif fit quelque bien ; mais le roi et la noblesse ayant conquis un trésor inépuisable de rhumatismes au siège de La Rochelle, en octobre et novembre 1628, Richelieu conseilla une petite guerre curative au delà des monts. Ce fut le duc de Savoie qui paya les frais du traitement. On ravagea tout

chez lui, et on revint à Paris, en parfaite santé, aux premiers jours de printemps.

Les papes, qui ont toujours eu plus d'esprit que les rois, s'indignèrent enfin contre cette manie des princes et des nobles de France qui choisissaient ainsi, en hiver, l'Italie pour leur maison de santé. Ils se gardèrent bien d'exhaler hautement leur juste colère, mais ils eurent recours à des machinations sourdes en usage au Vatican. Par l'effet de ces trames italiennes, le cardinal Mazarini, né à Rome, se créa roi de France sous Louis XIV, et son premier soin fut d'éteindre la manie des guerres au delà des monts. Pour suppléer à cette puissante guérison traditionnelle, Mazarini inventa les incommensurables perruques du grand siècle. Le règne de Clodion fut effacé. On se figure aisément l'hilarité intérieure du railleur et perfide Italien, lorsqu'il vit pour la première fois son idée se développer, avec une ampleur extravagante, sur les cerveaux du roi et des courtisans. Un livre à peu près inconnu, comme tous les livres de bon sens, m'affirme que la chambre de Mazarini, à Vincennes, retentissait nuit et jour d'un éclat de rire puissant et ultramontain, et que les gens de cour ne savaient à quoi attribuer cette explosion de gaieté solitaire, entretenue à huis clos par le cardinal. Certes, nous la comprenons aisément aujourd'hui cette joyeuse humeur, et il faut convenir qu'elle est dans l'esprit du caractère italien. Les perruques supprimèrent les rhumes de soixante-cinq rois, et les guerres d'Italie permirent à Louis XIV de passer le Rhin et d'assiéger Namur sans la moindre toux.

Sous Louis XV, le cardinal de Fleury usa de sa puissante influence pour éloigner le roi des guerres ultramontaines. On s'était un peu relâché des coiffures hygiéniques du grand siècle,

et la noblesse avait été obligée de se guérir en masse, en tuant onze mille pauvres Italiens aux batailles de Parme et de Guastalla, batailles taxées d'inutiles par d'aveugles historiens. Le pape fit de sévères remontrances au cardinal de Fleury et le menaça de lui enlever son chapeau s'il n'inventait pas quelque nouvelle coiffure, puisque l'ancienne déplaisait au roi et à la cour. Fleury, poussé à bout, voulut renchérir sur Mazarini : il inventa la poudre. Un matin, il parut devant Louis XV avec des cheveux pétris dans un ciment d'amidon. Le cardinal avait un extérieur grave, et, bien qu'il commît quelques triches en jouant au piquet, on le regardait généralement comme un homme vertueux. Sa nouvelle coiffure fut jugée comme une inspiration du ciel ; et Louis XV, qui déjà s'ennuyait beaucoup à Versailles, voulut bien reconnaître les hauts services à lui rendus par le cardinal, en faisant bâtir le royal édifice de sa chevelure avec du ciment d'amidon. La contagion gagna toutes les têtes, car le roi était adoré. Les dames, ennuyées aussi de se voir classer en brunes et blondes, adoptèrent avec enthousiasme une mode qui les faisait toutes blanches et les dispensait d'avoir des cheveux. L'Italie rentra dans un doux repos, et le pape promit au cardinal de le canoniser au bout de cent ans.

La mode des coiffures romaines devait nécessairement rentrer en France avec la République ; mais l'armée garda la poudre et les cadenettes, ce qui nous avait déjà donné les victoires de Jemmapes, de Valmy et de Fleurus. Les soldats d'Arcole, de Lodi, de Marengo, des Pyramides, d'Héliopolis, auraient pu aisément raser leurs têtes et remporter les victoires de ces noms, sans cadenettes et sans poudre blanche ; mais ils avaient à cœur de conserver cette mode de leur jeune âge, malgré ses désagréments dans les pays chauds. L'amidon des cadenettes se fondait au simoun

de Thèbes, de Ptolémaïs et du Thabor ; mais on se poudrait encore au bivouac du lendemain, en présence de ces graves sphinx éternellement blanchis, sur leurs longues bandelettes, par la poudre du désert. Au camp de Boulogne, Junot s'insurgea le premier contre la coiffure du cardinal Fleury, et un décret impérial ne tarda pas à la modifier. En Russie on la regretta beaucoup. M. de Narbonne, sous les sapins de la Bérésina, se poudrait encore, malgré le décret impérial et les cosaques de Tchitchakoff ; aussi on l'a vu rentrer à Paris, malgré son grand âge, en parfaite santé. Aujourd'hui, avec notre confortable de rues et de maisons, notre Paris perfectionné, notre pâte Regnault, nos passages couverts, nos vingt théâtres, nos bals, nos amusements infinis, on peut se coiffer à sa guise et laisser vivre les Italiens au delà des monts ; mais n'oublions point qu'il a fallu attendre quatorze siècles pour obtenir ce beau résultat.

La faute originelle de Pharamond a exercé aussi une singulière influence sur notre littérature. Aucun Rollin, aucun Le Batteux, aucun Romairon, n'ont envisagé cette question à son point de vue le plus important. Pharamond nous a procuré longtemps une poésie qui avait exilé de son sein tout ce qu'il y a de beau et de charmant au monde, le soleil, l'Océan, les étoiles, la lune, les fleurs. On frémit de douleur en songeant que Corneille et Racine, logés dans une mansarde des rues de la Huchette et de Saint-Pierre-aux-Bœufs, n'ont connu les astres du ciel et les grâces de la nature que de réputation et sur la foi des auteurs grecs-latins. Ces infortunés poëtes avaient appris, dans leur enfance, que Phœbus conduisait le char du Soleil ; que Diane s'habillait en lune pour regarder dormir Endymion ; que Jupiter lançait des carreaux sur les vitres en été ; que le tendre Zéphyre jouait avec les brillantes filles de Flore sur les rives du Sperchius. Aussi Cor-

neille n'a parlé qu'une seule fois des étoiles dans le Cid ; et encore le vers est traduit de Romancero. Racine n'a cité qu'une seule fois le soleil dans son mot propre, mais il a traduit l'Hélios du poëte grec. Les astres du ciel et les fleurs de la terre ont été découverts en Amérique par M. de Chateaubriand, qui parvint à les naturaliser à Paris, malgré la vive et longue opposition de Morellet, de l'abbé Féletz et d'Hoffman, morts dans le sein de Diane et d'Apollon.

Et le public du grand siècle, ô Pharamond ! ne pourra jamais être pardonné. C'est lui qui a fait siffler le Cid, Athalie et le Misanthrope. Aurait-on pensé cela de Pharamond ? C'est pourtant la vérité pure. Nous, public de 1844, public libre et bien vêtu, marchant sur des trottoirs d'onyx, assis, au théâtre, sur des coussins de velours embaumé par les fleurs des loges, éclairés par un firmament de gaz, nous ne pouvons imaginer les misères du public du grand siècle et refaire pour cette époque la carte de Paris. Figurez-vous donc, avec un violent effort d'imagination, cette ville inhabitable, moins sûre, disait Boileau, que le bois le moins fréquenté ; figurez-vous des rues pavées de monceaux de boues, éclairées, la nuit, par les coups de pistolet des voleurs, toujours au dire de Boileau ; et ce malheureux, public gagnant à travers mille embuscades, et à tâtons, le théâtre de Corneille, au risque de se voir couper la bourse qui devait payer la représentation. Figurez-vous l'étrangeté primitive de la salle, de la scène, des acteurs ; les murs suintants, lépreux, enfumés ; un lustre et une rampe obscurcis par quatre chandelles de suif ; des coulisses de paravents humides ; des Horaces et des Curiaces portant le costume inventé par Mazarini pour éviter la guerre ultramontaine. Voyez arriver ce public crotté jusqu'à l'échine, toujours d'après Boileau, trempé de pluie, transi de froid, déchiré par la toux, et

venant assister aux doléances d'un misanthrope chaudement vêtu et coiffé. Pauvre peuple du grand siècle ! Lui qui vendait ses cheveux, lorsqu'il en avait, pour subvenir aux prodigalités capillaires de Versailles, subissait avec une aigreur poignante la présence de ces Cléantes, de ces Valères, de ces Bajazets, de ces Augustes, ensevelis prudemment sous une coupole ardente de cheveux roux. Il se vengeait en sifflant, et il se consolait. Au récit de Phèdre, il s'attendrissait sur le sort du pauvre monstre dont le front n'était orné que de simples cornes, et il demeurait sec devant Hippolyte dont la perruque avait six étages blonds !

C'est encore à la faute de Pharamond que nous devons une terrible épidémie qui a désolé Paris pendant dix ans, l'épidémie des poëmes épiques sous le règne de Napoléon. Les poètes, race frileuse, emprisonnés chez eux par un climat geôlier, charmaient les ennuis de leur réclusion en embouchant la trompette héroïque. On fait une idylle, une ode, un sonnet en se promenant ; mais il faut au moins trois ans de travaux forcés pour accomplir dignement un poëme épique ; et l'on trompe la perfidie de trois hivers. Ces travaux eussent été pourtant circonscrits dans le domaine étroit de quelques écrivains, et l'épidémie n'eût pas dévoré Paris. Mais Napoléon, trop indulgent pour son siècle, abolit la conscription en faveur des poëtes épiques ! Faute comparable à celle de Pharamond ! Oh ! dès ce moment, Clio et les filles de Mémoire furent assaillies de pétitions en vers. Consultez le Journal de l'Empire, et vous serez étonnés de cette avalanche de poëmes épiques du siècle décennal de Napoléon. En ce temps-là, tout bon citoyen qui savait que le vers alexandrin a douze syllabes, et qui craignait la conscription, faisait un poëme épique sur le premier sujet venu. Un poëme de vingt-quatre chants exemptait l'auteur de la conscription, comme un vice naturel et caché. Les jeunes

gens doués d'une humeur pacifique prenaient la trompette guerrière et chantaient les combats anciens pour se dispenser d'assister aux batailles modernes. Sous le prétexte que Voltaire avait fait sa Henriade à dix-huit ans, tout conscrit de dix-huit ans, aligneur d'alexandrins, exhumait un tyran ou un bon prince des tombes de Rome, de Constantinople, de Saint-Denis, et faisait sa Henriade avec son invocation aux Muses, son récit, son ascension au ciel et sa descente aux enfers. Il se présentait alors au conseil de révision pour faire valoir ses droits à la réforme ; on lui ordonnait, comme à tout le monde, de se déshabiller ; il se réduisait, pièce à pièce, au costume primitif d'Adam et de l'Apollon du Belvédère ; et lorsque les médecins l'interrogeaient sur son infirmité secrète, en examinant son corps, il répondait : J'ai fait un poëme épique. À cette déclaration, le conseil de révision s'inclinait, le conscrit reprenait ses vêtements, et il offrait un exemplaire de son poëme au colonel de gendarmerie, qui lui donnait, en échange, une dispense d'aller à Madrid ou à Moscou.

Ainsi nous pouvons affirmer que tous les malheurs politiques, religieux et littéraires de la France, depuis quatorze siècles, doivent être attribués à la faute fondamentale de Pharamond. Ce roi, il est vrai, a chèrement expié son erreur, et c'est, au moins, une raison pour respecter sa cendre ; mais on ne saurait croire à quel degré de splendeur la France se fût élevée au sortir du berceau gaulois, si Pharamond eût fondé Paris dans quelque tiède plaine du département du Var. L'Italie eût été province française sous un Clodion chauve ; nous aurions gardé Dijon et Bordeaux, à cause des vins ; Gênes nous eût approvisionnés de ses fleurs pour nos festins et nos bals ; nous serions tous catholiques, avec de bonnes et chaudes églises en lambris de bois de cèdre, comme Saint-Paul de Rome ; nous n'aurions pas fait les croisades,

guerres entreprises par des seigneurs trop enrhumés dans leurs froids castels du Nord ; Chateaubriand et Victor Hugo se seraient levés à l'horizon du Midi, au plus tard sous Clovis ; l'Encyclopédie restait ensevelie dans le néant ; nos guerres civiles, produites par les ennuis des brouillards, n'auraient pas désolé ce pays ; Toulon, placé sous les yeux de la capitale, et fréquenté par les députés et les pairs, nous montrerait sur rade cent vaisseaux de haut bord ; le Fontenoy, qui pourrit depuis vingt-cinq ans sous la cale couverte de l'arsenal, serait achevé en 1844, aux yeux de cinquante mille marins. Quatorze siècles d'âge d'or, enlevés à la France par l'étourderie de Pharamond !

méry.

Série 1 · Ce qu'on a dit de Paris

DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS.

* L'Assemblée des représentants se tiendra dans Lutèce, ville des Parisiens. — Jules César. (53 ans av. J.-C.)

* Paris ne sera jamais pris que si les Parisiens le veulent bien. — Camulogène. (53 av. J. C.)

* On ne peut oublier Paris. — Strabon. (L'an 20 après J.-C.)

* Paris est un bon lieu de séjour. — L'empereur Antonin. (150 ans après J.-C.)

* Paris est une bonne ville ; Le peuple y écoute avec plaisir et comprend très-bien les choses spirituelles : il a de l'imagination

et du cœur. Les persécutés sont ses amis. — Saint Denis. (iii siècle. — Acta sanctorum.)

* C'est à Paris qu'il faut faire des révolutions, quand on veut se rendre maître de la Gaule. — Ammien Marcellin. (iv siècle.)

* Paris comprend tout, pardonne tout, même le ridicule de vivre en philosophe. — L'empereur Julien. (iv siècle.)

* « Bourgeois, je vous dis que vous laissiez vos biens à Paris et ne bougiez de cette ville : par la grâce de Dieu, Paris sera toujours plus sûre que toutes les autres cités. » — Sainte Geneviève. (v siècle. — Légende dorée.)

* Quand les femmes se mêlent d'être patriotes, Paris n'a rien à craindre. — Attila. (ve siècle.)

* Je veux avoir Paris. — Childéric. (478.)

* Restons à Paris quelque temps ; on s'y repose mieux qu'ailleurs. — Clovis. (498.)

* Paris est à tout le monde et n'est à personne. — (Acte de partage des fils de Clovis. 511.)

* Paris est le grand marché des peuples. — Frédégaire. (vii siècle.)

* Paris élève sa tête entre les autres villes, autant qu'un chêne domine au-dessus des roseaux. L'abbé Abbon. (ix siècle.)

* Paris, la ville des lettres : on y enseigne tout. — Chronique du ix siècle.

* Paris la noble et puissante ville. — Guillaume le Breton. (La Philippide. — xiii siècle.)

* Paris, ville de boue ! — Le roi Philippe-Auguste. (1215.)

* Paris, ville de baguenaudage, de ribaudage et de grande prouesse. Froissard. (1400.)

Flammèche en était là de la lecture des citations fournies par le petit homme, quand celui-ci se glissa dans son cabinet.

« Monseigneur, dit-il, c'est un remords qui m'amène. Il se peut que vous soyez émerveillé de découvrir qu'on parlait de Paris quand il n'existait pas, — ou presque pas, comme vous allez voir qu'on en parle aujourd'hui. J'ai voulu vous prévenir qu'en vertu d'un privilège qui est celui de tout citateur, qu'il s'agisse de science, d'histoire, d'art, ou même de religion, parmi les premières citations que je vous ai données, quelques-unes, bien qu'exactes quant à la lettre, sont peut-être légèrement bistournées quant à leur esprit même. Mais j'ai pensé que le tiroir du diable ne devait pas se priver d'un moyen dont légistes, historiens, théologiens, savants usent tous les jours avec autant de succès que de candeur. Si je ne vous avais pas donné les premiers mots que le passé ait bégayés sur l'enfance de Paris. si je ne les avais pas rendus un peu plus clairs qu'ils ne semblent peut-être dans les originaux, mon travail eût fait pitié à tous mes confrères. Si enfin je ne les avais pas groupés de façon à les approprier à votre livre, on m'eût taxé d'être un maladroit.

« Mais cette confession faite pour le début de mon travail, je puis vous rassurer sur le reste. J'ai poussé jusqu'au scrupule le soin de la vérité aussitôt que, sorti des origines, je n'ai plus eu qu'à choisir, pour vous satisfaire, dans les documents authentiques. Ah ! monseigneur, les origines ! les origines ! que de

temps on perd à les inventer ! » Flammèche réfléchit un instant, mais prenant bientôt son parti :

« Ma foi ! dit-il, mon brave homme, je ne vois qu'un moyen de me laver les mains de ce que vous m'apprenez : c'est de consigner vos paroles, ici même. Si pour des ouvrages d'importance le public admet la méthode que vous venez de m'exposer, j'espère qu'il la trouvera bonne aussi pour un livre qui n'a pas mission d'être majestueux.

« Continuons. »

* Paris vaut moins qu'on ne le dit, et pourtant c'est une grande chose que Paris. — Pétrarque (1361.)

* En ceste ville, il y ha force preudes femmes et chastes. — Rabelais.

* Paris est une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir. Rabelais.

* Les autres villes sont des villes ; Paris est un monde. — Charles-Quint. (1539.)

* Paris est l'enfer des chevaux, le purgatoire des maris, le paradis des femmes. — Charles-Quint.

Tant que Paris ne périra,
Gaîté du monde existera.

* À Paris, il n'y a écu qui n'y doive dix sols de rente une fois l'année. — Blaise de Montluc. (xvi siècle.)

* Il ne fait jamais mauvais temps pour retourner à Paris. — Adages français. (xvi siècle.)

* Paris, ville ingrate et perfide. — Henri III.

* Paris, tête du royaume, mais tête trop grosse et trop capricieuse. Henri III.

* Paris ! quel nid de coquettes ! — Henri IV.

* Paris vaut bien une messe. — Henri IV.

* Je donnerai quelque jour à Paris un nouveau blason et j'y mettrai des dés, une épée et une cotte de femme. — Henri IV.

* Je ne veux oublier cecy, que je ne me mutine jamais tant contre la France que je ne regarde Paris de bon œil : elle (cette ville) a mon cœur dez mon enfance, et m'en est advenu comme des choses excellentes ; plus j'ay veu, depuis, d'aultres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection : je l'aime par elle mesme, et plus en son estre seul que rechargée de pompe étrangière : je l'aime tendrement jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en variété et en diversité de commoditez ; la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions ! Entière et unie, je la treuve défendue de toute aultre violence : je l'advise que de tous les partis, le pire sera celui qui la mettra en discorde ; et ne crainds pour elle qu'elle mesme, et crainds pour elle autant certes que pour aultre pièce de cet Estat. Tant qu'elle durera, je n'auray faulte de retraicte où rendre mes abbois ; suffisante à me faire perdre le regret de toute aultre retraicte. — Montaigne.

Paris est sans comparaison :
Il n'est plaisir dont il n'abonde.

Chacun y trouve sa maison ;
C'est le pays de tout le monde.

Paris.....
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.

P. Corneille.

* Les marchands de Paris dans leurs boutiques raisonnaient des affaires de l'État et étaient infectés de l'amour du bien public qu'ils estimaient plus que leur avantage particulier. (1608.) — M de Mortteville.

* À Paris le poste d'homme du public est plus beau et même plus sûr que celui de favori du prince. Vous vous étonnerez peut-être de ce que je dis « plus sûr » à cause de l'instabilité du peuple ; mais il faut avouer que celui de Paris se fixe plus aisément qu'aucun autre. — Le Cardinal de Retz.

PARIS EN 1650.

Un amas confus de maisons ;
Des crottes dans toutes les rues ;
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues ;
Force gens noirs, roux et grisons ;
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues ;
Maint poudré qui n'a pas d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,

Maint fanfaron qui toujours tremble ;
Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit ;
C'est là Paris : que vous en semble ?
scarron.

* Fluctuat, non mergitur (ballottée, jamais coulée) ; devise donnée à la ville de Paris, qui avait, comme on sait, pour blason un navire.

* Mascarille. — Eh bien, mesdames, que dites-vous de Paris ?

Madelon. — Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

Mascarille. — Pour moi, je tiens que, hors Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

Cathos. — C'est une vérité incontestable.

Mascarille. — Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise. — Molière, les Précieuses ridicules (1659).

Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, auprès de Paris, un lieu de sûreté.

Boileau.

* M. de Pourceaugnac. — Ah ! je suis assommé ! Quelle maudite ville ! assassiné de tous côtés.

Sbrigani. — Qu'est-ce, monsieur ? est-il encore arrivé quelque chose ?

M. de Pourceaugnac. — Oui, il pleut en ce pays des femmes et des lavements. — Molière. (1669.)

* On ne voit à Paris que travail et qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ? — Montesquieu.

* Paris est le siège de l'empire de l'Europe. — Montesquieu.

* À Paris règnent la liberté et l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauvent pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. — Montesquieu.

* On ne s'amuse qu'à Paris. — Le maréchal de Saxe.

* Paris !.. Une ville où il faut promener la moitié du temps son corps dans une voiture et où l'âme est toujours hors de chez elle. — Voltaire.

* On aperçut enfin les côtes de France.

« Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin ? dit Candide.

— Oui, dit Martin, j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête, d'autres où l'on fait le bel esprit ; et, dans toutes, la principale occupation est l'amour ; la seconde, de médire ; et la troisième, de dire des sottises. — Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris ? — Oui, j'ai vu Paris ; il tient de toutes ces espèces-là ; c'est un chaos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu : j'y fus volé, en arrivant, de tout ce

que j'avais, par des filous ; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison, après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande… On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là : je le veux croire. »

Voltaire. (Candide.)

* Paris est une basse-cour composée de coqs d'Inde qui font la roue et de perroquets qui répètent des paroles sans les entendre. — Voltaire.

* Un Anglais pense tout haut, un Français ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche les auteurs français se dédommageaient de la hardiesse qui était interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût et tout ce qui est du ressort des belles-lettres ; égalant par la politesse, les grâces et la légèreté, tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. — Frédéric Le Grand.

* Paris est un désert d'hommes ! — J.-J. Rousseau.

* Il est inconcevable que, dans ce siècle de calculateurs, il n'y ait pas un Français qui sache voir que la France serait beaucoup plus puissante si Paris était anéanti. — J.-J.-Rousseau.

* Quand j'entends un Français et un Anglais, tout fiers de la grandeur de leurs capitales, disputer entre eux lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitants, c'est pour moi comme s'ils disputaient ensemble lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné. — J.-J. Rousseau.

* On peut regarder Paris comme le centre de l'incontinence de la France, et même comme le mauvais lieu de l'Europe. — Rétif

de la Bretonne. (1775.)

* Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner, quatre francs pour prendre l'air, cent louis pour avoir le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu. — Chamfort.

* C'est à Paris que les ambitions, les préjugés, les haines et les tyrannies des provinces viennent se perdre et s'anéantir. Là, il est permis de vivre obscur et libre. Là, il est permis d'être pauvre, sans être méprisé. L'homme affligé y est distrait par la gaieté publique, et le faible s'y sent fortifié des forces de la multitude. — Bernardin de Saint-Pierre.

* À Paris, la Providence est plus grande qu'ailleurs. — Rivarol.

* À Paris, on trouve tout. — Mercier.

* Paris est l'alambic de la France. — Le prince de Ligne.

* Viens à Paris ; rien ne vaut ce séjour où les sciences, les arts, les grands hommes, les ressources de toute espèce pour l'esprit se réunissent à l'envi. — M Roland.

* Paris n'est pas, ainsi que les autres, une ville qui appartienne en propre à ses habitants ; Paris est plutôt la patrie commune, la mère-patrie de tous les Français. — Camille Desmoulins.

* La France est dans Paris. — Danton.

* Dans les batailles, dans les plus grands périls, sur les mers, au milieu même des déserts, j'ai eu toujours en vue l'opinion de cette grande capitale de l'Europe. — Napoléon. (16 décembre 1804.)

* Il n'y a pas d'art humain pour gouverner Paris, car c'est le Diable qui le mène. — Joseph de Maistre.

* Paris s'occupe davantage d'une comédie nouvelle que de dix batailles gagnées ou perdues. — Savary, duc de Rovigo. (1810.)

* Paris est le lieu du monde où l'on peut le mieux se passer de bonheur. C'est sous ce rapport qu'il convient si bien à la pauvre espèce humaine. — M de Staël.

* M de Staël demeurait rue de Grenelle Saint-Germain, près de la rue du Bac, lorsqu'elle fut exilée (à la fin de 1803). Forcée de quitter Paris, elle se dirigea aussitôt vers l'Allemagne. La mort de son père la ramena subitement à Coppet… En 1805, s'occupant d'écrire son roman-poëme (Corinne), M de Staël ne put demeurer plus longtemps à distance de ce centre unique de Paris où elle avait brillé, et en vue duquel elle aspirait à la gloire. C'est alors que se manifeste en elle cette inquiétude croissante, ce mal de la capitale, qui ôte sans doute un peu à la dignité de son exil, mais qui trahit du moins la sincérité passionnée de tous ses mouvements. Un ordre de police la rejetait à quarante lieues de Paris ; instinctivement, opiniâtrement, comme le noble coursier au piquet qui tend en tous sens son attache, comme la mouche abusée qui se brise sans cesse à tous les points de la vitre en bourdonnant, elle arrivait à cette fatale limite, à Auxerre, à Châlons, à Blois, Saumur. Sur cette circonférence qu'elle décrit et qu'elle essaye d'entamer, sa marche inégale devient une stratégie savante ; c'est comme une partie d'échecs qu'elle joue contre le gouvernement représenté par quelque préfet plus ou moins rigoriste. Quand elle peut s'établir à Rouen, la voilà dans le premier instant qui triomphe, car elle a gagné quelques lieues sur le rayon géométrique. Mais ces villes de province offraient peu de res-

sources à un esprit si actif, si jaloux de l'accent et des paroles de la pure Athènes. Voyageant plus tard en Allemagne, elle disait : « Tout ce que je vois ici est meilleur, plus instruit, plus éclairé peut-être que la France, mais un petit morceau de France ferait bien mieux mon affaire. » Enfin il y eut moyen de s'établir à dix-huit lieues de Paris (quelle conquête !), à Acosta. « Oh ! le ruisseau de la rue du Bac ! » s'écriait-elle quand on lui montrait le miroir du Léman. À Acosta, comme à Coppet, elle disait ainsi ; elle tendait plus que jamais les mains vers cette rive si prochaine. Se promenant un jour avec les deux Schlegel, et M. Fauriel, celui-ci, qui lui donnait le bras, se mit involontairement à admirer un point de vue : « Ah ! mon cher Fauriel, dit-elle, vous en êtes donc encore au préjugé de la campagne. » Et sentant aussitôt qu'elle disait quelque chose d'extraordinaire, elle sourit pour corriger cela. L'année 1806 lui sembla trop longue pour que son imagination tînt à un pareil supplice, et elle arriva à Paris un soir, n'amenant ou ne prévenant qu'un très-petit nombre d'amis. Elle se promenait chaque soir et une partie de la nuit à la clarté de la lune, n'osant sortir de jour. Des indiscrétions firent que Fouché fut averti. Il fallut vite partir, et ne plus se risquer désormais à ces promenades le long des quais, du ruisseau favori et autour de cette place Louis XV si familière à Delphine. —

Sainte-Beuve.

* Les provinces ont un caractère si servile qu'elles se croient honorées quand on leur enlève quelque artiste ou quelque monument pour orner Paris, qui les persifle. — Fourier.

* Paris ressemble au duc de Vendôme : épicurien, cynique, paresseux, se levant à midi, mais pour aller vaincre. — Benjamin Constant.

* Cher Paris ! il est encore, à tout prendre, ce qu'il y a de mieux dans cette Europe si corrompue. Sans doute il renferme beaucoup de mal, mais le mal y est moins mauvais qu'ailleurs, et c'est beaucoup. —

Lamennais.

* Paris n'a pas de politique, mais des coups de tête qui sont des coups de maître. — Armand Carrel.

* Hors de Paris, penseurs et poëtes mènent une misérable vie d'isolement... Imaginez-vous, au contraire, une ville comme Paris, où les hommes les plus remarquables d'une grande nation, réunis sur un seul point, sont en rapport journalier, où les luttes et l'émulation amènent la réciprocité des lumières et des progrès ; une ville où ce qu'il y a de plus parfait dans tous les règnes de la nature, dans les arts de l'univers entier, est chaque jour offert en spectacle au public ; représentez-vous cette métropole du monde, où chaque pas que l'on fait sur un pont, sur une place publique, rappelle quelque grand événement du passé ; où chaque coin de rue a servi de théâtre à quelque épisode historique. Et, pour compléter cet ensemble, faites surgir devant vos yeux non pas le Paris d'une époque de ténébreux obscurantisme, mais bien le Paris du xix siècle, dans lequel, depuis trois générations d'hommes, et grâce à des hommes de génie, une telle abondance d'idées a été mise en circulation que, sur la surface du globe, on n'en saurait trouver autant sur un seul point, et vous comprendrez ce qu'il y a là d'esprit infus, de force d'impulsion pour aider le talent à se déployer et à prendre son essor. — Goethe.

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris.

Béranger.

* Notre beau pays a un immense avantage : il est un. Trente-quatre millions d'hommes, sur un sol d'une moyenne étendue, y vivent d'une même vie, y sentent, y pensent, y disent la même chose presque au même instant. Il n'a cet avantage qu'à la condition d'un centre unique d'où part l'impulsion commune et qui meut tout l'ensemble. C'est Paris, qui parle par la presse, qui commande par le télégraphe ; frappez ce centre, et la France est comme un homme frappé à la tête. (1840.) —

A. Thiers.

* Paris est une république. L'homme qui a de quoi vivre et qui ne demande rien n'y rencontre jamais le gouvernement. — Stendhal. (1833.)

* À Paris il y a moins d'envie que dans les provinces ; quelque bonne disposition que l'on ait, on ne peut pas haïr un inconnu. —

Stendhal.

* Pauvre provincial qui avez quitté vos champs, votre ciel, votre maison et votre famille, pour venir vous enfermer dans ce cachot de l'esprit et du cœur, voyez Paris, ce beau Paris, que vous aviez rêvé si merveilleux ! voyez-le s'étendre là-bas, noir de boue et de pluie, bruyant, infect et rapide comme un torrent de fange ! — George Sand.

C'était un débauché de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice et de la plus féconde ;
Je veux dire Paris.
A. de Musset.

APRÈS UNE REPRÉSENTATION DU MISANTHROPE.

Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde !
Quelle mâle gaîté, si triste et si profonde !
.....
S'il rentrait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville,
Il (Alceste) y trouverait mieux pour émouvoir sa bile
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet ;
Nous avons autre chose à mettre au cabinet.
Alfred de Musset. (1840.)

* Il n'y a pas d'endroit sous le ciel où l'on s'occupe autant de son voisin qu'à Paris. — Alfred de Musset.

* Paris a d'inexplicables caprices de laideur et de beauté. — Balzac.

* Paris n'est pas la demeure de l'ennui ; si parfois on l'y rencontre vous pouvez en accuser une négligence de l'octroi. — L. Jan.

* À Paris, dans cette ville d'élégance perfectionnée et de luxe merveilleux, il n'y a que deux saisons : celle où la boue est involontaire, c'est la mauvaise saison ; celle où la boue est volontaire, c'est la belle saison, le temps des arrosages. — M de Girardin.

* En fait de commérage, il n'existe pas dans tout l'univers une ville qui soit plus petite ville que Paris. Rome n'est rien en com-

paraison, c'est une petite ville simple, tandis que Paris est une collection de petites villes qui luttent entre elles d'imagination et de curiosité. À Paris, les commérages se compliquent et se multiplient à l'infini ; on devine ce que peut produire l'esprit de rivalité appliqué au commérage. Chaque quartier a la prétention de connaître l'aventure du jour mieux que tous les autres quartiers, et chaque narrateur, pour prouver qu'il en sait plus que personne, ajoute au récit qui court un détail nouveau de son invention. L'histoire ainsi défigurée fait son chemin sans obstacle. Le contrôle est impossible dans un si vaste empire. Le mensonge circule librement, protégé par l'immensité. — M de Girardin.

* La passion du luxe qui s'est manifestée depuis quelque temps à Paris est précisément la passion des gens qui n'ont point de fortune. N'est-ce pas un des effets bizarres de l'esprit de contradiction, qu'on ne sente le désir d'avoir le superflu que lorsqu'on manque du nécessaire ? À Paris, les millionnaires sont fort tristes : une seule chose les fait rire, c'est la prodigalité des pauvres diables. Ici, moins on possède et plus on dépense. Avec deux mille livres de rente on mange vingt mille francs par an. On fait le contraire en province : avec vingt mille livres de rente on mange deux mille francs par an. — M de Girardin.

* Paris, à force d'être l'Eldorado, est un gouffre où chacun se précipite tout comme on se précipitait dans la rue Quincampoix, au bon temps du système de Law. — Jules Janin.

* L'homme de génie, à Paris, c'est celui auquel le plus de gens ressemblent. — Désiré Nisard.

* À Paris, nous sommes bien toujours la société qui croit à ce qui l'amuse, et qui s'amuse surtout de sa propre diffamation.

Nous aimons mieux notre caricature que notre portrait. — Cuvillier-Fleury.

* Paris est l'échanson universel : il goûte et essaye les us et les idées, A. Karr.

* À Paris, c'est le mot qu'on ne dit pas qui est le mot dangereux.

Théophile Gautier.

* Paris est à proprement dire toute la France ; celle-ci n'est que la grande banlieue de Paris. — Henri Heine.

* L'amour pour Paris est pour beaucoup dans le patriotisme des Français, et si Danton ne prit pas la fuite, « parce qu'on ne peut emporter la patrie aux semelles de ses souliers, » cela voulait dire qu'on ne trouve pas à l'étranger l'équivalent de Paris. — Henri Heine.

* Quand Paris prend du tabac, toute la France éternue. — Gogol.

* Qui n'a pas passé une soirée à Paris n'a pas vécu. — Louis Blanc.

* Paris est d'absolue nécessité ; une Europe où Paris manquerait serait fragile et ne tiendrait pas. — Varnhagen d'Ense.

* À Paris, en vieillissant, le bon devient meilleur. — Alex. Dumas.

* De tous les livres qu'ait encore écrits la main de l'homme, Paris est le plus intéressant. — A. Esquiros.

* Paris n'est pas un pays, mais le résumé du pays. — Michelet.

* Qui dit Paris dit la monarchie tout entière ; il en est le grand et complet symbole. — Michelet.

PARIS

OPINION D'UN VIEUX GENTILHOMME DE PROVINCE.

Ah ! ce n'est plus Paris, la belle capitale,
Éblouissant les yeux du luxe qu'elle étale,
Où les arts, apportant leurs chefs-d'œuvre divers,
Se donnaient rendez-vous des bouts de l'univers.
— Les magasins sont clos ; plus d'art, plus de négoce ;
C'est un événement que le bruit d'un carrosse ;
Chacun craint son voisin et reste en sa maison ;
On rêve en s'endormant qu'on s'éveille en prison ;
Tout se tait ; les passants glissent comme des ombres ;
Quelquefois seulement on entend des bruits sombres....
L'avenir ne promet que de pires fureurs.

F. Ponsard.

* Paris ne sait plus rien apprécier avec le regard d'une raison indépendante et moqueuse. Nous ne rions maintenant ni des autres ni de nous : en perdant notre esprit, nous avons perdu notre liberté. — Proudhon.

Paris a le calme et l'orage,
Le bien au mal entrelacé :
C'est un gouffre pour l'insensé,
C'est une oasis pour le sage.

Cde Gramont.

« Ô Athènes, c'est pour toi que je combats, » disait Alexandre. À combien plus forte raison le surnuméraire de la gloire le dirait-il aujourd'hui de Paris ! — E. Pelletan.

* La Rome de Néron… une ville comme Paris de nos jours, artificielle, bâtie par ordre, où l'on a visé surtout à obtenir l'admiration des provinciaux. — E. Renan.

* L'embryon fait l'homme : il le construit molécule à molécule par l'évolution continue de l'idée qui est en lui. C'est ainsi que Paris a fait la France. — M. Berthelot.

* Paris ! formidable auberge ! — L. Veuillot (1866).

* Paris n'est et ne sera jamais que la grande auberge de l'Europe. Barrère (1790).

Être peu dans Paris, c'est n'être rien du tout,
Et, sans un piédestal, nul n'y semble debout.

Émile Augier

* S'amuser est un mot français et n'a de sens qu'à Paris. — H. Taine.

* La Province et Paris ! un escargot traîné par un papillon. — H. Taine.

* On dit vulgairement que Paris n'a pas été fait en un jour. Nous le voyons bien aujourd'hui, puisque voilà quinze ans qu'on est occupé à le refaire, et que les maçons n'ont pas mis encore le bouquet sur l'édifice. — Auguste Villemot.

* Combien sont venus tenter la gloire à Paris qui sont repartis en disant : « Il est trop difficile d'être Parisien ! » — Alex. Dumas

fils.

* Ô Paris, tu es facile à l'homme qui débute, terrible à l'homme qui a réussi. On dirait, Dieu me pardonne ! que tu prends de la jalousie contre ceux qui t'ont forcé à l'admiration et que tu te venges sur eux de tout le plaisir qu'ils t'ont donné. — Edmond About.

* Un riche impertinent est ridicule, à Paris. — A. Morel.

* Paris trouve un mot pour chaque idée. — A. Morel.

* C'est comme une noblesse d'être né Parisien ou de l'être devenu.

A. Morel

* À Paris, il est difficile de placer son cœur et de garder son argent.

Nestor Roqueplan.

* Paris n'est plus une ville, c'est une gare. — V. Sardou.

* À Paris souvent le ménage, tel que le produit le nouveau train de la vie mondaine, est une espèce de raison sociale où le mari représente la recette et la femme la dépense. Ils ne se rencontrent guère plus que ne ferait une calèche lancée à grandes guides côtoyant une locomotive emportée par un train express. — Paul de Saint-Victor.

* À Paris, lorsqu'un homme possède une femme, il n'a plus qu'une idée : c'est de la quitter pour en choisir une autre. — Henri Rochefort.

* Paris est la capitale des sept péchés capitaux. — Siebecker.

* Ce qui pousse les étrangers, les jeunes surtout, vers Paris, c'est — qu'ils s'en rendent compte ou non, — le secret désir d'y découvrir enfin le vrai mot de l'énigme humaine. Paris ne le donne pas plus que toute autre ville ; mais ne l'ayant pas trouvé là, on ne le cherche plus ailleurs, et l'on se laisse aller au scepticisme, à l'indifférence, à la résignation. Cette résignation, muette et comme honteuse d'elle-même, tout Parisien, — le plus évaporé aussi bien que le plus important, — la porte cachée au fond de son être, et elle en dit plus à qui sait entendre que les déclamations chagrines ou violentes des misanthropes. — Tourgueneff.

* Sois trois fois maudit, Paris, repaire immonde, où les amis se déchirent, où les ennemis s'embrassent, où l'on peut voir assis et dînant à la même table les insulteurs et les insultés de la veille ! — Jules Sandeau.

* Il faut vous avouer que ce beau Paris n'est pas parfait, et que je découvre peu à peu des taches dans ce soleil. Paris est un lieu admirable, c'est dommage seulement qu'il y ait des habitants : non qu'ils ne soient pas aimables, ils le sont trop ; mais ils sont aussi trop distraits, et, autant que je puis le croire, ils vivent et meurent sans penser à ce qu'ils font. Ce n'est pas leur faute, ils n'en ont pas le temps. Ils sont, sans sortir de Paris, des voyageurs éternels, incessamment dissipés par le mouvement et la curiosité. Les autres voyageurs, quand ils ont visité quelque coin intéressant du monde et oublié pendant un mois ou deux leur maison, leur famille, leur foyer, rentrent chez eux et s'y assoient ; les Parisiens, jamais. Leur vie est un voyage. Ils n'ont pas de foyer. Tout ce qui est ailleurs le principal de la vie y devient secondaire. On y a, comme partout, son domicile, son intérieur, sa chambre : il le faut bien. On y est, comme partout, époux et père, épouse et

mère, il le faut bien encore, mais tout cela aussi peu que possible. L'intérêt n'est pas là ; il est dans la rue, dans les musées, dans les salons, dans les théâtres, dans les cercles, dans cette immense vie extérieure qui sous toutes les formes s'agite jour et nuit à Paris, vous attire, vous excite, vous prend votre temps, votre esprit, votre âme, et dévore tout. C'est le meilleur lieu du monde pour y passer, et le pire pour y vivre. — Octave Feuillet.

* Il y a quelques jours, j'accompagnais aux buttes Chaumont un homme d'État illustre, dont j'ai l'honneur d'être l'ami, M. Gladstone. Devant ce grand spectacle de Paris étendu sous nos yeux, il fit cette observation tout anglaise : « Il n'y a pas assez de fumée. » Cela choquait ses idées d'homme pratique, de ne pas voir plus de fabriques, ses idées d'homme qui ne comprendrait pas Londres sans le bruit des machines et les panaches de fumée des usines. — Jules Simon.

* On compare Paris à Londres. Chaque ville a ses destinées, ses besoins, son caractère. Suivez les bords de la Tamise : vous voyez sur ses deux rives des magasins et des manufactures. Suivez les quais de la Seine : vous voyez que Paris est la ville des arts. Non, Paris ne doit pas être une ville manufacturière, Paris doit être le grand centre de consommation des produits manufacturés du reste du pays. Le pays produit, Paris consomme. — M d'Havrincourt.

* Chamfort disait : « J'ai connu une femme qui m'a gâté toutes les autres. » Paris est la ville qui gâte toutes les autres. À Londres, à Berlin, à Vienne, à Rome même, la ville aux parfums, on regrette Paris. Les odeurs de Paris n'ont empêché personne d'y revenir.

* Londres écrase. Paris dilate. Les poitrinaires de l'esprit y guérissent.

* Vous vous plaignez de Paris ? — Quittez-le. Vous y reviendrez, et bien content.

* Le vrai Parisien, hors de Paris, c'est le poisson hors de l'eau. Et n'en riez pas, c'est la gloire de Paris que, loin de lui, la vie soit impossible à quiconque l'a connu.

* Paris ne peut faire d'ingrats que parmi les sots ou les culs-de-jatte : ceux que l'esprit ou ceux que le mouvement gêne

* Les jours de révolution, c'est Paris qui a le mal et c'est la province qui fait les soupirs.

* Paris est si fort qu'après l'avoir pris, l'Europe coalisée n'a même pas pensé à le garder.

* Ce qui fait la force indestructible de Paris, c'est qu'il est et sera toujours plein de gens intelligents qui aiment mieux y mourir de faim que d'aller vivre en paix dans le plus beau lieu du monde.

* Paris est le jeune-premier de l'Europe. Les femmes le savent bien. Ce n'est qu'à Paris qu'il fait tout à fait bon d'être belle.

* Paris porte bien ses défauts et fait bon marché de ses qualités. C'est la ville la moins gourmée, la moins empesée, la moins amidonnée de l'Europe. Paris a assez d'esprit pour être tout, même bête, même fat sans être sot. La fatuité de Paris, quand Paris a la lubie d'être fat, n'est jamais longue, et ne monte pas jusqu'à la morgue. C'est la qualité de Paris d'avoir un si bon caractère, qu'il peut rire d'autrui aussi bien que de lui-même sans se

fâcher. Il est tout juste assez content de lui, pour n'être jamais tout à fait mécontent des autres.

* Quand Paris prend le galop, l'Europe se met au trot. L'Europe ne rattrape Paris que quand Paris s'arrête, ou recule. Mais sitôt que Paris se voit rattrapé, Paris, repart. C'est pourquoi l'Europe s'est toujours défiée de la France endormie. — P.-J. Stahl.

* Paris dort comme tout le monde, mais il se réveille toujours à l'heure et n'est jamais en retard pour dire le mot qui est l'avance du progrès. Paris, soldat téméraire, quand il le faut, vous dira très-bien un beau jour : « La guerre, c'est trop bête. Le progrès n'est plus là ! »

* Il ne faut pas éveiller le chat qui dort. C'est le fond de la politique de tous les gouvernements à l'égard de Paris. Heureusement Paris ne dort jamais que d'un œil.

* En France toutes les villes pensent de même. La campagne ignorante retarde seule sur Paris. Grâce aux chemins de fer, qui mettent du soir au matin Paris dans les départements et les départements dans Paris, par l'échange des journaux, des idées et des personnes, par l'émulation des goûts, des curiosités, des manies, et même des ridicules si vous voulez ; grâce au télégraphe, qui rend la même pensée, la même lubie électrique et instantanée, sur toute la surface du territoire, l'antagonisme de Paris et des autres villes de France n'existe plus. Vous habitez Lille, Strasbourg, Nice, Marseille, Lyon, Bordeaux, Nantes, Cherbourg, le Havre, Dunkerque, Pontoise ou Carpentras, etc., vous êtes des Parisiens, car vous vivez de l'air de Paris.

* La province fournit tout à Paris : le pain, le vin, les fruits, les légumes, les poissons, les beefsteaks, les côtelettes, le gibier, la

volaille, la houille, les métaux, le bois, ses grands hommes, toutes les matières premières. Paris ne donne en échange de tout cela à la province, qu'une chose : « l'éclairage ; » et c'est assez pour que des deux parts on soit quitte.

* La province rejette sur Paris quelqu'un dont elle ne savait que faire, un homme singulier, embarrassant, qui ne pouvait être ni notaire, ni avoué, ni marchand. Paris lui apprend que « ce bon à rien » était un homme de génie et le lui rend célèbre. Voilà comment la province fournit ses grands hommes à Paris.

* L'Europe même ne croit à ses gloires que quand Paris les a signées et paraphées. — P.-J. Stahl.

* La province se console de n'être pas Paris en se laissant dire qu'elle lui fournit tous ses grands hommes. On la trompe. À l'heure qu'il est, on peut compter sur les registres de l'État civil de Paris trois cent vingt huit hommes célèbres à divers degrés, contrôlés par Vapereau, en attendant le jugement probablement plus sévère de la postérité : 67 peintres, 50 hommes de lettres, 36 auteurs dramatiques, 32 savants, 28 hommes politiques, 12 officiers généraux, 3 voyageurs, 4 avocats, 5 architectes, 12 musiciens, 15 sculpteurs, 6 journalistes, 4 graveurs, 12 industriels, 1 empereur, 1 cardinal, 1 pasteur, 31 artistes dramatiques, et 8 médecins. N'est-ce pas une réponse victorieuse à cet administrateur de Paris né à Paris, qui prétend qu'il n'y a pas de Parisiens ?

Jules Verne.

* Dans l'état actuel des choses, prêcher des croisades contre Paris, c'est tout simplement conspirer contre la vie nationale, je parle de la vie de l'intelligence, puisqu'elle s'est concentrée là et qu'on l'attaque dans sa place de refuge. — Jean Macé.

* Londres me semble inférieur à Paris sous plusieurs rapports. La grandeur même, quand elle est comme illimitée, nuit à la beauté. — Lacordaire.

* Paris est la seule ville du monde où la royauté appartienne à l'esprit. L'esprit y court les rues. Les titis en ont plein leurs poches. Les femmes de la halle l'emploient pour enguirlander leurs discours en guise de persil, et ne le font pas payer. — Toussenel.

* Là où l'esprit est roi la femme est reine, et seule distribue les couronnes. Toutes les femmes voudraient venir à Paris, si elles étaient maîtresses de leurs destinées. — Toussenel.

* Avez-vous été exilé de Paris ? vous a-t-on ôté Paris ? vous l'a-t-on arraché ? Non. Eh bien, vous ne savez pas ce que vaut Paris ! Il n'est que la force, ou que la conscience du plus dur devoir qui puisse retenir un vrai Parisien loin de Paris. Ah que l'on aime Paris, sitôt qu'on l'a perdu !

Qui est-ce qui a le plus magnifiquement, le plus profondément, le plus tendrement, le plus amoureusement dit, chanté, célébré, pénétré Paris ? C'est un exilé, un homme qui, depuis dix-sept ans, n'y a pas mis les pieds, mais de qui évidemment la pensée n'en a pas été absente un seul jour. Prenons au hasard quelques lignes, quelques traits épars, dans l'éblouissant tableau de Paris que Victor Hugo vient de publier dans Paris-Guide :

« Qui regarde Paris a le vertige. Rien de plus fantasque, rien de plus tragique, rien de plus superbe. — Paris est le semeur. — La fonction de Paris, c'est la dispersion de l'idée. — Paris travaille pour la communauté terrestre. — Paris est le condensateur. — Le mouvement est français, l'impulsion est parisienne. — Le magni-

fique incendie du progrès, c'est Paris qui l'attise. — Paris a sur la terre une influence de centre nerveux ; s'il tressaille, on frissonne. — Paris est l'enclume des renommées. — Bien des choses seraient ou voudraient être ; mais le rire de Paris est un obstacle. — La gaieté de Paris est efficace.

« Vouloir toujours, c'est le fort de Paris. Vous croyez qu'il dort, non, il veut. La volonté de Paris est en permanence. C'est là ce dont ne se doutent pas assez les gouvernements de transition. Paris est toujours à l'état de préméditation. Il a une patience d'astre mûrissant lentement un fruit. Les nuages passent sur sa fixité ; un beau jour, c'est fait. Paris décrète un événement : la France, brusquement mise en demeure, obéit.

« Paris n'est pas une ville, c'est un gouvernement. — Qui que tu sois, voici ton maître. » — Victor Hugo.

* L'âme de l'auteur de Notre-Dame de Paris, le Paris ancien, et des Misérables, le Paris d'hier, n'a jamais quitté Paris. Paris s'en doutait.

P.-J. Stahl.

« Monsieur, dit Baptiste, je conviens qu'il y a, par-ci par-là, dans le paquet du petit homme des choses qui étonnent, mais si à présent, pour nous distraire, nous lisions quelques histoires ! Dans les histoires, les auteurs mettent tout de même des réflexions, de ça on ne peut pas les empêcher, mais ça passe mieux avec le reste. Voyez-vous, les idées des auteurs, quand c'est à part, je n'aime pas beaucoup ça ! Il faut presque travailler pour les comprendre, et les vrais livres ne doivent être que pour amuser, bien certainement.

— Un bon maître doit toujours obéir à son domestique : Je serais désolé de vous contrarier, monsieur Baptiste, dit Flammèche. Voyons donc ce que vous avez à m'offrir en fait d'histoires, et cætera.

— Nous ne manquons de rien, dit Baptiste : tenez, voilà d'abord les Drames invisibles de Frédéric Soulié. Les drames invisibles, c'est toujours ceux-là qu'on a envie de connaître, n'est-ce pas, monsieur ? L'homme est curieux de ce qu'on lui cache, le titre déjà est donc bien trouvé. M. Soulié, qui a fait les Mémoires du Diable, que monsieur devrait bien connaître, doit avoir fait sous ce titre-là quelque chose qui mérite d'être lu, bien sûr. Et puis voilà les Billes d'agate de M. Eugène Sue, l'auteur des Mystères de Paris, un auteur étonnant, monsieur ! et puis les Amours d'un Pierrot, et une chose qui s'intitule Appartement de garçon à louer. Mais ces deux-là, c'est de celui dont nous venons de lire les Passants, ce serait trop tôt du même. Monsieur préférerait peut-être : Paris marié, philosophie de la Vie conjugale, de M. de Balzac. M. de Balzac a fait bien du tort aux maris, en faisant tourner la tête à leurs femmes, à ce que m'a dit un de mes anciens maîtres, qui n'était pas garçon comme monsieur. Aimez-vous mieux quelque chose de M. Jules Sandeau, ou de M. Octave Feuillet, ou de Charles Nodier, ou de George Sand ? Monsieur ne se fâchera pas d'apprendre que cet écrivain-là c'est une dame : les femmes de génie, il n'y en a pas par douzaines. MM. Gautier, Méry, Gustave Droz, Rochefort, Villemot, Texier, Kaempfen, ont bien voulu nous envoyer déjà des articles, c'est bien aimable à eux d'avoir été si exacts. Je vois que nous ne manquerons de rien ; et comme tous les jours il va nous arriver quelque chose de nouveau, comme nous pouvons compter sur les vignettes de Gavarni, de Granville, de Bertall, de Cham et de Dantan, sur les

vues de Paris, ancien et nouveau, de Clerget et de Champin, il est clair que nous allons amasser là peu à peu un livre vraiment beau et très-riche. Tiens, voilà quelque chose de M. Gozlan, un homme extrêmement fin ; les titres plairont à monsieur, avec les idées que je crois qu'il a : Ce que c'est qu'une Parisienne ; les Maîtresses à Paris. Mais, si monsieur veut m'en croire, nous commencerons tout de même par l'histoire de Mademoiselle Mimi Pinson, de M. Alfred de Musset : cela me fait l'effet d'être une histoire d'amour — des étudiants et des grisettes, — et cela n'est pas en vers, quoique M. de Musset en ait fait qui doivent être bien bons, puisqu'ils ne me déplaisent pas. Oh, monsieur, lisons Mademoiselle Mimi Pinson !

— Va pour Mademoiselle Mimi Pinson, dit Flammèche ; je vois, Baptiste, que vous avez des idées en littérature, et que vous prendriez goût au métier de rédacteur en chef.

— Oh, monsieur, » dit Baptiste en rougissant…

Série 1 · Mademoiselle Mimi Pinson

PROFIL DE GRISETTE

PAR ALFRED DE MUSSET

Parmi les étudiants qui suivaient, l'an passé, les cours de l'École de médecine, se trouvait un jeune homme nommé Eugène Aubert. C'était un garçon de bonne famille, qui avait à peu près dix-neuf ans. Ses parents vivaient en province, et lui faisaient une pension modeste, mais qui lui suffisait. Il menait une vie tranquille, et passait pour avoir un caractère fort doux. Ses cama-

rades l'aimaient ; en toute occasion on le trouvait bon et serviable, la main généreuse et le cœur ouvert. Le seul défaut qu'on lui reprochait était un singulier penchant à la rêverie et à la solitude, et une réserve si excessive dans son langage et ses moindres actions, qu'on l'avait surnommé la Petite Fille, surnom, du reste, dont il riait lui-même, et auquel ses amis n'attachaient aucune idée qui pût l'offenser, le sachant aussi brave qu'un autre au besoin, mais il était vrai que sa conduite justifiait un peu ce sobriquet, surtout par la façon dont elle constrastait avec les mœurs de ses compagnons. Tant qu'il n'était question que de travail, il était le premier à l'œuvre ; mais s'il s'agissait d'une partie de plaisir, d'un dîner au Moulin de Beurre, ou d'une contredanse à la Chaumière, la Petite Fille secouait la tête, et regagnait sa chambrette garnie. Chose presque monstrueuse parmi les étudiants, non-seulement Eugène n'avait pas de maîtresse, quoique son âge et sa figure eussent pu lui valoir des succès, mais on ne l'avait jamais vu faire le galant au comptoir d'une grisette, usage immémorial au quartier latin. Les beautés qui peuplent la montagne Sainte-Geneviève, et se partagent les amours des écoles, lui inspiraient une sorte de répugnance qui allait jusqu'à l'aversion. Il les regardait comme une espèce à part, dangereuse, ingrate et dépravée, née pour laisser partout le mal et le malheur en échange de quelques plaisirs. « Gardez-vous de ces femmes-là, disait-il : ce sont des poupées de fer rouge ; » et il ne trouvait malheureusement que trop d'exemples pour justifier la haine qu'elles lui inspiraient. Les querelles, les désordres, quelquefois même la ruine qu'entraînent ces liaisons passagères, dont les dehors ressemblent au bonheur, n'étaient que trop faciles à citer, l'année dernière comme aujourd'hui, et probablement comme l'année prochaine.

Il va sans dire que les amis d'Eugène le raillaient continuellement sur sa morale et ses scrupules.

« Que prétends-tu, lui demandait souvent un de ses camarades, nommé Marcel, qui faisait profession d'être un bon vivant, que prouvent une faute ou un accident arrivés une fois par hasard ?

— Qu'il faut s'abstenir, répondait Eugène, de peur qu'ils n'arrivent une seconde fois.

— Faux raisonnement, répliquait Marcel ; argument de capucin de carte, qui tombe si le compagnon trébuche. De quoi vas-tu t'inquiéter ? Tel d'entre nous a perdu au jeu ; est-ce une raison pour se faire moine ? L'un n'a plus le sou, l'autre boit de l'eau fraîche ; est-ce qu'Élise en perd l'appétit ? À qui la faute si le voisin porte sa montre au mont-de-piété pour aller se casser un bras à Montmorency ? la voisine n'en est pas manchote. Tu te bats pour Rosalie ; on te donne un coup d'épée ; elle te tourne le dos, c'est tout simple ; en a-t-elle moins fine taille ? Ce sont de ces petits inconvénients dont l'existence est parsemée, et ils sont plus rares que tu ne penses. Regarde un dimanche, quand il fait beau temps, que de bonnes paires d'amis dans les cafés, les promenades et les guinguettes ! Considère-moi ces gros omnibus bien rebondis, bien bourrés de grisettes, qui vont au Ranelagh ou à Belleville. Compte ce qui sort, un jour de fête seulement, du quartier Saint-Jacques : les bataillons de modistes, les armées de lingères, les nuées de marchandes de tabac ; tout cela s'amuse, tout cela a ses amours ; tout cela va s'abattre autour de Paris, sous les tonnelles des campagnes, comme des volées de friquets. S'il pleut, cela va au mélodrame manger des oranges et pleurer ; car cela mange beaucoup, c'est vrai, et pleure aussi très-volon-

tiers, c'est ce qui prouve un bon caractère. Mais quel mal font ces pauvres filles, qui ont cousu, bâti, ourlé, piqué et ravaudé toute la semaine, en prêchant d'exemple le dimanche l'oubli des maux et l'amour du prochain ? Et que peut faire de mieux un honnête homme, qui de son côté vient de passer huit jours à disséquer des choses peu agréables, que de se débarbouiller la vue en regardant un visage frais, une jambe ronde, et la belle nature ?

— Sépulcres blanchis, disait Eugène.

— Je dis et maintiens, continuait Marcel, qu'on peut et doit faire l'éloge des grisettes, et qu'un usage modéré en est bon. Premièrement, elles sont vertueuses, car elles passent la journée à confectionner les vêtements les plus indispensables à la pudeur et à la modestie ; en second lieu, elles sont honnêtes, car il n'y a pas de maîtresse lingère ou autre qui ne recommande à ses filles de boutique de parler au monde poliment ; troisièmement, elles sont très-soigneuses et très-propres, attendu qu'elles ont sans cesse entre les mains du linge et des étoffes qu'il ne faut pas qu'elles gâtent, sous peine d'être bien moins payées ; quatrièmement, elles sont sincères, parce qu'elles boivent du ratafia ; en cinquième lieu, elles sont économes et frugales, parce qu'elles ont beaucoup de peine à gagner trente sous, et s'il se trouve des occasions où elles se montrent gourmandes et dépensières, ce n'est jamais avec leurs propres deniers ; sixièmement ; elles sont très-gaies, parce que le travail qui les occupe est en général ennuyeux à mourir, et qu'elles frétillent comme le poisson dans l'eau dès que l'ouvrage est terminé. Un autre avantage qu'on rencontre en elles, c'est qu'elles ne sont point gênantes, vu qu'elles passent leur vie clouées sur une chaise dont elles ne peuvent pas bouger, et que par conséquent il leur est impossible de courir après leurs

amants comme les dames de bonne compagnie. En outre, elles ne sont pas bavardes, parce qu'elles sont obligées de compter leurs points. Elles ne dépensent pas grand'chose pour leur chaussure, parce qu'elles marchent peu, ni pour leur toilette, parce qu'il est rare qu'on leur fasse crédit. Si on les accuse d'inconstance, ce n'est pas parce qu'elles lisent de mauvais romans ni par méchanceté naturelle ; cela tient au grand nombre de personnes différentes qui passent devant leurs boutiques ; d'un autre côté, elles prouvent suffisamment qu'elles sont capables de passions véritables par la grande quantité d'entre elles qui se jettent journellement dans la Seine ou par leur fenêtre, ou qui s'asphyxient dans leurs domiciles. Elles ont, il est vrai, l'inconvénient d'avoir presque toujours faim et soif, précisément à cause de leur grande tempérance, mais il est notoire qu'elles peuvent se contenter, en guise de repas, d'un verre de bière et d'un cigare : qualité précieuse qu'on rencontre bien rarement en ménage. Bref, je soutiens qu'elles sont bonnes, aimables, fidèles et désintéressées, et que c'est une chose regrettable, lorsqu'elles finissent à l'hôpital. »

Lorsque Marcel parlait ainsi, c'était la plupart du temps au café, quand il s'était un peu échauffé la tête ; il remplissait alors le verre de son ami, et voulait le faire boire à la santé de mademoiselle Pinson, ouvrière en linge, qui était leur voisine ; mais Eugène prenait son chapeau, et tandis que Marcel continuait à pérorer devant ses camarades, il s'esquivait doucement.

Mademoiselle Pinson n'était pas précisément ce qu'on appelle une jolie femme. Il y a beaucoup de différence entre une jolie femme et une jolie grisette. Si une jolie femme, reconnue pour telle, et ainsi nommée en langue parisienne, s'avisait de mettre un petit bonnet, une robe de guingan et un tablier de soie, elle se-

rait tenue, il est vrai, de paraître une jolie grisette. Mais si une grisette s'affuble d'un chapeau, d'un camail de velours et d'une robe de Palmyre, elle n'est nullement forcée d'être une jolie femme ; bien au contraire, il est probable qu'elle aura l'air d'un portemanteau, et, en l'ayant, elle sera dans son droit. La différence consiste donc dans les conditions où vivent ces deux êtres, et principalement dans ce morceau de carton roulé, recouvert d'étoffe et appelé chapeau, que les femmes ont jugé à propos de s'appliquer de chaque côté de la tête, à peu près comme les œillères des chevaux ; (il faut remarquer cependant que les œillères empêchent les chevaux de regarder de côté, et que le morceau de carton n'empêche rien du tout).

Quoi qu'il en soit, un petit bonnet autorise un nez retroussé, qui à son tour veut une bouche bien fendue, à laquelle il faut de belles dents et un visage rond pour cadre. Un visage rond demande des yeux brillants ; le mieux est qu'ils soient le plus noirs possible, et les sourcils à l'avenant. Les cheveux sont ad libitum, attendu que les yeux noirs s'arrangent de tout. Un tel ensemble, comme on le voit, est loin de la beauté proprement dite. C'est ce qu'on appelle une figure chiffonnée, figure classique de grisette, qui serait peut-être laide sous le morceau de carton, mais que le bonnet rend parfois charmante, et plus jolie que la beauté. Ainsi était mademoiselle Pinson.

Marcel s'était mis dans la tête qu'Eugène devait faire la cour à cette demoiselle ; pourquoi ? Je n'en sais rien, si ce n'est qu'il était lui-même l'adorateur de mademoiselle Zélia, amie intime de mademoiselle Pinson. Il lui semblait naturel et commode d'arranger ainsi les choses à son goût, et de faire amicalement l'amour. De pareils calculs ne sont pas rares, et réussissent assez

souvent, l'occasion, depuis que le monde existe, étant, de toutes les tentations, la plus forte. Qui peut dire ce qu'ont fait naître d'événements heureux ou malheureux, d'amours, de querelles, de joies ou de désespoirs, deux portes voisines, un escalier secret, un corridor, un carreau cassé ?

Certains caractères, pourtant, se refusent à ces jeux du hasard. Ils veulent conquérir leurs jouissances, non les gagner à la loterie, et ne se sentent pas disposés à aimer parce qu'ils se trouvent en diligence à côté d'une jolie femme. Tel était Eugène, et Marcel le savait ; aussi avait-il formé depuis longtemps un projet assez simple, qu'il croyait merveilleux et surtout infaillible pour vaincre la résistance de son compagnon.

Il avait résolu de donner un souper, et ne trouva rien de mieux que de choisir pour prétexte le jour de sa propre fête. Il fit donc apporter chez lui deux douzaines de bouteilles de bière, un gros morceau de veau froid avec de la salade, une énorme galette de plomb, et une bouteille de vin de Champagne. Il invita d'abord deux étudiants de ses amis, puis il fit savoir à mademoiselle Zélia qu'il y avait le soir gala à la maison, et qu'elle eût à amener mademoiselle Pinson, Elles n'eurent garde d'y manquer. Marcel passait, à juste titre, pour un des talons rouges du quartier latin, de ces gens qu'on ne refuse pas ; et sept heures du soir venaient à peine de sonner, que ces deux femmes frappaient à la porte de l'étudiant, mademoiselle Zélia en robe courte, en brodequins gris et en bonnet à fleurs ; mademoiselle Pinson plus modeste, vêtue d'une robe noire qui ne la quittait pas, et qui lui donnait, disait-on, une sorte de petit air espagnol dont elle se montrait fort jalouse ; toutes deux ignoraient, on le pense bien, les secrets desseins de leur hôte.

Marcel n'avait pas fait la maladresse d'inviter Eugène d'avance ; il eût été trop sûr d'un refus de sa part. Ce fut seulement lorsque ces demoiselles eurent pris place à table, et après le premier verre vidé, qu'il demanda la permission de s'absenter quelques instants pour aller chercher un convive, et qu'il se dirigea vers la maison qu'habitait Eugène ; il le trouva, comme d'ordinaire, à son travail, seul, entouré de ses livres. Après quelques propos insignifiants, il commença à lui faire tout doucement ses reproches accoutumés, qu'il se fatiguait trop, qu'il avait tort de ne prendre aucune distraction, puis il lui proposa un tour de promenade. Eugène, un peu las, en effet, ayant étudié toute la journée, accepta ; les deux jeunes gens sortirent ensemble, et il ne fut pas difficile à Marcel, après quelques tours d'allée au Luxembourg, d'obliger son ami à entrer chez lui.

Les deux grisettes, restées seules, et ennuyées probablement d'attendre, avaient débuté par se mettre à l'aise ; elles avaient ôté leurs châles et leurs bonnets, et dansaient en chantant une contredanse, non sans faire de temps en temps honneur aux provisions, par manière d'essai. Les yeux déjà brillants et le visage animé, elles s'arrêtèrent joyeuses et un peu essoufflées, lorsque Eugène les salua d'un air à la fois timide et surpris. Attendu ses mœurs solitaires, il était à peine connu d'elles ; aussi l'eurent-elles bientôt dévisagé des pieds à la tête avec cette curiosité intrépide qui est le privilège de leur caste ; puis elles reprirent leur chanson et leur danse, comme si de rien n'était. Le nouveau venu, à demi déconcerté, faisait déjà quelques pas en arrière, songeant peut-être à la retraite, lorsque Marcel, ayant fermé la porte à double tour, jeta bruyamment la clef sur la table.

« Personne encore ! s'écria-t-il. Que font donc nos amis ? Mais n'importe, le sauvage nous appartient. Mesdemoiselles, je vous présente le plus vertueux jeune homme de France et de Navarre, qui désire depuis longtemps avoir l'honneur de faire votre connaissance, et qui est particulièrement grand admirateur de mademoiselle Pinson. »

La contredanse s'arrêta de nouveau ; mademoiselle Pinson fit un léger salut, et reprit son bonnet :

« Eugène ! s'écria Marcel, c'est aujourd'hui ma fête ; ces deux dames ont bien voulu venir la célébrer avec nous. Je t'ai presque amené de force, c'est vrai ; mais j'espère que tu resteras de bon gré à notre commune prière. Il est à présent huit heures à peu près ; nous avons le temps de fumer une pipe en attendant que l'appétit nous vienne. »

Parlant ainsi, il jeta un regard significatif à mademoiselle Pinson, qui, le comprenant aussitôt, s'inclina une seconde fois en souriant, et dit d'une voix douce à Eugène : « Oui, monsieur, nous vous en prions. »

En ce moment les deux étudiants que Marcel avait invités frappèrent à la porte. Eugène vit qu'il n'y avait pas moyen de reculer sans trop de mauvaise grâce, et, se résignant, prit place avec les autres.

Le souper fut long et bruyant. Ces messieurs ayant commencé par remplir la chambre d'un nuage de fumée, buvaient d'autant pour se rafraîchir. Ces dames faisaient les frais de la conversation, et égayaient la compagnie de propos plus ou moins piquants aux dépens de leurs amis et connaissances, et d'aventures plus ou moins croyables, tirées des arrière-boutiques. Si la matière man-

quait de vraisemblance, du moins n'était-elle pas stérile. Deux clercs d'avoué, à les en croire, avaient gagné vingt mille francs en jouant sur les fonds espagnols, et les avaient mangés en six semaines avec deux marchandes de gants ; le fils d'un des plus riches banquiers de Paris avait proposé à une célèbre lingère une loge à l'Opéra et une maison de campagne qu'elle avait refusées, aimant mieux soigner ses parents et rester fidèle à un commis des Deux-Magots ; certain personnage qu'on ne pouvait nommer, et qui était forcé par son rang à s'envelopper du plus grand mystère, venait incognito rendre visite à une brodeuse du passage du Pont-Neuf, laquelle avait été enlevée tout à coup par ordre supérieur, mise dans une chaise de poste a minuit, avec un portefeuille plein de billets de banque, et envoyée aux États-Unis, etc., etc.

« Suffit, dit Marcel, nous connaissons cela. Zélia improvise, et quant à mademoiselle Mimi (ainsi s'appelait mademoiselle Pinson en petit comité), ses renseignements sont imparfaits. Vos clercs d'avoué n'ont gagné qu'une entorse en voltigeant sur les ruisseaux ; votre banquier a offert une orange, et votre brodeuse est si peu aux États-Unis, qu'elle est visible tous les jours, de midi à quatre heures, à l'hôpital de la Charité, où elle a pris un logement par suite de manque de comestibles. »

Eugène était assis auprès de mademoiselle Pinson. Il crut remarquer, à ce dernier mot, prononcé avec une indifférence complète, qu'elle pâlissait. Mais presque aussitôt elle se leva, alluma une cigarette, et s'écria d'un air délibéré :

« Silence à votre tour ; je demande la parole. Puisque le sieur Marcel ne croit pas aux fables, je vais raconter une histoire véritable, et quorum pars magna fui.

— Vous parlez latin ? dit Eugène.

— Comme vous voyez, répondit mademoiselle Pinson ; cette sentence me vient de mon oncle, qui a servi sous le grand Napoléon, et qui n'a jamais manqué de la dire avant de réciter une bataille. Si vous ignorez ce que ces mots signifient, vous pouvez l'apprendre sans payer ; cela veut dire : Je vous en donne ma parole d'honneur. Vous saurez donc que la semaine passée, je m'étais rendue avec deux de mes amies, Blanchette et Rougette, au théâtre de l'Odéon.

— Attendez que je coupe la galette, dit Marcel.

— Coupez, mais écoutez, reprit mademoiselle Pinson. J'étais donc allée avec Blanchette et Rougette à l'Odéon, voir une tragédie. Rougette, comme vous savez, vient de perdre sa grand'mère ; elle a hérité de quatre cents francs. Nous avions pris une baignoire ; trois étudiants se trouvaient au parterre ; ces jeunes gens nous avisèrent, et, sous prétexte que nous étions seules, nous invitèrent à souper.

— De but en blanc ? demanda Marcel ; en vérité, c'est très-galant. Et vous avez refusé, je suppose.

— Non, monsieur, dit mademoiselle Pinson, nous acceptâmes, et, à l'entr'acte, sans attendre la fin de la pièce, nous nous transportâmes chez Viot.

— Avec vos cavaliers ?

— Avec nos cavaliers. Le garçon commença, bien entendu, par nous dire qu'il n'y avait plus rien ; mais une pareille inconvenance n'était pas faite pour nous arrêter. Nous ordonnâmes qu'on allât par la ville chercher ce qui pouvait manquer. Rougette

prit la plumé, et commanda un festin de noces : des crevettes, une omelette au sucre, des beignets, des moules, des œufs à la neige, tout ce qu'il y a dans le monde des marmites. Nos jeunes inconnus, à dire vrai, faisaient légèrement la grimace,

— Je le crois parbleu bien, dit Marcel.

— Nous n'en tînmes compte. La chose apportée, nous commençâmes à faire les jolies femmes. Nous ne trouvions rien de bon, tout nous dégoûtait. À peine un plat était-il entamé, que nous le renvoyions pour en demander un autre. « Garçon, emportez cela ; ce n'est pas tolérable. Où avez-vous pris des horreurs pareilles ? » Nos inconnus désirèrent manger ; mais il ne leur fut pas loisible. Bref, nous soupâmes comme dînait Sancho, et la colère nous porta même à briser quelques ustensiles.

— Belle conduite ! et comment payer ?

— Voilà précisément la question que les trois inconnus s'adressèrent ; par l'entretien qu'ils eurent à voix basse, l'un d'eux nous parut posséder six francs, l'autre infiniment moins, et le troisième n'avait que sa montre, qu'il tira généreusement de sa poche. En cet état, les trois infortunés se présentèrent au comptoir, dans le but d'obtenir un délai quelconque. Que pensez-vous qu'on leur répondit ?

— Je pense, répliqua Marcel, que l'on vous a gardées en gage, et qu'on les a conduits au violon.

— C'est une erreur, dit mademoiselle Pinson. Avant de monter dans le cabinet, Rougette avait pris ses mesures, et tout était payé d'avance. Imaginez le coup de théâtre, à cette réponse de Viot : « Messieurs, tout est payé ! » Nos inconnus nous regardèrent

comme jamais trois chiens n'ont regardé trois évêques, avec une stupéfaction piteuse mêlée d'un pur attendrissement. Nous, cependant, sans feindre d'y prendre garde, nous descendîmes et fîmes venir un fiacre. « Chère marquise, me dit Rougette, il faut reconduire ces messieurs chez eux. — Volontiers, chère comtesse, » répondis-je. Nos pauvres amoureux ne savaient plus quoi dire. Je vous demande s'ils étaient penauds ! Ils se défendaient de notre politesse, ils ne voulaient pas qu'on les reconduisît, ils refusaient de dire leur adresse ; je le crois bien, ils étaient convaincus qu'ils avaient affaire à des femmes du monde, et ils demeuraient rue du Chat-qui-pêche ! »

Les deux étudiants, amis de Marcel, qui, jusque-là, n'avaient guère fait que fumer et boire en silence, semblèrent peu satisfaits de cette histoire. Leurs visages se rembrunirent ; peut-être en savaient-ils autant que mademoiselle Pinson sur ce malencontreux souper, car ils jetèrent sur elle un regard inquiet, lorsque Marcel lui dit en riant :

« Nommez les masques, mademoiselle Mimi. Puisque c'est de la semaine dernière, il n'y a plus d'inconvénient.

— Jamais, monsieur, dit la grisette. On peut berner un homme, mais lui faire tort dans sa carrière, jamais.

— Vous avez raison, dit Eugène, et vous agissez en cela plus sagement peut-être que vous ne pensez. De tous ces jeunes gens qui peuplent les écoles, il n'y en a presque pas un seul qui n'ait derrière lui quelque faute ou quelque folie, et cependant c'est de là que sort tous les jours ce qu'il y a en France de plus distingué et de plus respectable : des médecins, des magistrats…

— Oui, reprit Marcel, c'est la vérité. Il y a des pairs de France en herbe qui dînent chez Flicoteaux, et qui n'ont pas toujours de quoi payer la carte. Mais, ajouta-t-il en clignant de l'œil, n'avez-vous pas revu vos inconnus ?

— Pour qui nous prenez-vous ? répondit mademoiselle Pinson d'un air sérieux et presque offensé. Connaissez-vous Blanchette et Rougette ? et supposez-vous que moi-même…

— C'est bon, dit Marcel, ne vous fâchez pas. Mais voilà, en somme, une belle équipée. Trois écervelées qui n'avaient peut-être pas de quoi dîner le lendemain, et qui jettent l'argent par les fenêtres pour le plaisir de mystifier trois pauvres diables qui n'en peuvent mais !

— Pourquoi nous invitent-ils à souper ? » répondit mademoiselle Mimi Pinson.

Avec la galette parut, dans sa gloire, l'unique bouteille de vin de Champagne qui devait composer le dessert. Avec le vin on parla chanson.

« Je vois, dit Marcel, je vois, comme dit Cervantes, Zélia qui tousse ; c'est signe qu'elle veut chanter. Mais si ces messieurs le trouvent bon, c'est moi qu'on fête, et qui par conséquent prie mademoiselle Mimi, si elle n'est pas enrouée par son anecdote, de nous honorer d'un couplet. Eugène, continua-t-il, sois donc un peu galant, trinque avec ta voisine, et demande-lui un couplet pour moi. »

Eugène rougit et obéit. De même que mademoiselle Pinson n'avait pas dédaigné de le faire pour l'engager lui-même à rester, il s'inclina, et lui dit timidement :

« Oui, mademoiselle, nous vous en prions. »

En même temps il souleva son verre, et toucha celui de la grisette. De ce léger choc sortit un son clair et argentin ; mademoiselle Pinson saisit cette note au vol, et d'une voix pure et fraîche, la continua longtemps en cadence.

« Allons, dit-elle, j'y consens, puisque mon verre me donne le la. Mais que voulez-vous que je vous chante ? Je ne suis pas bégueule, je vous en préviens, mais je ne sais pas de couplets de corps de garde, je ne m'encanaille pas la mémoire.

— Connu, dit Marcel, vous êtes une vertu ; allez votre train, les opinions sont libres.

— Eh bien, reprit mademoiselle Pinson, je vais vous chanter à la bonne venue des couplets qu'on a faits sur moi.

— Attention ! Quel est l'auteur ?

— Mes camarades du magasin : c'est de la poésie faite à l'aiguille ; ainsi je réclame l'indulgence.

— Y a-t-il un refrain à votre chanson ?

— Certainement : la belle demande !

— En ce cas-là, dit Marcel, prenons nos couteaux, et, au refrain, tapons sur la table, mais tâchons d'aller en mesure. Zélia peut s'abstenir, si elle veut.

— Pourquoi cela, malhonnête garçon ? demanda Zélia en colère.

— Pour cause, répondit Marcel ; mais si vous désirez être de la partie, tenez, frappez avec un bouchon, cela aura moins d'incon-

vénients pour nos oreilles et pour vos blanches mains. »

Marcel avait rangé en rond les verres et les assiettes, et s'était assis au milieu de la table, son couteau à la main. Les deux étudiants du souper de Rougette, un peu ragaillardis, ôtèrent le fourneau de leurs pipes pour frapper avec le tuyau de bois ; Eugène rêvait, Zélia boudait. Mademoiselle Pinson prit une assiette et fit signe qu'elle voulait la casser, ce à quoi Marcel répondit par un geste d'assentiment ; en sorte que la chanteuse, ayant pris les morceaux pour s'en faire des castagnettes, commença ainsi les couplets que ses compagnes avaient composés, après s'être excusée d'avance de ce qu'ils pouvaient contenir de trop flatteur pour elle :

MADEMOISELLE MIMI PINSON

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît ;
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette !
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage ;
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.
Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté ;
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette !
C'est la gaîté.
Quand un bon souper la réveille,

Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimi Pinson.
Elle a les yeux et la main prestes ;
Les carabins, matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,
Landerirette !
À son comptoir.
Quoique sans maltraiter personne,
Mimi leur fait mieux la leçon
Qu'à la Sorbonne.
Il ne faut pas qu'on la chiffonne,
La robe de Mimi Pinson.
Mimi Pinson peut rester fille ;
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille,
Landerirette !
Au bout du doigt.
Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon,
Faut être honnête,
Car il n'est pas loin de sa tête,
Le bonnet de Mimi Pinson.
D'un gros bouquet de fleur d'orange
Si l'Amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerirette !
À lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,

Un manteau sur un écusson
Fourré d'hermine ;
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson.
Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain.
Aux trois jours, elle a fait la guerre,
Landerirette !
En casaquin.
À défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson !

Les couteaux et les pipes, voire même les chaises, avaient fait leur tapage, comme de raison, à la fin de chaque couplet. Les verres dansaient sur la table, et les bouteilles, à moitié pleines, se balançaient joyeusement en se donnant de petits coups d'épaule.

« Et ce sont vos bonnes amies, dit Marcel, qui vous ont fait cette chanson-là ? il y a un teinturier, c'est trop musqué. Parlez-moi de ces bons airs où on dit les choses ! et il entonna d'une voix forte :

Nanette n'avait pas encor quinze ans…

— Assez, assez, dit mademoiselle Pinson ; dansons plutôt, faisons un tour de valse. Y a-t-il ici un musicien quelconque ? — J'ai ce qu'il vous faut, répondit Marcel, j'ai une guitare ; mais, continua-t-il en décrochant l'instrument, ma guitare n'a pas ce qu'il lui faut ; elle est chauve de toutes ses cordes.

— Mais voilà un piano, dit Zélia, Marcel va nous faire danser. »

Marcel lança à sa maîtresse un regard aussi furieux que si elle l'eût accusé d'un crime. Il était vrai qu'il en savait assez pour jouer une contredanse ; mais c'était pour lui, comme pour bien d'autres, une espèce de torture à laquelle il se soumettait peu volontiers. Zélia, en le trahissant, se vengeait du bouchon.

« Êtes-vous folle ? dit Marcel ; vous savez bien que ce piano n'est là que pour la gloire, et qu'il n'y a que vous qui l'écorchiez, Dieu le sait. Où avez-vous pris que je sache faire danser ? Je ne sais que la Marseillaise, que je joue d'un seul doigt. Si vous vous adressiez à Eugène, à la bonne heure, voilà un garçon qui s'y entend ; mais je ne veux pas l'ennuyer à ce point, je m'en garderai bien : il n'y a que vous ici d'assez indiscrète pour faire des choses pareilles sans crier gare. »

Pour la troisième fois, Eugène rougit, et s'apprêta à faire ce qu'on lui demandait d'une façon si politique et si détournée. Il se mit donc au piano, et un quadrille s'organisa.

Ce fut presque aussi long que le souper. Après la contredanse vint une valse ; après la valse, le galop : car on galope encore au quartier latin. Ces dames surtout étaient infatigables, et faisaient des gambades et des éclats de rire à réveiller tout le voisinage. Bientôt Eugène, doublement fatigué par le bruit et par la veillée, tomba, tout en jouant machinalement, dans une sorte de demi-sommeil, comme les postillons qui dorment à cheval. Les danseuses passaient et repassaient devant lui comme des fantômes dans un rêve ; et comme rien n'est plus aisément triste qu'un homme qui regarde rire les autres, la mélancolie, à laquelle il

était sujet, ne tarda pas à s'emparer de lui : « Triste joie ! pensait-il ; misérables plaisirs ! instants qu'on croit volés au malheur ! Et qui sait laquelle de ces cinq personnes qui sautent si gaiement devant moi est sûre, comme disait Marcel, d'avoir de quoi dîner demain ? »

Comme il faisait cette réflexion, mademoiselle Pinson passa près de lui ; il crut la voir, tout en galopant, prendre à la dérobée un morceau de galette resté sur la table, et le mettre discrètement dans sa poche.

Le jour commençait à paraître quand la compagnie se sépara. Eugène, avant de rentrer chez lui, marcha quelque temps dans les rues pour respirer l'air frais du matin. Suivant toujours ses tristes pensées, il se répétait tout bas, malgré lui, la chanson de la grisette :

Elle n'a qu'une robe au monde,
Et qu'un bonnet.

« Est-ce possible ? se demandait-il. La misère peut-elle être poussée à ce point, se montrer si franchement, et se railler d'elle-même ? Peut-on rire de ce qu'on manque de pain ? »

Le morceau de galette emporté n'était pas un indice douteux. Eugène ne pouvait s'empêcher d'en sourire, et en même temps d'être ému de pitié. « Cependant, pensait-il encore, elle a pris de la galette et non du pain ; il se peut que ce soit par gourmandise. Qui sait ? c'est peut-être l'enfant d'une voisine à qui elle veut rapporter un gâteau ; peut-être une portière bavarde qui raconterait qu'elle a passé la nuit dehors, un cerbère qu'il faut apaiser. »

Ne regardant pas où il allait, Eugène s'était engagé par hasard dans ce dédale de petites rues qui sont derrière le carrefour Buci, et dans lesquelles une voiture passe à peine. Au moment où il allait revenir sur ses pas, une femme, enveloppée dans un mauvais peignoir, la tête nue, les cheveux en désordre, pâle et défaite, sortit d'une vieille maison. Elle semblait tellement faible qu'elle pouvait à peine marcher ; ses genoux fléchissaient ; elle s'appuyait sur les murailles, et paraissait vouloir se diriger vers une porte voisine où se trouvait une boîte aux lettres, pour y jeter un billet qu'elle tenait à la main. Surpris et effrayé, Eugène s'approcha d'elle, et lui demanda où elle allait, ce qu'elle cherchait, et s'il pouvait l'aider. En même temps il étendit le bras pour la soutenir, car elle était près de tomber sur la borne. Mais, sans lui répondre, elle recula avec une sorte de crainte et de fierté. Elle jeta à terre son billet, montra du doigt la boîte, et paraissant rassembler toutes ses forces : « Là ! » dit-elle seulement ; puis, continuant à se traîner aux murs, elle regagna sa maison. Eugène essaya en vain de l'obliger à prendre son bras, et de renouveler ses questions. Elle rentra lentement dans l'allée sombre et étroite d'où elle était sortie.

Eugène avait ramassé la lettre ; il fit d'abord quelques pas pour la mettre à la poste, mais il s'arrêta bientôt. Cette étrange rencontre l'avait si fort troublé, et il se sentait frappé d'une sorte d'horreur mêlée d'une sorte de compassion si vive, qu'avant de prendre le temps de la réflexion il rompit le cachet presque involontairement. Il lui semblait odieux et impossible de ne pas chercher, n'importe par quel moyen, à pénétrer un tel mystère. Évidemment cette femme était mourante ; était-ce de maladie ou de faim ? Ce devait être, en tout cas, de misère. Eugène ouvrit la

lettre ; elle portait sur l'adresse : « À monsieur le baron de***, » et renfermait ce qui suit :

« Lisez cette lettre, monsieur, et par pitié ne rejetez pas ma prière. Vous pouvez me sauver, et vous seul. Croyez ce que je vous dis, sauvez-moi, et vous aurez fait une bonne action qui vous portera bonheur. Je viens de faire une cruelle maladie qui m'a ôté le peu de force et de courage que j'avais. Le mois d'aout, je rentre en magasin ; mes effets sont retenus dans mon dernier logement, et j'ai presque la certitude qu'avant samedi je me trouverai tout à fait sans asile. J'ai si peur de mourir de faim, que ce matin j'avais pris la résolution de me jeter à l'eau, car je n'ai rien pris encore depuis près de vingt-quatre heures. Lorsque je me suis souvenue de vous, un peu d'espoir m'est venu au cœur. N'est-ce pas que je ne me suis pas trompée ? Monsieur, je vous en supplie à genoux, si peu que vous ferez pour moi me laissera respirer encore quelques jours. Moi, j'ai peur de mourir, et puis je n'ai que vingt-trois ans ! Je viendrai peut-être à bout, avec un peu d'aide, d'atteindre le premier du mois. Si je savais des mots pour exciter votre pitié, je vous les dirais, mais rien ne me vient à l'idée. Je ne puis que pleurer de mon impuissance, car, je le crains bien, vous ferez de ma lettre comme on fait quand on en reçoit trop souvent de pareilles : vous la déchirerez, sans penser qu'une pauvre femme est là qui attend les heures et les minutes avec l'espoir que vous aurez pensé qu'il serait par trop cruel de la laisser ainsi dans l'incertitude. Ce n'est pas l'idée de donner un louis, qui est si peu de chose pour vous qui vous retiendra, j'en suis persuadée ; aussi il me semble que rien ne vous est plus facile que de plier votre aumône dans un papier, et de mettre sur l'adresse : À mademoiselle Bertin, rue de l'Éperon. J'ai changé de nom depuis que je travaille dans les magasins, car le mien est ce-

lui de ma mère. En sortant de chez vous, donnez cela à un commissionnaire. J'attendrai mercredi et jeudi, et je prierai avec ferveur pour que Dieu vous rende humain.

Il me vient à l'idée que vous ne croyez pas à tant de misère ; mais si vous me voyiez, vous seriez convaincu.

« Rougette. »

Si Eugène avait d'abord été touché en lisant ces lignes, son étonnement redoubla, on le pense bien, lorsqu'il vit la signature. Ainsi c'était cette même fille qui avait follement dépensé son argent en parties de plaisir, et imaginé ce souper ridicule raconté par mademoiselle Pinson, c'était elle que le malheur réduisait à cette souffrance et à une semblable prière. Tant d'imprévoyance et de folie semblait à Eugène un rêve incroyable. Mais point de doute, la signature était là ; et mademoiselle Pinson, dans le courant de la soirée, avait également prononcé le nom de guerre de son amie Rougette, devenue mademoiselle Bertin. Comment se trouvait-elle tout à coup abandonnée, sans secours, sans pain, presque sans asile ? Que faisaient ses amies de la veille, pendant qu'elle expirait peut-être dans quelque grenier de cette maison ? Et qu'était-ce que cette maison même où l'on pouvait mourir ainsi ?

Ce n'était pas le moment de faire des conjectures ; le plus pressé était de venir au secours de la faim. Eugène commença par entrer dans la boutique d'un restaurateur qui venait de s'ouvrir, et par acheter ce qu'il put y trouver. Cela fait, il s'achemina, suivi du garçon, vers le logis de Rougette ; mais il éprouvait de l'embarras à se présenter brusquement ainsi ; l'air de fierté qu'il avait trouvé à cette pauvre fille lui faisait craindre, sinon un re-

fus, du moins un mouvement de vanité blessée ; comment lui avouer qu'il avait lu sa lettre ? Lorsqu'il fut arrivé devant la porte :

« Connaissez-vous, dit-il au garçon, une jeune personne qui demeure dans cette maison, et qui s'appelle mademoiselle Bertin ?

— Oh ! que oui, monsieur ! répondit le garçon. C'est nous qui portons habituellement chez elle. Mais si monsieur y va, ce n'est pas le jour. Actuellement elle est à la campagne.

— Qui vous l'a dit ? demanda Eugène.

— Pardi, monsieur, c'est la portière ! Mademoiselle Rougette aime à bien dîner, mais elle n'aime pas beaucoup à payer. Elle a plutôt fait de commander des poulets rôtis et des homards que rien du tout ; mais pour voir son argent, ce n'est pas une fois qu'il faut y retourner ! Aussi nous savons dans le quartier quand elle y est ou quand elle n'y est pas…

— Elle est revenue, reprit Eugène. Montez chez elle, laissez-lui ce que vous portez, et si elle vous doit quelque chose, ne lui demandez rien aujourd'hui. Cela me regarde, et je reviendrai. Si elle veut savoir qui lui envoie ceci, vous répondrez que c'est le baron de ***. »

Sur ces mots Eugène s'éloigna ; chemin faisant il rajusta comme il put le cachet de la lettre, et la mit à la poste. « Après tout, pensa-t-il, Rougette ne refusera pas, et si elle trouve que la réponse à son billet a été un peu prompte, elle s'en expliquera avec son baron. »

Les étudiants, non plus que les grisettes, ne sont pas riches tous les jours. Eugène comprenait très-bien que pour donner un air de vraisemblance à la petite fable que le garçon devait faire, il eût fallu joindre à son envoi le louis que demandait Rougette ; mais là était la difficulté : les louis ne sont pas précisément la monnaie courante de la rue Saint-Jacques ; d'une autre part, Eugène venait de s'engager à payer le restaurateur ; et par malheur son tiroir, en ce moment, n'était guère mieux garni que sa poche. C'est pourquoi il prit, sans différer, le chemin de la place du Panthéon.

En ce temps-là demeurait encore sur cette place ce fameux barbier qui a fait banqueroute et s'est ruiné en ruinant les autres. Là, dans l'arrière-boutique, où se faisaient en secret la grande et la petite usure, venait tous les jours l'étudiant pauvre et sans souci, amoureux, peut-être, emprunter à énorme intérêt quelques pièces d'argent dépensées le soir et chèrement payées le lendemain ; là entrait furtivement la grisette, la tête basse, le regard honteux, venant louer pour une partie de campagne un chapeau fané, un châle reteint, une chemise achetée au mont-de-piété ; là, des jeunes gens de bonne maison, ayant besoin de vingt-cinq louis, souscrivaient pour deux ou trois mille francs de lettres de change ; des mineurs mangeaient leur bien en herbe ; des étourdis ruinaient leurs familles et souvent perdaient leur avenir. Depuis la courtisane titrée à qui un bracelet tourne la tête, jusqu'au cuistre nécessiteux qui convoite un bouquin ou un plat de lentilles, tout venait là comme aux sources du Pactole, et l'usurier barbier, fier de sa clientèle et de ses exploits, jusqu'à s'en vanter, entretenait la prison de Clichy en attendant qu'il y allât lui-même.

Telle était la triste ressource à laquelle Eugène, bien qu'avec répugnance, allait avoir recours pour obliger Rougette, ou pour être du moins en mesure de le faire ; car il ne lui semblait pas prouvé que la demande adressée au baron produisît l'effet désirable. C'était de la part d'un étudiant beaucoup de charité, à vrai dire, que de s'engager ainsi pour une inconnue ; mais Eugène croyait en Dieu : toute bonne action lui semblait nécessaire.

Le premier visage qu'il aperçut en entrant chez le barbier fut celui de son ami Marcel, assis devant une toilette, une serviette au cou, et feignant de se faire coiffer. Le pauvre garçon venait peut-être chercher de quoi payer son souper de la veille ; il semblait fort préoccupé, et fronçait les sourcils d'un air peu satisfait, tandis que le coiffeur, feignant de son côté de lui passer dans les cheveux un fer parfaitement froid, lui parlait à demi-voix dans son accent gascon. Devant une autre toilette, dans un petit cabinet, se tenait assis, également affublé d'une serviette, un étranger fort inquiet, regardant sans cesse de côté et d'autre ; et, par la porte entr'ouverte de l'arrière-boutique, on apercevait dans une vieille psyché la silhouette passablement maigre d'une jeune fille qui, aidée de la femme du coiffeur, essayait une robe à carreaux écossais.

« Que viens-tu faire ici à cette heure ? » s'écria Marcel, dont la figure reprit l'expression de sa bonne humeur habituelle dès qu'il reconnut son ami.

Eugène s'assit près de la toilette, et expliqua en peu de mots la rencontre qu'il avait faite, et le dessein qui l'amenait.

« Ma foi, dit Marcel, tu es bien candide. De quoi te mêles-tu puisqu'il y a un baron ? Tu as vu une jeune fille intéressante qui

éprouvait le besoin de prendre quelque nourriture : tu lui as payé un poulet froid, c'est digne de toi ; il n'y a rien à dire. Tu n'exiges d'elle aucune reconnaissance, l'incognito te plaît ; c'est héroïque. Mais aller plus loin, c'est de la chevalerie ; engager sa montre ou sa signature pour une lingère que protège un baron et que l'on n'a pas l'honneur de fréquenter, cela ne s'est pratiqué, de mémoire humaine, que dans la Bibliothèque bleue.

— Ris de moi si tu veux, répondit Eugène. Je sais qu'il y a dans ce monde beaucoup plus de malheureux que je n'en puis soulager ; ceux que je ne connais pas, je les plains ; si j'en vois un, il faut que je l'aide. Il m'est impossible, quoi que je fasse, de rester indifférent devant la souffrance. Ma charité ne va pas jusqu'à chercher les pauvres, je ne suis pas assez riche pour cela ; mais quand je les trouve, je fais l'aumône.

— En ce cas, reprit Marcel, tu as fort à faire ; il n'en manque pas dans ce pays-ci.

— Qu'importe ! dit Eugène, encore ému du spectacle dont il venait d'être témoin ; vaut-il mieux laisser mourir les gens et passer son chemin ? Cette malheureuse est une étourdie, une folle, tout ce que tu voudras ; elle ne mérite peut-être pas la compassion qu'elle fait naître ; mais cette compassion, je la sens. Vaut-il mieux agir comme ses bonnes amies, qui déjà ne semblent pas plus se soucier d'elle que si elle n'était plus au monde, et qui l'aidaient hier à se ruiner ? À qui peut-elle avoir recours ? à un étranger qui allumera un cigare avec sa lettre, ou à mademoiselle Pinson, je suppose, qui soupe en ville et danse de tout son cœur, pendant que sa compagne meurt de faim ? Je t'avoue, mon cher Marcel, que tout cela, bien sincèrement, me fait horreur. Cette petite évaporée d'hier soir, avec sa chanson et ses quolibets, riant

et babillant chez toi, au moment même où l'autre, l'héroïne de son conte, expire dans un grenier, me soulève le cœur. Vivre ainsi en amies, presque en sœurs, pendant des jours et des semaines, courir les théâtres, les bals, les cafés, et ne pas savoir le lendemain si l'une est morte et l'autre en vie, c'est pis que l'indifférence des égoïstes, c'est l'insensibilité de la brute. Ta mademoiselle Pinson est un monstre, et les grisettes que tu vantes, ces mœurs sans vergogne, ces amitiés sans âme, je ne sais rien de si méprisable ! »

Le barbier, qui, pendant ces discours, avait écouté en silence, et continué de promener son fer froid sur la tête de Marcel, sourit d'un air malin lorsque Eugène se tut. Tour à tour bavard comme une pie, ou plutôt comme un perruquier qu'il était, lorsqu'il s'agissait de méchants propos, taciturne et laconique comme un Spartiate dès que les affaires étaient en jeu, il avait adopté la prudente habitude de laisser toujours d'abord parler ses pratiques, avant de mêler son mot à la conversation. L'indignation qu'exprimait Eugène en termes si violents lui fit toutefois rompre le silence.

« Vous êtes sévère, monsieur, dit-il en riant et en gasconnant. J'ai l'honneur de coiffer mademoiselle Mimi, et je crois que c'est une fort excellente personne.

— Oui, dit Eugène, excellente en effet, s'il est question de boire et de fumer.

— Possible, reprit le barbier, je ne dis pas non. Les jeunes personnes, ça rit, ça chante, ça fume ; mais il y en a qui ont du cœur.

— Où voulez-vous en venir, père Cadédis ? demanda Marcel. Pas tant de diplomatie, expliquez-vous tout net.

— Je veux dire, répliqua le barbier en montrant l'arrière-boutique, qu'il y a là, pendue à un clou, une petite robe de soie noire que ces messieurs connaissent sans doute, s'ils connaissent la propriétaire, car elle ne possède pas une garde-robe très-compliquée. Mademoiselle Mimi m'a envoyé cette robe ce matin au petit jour ; et je présume que si elle n'est pas venue au secours de la petite Rougette, c'est qu'elle-même ne roule pas sur l'or.

— Voilà qui est curieux, dit Marcel, se levant et entrant dans l'arrière-boutique, sans égard pour la pauvre femme aux carreaux écossais ; la chanson de Mimi en a donc menti, puisqu'elle met sa robe en gage ? Mais avec quoi diable fera-t-elle ses visites à présent ? Elle ne va donc pas dans le monde aujourd'hui ? »

Eugène avait suivi son ami ; le barbier ne les trompait pas : dans un coin poudreux, au milieu d'autres hardes de toute espèce, était humblement et tristement suspendue l'unique robe de mademoiselle Pinson.

« C'est bien cela, dit Marcel ; je reconnais ce vêtement pour l'avoir vu tout neuf il y a dix-huit mois. C'est la robe de chambre, l'amazone et l'uniforme de parade de mademoiselle Mimi. Il doit y avoir à la manche gauche une petite tache grosse comme une pièce de cinq sous, causée par le vin de Champagne. Et combien avez-vous prêté là-dessus, père Cadédis, car je suppose que cette robe n'est pas vendue, et qu'elle ne se trouve dans ce boudoir qu'en qualité de nantissement ?

— J'ai prêté quatre francs, répondit le barbier ; et je vous assure, monsieur, que c'est pure charité ; à tout autre je n'aurais pas avancé plus de quarante sous ; car la pièce est diablement mûre, on y voit à travers ; c'est une lanterne magique. Mais je

sais que mademoiselle Mimi me payera ; elle est bonne pour quatre francs.

— Pauvre Mimi ! reprit Marcel. Je gagerais tout de suite mon bonnet qu'elle n'a emprunté cette petite somme que pour l'envoyer à Rougette.

— Ou pour payer quelque dette criarde, dit Eugène.

— Non, dit Marcel, je connais Mimi ; je la crois incapable de se dépouiller pour un créancier.

— Possible encore, dit le barbier. J'ai connu mademoiselle Mimi dans une position meilleure que celle où elle se trouve actuellement ; elle avait alors un grand nombre de dettes. On se présentait journellement chez elle pour saisir ce qu'elle possédait, et on avait fini, en effet, par lui prendre tous ses meubles, excepté son lit, car ces messieurs savent sans doute qu'on ne prend pas le lit d'un débiteur. Or, mademoiselle Mimi avait dans ce temps-là quatre robes fort convenables. Elle les mettait toutes les quatre l'une sur l'autre, et elle couchait avec pour qu'on ne les saisît pas ; c'est pourquoi je serais surpris si, n'ayant plus qu'une seule robe aujourd'hui, elle l'engageait pour payer quelqu'un.

— Pauvre Mimi, répéta Marcel. Mais, en vérité, comment s'arrange-t-elle ? Elle a donc trompé ses amis ? elle possède donc un vêtement inconnu ? Peut-être se trouve-t-elle malade d'avoir mangé-trop de galette ; et, en effet, si elle est au lit, elle n'a que faire de s'habiller. N'importe, père Cadédis, cette robe me fait peine, avec ses manches pendantes qui ont l'air de demander grâce ; tenez, retranchez-moi quatre francs sur les trente-cinq livres que vous venez de m'avancer, et mettez-moi cette robe

dans une serviette, que je la rapporte à cette enfant. Eh bien, Eugène, continua-t-il, que dit à cela ta charité chrétienne ?

— Que tu as raison, répondit Eugène, de parler et d'agir comme tu fais, mais que je n'ai peut-être pas tort ; j'en fais le pari, si tu veux.

— Soit, dit Marcel, parions un cigare, comme les membres du Jockey-Club. Aussi bien, tu n'as plus que faire ici. J'ai trente et un francs, nous sommes riches. Allons de ce pas chez mademoiselle Pinson ; je suis curieux de la voir. »

Il mit la robe sous son bras, et tous deux sortirent de la boutique.

« Mademoiselle est allée à la messe, répondit la portière aux deux étudiants, lorsqu'ils furent arrivés chez mademoiselle Pinson.

— À la messe ! dit Eugène surpris.

— À la messe ! répéta Marcel. C'est impossible, elle n'est pas sortie. Laissez-nous entrer ; nous sommes de vieux, amis.

— Je vous assure, monsieur, répondit la portière, qu'elle est sortie pour aller à la messe, il y a environ trois quarts d'heure.

— Et à quelle église est-elle allée ?

— À Saint-Sulpice, comme de coutume ; elle n'y manque pas un matin.

— Oui, oui, je sais qu'elle prie le bon Dieu ; mais cela me semble bizarre qu'elle soit dehors aujourd'hui.

— La voici qui rentre, monsieur ; elle tourne la rue ; vous la voyez vous-même. »

Mademoiselle Pinson, sortant de l'église, revenait chez elle, en effet. Marcel ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il courut à elle, impatient de voir de près sa toilette. Elle avait, en guise de robe, un jupon d'indienne foncée, à demi caché sous un rideau de serge verte dont elle s'était fait, tant bien que mal, un châle. De cet accoutrement singulier, mais qui, du reste, n'attirait pas les regards, à cause de sa couleur sombre, sortait sa tête gracieuse coiffée de son bonnet blanc, et ses petits pieds chaussés de brodequins. Elle s'était enveloppée dans son rideau avec tant d'art et de précaution, qu'il ressemblait vraiment à un vieux châle, et qu'on ne voyait presque pas la bordure. En un mot, elle trouvait moyen de plaire encore dans cette friperie, et de prouver, une fois de plus sur terre, qu'une jolie femme est toujours jolie.

« Comment me trouvez-vous ? dit-elle aux deux jeunes gens, en écartant un peu son rideau et en laissant voir sa fine taille serrée dans son corset ; c'est un déshabillé du matin que Palmyre vient de m'apporter.

— Vous êtes charmante, dit Marcel. Ma foi, je n'aurais jamais cru qu'on put avoir si bonne mine avec le châle d'une fenêtre.

— En vérité ? reprit mademoiselle Pinson ; j'ai pourtant l'air un peu paquet.

— Paquet de roses, répondit Marcel. J'ai presque regret maintenant de vous avoir rapporté votre robe.

— Ma robe ? Où l'avez-vous trouvée ?

— Où elle était, apparemment.

— Et vous l'avez tirée de l'esclavage ?

— Eh ! mon Dieu, oui, j'ai payé sa rançon. M'en voulez-vous, de cette audace ?

— Non pas ; à charge de revanche. Je suis bien aise de revoir ma robe ; car, à vous dire vrai, voilà déjà longtemps que nous vivons toutes les deux ensemble, et je m'y suis attachée insensiblement. »

En parlant ainsi, mademoiselle Pinson montait lestement les cinq étages qui conduisaient à sa chambrette, où les deux amis entrèrent avec elle.

« Je ne puis pourtant, reprit Marcel, vous rendre cette robe qu'à une condition.

— Fi donc ! dit la grisette. Quelque sottise ! Des conditions ? je n'en veux pas.

— J'ai fait un pari, dit Marcel ; il faut que vous nous disiez franchement pourquoi cette robe était en gage.

— Laissez-moi donc d'abord la remettre, répondit mademoiselle Pinson ; je vous dirai ensuite mon pourquoi. Mais je vous préviens que si vous ne voulez pas faire antichambre dans mon armoire ou sur la gouttière, il faut, pendant que je vais m'habiller, que vous vous voiliez la face comme Agamemnon.

— Qu'à cela ne tienne, dit Marcel ; nous sommes plus honnêtes qu'on ne pense, et je ne hasarderai pas même un œil.

— Attendez, reprit mademoiselle Pinson ; je suis pleine de confiance, mais la sagesse des nations nous dit que deux précautions valent mieux qu'une. »

En même temps elle se débarrassa de son rideau et l'étendit délicatement sur la tête des deux amis, de manière à les rendre complètement aveugles.

« Ne bougez pas, leur dit-elle ; c'est l'affaire d'un instant.

— Prenez garde à vous, dit Marcel ; s'il y a un trou au rideau, je ne réponds de rien. Vous ne voulez pas vous contenter de notre parole ; par conséquent elle est dégagée.

— Heureusement ma robe l'est aussi, dit mademoiselle Pinson ; et ma taille aussi, ajouta-t-elle en riant et en jetant le rideau par terre. Pauvre petite robe ! il me semble qu'elle est toute neuve. J'ai un plaisir à me sentir dedans !

— Et votre secret ? nous le direz-vous maintenant ? Voyons, soyez sincère, nous ne sommes pas bavards. Pourquoi et comment une jeune personne comme vous, sage, rangée, vertueuse et modeste, a-t-elle pu accrocher ainsi d'un seul coup toute sa garde-robe à un clou ?

— Pourquoi ?... pourquoi ?... » répondit mademoiselle Pinson, paraissant hésiter ; puis elle prit les deux jeunes gens chacun par un bras, et leur dit en les poussant vers la porte :

« Venez avec moi, vous le verrez. »

Comme Marcel s'y attendait, elle les conduisit rue de l'Éperon.

Marcel avait gagné son pari. Les quatre francs et le morceau de galette de mademoiselle Pinson étaient sur la table de Rougette avec les débris du poulet d'Eugène. La pauvre malade allait un peu mieux, mais elle gardait encore le lit ; et, quelle que fût sa reconnaissance envers son bienfaiteur inconnu, elle fit dire à ces

messieurs, par son amie, qu'elle les priait de l'excuser, et qu'elle n'était pas en état de les recevoir.

« Que je la reconnais bien là ! dit Marcel ; elle mourrait sur la paille dans sa mansarde, qu'elle ferait encore la duchesse vis-à-vis de son pot à l'eau. »

Les deux amis, bien qu'à regret, furent donc obligés de s'en retourner chez eux comme ils étaient venus, non sans rire entre eux de cette fierté et de cette discrétion si étrangement nichées dans une mansarde. Après avoir été à l'École de médecine suivre les leçons du jour, ils dînèrent ensemble, et, le soir venu, ils firent un tour de promenade au boulevard Italien. Là, tout en fumant le cigare qu'il avait gagné le matin :

« Avec tout cela, disait Marcel, n'es-tu pas forcé de convenir que j'ai raison d'aimer, au fond, et même d'estimer ces pauvres créatures ? Considérons sainement les choses sous un point de vue philosophique. Cette petite Mimi, que tu as tant calomniée, ne fait-elle pas, en se dépouillant de sa robe, une œuvre plus louable, plus méritoire, j'ose même dire plus chrétienne, que le bon roi Robert en laissant un pauvre couper la frange de son manteau ? Le bon roi Robert, d'une part, avait évidemment quantité de manteaux : d'un autre côté, il était à table, dit l'histoire, lorsqu'un mendiant s'approcha de lui en se traînant à quatre pattes, et coupa avec des ciseaux la frange d'or de l'habit de son roi. Madame la reine trouva la chose mauvaise, et le digne monarque, il est vrai, pardonna généreusement au coupeur de frange ; mais peut-être avait-il bien dîné. Vois quelle distance entre lui et Mimi ! Mimi, quand elle a appris l'infortune de Rougette, assurément était à jeun. Sois convaincu que le morceau de galette qu'elle avait emporté de chez moi était destiné par avance

à composer son propre repas. Or, que fait-elle ? Au lieu de déjeuner, elle va à la messe, et en ceci elle se montre encore au moins l'égale du roi Robert, qui était fort pieux, j'en conviens, mais qui perdait son temps à chanter au lutrin pendant que les Normands faisaient le diable à quatre. Le roi Robert abandonne sa frange, et, en somme, le manteau lui reste ; Mimi envoie sa robe tout entière au père Cadédis, action incomparable en ce que Mimi est femme, jeune, jolie, coquette et pauvre ; et note bien que cette robe lui est nécessaire pour qu'elle puisse aller, comme de coutume, à son magasin, gagner le pain de sa journée. Non-seulement donc elle se prive du morceau de galette qu'elle allait avaler, mais elle se met volontairement dans le cas de ne pas dîner. Observons en outre que le père Cadédis est fort éloigné d'être un mendiant, et de se traîner à quatre pattes sous la table. Le roi Robert, renonçant à sa frange, ne fait pas un grand sacrifice, puisqu'il la trouve toute coupée d'avance, et c'est à savoir si cette frange était coupée de travers ou non, et en état d'être recousue ; tandis que Mimi, de son propre mouvement, bien loin d'attendre qu'on lui vole sa robe, arrache elle-même de dessus son pauvre corps ce vêtement, plus précieux, plus utile que le clinquant de tous les passementiers de Paris. Elle sort vêtue d'un rideau ; mais sois sûr qu'elle n'irait pas ainsi dans un autre lieu que l'église ; elle se ferait plutôt couper un bras que de se laisser voir ainsi fagotée au Luxembourg ou aux Tuileries ; mais elle ose se montrer à Dieu, parce qu'il est l'heure où elle prie tous les jours ; croismoi, Eugène, dans ce seul fait de traverser avec son rideau la place Saint-Michel, la rue de Tournon et la rue du Petit-Lion, où elle connaît tout le monde, il y a plus de courage, d'humilité et de religion véritable, que dans toutes les hymnes du bon roi Robert, dont tout le monde parle pourtant, depuis le grand Bossuet jus-

qu'au plat Anquetil, tandis que Mimi mourra inconnue dans son cinquième étage, entre un pot de fleurs et un ourlet.

— Tant mieux pour elle, dit Eugène.

— Si je voulais maintenant, dit Marcel, continuer à comparer, je pourrais te faire un parallèle entre Mucius Scévola et Rougette. Penses-tu, en effet, qu'il soit plus difficile à un Romain du temps de Tarquin de tenir son bras pendant cinq minutes au-dessus d'un réchaud allumé, qu'à une grisette contemporaine de rester vingt-quatre heures sans manger ? Ni l'un ni l'autre n'ont crié, mais examine par quels motifs. Mucius est au milieu d'un camp, en présence d'un roi étrusque qu'il a voulu assassiner ; il a manqué son coup d'une manière pitoyable, il est entre les mains des gendarmes. Qu'imagine-t-il ? Une bravade. Pour qu'on l'admire avant qu'on le pende, il se roussit le poing sur un tison, car rien ne prouve que le brasier fût bien chaud ni que le poing soit tombé en cendres. Là-dessus, le digne Porsenna, stupéfait de sa fanfaronnade, lui pardonne et le renvoie chez lui. Il est à parier que ledit Porsenna, capable d'un tel pardon, avait une bonne figure, et que Scévola se doutait qu'en sacrifiant son bras il sauvait sa tête. Rougette, au contraire, endure patiemment le plus horrible et le plus lent des supplices, celui de la faim ; personne ne la regarde. Elle est seule au fond d'un grenier, et elle n'a pas là pour l'admirer, ni Porsenna, c'est-à-dire le baron, ni les Romains, c'est-à-dire les voisins, ni les Étrusques, c'est-à-dire ses créanciers, ni même le brasier, car son poêle est éteint. Or, pourquoi souffre-t-elle sans se plaindre ? Par vanité d'abord, cela est certain, mais Mucius est dans le même cas ; par grandeur d'âme ensuite, et ici est sa gloire ; car si elle reste muette derrière son verrou, c'est précisément pour que ses amis ne sachent pas qu'elle se meurt,

pour qu'on n'ait pas pitié de son courage, pour que sa camarade Pinson, qu'elle sait bonne et toute dévouée, ne soit pas obligée, comme elle l'a fait, de lui donner sa robe et sa galette. Mucius, à la place de Rougette, eût fait semblant de mourir en silence, mais c'eût été dans un carrefour ou à la porte de Flicoteaux. Son taciturne et sublime orgueil eût été une manière délicate de demander à l'assistance un verre de vin et un croûton. Rougette, il est vrai, a demandé un louis au baron, que je persiste à comparer à Porsenna. Mais ne vois-tu pas que le baron doit évidemment être redevable à Rougette de quelques obligations personnelles ? Cela saute aux yeux du moins clairvoyant. Comme tu l'as, d'ailleurs, sagement remarqué, il se peut que le baron soit à la campagne, et dès lors Rougette est perdue. Et ne crois pas pouvoir me répondre ici par cette vaine objection qu'on oppose à toutes les belles actions des femmes, à savoir qu'elles ne savent ce qu'elles font, et qu'elles courent au danger comme les chats sur les gouttières. Rougette sait ce qu'est la mort ; elle l'a vue de près au pont d'Iéna, car elle s'est déjà jetée à l'eau une fois, et je lui ai demandé si elle avait souffert. Elle m'a dit que non, qu'elle n'avait rien senti, excepté au moment où on l'avait repêchée, parce que les bateliers la tiraient par les jambes, et qu'ils lui avaient, à ce qu'elle disait, raclé la tête sur le bord du bateau.

— Assez, dit Eugène, fais-moi grâce de tes affreuses plaisanteries. Réponds-moi sérieusement. Crois-tu que de si horribles épreuves, tant de fois répétées, toujours menaçantes, puissent enfin porter quelque fruit ? Ces pauvres filles, livrées à elles-mêmes, sans appui, sans conseil, ont-elles assez de bon sens pour avoir de l'expérience ? Y a-t-il un démon attaché à elles qui les voue à tout jamais au malheur et à la folie ; ou, malgré tant d'extravagances, peuvent-elles revenir au bien ? En voilà une qui prie

Dieu, dis-tu ; elle va à l'église, elle remplit ses devoirs ; elle vit honnêtement de son travail ; ses compagnes paraissent l'estimer, et vous autres mauvais sujets, vous ne la traitez pas vous-mêmes avec votre légèreté habituelle. En voilà une autre qui passe sans cesse de l'étourderie à la misère, de la prodigalité aux horreurs de la faim ; certes, elle doit se rappeler longtemps les leçons cruelles qu'elle reçoit. Crois-tu qu'avec de sages avis, une conduite réglée, un peu d'aide, on puisse faire de telles femmes des êtres raisonnables ? S'il en est ainsi, dis-le moi : une occasion s'offre à nous ; allons de ce pas chez la pauvre Rougette ; elle est sans doute encore bien souffrante, et son amie veille à son chevet. Ne me décourage pas, laisse-moi agir. Je veux essayer de les ramener dans la bonne route, de leur parler un langage sincère ; je ne veux leur faire ni sermon ni reproche ; je veux m'approcher de ce lit, leur prendre la main, et leur dire..... »

En ce moment, les deux amis passaient devant le café Tortoni. La silhouette de deux jeunes femmes qui prenaient des glaces près d'une fenêtre se dessinait à la clarté des lustres. L'une d'elles agita son mouchoir, et l'autre partit d'un éclat de rire.

« Parbleu ! dit Marcel, si tu veux leur parler, nous n'avons que faire d'aller si loin, car les voilà, Dieu me pardonne ! Je reconnais Mimi à sa robe, et Rougette à son panache blanc, toujours sur le chemin de la friandise. Il paraît que M. le baron a bien fait les choses.

— Et une pareille folie, dit Eugène, ne t'épouvante pas ?

— Si fait, dit Marcel ; mais, je t'en prie, quand tu diras du mal des grisettes, fais une exception pour la petite Pinson. Elle nous a conté une histoire à souper, elle a engagé sa robe pour quatre

francs, elle s'est fait un châle avec un rideau ; et qui dit ce qu'il sait, qui donne ce qu'il a, qui fait ce qu'il peut, n'est pas obligé à davantage. »

ALFRED DE MUSSET.

Série 2 · Conseils à une Parisienne

CONSEILS À UNE PARISIENNE

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous ;
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
À toute la terre
Faire les yeux doux.
Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris ;
Et, de pied en cap, être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.
Je voudrais garder, pour toute science,
Cette insouciance
Qui vous va si bien
Joindre, comme vous, à l'étourderie
Cette rêverie
Qui ne pense à rien.
Je voudrais pour moi qu'il fût toujours fête,
Et tourner la tête

Aux plus orgueilleux ;
Être en même temps de glace et de flamme,
La haine dans l'âme,
L'amour dans les yeux.
Je détesterais avant toute chose,
Ces vieux teints de rose
Qui font peur à voir.
Je rayonnerais, sous ma tresse brune
Comme un clair de lune
En capuchon noir.

Car c'est si charmant, et c'est si commode
Ce masque à la mode,
Cet air de langueur !
Ah ! que la pâleur est d'un bel usage !
Jamais le visage
N'est trop loin du cœur.
Je voudrais encore avoir vos caprices,
Vos soupirs novices,
Vos regards savants.
Je voudrais enfin, tant mon cœur vous aime,
Être en tout vous-même.
Pour deux ou trois ans.
Il est un seul point, je vous le confesse
Où votre sagesse
Me semble en défaut.
Vous n'osez pas être assez inhumaine.
Votre orgueil vous gêne ;
Pourtant il en faut.
Je ne voudrais pas, à la contredanse,
Sans quelque prudence

Livrer mon bras nu ;
Puis, au cotillon, laisser ma main blanche
Traîner sur la manche
Du premier venu.
Si mon fin corset, si souple et si juste,
D'un bras trop robuste
Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
Qu'un bout de dentelle
N'en fût déchiré.
Chacun en valsant, vient sur votre épaule
Réciter son rôle.
D'amoureux transi ;

Ma beauté du moins, sinon ma pensée,
Serait offensée
D'être aimée ainsi.
Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolie
Avec ma beauté.
Jusqu'au bout des doigts je serais duchesse.
Comme ma richesse,
J'aurais ma fierté.
Voyez-vous, ma chère, au siècle où nous sommes,
La plupart des hommes
Sont très-inconstants.
Il faut éviter surtout leurs moustaches ;
Cela fait des taches
Les trois quarts du temps.
Quand on est coquette, il faut être sage.
L'oiseau de passage,

Qui vole à plein cœur,
Ne dort pas en l'air comme une hirondelle
Et peut, d'un coup d'aile,
Briser une fleur

alfred de musset.

Série 3 · Histoire véridique du canard

HISTOIRE VÉRIDIQUE DU CANARD

PAR GÉRARD DE NERVAL

Il ne s'agit point ici du canard privé, ni même du canard sauvage, — ceux-là n'intéressent que M. de Buffon, et M. Grimod de La Reynière. Notre siècle en connaît d'autres que l'on ne consomme, que l'on ne dévore que par les yeux ou par les oreilles, et qui n'en sont pas moins l'aliment quotidien d'une foule d'honnêtes gens.

Le canard est né rue de Jérusalem ; il s'élance chaque matin des bureaux de M. Rossignol — et prend sa volée sur la capitale, sous la forme légère d'un carré de papier grisâtre : « Voilà ce qui vient de paraître tout à l'heure… « Entendez-vous ces cris rauques qui fendent l'air et les oreilles ? Reconnaissez-vous ces bipèdes au pas tortueux qui suivent le long des rues la ligne du ruisseau ? Voici l'origine du nom, tâchons d'apprécier la chose.

Le canard est une nouvelle quelquefois vraie, toujours exagérée, souvent fausse. Ce sont les détails d'un horrible assassinat, illustré parfois de gravures sur bois d'un style naïf ; c'est un dé-

sastre, un phénomène, une aventure extraordinaire ; on paye cinq centimes et l'on est volé. Heureux encore ceux dont l'esprit plus simple peut conserver l'illusion !

Le canard remonte à la plus haute antiquité, Il est la clef de l'hiéroglyphe, le verbe de ses phrases énigmatiques. Les histoires de tous les peuples ont commencé par les canards.

Le canard est la base des religions.

Les anciens nous en ont légué de sublimes ; nous en transmettrons encore de fort beaux à nos neveux. Hérodote et Pline sont inimitables sur ce point : — l'un a inventé des hommes sans tête, l'autre a vu des hommes à queue. Selon Fourier, l'homme parfait aura une trompe.

Laissons de côté la Mythologie ; nous devons à l'Écriture l'ixion et le griffon.

Voltaire n'a jamais pu réussir à se représenter l'ixion, — dont la chair était défendue aux Hébreux. Mais les géologues modernes ont donné raison à la Bible... L'anoplotérium, le mammouth, le dinothérium, toute la race des sauriens qui, selon Cuvier, peuplaient, avant le déluge, la vallée même de Paris, valent bien, certes, les aimables créatures contestées à Dieu par Voltaire.

Ceci est le canard fossile, protégé par la science, et qui a encore un bel avenir. — Les vieux savants avaient été moins loin en nous léguant le célèbre Homo diluvii testis, et les os gigantesques du roi Teutobocus. Mais qui égalera jamais l'histoire du poisson-évêque, pêché dans la Baltique, qui fut présenté au pape et lui parla en latin ?

Les navigateurs antérieurs au xvi siècle en ont rapporté bien d'autres, sans compter l'eldorado, le poisson kraken, qu'on prenait pour une île flottante, le vaisseau-fantôme, le dragon de Rhodes et le serpent de mer, tel qu'il a été vu par M. Jacques Arago.

Que ce dernier, le roi des canards, nous serve de transition pour arriver aux temps modernes.

Il fut encore une époque où les journaux n'étaient pas inventés, quoiqu'on eût trouvé déjà la poudre et l'imprimerie. Alors le canard tenait lieu de journaux. La politique avait peu d'intérêt pour les habitants des villages et des campagnes ; l'Hydre de l'anarchie, le Vaisseau de l'État, l'Ouragan populaire, n'étaient pas encore capables d'émouvoir ces attentions ignorantes ; elles se portaient plus agréablement sur des fictions moins académiques. — Le loup-garou, le moine-bourru, la bête du Gévaudan, tels étaient les sujets principaux que la gravure, la légende et la complainte se chargeaient d'immortaliser.

Ceci est du Louis XV ; mais déjà le sieur Renaudot avait fondé la Gazette de France, et le sieur Visé le Mercure galant ; — le canard allait avoir un domicile fixe… le journalisme était créé !

Le premier canard répandu par les journaux a été la dent d'or. Un enfant était né avec une dent d'or ; le fait fut constaté, prouvé, étudié par les académies ; on publia des mémoires pour et contre. — Plus tard il fut reconnu que la dent était seulement plaquée ; mais personne ne voulut croire à cette explication.

Il y eut encore l'accouchement phénoménal d'une comtesse de Hollande, mère de cent enfants, qui furent tous baptisés.

Les journaux officiels s'augmentèrent peu pendant le xviii siècle ; le Journal de Trévoux, le Journal des Savants, semèrent force canards scientifiques dans la société d'alors ; les Mémoires secrets de Collé et le Recueil de Bachaumont ne négligeaient pas non plus ce sous-genre intéressant.

La Révolution avait le culte du vrai. Le canard eût été dangereux à cette époque ; on le garda pour des temps meilleurs.

L'Empire en avait beaucoup connu (des canards) le long des temples de Karnac, sur les obélisques et généralement dans les pays étrangers… La grande armée en rapportait quelquefois dans ses foyers, mais en admettait extrêmement peu dans ses lectures.

Il était donné à la Restauration de réinstaller le canard dans la publicité parisienne. — Le premier et le plus beau après 1814 fut la femme à la tête de mort.

Cette créature bizarre avait du reste un corps superbe et deux ou trois millions de dot. Les journaux donnaient son adresse, mais elle ne recevait pas. On se tuait à sa porte, on soupirait sous ses fenêtres, on attaquait en vers et en prose sa vertu et ses millions. Plusieurs devinrent sérieusement amoureux et la demandèrent sans dot, pour elle-même. — Un Anglais l'enleva enfin, et fut très-désappointé de trouver, au lieu d'une tête de mort, une figure assez jolie, qui avait spéculé sur une réputation de laideur pour se faire trouver charmante. — O illusion !

Qui ne se souvient encore de l'invalide à la tête de bois ?

Les journaux se multiplièrent… le canard s'agrandit : le Constitutionnel, le Courrier et les Débats étaient encore bien petits cependant.

Mais dans l'intervalle des sessions, durant les longs mois des vacances politiques et judiciaires, ils sentirent le besoin de donner à la curiosité un aliment capable de soutenir l'abonnement compromis. Ce fut alors que l'on vit reparaître triomphalement le grand serpent de mer oublié depuis le moyen âge et les voyages de Marco Polo, — auquel on ne tarda pas à adjoindre la grande et véritable araignée de mer, qui tendait ses toiles aux vaisseaux et dont un lieutenant portugais coupa vaillamment, à coups de hache, une patte monstrueuse qui fut rapportée à Lisbonne.

Ajoutez à cela une collection intéressante de centenaires et de bicentenaires, de veaux à deux têtes, d'accouchements bizarres et autres canetons des petits jours.

Quelques-uns avaient une teinte politique : tel était le bateau sous-marin destiné à tirer Napoléon de son île ; puis le soldat de l'Empire, échappé de la Sibérie, qui se mettait en marche généralement vers le mois de septembre.

D'autres avaient rapport aux arts ou à la science : ainsi l'araignée dilettante, les pluies de têtards, un Anglais couvant des œufs de canard — par affection pour leur mère, — le crapaud trouvé dans un mur bâti depuis plusieurs siècles, et autres qui ont fait le charme de notre enfance constitutionnelle.

N'oublions pas que les journaux n'avaient alors que deux colonnes. Leur agrandissement fut marqué presque à la fois par les histoires de Clara Vendel, de Gaspard Hauser et du brigand Schubry.

On ne pouvait aller plus haut en fait d'intérêt sérieux : notez que jusqu'alors tout le monde croyait au canard, même celui qui l'écrivait. Le premier qui inventa le canard ironique fut un enne-

mi des portiers. Il paraît avoir eu à se plaindre d'un de ces fonctionnaires. Sa vengeance fut atroce ; il déposa la note suivante dans la boite d'un journal :

« Un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, en débitant un bloc d'acajou, a trouvé dans l'intérieur un espace vide occupé par un serpent qui paraissait engourdi et qu'on est parvenu à ranimer… Le serpent et le tronc d'acajou sont visibles rue de la Roquette, n°… Le concierge de la maison se fera un vrai plaisir de les montrer aux curieux. »

Cette mystification, renouvelée depuis sous d'autres formes, eut des suites terribles ; le portier, ahuri par l'insistance quotidienne des visiteurs et surtout de quelques Anglais, qui le soupçonnaient de leur cacher le serpent par un sentiment de haine nationale, finit, dit-on, par attenter à ses jours.

Nous avons successivement fait connaissance avec la négresse Cécily, rivale de M Mars dans la comédie, la femme-corsaire, la chute des rochers du Niagara, les habitants de la lune, la découverte, à Nérac, des bas-reliefs de Tetricus, roi des Gaules. Ces derniers, qui furent le sujet d'une foule de dissertations académiques, étaient, comme on sait, l'ouvrage d'un vitrier gascon qui les avait enterrés et qui se fit connaître quand l'Institut se fut prononcé favorablement sur l'antiquité de ces morceaux.

Le canard fut souvent un moyen ministériel pour détourner l'attention d'une question compromettante ou d'un budget monstrueux.

Vous voyez que cela continue à tourner dans le cercle des mystifications. Sous ce rapport, la province sembla un instant détrôner Paris. Le Sémaphore de Marseille inventa les corsaires du

Rhône. Ces forbans, venus de la Méditerranée, avaient pu remonter jusqu'à Beaucaire et avaient enlevé toutes les vierges de la ville pour le service du pacha de Négrepont.

C'était à l'époque des Orientales, Paris fut épouvanté. Le ministre de l'intérieur écrivit à Nîmes ; il réprimanda le préfet, qui écrivit à son tour au procureur du roi de Tarascon, lui demandant ce qu'il faisait en présence de tels événements. Ce dernier se transporta sur les lieux en traversant le Rhône, apprit la fausseté de la nouvelle et répondit que jamais corsaires n'avaient osé enlever des vierges à Beaucaire, et même qu'on doutait qu'il y en eût. — Le préfet se hâta de rassurer Paris, qui ne s'en tint pas plus en garde sur les nouvelles du Sémaphore.

C'est à Méry qu'il faut entendre raconter l'histoire du duel de Mas-crédati et de Buffi, deux illustres savants italiens, qui sont maintenant dans toutes les biographies, — et n'ont jamais existé, et celle de l'orpheline Juliah, qui, il y a quelques mois, tint Paris en haleine et l'univers en émoi !

Dans cet immense hoax méridional toute une province fut complice de son journal favori. Les Marseillais de Paris s'entendaient pour nous mystifier, les autres écrivaient lettres sur lettres pour ajouter à notre anxiété.

On sait qu'il avait été constaté à Marseille, par un congrès de savants, que Juliah ne parlait aucune langue connue.

Mais voici où Paris reconquit sa supériorité :

« Vous dites, fut-il répondu aux descendants des Phocéens, que Juliah ne parle aucune langue connue à Marseille ?… Mais peut-être est-ce simplement qu'elle parle le français. »

Le Sémaphore n'a point répliqué.

Au fond, si quelquefois le canard naît dans la province, reconnaissons qu'il ne peut exister qu'à Paris ; c'est de là qu'il part, c'est là qu'il revient sous une forme nouvelle, après avoir fait le tour du monde. Mais ce qui est étrange, c'est que le canard, fruit de l'accouplement du paradoxe et de la fantaisie, finit toujours par se trouver vrai. — Schiller a écrit que Colomb ayant rêvé l'Amérique, Dieu avait fait sortir des eaux cette terre nouvelle, afin que le génie ne fût point convaincu de mensonge ! — Tout génie à part, on peut dire que l'homme n'invente rien qui ne se soit produit ou ne se produise dans un temps donné.

Un journal avait imaginé une petite fille qui portait inscrite autour de ses prunelles cette légende : « Napoléon, empereur. » Trois ans après, l'enfant était visible sur le boulevard : nous l'avons vue.

Gaspard Hauser et le brigand Schubry sont devenus réels à force d'avoir été inventés. — Les poëtes anciens ont cru imaginer le dragon : M. Brongniart en a retrouvé les ossements à Montmartre, et l'appelle Ptérodactyle.

On croyait le dauphin fabuleux, des naturalistes italiens viennent d'en retrouver un squelette entier dans une gorge des Apennins. On a douté de la sirène antique : — peu de gens savent qu'il en existe trois, conservées sous verre, au musée royal de La Haye, sous le n 449, et pêchées par les Hollandais dans les mers de Java.

Vous verrez qu'à force de percer la terre avec des outils-Mulot, l'on découvrira dans son intérieur la planète Nazor, éclairée d'un

soleil souterrain, magnifique canard inventé au xvi siècle par Nicolas Klimius, dans son Iter subterraneum.

Après tout, cette planète Nazor existe sans doute, — et doit être tout bonnement l'enfer… Mais Flammèche le sait mieux que nous !

Ceci est un canard suprême ; il n'y a rien au delà.

gérard de nerval.

Série 3 · Du mot — Monsieur

DU MOT — MONSIEUR

ET DE QUELQUES-UNES DE SES APPLICATIONS

On demande souvent quels sont les savants et les gens de lettres auxquels on doit encore le Monsieur, et quelle règle il faut suivre, quand on parle d'eux, pour ne pas manquer aux convenances d'une société polie ; cette difficulté n'était pas tranchée au xvii siècle, et Ménage paraît bien persuadé qu'on dira toujours M. Arnauld et M. Descartes ; en quoi il s'est trompé, surtout pour le second. Il est reçu aujourd'hui qu'on ajoute ce titre cérémonieux au nom de tous les vivants, et, quant aux morts, de tous ceux dont on a pu être contemporain. Ainsi Voltaire et Montesquieu seraient encore M. de Voltaire et M. de Montesquieu pour quelques vieillards. Le caractère du personnage et de son talent modifie toutefois beaucoup cette convention dans l'usage ordinaire. Les grands hommes perdent beaucoup plus tôt le Monsieur que les autres, parce que l'imagination s'accoutume facile-

ment à agrandir le domaine de leur réputation aux dépens des temps passés, et à les confondre d'avance avec les classiques profès. Je ne pourrais m'empêcher d'écrire sans formule : Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine, Béranger, Victor Hugo ; et il me semble que le contraire serait malséant, cette licence qui marque une familiarité déplacée avec la médiocrité n'étant que l'expression d'un hommage envers le génie. Beaucoup d'hommes célèbres de notre époque seront longtemps des Messieurs. Ceux-là n'en sont plus.

J'ajouterai qu'il y a une délicatesse exquise, mais spontanée, et peut-être inexpliquée jusqu'ici ; à conserver le titre de Monsieur à certains hommes éminemment vertueux qui ont occupé de grandes positions dans le monde, mais que l'exercice de la vertu a placés si haut au-dessus des dignités civiles, que leur nom est resté la première de leurs recommandations aux yeux de l'histoire. Il ne serait pas surprenant que la postérité dit encore : M. de Malesherbes, M. Lainé et M. de Martignac, comme nous disons M. de Harlay et M. de Thou.

charles nodier.

Série 1 · Comment on se salue à Paris

orsque le cavalier Marin vint en France, sous le roi Louis XIII, il fut tellement surpris des démonstrations excessives que pratiquaient les jeunes seigneurs en s'abordant, et des salutations incroyables qui précédaient leurs causeries, qu'il écrivit ce joli mot à ses amis d'Italie : « En France, toute conversation commence par un ballet. »

Le salut et la façon de s'aborder, qui sont caractérisés d'une manière si différente dans les diverses parties du monde, ont surtout à Paris des formes particulières. On ferait presque l'histoire de la société parisienne par l'histoire chronologique de ces formes de salutation. Molière, à qui rien ne pouvait échapper de la grande comédie humaine, a fait, dans M. Jourdain, deux joyeuses peintures de ces ridicules : lorsque M. Jourdain, sorti tout érudit des mains de son maître de danse, fait reculer la marquise afin de donner à ses trois saluts le développement nécessaire, et lorsque, usant d'une autre science, il apprend de son maître de philosophie la manière d'aborder cette belle dame avec la phrase si fameuse et si malléable : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Il est assez étrange que toute rencontre de deux personnes soit précédée en effet de deux actes indispensables, une contorsion et une banalité, c'est-à-dire le salut et le compliment.

Ce petit ballet qui s'exécute ainsi, selon le cavalier Marin, entre ces deux personnes qui se rencontrent, n'aurait-il pas un secret motif, celui de se recueillir de part et d'autre et de mesurer ce qui va s'échanger dans la conversation ? Une rencontre est une surprise ; une surprise embarrasse, et le salut et les compliments vagues qui le suivent sont parfaitement placés pour se remettre d'aplomb.

Toute l'échelle sociale se retrouverait au besoin dans la gradation des courbes que dessinent les divers saluts. Du maréchal de France au mendiant, du fat au plat, les inflexions sont innombrables dans leur variété, et la plus habile dissertation mathématique ne pourrait les reproduire.

Tel salut irrite, tel autre touche et émeut. — Les rapports sociaux et les nuances des positions s'y dessinent d'une manière éclatante, mais rapide. Avant que les deux salutateurs se soient raffermis sur leurs jambes, vous jugez de la distance qui les sépare ; et une fois raffermis sur leurs pieds et le ballet terminé, le niveau de l'habit noir efface l'inégalité.

Les sots et les fats ont une supériorité immense sur les gens d'esprit dans cette pratique. Quant à l'homme de génie, il est au dernier rang, il n'a jamais su saluer.

Cet art est difficile ; il exige des études profondes, une expérience considérable, ou une inspiration naturelle qui les remplace.

Le salut exquis est celui qui contient autant de dignité que de bienveillance ; le plus sot est celui qui humilie et afflige.

L'homme du peuple et l'ouvrier ignorent presque le salut ; entre eux ils s'abordent en riant, mais la tête droite ; et même à l'égard de leurs supérieurs ou des riches, ils ne savent pas se courber.

Àmesure, au contraire, qu'on remonte dans les degrés de la civilisation, la souplesse du salut augmente ; elle atteint sa dernière courbe dans les salons des rois et des grands.

Il y a peut-être au fond de cet usage du salut un immense ridicule, inaperçu parce qu'il est un usage, mais qui frapperait des yeux inaccoutumés à le voir.

Benjamin Constant sentait cela, lorsque, écrivant à M de Charrière, il souriait des gens qui perdent leur équilibre pour paraître mieux polis.

Mais qu'y faire ? changer ce ridicule pour un autre ? cela en vaut-il la peine ? Contentons-nous de l'avoir constaté, afin que les générations moqueuses qui nous suivront sachent que nous nous étions connus nous-mêmes, et que nous les avions prévenues et pressenties dans les sarcasmes et les dédains dont elles accableront notre âge.

p. pascal.

Série 2 · Petites curiosités sociales

PETITES CURIOSITÉS SOCIALES

PAR HENRI ROCHEFORT

Les prix de vertu. — Je m'étais toujours douté que la vertu ne menait pas à grand'chose, mais c'est chez moi une conviction solide depuis la dernière distribution des prix Montyon. Tous ceux qui se sont partagé les médailles de trois mille à cinq cents francs sont, en effet, dans une position extrêmement précaire. On cite notamment, parmi les lauréats, un brave militaire qui sert depuis quatorze ans, et qui n'est encore que simple grenadier. En lisant le détail de cette existence si méritante, il est difficile de résister à l'envie de se faire cette réflexion :

« Voilà un homme qui est resté simple soldat après quatorze ans d'une conduite exemplaire. S'il avait été moins vertueux, peut-être serait-il maréchal de France. »

Jamais de mémoire de Montyon un banquier ou un propriétaire n'a été couronné dans les solennités de ce genre. Donc, pour

devenir propriétaire, il faut commencer par ne pas être vertueux.

Est-il prudent de décourager ainsi la vertu, sous prétexte d'encouragement ? Je laisse à l'histoire le soin de me répondre, mais ce qui me frappe avant tout dans cette distribution annuelle, c'est que ceux-là mêmes qui couronnent la vertu sont tout interloqués quand on s'avise de leur demander en quoi elle consiste.

Pour le vrai chrétien, l'homme vertueux étant celui qui tend la joue aux insultes de son interlocuteur, l'Académie devrait logiquement décerner la médaille du plus grand module à celui qui a encaissé le plus de soufflets dans son année.

Dans un autre ordre d'idées, Brutus passait pour le plus vertueux des Romains, puisque, en mourant, il a accusé la vertu de n'être qu'un substantif féminin, ce qui prouve qu'il la connaissait. Or Brutus avait tué César, qui était son père. Si un homme masqué s'avançait à la barre de l'Institut en disant à M. Victor Cousin :

« J'ai tué mon père, j'aime à croire que vous allez me donner le prix de trois mille francs ! »

M. Cousin, qui a eu le prix d'honneur de rhétorique (récolte 1810), se jetterait sur cet audacieux en priant, au besoin, M. Pongerville (récolte 1803) de lui prêter main-forte.

Si, poussant plus avant vos investigations, vous demandez aux femmes — vous n'êtes pas sans en connaître — ce qu'elles entendent par le mot vertu, elles vous répondront des choses excessivement égrillardes. La vertu étant, en outre, essentiellement modeste, bien des gens, et je fais partie de cette agglomération, se sont souvent demandé comment l'Académie arrivait ainsi à

connaître, dans leurs plus petits détails, les belles actions qu'elle récompensait. La petite fleur des bois, toujours, toujours cachée, dit Paul Henrion, se trahit par son parfum ; mais la vertu n'ayant aucune odeur, on est porté à croire que l'Institut entretient dans son personnel des courtiers en faits honorables, quelque chose comme des commis voyageurs qui, au lieu de travailler dans le bordeaux cachet vert, exploitent exclusivement les actes recommandables et les dévouements sans bornes.

Il n'y a pas de sots métiers, mais il y en a de bizarres. Jamais je ne me déciderais à entamer ce dialogue avec un concierge :

« Je suis envoyé par l'Académie pour savoir si vous n'auriez pas des gens vertueux dans la maison.

— Non, monsieur, non. Nous avions, l'année dernière, au quatrième, un homme vertueux qui aurait probablement fait votre affaire, mais on n'a pas voulu lui changer le papier de sa salle à manger, alors il est parti.

— Et vous ne savez pas où je pourrais en trouver un autre ?

— Voyez au n 24 : l'épicier m'a parlé d'une vieille dame qui ne rentre jamais passé huit heures. Vous vous aboucherez avec elle, et peut-être la chose pourra-t-elle s'arranger. »

Comme pour toutes les professions, il se rencontre évidemment des années mauvaises où la vertu n'a pas rendu suffisamment. Ce doit être un cruel embarras pour l'Académie quand ses affidés reviennent après avoir fait buisson creux. Il est probable que quelquefois les commis voyageurs dont nous parlons sont obligés, pour ne pas rentrer bredouille, de s'adresser à des individus quelconques qui ne sont pas vertueux du tout, mais qui,

moyennant le prix de trois mille francs, consentent à se tenir un peu pendant quinze jours.

Les correspondants de théâtre prélèvent d'ordinaire dix pour cent sur le prix des engagements qu'ils font contracter aux artistes. Ceux qui découvrent des gens vertueux ont-ils une somme de… sur la valeur de la médaille accordée ? Toutes ces choses-là seraient bonnes à savoir, parce qu'elles serviraient à caractériser notre époque, qui manque principalement de caractère.

La danse a l'anglaise. — On m'assure qu'autrefois les femmes allaient au bal de l'Opéra chercher des liaisons sérieuses ; elles y vont aujourd'hui tout bonnement pour se faire nourrir. On danse bien plus dans les cabinets particuliers d'alentour que devant l'orchestre de Strauss. Les plus adroites se contentent même d'enfiler une culotte de satin ponceau, et, au lieu d'aller manger de la poussière dans la salle de danse, elles se rendent, en sortant de chez elles, tout droit chez Brebant, où elles finissent toujours par rencontrer la truffe de l'amitié.

Elles appellent ce système danser à l'anglaise.

La victuaille est si bien devenue le but avoué des nuits d'Opéra, que l'administration des bals s'en est émue. Elle lit dans l'avenir qu'un moment viendra où, tandis que les restaurants seront pleins, sa salle restera vide, et que les quadrilles finiront par se composer d'une ouvreuse faisant vis-a-vis à deux petits bancs. Un actionnaire ingénieux, comme la plupart des actionnaires, a proposé, pour forcer la recette, de distribuer dans Paris, à trois mille individus de tout âge, une circulaire écrite à la main sur le modèle suivant :

« C'est ce soir le premier bal de l'Opéra. Je tromperai la surveillance de ma famille, et, à une heure du matin, tu me trouveras au foyer, non loin du buffet. Qui je suis ? où je t'ai vu ? tu le sauras là seulement. J'aurai un domino bleu, et un masque cachera ma rougeur.

« Une femme qui souffre. »

Pourquoi l'hôpital ? — Depuis longtemps, sitôt qu'on voit passer une femme de mauvaise vie dans sa Victoria qu'elle conduit elle-même, cinquante passants s'écrient à la fois :

« Encore une qui mourra à l'hôpital ! »

Je regrette d'être forcé de donner un démenti à des gens dont les intentions sont pures, mais les femmes qui se conduisent mal meurent partout, excepté là. Les femmes qui meurent à l'hôpital sont surtout celles qui se conduisent bien.

Je dînais dernièrement à Bougival, sur le bord de la Seine, dont les rives sont bordées à cet endroit d'un nombre considérable de propriétés plus verdoyantes les unes que les autres. Eh bien, chaque fois que je demandais les noms des propriétaires, je trouvais quelqu'un pour me faire une réponse dans le goût suivant :

« La petite maison là-bas, avec ce joli belvédère ? Elle est à une ancienne marcheuse de l'Opéra. C'est un Russe qui la lui a donnée. C'était au commencement de la guerre de Crimée. Le jour même ou il a payé l'immeuble, il est parti pour Sébastopol, et il est probable qu'il y a été tué, car elle ne l'a jamais revu. »

J'ai voulu prendre quelques renseignements sur un délicieux chalet qui se démonte comme un faux râtelier.

« Monsieur, m'a dit la gardienne, si vous venez pour une location, il faut vous adresser à Paris, rue Notre-Dame-de-Lorette, chez M Nina la Marseillaise. »

Et ainsi de suite. On m'a énuméré quarante maisons avec jardin, dont la première appartenait à une ex-figurante d'un théâtre démoli ; la seconde, à une nymphe qui avait trouvé le secret de faire, dans les bals publics, un cours de dislocation française, et, les trente-huit autres, soit à une demoiselle de comptoir qui avait rencontré un consommateur sérieux, soit à une cantatrice du café des Aveugles, soit même à une de ces femmes âgées qui, au lieu de se livrer au repos que réclament leurs cheveux blancs, se sont donné jusqu'au bout la mission délicate de procurer à la jeunesse les plaisirs de son âge.

« Mais, me disais-je, en voyant se dérouler cette carte topographique de la galanterie parisienne, quel est donc l'impudent moraliste qui a prétendu que la mauvaise conduite menait infailliblement au désespoir et à la misère ? Franchement, si toutes ces femmes-là vont finir à l'hôpital, c'est qu'elles ont pour le faire quelque motif secret. Peut-être auraient-elles peur, en mourant chez elles, de détériorer les rideaux de leurs chambres à coucher. »

Les prix de Rome. — Je comprends très-bien qu'on cherche par tous les moyens connus à former chez nous des musiciens, mais une fois qu'un jeune homme est reconnu avoir plus de talent que ses rivaux, je n'ai jamais pu savoir au juste pourquoi on l'envoie à Rome.

Rome a été de tout temps célèbre par les sept collines dont il ne reste plus que trois, sans qu'il ait été possible à personne de

dire dans quelle collection sont aujourd'hui les quatre autres. Rome est encore renommée pour son Colisée, sa colonne Trajane, ses buffles et sa mal'aria, mais je cherche inutilement quel genre de musique les lauréats peuvent aller étudier pendant quatre ans dans la Ville Éternelle, à moins que ce ne soit la musique militaire de la garnison française, qui n'a plus que dix-huit mois à y résider, s'il faut en croire la convention du 15 septembre.

Qu'on envoie à Rome des peintres, des sculpteurs et des architectes, c'est tout simple ; mais en quoi les cartons de Raphaël et la coupole de Saint-Pierre peuvent-ils inspirer le quatrième acte des Huguenots ou le quintette du cadenas de la Flûte enchantée ? voilà ce que j'ignore. En admettant que les prix de Rome aillent de temps en temps à la chapelle Sixtine entendre chanter les camarades du petit Mortara, il n'y a pas là de quoi développer beaucoup chez un fils d'Apollon les facultés lyriques.

Un jour viendra, croyons-le, où l'on supprimera les prix de Rome comme on est en train de supprimer les courses au quart d'heure et les jeux d'Allemagne. Il est encore d'autres jeux dont je réclame personnellement la suppression, ce sont les exercices que j'ai vu exécuter l'autre soir au Cirque des Champs-Elysées par une petite fille de neuf ans.

La pauvre enfant s'enroulait comme une couleuvre autour d'un trapèze très-élevé où elle finissait par se tenir simplement par le menton, de sorte que toute la satisfaction du public consistait à se dire :

« Si elle tombe, le moins qu'elle puisse faire, c'est de se casser les reins. Se les cassera-t-elle ou ne se les cassera-t-elle pas ? »

La censure dramatique qui, dans un vaudeville de la Restauration, a biffé le mot barbe de capucin sur le menu d'un dîner, aurait peut-être mieux mérité de la patrie en appliquant sa susceptibilité à ces sauts périlleux qui mettent en danger la vie des enfants. Que Léotard franchisse plusieurs trapèzes et qu'il finisse par se casser la jambe dans ses évolutions, c'est son affaire : il est majeur, marié et séparé de sa femme, personne ne le force donc à exercer cette profession aérienne.

Mais les petits êtres qu'on disloque sans les consulter, et qu'on prive de dessert quand ils refusent de marcher la tête en bas à quarante pieds du sol, ceux-là appartiennent à la société, qui doit les garantir contre la cupidité de leurs parents. J'ai déjà remarqué d'ailleurs que, chez nous, de tous les âges, le moins protégé par le Code est précisément celui qui a le plus besoin de protection. Cela tient probablement à ce que les lois sont faites par les vieillards.

Retour des courses. — J'ai eu l'heur de rentrer dans mes foyers assez à temps pour assister au nouveau triomphe de Gladiateur déjà nommé. Indépendamment d'une grande quantité de poussière, j'ai rapporté du bois de Boulogne une profonde humiliation en voyant que mon malheureux pays en était arrivé à se rouler aux sabots d'un cheval. Newton, Voltaire, Victorien Sardou et les principes de 89 ne sont plus rien depuis huit jours. Tout homme qui ne tient pas à Gladiateur par un lien de parenté quelconque ne doit espérer d'avancement nulle part. J'avertis la compagnie des Petites-Voitures que leurs chevaux se croient maintenant dispensés d'avancer. J'en ai pris un, l'autre jour, qui faisait un pas toutes les dix minutes, et dont l'allure semblait me dire :

« Les hommes se trouvent bien heureux quand ils se font douze mille francs par an, et nous autres chevaux nous n'avons qu'à le vouloir énergiquement pour gagner deux millions en moins de quinze jours. En bonne justice, c'est vous qui devriez être attelé aux brancards, tandis que je serais assis dans la voiture. »

Il faut bien reconnaître que cet animal n'avait pas absolument tort, et que nous n'encourageons que trop de pareilles prétentions par nos folies hippiques. Ce qui, dimanche passé, m'invitait surtout à hausser les épaules, c'est l'affectation d'enthousiasme et les feux d'artifice de fausse joie qui ont éclaté au grand moment parmi les vingt-cinq mille lorettes et les quinze mille calicots venus pour jouir du succès de Gladiateur, comme si la noble bête leur appartenait. Que ces messieurs du Jockey-Club qui, pour la plupart, sont fort riches, mènent de front à peu près toutes les passions humaines, y compris celles des chevaux, rien de plus admissible. En Angleterre, une aristocratie toute-puissante a façonné le peuple à l'amour de la race chevaline ; mais chez nous ce genre d'éducation manque absolument. Parmi les cent mille Parisiens qui se pavanaient dimanche sur la piste, il s'en trouvait peut-être cinquante sachant à peu près de quoi il s'agissait. Si je prenais à part les dames qui ont bombardé de bouquets le cheval de M. Lagrange, et que je leur demandasse sérieusement ce qu'on entend par le mot handicap, elles seraient bien embarrassées de répondre.

Qu'on attelle demain Gladiateur à une charrette, et qu'on l'envoie conduire des légumes à la halle, pas un de ceux qui l'ont acclamé ne serait de force à reconnaître que c'est la un cheval capable de gagner le Derby.

Laisse-moi te le dire, jeunesse élevée au lait de macadam, il en est pour toi des chevaux comme des tableaux et des femmes. Quand il te tombe sous la main une jeune, jolie et honnête ouvrière, tu la repousses dédaigneusement pour aller te faire dévaliser par de vieilles cocottes qui traînent depuis vingt ans, dans les Champs-Élysées, un déshonneur à tant la course (après minuit et passé les fortifications, il y a quelque chose en plus).

Pendant huit ans, on a pu voir à la devanture d'un marchand de la rue Taitbout un portrait d'homme attribué à Rubens, et dont personne ne voulait pour trois cents francs. Passé dans la collection Morny, il s'y est vendu deux mille.

Je me suis rappelé toutes ces inconséquences devant la frénésie prétentieuse déployée par ces messieurs et par ces dames au moment de l'arrivée de Gladiateur. Au fond, les femmes étaient beaucoup plus préoccupées d'elles-mêmes qu'elles ne voulaient le paraître, et indépendamment du prix de cent mille francs, il y a eu ce jour-là, au bois de Boulogne, plusieurs courses aux fausses nattes auxquelles ont pris part tout ce que Paris compte de beautés dénuées de préjugés sociaux.

C'est toujours M Cora qui est arrivée première, dépassant ses camarades de plusieurs longueurs de chignon. Parmi celles qui n'ont pas été classées, j'ai reconnu, dans une grande voiture jaune, ce qui est le dernier genre, une ex-ingénue des Délassements, qui, il y a deux ans à peine, jouait le rôle du Radis noir dans une revue de fin d'année, où elle venait réciter avec une expression tendre que je n'oublierai jamais :

Je suis le radis noir :
Avec décence Je m'avance ;

Qui veut me recevoir
Est toujours sûr de me revoir.
Ah ! daignez m'accueillir,
Je vous promets de revenir.
Je suis le radis noir, etc.

Elle chantait faux alors et elle portait des robes d'organdi au mois de janvier. Aujourd'hui elle ne chante plus du tout, mais elle exhibe aux courses du Derby des châles algériens qu'on croirait brodés avec de la lumière électrique, et des chapeaux qui ne sont pas plus larges qu'un faux râtelier. Aussi a-t-elle fait peindre des armes sur sa voiture jaune, et elle ne me salue plus, parce que je connais son passé.

Le blason. — Je comprends parfaitement qu'un homme tienne au nom qui lui vient de sa famille, et même à celui qui lui vient d'autre part ; mais quelque concession qu'on fasse à la vanité nobiliaire, on s'étonne que quelqu'un, sous le régime de la vapeur et de la pisciculture, veuille ajouter encore aux léopards qu'il peut avoir dans son écusson quelques merlettes, fussent-elles d'azur, fussent-elles même de gueule.

Sous Hugues Capet, ces merlettes avaient leur importance. Vous alliez trouver un paysan nouvellement marié ; vous lui disiez :

« J'ai des merlettes dans mon écusson ; fais savoir à ta femme que je serai chez moi ce soir à onze heures. »

Le paysan s'acquittait fidèlement de la commission. Aujourd'hui le paysan vous casserait les reins. Voilà la nuance. Les merlettes n'ont donc plus aucune raison d'être ; à moins qu'on porte

à ces volatiles une affection qui rappelle cette réponse d'Alcide Tousez dans le Duel aux mauviettes.

« Des mauviettes pour votre déjeuner, lui disait Scriwaneck ; vous vous nourrissez bien !

— J'aime beaucoup les oiseaux, répliquait Tousez, et comme je n'ai pas de cage, je suis forcé de les faire rôtir. »

Il n'y a pas à se faire illusion, la science du blason est aujourd'hui fort délaissée. Qu'un gentilhomme ait des armes au fond de son chapeau, il ne se trouvera pas à Paris trois personnes capables de reconnaître si ce sont celles des Montmorency ou celles des La Palisse. Pour le public désintéressé, il en est des armoiries comme de certaines décorations étrangères très-difficiles à obtenir, disent ceux qui les portent, quand elles ont un liséré bleu, et qu'on a pour vingt-cinq francs quand le liséré est orange.

Le dernier gentilhomme. — La plupart des journaux ont annoncé, la semaine dernière, que le dernier gentilhomme venait de mourir. Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'en reste plus. En 1808, on a compté jusqu'à douze cent cinquante individus dont chacun était entré le premier aux Tuileries le 24 février. Tous les ans, à Paris, le dernier gentilhomme français meurt pour une cause quelconque ; et comme les boulevards et les premières représentations ne pourraient pas vivre si on ne comblait pas cette lacune, on se hâte d'en élire un nouveau qui promène sa gentilhommerie dans tous les cercles jusqu'à ce qu'il décède à son tour, laissant son sceptre à un autre, qui passe dernier gentilhomme à la pluralité des voix.

Lord Seymour a été dernier gentilhomme, M. de Morny l'était il y a six mois, et la mort récente de M. de Gramont-Caderousse

laisse actuellement vacante cette position enviée. Ce fonds de gentilhommerie française ne peut manquer d'être mis très-prochainement en adjudication, mais on ne s'établit pas dernier gentilhomme comme on s'établit marchand de marrons. D'abord le marchand de marrons s'installe d'ordinaire à huit heures du matin pour fermer à minuit, minuit et quart, avec la clôture des omnibus. Le dernier gentilhomme n'ouvre guère son magasin avant quatre heures du soir ; en revanche, il est quelquefois grand jour qu'il n'a pas encore éteint le gaz.

En outre, tout homme peut exercer l'état libre de marchand de marrons ; la profession de dernier gentilhomme ne convient qu'à certaines natures. Tel individu aura beau entourer de soins et de respect les femmes les plus décriées, il aura beau jeter par la fenêtre une dizaine de garçons de café, il aura beau tuer son homme en duel et aller aux Délassements-Comiques le soir même de son acquittement, c'est comme s'il chantait aïchiquita. Il ne sera jamais dernier gentilhomme.

Tel autre fera exactement la même chose en y ajoutant quelques « tu peux te fouiller » ou « faites-la donc passer qu'on la voie, » et il est dernier gentilhomme. À quelle cause apparente tiennent ces injustices de l'opinion publique ? Il est difficile de la déterminer. C'est surtout en fait de gentilhommerie que le célèbre « je ne sais quoi » joue un rôle capital.

Maintenant, messieurs, à qui le tour ? Interrogez-vous bien avant de vous présenter au concours qui ne peut manquer d'avoir lieu prochainement pour le poste élevé de dernier gentilhomme. Si vous ne vous sentez pas les poumons nécessaires pour passer les nuits du mois de décembre entre quatre courants d'air, dans les couloirs du café Anglais, ce n'est pas la peine de risquer

l'aventure. Mais si vous vous croyez assez de moyens pour résoudre ce problème de ne faire absolument rien et de mourir de fatigue à trente ans, portez-vous candidat, et une fois élu par le public si difficile des courses du bois de Boulogne, l'avenir est à vous ; on fera un bruit énorme autour de votre personnalité ; tous les aspirants gandins se fourreront dans votre état-major, et les maquillées les plus à la mode seront trop heureuses de subir vos brutalités. Je dois toutefois vous prévenir loyalement que, quinze jours après votre mort, il ne sera plus question de vous nulle part, si ce n'est peut-être à votre cercle où vos amis n'éprouveront aucun scrupule à vous appliquer, en le redoublant, le mot d'André Chénier :

« Il n'y avait pourtant pas grand'chose là. »

Le casernement des étudiants. — Si j'en crois les journaux, qui pénètrent jusqu'à moi, M. Duruy nourrit le projet de créer pour les étudiants de Paris une sorte d'école polytechnique où l'on prendra des pensionnaires à l'abri de la corruption du bal Bullier et de l'entraînement résultant du domino à quatre ; les jeunes insulaires du quartier Latin auront le droit de mener la vie belle et joyeuse dans des cours bien aérées, en jouant à la main chaude, aux barres et au chat perché. Vont-ils s'amuser, les gaillards ! La chope, fille de l'insouciance et même de la paresse, sera religieusement consignée à la porte, où les cigares seront remplacés par des gâteaux du plus séduisant feuilleté.

Si ce rêve universitaire se réalise, les hommes mariés ne seront plus en sûreté à Paris. Les petites femmes qui, dans le commerce des élèves en droit et en médecine, ont contracté la molle habitude de se coucher à deux heures du matin en hiver, et à quatre heures en été, vont sortir du quartier où les retenait la

passion du bésigue pour se répandre par la ville, qu'elles ne peuvent manquer de ravager de fond en comble.

Il me semble que les messieurs logés de l'autre côté de l'eau ont déjà à nourrir plus de femmes que leurs porte-monnaie ne peuvent en rassasier. Il serait donc injuste d'ajouter une dépense nouvelle à toutes les charges qui les accablent. Si l'on veut créer un lycée pour les étudiants, il devient nécessaire d'en bâtir un pour les étudiantes, à moins que le ministère de l'instruction publique ne constitue à ces dernières une pension annuelle sur des fonds particuliers.

Je crois, pour ma part, bien téméraire de songer à interner les étudiants, lorsque les simples collégiens vont passer leurs journées de congé à cheval dans l'enceinte des courses, où ils offrent à toutes les Coras qu'ils rencontrent des fleurs de rhétorique que leur vend Isabelle la bouquetière. En général, quand il s'agit de réglementer la vie des jeunes gens, on ne tient pas un compte assez sérieux des vœux que la nature émet, à l'instar des conseils municipaux. Quand l'heure a sonné où l'homme sent le besoin de faire quelques dettes, d'aller voir la Belle Hélène et de ne pas rentrer chez lui tous les soirs, il n'y a pas de professeur, s'appelât-il Ortolan, assez persuasif pour le retenir. Le jour où un étudiant sentirait son cœur battre plus fort que de coutume, il prêterait plutôt son uniforme à sa maîtresse pour lui permettre d'entrer dans le dortoir à la faveur de ce déguisement.

Si les étudiants, dont un certain nombre sont électeurs, ont encore besoin d'être soumis au régime de l'internat, il n'y a aucune raison plausible pour qu'on ne crée pas des collèges pour les sous-préfets, pour les députés et même pour les ministres, qui auraient un jour de sortie tous les dimanches, et à qui on retire-

rait leur portefeuille pendant les récréations, afin qu'ils ne cédassent pas à la tentation d'en faire des lanières pour jouer à Cache-Tampon.

D'ailleurs tous nos hommes d'État, à très-peu d'exceptions près, ont été étudiants. Ils ont courtisé des cafés d'alentour, joué la poule et offert des bouteilles de bière à la beauté. Osent-ils prétendre que ces différents travaux ont nui à leur avancement ou abâtardi leur intelligence ? Évidemment non, ils ne l'osent pas, puisque du plus petit au plus grand ils sont tous convaincus que leur génie n'a d'égal que leur beau caractère. Si nos hommes d'État ont pu arriver au degré extraordinaire de perfection dont parle continuellement le Constitutionnel, à travers les quadrilles de la Chaumière et les demi-tasses du café Voltaire, pourquoi donc supprimerait-on un état de choses qu'on ne saurait trop encourager puisqu'il a produit les nombreux grands hommes dont nous jouissons ?

Le Luxembourg. — La mélancolie s'empare de moi quand je pense que la Pépinière, où j'ai promené mes rêveries d'étudiant, va être prochainement adjugée à la criée comme les vieilles paires de pincettes et les serre-papier en galvanoplastie qui traînent sur les comptoirs de l'Hôtel des Ventes. On m'assure que l'opération est magnifique, et, qu'elle rapportera au bas mot trente millions à l'État. Je le veux bien, je ferai seulement observer que cette compensation ne peut m'atteindre, attendu que, jusqu'à un certain point, la Pépinière était à moi, tandis que les trente millions sont évidemment pour d'autres.

Ce qui développe aussi mes inquiétudes, c'est que j'ai mis deux boutures de réséda sur mon balcon, et que si on se met à vendre des terrains chaque fois qu'on aura besoin d'argent, rien

ne me prouve que je n'apprendrai pas un matin, en me réveillant, que mes pots de fleurs viennent d'être traversés d'outre en outre pour l'ouverture d'une rue nouvelle qui se continuera jusqu'à la tête de mon lit de plume en passant par ma table de nuit.

Les bachelières. — Les femmes sont capables de tout. Elles sont même capables de se faire recevoir au baccalauréat ès lettres, ainsi que le prouve l'admission à ce grade universitaire de M Antonia Cellarier, qui a triomphé avec quatre boules blanches.

Il est vrai que ces choses se sont passées à Montpellier. À Paris, une femme qui obtiendrait quatre boules blanches s'en ferait immédiatement des épingles à cheveux qui lui serviraient à tenir son chignon.

Certes je respecte la science, et personne ne peut dire que je me sois jamais attaqué à Pic de la Mirandole ; mais une voix secrète me dit que la jeune fille qui m'apporterait en dot un diplôme de bachelier arriverait difficilement à toucher mon cœur. Le que retranché et le supin en u ne me paraissent pas constituer des ouvrages de femme. Quelle terreur folle s'emparerait des convives si, pendant le repas de noces, la mariée se levait pour adresser à la famille de son conjoint un discours qui commencerait ainsi :

« Quousque tandem, matres et patres conscripti… »

Une épouse légitime ou non, qui, pour savoir si le moment est venu de mettre le couvert, me demanderait :

« Quota hora est ? »

et qui adopterait dans les lettres familières qu'elle m'écrirait cette formule de salutation : « Vale et me ama, » ne ferait pas gé-

mir longtemps le sommier conjugal. À quel point je me hâterais de plaider en séparation de latin, ce n'est rien que de le dire. Et je crois pouvoir affirmer que bon nombre de mes lecteurs sont de mon avis.

Les ventes de tableaux. — Nous avons des gens qui, tout en dépensant quarante sous, ont l'air de dépenser cent francs, et d'autres gens qui, tout en dépensant deux cents francs, passent pour n'avoir jamais dépensé plus de quarante sous. Quand le Musée du Louvre, par exemple, paye une tête d'Antonello de Messine cent treize mille francs, sans compter les frais, le public ne lui sait aucun gré de cet acte de munificence dont il ne comprend pas l'intérêt. En revanche, le public a été douloureusement impressionné en voyant que le Louvre n'avait même pas songé à acquérir à la vente récente du marquis de Villette le portrait par Largillière de Voltaire à trente-cinq ans, lequel a été adjugé pour la modique somme de six mille deux cents francs.

Nous ne possédons en France aucun portrait de Voltaire dans la force de l'âge. Celui qui se trouve au Musée de Versailles n'est qu'un détestable pastiche de la magnifique ruine que nous a laissée de Voltaire le grand statuaire Houdon. De sorte que nous pouvions avoir à peu près pour rien une des peintures les plus intéressantes qu'il soit donné à un Français de contempler, c'est-à-dire l'image de cet homme extraordinaire qui a joué dans l'histoire de notre pays un rôle unique ; et nous nous sommes empressés de laisser échapper cette occasion également unique.

Les gros négociants, pour qui sept et huit font quinze, seront bien surpris de voir qu'une administration qui n'hésite pas à payer cent treize mille francs, cinq pour cent non compris, des tableaux relativement insignifiants, n'ait pas su trouver six billets

de mille francs pour l'achat d'un portrait d'une importance aussi capitale que celui de Voltaire par Largillière. Les gros négociants dont je parle seraient bien autrement étonnés si je leur disais que précisément c'est le bas prix de six mille francs qui a empêché qu'il ne fut acheté par le Musée. Si on avait appris que la Russie avait envie du portrait de Voltaire, ou que l'Angleterre avait donné à quelqu'un commission pour le pousser à son compte, nul doute que le Louvre ne l'eût disputé à l'Europe sous le feu des enchères les plus cuirassées. Malheureusement je me suis aperçu qu'en fait de beaux-arts le Louvre s'inquiétait moins d'avoir de belles choses que de damer le pion aux puissances étrangères. Lord Hertford surtout est le Trocadéro qu'on essaye d'emporter, comme l'autre, à coups de billets de banque. Avant d'entrer dans la salle, on demande avec anxiété :

« Lord Hertford doit-il venir à la vente ? »

Car les tableaux mis sur table n'ont qu'une importance secondaire. L'essentiel c'est d'écraser l'Angleterre dans la personne de lord Hertford, et de prendre ainsi de la grande défaite de Waterloo une revanche au moins partielle. C'est admirable comme patriotisme ; mais comme résultat artistique, cette façon nouvelle d'entendre la peinture ancienne produit ceci : que nous arrivons à payer cent mille francs les toiles qui en valent deux mille, sous prétexte qu'il fallait les disputer a lord Hertford, et que le jour où il est possible d'acheter pour six mille francs le seul portrait qui nous reste de Voltaire à trente-cinq ans, nous ne nous dérangeons même pas pour le voir, attendu que lord Hertford n'avait sur cette proie aucune intention sérieuse.

Les modes. — Les femmes honnêtes ont emprunté aux femmes qui ne le sont pas plusieurs fâcheux détails de toilette.

Elles ont adapté, par exemple, avec une facilité blâmable, aux capuchons de leurs caracos ces houppes blanches qui tourbillonnent derrière leur dos. J'ai la conviction qu'elles auraient résisté plus longtemps à la séduction de la houppette blanche, si elles avaient su que, dans le monde opposé au leur, on a baptisé ces annexes du nom de « sonnettes de nuit. » Elles ont attaché, par la même occasion, à la passe de leurs chapeaux des rubans très-minces, mais excessivement longs, qui descendent quelquefois jusqu'aux dernières fortifications de la crinoline. Je leur apprends que ces amorces qui donnent de loin une idée de la pêche à la ligne ont été nommées, dans les wagons réservés aux biches, des Suivez-moi, jeune homme. On se dit très-bien avant d'aller aux courses :

« Mettras-tu ton « suivez-moi, jeune homme ? » Ma modiste m'a fait un « suivez-moi, jeune homme » qui ne va que jusqu'à la taille. Je ne ferai pas mes frais aujourd'hui. »

Les dompteurs. — Les philosophes prétendent que les passions sont plus difficiles à dompter que tous les lions de l'Atlas et toutes les panthères de Java. Au fond, les philosophes n'en pensent pas un mot ; il est facile d'en acquérir la preuve en leur présentant deux cages, l'une pleine de passions et l'autre remplie de jaguars, d'ours blancs et de tigres royaux ou seulement princiers. Leur choix ne serait pas douteux : ils entreraient dans la cage aux passions et s'y livreraient à toutes les culbutes imaginables. Quant à la cage aux jaguars, ils la feraient soigneusement verrouiller d'abord en dedans, puis en dehors, et ils enverraient contenant et contenu au Jardin des Plantes, avec cette pancarte :

DONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES PHILOSOPHES RÉUNIS.

Cette répulsion vague qu'éprouve tout homme bien élevé à introduire sa tête dans la gueule d'une bête féroce explique le succès de curiosité qui accueille généralement les belluaires comme celui que le cirque Dejean vient de nous présenter. Je ne l'ai pas encore vu travailler, mais plusieurs personnes m'ont assuré qu'il faisait des choses extraordinaires. Cette expression appliquée à un dompteur m'a fort intrigué. La seule chose extraordinaire que puisse faire un éleveur de cette nature, c'est d'être mangé par ses lions. Il y aurait encore un autre élément de succès : ce serait que les lions fussent mangés par le dompteur. En dehors de ces deux résultats, le niveau de l'art dans cette position scabreuse est extrêmement difficile à maintenir. En effet, lorsqu'au bout d'un certain nombre de représentations l'apprivoiseur n'a pas eu un biceps dévoré ou un gras de jambe mâchonné par ses carnivores, le public commence à se demander si les panthères ne sont pas d'anciennes descentes de lit dont on a enlevé la bordure rouge et qu'on a rembourrées avec de l'étoupe. Il se demande par contrecoup si les lions ne portent pas de fausses crinières, quelque chose comme des cache-folie ou de vieux cache-peignes provenant de la vente de M Gambillarde.

D'autre part, quand le roi des animaux, dans un accès de fièvre chaude, déshabille d'un coup de griffe son cornac jusqu'à l'os et lui change subitement sa profession de dompteur en celle d'écorché, les dames poussent des cris de Mélusine et s'indignent que la Préfecture de police autorise ces odieux spectacles. Le dernier mot du domptage consisterait à obtenir d'un lion qu'il se révoltât tous les samedis et qu'il ouvrît à un moment donné ses mâchoires formidables comme pour engloutir son maître. Celui-ci feindrait d'être très-effrayé, et, après cinq minutes (cinq siècles !) d'une lutte simulée, il finirait par réduire à l'impuissance l'animal

repentant, qui lui demanderait grâce en lui promettant désormais obéissance et soumission.

Malheureusement, comme je le disais très-bien plus haut, le lion est le roi des animaux, et comme tous les rois, surtout ceux d'aujourd'hui, il est capricieux, sanguinaire et menteur. Le jour où son cuisinier ordinaire lui aurait retranché quoi que ce soit sur les dix livres de viande qui lui tiennent lieu de liste civile, il ne se ferait aucun scrupule, au mépris des traités, d'ouvrir un emprunt dans la partie la plus charnue de M. le directeur.

Nous avons eu déjà un grand nombre de montreurs de bêtes, et il n'en est pas un qui n'ait eu la plus grande peine à se faire prendre au sérieux. De temps en temps, quand nous apprenons, toujours par l'agence Havas, que l'un d'eux a été étranglé par ses pensionnaires, nous nous écrions :

« Tiens ! il parait que ses animaux étaient vivants ! »

Et tout retombe dans le silence.

Même maison. — Peut-être, après tout, les musulmans ont-ils raison d'épouser des femmes en bas âge. Ils ne laissent pas ainsi à la rouerie naturelle à l'autre sexe le temps de se développer. Dans notre religion, c'est tout le contraire. Tant qu'une fille est jeune, jolie et relativement innocente, elle marine dans la noire misère, et à mesure que la vieillesse arrive, au bras du maquillage, son fidèle compagnon, il surgit des cocodès qui couvrent ses imperfections naissantes sous des châles de dentelles et des colliers d'un prix impertinent.

C'est lorsque la femme est tout à fait décrépite qu'elle rencontre un jeune homme de vingt-deux ans, riche, beau et à la re-

cherche de l'idéal. Elle lui prouve, clair comme deux et deux font neuf, qu'elle n'a jamais aimé que lui, et les bans ne tardent pas à se publier à la quatrième page, troisième colonne, des feuilles quotidiennes, sous la rubrique : même maison.

Les noms de comédie. — Les journaux ayant annoncé la première représentation de sa pièce, M. Sardou, l'auteur, n'a pas tardé à recevoir une lettre à cheval, dont le signataire, M. Benoîton, s'étonnait que M. Sardou eût précisément choisi son nom pour le ridiculiser dans une comédie en cinq actes. Remarquez ceci : M. Sardou aura beau déclarer et prendre à témoin tous les astres connus qu'il n'a jamais de sa vie entendu parler de M. Benoîton, que cet assemblage de lettres s'est présenté tout fortuitement sous sa plume, l'auteur de la lettre n'en restera pas moins convaincu que M. Sardou a obéi à une basse rancune en le livrant à la risée publique. Il est probable qu'aujourd'hui encore il cherche ce qu'il a bien pu faire dans sa vie pour motiver cette vengeance de la part du jeune et célèbre écrivain. La seule idée qui ne lui soit pas venue et qui seule aurait dû lui venir, c'est que Sardou n'a donné le nom fantaisiste de Benoîton aux personnages de sa pièce que parce qu'il ignorait qu'il fût porté par quelqu'un.

Ce n'est, du reste, ni la première, ni la seconde, ni la vingtième fois que ces malentendus se produisent. Le besoin de célébrité que tout homme nourrit en soi comme un numéro à la roulette, vous fait prendre volontiers pour une personnalité préméditée ce qui n'est au fond que le plus vulgaire des hasards. Le monsieur dont le nom se trouve innocemment prononcé dans une pièce aime infiniment mieux se dire ;

« L'auteur est jaloux de ma gloire naissante, et il cherche à l'étouffer sous le ridicule, » que de se faire à lui-même cette confession humiliante :

« Mon nom est tellement inconnu que les vaudevillistes qui s'en emparent sont persuadés qu'ils l'ont inventé. »

J'ai eu avec mon ami Adolphe Choler un petit acte où nous avions introduit un personnage du nom de Baliveau. Vous auriez cru, comme nous, n'est-il pas vrai ? que si un nom appartenait au domaine public, c'était celui de Baliveau. Nous n'en reçûmes pas moins un soir, au foyer du théâtre, la visite d'un M. Baliveau, de Villeneuve-Saint-Georges, qui était venu exprès à Paris nous demander en quoi il nous avait offensés, Choler et moi, pour que nous attachions cette casserole au pan de sa redingote jusqu'alors immaculée.

Cet infortuné s'étiolait en investigations fantastiques dans le but de réparer autant que possible les torts involontaires qu'il croyait avoir envers nous.

« J'ai pensé d'abord, nous répétait-il, qu'un de vous deux avait fait le voyage de Villeneuve-Saint-Georges dans le même compartiment que moi, et, comme je m'enrhume très-facilement, j'aurai refusé d'ouvrir le vasistas. J'ai eu tort, c'est vrai, mais il m'est impossible de rester entre deux airs. »

En vain nous lui répondions :

« Sur notre honneur, monsieur Baliveau, nous n'avons jamais eu l'intention de vous être désagréables. Nous cherchions un nom majestueux, le vôtre cadrait avec nos idées, nous l'avons pris. Mais nous ignorions absolument que Villeneuve-Saint-

Georges renfermât le plus petit Baliveau. La preuve que toutes nos sympathies vous sont acquises, c'est que nous vous offrons une place pour aller voir la Belle Gabrielle à la Gaîté. Nous vous en offrons même deux, ce qui vous permettra d'y conduire une femme.

— J'ignore d'où vient cette vengeance, insistait Baliveau, mais jouons cartes sur table. Les auteurs sont très-souvent gênés : vous changerez le nom de votre personnage et je vous donne cent cinquante francs. »

Nous nous efforcions de lui faire comprendre que nos âmes étaient inaccessibles à ce mode de corruption et qu'on ne nous achetait pas comme des hommes politiques, lorsqu'il s'écria tout à coup, comme frappé d'une pensée soudaine :

« Je devine ! c'est Faverjeon qui me joue ce tour-là. Il est furieux contre moi, parce que je l'ai empêché d'être nommé membre du conseil municipal, et il sera venu vous prier de me mettre sur les planches. Oh ! le misérable ! il m'avait bien dit qu'il me revaudrait ça ! Seulement, il y aurait un excellent moyen de le punir, ce serait de mettre son nom à la place du mien. »

Essayer de convaincre un homme dans cet état que Faverjeon nous était aussi inconnu que Baliveau, c'eût été aller de gaieté de cœur au-devant d'une insulte. Nous prîmes congé de l'homme de Villeneuve-Saint-Georges et nous ne l'avons jamais revu. Mais j'apprendrais un de ces jours que Baliveau vient d'être condamné pour attentat sur la personne de Faverjeon que j'en serais médiocrement surpris. Et je suis sûr que Choler partage cette impression.

Il y a pourtant, à l'usage des citoyens ombrageux, un procédé infaillible pour éviter que leurs noms de famille brillent en vedette sur les affiches de théâtre. Ce procédé consiste à devenir tellement célèbre qu'on ne puisse sans inconvenance donner votre nom à un personnage de vaudeville. Jamais, sur aucune scène, un auteur n'a appelé un limonadier Alfred de Musset, ni un pharmacien Prosper Mérimée. Ce serait s'exposer à des murmures que de faire dire à la bonne dans une comédie, même mêlée de couplets :

« Voilà M. Lamartine le coiffeur, qui apporte les faux cheveux de madame. »

Mais c'est comme un fait exprès, les gens qui se plaignent qu'on usurpe leurs noms emploient pour empêcher ce désagrément les moyens les plus compliqués, et ne pensent jamais à celui-là, qui est si simple.

Pourquoi les cafés ferment la nuit. — J'ai demande à plusieurs personnes en mesure de me répondre pourquoi les limonadiers du boulevard n'avaient pas le droit de tenir leurs maisons ouvertes toute la nuit ; il m'a été impossible d'obtenir satisfaction sur ce point. Les uns m'ont objecté que la sécurité publique pourrait en souffrir, ce qui n'a aucun sens, puisque si une attaque nocturne est à craindre, c'est surtout quand les lumières sont éteintes et non quand elles sont allumées.

D'autres ont prétendu que c'était un moyen de forcer à aller dormir certains individus qui ne se coucheraient jamais sans cette précaution. Ce motif serait dérisoire, attendu que si, après avoir trop dîné, il me convient de prendre du thé, au grand air, jusqu'à trois heures de la nuit, c'est mon affaire et non celle du

gouvernement, qui a mission d'ouvrir les chambres et de déclarer la guerre, mais non de veiller à ce que je dorme exactement douze heures sur vingt-quatre. À Londres, les cafés ne ferment jamais et la santé publique n'en est pas affectée sensiblement, puisque lord Palmerston vient d'entrer dans sa quatre-vingt-septième année. Reste la morale qui pourrait s'en ressentir, mais en braquant une longue-vue sur les côtes d'Angleterre, on s'aperçoit facilement que les habitants du Royaume-Uni, où les cafés restent continuellement ouverts, sont infiniment moins vantards, moins jocrisses, moins menteurs et moins friands de décorations étrangères que nous autres Français dont les cafés ferment à une heure au plus tard.

Le duel. — Un vieux professeur du collège Saint-Louis, prévoyant le grand avenir qui m'était réservé, m'a un jour résumé en ces termes la politique de tous les âges, de tous les pays, et de tous les gouvernements : « En 1806, j'ai été en prison trois mois pour avoir dit dans un café que le duc d'Enghien avait été assassiné. En 1817, j'ai été en prison trois autres mois pour avoir dit dans le même café que le duc d'Enghien avait été condamné légalement. »

En France, la question du duel est soumise à peu près aux mêmes fluctuations et traitée par des procédés non moins fantaisistes. Quand ce sont deux journalistes qui en viennent aux mains, on les cite en police correctionnelle, où je n'ai pas besoin d'ajouter, n'est-ce pas ? que le vainqueur et les témoins ne sont jamais renvoyés absous. Quand ce sont deux militaires, non-seulement on se garde de les inquiéter après le combat, mais on offre aux deux adversaires, comme dans le duel de M. de Lauris-

ton et M. de Galifet, une salle de billard, afin qu'ils ne s'enrhument pas.

Dans les régiments mêmes, un soldat qui refuse de se battre, quand il y a eu offense, est envoyé pour un temps plus ou moins long à la salle de police.

Si vous demandez à un jurisconsulte d'où proviennent ces différences fondamentales, il vous répondra évidemment en vous opposant « l'honneur militaire. » J'ai souvent entendu prononcer ce mot et je ne l'ai jamais compris, ayant toujours pensé qu'il n'y avait ici-bas qu'un seul et unique honneur qui s'appliquait indistinctement à tout le monde. En quoi l'honneur militaire diffère-t-il de l'honneur civil ? Le premier est-il châtain clair, tandis que le second est blond cendré ? L'honneur a-t-il, comme le journal la Patrie, une édition du matin et une édition du soir ? Si un Français qui porte des épaulettes peut être mis à la salle de police pour avoir refusé de se battre, comment un Français qui porte un habit noir peut-il être condamné à cent francs d'amende pour avoir accepté le combat ? Il est, je le sais, dans l'armée, certaines traditions auxquelles un sentiment d'honneur tout spécial est attaché, le culte du drapeau, par exemple. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir l'uniforme pour suivre un drapeau et même pour être mal vu quand on l'abandonne.

henri rochefort.

Série 3 · Les Petits Pois, les dîners en ville

LES PETITS POIS, LES DINERS EN VILLE

Par petits pois nous n'entendons pas ces chevrotines qu'Alger et le midi de la France nous expédient par masses énormes, et dont l'apparition sur nos marchés escompte la sensation, jadis si chère aux Parisiens, d'une primeur fraîche et savoureuse.

Le petit pois était jadis un végétal vénéré. La tradition populaire affirmait que les premiers petits pois étaient servis sur la table du souverain le vendredi saint.

L'on sait aussi qu'un des griefs les plus reprochés au financier Bouret fut d'avoir offert au roi Louis XV une tasse de lait fournie par une vache qui avait été nourrie avec des petits pois à vingt francs le litre.

Par petits pois nous n'entendons pas ce plomb de chasse venu de loin, et qui a la propriété de nettoyer l'estomac humain, comme le plomb des tonneliers nettoie les bouteilles.

Par petits pois enfin, nous entendons le petit pois de Paris, ce chef-d'œuvre de nos maraîchers, — le pois de Clamart.

Ce nom de Clamart est sinistre. Cimetière, amphithéâtre de médecine, sépultures de suppliciés, voilà ce qu'on trouve à Clamart, à côté de nos délicieux petits pois. — Nous pourrions — mais nous le réservons pour une autre fois — parler à cette occasion de Mirabeau.

Donc, depuis cinq ou six jours seulement, nous assistons à la reprise des petits pois véritables.

Mais que de voleries se pratiquent sur cet article intéressant ! Autrefois, le petit pois était un. Il y en avait ou il n'y en avait pas. Or, aujourd'hui, tous les stocks de pois arrivant du Midi vont être mélangés avec les pois de Clamart, assortis tant bien que mal

comme nuance, et vendus ensemble comme homogènes, de façon que le consommateur ne s'y reconnaisse qu'au coup de dent, comme s'il rencontrait de petits cailloux égarés dans de la crème.

Cette précocité trompeuse de la primeur dénature tous les végétaux. Les fraises — toujours du Midi — sont encore plus perfides que les faux petits pois, leurs compatriotes : une senteur adorable, un parenchyme ligneux, insipide. Fraises de Bordeaux, fraises de Marseille, ne sont qu'une décoration charmante pour l'œil et pour l'odorat. Les seules fraises à la fois parfumées et savoureuses sont la fraise des bois de nos environs, la Victoria, la Marguerite.

Le retour de ces agréables aliments, auxquels les fleurs mêlent leur odeur variée et leur riche couleur, donnent aux palais et à la vue des voluptés douces et naturelles qui reposent de toutes les sophistications culinaires de l'hiver. On se sent soulagé de n'avoir plus à manger tant de truffes.

Enfin, on est heureux de n'avoir plus à dîner en ville.

Le sentiment de l'hospitalité, l'ennui de manger seul, la gourmandise, l'ostentation, ont créé cette corvée inhospitalière qui s'appelle le dîner en ville, et que les Parisiens s'infligent entre eux avec une férocité implacable et toujours croissante.

Aussi, vers la fin de l'hiver, alors que la session des truffes annonce ses dernières séances, les délicats et les sensés qui veulent défendre leur goût et leur estomac se sentent, nous le disions, comme délivrés d'un péril et d'un cauchemar.

Fort peu de gens, quand ils se mettent dans l'esprit de donner à dîner, se rendent honnêtement compte de ce qu'ils entre-

prennent sur leurs semblables.

La principale préoccupation d'un amphitryon est de montrer :

Son argenterie,

Son mobilier,

La toilette de sa femme.

Nous ne parlons pas du dîner comique où l'on mange des vol-au-vent, du turbot sanguinolent, du gibier douteux : et des truffes de Montmartre, où la maitresse de la maison organise au dessert un défilé méthodique et interminable de tous les bonbons fanés et des petits-fours plâtreux qu'elle a achetés elle-même, et dont elle récite tous les noms. C'est du guet-apens, on en rit plus tard ; c'est le dîner Paul de Kock ; il est odieux non moins que risible. C'est surtout par le dessert qu'il attente au système nerveux des convives.

Nous parlons du dîner ordinaire, qui n'est qu'honnêtement mauvais sans être ridicule ; du dîner qu'on appelle improprement un dîner de bonne maison, parce qu'il est servi par deux gredins en livrée, que commande un autre gredin généralement grand, habillé de noir, et décoré du titre de maître d'hôtel.

Ce matador de l'office est à jamais exécrable. Les deux autres valets se contentent de tacher les habits et les robes des convives. Celui-là découpe les pièces du menu de façon que les bons morceaux restent pour la cuisine. Sous son couteau les pilons deviennent des blancs ; les blancs ne sont pas pris dans le droit fil, les grosses pièces ne sont jamais attaquées dans la noix, les truffes disparaissent ou sont noyées dans ce gargottis fallacieux

appelé sauce Périgueux, et dont la base n'est que de la pelure de truffes chamarrée d'une immonde chair à saucisses.

Il faudrait au moins que ce scélérat imposant vous présentât le plat sur lequel il a étalé sa victuaille taillée en fausse coupe.

Dans beaucoup de maisons c'est lui qui choisit lui-même et dépose sur l'assiette qui vous est présentée les arêtes de poisson, les croupions déguisés, les quarts de truffes, les miettes de foie gras, les deux asperges en branche ! crie-t-il, et les douze petits pois que sa générosité vous distribue !

Ce genre de service est désobligeant, parce qu'il vous met à la discrétion d'un homme dont l'intérêt persistant est de faire disparaître les ailes et de n'offrir que les pilons.

Chacun doit se servir lui-même, à son goût, à sa proportion, dans le plat qui est mis à sa portée.

Une des plus grandes douleurs du dîner en ville, c'est l'uniformité de son organisation et de son menu : qui en a mangé un en a mangé cent.

Après cette soupe ridicule composée d'un bouillon pâle et sans œils, et dans laquelle s'entre-choquent de petits losanges blancs : « Madère ! » s'écrie sans rire un valet de pied qui fait semblant de croire qu'il tient à la main du vin de Madère, et non pas une décoction de fleurs de sureau, étendue d'eau-de-vie de pomme de terre.

« Château-Yquem 47 ! » s'écrie un autre mystificateur, comme s'il ne savait pas qu'il verse du petit vin de Lunel coupé avec du grave !

« Turbot sauce aux câpres ! sauce aux crevettes ! »

La rage vous saisit. « Nous sommes pincés, disent les gens d'expérience ; nous n'échapperons pas le filet de bœuf aux champignons farcis. ».

Puis le délire vous prend. On mange de tout un peu, on s'empoisonne avec variété et par petits morceaux, on grignote sa mort.

Au dessert, on voudrait du bouilli.

Dans la généralité, le dîner en ville est mauvais et pernicieux.

Par cette première raison que presque plus personne n'a de cave, et que la plupart des donneurs de dîners achètent du vin pour la circonstance, comme certains érudits ne prennent que dans Bouillet la science dont ils ont besoin pour le jour même. — C'est la cave Bouillet.

Quant au dîner qu'apportent tout fait à domicile les entrepreneurs de festins, il n'en faut pas parler. C'est de la cuisine de confection, et quand leurs maîtres d'hôtel vous offrent leur éternel filet de bœuf à la jardinière, ils feraient mieux, de dire : à la belle jardinière.

L'inconvénient du dîner en ville provient surtout de ce que son but n'est pas défini.

Si c'est un acte de politesse, il est manqué quand le dîner n'est pas bon.

Si c'est une partie de gourmandise, cela devient alors un rendez-vous sérieux, une épreuve grave, et la première chose à faire,

si l'on consulte les gourmands, les buveurs fins, les raffinés de la table, ce serait d'en exclure les femmes.

D'abord, disent-ils, parce que les femmes se font attendre et n'arrivent qu'en retard. — Généralement ce retard est de trois quarts d'heure.

Puis elles portent des robes dont la jupe semble faire exprès de se glisser sous les pieds des chaises de leurs voisins.

Puis elles ne mangent pas. Les hommes sont honteux de manger à côté d'elles, et les domestiques mettent à profit cette sorte d'indifférence générale pour glisser leurs pilons et leurs carcasses et ne donner que deux asperges — en branche.

Puis enfin les femmes prolongent le dessert et encouragent sa niaise profusion. Elles fuient devant le cigare. Trop heureux si elles ne nous envoient pas fumer dans une smoking room sans feu !

On devrait adopter franchement deux systèmes de dîner.

Ou le dîner raout, beaucoup de fleurs sur la table, peu de substances nourrissantes, grand dessert, poires duchesse, petits-fours, bombes glacées.

Ou le dîner pratique. Bon vin, pas de madère, puisqu'il n'en existe plus, pas de plats majestueux, pas de fleurs, pas de petits-fours.

C'est une utopie. Le mauvais dîner prévaudra ; il devient d'une fréquence inquiétante, et ses dangers sont tels que, je le répète, ce n'est pas l'invité qui doit dans la huitaine envoyer sa carte chez

l'inviteur, mais bien celui-ci qui doit le lendemain envoyer prendre des nouvelles de celui qu'il a voulu empoisonner.

nestor roqueplan.

Série 4 · Quelques mères dans le beau monde

QUELQUES MÈRES

DANS LE BEAU MONDE

« Quelle est donc cette grosse femme qui danse ? demandai-je au Parisien qui me pilotait pour la première fois à travers le bal.

— C'est ma tante, me dit-il, une personne très-gaie, très-jeune et, comme vous le voyez à ses diamants, très-riche. »

Très-riche, très-gaie, cela se peut, pensai-je ; mais très-jeune, cela ne se peut pas. Je la regardais tout ébahi, et, ne pouvant découvrir nulle trace de sa jeunesse, je me hasardai à demander le compte de ses années.

« Voilà une sotte question, répondit Arthur, riant de ma balourdise. J'hérite de ma tante, mon cher, je ne dis point son âge. » Et voyant que je ne comprenais pas, il ajouta : « Je n'ai pas envie d'être déshérité. Mais venez, que je vous présente à ma mère. Elle a été très-liée autrefois avec la vôtre, et elle aura du plaisir à vous voir. »

Je suivis Arthur, et auprès d'un buisson de camélias nous trouvâmes deux jeunes personnes assises au milieu d'un groupe

de papillons mâles plus ou moins légers. Arthur me présenta à la plus jeune, du moins à celle qui me parut telle au premier coup d'œil ; car elle était la mieux mise, la plus pimpante, la plus avenante et la plus courtisée des deux. J'étais encore étourdi par les lumières et la musique, par mon début dans le monde de la capitale, par la crainte d'y paraître gauche, et provincial ; et précisément je l'étais à faire plaisir, car je n'entendis pas le compliment de présentation qu'Arthur débita en me poussant par les épaules vers cette dame éblouissante, et il me fallut bien cinq minutes pour me remettre du regard à la fois provoquant et railleur que ses beaux yeux noirs attachèrent sur moi. Elle me parlait, elle me questionnait, et je répondais à tort et à travers, ne pouvant surmonter mon trouble. Enfin je parvins à comprendre qu'elle me demandait si je ne dansais point ; et comme je m'en défendais : « Il danse tout comme un autre, dit Arthur, mais il n'ose pas encore se lancer.

— Bah ! il n'est que le premier pas qui coûte, riposta la dame ; il faut vaincre cette timidité. Je gage que vous n'osez engager personne ? Eh bien, je veux vous tirer de cet embarras et vous jeter dans la mêlée. Venez valser avec moi. Donnez-moi le bras… pas comme cela… passez votre bras ainsi autour de moi… sans roideur, ne chiffonnez pas mes dentelles, c'est bien ! Vous vous formerez… Attendez la ritournelle, suivez mes mouvements… voici… partons ! »

Et elle m'emporta dans le tourbillon, légère comme une sylphide, hardie comme un fantassin, solide au milieu des heurts de la danse, comme une citadelle sous le canon.

Je sautillais et tournais d'abord comme dans un rêve. Toute ma préoccupation était de ne point tomber avec ma danseuse, de

ne pas la chiffonner, de ne pas manquer la mesure. Peu à peu, voyant que je m'en tirais aussi bien qu'un autre, c'est-à-dire que ces Parisiens valsaient tous aussi mal que moi, je me tranquillisai, je pris de l'aplomb. J'en vins à regarder celle que je tenais dans mes bras et à m'apercevoir que cette brillante poupée, un peu serrée dans son corsage, un peu essoufflée, enlaidissait à vue d'œil, à chaque tour de valse. Son début avait été brillant, mais elle ne soutenait pas la fatigue ; ses yeux se creusaient, son teint se marbrait, et, puisqu'il faut le dire, elle me paraissait de moins en moins jeune et légère. J'eus quelque peine à la ramener à sa place, et quand je voulus lui adresser des paroles agréables pour la remercier de m'avoir déniaisé à la danse, je ne trouvai que des épithètes si gauches et si froidement respectueuses, qu'elle parut ne pas les entendre.

« Ah çà, dis-je à mon ami Arthur, quelle est donc cette dame que je viens de faire valser ?

— Belle demande ! as-tu perdu l'esprit ? je viens de te présenter à elle.

— Mais cela ne m'apprend rien.

— Eh ! distrait que vous êtes, c'est ma mère ! répondit-il, impatienté.

— Ta mère !... répétai-je consterné de ma sottise. Pardon ! j'ai cru que c'était ta sœur.

— Charmant ! Il a pris alors ma sœur pour ma mère ! Mon cher, n'allez pas, en vous trompant ainsi, débiter aux jeunes personnes le compliment de Thomas Diafoirus.

— Ta mère ! repris-je sans faire attention à ses moqueries. Elle danse bien.., mais quel âge a-t-elle donc ?

— Ah ! encore ? c'en est trop, vous vous ferez chasser de partout, si vous vous obstinez ainsi à savoir l'âge des femmes.

— Mais ceci est un compliment naïf dont madame votre mère ne devrait pas me savoir mauvais gré ; à sa parure, à sa taille, à son entrain, je l'ai prise pour une jeune personne, et je ne puis me persuader qu'elle soit d'âge à être votre mère.

— Allons, dit Arthur en riant, ces provinciaux si simples ont le don de se faire pardonner. Ne soyez pourtant pas trop galant avec ma mère, je vous le conseille. Elle est fort railleuse, et d'ailleurs il serait du plus mauvais goût, au fond, de venir s'émerveiller de ce qu'une mère danse encore. Tenez, voyez, est-ce que toutes les mères ne dansent pas ? c'est de leur âge !

— Les femmes se marient donc bien jeunes, ici, pour avoir de si grands enfants !

— Pas plus qu'ailleurs. Mais abandonne donc cette idée fixe, mon garçon, et sache qu'après trente ans les femmes de Paris n'ont pas d'âge, par la raison qu'elles ne vieillissent plus. C'est la dernière des grossièretés que de s'enquérir, comme tu fais, du chiffre de leurs années. Si je te disais que je ne sais pas l'âge de ma mère ?

— Je ne le croirais pas.

— Et pourtant, je l'ignore. Je suis un fils trop bien né et un garçon trop bien élevé pour lui avoir jamais fait une pareille question. »

Je marchais de surprise en surprise. Je me rapprochai de la sœur d'Arthur, et je persistai à trouver qu'au premier abord elle paraissait moins jeune que sa mère. C'était une fille d'environ vingt-cinq ans qu'on avait oublié de marier, et qui en était maussade. Elle était mal mise, soit qu'elle manquât de goût, soit qu'on ne fit pas pour sa toilette les dépenses nécessaires. Dans les deux cas, sa mère avait un tort grave envers elle : celui de ne pas chercher à la faire valoir. Elle n'était pas coquette, peut-être par esprit de réaction contre l'air évaporé de sa mère. On ne s'occupait guère d'elle, on la faisait peu danser. Sa tante, la grosse tante dont Arthur prétendait hériter, et qui dansait avec une sorte de rage, venait de temps en temps lui servir de chaperon, lorsque la mère dansait, et, impatiente d'en faire autant, lui amenait quelques recrues auxquelles cette politesse était imposée. Je fus bientôt désigné pour remplir cette fonction ; je m'en acquittai avec une résignation plus volontaire que les autres. Cette fille n'était point laide, elle n'était que gauche et froide. Cependant elle s'enhardit et s'anima un peu avec moi. Elle en vint à me dire que le monde l'ennuyait, que le bal était son supplice. Je compris qu'elle y venait malgré elle pour accompagner sa mère, et que le rôle de mère, c'était elle qui le remplissait auprès de l'auteur de ses jours. Elle était condamnée à servir de prétexte. Le père d'Arthur, qui avait les goûts de l'âge que le temps lui avait fait, se soumettait à courir le monde, ou à rester seul au coin du feu, lorsque madame lui avait dit : « Quand on a une fille à marier, il faut bien la conduire au bal. » En attendant, la fille ne se mariait pas. Le père bâillait, et la mère dansait.

Je fis danser plusieurs fois cette pauvre demoiselle. Dans un bal de province, cela l'aurait compromise, et ses parents m'eussent fait la leçon. Mais à Paris, bien loin de là, on m'en sut

le meilleur gré, et la demoiselle ne prit pas ce joli air de prude qui commence, dans une petite ville, tout roman sentimental entre jeunes gens. Cela me donna le droit de m'asseoir ensuite à ses côtés et de causer avec elle, tandis que ses deux matrones échangeaient de folâtres propos et de charmantes minauderies avec leurs adorateurs.

Notre causerie, à nous, ne fut point légère ; M Emma avait du jugement, trop de jugement : cela lui donnait de la malice, bien que son caractère ne fut point gai. Ma simplicité lui inspirait de la confiance. Elle en vint donc à m'instruire de ce qui faisait le sujet de mon étonnement depuis le commencement du bal ; et sans que je hasardasse beaucoup de questions, elle fut pour moi un cicérone plus complaisant que son frère.

« Vous êtes émerveillé de voir ma grosse tante se trémousser si joyeusement, me disait-elle ; ce n'est rien : elle n'a que quarante-cinq ans, c'est une jeune personne. Son embonpoint la désole parce qu'il la vieillit. Ma mère est bien mieux conservée, n'est-ce pas ? Pourtant j'ai une sœur aînée qui a des enfants, et maman est grand'mère depuis quelques années. Je ne sais pas son âge au juste. Mais, en la supposant mariée très-jeune, je suis assurée qu'elle a tout au moins cinquante ans.

C'est merveilleux ! m'écriai-je. Ah ! mon Dieu ! quand je compare ma pauvre mère, avec ses grands bonnets, ses grands souliers, ses grandes aiguilles à tricoter et ses lunettes, à la quantité de dames du même âge que je vois ici en manches courtes, en souliers de satin, avec des fleurs dans les cheveux et des jeunes gens au bras, je crois faire un rêve.

— C'est peut-être un cauchemar ? reprit la méchante Emma ; ma mère a été si prodigieusement belle, qu'elle semble avoir conservé le droit de le paraître toujours. Mais ma tante est moins excusable de se décolleter à ce point et de livrer à tous les regards le douloureux spectacle de son obésité. »

Je me retournai involontairement et me trouvai effleurant à mon insu deux omoplates si rebondies, qu'il me fallut regarder le chignon fleuri de la tante pour me convaincre que je la voyais de dos. Ce luxe de santé me causa une épouvante réelle, et M Emma s'aperçut de ma pâleur. « Ceci n'est rien, me dit-elle en souriant (et le plaisir de la moquerie donna un instant à son regard le feu que l'amour ne lui avait jamais communiqué). Regardez devant vous, comptez les jeunes filles et les jolies femmes. Comptez les femmes sur le retour, les laides, qui n'ont point d'âge, et complétez la série avec les vieilles, les bossues, ou peu s'en faut, les mères, les aïeules, les grand'tantes, et vous verrez que la majorité dans les bals, la prédominance dans le monde, appartiennent à la décrépitude et à la laideur.

— Oh ! c'est un cauchemar en effet ! m'écriai-je. Et ce qui me scandalise le plus, c'est le luxe effréné de la toilette sur ces phantasmes échevelés. Jamais la laideur ne m'avait paru si repoussante qu'aujourd'hui. Jusqu'à présent je la plaignais. J'avais même pour elle une sorte de commisération respectueuse. Une femme sans jeunesse ou sans beauté, c'est quelque chose qu'il faut chercher à estimer afin de lui pouvoir offrir un dédommagement. Mais cette vieillesse parée, cette laideur arrogante, ces rides qui grimacent pour sourire voluptueusement, ces lourdes odalisques surannées qui écrasent leurs frêles cavaliers, ces squelettes couverts de diamants, qui semblent craquer comme s'ils al-

laient retomber en poussière, ces faux cheveux, ces fausses dents, ces fausses tailles, tous ces faux appas et ces faux airs, c'est horrible à voir, c'est la danse macabre ! »

Un vieux ami de la famille d'Arthur s'était approché de nous, il entendit mes dernières paroles. C'était un peintre assez distingué et un homme d'esprit. « Jeune homme, me dit-il en s'asseyant auprès de moi, votre indignation me plaît, bien qu'elle ne soulage point la mienne propre. Êtes-vous poëte ? êtes-vous artiste ? Ah ! si vous êtes l'un ou l'autre, que venez-vous faire ici ? Fuyez ! car vous vous habitueriez peut-être à cet abominable renversement des lois de la nature. Et la première loi de la nature, c'est l'harmonie ; l'harmonie, c'est la beauté. Oui, la beauté est partout lorsqu'elle est à sa place et qu'elle ne cherche pas à s'écarter de ses convenances naturelles. La vieillesse est belle aussi lorsqu'elle ne veut pas simuler et grimacer la jeunesse. Quoi de plus auguste que la noble tête chauve d'un vieillard calme et digne ? Regardez ces vieux fats en perruque, et sachez bien que si on me les laissait coiffer et habiller à mon gré, et leur imposer aussi d'autres habitudes de physionomie, j'en pourrais faire de beaux modèles. Tels que vous les voyez là, ce sont de hideuses caricatures. Hélas ! où donc s'est réfugié le goût, la pure notion des règles premières, et faut-il dire même le simple bon sens ? Je ne parle pas seulement des costumes de notre époque ; celui des hommes est ce qu'il y a de plus triste, de plus ridicule, de plus disgracieux et de plus incommode au monde. Ce noir, c'est un signe de deuil qui serre le cœur.

« Le costume des femmes est heureux et pourrait être beau dans ce moment-ci. Mais peu de femmes ont le don de savoir ce qui leur sied. Voyez ici, vous en compterez à peine trois sur qua-

rante qui soient ajustées convenablement et qui sachent tirer parti de ce que la mode leur permet. Le goût du riche remplace le goût du beau chez la plupart. C'est comme dans tous les arts, comme dans tous les systèmes d'ornementation. Ce qui prévaut aujourd'hui, c'est le coûteux pour les riches prodigues, le voyant pour les riches avares, le simple et le beau pour personne. Eh quoi ! nos femmes de Paris n'ont-elles pas sous les yeux des types monstrueux bien faits pour leur inspirer l'horreur du laid ?...

— Oh ! ces vieilles Anglaises, chargées de plumes et de diamants ? m'écriai-je, ces chevaux de l'Apocalypse si fantastiquement enharnachés ?

— Vous pouvez en parler, reprit-il, vous en voyez là quelques-unes peut-être. Pour moi, j'ai le don de ne les point apercevoir. Quand je présume qu'elles sont là, par un effort de ma volonté je me les rends invisibles.

— En vérité ? dit M Emma en riant ; oh ! pourtant il est impossible que vous n'aperceviez point la colossale lady ***. La voilà qui vous marche sur les pieds, et si vous ne la voyez pas, vous pouvez sentir du moins le poids de cette gigantesque personne. Cinq pieds et demi de haut, quatre de pourtour, un panache de corbillards, des dentelles qui valent trois mille francs le mètre, et qui ont jauni sur trois générations de douairières, un corsage en forme de guérite, des dents qui descendent jusqu'au menton, un menton hérissé de barbe grise, et pour s'harmoniser avec tout cela, une jolie petite perruque blond-clair avec de mignonnes boucles à l'enfant. Regardez donc, c'est la perle des trois royaumes.

— Mon imagination s'égaye à ce portrait, repartit le peintre en détournant la tête, mais l'imagination ne peut rien créer d'aussi laid que certaines réalités ; c'est pourquoi, dût cette grande dame me marcher sur le corps, je ne la regarderais pas.

— Vous disiez pourtant, repris-je, que la nature ne faisait rien de laid, ce me semble ?

— La nature ne fait rien de si laid que l'art ne puisse l'embellir ou l'enlaidir encore ; c'est selon l'artiste. Tout être humain est l'artiste de sa propre personne au moral et au physique. Il en tire bon ou mauvais parti, selon qu'il est dans le vrai ou dans le faux. Pourquoi tant de femmes et même d'hommes maniérés ? c'est qu'il y a là une fausse notion de soi-même. J'ai dit que le beau c'était l'harmonie, et que, comme l'harmonie présidait aux lois de la nature, le beau était dans la nature. Quand nous troublons cette harmonie naturelle, nous produisons le laid, et la nature semble alors nous seconder, tant elle persiste à maintenir ce qui est sa règle et ce qui produit le contraste. Nous l'accusons alors, et c'est nous qui sommes des insensés et des coupables. Comprenez-vous, mademoiselle ?

— C'est un peu abstrait pour moi, je l'avoue, répondit Emma.

— Je m'expliquerai par un exemple, dit l'artiste, par l'exemple même de ce qui donne lieu à nos réflexions sur cette matière. Je vous disais en commençant : Il n'y a rien de laid dans la nature. Prenons la nature humaine pour nous enfermer dans un seul fait. On est convenu de dire qu'il est affreux de vieillir, parce que la vieillesse est laide. En conséquence la femme fait arracher ses cheveux blancs ou elle les teint ; elle se farde pour cacher ses rides, ou du moins elle cherche dans le reflet trompeur des

étoffes brillantes à répandre de l'éclat sur sa face décolorée. Pour ne pas faire une longue énumération des artifices de la toilette, je me bornerai là, et je dirai qu'en s'efforçant de faire disparaître les signes de la vieillesse, on les rend plus persistants et plus implacables. La nature s'obstine, la vieillesse s'acharne, le front paraît plus ridé, et la face plus anguleuse sous cette chevelure dont le ton emprunté est en désaccord avec l'âge réel et ineffaçable. Les couleurs fraîches et vives des étoffes, les fleurs, les diamants sur la peau, tout ce qui brille et attire le regard, flétrit d'autant plus ce qui est déjà flétri. Et puis, outre l'effet physique, la pensée ne saurait être étrangère à l'impression perçue par nos yeux. Notre jugement est choqué de cette anomalie. Pourquoi, nous disons-nous instinctivement, cette lutte contre les lois divines ? Pourquoi parer ce corps comme s'il pouvait inspirer la volupté ? Que ne se contente-t-on de la majesté de l'âge et du respect qu'elle impose ? Des fleurs sur ces têtes chauves ou blanchies ! quelle ironie ! quelle profanation !

— Eh bien, cette horreur que la vieillesse fardée répand autour d'elle ferait place à des sentiments plus doux et plus flatteurs, si elle n'essayait plus de transgresser les lois de la nature. Il y a une toilette, il y a une parure pour les vieillards des deux sexes. Voyez certains portraits des anciens maîtres, certains hommes à barbe blanche de Rembrandt, certaines matrones de Van Dyck, avec leur long corsage de soie ou de velours noir, leurs coiffes blanches, leurs fraises ou leurs guimpes austères, leur grand et noble front découvert et imposant, leurs longues mains vénérables, leurs lourds et riches chapelets, ces bijoux qui rehaussent la robe de cérémonie sans lui ôter son aspect rigide. Je ne prétends point qu'il faille chercher l'excentricité en copiant servilement ces modes du temps passé. Toute prétention d'originalité

serait messéante à la vieillesse. Mais des mœurs sages et des habitudes de logique répandraient dans la société des usages analogues, et bientôt le bon sens public créerait un costume pour chaque âge de la vie, au lieu d'en créer pour distinguer les castes, comme on l'a fait trop longtemps. Que l'on me charge d'inventer celui des vieillards, moi qui suis de cette catégorie, et l'on verra que je rendrai beaux beaucoup de ces personnages qui ne peuvent servir aujourd'hui de type qu'à la caricature. Et moi, tout le premier, qui suis forcé, sous peine de me singulariser et de manquer aux bienséances, d'être là avec un habit étriqué, une chaussure qui me gêne, une cravate qui accuse l'angle aigu de mon menton, et un col de chemise qui ramasse mes rides, vous me verriez avec une belle robe noire, ou un manteau ample et digne, une barbe vénérable, des pantoufles ou des bottines fourrées, tout un vêtement qui répondrait à mon air naturel, à la pesanteur de ma démarche, à mon besoin d'aise et de gravité. Et alors, ma chère Emma, vous diriez peut-être : Voilà un beau vieillard ; au lieu que vous êtes forcée de dire, en me voyant dans des habits pareils à ceux de mon petits-fils : Ah ! le vilain vieux !

— Je vous trouve trop sincère pour vous-même et pour les autres, dit Emma, après avoir ri de son aimable discours. Jugez donc quelle révolution, quelle fureur chez les femmes, si on les obligeait d'accuser leur âge en prenant à cinquante ans le costume qui conviendrait aux octogénaires.

— Cela les rajeunirait, je vous le jure, reprit-il. D'ailleurs on pourrait inventer un costume différent pour chaque saison de la vie. Laissez-moi vous dire en passant que les femmes font un sot calcul en cachant mystérieusement le jour de leur naissance. Quand il est bien constaté par quelque indiscrétion (toujours in-

évitable) que vous avez menti sur ce point, ne fût-ce que d'une année, voilà que la malignité des gens vous en donne à pleines mains : Oui-da, trente ans ! se dit-on… c'est bien plutôt quarante. Elle a l'air d'en avoir cinquante, dit un autre. Et un plaisant ajoutera : Peut-être cent ! Que sait-on d'une femme si habile à tout déguiser en elle ? Il me semble que si j'étais femme, je serais plus flattée de paraître très-bien conservée à quarante ans, que très-flétrie à trente. Je sais bien que quand j'entends dire d'une femme qu'elle n'avoue plus son âge, je la suppose tout d'abord vieille, et très-vieille.

— En cela je pense comme vous, dis-je à mon tour ; mais reparlez-nous de vos costumes. Vous ne changeriez pas celui que portent aujourd'hui les jeunes personnes ?

— Je vous demande bien pardon, reprit-il, je le trouve beaucoup trop simple ; en comparaison de celui de leurs mères qui est si luxueux, il est révoltant de mesquinerie. Je trouve, par exemple, que la toilette d'Emma est celle d'un enfant, et je voudrais qu'à partir de quinze ans elle eût été plus parée qu'elle ne l'est. Est-ce qu'on veut déjà la rajeunir ? Elle n'en a pas besoin. C'est l'usage, dit-on, c'est de bon goût ; la simplicité sied à la pudeur du jeune âge : je le veux bien, mais ne sied-elle donc pas aussi à la dignité maternelle ? Puis, l'on dit aux jeunes personnes pour les consoler : Nous avons besoin d'art, nous autres, et vous, vous êtes assez parées par vos grâces naturelles. Étrange exemple, étrange profession de pudeur et de morale ! et quel contre-sens pour les yeux de l'artiste ! Voici une matrone resplendissante d'atours, et sa fille, belle et charmante, en habit de première communion, presque en costume de nonne ! Et pour qui donc les fleurs et les diamants, les riches étoffes et tous les

trésors de l'art et de la nature, si ce n'est pour orner la beauté ? Si vous faites l'éloge de la chasteté simple et modeste, n'est-elle donc faite que pour les vierges ? Pourquoi vous dépossédez-vous si fièrement du seul charme qui pourrait vous embellir encore ? Vous voulez paraître jeunes, et vous vous faites immodestes ! Calcul bizarre, énigme insoluble ! La femme, pensent certaines effrontées, doit être comme la fleur qui montre son sein à mesure qu'elle s'épanouit. Mais elles ne savent donc pas que la femme ne passe pas, comme la rose, de la beauté à la mort ! Elle a le bonheur de conserver en elle, après la perte de son éclat, un parfum plus durable que celui des roses. »

Le bal finissait. La mère et la tante d'Emma restèrent des dernières. Elles allaient s'égayant et s'enhardissant à mesure que l'excitation et la fatigue les enlaidissaient davantage. Emma était de bonne humeur parce qu'elle avait entendu jeter l'anathème sur leur folie. Le vieux artiste parti, elle s'entretint encore avec moi, et devint si amère et si vindicative en paroles, que je m'éloignai d'elle attristé profondément. Mauvaises mères, mauvaises filles ! Est-ce donc là le monde ? me disais-je.

george sand.

Série 1 · Les Drames invisibles

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ

.....Be this or aught
Thau this more secret now design'd, I haste
To know.

« Que cela soit ainsi, ou qu'il y ait un secret plus caché
j'irai et je le connaîtrai. »

MILTON, PARADIS PERDU.
(PAROLES DU SATAN AU PÉCHÉ ET À LA MORT.)

Au sixième étage d'une magnifique maison de la Chaussée-d'Antin logeait, il y a quelques années, un jeune homme du nom de Marc-Antoine Riponneau. C'était un gros garçon de vingt-cinq ans, d'une figure ronde et purpurine, aux yeux bleus et à fleur de tête, au nez légèrement retroussé et largement ouvert, aux lèvres cerise et avancées ; un vrai visage de bonheur et de contentement, si un front bas et des cheveux tellement fournis, qu'ils n'étaient supportables que taillés en brosse, n'eussent prêté à sa physionomie un air sordide et envieux, et dénoté plus d'obstination que d'intelligence. Marc-Antoine était commis au ministère des finances et gagnait 1 800 francs par an. Il s'en contentait, mais il n'en était pas content. Employé au budget de l'Etat, il en avait appris toutes les illusions et s'en était garé pour sa vie privée. Aussi, point de dette inscrite emportant intérêts payables de six mois en six mois ; point de dette flottante, qu'on ne doit jamais, parce qu'on la doit toujours (c'est-à-dire parce qu'on emprunte pour payer ce qu'on a emprunté). Ce qu'il avait surtout supprimé de ses comptes comme un des rêves les plus trompeurs de la finance, c'était le chapitre des ressources imprévues. Marc-Antoine avait 1 800 francs, il ne comptait que sur 1 800, et encore comptait-il avec eux, ne les prenant que pour 1 700 francs, vu que la loi à venir sur les pensions pouvait lui imposer une retenue ou le forcer à quelque opération d'assurance. Chaque dépense était invariablement cotée, prévue et couverte. Grâce à beaucoup de sobriété, il épargnait sur ses repas pour être bien

vêtu ; et grâce à beaucoup de circonspection dans tous ses mouvements, il maintenait ses habits dans un état de fraîcheur encore décente, alors que, sur les épaules d'un gesticulateur, ils eussent été déjà flétris depuis longtemps. Riponneau ne se permettait d'étendre démesurément ses bras et ses jambes, et de se tirer à son aise dans sa peau, qu'à l'heure où il était débarrassé de tout vêtement avariable par trop de liberté dans les mouvements. Mais il faut dire qu'à cette heure il s'en dédommageait amplement, et c'était par la pantomime la plus désordonnée qu'il accompagnait les exclamations suivantes :

« N'avoir que 1 800 francs, et porter en soi le germe de toutes les grandes pensées ! »

Le germe de toutes les grandes pensées, soit, à proprement parler, le désir de toutes les jouissances luxueuses de la vie.

« Ah ! continuait Marc-Antoine, être pauvre et voir en face de soi, là, au premier de cette grande maison, un M. de Crivelin et une M de Crivelin ! Ils sont riches, et tout leur rit ; le monde les flatte ; ils sont heureux ! »

Ici maître Riponneau frappait du pied.

« Si seulement, continuait-il, j'étais comme ce M. Domen, qui occupe tout le second de notre maison, quel autre usage je ferais de ma fortune, que celui qu'il fait de la sienne ! Mais qu'importe ? il est heureux à sa manière, puisque pouvant vivre partout il ne vit que chez lui ; tandis que moi, il faut que je me prive de tout. D'ailleurs, n'eût-il pas la fortune, il a la gloire, la considération. Tonnerre et tonnerre ! il est heureux ! » À ce passage de ses doléances, Riponneau trépignait. Puis venaient de nouvelles exclamations, et sur le bonnetier qui occupait le magasin de droite de

la porte cochère, et sur le confiseur qui occupait le magasin de gauche, et sur tous les locataires de la maison, les uns après les autres ; car, par exception, cette maison était splendidement habitée : laquais, chiens et chevaux grouillaient dans la cour ; la fumée des cheminées de cuisine sentait la truffe et le faisan ; dans les escaliers qu'il descendait le matin pour aller chercher son lait, Marc-Antoine rencontrait les sveltes chambrières au tablier de neige, parfumées des essences de leurs maîtresses. Puis il se heurtait à la face rebondie des cuisiniers. Ses bottes, cirées à grand'peine, noircissaient devant l'éclat miroitant des souliers vernis des valets de chambre. Le bonheur des maîtres l'insultait par la valetaille. Puis, le soir, les voix délicieuses des concerts, les murmures et le doux fracas de la danse, et quelquefois, à travers une fenêtre ouverte, une belle tête blonde ou brune couronnée de fleurs, un corps souple et gracieux tout rayonnant des reflets de la soie, ou voilé des vapeurs de la mousseline ; tantôt la douce nonchalance du bonheur inoccupé, tantôt la fièvre ardente du plaisir, tout cela entourait Marc-Antoine d'une atmosphère brûlante de désirs dans laquelle il s'agitait, ouvrant sa poitrine à cet air embaumé, ses lèvres à ces fantômes divins, sans pouvoir rien saisir, mâchant à vide, embrassant des ombres, et arrivant par degrés à des transports de rage qui lui faisaient battre le sol à coups de pied et les murs à coups de poing. Or, un soir que l'exaspération de Riponneau était arrivée à un degré terriblement turbulent, il entendit frapper à sa porte, et presque aussitôt entra dans sa chambre un homme d'à peu près soixante ans, au front chauve et vaste, enveloppé d'une robe de chambre d'indienne ouatée et piquée comme les vieilles courtes-pointes de nos grand'mères. Cet homme avait un œil vif et perçant, une expression fine, railleuse, et cependant pleine de bonhomie.

« Mon voisin, dit-il à Riponneau d'une voix douce et posée, chacun est le maître chez soi. Je n'ai pas assisté à la prise de la Bastille ni concouru à la révolution de Juillet pour ne pas reconnaître ce grand principe politique. Mais toute liberté a ses limites, parce que sans cela elle empiète sur la liberté des autres. Vous avez la liberté de crier, mais dans une certaine mesure, car j'ai la liberté de dormir ; et si votre liberté détruit la mienne, elle devient une tyrannie et la mienne un esclavage, ce qui est contre les principes des deux révolutions dont je viens de vous parler. » Marc-Antoine eut envie de se fâcher : le voisin ne lui en donna pas le temps, et reprit :

« Du reste, ce n'est pas pour moi que je réclame, je vis volontiers dans le silence ou dans le bruit ; mais je vous parle pour votre petite voisine, M Juana, la couturière, que j'ai vue rentrer ce soir bien pâle, bien souffrante, et les yeux, tout rouges de larmes et de la fatigue du travail. Elle s'est couchée, la pauvre enfant, espérant dormir, m'a-t-elle dit : eh bien ! mon cher voisin, pour elle, pour cette chère petite, étudiez un peu moins fort vos rôles de mélodrame.

— Hein ? fit Marc-Antoine.

— D'ailleurs, reprit le voisin d'un air capable, j'ai vu Talma, monsieur ; et, croyez-moi, ce n'était point avec de grands gestes et de grands cris qu'il faisait ses plus beaux effets. Tenez, dans Manlius, il ne faisait que lever le pouce et regarder de côté lorsqu'il disait ces deux vers :

C'est moi qui, provenant leur attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.

Et la salle croulait sous les applaudissements. Croyez-moi, monsieur, la bonne déclamation…

— Mais, monsieur, je ne suis pas comédien.

— Ah bah ! fit le vieux voisin, vous êtes donc avocat ?

— Mais non.

— Vous êtes trop jeune pour être député ; qu'êtes-vous donc, pour hurler à propos de rien ? »

Marc-Antoine hésita et finit par répondre :

« Je suis pauvre, monsieur, je m'ennuie du bonheur des riches, et je m'amuse à ma manière. »

Le voisin regarda Riponneau avec intérêt : il y eut sur le visage du vieillard une lutte entre un premier mouvement de malice et un second mouvement de bienveillance. La bienveillance l'emporta. Il prit une chaise et, avec cette douce autorité que donnent l'âge et l'indulgence, il dit à Riponneau :

« Ah ! vous êtes pauvre, et par conséquent malheureux. Causons un peu, voisin. Vous savez que c'est surtout entre pauvres qu'on est libéral ; et moi qui suis heureux, je veux vous donner un peu de ce qui vous manque, je veux vous faire part de mon bonheur.

— Et comment vous y prendrez-vous, voisin ? car, si j'ai bien observé vos habitudes, vous êtes seul chez vous.

— Oui.

— Vous travaillez du matin au soir.

— Oui.

— Vous sortez rarement.

— Oui.

— Où donc est votre bonheur, et que pouvez-vous me donner ?

— Rien, mais j'aurai beaucoup fait pour vous si je vous ôte quelque chose du cœur : c'est l'envie qui vous ronge et qui flétrit toutes les joies de votre jeunesse, comme le ver au cœur de l'arbre.

— Moi envieux ! dit Marc-Antoine en rougissant.

— Voyons, jeune homme, êtes-vous marié ?

— Non.

— Avez-vous une maîtresse ?

— Non.

— Avez-vous une famille qui…

— Je suis orphelin.

— Avez-vous des dettes ?

— Non.

— Point de femme, ergo point d'enfants ; point de maîtresse, ergo point de rivaux ; point de famille, ergo point de liens ; point de dettes, ergo point d'huissiers : en somme, vous êtes exempt de tous les fléaux de l'humanité. Donc, si vous êtes malheureux, cela ne venant point de causes extérieures et indépendantes de votre

être, votre infortune vient d'une cause intérieure et inhérente à votre nature. Cette cause, c'est l'envie.

— Et quand cela serait, dit Riponneau ; quand j'envierais le bonheur de tout ce qui m'entoure, où serait le mal ?

— Le mal est à souffrir de ce qui vous est étranger, ce qui est profondément déraisonnable.

— Bah ! dit Riponneau, il n'y a point de déraison à souhaiter la fortune.

— Il y a de la déraison à souhaiter le chagrin, le désespoir, les tourments incessants, les inquiétudes perpétuelles qui l'accompagnent.

— Lieux communs que tout cela, mon cher voisin : consolations banales du pauvre à son confrère ; dérision insolente du riche, quand c'est lui qui tient ce langage. »

Le voisin réfléchit, et après un long silence il dit à Marc-Antoine :

« Eh bien ! répondez franchement : qui donc enviez-vous parmi ceux qui vous entourent ? à la place de qui voudriez-vous être ?

— À la place de qui ? fit Marc-Antoine. Mais il n'y en a pas un seul qui ne soit plus heureux que moi ; et puisqu'en fait de désirs le champ est libre, et qu'on ne vole personne en prenant en rêve le bien des autres, pensez-vous que je n'aimerais pas mieux être dans la position des Crivelin que dans la mienne ?

— Vraiment ?

— Mais dame ! la semaine dernière je n'ai pas dormi de la nuit, du bruit de la fête qu'ils ont donnée. Les plus magnifiques équipages encombraient la rue ; les noms les plus considérables étaient annoncés à voix de stentor à la porte de leurs salons. Ceux qui entraient brûlaient d'arriver, ceux qui partaient regrettaient de s'en aller ; et sur l'escalier où j'ai passé dix fois, sortant de chez moi, y rentrant sans cesse pour fuir ce bruit de fête déchirant, j'entendais à toutes les marches :

« — Quelles aimables gens ! Quelle gaieté ! Comme on voit bien qu'ils sont heureux ! »

« Et d'autres disaient :

« — Ils marient leur fille au comte de Formont. Un beau mariage ! Jeunesse, beauté, fortune, considération des deux côtés. Ils sont heureux, mais ils le méritent bien. »

— Ah ! fit le voisin, vous avez vu et entendu tout cela sur l'escalier ?

— Oui-da !

— Eh bien ! si vous étiez entré dans le salon, c'eût été bien mieux : partout la joie, le rire, les félicitations ; et sur le visage des maîtres de la maison la satisfaction du bonheur que procure le bonheur qu'on donne ; et de tous côtés, des assurances d'amitié, et l'ivresse du comte de Formont, et la joie retenue d'Adèle de Crivelin, et leurs regards furtivement échangés, et le doux et bienveillant sourire des vieillards qui surprennent ces regards et rêvent de leur passé ; et l'orgueil du père, l'amour de la mère triomphants et ravis du succès de leur fille… C'était un tableau charmant à minuit, à une heure du matin, à trois heures, à cinq

heures encore ; mais au point du jour, le rideau était baissé, la comédie était finie, et le drame commençait.

— Ah bah ! dit Marc-Antoine ; est-ce que la fortune de M. de Crivelin serait compromise, et, comme tant d'autres, cacherait-il sa ruine sous des fêtes ?

— Non.

— Est-ce que sa femme ne serait pas ce qu'elle doit être ?

— C'est la meilleure des femmes.

— Une faute de sa fille ?

— C'est un ange de vertu et de pureté.

— Mais alors, qu'est-ce donc ?

— Une bonne action, rien qu'une bonne action oubliée depuis quinze ans, et qui s'est tout à coup montrée à eux sous la forme d'un hideux gredin à figure jaune et bilieuse, d'un ignoble gueux qui a roulé la crasse de ses guenilles sur la soie de ces meubles dorés qu'effleurait, une heure avant, la gaze des jeunes et belles danseuses.

— Je ne vous comprends pas.

— Écoutez-moi donc. Cet homme, vêtu d'une livrée crasseuse, était resté toute la nuit dans l'antichambre. Dans une pareille cohue de laquais, celui-ci avait échappé aux regards des domestiques de la maison ; mais à mesure que les salons se dépeuplaient et les antichambres à la suite, on fit attention à lui, et on le regarda d'assez mauvais œil ; mais le drôle ne faisait que mieux prendre ses aises et s'étaler plus insolemment sur les banquettes.

Enfin arriva le moment où partirent les derniers conviés, et le laquais crasseux resta à son poste. On finit par lui demander pourquoi il demeurait.

« — J'attends mon maître, M. Eugène Ligny.

« — Il n'y a plus personne, lui répondit-on.

« — Je vous dis qu'il est ici ; demandez-le à votre maître, il le retrouvera. »

« Les domestiques voulurent se fâcher : le manant éleva la voix, et M. de Crivelin parut à la porte de l'antichambre, en demandant la cause de ce bruit.

« — C'est cet homme, répond le valet de chambre, qui refuse de sortir, sous prétexte qu'il attend son maître.

« — Et comment se nomme son maître ? « — Celui que je cherche, dit le laquais inconnu, s'appelle Eugène Ligny, et je ne sortirai pas sans lui avoir parlé. »

« À peine avait-il prononcé ces paroles, que M. de Crivelin attache sur cet homme des yeux épouvantés ; il pâlit, il chancelle, et, contenant à peine la terreur et le trouble qu'il éprouve, il donne l'ordre à ses domestiques de se retirer et invite cet homme à le suivre.

« D'ordinaire, les petits malheurs arrivent en aide aux grandes catastrophes. Une maison où vient de se donner un bal de cinq cents personnes est en général fort peu en ordre : les portes démontées laissent les appartements ouverts à tous les regards. M. et M de Crivelin ne s'étaient gardé à l'abri de l'invasion que la chambre de leur fille et leur propre chambre ; tout le reste de

l'appartement était percé à jour. M de Crivelin était dans les mains de sa femme de chambre, lorsque son mari vint la prier de se retirer chez sa fille et de lui laisser un moment sa chambre pour un entretien de la plus grande importance.

« — Ah ! dit-elle en riant, je parie que c'est M. de Formont qui te poursuit… Mais en vérité, c'est bon pour les amoureux, de ne pas dormir. Renvoie-le à plus tard.

« — Non, ce n'est pas cela… C'est… De grâce, retire-toi jusqu'à ce que j'aille te prévenir !

« — Mais qu'avez-vous donc ? s'écrie M de Crivelin : vous êtes pâle, vous avez le visage renversé… Qu'y a-t-il ?

« — Rien, ma chère amie, rien ; mais, je t'en prie, laisse-nous ! »

« M de Crivelin céda, mais emportant avec elle une inquiétude qui gagna bientôt sa fille ; car Adèle ne dormait pas encore, et en voyant sa mère entrer chez elle, elle la questionna, et a l'effroi de M de Crivelin, à son inquiétude, elle se prit à trembler à son tour. Voilà donc ces deux pauvres femmes repoussées, renfermées dans le coin le plus étroit de leur splendide appartement, attendant avec inquiétude l'issue d'une conférence si inattendue, si bizarre, et qui avait si fort troublé M. de Crivelin. Avec qui était-il ? que disait-il ? et quel intérêt assez puissant le dominait, pour le forcer à donner une pareille audience à pareille heure ?

« Adèle voyait Jules de Formont mort ; M de Crivelin s'égarait dans un dédale de suppositions impossibles.

« Pendant ce temps, voici ce qui se passait dans la chambre où M. de Crivelin s'était enfermé avec le sale laquais.

« — Tu m'as donc reconnu, Eugène ? lui dit cet homme.

« — Toi ici ? lui dit M. de Crivelin ; toi vivant ?

« — Quand tu me croyais mort, c'est plaisant, n'est-ce pas ? Que veux-tu ? c'est comme ça. Fais-moi donner un verre de vin et une tranche de jambon, et tu verras que je ne suis pas un fantôme.

« — Voyons, Jules, ce n'est pas pour cela que tu es venu ; parle ! parle donc, malheureux !

« — Depuis six heures que je suis dans ton antichambre, je crève de soif et de faim, je veux boire et manger.

« — Qu'est-ce à dire ?

« — Je veux boire et manger. Allons, va me chercher ça toi-même, si tu as peur que ça ne salisse les mains de tes domestiques de me servir. »

« Crivelin baissa la tête et sortit. Un moment après, il rentrait avec un plateau qu'il plaçait devant l'ignoble goujat, et lui disait :

« — Maintenant, parle ; que veux-tu ? »

« Le nommé Jules se mit en devoir de manger, et commença ainsi :

« — Écoute, Eugène, voici ce que tu m'as écrit il y a dix-sept ans :

« Tu le vois, Jules, tes folies ont eu le résultat que je t'avais prédit. Du désordre tu es passé aux fautes, des fautes au crime, et maintenant une condamnation infamante pèse sur ta tête. Puisque tu as pu t'échapper de ta prison, profite de ta liberté

pour fuir et pour fuir seul. N'entraîne pas un enfant, qui naît à peine à la vie, dans l'existence errante qu'il faut que tu ailles cacher dans un nouveau monde.

« Laisse-moi ta fille. À l'heure où la loi te frappait, le malheur me frappait aussi : ma fille est mourante. Si Dieu me la garde, la tienne lui sera une sœur ; si Dieu me la reprend, ta Marie prendra sa place près de nous. Voici assez d'or pour que tu puisses emporter dans ta fuite les moyens de reconquérir plus tard une fortune honorable. »

« — N'est-ce pas là ce que tu m'as écrit ?

« — C'est vrai, fit M. de Crivelin.

« — Huit jours après, reprit cet homme, tu partais emmenant les deux enfants en Italie, tous deux âgés à peine de deux ans ; tu allais rejoindre ta femme, qui avait été forcée de te quitter pour aller recevoir les derniers adieux et le pardon de sa mère, qui se mourait à Naples. Tu l'avais épousée contre le vœu de sa famille, et cette famille noble t'avait défendu d'assister à cette réconciliation. Ta belle-mère étant morte, tu retournas près de ta femme. Quant à moi, pour mieux assurer ma fuite, je déposai au bord d'une rivière une lettre où je disais que je n'avais pas voulu survivre à ma honte ; et, un mois après ton départ, tu recevais la nouvelle de ma mort. À la même époque, ta fille mourait à Ancône, et tu en faisais la déclaration sous le nom que tu portais alors. Puis tu continuas ton voyage, laissant tous les étrangers que tu rencontrais appeler l'enfant qui t'accompagnait du nom de ta fille. Toi-même, charmé de sa grâce, de sa beauté, de sa tendresse pour toi, tu l'appelais du nom de ton enfant, voyageant lentement, prévoyant avec terreur le moment où il faudrait dire à

ta femme que sa fille était morte. Alors, voilà tout à coup une idée qui te passe par la tête. Ta femme, emmenée par son frère, M. de Crivelin, près de sa mère mourante, avait quitté ton Adèle trois mois après sa naissance, à cet âge où le visage des enfants change à chaque année qui se succède, Marie, la fille de Jules Marsilly, mort à ce que tu pensais, ne pouvait-elle, aux yeux d'une mère, remplacer cette Adèle perdue ? Ta femme était malade à son tour ; la nouvelle de la mort de sa fille pouvait la tuer ; tu te décidas à la tromper : Marie Marsilly devint Adèle Ligny.

« — Puisque tu sais si bien le sentiment qui a dicté ma conduite, fit M. de Crivelin, peux-tu m'en faire un crime ?

« — Je ne blâme rien, répondit l'ivrogne ; je raconte. »

« Il but deux verres de vin, et poursuivit ainsi :

« — Ta ruse réussit à merveille, elle réussit même au delà de tes espérances ; ce ne fut pas seulement ta femme qui fut ravie de cette fille si belle et si charmante ; son oncle, M. de Crivelin, qui ne pouvait te pardonner d'être devenu son beau-frère, s'amouracha de cette enfant, et huit ans après il lui laissait toute sa fortune en te nommant son tuteur, à la condition que tu ajouterais son nom au tien. Voilà pourquoi tu es rentré en France sous le nom d'Eugène Ligny de Crivelin.

« — Mais je n'ai trompé personne. Je n'ai point renié mon nom.

« — Tu en es incapable. Seulement l'habitude t'est venue de supprimer le Ligny, et de t'appeler M. de Crivelin ; et comme j'avais fort peu entendu prononcer ce nom dans ma jeunesse, jamais je n'eusse pensé que le riche M. de Crivelin fût mon ancien

camarade de collège Eugène Ligny, si ces jours-ci je n'avais vu, affichés à la porte de la mairie de mon arrondissement, les bans de Mlle Adèle Ligny de Crivelin avec le comte Bertrand de Formont.

« C'est à cet aspect que je me suis demandé comment Adèle, morte à Ancône, vivait à Paris.

« — C'est un mensonge, fit M. de Crivelin, qui crut voir là une espérance d'échapper à cet horrible embarras.

« — Mon bonhomme, lui dit le brigand, ne joue pas un rôle que tu ne sais pas. Je passai à Ancône le lendemain de la mort de ta fille, et tout le monde y parlait de ton désespoir. D'ailleurs, au besoin on retrouverait les actes. Écoute-moi donc avec douceur. »

« Le drôle acheva une seconde bouteille, et reprit :

« — Tu comprends qu'une fois sur cette voie l'histoire de ton roman a été bien facile à faire. Tu avais mis ma fille à la place de la tienne, et maintenant tu en es peut-être arrivé à te persuader de bonne foi que c'est ton enfant.

« — Oh ! oui, fit M. de Crivelin ; c'est mon enfant, ma fille, mon espoir, mon bonheur… Voyons, que veux-tu ? que demandes-tu ?

« — Posons bien la question pour nous bien entendre, reprit le scélérat.

« D'abord, tu m'as volé mon enfant, crime prévu par la loi. Ensuite, pour recueillir l'héritage de l'oncle, tu as produit un extrait de naissance que tu as appliqué à ma fille, lorsque la preuve de la

mort de ta fille est à Ancône ; secundo, pour faire publier les bans de la prétendue M Ligny de Crivelin, tu as usé d'un titre également faux. Ceci est incontestable. Maintenant raisonnons :

« Pour avoir apposé une autre signature que la mienne au bas d'un papier timbré, j'ai été condamné à quinze ans de travaux forcés. Je suis misérable et déshonoré, et je ne dois de ne pas être au bagne qu'à la réputation que j'ai d'être mort. Toi, au contraire, pour t'être servi faussement d'un acte authentique, pour avoir enlevé à d'autres héritiers une immense succession au moyen de cet acte, tu es riche, honoré, tu nages dans l'opulence et les fêtes ; ce n'est pas juste.

« — Mais que prétends-tu, malheureux ! voudrais-tu m'enlever Adèle ? Ah ! misérable ! mais sa mère, car ma pauvre femme est sa vraie mère, voudrais-tu la tuer ? Oh ! je préférerais dire la vérité, et les tribunaux me la laisseraient, j'en suis sûr.

« — C'est à savoir. Mais la question n'est pas vidée, et voici un point important : le testament de M. de Crivelin est fait en faveur de M Adèle Ligny. Si je prouve que l'héritière n'était pas la demoiselle Ligny, je la ruine, je te ruine, je vous ruine. C'est une bêtise que je n'ai pas envie de faire. D'ailleurs, je suis trop bon père pour commettre une pareille cruauté pour rien. Mais tu sais qu'il est dit dans la morale des honnêtes gens qu'un bienfait n'est jamais perdu ; en conséquence de cette maxime, je me fais votre bienfaiteur. Cette fortune que je puis vous ravir à tous, je vous la laisse ; c'est comme si je vous la donnais : ce bonheur que je pourrais anéantir d'un mot je le respecte, c'est comme si je le faisais : ta femme, qui mourrait de cette découverte, je la laisse vivre, c'est comme si je la sauvais de l'eau ou de l'incendie ; cette fille chérie dont je perdrais sans retour toutes les espérances, je

lui permets d'épouser son amoureux. Qu'est-ce que je fais donc ? Je te fais riche et heureux ; je sauve la vie à ta femme ; je marie ma fille à un homme d'un nom honorable, d'une famille noble ; en vérité, on n'est pas plus vertueux, on n'est pas plus bienfaiteur, on n'est pas plus Montyon que ça : le bienfait déborde, et comme il est dit qu'un bienfait n'est jamais perdu, tu me donnes un million.

« — Un million, juste ciel ! s'écria M. de Crivelin.

« — Un bienfait ne peut pas être perdu, dit le misérable.

« — Mais tu oublies, reprit M. de Crivelin, que je puis t'envoyer au bagne. »

« Le scélérat se lève, l'œil sanglant, la bouche écumante :

« — Pas de menaces de ce genre, ou je te force à me demander grâce à genoux, ou je force ta femme et ma fille à venir ici baiser à plat ventre la crotte de mes souliers. Je te donne deux heures pour me faire ta réponse ; dans deux heures je serai ici. »

« Et tout aussitôt cet homme sortit.

— Voilà une triste histoire, fit Riponneau.

— Oh ! dit le voisin, ce n'est là que le commencement ; car à côté de cette chambre étaient la mère et la fille, qu'un de ces bons domestiques dévoués, qui ne manquent jamais de vous dire ce qui vous est désagréable, avait averties que M. de Crivelin était enfermé avec un homme qui avait toute la figure d'un assassin, et que cela faisait peur aux bonnes gens de l'antichambre. Ce charitable avis, joint au trouble que M de Crivelin avait remarqué chez son mari, la poussa à prêter l'oreille à ce qui se disait dans la

chambre voisine. Au tressaillement cruel, aux cris étouffés que laissa échapper M de Crivelin, Adèle se mit à écouter aussi, et toutes deux apprirent en même temps l'horrible secret qui les frappait toutes deux ; le secret qui disait à la mère : « Ce n'est pas là ta fille ; » le secret qui disait à la fille : « Ce n'est pas là ta mère ! »

« Voilà pourquoi, lorsque M. de Crivelin rentra dans cette chambre, il les trouva toutes deux à genoux, toutes deux pleurant, sanglotant, et se tenant convulsivement embrassées : car déjà M de Crivelin ne pleurait plus l'enfant morte qu'elle avait à peine connue, elle pleurait l'enfant qu'elle avait élevée, et que dans sa divine puissance maternelle elle avait faite à son image, l'enfant qu'elle avait aimée avec passion, et qui l'avait aimée d'un saint amour.

« Ce fut surtout alors que commença le drame avec ses pleurs, ses déchirements, ses transports. Et depuis huit jours que cela dure, monsieur, tout est désespoir, larmes, terreurs, dans cette maison. Et cependant, le lendemain, il fallait assister à un magnifique dîner chez la mère de M. de Formont ; et pour que le secret de ce malheur ne transpirât point au dehors, ces trois heureux qui vous font envie y sont allés. Et comme ils étaient tous trois plus sérieux qu'à l'ordinaire, et quelque peu pâles, on les a poursuivis de joyeuses félicitations sur la fatigue de leur fête splendide. On a bu à leur santé, au bonheur inaltérable des deux époux ; il leur a fallu sourire, les larmes sous les paupières, les sanglots dans la gorge, le désespoir à fleur de poitrine.

— Mais qu'ont-ils fait ? que vont-ils faire ? dit Riponneau.

— Une grosse somme d'argent a éloigné le scélérat. Mais il peut revenir ; mais dans quelques années sa peine sera périmée ; c'est-à-dire que, parce qu'il aura échappé au bagne pendant vingt ans, il sera aussi quitte envers la société que celui qui serait resté tout ce temps lié à sa chaîne, et alors il ne parlera plus avec la retenue d'un homme qui a peur pour lui-même, il sera le maître absolu de cette famille.

« En attendant, poussée par la fatalité de son existence précédente, elle vit le jour comme elle doit vivre pour qu'on ne soupçonne rien, mais elle pleure la nuit. C'est là, au coin du feu, où ils veillent tous les trois, que se passent de longues conférences de larmes, des serments désolés de ne se jamais quitter. Ce n'est pas tout, monsieur, Adèle aime M. de Formont ; elle l'aime parce qu'il est brave, généreux, plein de sentiments élevés, parce qu'elle est fière d'être aimée de lui ; et précisément parce qu'elle l'aime de ce noble et chaste amour, elle ne veut pas le tromper, elle ne veut pas qu'un jour cet homme si pur, d'une famille si honorable, puisse voir se ruer au milieu de son bonheur ce misérable qui se dira le père de sa femme.

« Adèle ne veut plus épouser le comte de Formont.

« — Mais comment faire, mais que dire ? » se sont écriés M. et M de Crivelin.

« Et cette enfant, admirable en tout, leur a répondu :

« — Comme c'est pour moi que vous souffrez ainsi, c'est à moi de prendre le blâme et la douleur de cette rupture. »

« Elle a tenu parole, monsieur ; depuis huit jours, cette délicieuse et bonne créature s'est faite impertinente, froide, capri-

cieuse. Elle aiguillonne de mots piquants les colères qu'elle excite par sa froideur ; elle raille les larmes qu'elle fait couler ; elle rit des tourments désespérés de son amant. Mais, comme je vous l'ai dit, l'heure vient où la comédie finit et où le drame commence ; et alors il n'y a pas un seul des tourments qu'elle a causés qui ne lui revienne au cœur plus amer et plus déchirant. Que de larmes douloureuses pour les pleurs qu'elle a fait répandre ! que de cris désolés pour les plaintes qu'on lui a faites ! Le jour, elle souffre de faire le mal ; la nuit, elle souffre du mal qui est fait. Et ce n'est pas tout : M. et M de Crivelin voient leur fille perdre chaque jour ses forces dans la lutte qu'elle soutient contre elle-même, contre son amour, contre la douleur qu'elle donne et celle qu'elle éprouve. Ce matin, le médecin l'a trouvée dévorée d'une fièvre ardente, et la voilà malade. Ce n'est rien aux yeux du monde : une indisposition nerveuse qui se calmera ; et la famille des Crivelin n'en est pas moins une famille d'heureux. Et vous tout le premier, vous donnez des coups de poing aux murs parce que la joie de ces heureux vous importune et vous pèse. En voulez-vous de leur joie, jeune homme ? Oh ! qu'à l'heure qu'il est ils changeraient bien et leurs riches appartements, et leurs équipages, et leurs millions, pour votre mansarde, votre parapluie et vos dix-huit cents francs ! »

J'ai dit, je crois, que Riponneau avait le front bas et les cheveux plantés en brosse, et j'ai ajouté que cela lui donnait un air d'obstination, et l'air n'était point menteur. Ne pouvant nier le malheur, il voulut le justifier ; voici comment :

« Ma foi, dit-il, s'ils sont malheureux, ils le méritent bien.

— Bah ! fit le voisin.

— Quand on fait des actes pareils et qu'on en reçoit le châtiment, cela est logique. Je les plains, voilà tout ; et certainement je ne voudrais pas être à leur place. D'ailleurs, leur malheur a dépendu d'un accident qui pouvait ne pas arriver ; auquel cas, rien ne venait troubler leur félicité. Tenez, par exemple, voilà M. Domen ; celui-là, certes, a fait dans sa vie plus d'une faute, et de celles que le monde ne pardonne pas d'ordinaire. Eh bien ! parce qu'il est riche, parce qu'il a un nom et du talent, tout est accepté. On l'admire, même on l'applaudit pour ce qui serait la honte et le désespoir d'un autre : il est heureux, et je ne vois pas ce qui pourrait venir troubler son bonheur. Ce ne serait certes pas la découverte de sa fausse position, car il s'en fait gloire ; il la porte avec assez d'orgueil pour que je trouve que ce soit de l'insolence.

— Ah ! dit le voisin, vous enviez cela, et vous n'êtes pas le seul. En effet, il a cherché la gloire et la fortune dans les arts, et il a trouvé fortune et gloire. Il a aimé une femme qui était mariée, il l'a audacieusement enlevée à son mari ; et plus audacieusement encore, il a fait taire le mari en le menaçant de démasquer toutes les hideuses saletés par lesquelles ce mari a poussé une femme bonne, noble, charmante, à se donner à un autre. Il ne s'est pas arrêté là ; il a pris cette femme sous sa protection, il a proclamé tout haut son amour, son adoration, son respect pour elle. Et cette femme, on l'a respectée du respect qu'il lui montrait ; on s'est dit qu'elle ne pouvait inspirer de pareils sentiments sans les mériter ; et peu à peu cette existence a été tolérée par tous, admise souvent. Et comme la richesse l'accompagne, s'il plaît à Domen d'ouvrir sa maison, tout ce qu'il y a de grands artistes à Paris, tout ce qu'il y a de noms célèbres, se pressent dans ses salons. S'il voyage, on le reçoit comme un roi ; on le fête, on le compli-

mente, et cette femme prend la moitié de toute cette gloire, de tout ce bonheur.

— Eh bien ! monsieur, fit Riponneau, ceux-là sont heureux, j'espère ; et vous venez de peindre leur bonheur en traits qui ne sont pas exagérés assurément, et contre lesquels vous n'avez probablement rien à dire.

— Leur bonheur ! fit le voisin avec un accent plein d'amertume ; leur bonheur ! répéta-t-il. Oh ! oui, la surface est riante, dorée, et fleurie et resplendissante. Mais déchirez ce voile, pénétrez au delà de ce qu'on vous montre, et vous trouverez la plaie, la plaie ardente, douloureuse, gangrenée et incurable. Cette existence vous fait envie ; demandez plutôt l'enfer, la misère, la faim.

— Comment ça, comment ça ? dit Riponneau.

— Vous disiez tout à l'heure que c'était un hasard qui avait fait le malheur de M. et de M de Crivelin, et que si ce hasard ne fût pas arrivé, ils eussent été heureux malgré la faute ; que ce hasard disparaisse, que ce Marsilly meure, et voilà tout le bonheur revenu : c'est possible. Mais dans ce bonheur que vous enviez, dans ce bonheur de M. Domen et de sa belle maîtresse, M de Montés, le malheur est un hôte constant qui ne les a pas quittés un moment, et qui ne les quittera jamais. Il est assis à leur table, il monte dans leur voiture, il veille à leur chevet. Il est de toutes les heures et de tous les moments de la vie. L'orgueil recouvre de son manteau de pourpre la blessure des deux victimes, mais elle saigne toujours.

— Voyons, voyons, fit Marc-Antoine, voilà de bien belles phrases ; mais sans connaître personnellement M. Domen, je

vois bien des gens qui sont presque toujours avec lui, et qui seraient fort embarrassés de dire quel malheur il a pu lui arriver. Au contraire, c'est à chaque instant des exclamations sur les chances inouïes qui servent tout ce qu'il entreprend. En quoi est-il donc malheureux ?

— En tout ; il n'a pas eu un malheur comme vous l'entendez, mais tout est malheur pour lui.

— Allons donc !

— Tout ; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que la douleur lui vient par les portes les plus basses, comme par les hautes.

— Ah bah !

— Écoutez. Un jour, il fut invité à un bal avec M de Montès chez des amis qui, ayant pénétré dans le secret de cette liaison, l'avaient pardonnée et s'étaient senti le courage de la protéger aux yeux du monde. M de Montès entre, prend place, sans que rien indique la moindre désapprobation de la part de personne. On danse ; mais quand la contredanse est finie, les deux femmes qui se trouvaient assises chacune d'un côté de M de Montès ne reprennent pas leur place, et elle reste encadrée dans ce vide, exposée dans ce pilori de soie. Le bal continue, personne ne l'invite : Domen n'accepte la leçon ni pour lui ni pour M de Montès, et la conduit lui-même à la contredanse ; personne ne s'en montre irrité ; mais le vis-à-vis qui était en face de lui fait semblant de s'être trompé de place et se glisse doucement de côté. L'insolence partait d'une femme qui avait eu trente amants, mais dont le mari était là. Enfin si ce n'eût été un jeune homme de dix-huit ans qui menait par la main une enfant de quinze ans, tous deux ne voyant devant eux qu'un danseur et une danseuse ; si ce

n'eussent été ces deux innocents, Domen et M de Montès restaient là, abandonnés et répudiés. Croyez-vous que ce bal qui vous semble un triomphe n'eût pas été payé cruellement cher ?

— Et c'était toujours ainsi ?

— Non assurément, voisin ; et jamais ni l'un ni l'autre n'eussent supporté deux fois cet affront ; mais ne suffit-il pas de l'avoir souffert pour le craindre sans cesse ? Ce fut alors que M de Montès prit pour la retraite ce goût qui n'est qu'un exil qu'elle s'impose. Domen l'aimait, et Domen voulut lui faire une maison charmante : les hommes y vinrent en foule, les femmes s'en tinrent écartées. Quelques maris eurent le courage d'y conduire leurs femmes, car ils avaient pu apprécier ce qu'il y avait de véritable honneur et de dévouement dans cette position coupable. Ils l'osèrent une fois, ils ne l'osèrent pas deux. Après l'insulte qui repousse, l'insulte qui déserte.

« Et maintenant, monsieur, une fois ce levain jeté dans cette existence, tout s'y est aigri, tout. Si dans une promenade un ami passe sans les voir, ce n'est pas qu'il ne les ait vus, c'est qu'il a honte de les saluer. Si dans la maison il se trouve un domestique insolent, il ne l'est que parce qu'il se croit le droit d'insulter une femme qui ne porte pas le nom de son maître. Et dans ces voyages dont je vous parlais, un homme abordera M. Domen ayant M de Montés à son bras ; et il dira à M. Domen qu'il est heureux et fier de rencontrer un sculpteur aussi illustre, un rival de Thorwaldsen et de Canova ; et comme cet homme ne sait de Domen que la vie de l'artiste, il s'inclinera en souriant vers la femme qui est au bras du grand artiste, en la félicitant de porter un nom aussi illustre.

« Que répondront-ils ? Faudra-t-il confier à cet étranger et leur position, et leur histoire, et leur vie tout entière ? Faudra-t-il qu'ils se taisent ? Mais le lendemain cet homme racontera avec vanité qu'il a rencontré M. et M Domen ; il les invitera, il les fêtera, jusqu'à ce qu'un de ces parasites qui vivent des anecdotes de la vie de chacun lui apprenne qu'il s'est trompé, ou plutôt qu'on l'a trompé. Ce sera une proscription nouvelle, avec cette accusation de plus qu'ils ont menti. Et cependant ils ont tout fait pour garder au moins la loyauté de leur faute, pour que personne ne s'y trompe. Croyez-vous que cela soit vivre ?

— Hum ! c'est ennuyeux, mais il y a des compensations ; d'abord pour Domen, qui est reçu partout.

— Et qui s'exile de partout. Savez-vous qu'il a ordonné à ses domestiques de lui remettre secrètement toutes ses lettres ; car il peut se trouver, dans leur nombre, une lettre d'invitation à son nom seul, et M de Montès subira l'injure et la douleur de cette exclusion. Et si elle apprend cet ordre de son mari, si elle apprend qu'on lui cache les lettres qu'il reçoit, pensez-vous que de prime abord elle y découvrira l'attention dévouée qui cherche à lui épargner un chagrin ? Elle y verra un mystère, une intrigue, un nouvel amour ; elle sera jalouse.

« N'en a-t-elle pas le droit, non point parce que Domen est léger, — inconstant, mais parce qu'elle sait qu'il souffre, qu'il est malheureux ; parce qu'elle sait qu'elle l'enlève à la vie du monde qui devrait être la sienne ; parce qu'elle sait que ne trouvant chez lui que solitude, tristesse, plaintes, il doit aller chercher ailleurs de la joie, des rires, des plaisirs, ce qui est nécessaire à la vie de celui dont le labeur est rude et incessant ; car il travaille sans

cesse pour couvrir au moins de luxe l'existence de misère qu'il mène ?

« Après le levain qui a tout aigri dans cette existence, laissons-y pénétrer la jalousie. Ce n'est plus une douleur incessante, mais calme ; ce sont les cris, les désespoirs, les tempêtes, les menaces de suicide, la haine de la vie. Ils s'aiment, monsieur, et ils se pardonnent, et ils se jurent de ne pas céder ni l'un ni l'autre à ce monde qui les écrase avec tant d'indifférence. Domen reparaîtra dans quelques soirées. Il y consent si elle le veut.

« Mais pendant qu'on l'accueille comme un voyageur sur lequel personne ne compte plus, lui faisant ainsi sentir ce qu'il quitte et ce qu'il vient retrouver, que fait la pauvre femme ? Elle attend, elle souffre, elle va et vient dans cet appartement, d'autant plus vide qu'il est plus immense. Demandez-lui si à pareille heure elle n'aimerait pas mieux votre mansarde, sans un sou, mais avec une aiguille qui lui gagnerait sa vie. Rentre-t-il de bonne heure, il la trouve dans les larmes, qu'elle n'a pas eu le temps d'essuyer ; rentre-t-il tard, il la trouve dans la colère ; car, dit-elle, ce n'est plus un devoir qu'il accomplit, c'est un plaisir dans lequel il s'est oublié. Je vous l'ai dit : de tous les malheurs, ce malheur est le plus terrible ; celui-là n'a pas d'histoire, parce qu'il n'a pas d'événements ; ce n'est pas une ruine qui fait disparaître toute une fortune, ce n'est pas un enfant qui meurt, ce n'est pas un désastre qui frappe, écrase et passe : c'est une souffrance de toutes les heures, de toutes les minutes.

Je ne vous raconterai pas ce qu'on appelle un malheur, c'est le malheur éternel qu'il faudrait raconter. Cette existence n'est pas troublée par une de ces maladies violentes et connues qui abattent et tuent, ou se guérissent ; elle est dévorée par une souf-

france cachée, insaisissable, sans nom, qui échappe à tous les remèdes ; je vous dis que c'est l'enfer et la damnation sur la terre.

— Eh bien ! fit Marc-Antoine, je veux bien admettre qu'ils soient malheureux ; mais permettez-moi de prendre votre comparaison. Vous avez assimilé leur malheur à une de ces maladies sourdes et cruelles qui échappent à la médecine. À qui viennent ces maladies ? Aux gens nerveux, délicats, susceptibles ; ces deux personnes ont une névralgie morale, voilà tout ; mais à mon sens cela tient autant à leur constitution qu'à leur position. Supposez que ce soient de vigoureuses natures, rudes et froides physiquement et moralement, et tous ces coups d'épingle ne se sentiront pas. Je vais plus loin : faites-les vicieux, et ils ne souffriront pas. Tenez, voyez, par exemple, M Débora. Quelle étonnante histoire que celle de cette fille ! Oui, certes, elle a été bien malheureuse, elle a souffert et elle a bien payé d'avance le bonheur qui lui est venu ; mais enfin il lui est largement venu.

« Qu'était-elle ? Une pauvre fille mendiante, qui chantait au coin des rues, qui tendait la main au sou qu'on lui jetait, plus souvent pour la faire taire que pour la faire chanter ; battue quand elle rentrait le soir sans rapporter la somme demandée par le saltimbanque qui se dit son père ; la nudité, la misère, la faim, le travail excessif, la terreur constante, telle a été sa vie jusqu'au jour où un hasard lui a permis de montrer cette fière intelligence qui se révoltait en elle.

« Ce jour-là elle est montée sur le théâtre, elle y a fait entendre cette voix qu'on méprisait au coin de la borne, et qui a remué d'admiration tous ceux à qui elle a récité les magnifiques musiques de Gluck, de Rossini, de Mozart. En peu d'années la gloire est venue, la fortune est venue ; et pour que rien ne manque au

triomphe de cette vanité ambitieuse, les plus beaux et les plus élégants de l'époque sont venus déposer leur amour à ses pieds ; elle a goûté avant de choisir, dit-on, et elle a choisi celui que les plus belles et les plus nobles se disputaient. Cet homme l'adore, il est son esclave, et n'est point comme M. Domen, il n'a pas peur de son amour, il s'en pare, il en fait montre ; et comme je ne crois pas que la Débora ait appris dans son enfance les délicatesses qui font le malheur de M de Montès, comme dans sa position l'amour est presque de droit, comme je ne lui suppose pas de remords pour ses faiblesses, je ne vois pas ce qui peut troubler un bonheur si parfait ; car c'est non-seulement le bonheur, c'est le triomphe, c'est la victoire. M de Montès est moins qu'elle n'eût dû être ; elle en souffre, je le conçois. Mais cette Débora est plus qu'elle n'a jamais pu le rêver ; et si celle-là n'est pas heureuse, qui le sera ?

— Personne probablement, répondit le voisin, puisque vous ne l'êtes pas vous-même ; car Débora a son enfer comme M de Montès.

— Elle est jalouse de son amant ?

— Non.

— Elle est jalouse de ses rivales de l'Opéra ?

— Non.

— Elle est peu satisfaite du public ?

— Ce n'est pas cela.

— Qu'a-t-elle donc ?

— Ah ! fit le vieux voisin en se grattant le nez, ceci est difficile à vous faire comprendre. »

Puis il continua :

« Êtes-vous artiste d'une façon quelconque ?

— Non.

— Avez-vous jamais été autre chose que commis ?

— Non.

— Avez-vous fait quelques dépenses extravagantes ?

— Jamais.

— Voyons, avez-vous quelque ami qui soit riche ou qui mange de l'argent comme s'il l'était ?

— Oui.

— Ah ! voilà qui est bien ; peut-être vais-je trouver de ce côté la porte par laquelle je veux vous faire pénétrer dans le malheur qui ronge cette vie que vous trouvez si heureuse. Dites-moi, avez-vous jamais fait avec cet ami, qui mange de l'argent, ce qu'on appelle un dîner de grisettes ?

— Certainement, plus d'un, et d'assez bons.

— Voici mon affaire ; car il est impossible que ceci ne vous soit point arrivé. La grisette que vous avez menée au Rocher de Cancale ou chez Douix a commandé le dîner ; elle a consulté d'abord la carte par le côté droit, c'est-à-dire par la colonne des chiffres, et elle a demandé, non pas ce qu'elle aimait, mais ce qui lui a paru devoir être le meilleur parce que c'était le plus cher ?

— Sans doute, cela m'est arrivé, et je n'oublierai jamais de ma vie un dîner de cet hiver, composé de quinze francs de radis, de soixante francs d'asperges et quarante-cinq francs de fraises avec un faisan et un homard.

— C'était tout ?

Ah ! ma foi, je ne me rappelle pas tous les accessoires, et les vins, et les liqueurs ; enfin cela monta, pour quatre, à cent écus.

— Comment ! et dans ce somptueux dîner il ne s'est pas trouvé un petit article bizarre, en désaccord avec le reste ?

Si, par Dieu ! et même quelque chose d'assez plaisant. Imaginez-vous que nos deux grisettes, après avoir goûté à toutes ces excellentes choses, ont fini par demander un morceau de petit salé avec des choux.

Allons donc, nous y voilà. Eh bien ! mon cher voisin, cette belle et célèbre Débora est dans la position de vos grisettes ; sa gloire, sa fortune, son amour, ce sont les asperges, les fraises et le homard de vos dîneuses ; avec ces mets elles mouraient de faim, avec ces avantages magnifiques elle meurt d'ennui.

— Ah bah ! » fit Marc-Antoine.

Puis il ajouta, en riant par avance de l'esprit qu'il allait faire :

« Mais ne peut-elle pas, comme les grisettes, se donner son petit salé et ses choux ?

Ah ! c'est que c'est ici que la différence commence ; c'est ici que se trouve la nuance bizarre, étrange, insaisissable, et cependant profonde, qu'il y a entre Débora et les femmes dont je vous parlais. Ce n'est pas comme chez M de Montès une lutte entre

elle et le monde c'est une lutte entre l'intelligence et l'habitude, un combat entre la nature primitive et la nature acquise.

— Diable ! voilà qui est diablement subtil.

— Écoutez-moi bien : on n'arrive pas au talent, à la puissance, au succès de Débora sans avoir en soi une intelligence large, féconde capable de s'assimiler avec toutes les grandes idées.

— Cela est incontestable.

— Mais on n'a pas vécu dans la misère et la pauvreté, dans la mendicité surtout, sans y avoir pris des habitudes d'hypocrisie qui, lorsque le mendiant a cessé sa comédie, se changent en joies pétulantes, grossières, railleuses, et qui crachent sur le bienfaiteur qu'on a surpris par des plaintes jouées.

— Cela se peut.

— Eh bien ! mon cher ami, lorsque Débora est sur les planches, la hauteur de ses idées va de pair avec les idées qu'elle exprime ; elle se plaît à ces jeux du théâtre parce que ce sont franchement des jeux de théâtre, et elle donne au public ce que le public lui demande. Mais lorsqu'elle a dépouillé la robe de soie et déposé la couronne de reine, elle ne retourne pas à sa liberté de saltimbanque, à ses cris, à ses rires extravagants, elle rentre, malheureusement pour elle, dans une autre comédie. Son salon est ouvert, des hommes élégants l'occupent, des femmes aux manières bien apprises s'y trouvent. La Débora est fière, la Débora vaut à elle seule toutes ces femmes, et elle veut le leur montrer. Après avoir tenu le théâtre en reine, elle tient son salon en grande dame : elle y cause, elle y flatte, elle y raille… jusqu'au moment où, fatiguée de cette nouvelle scène, de ce nouveau pu-

blic, elle s'échappe pour courir dans une petite chambre cachée, où la souveraine, qui tenait tout le monde en respect, se met à crier à son amant qui la suit :

« — Ça m'embête ! »

« Il veut faire une remontrance.

« Elle se met en fureur, mais non point dans une de ces fureurs polies que l'éducation nous enseigne ; elle envoie paître son amant, elle jure, elle sacre, elle casse les meubles, et si une chambrière importune arrive, elle lui flanque un coup de pied ; elle appelle l'homme le plus élégant de France cornichon, de cette même voix qui chante d'or et de diamants : il se désole, elle le met à la porte, et pour peu qu'elle soit montée, elle soupe avec son cocher et trinque avec ses femmes de chambre.

— Impossible !

— Puis vient le lendemain amenant le repentir ; car elle l'aime, lui, ou plutôt la partie intelligente de Débora estime et aime l'amour de cet homme. Elle sait bien tout ce qu'il vaut, elle qui a appris, à la plus basse école, le peu que valent les autres, et elle se trouve indigne, ignoble, d'avoir ces souvenirs et ces regrets, et ces retours vers son vilain passé ; elle se sent faite pour être tout ce que son amant veut qu'elle devienne ; elle le rappelle, elle lui demande pardon, et elle recommence sa comédie ; elle se refait la femme charmante et distinguée qu'il aime, elle y met toute sa force, tout son amour ; elle s'y use encore une fois, le fil casse, et alors les scènes recommencent. Alors elle se sauve ; elle laisse son équipage pour monter dans un fiacre ; elle erre aux environs des places, et lorsqu'elle surprend un saltimbanque échangeant avec son compère un coup d'œil qui signale la dupe qu'il vient de

faire, et qui montre la pièce blanche qu'il vient de lui escamoter, et avec laquelle on boira et rira a ses dépens ; lorsque la Débora voit cela, il prend à la riche et célèbre actrice des regrets farouches, et si jamais il lui arrive de pleurer, c'est à ce moment.

« Sur quoi pleure-t-elle ? sur sa fortune présente ? Quelquefois. Que pleure-t-elle ? sa misère passée ? Oui et non. L'ambition, l'intelligence, les désirs élevés sont d'un côté ; c'est pour les satisfaire qu'elle joue sa double comédie. Les habitudes, les turbulents souvenirs, le sang bohème, la licence de la pauvreté, les délires de la joie en haillons sont de l'autre, et c'est ce qui lui fait détester et la fortune qu'elle a acquise, et la gloire qu'elle mérite, et l'amour qu'elle donne, et l'amour qu'elle éprouve.

— Vous me permettrez de vous faire observer, voisin, que ce sont là des peines tout à fait imaginaires.

— Vous me permettrez de vous faire observer, mon cher voisin, que vous venez de dire une énorme sottise. Excepté la colique, et la fièvre, et les membres cassés, et la névralgie, tout est peine imaginaire à ce compte. Sachez donc une chose, c'est qu'on ne souffre réellement que par les idées. Mettez une drôlesse du coin de la rue à la place de M de Montès, et elle ne souffrira d'aucune des douleurs qui tuent cette pauvre femme. Mettez une fille de portière à la place de Débora, attiédissez cette nature dévorante, et elle n'éprouvera aucun des retours soudains qui la tourmentent ; ou bien abaissez la hauteur de son intelligence, et elle retournera à son passé, sans remords, sans regrets, sans jugement cruel contre elle-même. Le malheur est dans la lutte, et il y est si poignant, si actif, qu'il brûle et dessèche cette vie, qu'il la menace, qu'il la tue.

— Eh bien ! reprit Riponneau, si à mon compte je ne comprends pas le malheur, il me semble qu'au vôtre il n'existe pas de bonheur sur la terre.

— Bien au contraire, il y a les gens qui ne sentent rien, qui n'éprouvent rien, qui n'aiment rien…

— Et quels sont-ils ? »

Le voisin prit une figure sinistre, et répondit avec un mauvais rire :

« Il y a les morts. »

Marc-Antoine eut peur, et comme il se fit un moment de silence presque solennel, ils entendirent, à travers la cloison qui les séparait, comme le bruit d'une chute, puis de longs gémissements étouffés.

« C'est notre voisine ! s'écria Riponneau.

— Oui, fit le voisin en haussant les épaules, elle gémit.

— Mais il se passe quelque chose d'extraordinaire, sentez-vous cette odeur de charbon ?

— Je la connais, répondit le voisin sans se déranger,

— Il y a là un malheur.

— Ce n'est pas mon avis.

— C'est un suicide.

— Vous voyez bien.

— Ah ! courons.

— Laissez-la faire, elle a sans doute, pour agir ainsi, des raisons que nous ne connaissons pas. »

Riponneau jeta sur le vieux voisin un regard furieux d'indignation ; le vieux voisin haussa encore les épaules et rit au nez de Riponneau. Quant à celui-ci, il courut à la porte de Juana (la voisine s'appelait Juana) et flanqua un coup de pied dans la porte ; la porte, en sa qualité de porte de mansarde, se brisa du premier coup, et Riponneau entra dans une atmosphère d'asphyxie qui le suffoqua. Un corps blanc couché sur le carreau frappa ses yeux, il se baissa, le prit dans ses bras, l'emporta dans sa chambre, le déposa sur son lit.

Oh ! que Juana était belle ainsi, quoique déjà ses lèvres fussent presque violettes, quoiqu'une légère écume bordât les coins de sa bouche.

La jeune fille s'était couchée après avoir allumé le réchaud fatal, coiffée de son plus frais bonnet, couverte de son linge le plus fin et le plus blanc, sortant elle-même du bain : elle avait fait de la coquetterie avec la mort, la jolie coquette ; et la mort était venue avec avidité poser sa main glacée sur le sein nu de sa belle fiancée ; mais heureusement Marc-Antoine était arrivé à temps, et il voyait ce front pur et blanc s'animer, ces yeux aux reflets veloutés s'ouvrir et se refermer avec étonnement ; il voyait ces lèvres s'agiter pour recevoir l'air pur qu'il lui prodiguait par la porte et les fenêtres ouvertes ; il voyait ce sein se soulever sous les longues aspirations qui ramenaient la vie.

Qu'elle était belle ! Mais, disons-le, à ce premier moment Riponneau ne pensait point à regarder tout cela, si ce n'est pour épier avec anxiété la résurrection de l'infortunée.

Enfin vint un moment où la vie fut tout à fait reprise à ce beau corps.

Juana voulut parler, Juana voulut interroger, on lui imposa silence, on lui ordonna le repos ; elle voulut se lever et fuir, et ce fut à ce moment qu'elle s'aperçut du désordre où elle avait été surprise, et que d'elle-même, rougissant et plus belle encore, elle se cacha dans ce lit sur lequel elle avait été déposée.

Alors les larmes vinrent.

Les larmes, cette rosée qui tombe du cœur et qui le laisse un moment tranquille et reposé, comme les flots de pluie qui s'échappent d'un nuage chargé d'orages, et qui rendent un instant au ciel son calme et sa transparence, jusqu'au moment où le soleil reprend cette pluie pour en faire un nouvel orage, comme le cœur rappelle ses larmes pour de nouveaux désespoirs.

C'était là de la poésie du voisin pendant qu'il regardait s'endormir Juana épuisée de fatigue et de pleurs. Riponneau la regardait aussi, mais non point, comme il la voyait maintenant, emmaillottée de ses draps par-dessus son bonnet, mais comme il l'avait vue au moment où il ne la regardait pas, quand elle était étendue sur son lit dans le simple appareil… (vous savez l'autre vers) ; et ce souvenir lui revenait si vif, si charmant, si délicieux, que, malgré l'ennui qu'il avait éprouvé à écouter les histoires du voisin, il voulut l'interroger sur celle de la pauvre fille qu'il avait sauvée.

« Vous qui connaissez tous les gens de cette maison, lui dit-il, vous devez savoir quelle est cette Juana, et vous devez savoir surtout ce qui l'a poussée à cet acte de désespoir.

— Ce qu'elle est, fit le voisin en la regardant d'un air dédaigneux, ce qui l'a poussée à se tuer… à quoi bon vous l'apprendre ?

« Ne chantait-elle pas hier encore comme une fauvette, tirant son aiguille joyeusement, et dévalant ses six étages comme un oiseau qui descend du ciel ; légère, rieuse, l'air pétillant, la lèvre retroussée, toute pimpante et heureuse ? Ce qu'elle est ? ce qui l'a poussée à se tuer ? C'est encore un de ces drames invisibles qui s'agitent sous l'existence publique de chacun, cuisant et lancinant comme le mal de dents, qui ne se montre pas et qui vous assassine. Vous n'y croiriez pas.

— Ah ! fit Riponneau, le résultat est là pour me donner la foi.

— Bah ! fit le voisin, vous direz qu'elle est folle.

— Vous me prenez donc pour un imbécile, ou comme un froid égoïste tel que vous ? car vous m'avez dit tout à l'heure ces paroles : « laissez-la faire ; » mais vous croyiez que c'était une plaisanterie que ces plaintes que nous entendions, n'est-ce pas

— Pas le moins du monde, seulement j'étais sage pour elle… et peut-être pour vous.

— Pour moi, dit Riponneau, que voulez-vous dire ».

L'œil du voisin s'illumina d'une flamme qui sembla traverser la chambre, le mur, et aller se perdre au loin dans l'espace, et il repartit froidement :

« L'avenir vous répondra pour moi. Maintenant voici en peu de mots ce que vous voulez savoir :

« Cette Juana est la fille d'un ouvrier imprimeur en toiles peintes ; c'est le septième enfant d'une nombreuse famille, sep-

tième enfant arrivé près de dix ans après tous les autres, septième enfant, par conséquent, fort mal accueilli des grands et des petits, du père et de la mère.

« Mon jeune ami, reprit le voisin, rien n'est saint, et sacré, et beau, et respectable comme l'amour maternel, et l'amour paternel, et l'amour fraternel ; mais c'est précisément parce que ces sentiments sont les plus puissants de la nature, que, lorsqu'on les brise, on devient tout à fait cruel et méchant. C'est le navire retenu par un triple câble de fer ; quand l'effort des vents est assez violent pour que le câble casse, le navire fuit au delà de toute route suivie.

« Ce que cette enfant a eu à souffrir des duretés de sa famille te ferait saigner le cœur : la privation de nourriture et de vêtements, le froid, la faim, on lui a tout infligé. Tu la vois belle et grande, et de cette ample beauté qui annonce le développement de toutes les forces de la jeunesse, eh bien ! tout cela a été maigreur, marasme, dos voûté, poitrine étroite, voix haletante. Dix ans se sont ainsi passés sans qu'elle ait déchargé sa famille du fardeau inutile qui lui était venu.

« Enfin, une sœur de la mère eut pitié de cette enfant et la prit pour la nourrir. C'était la femme d'un riche boucher, corpulente, criarde, forte en gros mots. Juana gagna, à cette nouvelle existence, tout ce qu'on peut tirer du filet de bœuf et des bonnes côtelettes de mouton, c'est-à-dire le développement d'une riche nature physique ; mais ce qui est l'aliment de l'âme, la nourriture de l'esprit, voilà ce qui lui a encore plus manqué que dans sa famille. Il n'y avait pour elle d'autres paroles que celles qui lui reprochaient, je ne dirai pas le pain, mais la chair qu'elle mangeait ; et remarquez, voisin, que cette fille était née avec toutes les bonnes

dispositions à être reconnaissante. Mais on a fait si bien, qu'on a tué en elle ce sentiment si rare. Elle a pris en haine tout ce qui l'entoure, et elle était arrivée à quinze ans à n'avoir qu'un désir, c'est à savoir de se venger de tout le monde. Ce fut il y a un an, elle avait alors dix-huit ans, que la mort de sa tante lui rendit la liberté.

« Parmi les mauvaises leçons qu'elle avait reçues chez sa tante, Juana avait profité de celle que lui donnait la déplorable position de son oncle. Veux-tu la savoir ? veux-tu savoir comment cet homme (et il y en a mille à Paris comme lui), ayant toutes les apparences de la prospérité commerciale et du bonheur intérieur, était le plus misérable des hommes ? Soit imprudence, soit plutôt prodigalité pour satisfaire les désirs luxueux de sa femme, il avait compromis sa fortune. Il était à deux pas de sa ruine, lorsqu'un ami se présente, un honnête marchand de bœufs ; il veut venir au secours de l'oncle de Juana ; il lui propose des fonds, lui en prête sur billets garantis par une cession de biens, et tout ce que l'usure peut imaginer de bonnes précautions. Notre boucher, dont on prédisait la ruine, triomphe et peut donner un soufflet à ceux qui le dénonçaient déjà au commerce comme perdu ; en conséquence, il double ses dépenses pour l'épouse adorée qui l'avait déjà si profondément entamé.

« Le prêteur applaudit. Voilà qui est bon.

« Les échéances arrivent, impossible de payer ; et, avec la certitude de cette impossibilité, une plus horrible certitude, c'est que la bouchère a acquitté de sa personne la complaisance avec laquelle le prêteur renouvelle ses libéralités usuraires.

« Jusque-là, on avait été prudent, discret, soumis. Maintenant, on parle haut, on raille, on insulte : en effet, le mari est entre la ruine imminente et la froide acceptation de son déshonneur ; il préférera la ruine, mais il a des enfants qui mourront de faim et une fille que le déshonneur de sa mère déshonorera. D'ailleurs, s'il ose élever une plainte, la réponse est toute prête : « C'est un débiteur qui calomnie son créancier. » Quel rôle prendre ? Celui qui, du moins, sauve à la fois la fortune et les apparences. Il se fait l'ami de son marchand de bœufs ; il le convie et joue la confiance, le bonheur, la gaieté. Et ses voisins disent : « Il ne sait rien, donc il n'y a rien pour lui. C'est du bonheur. » Oh ! non, voisin, c'est d'abord un tourment muet, puis, lorsque l'outrecuidance des coupables passe toutes les bornes, il éclate dans le mystère de son ménage, il tempête, il crie. Mais la femme, implacable et sûre de son pouvoir, lui répond froidement :

« — Mais, mon Dieu ! mets-le à la porte, je ne demande pas mieux. »

« Chasser l'homme qui tient son existence et son honneur dans ses mains, non pas seulement son existence, mais celle de ses enfants ; il ne le peut pas, et il reprend sa chaîne honteuse, la rage au cœur. Mais qui sait cela ? Personne du dehors, car le boucher a sa vanité, il aime mieux passer pour un sot que pour un lâche. Personne ne se doute de ce qu'il souffre, excepté les siens ; et parmi les siens, Juana.

« Que pouvait-elle rapporter de cette leçon ? Ce qui devait nécessairement germer dans un esprit si mal préparé, cette idée, qu'avec de l'argent on a tout, même le droit de manquer à tous les devoirs. Aussi, dès qu'elle a été libre, à quoi a-t-elle aspiré ? À être riche. Elle avait trop vécu de calcul pour ne pas bien

calculer ; elle ne s'est pas pressée, elle a attendu une bonne occasion, et elle n'a écouté de propositions que celles qu'accompagnait une grande fortune assurée par un mariage.

« A-t-elle été assez imprudente pour se fier à des promesses, et maintenant n'a-t-elle plus rien à donner à celui qui ne veut plus rien rendre ? ou bien n'a-t-elle pas eu assez d'habileté ou assez de charmes pour pousser par ses rigueurs celui qui l'aime jusqu'au mariage ? C'est ce que j'ignore ; mais la vérité, c'est qu'il se marie dans huit jours… »

Le voisin n'avait pas achevé, qu'un vieux monsieur, vénérable d'habit, de perruque et de ruban rouge, entre et demande Juana. Quelle surprise ! c'est l'un des plus riches financiers de la France administrative, un receveur général qui vaut mieux qu'un banquier et demande M Juana… On la lui montre dormant, après lui avoir dit ce qui s'est passé.

Le financier prie qu'on l'éveille et qu'on les laisse seuls. Le voisin se retire, et Marc-Antoine, pensant qu'il est chez lui, désire rester ; il a peur que la belle Juana ne s'envole pendant son absence. Seulement il promet d'écouter le moins qu'il pourra, avec l'intention farouche de tout entendre. Le vieillard s'approche du lit, et voici au juste ce que recueille Riponneau ;

« Vous avez écrit à ma fille une lettre pour lui dire que M. de Belmont, son futur, la trompait ; qu'il vous aimait ; qu'il vous avait promis de vous épouser. »

La voix s'éteignit dans un murmure où les paroles échappèrent à Riponneau. Un moment après, la voix reprit :

« Vous avez failli tuer ma fille : elle est au lit, mourante, désolée et ne veut plus entendre parler de ce mariage.

— C'est ma vengeance, monsieur, dit Juana.

— Mais cette vengeance frappe des gens qui ne vous ont fait aucun mal, n'est-ce pas ? Je veux ce mariage, j'en ai besoin, mais ma fille n'y consentira qu'autant que la même main qui lui a écrit cette lettre infâme lui en écrira une nouvelle, en lui déclarant que c'est une invention par laquelle on a voulu nuire à M. de Belmont…

— Jamais ! » s'écria Juana d'une voix résolue.

Le vieillard marmotta.

« Jamais ! » fait Juana d'une voix plus douce…

Le vieillard marmotta encore : puis tout à coup, et comme inspiré par une idée soudaine, il regarde Marc-Antoine ; et alors le marmottage d'aller, d'aller comme un flux intarissable.

Pendant ce temps, Juana laisse échapper quelques non de moins en moins formels ; puis elle jette un coup d'œil gracieux sur Riponneau, et baisse la tête et finit par se taire. La comédie était faite ; voici comment elle fut jouée.

Le monsieur s'éloigna en disant à Riponneau :

« Merci, monsieur, des soins que vous avez donnés à cette charmante enfant. Toute notre famille, qui prend intérêt à elle, vous saura gré de votre bonne action, et nous serions heureux de pouvoir vous récompenser, en venant au secours des chagrins de Juana. »

Sur cette parole, le vénérable vieillard les laissa ensemble.

Maintenant récapitulons. La pièce avait commencé un lundi ; passons au :

« O Juana ! dit Marc-Antoine, voulez-vous toujours mourir ?

— Je le voulais hier encore, car je ne croyais pas aux cœurs généreux et désintéressés.

— Et vous y croyez maintenant ?.

— Ne m'avez-vous pas sauvée sans me connaître ? »

« Qu'est cela ? ce n'est rien, que de vous sauver la vie : le bonheur pour moi, ce serait de la consoler. »

« Il n'y a de consolation, pour les cœurs brisés, que dans les douces affections, et je n'ai point d'amis.

— Je serai le vôtre.

— Je n'ai point de famille.

— Je vous en serai une. »

« Après ce que j'ai fait pour un autre, vous devez me mépriser.

— Je vous admire et je vous vénère.

— Vous ne m'aimerez jamais.

— Je vous aime déjà comme un fou.

— Comme un fou, vous avez raison ; car où cela vous mènera-t-il ?

— À me consacrer à votre bonheur. »

« Mon bonheur, il ne sera jamais que dans une union légitime, et vous ne voudrez jamais m'épouser. »

« Quand vous voudrez, mon nom est à vous. »

Ce dialogue est composé des derniers mots de huit jours de conversations, chacune de quatre heures ; mais quand ce mot fatal et suprême fut dit, ce mot : Je vous épouserai, on apprit à Marc-Antoine qu'il aurait une riche dot et la protection du vénérable monsieur qu'il avait vu.

« À mon tour d'être heureux, s'écrie alors Marc-Antoine, à moi la fortune, la considération, le bonheur ! »

Et trois semaines après, il recevait sa nomination à la place de sous-chef, une dot de 40 000 francs et la main de Juana.

Une seule chose attrista ce beau jour : en sortant de la maison, le remise de Riponneau s'accrocha au corbillard blanc qui venait prendre le corps de mademoiselle de Crivelin ; et le docteur Funin, qui était un des témoins de Juana, fut obligé de quitter le dîner de noces pour se rendre près de Domen, qui s'était manqué en se tirant un coup de pistolet au cœur.

Au dire des convives, Adèle était morte de la poitrine, et Domen avait voulu se tuer parce qu'il n'avait pas été nommé de l'Institut. Une seule voix s'éleva pour contredire ces explications, ce fut celle du voisin, que Riponneau avait invité à la noce, et qui se contenta de dire :

« Non, c'est tout simplement le dénoûment forcé de deux de ces drames invisibles qui fourmillent sous l'épiderme social.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria-t-on de tous côtés. Qu'est-ce que c'est qu'un drame invisible ?

— Vous voulez le savoir ? dit le voisin. Eh bien ! regardez : il y en a un qui commence à cet instant même à côté de nous. »

Personne ne comprit, pas même Riponneau.

Mais six mois après, quand sa femme accoucha et qu'il voulut faire quelques observations, et que sa femme l'appela méchant gratte-papier, et lui prouva que, sans elle, il serait — dans la crotte de sa mansarde ;

Huit jours après cette naissance, quand il obtint de l'avancement et qu'il vit choisir un parrain qu'il ne connaissait pas, qui était le fils du ministre qui le protégeait ;

Trois mois après cet avancement, quand après avoir quitté, soucieux et triste, le trône bureaucratique de cuir vert où ses anciens collègues venaient le saluer humblement, il vit, au détour de l'allée des Veuves, au fond d'un fiacre mal voilé, sa belle Juana et le parrain, fils du ministre ;

Quelques heures après cette rencontre, lorsque, rentré chez lui, il voulut faire du bruit et qu'on le menaça de se jeter par la fenêtre ;

Longtemps après, lorsqu'il vit, à mesure que sa considération augmentait au dehors par l'ardeur qu'il mettait à remplir ses devoirs, diminuer sa considération dans son intérieur ;

Quelques années plus tard, lorsque sa femme, forte de la misère à laquelle elle l'avait arraché et du fol amour qu'il avait gardé pour elle, tourna contre lui les mépris de ses domestiques, le ren-

dit ridicule à ses enfants, sacrifia les légitimes au premier-né, foula tout respect aux pieds, alors Marc-Antoine Riponneau, arrivé à trente-six ans chef de division, maître des requêtes, décoré de la Légion d'honneur, honoré pour sa probité et sa capacité, cité comme un des heureux du siècle, car il couvrait de tous ses efforts le scandale de sa maison, Riponneau, dis-je, finit par comprendre ce que le voisin avait voulu dire en parlant, le jour de son mariage, du drame invisible qui commençait.

Aux gens qui souffrent viennent les idées les plus bizarres ; il alla vers son ancienne maison, où il avait tant trépigné, tant frappé du poing le long des murs. Il monta au sixième qu'il avait habité, il s'arrêta devant la porte de cette chambre où il s'était trouvé si malheureux, et se mit à pleurer son malheur d'autrefois ; il ne regarda pas celle de Juana, et il arriva à la porte de son vieux voisin : c'était là qu'il allait.

Il frappa : une tête blonde et rose lui ouvrit.

« Que demandez-vous, monsieur ?

— Un vieux monsieur qui habitait ici il y a quelques années.

— Comment se nommait-il ?

— Je ne sais pas, mais il était copiste, je crois. »

Une jeune femme parut, belle et triste.

« Ah ! je sais de qui vous voulez parler, monsieur, un vieillard chauve… »

Elle le dépeignit à ne pouvoir le méconnaître…

« Savez-vous où je pourrais le trouver ?

— Attendez, monsieur, je vais vous le dire, car il change souvent d'adresse, mais il a soin d'envoyer ici toujours la dernière. »

Pendant que la jeune et belle femme cherchait, une voix rauque sortit de l'alcôve.

« Qu'est-ce qu'il y a, Manon ?

— Un monsieur qui vient chercher l'adresse du vieux locataire…

— C'est votre mari ? dit Riponneau avec dégoût.

— Oui, monsieur ; il est un peu malade. »

Le gueux était ivre-mort.

« Voici cette adresse, monsieur.

— Ma bonne dame, fit Riponneau, vous ne me semblez pas heureuse ? »

Et il montra le mari de l'œil.

« Permettez-moi de vous remercier de votre complaisance. »

Cela dit, il lui offrit deux louis.

« Merci, monsieur, lui dit la jeune femme ; mon mari est un bon ouvrier qui travaille beaucoup… quand il ne souffre pas… Merci. »

Riponneau jeta un coup d'œil dans la chambre : c'était la misère, et la hideuse misère partie de l'aisance ; un lit était resté, il était d'acajou ; une table, elle était élégante ; des chaises, elles avaient appartenu à un salon.

Il laissa dix louis dans les mains de l'enfant, et s'en alla en disant :

« Encore un de ces drames invisibles sur lesquels le dévouement, la piété, le labeur de cette noble pauvre femme, jettent un voile que personne que moi n'a peut-être soulevé. »

Ce disant, il regarda l'adresse écrite qu'on lui avait mise dans la main, et vit ces mots : « Employé, comme porteur des livraisons du « Diable à Paris, chez M. Hetzel, rue Jacob, n 18. » Avant-hier M. Riponneau est venu chez notre éditeur, mais il n'a reconnu aucun de nos porteurs. Alors il a pris nos premières livraisons, et après les avoir lues, il s'est écrié :

« Que le Diable m'emporte si ce n'est pas lui-même qui était le vieux voisin ! »

frédéric soulié.

Série 4 · Le lion amoureux

LE LION AMOUREUX

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ

1845

CE QUE C'EST QU'UN LION A PARIS

PRÉFACE

Le nom de lion, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts, ou l'esclave obéissant de M. Van Amburgh.

Mais quelle est cette autre chose ? On en a bien en général une idée vague et qui suffit à la conversation ; on sait que la race à laquelle le lion appartient a toujours vécu en France sous divers noms ; ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, muguet, homme à bonnes fortunes, roué ; plus tard, muscadin, incroyable, merveilleux, et dernièrement enfin, dandy et fashionable ; aujourd'hui c'est lion qu'on le nomme.

Pourquoi ?

Est-ce parce qu'il est le roi de cette parcelle de la société qu'on appelle le monde ? Est-ce parce qu'il prend les quatre parts de la proie que d'autres l'ont aidé à saisir ?

Je ne puis vous le dire ; mais je vais tâcher de vous esquisser sa physionomie, et puis vous devinerez, si vous pouvez.

Le lion est en général un beau garçon qui a passé de l'état d'enfant à l'état d'homme, la prétention d'être un jeune homme étant abandonnée depuis longtemps aux hommes de quarante à cinquante ans ; car, de nos jours, l'état de jeune homme est presque aussi méprisé que celui de vieillard.

Or le lion, n'ayant jamais été jeune homme, n'a presque jamais fait aucune des sottises jeunes qui partent du cœur, quoiqu'il aime le jeu, les femmes et le vin, comme disent les refrains du temps de l'Empire, une des choses que le lion méprise le plus.

Mais cet amour n'est pas de l'amour, car ce n'est pas pour eux que ces messieurs ont ces trois passions, auxquelles ils joignent, quand ils le peuvent, celle des chevaux.

La véritable passion est, de sa nature, personnelle, cachée, discrète ; la leur, au contraire, est toute d'apparat et de luxe. Ils possèdent leur maîtresse au même titre que leur voiture, pour en éclabousser les passants, et ils dînent aux fenêtres du café de Paris parce que c'est l'endroit le plus apparent de la capitale ; en effet, ils n'ont pas la prétention de boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles, ce qui est bien différent.

Les lions sont donc en général fort ignorants de l'amour, de ses folies les plus passionnées, de ses bonheurs les plus délicats, de ses espérances insensées, de ses craintes frivoles, et surtout de toutes ses charmantes niaiseries. En revanche, ils ont le droit acquis (acquis est bien dit) de tutoyer la majorité des chœurs dansants ou chantants de l'Opéra.

Du reste, ils ont cela de commun avec la jeune noblesse d'il y a soixante ans, qu'ils ont un pied dans la meilleure compagnie de Paris et un pied dans la plus mauvaise ; mais ils en diffèrent en ce que les grandes dames d'aujourd'hui ne les disputent plus comme autrefois aux filles entretenues, et les abandonnent aux intrigues des coulisses. Aussi, lorsqu'il s'est rencontré par hasard dans le théâtre même quelque femme qui a eu besoin d'être aimée pour se perdre, s'est-elle donnée à un pauvre garçon amoureux qu'ils avaient flétri d'avance de l'épithète de bourgeois.

Ceci dit, nous pouvons commencer notre histoire.

C'était il y a quelques jours, à l'heure de midi ; un lion de la plus belle encolure descendit de sa voiture et entra au café de Pa-

ris. Son entrée excita un très-vif étonnement pour deux raisons majeures : la première, c'est qu'il était habillé ; la seconde, c'est qu'il demanda son déjeuner comme un homme qui est pressé et qui a quelque chose à faire.

Un de ses amis le regarda attentivement de l'œil sur lequel il ne mit pas son lorgnon, et lui dit :

« Où diable allez-vous comme ça, Sterny ?

— Je vais à un mariage.

— Qui donc se marie ? » dit l'interrogateur.

Et tout aussitôt une demi-douzaine dè têtes se levèrent ; on échangea des regards, on chercha au plafond, et chacun répéta en soi-même la question :

« Qui donc se marie ? »

Sterny vit cette pantomime, et se hâta d'y répondre d'un ton indifférent en disant :

« Personne, messieurs, personne ; c'est une affaire particulière.

— Et à quelle heure en serez-vous débarrassé ?

— Je n'en sais rien ; mais je m'esquiverai immédiatement après l'église, quand je ne serai plus nécessaire.

— Vous êtes donc nécessaire ?

— Je suis témoin du futur.

— Témoin du futur ? répéta-t-on de tous côtés.

— Oui, reprit Sterny qui voyait l'étonnement se peindre sur tous les visages ; oui, témoin du filleul de mon père. Il m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne me permettait pas de refuser à ce brave garçon un plaisir qu'il considère comme un grand honneur. Voilà tout ce dont il s'agit ; et maintenant, ajouta Sterny en se levant, achevez de déjeuner en paix. À ce soir ! »

Comme il sortait, l'un de ses amis lui cria :

« Où se fait-il, ton mariage ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Le rendez-vous est chez la future… rue Saint-Martin, à midi ; il est midi un quart… Adieu ! »

Il partit, et quoique cet événement fût d'une très-mince importance, il n'en fut pas moins le texte d'une assez grande conversation.

« Le vieux marquis de Sterny, dit un fils de potier enrichi qui professait un grand respect pour les traditions héréditaires, le vieux marquis de Sterny a gardé un peu des habitudes de patronage de l'ancienne noblesse ; donc ce qui arrive à Sterny serait une chose d'assez bon goût à faire ; mais malgré son grand nom il n'y entend rien, et au lieu d'être bon et affectueux pour ces pauvres gens, il va leur porter un air ennuyé ou moqueur, et pourtant…

— Pourtant, dit un ex-beau de quarante ans, à qui l'on contestait le titre de lion, élégant, fort gros et très-laid, espèce de pédicure opulent, qui appelait toutes les femmes la petite… ; pourtant cela pourrait être amusant ; il y a de très-jolies femmes parmi tout ça.

— Jolies, oui, s'écria un vrai lion, existence inconnue, dont la spécialité avait un certain côté artistique qui consistait à protéger la fantaisie de l'art ; jolies, ouï, mais ce sont des bourgeoises.

— Ah ! messieurs, reprit le fils du potier, l'ancienne noblesse faisait cas des bourgeoises.

— Pardieu ! reprit le lion artiste, les bourgeoises d'autrefois, ça se conçoit. Des jeunes filles qui ne savaient rien de rien ; des femmes qui n'en savaient guère plus, enfermées dans la pratique des pieux devoirs de la famille ; pour qui les plaisirs du monde, les arts, la littérature étaient d'un domaine où elles ne pouvaient aspirer ; qui regardaient un homme de cour comme le serpent tentateur de la Genèse. Pénétrer dans cette vie, y jeter l'amour, le désordre, jouer avec cette ignorance de toutes choses, l'étonner comme on fait à un enfant avec des contes de fées, cela pouvait être fort amusant, et je comprends parfaitement la passion du maréchal de Richelieu pour madame Michelin. Mais les bourgeoises d'aujourd'hui, douées pour la plupart d'une moitié d'éducation fausse, dont elles se servent avec une imperturbable impertinence pour ne s'étonner de rien ; des virtuoses qui jouent les sonates de Steibelt et qui décident entre Rossini et Meyerbeer en faveur du Postillon de Longjumeau, des bas-bleus qui lisent madame Sand comme étude, et qui dévorent M. Paul de Kock avec bonheur ; des artistes qui se font peindre par M. Dubuffe et qui enluminent des lithographies ; des femmes enfin qui ont des opinions sur l'assiette de l'impôt et sur l'immortalité de l'âme ! c'est ignoble, et je comprends tout l'ennui de Sterny. Elles vont le regarder comme une bête curieuse, et Dieu sait si elles ne le mesureront pas à l'aune de quelque beau courtaud de boutique qui aura fait douze couplets pour le mariage, qui découpera à table,

qui chantera au dessert, qui dansera toute la nuit et qui sera proclamé l'homme le plus aimable de la société. »

Là-dessus le lion alluma son cigare, alla s'asseoir sur une chaise, en mit une sous chacune de ses jambes et regarda passer le boulevard. Tous les autres lions s'empressèrent de se livrer à des occupations de cette importance, et il ne fut plus question de Léonce Sterny.

Cependant celui-ci était arrivé à la rue Saint-Martin. Ce jour-là notre lion n'avait aucun rendez-vous ; il n'y avait ni courses, ni bois, et il ne volait à aucun plaisir les deux heures qu'il allait consacrer à Prosper Gobillou, le filleul de son père. Il se serait ennuyé ailleurs, il venait s'ennuyer là ; il ne mettait donc aucune importance à ce qu'il faisait, et entra chez M. Laloine, plumassier, sans parti pris d'avance d'être d'une façon ou de l'autre : c'est une commission qu'il faisait. Il arriva à point : on n'attendait plus que lui. Il s'en aperçut sans qu'on le lui montrât le moins du monde, et se crut dispensé de s'excuser. On lui présenta la mariée qui n'osa pas le regarder, puis les parents, et vit que les jeunes gens se poussaient du coude pour se le montrer lorsqu'il saluait ou parlait. Il chercha des yeux quelqu'un à qui s'accrocher, et ne vit aucun homme dans la conversation duquel il pût se mettre à l'abri de cette curiosité. Sterny se retira dans un coin, tandis que la famille se donnait mille soins pour organiser le départ, lorsque entra tout à coup une grande jeune fille qui s'écria :

« Quand je vous disais que j'aurais changé de robe avant que votre marquis ne soit arrivé !

— Lise !… » dit sévèrement M. Laloine, tandis que tout le monde demeurait dans la stupéfaction de cette incartade.

Le regard de M. Laloine dirigé vers Léonce montra à sa fille quelle grosse inconvenance elle venait de commettre, et celle-ci rougit comme le beau lion n'avait jamais vu rougir.

« Pardon, papa, je ne savais pas… dit-elle en baissant la tête, tandis que M. Laloine s'approchant de Sterny, lui dit avec un air paternel :

— C'est une enfant qui n'a pas encore seize ans et qui ne sait pas encore se tenir. »

Sterny regarda cette enfant qui était belle comme un ange.

« C'est votre fille aussi ? dit Léonce.

— Oui, monsieur le marquis, une enfant gâtée, qu'une affreuse maladie du cœur a failli nous enlever, et qu'il faut ménager encore. C'est pour cela que je ne l'ai pas grondée.

— Eh bien, veuillez me présenter à elle et m'excuser de mon inexactitude.

— Ça n'en vaut pas la peine, repartit M. Laloine, ne faites pas attention à cette morveuse. »

Mais Sterny n'était point de cet avis ; jamais il n'avait vu rien de plus charmant que cette fille si belle. Pendant que sa mère la grondait doucement, et semblait lui recommander d'être bien raisonnable, elle avait jeté un regard furtif sur le lion, regard inquisiteur et peu bienveillant, et elle avait conclu le sermon de sa mère par un petit geste d'impatience voulant dire clairement :

« J'étais sûre que ce serait un trouble-fête ! »

Cependant on partit pour la mairie et l'on mit Léonce dans la voiture de la mariée avec M Laloine et un des témoins de cette famille. Heureusement que le trajet n'était pas long ; car ces quatre personnes étaient fort embarrassées, et le collègue de Léonce ne trouva rien de mieux que de lui dire :

« Que pensez-vous, monsieur, de la question des sucres ? »

Sterny n'en avait aucune idée, mais il répondit froidement :

« Monsieur, je suis pour les colonies,

— Je comprends, dit amèrement le témoin ; le progrès de l'industrie nationale vous fait peur. Mais enfin le gouvernement veut tout ruiner en France, c'est un parti pris. »

Et là-dessus le monsieur entama la question, qui dura jusqu'à la mairie sans qu'il fût besoin que personne prît la parole.

Léonce ne pensait déjà plus à la belle Lise, et commençait à trouver la tâche fatigante. On arriva, et comme Léonce venait de descendre de voiture, il aperçut Lise qui, le visage rayonnant, venait de sauter de la sienne. Il se passa en ce moment une espèce de petit embarras qui fut peut-être la cause première de toute cette histoire. Lise donnait le bras à un grand jeune homme décoré du nom de garçon d'honneur et qui touchait à Sterny. Lise, appelée par une autre jeune fille venant derrière elle, se retourna pour rétablir une fleur dérangée dans sa coiffure, tandis que le garçon d'honneur restait immobile tenant son bras ouvert en cerceau pour recevoir le beau bras de la jeune Lise. Mais au moment où elle achevait son office, une voix appela le jeune homme en tête du cortége. Il s'éloigna, tandis que Lise passa son bras dans

celui qu'elle rencontra à sa portée, et qui se trouva être celui du beau lion : alors elle se retourna vivement en disant :

« Allons, dépêchons-nous ! »

Àl'aspect du visage de Sterny, elle poussa un petit cri et voulut se retirer ; mais Léonce serra le bras, retint la main, et dit en souriant :

« Puisque le hasard me le donne, je veux en profiter.

_ Pardon, monsieur, répondit Lise, mais je suis demoiselle d'honneur ; je ne peux pas, M. Tirlot se fâcherait.

— Qui ça, M, Tirlot ?

— Eh bien ! le garçon d'honneur, c'est un droit…

— C'est un droit que je lui disputerai en champ clos, » dit le jeune lion, qui s'imaginait dire la chose du monde la plus insignifiante.

Lise le regarda de tous ses yeux, et répondit d'une voix émue :

« Si c'est comme ça, monsieur, venez, je lui dirai que c'est moi qui l'ai voulu. »

Cette phrase et l'émotion avec laquelle elle fut prononcée prouvèrent à Léonce que Lise avait pris le champ clos au sérieux, et qu'elle était persuadée que le marquis eût tué le garçon d'honneur s'il s'était permis de faire une observation. Cependant tout le monde était entré dans la salle municipale, Léonce et Lise entrèrent les derniers, et la jeune fille se hâta de dire :

« C'est M. Tirlot qui m'a laissée là sur le trottoir, et sans M. le marquis, à qui j'ai été forcée de demander son bras, je n'aurais

pas eu de cavalier. »

Le mot cavalier désenchanta un peu Léonce ; mais le maire n'était pas arrivé, et, faute de mieux, il s'assit à côté de mademoiselle Lise. Il ne sut d'abord que lui dire, et évidemment il la gênait beaucoup par sa présence.

Léonce voulut faire le bonhomme, et dit en souriant doucement :

« Voilà un jour qui fait battre le cœur aux jeunes filles… »

Lise ne répondit pas.

« C'est un grand jour… »

Même silence.

« Et qui arrivera sans doute bientôt pour vous ?

— Ah ! que ce maire est ennuyeux ! » dit Lise, il se fait toujours attendre.

Léonce comprit qu'il réussissait peu ; mais, assis qu'il était près de cette belle enfant, il admirait avec tant de plaisir la pureté merveilleuse de son profil, la grâce de ce cou flexible si doucement courbé ; et puis il sentait pour la première fois arriver jusqu'à lui cette fraîcheur de vie bien plus suave que l'atmosphère parfumée d'une belle dame. Il ne se découragea pas, et saisissant au vol les mots de Lise, il reprit de sa voix la plus caressante :

« Vous parlez bien légèrement d'un si grave magistrat !

— Qui ça ? dit Lise, M. le maire, est-ce que c'est un magistrat ? »

On a beau faire des constitutions très-admirables, quand le temps ne les a pas sanctionnées, elles n'entrent pas dans les sentiments de la masse. Que le maire soit le consécrateur légal et unique du mariage, la loi le veut ainsi ; mais l'acte auquel il préside, quelque grave, quelque indissoluble qu'il soit, n'est aux yeux du peuple qu'un contrat qui sent le papier timbré ; la vraie cérémonie du mariage, celle où il y a préoccupation, respect, prière, ne s'accomplit qu'à l'église. Sterny était un peu de cet avis ; il comprit parfaitement l'exclamation de Lise, et lui répondit pour la faire parler :

« Certainement c'est un magistrat, car c'est lui qui véritablement va marier votre sœur ; le mariage à l'église n'est qu'une formalité. »

Àce mot, Lise leva un regard effrayé sur Léonce et se recula doucement de lui, puis elle baissa les yeux et répondit :

« Je sais, monsieur, qu'il y a des hommes qui pensent ainsi, mais je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne s'engagera pas à moi devant Dieu.

— Ah ! se dit Léonce, la petite est dévote. Mais elle est si belle !... encore un essai.

— Et ce serment, dit-il, ne vous engage pas à grand'chose, car celui qui vous obtiendra jamais fera tout ce que vous voudrez.

— Je l'espère bien, dit Lise d'un ton mutin.

— Ah ! reprit Léonce, vous êtes despote.

— Oh oui ! fit-elle en reprenant toute sa jeune insouciance.

— Mais savez-vous que c'est mal ? lui dit Léonce.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répliqua-t-elle en lui riant au nez ; ce n'est pas vous qui en aurez à souffrir.

— Cela ne m'empêche pas de plaindre celui que vous tyranniserez un jour, repartit Léonce en riant aussi.

— Mais je crois qu'il ne s'en plaindra pas, ça me suffit.

— Vous l'a-t-il déjà dit ?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Il vous aime donc bien ?

— Qui ça ? dit Lise d'un air tout étonné.

— Mais ce futur époux, ce futur esclave, qui sera si heureux de sa chaîne.

— Est-ce que je le connais ?

— Mais vous disiez que vous étiez sûre…

— Ah ! dit Lise, je suis sûre que je l'aimerai bien, monsieur ; je suis sûre qu'il sera un honnête homme, et comme je serai une honnête femme, j'espère qu'il sera heureux. »

Ceci fut dit d'un ton si sincère et si vrai, que Léonce crut à la foi de cette jeune fille, et lui dit avec conviction :

« Vous avez raison, il le sera.

— Ah ! fit Lise en se levant, voilà votre magistrat. »

Le maire entra, et la cérémonie commença.

Le maire lut aux futurs conjoints les articles du code qui pourvoient à leur bonne intelligence ; ils jurèrent de s'y soumettre, déclarèrent s'accepter l'un l'autre, et on passa dans le bureau particulier où se donnent les signatures.

Signer un registre semble une action bien aisée, et cependant il arriva que ce fut un petit événement où Léonce se fit remarquer par Lise, et toujours d'une façon peu avantageuse. Quand les deux époux et leurs ascendants eurent signé, ce fut le tour des témoins ; Léonce fit comme les autres, et sa surprise fut grande, en passant la plume à celui qui lui succédait, de voir Lise qui secouait la tête avec une petite moue de mécontentement.

Est-ce parce qu'il avait signé le marquis de Sterny ? mais l'omission de son titre lui eût paru peu obligeante pour Prosper Gobillou, qui se targuait d'avoir un marquis pour témoin. Est-ce qu'il avait signé avant son tour, ou pris plus de place qu'il ne fallait ?

Sterny restait tout intrigué, lui qui se croyait tout le savoir-vivre d'un homme du monde, d'exciter le mécontentement d'une petite fille de boutique, et il voulait savoir en quoi il avait failli à ses yeux. Cela lui semblait amusant. Pour cela il demeura debout près du bureau, en regardant tantôt Lise, tantôt ceux qui signaient après lui, et qui lui semblaient faire absolument comme il avait fait, sans que la jeune fille le trouvât mauvais ; mais lorsque ce fut le tour de Lise de signer, elle lui fit comprendre combien il avait été inconvenant. En effet, lorsque le commis lui présenta la plume, elle s'arrêta, en disant d'une voix tant soit peu moqueuse :

« Pardon, que j'ôte mon gant. »

Et le gant ôté, elle signa avec la main la plus fine et la plus blanche…

Léonce comprit ; il avait signé la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant ! est-ce qu'on prête serment devant la justice avec un gant ? Léonce y pensa et se dit :

« Ces gens-là ont de certaines délicatesses de bon goût. Que fait un gant de plus ou de moins à la sainteté d'un serment ou à la signature d'un acte ? Rien sans doute. Et cependant il semble qu'il y ait plus de sincérité dans cette main nue qui se lève devant Dieu, ou qui appose le seing d'un homme en témoignage de la vérité. C'est un de ces imperceptibles sentiments dont on ne peut se rendre un compte exact, et qui existent cependant. »

Léonce y réfléchissait encore, lorsqu'on se mit en ordre pour sortir. M. Tirlot, garçon d'honneur, et par conséquent grand maître des cérémonies, était descendu pour faire avancer les voitures ; Léonce crut donc pouvoir offrir de nouveau son bras à Lise. Elle le prit d'un air peu charmé, mais sans faire attention qu'elle avait oublié de remettre son gant ; et voila Léonce qui marche à côté d'elle, la tête baissée, les yeux attachés sur cette main charmante doucement appuyée sur son bras.

Au premier aspect, Lise lui avait semblé une belle jeune fille ; mais tout en lui accordant de prime abord une beauté éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, il n'avait pas pensé qu'elle possédât tous ces détails de grâce privilégiée, par lesquels les femmes du monde se vengent d'être pâles, maigres et fanées : il considérait cette main si soyeuse et si effilée, comme une rareté précieuse, égarée parmi des Auvergnats, et peu à peu ses yeux s'arrêtèrent sur un anneau passé à l'index, et portant une petite

plaque en or. Sur cette plaque était gravée en caractères imperceptibles une devise que Léonce s'obstinait à vouloir déchiffrer. Il y mettait une telle attention, qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés, et que l'on montait en voiture. Il sembla que Lise ne fût pas absorbée dans une si profonde contemplation ; car ces jolis petits doigts que Léonce admirait si assidûment s'agitèrent d'impatience, et finirent par battre sur le bras de Léonce un trille infiniment prolongé.

Àce moment Léonce regarda Lise ; au mouvement qu'il fit pour relever sa tête, elle le regarda, mais d'un air si moqueur, que Sterny ne voulut pas être en reste, et lui dit :

« Il paraît que mademoiselle est grande musicienne ?

— Et pourquoi ça ? fit Lise avec une petite mine de dédain.

— C'est que vous venez de jouer sur mon bras un galop ravissant. »

Lise rougit, mais cette fois, avec un embarras pénible, elle retira brusquement son bras nu du bras de Léonce, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait, elle balbutia à demi-voix :

« Oh ! pardon, monsieur, j'ai oublié de mettre mon gant.

— Comme moi, j'ai oublié de l'ôter, repartit Sterny. Vous voyez que tout le monde peut se tromper. »

Lise ne trouva rien à répondre ; le marchepied d'une voiture était baissé devant elle, elle y monta rapidement, si rapidement, que Léonce put voir le pied le plus étroit, le plus cambré, s'attachant gracieusement à la cheville la plus mignonne. Sterny eut

envie de se placer près d'elle, mais il eut le bon esprit de ne pas le faire. Sans s'en apercevoir, Lise était montée dans la voiture de Léonce ; il se retira en disant vivement au valet de pied :

« Fermez et suivez les autres voitures, » et il s'élança tout aussitôt dans un remise où se trouvait M Laloine.

« Eh bien ! s'écria la mère, et Lise, qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai mise en voiture.

— Avec qui ? demanda la prudente mère.

— Hélas ! toute seule, madame.

— Comment toute seule ?...

— Oui, madame, elle a monté sans s'en apercevoir, je crois, dans ma voiture.

— Ah ! fit M Laloine ; je ne sais pas ce qu'elle a ; elle est tout ahurie depuis ce matin.

— C'est mon coupé, ajouta modestement Léonce ; il n'y a que deux places et je n'ai pas osé... »

M Laloine remercia Léonce de sa retenue par un salut silencieux et solennel, et ajouta :

« Elle va bien s'ennuyer toute seule. »

Léonce eut une idée secrète qu'elle ne s'ennuierait pas.

En effet, Lise fut d'abord étonnée de se trouver seule, mais elle en profita pour se remettre de l'embarras où l'avaient jetée les paroles de Léonce ; et, répondant aux réflexions qu'elle faisait

comme aux observations qu'on lui adressait, elle secoua sa jolie tête en se disant :

« Eh bah ! qu'est-ce que ça me fait ? »

Cela dit, elle se mit à examiner ce splendide carrosse tout doublé de satin, tout orné de glands de soie et dont le balancement était si sourd et si doux » Elle s'assit d'un côté et de l'autre pour sentir la molle flexibilité des coussins, leva à moitié une glace pour en admirer l'épaisseur, et se mit à sourire d'aise de se trouver là.

Alors elle se rappela qu'ainsi devaient être faites les belles voitures de ces grandes dames qu'elle voyait courir dans les Champs-Élysées ; et sans penser qu'elle pouvait en occuper une aussi bien que la plus noble d'entre elles, elle se laissa aller à imiter le nonchalant abandon avec lequel elles s'accotent dans un coin de leur équipage.

La folle enfant s'y ploya comme elles, à demi couchée ; pressant de sa fraîche joue et de ses blanches épaules cette soie dont la souplesse la caressait si doucement, se prêtant avec un mol affaissement aux mouvements de la voiture, clignant des yeux pour regarder d'en haut ces pauvres gens à pied qui tournaient la tête pour la voir. Puis, comme apercevant au loin quelqu'un de sa connaissance, se mordant doucement la lèvre inférieure à travers un fin sourire, et balançant imperceptiblement la tête pour adresser un salut intime au beau cavalier qui passe ; et, dans cette petite fantasmagorie improvisée, il se trouva que le beau cavalier fut Léonce Sterny.

En effet, quel autre que le beau lion Lise pouvait-elle faire passer sur un beau cheval anglais, courant avec grâce à côté d'elle ?

ce n'était certainement pas M. Tirlot, qu'elle avait vu tomber d'âne dans une partie de Montmorency. Ce fut donc Sterny à qui elle adressa son plus doux sourire, son plus doux regard comme il passait devant elle. Mais comprenez quelle dut être sa stupéfaction quand elle aperçut véritablement le visage de Léonce, mais immobile, mais à pied, et lui offrant la main pour descendre de voiture. Elle tressaillit d'abord de se voir ainsi surprise dans ce nonchalant abandon, comme un enfant qui a pris une place qui ne lui appartenait pas ; et puis, quand Léonce lui dit, en l'aidant à descendre :

« Qui donc saluiez-vous ainsi d'un si doux regard et d'un si doux sourire ? »

Elle eût voulu se cacher bien loin, honteuse et toute troublée. Aussi ce fut tristement et lentement qu'elle entra dans l'église, et Léonce put remarquer qu'elle prit peu de part à la cérémonie qui eut lieu. Lise ne regarda pas du coin de l'œil la figure de la mariée, ni la tenue embarrassée de l'époux ; elle ne suivit pas curieusement l'anneau pour savoir s'il passerait la seconde phalange qui prédit la soumission ; Lise pria, et pria sincèrement pour elle. On eût dit qu'il y avait un remords dans ce jeune cœur, et qu'elle demandait à Dieu un vrai pardon de sa faute.

Dieu le lui accorda ; car à la fin elle se releva calme, heureuse, forte : et au moment où l'on passa dans la sacristie elle se tourna vers Sterny, qui l'observait avec une attention marquée, et sans paraître s'en apercevoir, elle marcha à lui, prit son bras, et lui dit d'un tout autre ton que celui dont elle avait parlé jusque-là :

« Tout ceci vous ennuie sans doute beaucoup, monsieur ?

— M'ennuyer ! et pourquoi ?

— C'est que cela vous dérange de vos habitudes et de vos plaisirs, mais vous allez être bientôt délivré. »

Jusque-là Sterny, malgré les sollicitations de Prosper Gobillou et de M. Laloine, avait gardé in petto la résolution de ne pas rester une minute après la signature à l'église. Toute la grâce, toute la beauté de Lise même, en l'occupant beaucoup, ne l'avaient pas décidé à braver l'ennui d'une noce bourgeoise ; car il avait parfaitement compris que cela ne le mènerait à rien qu'à avoir admiré quelques heures de plus cette belle enfant.

Mais il lui sembla que la phrase de Lise était une espèce de congé qu'on lui donnait ; il pensa donc, et justement, que ce n'était pas lui qui serait délivré d'un ennui, et il ne voulut pas accepter cette manière d'être évincé ; aussi répondit-il à Lise :

« Je n'éprouve aucun ennui, mademoiselle, à faire une chose convenable et qui paraît avoir été désirée par Prosper et lui être agréable ; si elle ne l'est pas pour tout le monde, ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est votre beau-frère, et c'est lui que vous devez gronder de ma présence. »

Cette fois encore Lise fut vivement contrariée de s'être attiré cette admonestation faite avec une politesse sérieuse et à laquelle elle ne put rien répondre : car Léonce salua aussitôt et se retira dans un coin de la sacristie. Lise se cacha parmi ses jeunes compagnes, n'écoutant point leurs caquetages à mi-voix : elle était tout absorbée dans ses pensées, quand une autre jeune fille lui poussa vivement le coude en lui disant :

« Regarde donc ! »

Elle regarda et vit Léonce qui signait.

Il a ôté son gant, » ajouta la jeune fille avec un petit accent de triomphe, comme pour féliciter Lise du succès de la leçon qu'elle avait donnée au beau marquis.

Léonce, qui avait entendu l'exclamation, leva les yeux sur Lise et rencontra son regard qui avait quelque-chose d'inquiet.

Lise sentit comme par un indicible instinct qu'il se passait entre elle et ce jeune homme quelque chose qui n'eût pas dû être ainsi, et lorsque ce fut son tour de signer, ses yeux étaient pleins de larmes, sa main tremblait, et quand sa mère, qui était près d'elle, lui demanda ce qu'elle avait :

« Rien, rien, dit-elle, une idée. »

Et profitant de l'alarme qu'elle avait causée à sa mère, elle s'attacha à son bras :

« Prends-moi dans ta voiture, maman ! lui dit-elle avec l'accent d'un enfant qui a peur et qui demande protection.

— Viens ! viens ! ma pauvre Lise, » lui dit sa mère en l'embrassant et en l'entraînant dans un petit coin, tandis que les hommes graves de l'assemblée souriaient entre eux d'un air capable, que les jeunes gens regardaient sans rien comprendre et que Léonce se disait dans son coin :

« Certes, je reviendrai pour le dîner et pour le bal. »

Tout le monde descendit, et Lise regarda Sterny remonter dans sa voiture. Le cocher, humilié d'avoir été si longtemps en mauvaise compagnie de remises, se mit à faire piaffer les chevaux de façon à faire craindre qu'il n'allât tout briser, puis disparut avec rapidité. Lise poussa un gros soupir, et remontant en voi-

ture, elle se trouva à son aise pour la première fois depuis la matinée et se mit à parler de la belle toilette qu'elle allait faire pour la soirée. Mais au milieu de cette importante discussion, elle porta tout à coup la main à son cou.

« Ah ! mon Dieu ! j'ai perdu mon médaillon ; mon Dieu ! mon Dieu ! je l'avais, j'en suis sûre !

— Il est peut-être tombé à la mairie, peut-être tombé à l'église, peut-être dans une voiture.

— Ah ! dit Lise, pourvu que ce ne soit pas dans celle de M. Sterny.

— Et pourquoi ? lui dit sa mère ; il le trouvera et nous le rapportera.

— Il revient donc ?

— Il nous l'a promis. »

Lise ne répondit pas, mais elle redevint triste, ne parla plus et pensa que sa toilette, dont elle avait d'abord été si ravie, n'était peut-être pas si charmante qu'elle l'avait, pensé. Mais Lise n'était pas d'un âge et d'un caractère à ce qu'une pareille préoccupation durât bien longtemps, et à peine était-elle dans la maison qu'elle avait jeté de côté toutes ces craintes vagues, et qu'elle s'était écriée :

« Ah ! mais non ! je veux être gaie aujourd'hui. »

Et, sans qu'il fût besoin de plus longs raisonnements, elle se délivra de la pensée du beau marquis, et se promit bien de s'amuser à son nez, et comme s'il était un jeune homme tout comme un autre.

Quant à Léonce, dès qu'il fut seul, il hésita de nouveau à reparaître à la noce.

Quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il comprenait bien qu'il n'y avait rien à faire en ce jour pour lui près de cette petite fille, et ce jour ne pouvait pas avoir de lendemain. Qu'irait-il faire dans cette famille de plumassiers ? et, si on n'osait le mettre à la porte, de quel air l'y recevrait-on ?

Décidément, tout cela n'avait pas le sens commun ; et ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'écrire, en rentrant chez lui un billet d'excuse, et de dîner à six heures au café de Paris, au lieu d'aller au Cadran-Bleu où se faisait la noce.

Mais ce juste raisonnement n'arrivait à l'esprit de Sterny qu'à travers l'image de Lise, et cette image était si charmante !

Il serait difficile de dite tous les rêves qui passèrent par la tête du lion à mesure qu'il se rappelait cette précieuse beauté ; se faire aimer de cette belle fille, l'enlever à sa famille, se battre contre quelque frère inconnu, subir même un procès scandaleux contre sa famille, faire parler de lui dans les journaux, être condamné pour séduction par les tribunaux et être absous par le monde, à qui une si merveilleuse beauté rendait un pareil crime excusable, trouver dans cette passion une renommée à désoler tous ses amis, tout cela le tentait grandement ; mais presque aussitôt il mesurait les obstacles, comptait les difficultés insurmontables, et rejetait bien loin pareille idée, non comme coupable, mais comme impossible.

Enfin il en était venu à s'arrêter au parti pris de ne pas y retourner, quand il aperçut sur le coussin de sa voiture une petite plaque d'or suspendue à un mince cordonnet de cheveux. Cette

plaque était en tout pareille à celle que Lise avait à sa bague ; elle portait comme elle une devise, et cette devise était :

Ce qu'on veut, on le peut,

Àce moment, le lion se posa en face de lui-même, et se trouva tout à fait méprisable et sans portée.

Quoi ! une petite fille de la rue Saint-Martin osait se donner pour devise : Ce qu'on veut, on le peut ; et lui, lion, ne se sentait la force ni de vouloir ni de pouvoir !

« Pardieu ! se dit-il, je voudrai et je pourrai ! »

Et pour s'encourager dans cette noble résolution, il se rappela toutes les femmes qu'il avait prises d'assaut ou enlevées à ses amis.

Cependant, toute récapitulation faite, il trouva qu'aucun des moyens avec lesquels il avait réussi jusque-là ne pouvait être de mise dans sa nouvelle entreprise, et qu'il lui fallait trouver tout autre chose.

Sur ces entrefaites il arriva chez lui, où il trouva installés quatre ou cinq de ses amis, discutant très-chaudement sur l'inconstitutionnalité de l'admission des chevaux du gouvernement dans les courses du Champ de Mars.

L'arrivée de Sterny mit fin à la discussion. À son aspect, le gros beau Lingart, le pédicure dont nous avons parlé, s'écria en se rengorgeant dans sa cravate :

« Eh bien ?…

— Eh bien ! j'ai perdu, repartit Aymar de Rabut, le lion artistique.

— Comment diable ! ajouta Marinet, le fils du potier, comment diable aussi vas-tu parier quelque chose contre ce gros agioteur ? tu sais bien qu'il a l'instinct des bonnes affaires, et qu'il suffit qu'il touche à la plus mauvaise pour qu'elle tourne à bien dès qu'il y a quelque chose à gagner pour lui.

— Mais oui, je suis assez heureux, dit Lingart d'un air qui voulait dire je suis assez habile, et en ramassant du bout de sa langue les quelques poils de barbe qui avoisinaient le coin de sa bouche.

— De quoi s'agit-il donc ? dit Sterny.

— Il s'agit, dit Lingart, que nous dînons au Rocher de Cancale, et que c'est Aymar de Rabut qui nous traite.

— Il y a donc un pari ? dit Léonce, qui pointa les oreilles comme un cheval de bataille qui entend la trompette.

— Oui, dit Aymar de Rabut, je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai soutenu pendant une heure que tu t'ennuierais à crever à ton mariage, qu'hommes et femmes t'assommeraient, et au bout du compte il s'est trouvé que c'est moi qui ai parié que tu te laisserais empêtrer par les familles des futurs, et que tu resterais au dîner et au bal, et c'est Lingart qui a parié que tu reviendrais.

— Mais quand je te dis, s'écria Marinet, que si tu allais lui réclamer cent louis, et qu'il ne voulût pas les payer, il te prouverait clair comme deux et deux font quatre que tu lui dois dix mille francs !

— Ah bah ! dit Lingart, vous trouvez donc qu'il est très-clair que deux et deux font quatre ? »

On le regarda comme s'il disait une bêtise. Mais il ajouta avec une arrogance de sottise si prodigieuse, qu'il stupéfia l'assemblée :

« Eh bien ! faites-moi le plaisir de me prouver que deux et deux font quatre ?

— Ceci, mon cher, est de l'Odry tout pur.

— C'est si peu de l'Odry, que j'offre de parier vingt-cinq louis qu'aucun de vous ne me prouve que deux et deux font quatre.

— Pardieu ? dit Aymar de Rabut, cela n'a pas besoin d'être prouvé ; cela est, parce que… »

Il s'arrêta, et Lingart reprit d'un air triomphateur ;

« Eh bien ! pourquoi cela est-il ? »

Il attendit une réponse qui ne vint pas, et reprit doctoralement :

« Va commander notre dîner, et…

— Et que ce soit splendide, dit Sterny en riant ; car c'est Lingart qui paye.

— Comment ça ? fit le spéculateur.

— Parce qu'Aymar a gagné. Je retourne au dîner et je reste au bal.

— C'est pour me faire perdre, dit Lingart. »

Àce mot, la conscience de parieur de Sterny se troubla, et il réfléchit.

Et puis il dit :

« J'annule le pari.

— Pourquoi donc ?

— C'est que lorsque je suis entré ici, je n'étais pas bien sûr de ce que je ferais, et je ne sais pas encore ce que j'aurais fait, si vous ne m'aviez pas parlé du pari.

— Et quelle est la raison qui t'a décidé tout à coup ?

— Rien. Seulement je ne puis pas faire autrement.

— Pourquoi ça ? dit Lingart.

— Ah ! ceci, répliqua Sterny, ne peut pas plus se prouver que deux et deux font quatre.

— Cependant vous vous l'êtes prouvé à vous-même, puisque vous en doutiez.

— Ah çà ! dit Sterny, vous devenez horriblement ennuyeux, Lingart, avec votre manie de dissertation.

— Il s'exerce pour la Chambre des députés, » dit Marinet.

Lingart, qui venait de dépenser trente mille francs pour avoir trois voix, se mordit les lèvres et fit semblant de hausser les épaules, et l'on se mit à plaindre Sterny, qui se laissa faire de la meilleure grâce du monde et sans trop écouter tant qu'il ne s'agit que de lui. Mais il arriva que la conversation se promenant au hasard sur les occupations journalières de ces messieurs, on parla

d'une petite fille qui s'était montrée la veille dans les coulisses de l'Opéra, et que l'on avait proclamée délicieuse.

De là on entra dans tous les détails de cette jeune beauté que Sterny avait lui-même fort applaudie ; et, par un retour assez ordinaire sur ses souvenirs, il se trouva que cet éloge tourna tout au profit de Lise : qu'admirait-on, en effet, à côté de cette parfaite beauté ? un visage à peu près joli, des mains à peu près élégantes, une tournure faite, un pied cruellement emmaillotté pour paraître petit, tandis que chez Lise tout était vraiment parfait, sincèrement beau. La plumassière devenait à chaque instant plus charmante dans l'esprit de Léonce, et par une autre coïncidence il se prit à se repentir des idées vagues de séduction qu'il avait eues contre elle ; car le lion artistique Aymar s'écria au milieu de la conversation : « Ah çà ! Lingart, j'espère que vous laisserez cette petite fille tranquille ?

Oui, dit le gros beau, oui, jusques après ses débuts. »

Ceci prit sans doute dans la physionomie de Lingart un sens très-particulier, car Sterny en éprouva un mouvement de dégoût. Il nous serait difficile d'expliquer le mystère de cette phrase ; mais Léonce réfléchit que s'il trouvait odieux qu'on remît la perte d'une fille de théâtre à un temps marqué d'avance pour qu'elle valût mieux la peine d'être perdue, il était bien autrement coupable, lui, de méditer celle d'une enfant qui au moins ne bravait pas le danger. Mais il arriva à Léonce ce qui arrive aux gens qui ont la conscience facile : il se persuada si bien qu'il ne réussirait pas, qu'il se crut permis de tenter de réussir sans trop de scrupule.

Bientôt après on le laissa ; et comme six heures sonnaient, Sterny entrait au Cadran-Bleu.

L'amour est une belle passion pour les conteurs comme nous ; il a cet avantage excellent, qu'on peut le faire aller de l'allure qu'on veut, sans que personne ait à vous demander compte de la vraisemblance de ses actions.

C'est en amour surtout que le plus invraisemblable est le plus vrai : passions soudaines et irrésistibles qui éclatent dans le cœur, à l'aspect d'un être inconnu, comme la lumière à qui Dieu ordonna d'être et qui fut ; passions lentes et fortes qui pénètrent dans l'âme par une progression imperceptible, comme la chaleur dans le métal, sans qu'il y ait une différence sensible entre la minute qui précède et la minute qui suit, jusqu'à ce que tous deux soient devenus brûlants, de glacés qu'ils étaient ; et celles qui vont par sauts et par bonds, s'élançant follement en avant, puis reculant avec timidité ; et celles qui louvoient obscurément, et celles qui marchent à genoux, et celles qui s'imposent, toutes vraies dans leurs plus grands écarts, dans leurs contradictions les plus manifestes.

Tout cela, entendez-vous bien, sans tenir compte des caractères, pliant les plus rudes, redressant les plus faibles, tyrannisant les plus impérieux…

Or, voilà pourquoi Léonce était retourné au Cadran-Bleu.

Lorsqu'il entra, personne n'était arrivé que le nouveau marié et M. Laloine qui venaient activer les apprêts du festin. Prosper voulut d'abord laisser Sterny dans la compagnie de M. Laloine ; mais Léonce les pria si instamment l'un et l'autre de ne pas s'occuper de lui, qu'ils allèrent à leurs affaires. Il demeura donc seul

dans le salon attenant à la grande salle du festin, tandis que le beau-père et le gendre allaient donner un coup d'œil à la salle de bal. Mais en vérité, nous dira-t-on, est-ce bien Léonce de Sterny dont vous nous parlez, un lion qui sait tout l'avantage d'une entrée attardée, qui arrive avant l'heure de se mettre à table, comme un courtaud de boutique ou un homme de lettres invité chez un grand seigneur ? Vraiment oui, c'est Léonce de Sterny, un des plus furieux de sa bande ; et savez-vous ce qu'il fait pendant que les hôtes sont absents ? il tourne autour de la table en lisant chaque carte pour savoir où il sera placé ; et lorsqu'il voit qu'on l'a mis entre M Laloine et une dame inconnue, il change la place de son nom pour voler celle de M. Tirlot et se trouver à côté de Lise.

Regardez-le bien, tremblant de peur d'être surpris au milieu de sa substitution comme un enfant qui met le doigt dans un plat de crème pour voir si elle sera bonne ; voyez-le, se retournant tout à coup vers le mur lorsque entre un garçon, et paraissant très-occupé à admirer une vieille gravure d'Énée emportant son père Anchise ; puis, lorsque le garçon est sorti, achevant son habile manœuvre qu'il eût trouvée de la dernière sottise s'il l'avait lue le matin dans un feuilleton.

Cependant il a réussi, et le voilà tout inquiet du succès de sa ruse.

M. Laloine entre et veut inspecter une dernière fois la distribution des cartes, et aussitôt Léonce s'approche et lui parle plumes d'autruche et marabout ; Prosper paraît et veut s'assurer que tout est en règle, et Léonce l'interpelle et s'échappe jusqu'à lui faire de mauvaises plaisanteries sur le trop de fatigues qu'il se donne en un pareil jour.

Il cause, il parle, il rit ! Il demande du tabac à M. Laloine, qui le trouve charmant ; il se moque avec lui de l'air affairé de Prosper, il l'envoie donner la main aux dames qui descendent de la voiture qui vient de s'arrêter à la porte ; Prosper y court, c'est un monsieur et une dame qui demandent un cabinet particulier. Prosper revient, et Sterny lui fait une tirade de morale sur les cabinets particuliers.

Àqui en a-t-il ? que veut-il ? Je vous le disais bien qu'en amour rien n'est vraisemblable ; car voilà notre lion qui se donne beaucoup de peine pour quelque chose, eh ! pourquoi, mon Dieu ! pour s'asseoir à côté d'une petite fille.

Comme le succès absout les plus mauvaises actions, et presque le ridicule, Léonce a donc eu raison, car il a réussi.

Tout le monde arrive ; on se salue, on se parle, il faut faire servir ; c'est l'affaire de Gobillou, tandis que M. Laloine est obligé de rester au salon pour accueillir les invités. Mais Lise doit être curieuse ; elle voudra sans doute savoir où elle sera assise, et elle s'en étonnera. Voilà donc le lion qui se place entre la porte qui ouvre du salon dans la salle à manger, bien assuré que Lise n'osera pas passer devant lui ; car au moment où elle est arrivée avec sa mère et sa sœur, M Laloine a dit très-gracieusement à Sterny :

« Eh quoi ! déjà arrivé, monsieur le marquis ? »

Et celui-ci lui a répondu en regardant Lise :

« C'est assez d'une faute en un jour. »

Lise, arrivée toute rayonnante et fière, sentit le reproche, et se retira avec humeur dans un coin du salon. Jamais personne ne

lui avait gâté un plaisir avec tant de persévérance que M. de Sterny, et pour si peu de chose.

Léonce lui parut insupportable. Aussi se passa-t-il une petite comédie fort amusante lorsqu'il fallut s'asseoir autour de la table. Léonce, qui connaissait sa place, en prit le chemin et s'installa derrière sa chaise, tandis que Lise cherchait de l'autre côté.

« Là-bas ! » lui cria Prosper en lui désignant le côté où était Léonce, qu'il fut très-surpris de trouver au bout de son doigt.

Prosper échangea un regard avec M. Laloine, qui pinça les lèvres d'une façon qui voulait dire :

« Mon gendre est un sot. »

D'un autre côté M Laloine, qui comptait sur le voisinage du marquis, regardait M. Tirlot d'un air ébahi, tandis que celui-ci, fier de la place d'honneur qu'on lui avait donnée, s'y installait d'un air superbe. Lise s'avançait timidement, ne sachant quel parti prendre, car elle avait vu tout cet imperceptible dialogue de regards ; quant à Léonce, les yeux fixés au plafond, il ne voyait rien, ne regardait rien, il était tout à fait étranger à ce qui se passait.

Cet embarras finit cependant, car il entendit M. Laloine dire à sa fille :

« Voyons, Lise, va donc t'asseoir. »

L'inflexion dont ces paroles furent prononcées annonçait une résignation forcée à la maladresse de Gobillou, et Léonce crut que tout le monde s'en prendrait à Prosper. Mais lorsqu'il dérangea sa chaise pour faire place à Lise, elle le salua d'un air si sec,

qu'il vit bien qu'elle avait compris que son beau-frère était innocent de cette faute.

Àla première phrase qu'il essaya, Léonce reconnut que Lise était décidée à ne lui répondre que par monosyllabes ; mais il avait deux heures devant lui, et c'était plus qu'il n'en fallait pour venir à bout de cette résolution.

D'abord, il laissa la pauvre enfant se remettre et prendre confiance, et pour cela, il ne s'occupa point d'elle. Mais il devint d'une attention extrême pour le gros monsieur qui était placé de l'autre côté de la jeune fille, et qui n'était rien moins que l'honorable mercier qui l'avait interpellé le matin sur la question des sucres.

Sterny reprit intrépidement la discussion, qui était forcée de passer devant ou derrière la jeune fille, mais de façon qu'elle n'en perdît pas un mot. Il y avait de quoi ennuyer un député lui-même. À la fin, Lise ne put s'empêcher de laisser voir toute son impatience par de petits tressaillements très-significatifs. Mais Sterny fut impitoyable ; il continua en s'échauffant si bien, et en échauffant si fort son interlocuteur sur le rendement et l'exercice, que M. Laloine, qui les vit parler avec cette chaleur, s'écria :

« De quoi parlez-vous donc, messieurs ?

— De canne et de betterave, repartit Lise d'un air piqué.

— Ah ! » fit M. Laloine ; et satisfait d'une conversation si vertueuse, il pensa à autre chose.

Mais le moment était mal pris ; car tout aussitôt Sterny, espérant que c'était le moment d'engager l'attaque, s'adressa à son interlocuteur, et lui dit :

« En vérité, monsieur, je crains que nous n'ayons beaucoup ennuyé mademoiselle ; nous reprendrons notre discussion plus tard.

— Très-volontiers, » fit le mercier qui s'aperçut qu'il avait laissé passer presque tout le premier service sans y toucher, et qui voulut réparer le temps perdu.

Cependant Lise ne fit aucune observation, et le gros mercier reprit entre deux bouchées :

« N'est-ce pas, mademoiselle Lise, que votre mère a raison, que les hommes ne sont plus galants ? Ainsi nous voilà deux cavaliers à côté d'une jolie femme, et nous ne trouvons rien de mieux que de parler de mélasse, au lieu de lui dire de jolies choses. Mais moi, je suis excusable… un papa… j'ai oublié, au lieu que monsieur, qui est un jeune homme, doit en avoir beaucoup à débiter. »

Trouve donc de jolies choses, animal, pensa Léonce, qui, ne sachant que dire, et voyant la petite moue de dédain de la jeune fille, finit par lui offrir à boire.

Elle accepta et le remercia, et la conversation n'alla pas plus loin.

« Allons, se dit le lion, je deviens bête comme un pavé. Je parierais que M. Tirlot s'en tirerait mieux que moi. »

Alors il tenta un effort désespéré, mais des plus vulgaires. Il lui fallut parler de lui pour qu'elle s'en occupât, et lui dit :

« Vraiment, mademoiselle, je suis bien malheureux !

— En quoi donc, monsieur ?

— Voilà deux fois seulement que j'ai l'honneur de vous voir, et j'ai déjà trouvé le moyen de vous déplaire trois ou quatre fois.

— À moi, monsieur ? dit Lise d'un air fort étonné.

— À vous, d'abord ce matin, en arrivant trop tard ; à la mairie, en n'ôtant pas mon gant ; ici peut-être, ajouta-t-il tout bas, en arrivant trop tôt… et… »

Allons donc, noble lion, pour ne pas avoir voulu cette fois jouer au fin, vous avez réussi. Lise avait compris en effet ce qu'il voulait dire. « Et… ? lui dit-elle en le regardant.

— Et, ajouta Léonce avec une vraie expression de jeune homme, et en volant la place de M. Tirlot. »

Lise rougit, mais en souriant.

D'abord elle avait deviné juste, ce qui la flattait, et puis le marquis avait fait pour être près d'elle un tour d'écolier, et cela la flattait encore ; mais cette fois il y avait de quoi avoir peur, car dans quel but ce beau marquis s'était-il approché d'elle ? Le sourire commencé disparut aussitôt pour faire place à un vif embarras.

Lise était trop innocente pour penser à des projets de séduction ; mais en sa qualité de petite bourgeoise, en face d'un gant jaune, elle se dit : « Il veut se moquer de moi, » et elle prit un petit air prude et pincé.

« Vous voyez bien, dit Léonce, que je vous ai déplu.

— Ah ! mon Dieu, monsieur, dit-elle, vous ou M. Tirlot, c'était la même chose. »

Léonce fit la grimace, l'équation était cruelle ; alors il ajouta assez impertinemment :

« Je ne crois pas.

— Ah ! fit Lise, qui croyait à un excès de fatuité.

— Oui, dit Léonce en tournant assez bien l'écueil, je crois que vous auriez préféré M. Tirlot. » Lise ne répondit pas.

« C'est un de vos parents ? dit Léonce.

— Non, monsieur.

— C'est un de vos amis ?

— Non, monsieur.

— C'est donc celui de Prosper !

— Oui, monsieur.

— Tant mieux, dit Léonce, il y aura compensation, et on pardonnera à Prosper son ami Sterny en faveur de son ami Tirlot.

— Oh ! fit Lise, vous n'êtes pas l'ami de Prosper.

— Moi, et pourquoi donc ? Je l'aime beaucoup.

— Oh ! ça ne fait rien.

— Je suis tout prêt à lui rendre service.

— Je n'en doute pas, mais ce n'est pas cela que je veux dire.

— Et je crois qu'il a aussi pour moi beaucoup d'affection.

— J'en suis sûre, dit Lise, mais cependant vous savez bien que vous n'êtes pas amis.

— Mais enfin pourquoi ?

— C'est que, dit Lise, vous êtes M. le marquis de Sterny, et lui Prosper Gobillou, plumassier.

— C'est bien mal, mademoiselle Lise, ce que vous dites là, fit Léonce d'un air libéral.

— En quoi donc ?

— N'est-ce pas dire que ce titre que je porte me rend fier, orgueilleux, impertinent, peut-être ?

— Ah ! monsieur.

— C'est croire que je ne sais pas rendre justice à l'honneur, à la probité de ceux qui n'ont pas un titre pareil ; c'est presque me faire regretter d'être né dans ce qu'on appelle un rang élevé, comme si nous ne vivions pas à une époque où chacun ne vaut que par son mérite et ses œuvres. »

Ah ! lion, maître lion, qu'avez-vous fait de votre noble crinière de gentilhomme ? Comment ! vous voilà débitant sentimentalement des phrases du Constitutionnel, ou de mélodrame, et cela d'un ton sérieux ? Où sont donc vos amis, pour rire de vous comme vous en ririez vous-même si vous pouviez vous voir ?

Mais voilà que vous prenez la chose au sérieux, car Lise vous répond d'un ton affectueux :

« Je vous remercie pour Prosper de ce que vous venez de me dire, cela lui ferait grand plaisir.

— Oh ! Prosper me connaît depuis longtemps ; nous avons été enfants ensemble, et il n'est pas comme vous, il ne me croit pas un dandy, un lion.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un lion ? dit Lise en riant.

— Oh ! reprit Sterny, ce sont des jeunes gens du monde qui se croient de l'esprit parce qu'ils se moquent de tout, qui font semblant de mépriser tout ce qui n'est pas de leur coterie, et qui n'ont pas d'autre occupation que de ne rien faire. »

Le lion reniait sa religion et ses frères.

« Ah ! dit Lise, je sais ce que vous voulez dire ; mais je vous prie de croire que je n'avais pas si mauvaise opinion de vous, monsieur le marquis.

— Pas tout à fait si mauvaise, mais peu favorable cependant.

— Je ne puis pas dire… je ne sais pas… dit Lise en hésitant.

— Ah ! vous me devez une réponse. Quelle opinion avez-vous de moi ? »

Lise hésita encore et finit par dire, en regardant le lion en face, avec une expression de malice enfantine :

« Eh bien ! je vous le dirai, si vous me dites, vous, pourquoi vous avez pris la place de M. Tirlot. »

Léonce fut embarrassé, la réponse pouvait être décisive, il eut le bonheur de trouver une bêtise, et répondit :

« Je n'en sais rien. »

Lise partit d'un grand éclat de rire qui fit tourner la tête à toute l'assemblée.

« Q'as-tu donc, Lise ? — Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? »

Cette question arriva de tous les points de l'assemblée.

« C'est, dit Lise toujours en riant, parce que M. le marquis…

— Oh !… dit Léonce tout bas et tremblant que Lise ne racontât son espièglerie, oh ! ne me trahissez pas !

— Qu'est-ce donc ? reprit-on encore.

— Oh ! ce n'est rien, répliqua-t-elle en se calmant… une idée.

— Voyons, Lise ! lui dit sa mère avec un froncement de sourcil portant avec lui tout un sermon.

— Eh ! laisse-la rire, dit M. Laloine, c'est de son âge. Le sérieux lui viendra assez tôt. »

Il était déjà venu. Lise sentit qu'elle avait été trop loin, lorsque Léonce lui dit tout bas :

« Je vous remercie d'avoir gardé notre secret.

— Quel secret, monsieur ?

— Celui de la ruse qui m'a rapproché de vous.

— Cela n'en valait pas la peine, dit-elle froidement.

— Et pourtant cela m'en a beaucoup donné, « ajouta Léonce.

Et tout aussitôt le voilà qui fait un tableau gai, grotesque, amusant, de sa campagne, de ses alertes, quand il entendait du

bruit à la porte. Lise l'écoutait moitié riant, moitié fâchée, et finit par répondre :

« Et tout ça sans savoir pourquoi ?

— Oh ! je le sais pourtant, dit Léonce, presque ému.

— Ah !… fit Lise.

— Mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous, à moi !

— Oui, à vous.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le marquis.

— Si je vous le dis, m'en voudrez-vous ?

— Mais… reprit Lise, je ne sais pas. C'est selon ce que vous me direz… Ah ! non, ajouta-t-elle vivement, je ne veux pas le savoir. »

Donc elle le savait.

Mais ceci ne faisait pas le compte du lion ; il voulait parler, ne fut-ce que pour être écouté, il commença et dit tout bas :

« C'est que ce matin…

— Tenez ! tenez ! dit Lise en l'interrompant vivement, voilà M. Tirlot qui va chanter,

— Il est fort ridicule ce monsieur, dit Léonce, très contrarié de se voir arrêter, quand il se croyait sur le point d'arriver à un commencement de déclaration.

— Ridicule ! lui dit Lise d'un air digne, et pourquoi, monsieur le marquis ? »

Léonce vit sa faute ; il était redevenu lion à son insu ; et encore une fois embarrassé, il répondit assez brusquement :

« Je n'aime pas M. Tirlot.

— Et pourquoi ?

— Je lui en veux.

— Mais la raison ? »

Léonce se mit à rire de lui-même, et, se sauvant de son mieux du mauvais pas où il s'était fourré, il répliqua :

« D'abord parce qu'il est garçon d'honneur, et qu'il avait le droit de vous donner le bras ce matin.

— Ce droit ne lui a pas beaucoup profité, ce me semble, dit Lise en souriant.

— Et puis, parce qu'on l'a placé à table à côté de vous.

— Et il a bien gardé sa place ! reprit Lise de même.

— Enfin, ajouta Léonce, parce qu'il dansera la première contredanse avec vous.

— Hélas ! il a oublié de me la demander.

— En ce cas, je la prends.

— Comment, vous la prenez ?

— Oui, dit Léonce avec une franche gaieté, je veux tout lui prendre ; et si j'étais à côté de lui, je lui soufflerais son assiette, et je lui boirais son vin.

— Ah ! ce pauvre M. Tirlot, dit Lise en riant avec une vraie confiance.

— Nous dansons la première ensemble, n'est-ce pas ?

— Puisque c'est convenu.

— Ce monsieur Tirlot, continua Sterny, emporté par le succès de sa gaieté, je voudrais lui voler jusqu'à sa chanson.

— C'est difficile, dit Lise, le voilà qui commence.

— C'est égal, lui dit Sterny tout bas ; je veux lui disputer la palme.

— Vrai !

— Vous allez voir ! »

M. Tirlot commença ; il y avait quatre couplets, auxquels ne manquaient ni la mesure, ni la rime, et qui célébraient :

1° M Laloine ;

2° M. Laloine ;

3° M Laloine devenue M Gobillou ;

4° Gobillou.

Il y en avait pour tout le monde.

Ce furent des acclamations et des transports touchants. M. Tirlot triomphait ; Lise était émue, elle applaudissait, elle se repentait de la contredanse qu'elle lui volait.

Mais Sterny était en veine de bonheur, et il poussa doucement le coude à Lise, en lui disant :

« Dites que je veux chanter aussi. »

Lise se leva, étendit sa jolie main, et chacun se tut, s'attendant à quelque chanson nouvelle dite par la jeune fille. Mais quand elle réclama le silence pour M. le marquis, il y eut des cris d'étonnement et de félicitation pour son amabilité.

Sterny jouait gros jeu ; il pouvait être ridicule même pour ces bourgeois ; il l'était pour lui-même, et le sentit. Il se jeta tête baissée dans le danger et voulut précipiter la catastrophe :

« Pardon, messieurs, dit-il, ce n'est pas une chanson, mais un couplet qui me paraît manquer à la chanson si spirituelle de M. Tirlot. »

M. Tirlot s'inclina.

« Voyons ! voyons ! » dit-on de tous côtés.

Et tout aussitôt Sterny se mit à chanter presque aussi fièrement que M. Tirlot lui-même, en s'adressant d'abord à M. et M Laloine :

Le droit sacré de faire des heureux
Est si beau que Dieu nous l'envie.

En montrant Prosper Gobillou et sa femme :

Ainsi que vous, quand on en a fait deux,
C'est bien assez, notre tâche est remplie ;

À M. et M Laloine, seuls :

Et cependant, ce droit que l'on bénit
N'est pas, pour vous, épuisé sur la terre,

En se tournant vers Lise :

Car en voyant Lise chacun se dit ;
Il leur reste un heureux à faire !

Oh ! lion, quelle honte ! un couplet improvisé à table, à une noce de patentés ! Lion, que vous êtes petit garçon ! pauvre lion.

Léonce n'eut pas le temps d'y penser ; car à peine le couplet fut-il achevé que toute la table craqua d'applaudissements, de trépignements, de bravos. Lise, qui ne s'attendait pas à la conclusion, cachait sa rougeur en baissant la tête ; M Laloine, tout en larmes, se leva pour venir embrasser sa Lise, en disant à M. Tirlot :

« C'est vrai, monsieur Tirlot, vous aviez oublié ma Lise ! »

M. Laloine, ému, vint se mêler à ces embrassements et tendit la main à Léonce en lui disant du fond du cœur :

« Merci, monsieur le marquis, merci ! merci ! »

Puis la mère le remercia, et on le félicita de tous côtés. Cela fit un moment de brouhaha, où tout le monde quitta sa place, tandis que Gobillou criait :

« Au salon ! au salon ! Il y a déjà du monde ! »

Léonce offrit son bras à Lise. Elle le prit ; mais il sentit que sa main tremblait.

Elle était confuse, embarrassée ; mais elle n'était ni triste ni contrariée.

« M'en voulez-vous aussi de mon couplet ? lui dit Léonce.

— Oh ! non, dit-elle doucement ; cela a fait plaisir à mon père et à maman.

— Et à vous ?

— Moi… Je le trouve très-joli, » dit-elle en baissant les yeux.

Et elle se dégagea doucement pour aller à la rencontre de quelques-unes de ses jeunes amies qui étaient dans le salon, que M. et M Laloine avaient déjà accueillies, et à qui ils avaient déjà rendu compte de la raison des applaudissements furieux qui venaient d'ébranler le Cadran-Bleu.

« Est-ce vrai ? disent les jeunes filles à Lise en l'entraînant, est-ce vrai que le beau marquis a fait un couplet pour toi ? »

Si ceci eut été dit d'un ton d'affection, Lise eût peut-être nié ; mais on fit sonner le beau marquis d'un ton si envieux, qu'elle répondit avec affectation :

« Oui, c'est vrai.

— Il paraît que tu as fait sa conquête ? dit une fort laide.

— Et sans doute il a fait la tienne ?

— Qui sait ? dit Lise qui trouvait ses bonnes amies très-impertinentes.

— Et d'abord, dit une autre, je vais me faire inviter pour toute la soirée, pour pouvoir le refuser.

— Ah ! ce n'est pas la peine, fit la laide ; ces gants jaunes, ça ne danse pas.

— Ça danse, mesdemoiselles, » dit Sterny, qui s'était doucement approché en longeant un groupe d'hommes ; et il offrit la main à Lise, en lui disant avec un respect profond :

« Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle m'a fait l'honneur de me promettre la première contredanse ?

— Non, monsieur, non, » dit Lise en lui tendant la main.

Cette main tremblait encore.

Heureusement pour Sterny qu'il avait été tellement entraîné par le charme qui émanait de cette belle enfant, et peut-être aussi par son succès, qu'il n'avait pas eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il venait de faire. Mais il en eût peut-être été épouvanté, s'il eût eu un moment de solitude libre, pour considérer ce qu'il avait osé d'excentrique à ses habitudes. Le hasard en décida autrement.

L'orchestre avait donné le signal de la danse, et Sterny y prit place avec Lise.

Lise était belle, belle comme on rêve les anges avec la sainte sérénité de l'innocence et le repos candide du bonheur. Cette beauté avait ébloui Sterny, et il l'avait longtemps contemplée avec le seul plaisir des yeux, comme une œuvre admirable qui glorifie, pour ainsi dire, la forme humaine en montrant combien elle peut être magnifique et gracieuse.

Mais à ce moment, Lise, tremblante à ses côtés, lui parut bien plus charmante qu'il ne l'avait encore vue. Il y avait sur ce visage si pur une expression indicible de bonheur, de crainte et d'étonnement. Il se passait dans le cœur de cette enfant quelque chose d'inaccoutumé qui la ravissait et lui faisait peur. Son cœur venait de tressaillir dans sa poitrine, et il lui semblait qu'il y avait en elle une partie de son être qui n'avait pas encore vécu et qui s'agitait pour vivre.

Dieu a donné deux fois cette ineffable émotion à la femme, la première fois qu'elle se sent aimer, et la première fois qu'elle se sent mère. Mais aucun pinceau, aucune plume ne peut exprimer cette extase agitée qui resplendissait sur le visage de Lise ; et Sterny, qui la regardait, s'en laissait pénétrer sans se rendre compte lui-même de l'enivrement inconnu qu'il éprouvait. Il voulut lui parler, et sa voix hésita ; elle voulut répondre, et sa voix hésita comme celle de Léonce.

Toute cette contredanse se passa ainsi entre eux ; et ce ne fut qu'en reconduisant Lise à sa place que Sterny pensa qu'il allait être séparé d'elle ; aussi lui dit-il tout bas :

« Mademoiselle Lise valse-t-elle ?

— Oh ! non, monsieur, non, répondit-elle avec un balancement de tête qui témoignait que la valse était un plaisir au delà de ses espérances de jeune fille.

— Alors, reprit Léonce, je vous demanderai une autre contredanse.

— C'est que j'en ai promis beaucoup, reprit Lise ; mais… mais… maman m'a permis de galoper !

— Ce sera donc un galop ?

— Oui, dit Lise, le premier. Mais d'ici là vous danserez avec d'autres demoiselles ?

— Avec vous seule !

— Avec ma sœur, au moins ; je vous en prie, dit Lise d'un ton inquiet et suppliant.

— Avec la mariée ? vous avez raison, repartit Léonce, je vous remercie de me l'avoir rappelé.

— Et je vous remercie d'y consentir, » lui dit Lise avec un doux sourire d'intelligence.

Léonce la laissa près de sa mère et s'en alla dans un autre salon. Malgré lui il était heureux ! heureux de quoi ? d'avoir troublé cette petite fille ! Pauvre triomphe pour un homme dont l'œil de lion avait fait trembler toutes les femmes les plus intrépides et les plus accoutumées à rire de tout et à tout braver, même le scandale !

Ne demandez pas à Léonce pourquoi il était heureux ; il n'aurait point su vous le dire, car cette émotion était aussi nouvelle pour lui que pour Lise, et il ne pensait ni à l'examiner, ni à la combattre ; il se trouvait bien où il était, il voyait tout d'un œil bienveillant, et si parfois il ne reconnaissait pas une grâce complète dans la manière dont toutes les choses se passaient, il y trouvait une bonne foi qui le charmait : ces gens-là s'amusaient sincèrement.

Il essaya de rester loin du salon ou était Lise ; mais malgré lui il y revint et glissa son regard entre deux hommes qui barraient

la porte.

Lise dansait, mais elle n'était pas à la danse ; ou elle tenait les yeux baissés, ou elle faisait glisser autour du salon un coup d'œil rapide et furtif.

Qui cherchait-elle ?

Léonce eut peur que ce ne fût pas lui ; mais lorsqu'il vit que depuis qu'il était là elle ne cherchait plus, il éprouva un nouveau bonheur, un bonheur si vif qu'à son tour il en eut peur.

Cette peur ne pouvait rester une incertitude dans le cœur de Léonce, comme dans le cœur de Lise ; il se demanda ce qu'il éprouvait et rougit en lui-même.

« Ah ! çà, se dit-il, mais je fais l'enfant, je deviens fort ridicule ; leur vin frelaté m'a monté à la tête. Je suis gris, ou le diable m'emporte ! Ça n'est pas possible ! »

Et pour s'assurer qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par une émotion d'enfant, il se mit à regarder Lise.

Lise dansait avec un beau jeune homme, aussi beau que le lion, d'une élégance simple, et qui parlait à sa danseuse avec une aisance parfaite, lui disant sans doute des choses assez intéressantes pour qu'elle l'écoutât avec soin, assez bien dites pour qu'elle y répondît par de petits signes d'assentiment.

Àcet aspect, il se passa toute une révolution dans le cœur du lion ; il se compara à quelqu'un ; il se compara à un homme qui pouvait être un marchand de cotonnade, et il trouvait que rien ne lui assurait un avantage sur cet homme.

Léonce éprouva un désappointement bien plus cruel, quand il vit le visage de Lise tranquille, heureux. La pauvre enfant n'avait d'autre bonheur que d'avoir aperçu le regard de Léonce attaché sur elle, que d'en éprouver une joie, une fierté, un ravissement qu'elle ne redoutait plus, car il n'était pas à ses côtés, et le contact de sa main, le son de sa voix ne la faisaient plus trembler.

Un singulier doute pénétra dans le cœur de Sterny :

« Est-ce que cette candide enfant serait une coquette d'arrière-boutique ? » se dit-il.

« Ah ! vraiment, c'est trop d'ambition, ma belle ; vous êtes jolie, mais vos prétentions sont trop impertinentes. »

Comme il pensait cela en regardant Lise, le visage de Léonce prit une expression de hauteur et de dédain, et la douce enfant l'ayant regardé à ce moment fut si surprise de se voir regardée ainsi, qu'elle en devint pâle et que ses yeux fixés sur Léonce semblèrent lui dire :

« Eh bien ! qu'avez-vous ? qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu ? » Et tout aussitôt elle n'écouta plus son danseur et se trompa trois fois en dansant.

Léonce vit tout cela, et voulut voir si ce n'était pas un jeu. Il ne voulut pas qu'un homme de sa sorte fût dupe d'un manège de fausse Agnès.

En conséquence, lorsque la contredanse fut finie, il prit son air le plus sûr de lui, le plus indifférent, le plus lion, et s'approchant de Lise et de sa mère, il dit à M Laloine, sans regarder Lise :

« J'ai bien des pardons à vous demander de mon étourderie, madame. En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma voiture ce cordon de cheveux et cette petite plaque d'or ; ils doivent appartenir à quelqu'un de vos invités et j'avais oublié de vous les remettre. »

Àce mot :

« Quelqu'un de vos invités, » Elle regarda Léonce comme pour lui dire : N'aviez-vous pas compris que c'était à moi ?

M Laloine remercia Léonce, et dit à Lise :

« Tu vois bien que j'avais raison de dire que M. le marquis te les rapporterait.

— Ah ! ils appartiennent à mademoiselle ? dit Léonce d'un ton froid, en lui présentant ce petit bijou d'un air dédaigneux.

— Oui, monsieur, » dit Lise en avançant la main pour le prendre, et en regardant Léonce comme si elle se disait :

« Est-ce que je suis folle ? »

Léonce le lui remit du bout des doigts.

« Donne, dit sa mère, que je le rattache à ton cou.

— Tout à l'heure, maman, » dit Lise avec une impatience qu'elle eut peine à contenir.

Et elle l'enveloppa dans son mouchoir, qu'elle serra vivement dans sa main crispée.

Lise était pâle, et ses lèvres tremblaient.

Léonce fut satisfait de l'épreuve, et reprit avec une politesse affectée :

« Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle doit danser un galop avec moi ?

— Je ne sais, répondit Lise d'un ton douloureux, si maman veut…

— Avec M. le marquis ? sans doute, » dit M Laloine.

L'orchestre joua les premières mesures d'un galop.

Lise donna sa main à Léonce ; ils se levèrent et firent le tour du salon, pendant que la foule faisait place aux danseurs.

« Pourquoi, lui dit Sterny, n'avez-vous pas voulu remettre votre charmant collier ?

— Oh ! charmant, dit Lise avec effort, vous ne pensez pas à ce que vous dites ; mais j'y tiens beaucoup.

— C'est un souvenir peut-être ?

— Ah oui ! répondit-elle en levant les yeux au ciel, c'est un bon souvenir »

— Et la devise écrite sur ce bijou vous le rappelle sans doute ?

— Oui, monsieur le marquis, repartit Lise avec une douce dignité.

— Ce qu'on veut, on le peut, dit cette devise.

— Oui, monsieur le marquis, ce qu'on veut on le peut, répéta Lise avec un soupir mal étouffé.

— C'est avoir une grande confiance en sa propre force, que d'adopter une pareille devise, ajouta Léonce.

— Jusqu'à présent elle ne m'a pas manqué, et j'espère qu'elle ne me manquera pas, répondit Lise avec une émotion extrême.

— En avez-vous besoin ?

— Nous ne dansons pas, monsieur ? » dit Lise.

Léonce enlaça la belle enfant dans un de ses bras, et prit dans sa main la main où elle tenait ce talisman.

Ils dansèrent ainsi, lui, la dévorant du regard ; elle, les yeux baissés, le visage sérieux.

Tout à coup une larme quitta les paupières de Lise, et descendit sur sa joue.

Léonce éprouva un saisissement douloureux, et entraînant Lise dans une petite pièce où se trouvait une table de bouillotte, il lui dit :

« Je vous ai offensée, mademoiselle ?

— Non, monsieur, non.

— Mais pourquoi pleurez-vous ?

— Mais je ne pleure pas, monsieur.

— Écoutez, mademoiselle, lui dit Léonce avec un accent plein de franchise, je ne sais ce que j'ai pu faire ou dire qui vous ait blessée ; mais si cela m'est arrivé malgré moi, je vous en demande pardon, et je vous jure qu'un tel dessein était bien loin de mon cœur. »

Lise le regarda attentivement, et répondit avec un triste sourire :

« Oh ! mon Dieu, tenez, monsieur, ne faites pas attention à ce que je dis ni à ce que je fais. Voyez-vous, c'est qu'étant enfant j'étais toujours si faible, si souffrante, qu'on m'a laissé tous mes défauts, et parmi ceux-là il faut compter une susceptibilité ridicule… sotte…

— Mais en quoi ai-je pu la blesser, cette susceptibilité ?

— Ne me le demandez pas, monsieur : dansons, je vous en prie ; je ne vous en veux pas… je vous jure que je ne vous en veux pas, » ajouta-t-elle avec un mouvement nerveux et une expression de souffrance.

Ils achevèrent leur galop, et Léonce vint encore remettre Lise auprès de sa mère.

Presque aussitôt, M. Tirlot s'avança pour réclamer ses droits, mais Lise lui dit avec une douce prière :

« Pas encore, monsieur Tirlot. Je suis toute malade ; j'ai le cœur oppressé… je souffre beaucoup. j'ai froid. »

Sterny la regarda ; elle était plus pâle, et ses lèvres tremblaient d'une vibration convulsive.

Sa mère, à cet aspect, parut très-alarmée, et lui dit tout bas :

« Viens, viens, mon enfant.

— Oui, maman, oui, » lui dit-elle d'une voix entrecoupée.

Et elle se traîna hors du salon en s'appuyant sur le bras de sa mère.

« Mais qu'a-t-elle donc ? s'écria Léonce s'adressant à M. Tirlot.

— Ah ! mon Dieu ! fit celui-ci d'un air de sincère pitié, toujours la même chose, des palpitations de cœur terribles ; la moindre fatigue lui fait mal, et une émotion violente serait capable de la tuer.

— De la tuer ! se dit Léonce ; et moi… qui sait ? quand je la regardais avec cet air de dédain, quand je lui rapportais si sottement ce bijou que je savais ne pouvoir appartenir qu'à elle seule, et qu'elle ne m'avait pas redemandé, sachant que je l'avais, peut-être ai-je été blesser grossièrement cette âme délicate, qui s'abandonnait gaiement à la joie d'un succès d'enfant. Ah ! pauvre enfant ! pauvre enfant !… ah ! si je le pensais ! C'est d'une sottise, d'une brutalité indignes ! »

Léonce s'en voulait. Jouer avec la niaiserie, la vanité d'une petite prude de comptoir, ce pouvait être amusant ; mais heurter sans raison la sensibilité maladive d'une enfant si belle, et que l'amour dont on l'entourait attestait si bonne, si vraie, si naïve, c'était odieux. Léonce se trouvait coupable, bête, brutal ; il était furieux contre lui-même, Aussi fut-ce avec un véritable intérêt qu'il resta avec quelques personnes à la porte de la chambre où Lise s'était réfugiée avec sa mère.

La jeune fille en sortit bientôt pâle encore, mais calme, sereine.

Elle rencontra le regard alarmé de Léonce ; et son doigt, se posant doucement sur son sein, montra à Sterny la plaque d'or qu'elle venait de suspendre à son cou, et ce geste voulait dire :

Ce qu'on veut, on le peut.

Le sourire qui accompagna ce mouvement était si doux, si résigné, qu'il toucha Léonce.

Cette enfant avait souffert, beaucoup souffert, et pour lui, sans doute, à cause de lui.

Sterny eût voulu lui demander pardon, mais le cœur à genoux, pour lui faire bien comprendre qu'il était honteux et triste de l'avoir blessée.

Lise s'était replacée près de sa mère, et ne devait plus danser, et Léonce n'avait plus le moyen de s'approcher d'elle pour elle seule. Il était mal à son aise ; cette foule lui pesait non pas comme un assemblage de caricatures ridicules, ainsi qu'il eût pu la considérer la veille, mais comme comprimant son cœur. À ce moment, il eût voulu crier, jurer ; il eût presque voulu pleurer.

Ce sentiment le gagna si puissamment qu'il fut sur le point de partir.

Mais partir sans apporter ses excuses et son repentir à cette faible et douce créature qu'il avait fait souffrir, il ne le voulut pas ; et s'étant approché de M Laloine, il lui dit d'un air grave :

« Si j'avais été un simple invité à cette fête, madame, j'aurais cru pouvoir me retirer sans vous présenter mes devoirs ; mais j'ai été le témoin de Prosper, et je vous prie d'agréer mes remercîments d'avoir admis dans votre famille un honnête homme qui est presque de la mienne.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit M Laloine d'un ton ému, tandis que Lise regardait Léonce avec un doux saisissement, je

vous remercie ; car ce n'est que votre affection pour Prosper qui peut vous inspirer des paroles si flatteuses pour de petites gens comme nous.

— C'est ce que j'ai vu, madame, dit Léonce, et je vous conjure de croire au respect sincère et véritable que j'emporte pour vous et pour toutes les personnes de votre famille. »

En disant ces paroles il se tourna vers Lise et la salua profondément sans lever les yeux sur elle. Il ne put donc voir le regard radieux dont s'était illuminé le visage de Lise, mais il vit sa main faire un mouvement involontaire comme pour prendre la sienne et le remercier.

Puis il s'éloigna sans vouloir regarder Lise ; ce ne fut qu'à l'autre extrémité du salon qu'il se retourna ; elle avait la main appuyée sur son sein et le regardait ; il attacha ses yeux sur elle, Lise ne détourna pas les siens ; ils se regardèrent longtemps ainsi, tous deux oubliant où ils étaient, tous deux se sentant lire dans le cœur l'un de l'autre. M Laloine parla à sa fille : elle sembla s'éveiller d'un rêve ; mais avant de se retourner vers sa mère, un doux mouvement de tête avait dit à Léonce : « Adieu et merci. »

Le lion partit ; il était fou, bouleversé, stupide ; il voulait se railler et ne le pouvait pas.

Cette image de Lise apparaissait si candide, si pure, lui disant : et Malheureux ! pourquoi te traiter comme tu m'as traitée ! pourquoi insulter à ce que tu as senti de bon, de saint, de délicieux, comme tu as insulté à ma joie ? »

Et voilà Léonce qui s'agite dans cette voiture où s'était appuyé le corps souple de Lise, et cherchant une trace qu'elle eût pu y laisser. Le misérable, il en avait trouvé une, et il pouvait la garder ; et pour faire de l'impertinence il l'avait rendue à qui ne l'eût pas redemandée ; il en était sûr maintenant.

Comme il était dans cet état de fureur contre lui-même, sa voiture s'arrêta et la portière s'ouvrit. Il descendit et regarda, il était devant le club des lions. Il hésita à entrer, puis il monta rapidement en se disant : « Si ce butor de Lingart me dit une seule mauvaise plaisanterie, je le soufflette. » Et dans sa colère il se mit à une table de jeu, perdit cinq cents louis après avoir stupéfié tout le monde par la mauvaise humeur qu'il montrait, lui d'ordinaire si beau joueur, et rentra chez lui à la pointe du jour, ne pensant pas plus à ses cinq cents Jouis qu'à sa dernière maîtresse, et se disant :

« Je la verrai, je veux la voir ; mais comment ? »

Jamais homme ne fut plus embarrassé que Sterny pour trouver un moyen convenable de revoir Lise. Dans les paroles qu'il avait dites à M Laloine, il avait pris, pour ainsi dire, un congé définitif de cette famille qui n'était pas de son monde, et avec laquelle il ne pouvait continuer d'avoir des relations sans qu'elle s'en étonnât. À la rigueur, il devait faire une visite de politesse, mais c'est tout ce qu'il avait à prétendre. Il pensa bien à rencontrer Lise à l'église, mais dans notre siècle si peu dévot il n'est pas rare de voir un homme comme Léonce répugner à une telle profanation.

Par cela seul qu'il n'entrait jamais dans une église pour y prier, il n'eût pas voulu y entrer pour y poursuivre une femme. Ce

qu'eût fait un gentilhomme de Louis XIV une heure après être sorti du confessionnal, ce que ferait encore un Espagnol catholique au moment où il vient d'approcher de la sainte table, l'incrédule Léonce ne voulut pas le faire. C'était dans toute sa pureté le scrupule que l'athée Canillac exprimait d'une façon si plaisante a l'abbé Dubois en pareille occasion ; il s'agissait d'un rendez-vous avec une certaine abbesse, la nuit, dans la chapelle de Versailles :

« Allez-y, si vous voulez, dit Canillac au cardinal, vous êtes un ministre de Dieu, c'est affaire entre vous ; quant à moi, je ne suis pas assez lié avec lui pour prendre de pareilles libertés dans sa maison. »

Nous ne saurions dire d'où vient cette différence, mais ce qu'il y a de sûr, elle existe pour les peuples et pour les hommes ; c'est dans les pays les plus fanatiques que les intrigues amoureuses se suivent d'ordinaire dans les églises ; et, si, dans notre France si peu religieuse, le temple de Dieu sert encore d'abri à quelque aventure de ce genre, on peut être assuré qu'elle a lieu entre gens qui considèrent ce qu'ils font comme un péché ; si bien qu'on serait tenté de croire, comme Canillac, qu'ils entrent en compte avec Dieu, et qu'ils pensent que l'assiduité de leurs hommages leur mérite bien quelque indulgence de sa part.

Quoi qu'il en puisse être, Sterny repoussa l'idée de suivre Lise à l'église, non-seulement pour lui, mais encore pour elle ; il y avait dans tout ce que lui inspirait cette jeune fille une délicatesse pudique et élégante comme elle. Si d'une part il ne voulait point donner à Lise une mauvaise opinion de lui en paraissant la poursuivre effrontément au milieu de ses prières, d'autre part il eût craint de toucher par sa présence à cette virginale piété qu'elle

devait apporter au pied de l'autel ; il eût rougi de déflorer une seule des candides croyances de cette âme d'enfant ; et peut-être eût-il moins désiré son amour si elle n'eût pas gardé toute la pureté de son innocence.

Quant à employer les ressources subalternes qui sont aux ordres de tout homme qui a de l'or et de l'audace, et dont il n'avait pas craint de se servir envers les plus grandes dames, elles lui eussent fait horreur.

Il pouvait bien rencontrer Lise chez Prosper, mais aller chez Prosper était aussi peu convenable que d'aller chez M. Laloine : il n'avait rien à y faire, et certes l'on chercherait les motifs de ses visites ; et si l'on venait a les découvrir, il comprenait qu'il en serait honteux comme d'une mauvaise action.

Cependant, durant quelques jours, et sans trop se rendre compte de ses espérances, Léonce rompit toutes ses habitudes. Il alla se promener aux Tuileries,

« C'est, se disait-il, la promenade du bourgeois parisien, peut-être y pourrait-il trouver Lise. »

Il alla dans la même soirée à trois ou quatre petits théâtres qui, selon lui, devaient être le spectacle favori du marchand de la rue Saint-Denis ; il en fut pour l'ennui qu'il y éprouva. C'était l'époque de l'exposition des tableaux, il y trouva tout le monde, excepté Lise.

« Vraiment, se dit-il alors, c'est une folie. Quelle est mon espérance ? je n'en ai point, je n'en veux pas avoir, »

Il se répétait cela tous les jours, et tous les jours il éprouvait un plus ardent désir de revoir Lise : tout ce qui l'avait amusé et

charmé autrefois ne faisait plus que l'agiter sans le satisfaire. Il était comme un homme qui, habitué aux cris de la ville, à son atmosphère lourde, à sa lumière factice, à son tumulte, à ses mille accidents, a tout à coup été transporté dans un divin paysage illuminé d'une douce clarté, où flotte une vague et céleste harmonie, dont l'air pur rafraîchit la poitrine comme un léger breuvage, où tout arrive au cœur comme une caresse invisible. Cet homme ne voudrait pas assurément vivre sans cesse dans ces idées où rien ne pourrait satisfaire la passion dont il vit ; mais dans une heures de lassitude, il voudrait à tout prix aller respirer cet air, écouter ces murmures et rêver sous ces ombrages frais et embaumés où l'homme retrouve la jeunesse de ses sens, comme Léonce avait retrouvé près de lui la jeunesse de son âme.

Mais cet espoir parut sur le point d'échapper à Léonce, lorsqu'un matin (il était à peine dix heures, et il était déjà levé, habillé ; car, ce jour-là, il devait assister à Marly à un déjeuner formidable, suivi de l'exécution d'un pari des plus excentriques, et terminé par un souper foudroyant et un jeu furieux), son valet de chambre lui remit une carte : c'était celle de Prosper.

« Prosper ! s'écria Sterny, qu'il entre, faites entrer…

— Mais, monsieur le marquis… je lui ai dit que vous étiez sorti.

— Sorti ! s'écria Sterny furieux ; d'où vous vient cette impertinence envers mes amis ? qui vous a dit de dire que j'étais sorti ?…

— Mais, monsieur le marquis… j'ai cru… »

Sterny était furieux.

« Sot, animal, s'écria-t-il.

— Mais ce monsieur doit être à peine au bas de l'escalier.

— Allez donc le chercher, priez-le de remonter… allez donc… allez donc… »

Àpeine le domestique fut-il parti, que Sterny s'aperçut de son emportement. En effet, ses mains tremblaient, et il se sentit comme suffoqué. Il eut le temps de se remettre pendant que le valet de chambre courait après Prosper et le forçait, pour ainsi dire, à remonter, de façon que Léonce put l'aborder avec un calme parfait.

« Pardon, mon cher Prosper, lui dit Sterny, si je vous ai fait remonter ; mais j'ai voulu que vous sachiez que si l'on vous a refusé ma porte, ce n'est pas d'après mes ordres.

— Ah ! monsieur le marquis, c'est moi qui suis fâché de vous avoir dérangé.

— Vous m'eussiez dérangé, Prosper, que je vous l'aurais dit sans façon ; mais peut-être en vous voyant refuser ma porte vous auriez pu croire que je ne voulais pas vous recevoir, et c'est ce qui n'est pas. » Puis il ajouta en riant :

« Nous ne sommes pas si impertinents qu'on veut bien le dire, que nous le paraissons, grâce à messieurs nos domestiques ; mais asseyez-vous donc, Prosper.

— Merci, monsieur le marquis : c'est un peu ma faute, je n'ai pas beaucoup insisté, je suis avec ma femme en visites de noce, elle m'attend en voiture avec ma belle-mère et Lise, et il faut que j'aie fini à temps. Nous avons rendez-vous à une heure au chemin de fer de Saint-Germain où nous faisons une partie.

— Ah ! dit Sterny, ces dames sont en bas… elles auraient été bien aimables de me faire l'honneur de monter chez moi.

— Ah ! monsieur le marquis, » fit Prosper.

Cette exclamation voulait dire à la fois : Elles n'eussent pas osé, parce que vous êtes un grand seigneur, et ce n'eût pas été convenable, parce que vous êtes un garçon d'une réputation assez hasardée.

« Allons donc, lui dit Sterny, et veuillez leur présenter mes respects. Mais, au fait, dit-il, j'allais sortir… J'irai jusqu'à leur voiture. Venez. »

Et sans attendre la réponse de Prosper, il prit son chapeau et descendit ; sa voiture était sous la voûte, et à son aspect le cocher cria au remise de Prosper, qui barrait la porte cochère, de se ranger, et fit caracoler ses chevaux. Une tête d'ange, penchée à la portière du remise, regardait cette belle voiture. En voyant Sterny qui venait de son côté suivi de Prosper, elle se retira vivement. C'était Lise. Léonce s'avança, se fit ouvrir la portière, et monté sur le marchepied il salua M Laloine, la femme de Prosper et Lise qui occupaient le fond de la voiture, tandis que M. Laloine et M. Tirlot, le garçon d'honneur, occupaient le devant. La présence de ce jeune homme au milieu de la famille de Prosper irrita Sterny : c'était un prétendu sans doute. Cependant il se fit aussi calme que possible, et dit à M Laloine :

« Je n'ai pas voulu, madame, perdre l'occasion de vous renouveler mes remercîments pour Prosper, et, si je n'avais craint de vous paraître importun, j'aurais été vous porter moi-même ceux de mon père.

— De votre père ? dit M. Laloine.

— Oui, monsieur, dit Sterny, c'est lui que je représentais au mariage de Prosper, et j'ai dû lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé. Je lui ai dit, monsieur, à quelle alliance honorable son filleul Prosper avait été admis ; il m'a répondu en me priant de vous offrir ses remercîments. »

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce petit récit ; mais il fut débité avec une telle bonne grâce, que M. et M Laloine en furent confus de vanité. Cependant Léonce avait à peine osé regarder Lise, et il n'eût pas eu la force de lui parler ; il n'avait plus rien à dire, et il se retira en disant :

« Je sais que vous avez beaucoup de visites à faire, je vous laisse.

— Oh ! ce n'est pas nous, dit M. Laloine, c'est Prosper et sa femme, et nous l'avons accompagné, parce qu'il eût perdu trop de temps s'il lui eût fallu venir nous reprendre rue Saint-Denis.

— Et vous allez ainsi rester pendant deux heures en voiture, gênés comme vous l'êtes ? dit Sterny, frappé d'une idée lumineuse. Ah ! Prosper n'est pas galant pour ces dames. En vérité, si j'osais, je proposerais à monsieur et madame Laloine de monter chez moi : il viendrait vous y reprendre ; c'est à cinq minutes du chemin de fer. »

M. Laloine et sa femme refusèrent d'abord, mais avec un embarras qui semblait montrer qu'ils eussent volontiers accepté la proposition d'un autre que d'un marquis comme Sterny. Heureusement que M Laloine avait encore, malgré ses quarante-quatre ans, sa part de curiosité féminine, et ce fut elle qui accepta la pre-

mière. M. Laloine descendit, mais Lise ni M. Tirlot ne bougèrent. Ce n'était pas là le compte de Sterny.

« Et mademoiselle Lise ?

— Oh ! reprit celle-ci avec un petit sourire malicieux, maintenant nous sommes à notre aise.

— Et vous, monsieur ? dit M Laloine en s'adressant au garçon d'honneur.

— Moi ? répondit celui-ci d'un air renfrogné, on ne m'a pas invité. »

La mauvaise humeur de celui-ci servit Sterny mieux que toute son adresse n'eût pu le faire. M Laloine pensa que lorsque Prosper et sa femme monteraient faire une visite, Lise et M. Tirlot se trouveraient seuls dans la voiture. Certes, elle connaissait assez sa fille et le garçon d'honneur pour être sûre qu'il n'y avait pas le moindre inconvénient ; mais elle s'imagina qu'il avait pu penser à cette circonstance ; en mère prudente, elle ne voulut pas qu'il eût l'air d'avoir pris cet avantage sans sa permission, et elle dit à Lise, d'un ton dont la sécheresse s'adressait plutôt à M. Tirlot qu'à sa fille :

« Descendez, Lise. »

Lise obéit avec une petite moue triste en apparence et un ravissement dans le cœur : car, bien plus que sa mère, elle désirait entrer dans la maison de ce beau marquis, dans la redoutable tanière du fier lion.

Comme ils montaient, M. Laloine se rappela tout à coup la voiture de Sterny.

« Mais vous alliez sortir, monsieur le marquis.

— Oh ! reprit Léonce, j'ai le temps… J'allais visiter une maison de campagne aux environs de Saint-Germain, et que j'y arrive à midi ou à deux heures, cela m'est fort indifférent.

— Ah ! dit M. Laloine, Prosper nous a dit que vous en possédiez une fort belle à Seine-Port.

— Aussi n'est-ce pas pour moi, c'est pour mon oncle, le général R…, qui aime beaucoup la campagne, mais qui, ayant affaire tous les jours au ministère de la guerre, désire acheter quelque chose à Saint-Germain, de manière à pouvoir arriver le matin et partir le soir. »

M. Laloine n'en demanda pas davantage ; quant à Lise, elle jeta un regard à la dérobée sur Léonce, qui mentait assez adroitement pour tromper un père, mais trop gauchement pour ne pas être deviné par une jeune fille. Une petite circonstance vint presque aussitôt confirmer Lise dans le soupçon qu'elle avait éprouvé ; Léonce avait fait entrer M. et M Laloine ainsi que Lise dans son salon, et, oubliant qu'une simple portière le séparait d'elle, il avait dit tout bas à son valet de chambre, avant de la suivre :

« Va dans un cabinet de lecture, et tâche de me procurer toutes les Petites Affiches que tu trouveras. »

Lise l'entendit, et lorsque Sterny rentra, elle le regarda d'un air si moqueur, qu'il vit qu'il avait été deviné. Mais il n'y avait pas de colère dans ce regard, et c'était presque une approbation de sa ruse.

Lise était entrée avec une curiosité d'enfant dans l'appartement de Sterny ; mais, dès qu'elle y fut, ce sentiment devint plus sérieux et presque timide ; il lui sembla être dans un endroit dangereux. Sous ces tentures magnifiques, parmi ces trophées d'armes damasquinées, près de ces étagères couvertes d'objets d'or et d'un goût exquis, dans cette demeure où il n'y avait rien qui fût à l'usage d'une femme, elle se sentit mal à l'aise comme si elle eût été seule dans un cercle d'hommes ; il lui sembla qu'on y respirait un air moins chaste que celui de sa blanche chambre, que celui qui venait à travers les fleurs de sa fenêtre.

Quant à M. et M Laloine, ils étaient tout curiosité pour les belles choses étalées autour d'eux. M Laloine surtout examinait les étagères avec une foule d'étonnements, mais elle n'osait toucher à aucun des charmants objets qui les ornaient, et à chaque instant elle appelait Lise pour les admirer avec elle. Lise obéissait, mais elle regardait à peine ; un singulier sentiment d'effroi s'était emparé d'elle, et elle répondait seulement d'une voix altérée :

« Oui, oui, cela est très-beau… »

Au moment où M Laloine montrait à Lise, non comme précieux, mais au moins comme singularité, une petite pantoufle placée parmi ces objets d'art et de bronze, Lise fronça le sourcil et répondit d'une voix encore plus altérée :

« Oui, c'est très-joli… »

M Laloine s'en aperçut et lui dit d'un ton alarmé :

« Est-ce que tu souffres ?

— Un peu, dit Lise en appuyant la main sur son cœur.

— Ah ! s'écria Sterny… on étouffe ici…

— Un verre d'eau sucrée et un peu de fleur d'oranger, s'il vous plaît, dit M Laloine avec inquiétude. Pardon, monsieur le marquis. »

Léonce ne sonna point, il ouvrit une porte, entra lui-même dans sa chambre, prit sur sa commode un petit plateau où se trouvait ce qu'on appelle un verre d'eau sucrée, et l'apporta lui-même dans le salon.

« Oh ! pardon… pardon, lui dit M Laloine, cette enfant est un véritable embarras. »

M Laloine arrangea le verre d'eau et Lise le prit ; sa main tremblait. Elle le but, mais avant de le poser sur la table elle regarda deux lettres incrustées dans ce verre à la façon des verres de Bohême ; ces lettres se retrouvaient sur toutes les pièces de cristal de ce plateau. C'était un A et un C. Il n'appartenait donc pas à Léonce. Il vit cette attention, et prenant le verre des mains de Lise, il lui dit d'un air triste et avec un accent dont l'émotion la fit tressaillir :

« C'est le chiffre de ma mère, mademoiselle. »

Elle leva les yeux sur lui ; il était attendri sans doute par ce souvenir, car il posa le verre sur le plateau et se dit tout bas :

« C'est étrange.

— Quoi donc ? lui dit M Laloine.

— Tenez, leur dit-il, pardonnez-moi cette émotion. Il y a quatre ans, étant à Nuremberg, je fis faire ce verre pour ma mère ; j'arrivai en France le cœur joyeux, car je savais que cette

bien pauvre attention lui ferait plaisir. Elle était morte la veille de mon arrivée, frappée comme par la foudre. Je gardai ce verre comme un souvenir d'elle… personne ne s'en était servi jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire, mais cela m'a rappelé un si triste moment !… »

M Laloine se taisait, mais Lise regardait Sterny avec un doux saisissement de joie.

« Madame votre mère est morte bien jeune, lui dit M Laloine.

— Trop jeune pour moi, madame ; elle était si noble, si bonne, si belle ! Je veux vous montrer son portrait, il est là, dans ma chambre. Venez, madame, venez, vous aussi, mademoiselle, je vous en prie. Je veux que vous connaissiez ma mère. »

Ils entrèrent dans cette chambre et regardèrent ce portrait. C'était un chef-d'œuvre de peinture, représentant un chef-d'œuvre de beauté.

« N'est-ce pas, dit Sterny, qu'elle était belle ?

— Ah ! oui, dit Lise avec un doux accent et les mains jointes devant ce portrait, comme si elle eût été en face de la Vierge.

— Voici le portrait de mon père, » dit Sterny à M. Laloine.

Le mari et la femme s'en approchèrent pour le regarder, mais Lise resta devant celui de M de Sterny ; ce portrait était animé d'un sourire doux et bienveillant, et un profond soupir s'échappa de la poitrine de Lise. Il lui sembla qu'une femme d'un si céleste visage avait dû donner à son fils quelque chose de l'âme charmante et chaste qui respirait dans ses traits. Ils quittèrent cette

chambre, et Lise vint dans le salon le cœur soulagé et presque heureuse.

L'inspection recommença, et Lise retrouva la pantoufle : la pantoufle l'intriguait, mais il était difficile de s'enquérir de son origine. Cependant l'occasion vint d'elle-même ; arrivé à une certaine tablette, Sterny eut a expliquer la valeur des objets qui s'y trouvaient : cette clef avait été faite par Louis XVI, cette cassolette avait appartenu à la reine Anne d'Autriche, ce livre de messe à M de Maintenon.

« Et cette pantoufle ?

— Cette pantoufle est à moi, dit Sterny en riant.

— Comment, à vous ? dit M Laloine.

— Ah ! reprit Sterny, c'est une des folies de ma jeunesse.

— Ah ! » dit M Laloine d'un ton grave, comme si elle eût craint que cette folie ne fût d'une nature équivoque.

Mais Lise n'éprouva pas cette crainte : quelque chose l'assurait que si c'eût été un souvenir peu séant, Léonce ne lui eût pas répondu avec cet air de franchise joyeuse.

« C'est peut-être la pantoufle de Cendrillon ? dit Lise en riant.

— Ah ! c'est bien plus extraordinaire, dit Sterny, elle a fait tourner la tête à un vrai prince, et c'était moi qui la portais.

— Comment cela ? dit M. Laloine.

— Ah ! c'est assez difficile à dire ; mais il y a une dizaine d'années j'avais une petite figure de femme et je ressemblais beaucoup à ma sœur ; M. d'Auterres la recherchait alors en mariage,

et se montrait très-jaloux de sa gaieté. Mon beau-frère, car il l'est devenu, est bien certainement un homme d'honneur, mais un rien offensait sa sévérité et sa manie de l'étiquette ; et une fois il avait gravement fait observer à ma mère que ma sœur était en pantoufles un jour où se trouvaient dans le salon deux ou trois jeunes gens. Les pantoufles avaient frappé M. d'Auterres comme une inconvenance.

Un soir de carnaval qu'il nous avait quittés en nous disant qu'il allait au bal de l'Opéra, je ne sais quelle folle idée me prit de le tourmenter ; je m'habillai en femme, et en souvenir de son amour de l'étiquette, je mis, au lieu de souliers, les pantoufles de ma sœur.

« Vous avez mis ces pantoufles ? lui dit Lise d'un air incrédule et oubliant à qui elle parlait.

— Mais je pouvais les mettre dans ce temps-là, mademoiselle, » dit Sterny en souriant.

Malgré elle, Lise avait jeté ses regards sur les pieds de Léonce, et ces pieds étaient charmants.

« Que vous dirai-je ? reprit celui-ci presque aussi embarrassé qu'elle, j'arrive à l'Opéra et m'étant fait poursuivre par quelques amis, je me précipite au bras de M. d'Auterres en lui disant :

« Protégez mon honneur !... »

« D'Auterres se retourne, et alors je lui avoue d'une voix tremblante que je suis une fille qui, poussée par une curiosité invincible, s'était échappée de l'hôtel de sa mère pour voir le bal de l'Opéra ; que j'étais tremblante, égarée, perdue. En disant cela, j'avais entraîné M. d'Auterres dans un coin isolé ; je m'étais laissé

tomber sur un siège, et tandis qu'il me moralisait en me demandant qui j'étais et en me jurant de me protéger, j'avance le pied, il ne voit rien, je me démène si bien que quelqu'un me heurte et je m'écrie :

« Ah ! on vient de m'écraser le pied. »

« Je l'avance de nouveau, il n'y avait pas moyen de ne pas regarder, M. d'Auterres voit la pantoufle, il devient pâle comme un mort et se tourne vers moi en s'écriant :

« C'est impossible. »

« Alors je feins d'éclater en sanglots, et je lui dis :

« Hélas ! oui, c'est moi ! reconduisez-moi chez ma mère ; venez. »

« Il était si stupéfait, que ce fut moi qui le fis sortir de la salle plutôt qu'il ne me conduisit : nous montâmes dans sa voiture, et alors il sembla reprendre ses sens, pour s'écrier de nouveau : C'est impossible. À ce moment, certain que la lumière des lanternes éclairait assez mon visage pour qu'il pût apercevoir mes traits, sans pouvoir cependant les reconnaître, j'arrache mon masque, et il s'écrie :

« C'est vous… oui, c'est vous, mademoiselle. »

« Un second regard pouvait cependant me trahir ; je cache ma confusion et mes larmes dans mon mouchoir, et nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Ma mère recevait, et il y avait encore du monde. M. d'Auterres la fait appeler mystérieusement dans sa chambre, où je m'étais jeté sans rien dire sur un divan, la tête sur un coussin, pour me cacher. Ce fut alors que M. d'Auterres, d'un air pro-

fondément lugubre et solennel, chercha à expliquer à ma mère les terribles nouvelles qu'il avait à lui apprendre. « Ce secret, s'écria-t-il d'abord, mourra dans mon sein ; mais vous comprenez que mes projets, mes espérances, sont à jamais anéantis.

— Mais, que voulez-vous dire ?

— Hélas ! reprit-il en me montrant, la voilà… C'est une imprudence, une grande imprudence ; mais vos conseils, l'exemple de votre vertu…

— En effet, dit ma mère, quel est ce domino ?

— Ah ! madame, dit M. d'Auterres, ne l'accablez pas de votre colère… Je n'ose vous dire…

— Mais qui êtes-vous donc ? me dit la marquise.

— C'est moi, ma mère, lui dis-je en grossissant ma voix.

— Toi, Léonce, dit ma mère en riant. Ah ! reprit-elle, je ne suis pas si sévère, que d'en vouloir à mon fils d'avoir été au bal de l'Opéra…

— Léonce ! s'écria M. d'Auterres, votre fils !… Mais mademoiselle votre fille ?

— Elle est au salon. »

« M. d'Auterres éprouva un mouvement d'hésitation qui lui fit garder le silence. Il eut envie de se fâcher, et le premier regard qu'il jeta sur moi fut terrible ; mais j'avais un air si modeste et ma mère un air si ébahi, qu'il prit le parti de rire et de raconter la mystification à ma mère.

« Elle fut sur le point de se fâcher de ce que M. d'Auterres avait pu croire ma sœur capable de cette inconséquence ; mais le pauvre prétendu répétait toujours :

« Ce sont les pantoufles… cette pantoufle, disait-il, si petite…

— Mais ma fille, monsieur…

— Qui diable eût pu penser, reprenait-il, qu'un homme eût pu chausser ces maudites pantoufles ? »

« Je pris un air tragique et je lui dis gravement :

« Eh bien, monsieur, la voici, cette pantoufle, prenez-la ; et si jamais il vous venait un soupçon sur ma sœur, qu'elle vous rappelle vos injustes défiances.

— Je l'accepte, dit M. d'Auterres.

— Et moi je prends l'autre, lui dis-je. Je vous la rendrai le jour où ma sœur me la redemandera. »

« Voilà dix ans qu'ils sont mariés, et M. d'Auterres n'a pas encore osé raconter à sa femme ce dont il a osé la soupçonner ; aussi l'ai-je gardée. Voilà l'histoire de cette pantoufle. »

Cependant le temps se passait et Lise tout à fait remise furetait partout comme un enfant curieux. À ce moment, un domestique entra et déposa un énorme paquet de Petites Affiches sur la table.

« Voilà ce qu'a demandé monsieur le marquis.

— Bien, » fit celui-ci en les jetant dans l'encoignure d'un meuble et en revenant à M. et M Laloine pour les empêcher de voir ce que ce pouvait être, et il leur dit en même temps :

« Est-ce que vous êtes curieux de ces petites choses ? j'en ai une collection dans ce cabinet, veuillez y passer. »

Il entra avec M. et M Laloine, mais Lise ne les suivit pas.

Léonce était sur les épines ; heureusement, M. Laloine ayant aperçu quelques objets soigneusement placés sous un verre, demanda ce que c'était.

« Oh ! ceci est très-précieux, dit Léonce, ceci a appartenu à l'Empereur. »

Àce nom, M. Laloine se redressa.

« À l'Empereur ! répéta-t-il ; ah ! vous êtes bien heureux !...

— Cette tabatière lui a appartenu et il s'en est servi.

— Permettez que je la voie, » dit M. Laloine d'un ton presque ému.

Léonce la tira de dessous le globe, et une idée heureuse lui vint tout à coup,

« Vous avez été militaire, monsieur Laloine ?

— Oui, monsieur, reprit Laloine avec un gros soupir, de 1808 à 1814.

— Eh bien, monsieur, un pareil objet, qui n'est qu'une curiosité pour moi, vous serait peut-être bien précieux ; permettez que je vous offre cette tabatière.

— Ah ! monsieur, jamais... je ne voudrais pas.

— Je vous en supplie. »

Cela dura cinq minutes, mais M. Laloine accepta.

« Lise, Lise, s'écria-t-il en allant vers le salon ; viens donc voir ce que m'a donné M. de Sterny. »

Lise entra : elle était agitée et tremblante comme si elle eût fait une mauvaise action. Sterny profita de ce moment pour sortir. Le paquet de Petites Affiches était dispersé, et l'un des cahiers était resté ouvert sur un fauteuil... Il le prit et le regarda ; à la dixième ligne de la page il y avait : maison de campagne a vendre a saint-germain..... Il resta frappé de bonheur ; et comme il entendait revenir M. et M Laloine, il prit le cahier et le cacha sous son habit.

Quand Lise reparut, elle était triomphante ; elle jeta sur Sterny un regard si gai, qu'il ne sut que penser.

Etait-ce un hasard, une curiosité d'enfant qui avait poussé Lise à lire ces Petites Affiches ? était-ce pour se mettre d'intelligence avec lui qu'elle avait fait cela, ou plutôt n'était-ce pas une leçon qu'elle avait voulu lui donner ? Il retomba dans une cruelle incertitude.

Cependant il voulut profiter de son avantage, et s'avançant vers M Laloine, il lui dit d'un air gracieux :

« Mais vous, madame, ne pourrais-je pas vous prier d'emporter un petit souvenir de votre bonne visite ? »

M Laloine hésita, mais ce que Sterny lui offrait était si peu de chose qu'elle aurait eu mauvaise grâce à le refuser.

« Et, répéta-t-il d'un ton dégagé, mademoiselle Lise voudra bien aussi... »

Lise l'interrompit vivement :

« Oh ! merci, monsieur, je ne veux rien… moi. »

Ce moi avait quelque chose de significatif, qui semblait dire qu'elle ne voulait rien accepter au titre auquel on voulait le lui offrir.

« Oh ! dit M. Laloine, c'est trop de bonté, nous avons l'air de vous dépouiller.

— Merci pour ma fille, dit M Laloine, ce serait abuser.

— D'ailleurs, dit Lise d'un ton dégagé, toutes ces choses sont si bien à leur place qu'il faut les y laisser.

— Il y en a, dit Sterny en la regardant avec intention et lui montrant de l'œil les Petites Affiches, qui prennent un prix inestimable à être déplacées.

— Oui, dit Lise avec un effort de gaieté, mais c'est comme la pantoufle, on croit y voir ce qui n'y est pas. »

La figure de Sterny laissa échapper un mouvement de dépit ; il se tut : et tirant de son sein les Petites Affiches, il les jeta loin de lui. M. et M Laloine, occupés à regarder la tabatière impériale, ne virent point ce mouvement, Lise l'aperçut et en fut heureuse ; mais sa gaieté s'envola et elle suivit plus attentivement les mouvements de Sterny. Léonce, redevenu maître de lui, se montra aussi empressé, aussi bienveillant qu'avant cet incident avec M. et M Laloine, mais avec une nuance imperceptible de grand seigneur et qui s'étudie à une exquise politesse. Lise le regardait, l'écoutait, il lui plaisait ainsi ; il était si élégant, si gracieux, de cette façon il ne lui faisait plus peur ; elle le trouvait naturel.

Enfin, M. Laloine parut attendre l'heure avec impatience, et dit à Sterny :

« Nous vous avons dérangé : l'heure passe et vous arriverez trop tard à Saint-Germain.

— Je n'irai pas sans doute aujourd'hui, dit Sterny.

— C'est nous qui en sommes cause.

— Non, madame, non, dit Léonce ; d'ailleurs, j'ai oublié que je devais aller trouver quelqu'un à Saint-Germain, pour me donner l'adresse de cette maison, et on se sera ennuyé de m'attendre : j'irais inutilement.

— Oh ! dit Lise en hésitant, je croyais qu'on trouvait toutes les adresses des maisons à louer dans les Petites Affiches. »

Sterny la regarda, celle-ci baissa les yeux. Il y avait dans son âme quelque chose qui l'emportait malgré sa volonté, et quelque chose qui la faisait rougir presque aussitôt. Mais Sterny l'avait comprise et il s'écria : « Mais, c'est vrai, j'ai là précisément le numéro où se trouve cette adresse. »

Il le reprit, et on parla maison de campagne.

Cependant Prosper n'arrivait pas. M. et M Laloine impatientés ouvrirent une fenêtre, comme si en le regardant arriver de loin cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Sterny s'approcha de Lise et lui dit tout bas :

« Vous avez été bien cruelle, de refuser un pauvre souvenir. »

Elle se tut et parut très-émue.

« Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit-il, acceptez quelque chose. »

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier :

« Voici Prosper ! »

Il n'y avait plus à espérer… mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise s'écria :

« Bon ! j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle. »

Sterny courut a sa chambre, arracha une pelote pendue à la cheminée, et revint ; mais déjà le châle était épinglé.

« Pardon, dit M me Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie. »

Sterny jeta la pelote sur la table avec chagrin. Mais Lise s'en approcha doucement, et, sans regarder, elle chercha la pelote de la main, y prit une épingle et l'attacha à son châle. Sterny la vit ; il se serait mis à genoux devant elle, s'il avait osé. Il était si heureux qu'il n'eut plus peur, et dit alors :

« Mais au fait, j'y pense, si au lieu d'aller à Saint-Germain dans ma voiture, j'y allais en chemin de fer, je rattraperais le temps perdu.

— C'est vrai, dit M. Laloine.

— Eh bien ! je vous demande la permission de vous conduire jusqu'au chemin de fer ; Prosper nous suivra, et nous partirons tous ensemble. »

La proposition fut acceptée, et M. et M Laloine montèrent avec Lise et Sterny dans la calèche qui attendait, tandis que le re-

mise de Prosper suivait à grand'peine le fringant équipage du lion. Jamais Sterny n'avait été si heureux de sa vie.

L'arrivée au chemin de fer fut moins gracieuse que Sterny ne se l'imaginait. Quand les amis, et surtout les amies de la famille Laloine, virent entrer dans la grande salle d'attente le beau Léonce avec les marchands, on chuchota et l'on se dit tout bas :

« Ah ! ça, est-ce qu'on nous amène ce grand monsieur ? — Les Laloine sont fous. — Il n'est pas invité, nous ne le connaissons pas. »

Sterny devina au premier coup d'œil la réprobation qui le frappait, et Lise s'en aperçut aussi. Elle en devint triste, car ce fut pour elle un avertissement de la distance qui la séparait du beau Léonce. À ce moment elle lui eût presque demandé pardon de lui avoir attiré cet accueil désobligeant. Mais Sterny n'était pas homme ni à s'en laisser intimider, ni à s'en fâcher. Il salua le monsieur à la question des sucres d'un air charmé de le rencontrer, et sans humeur, sans affectation, il lui raconta qu'il allait à Saint-Germain, voir une maison de campagne. Du moment qu'on sut qu'il n'était pas de la partie, on ne fit plus attention à lui, mais ce n'était pas le compte de Sterny, il voulait être de la partie, et se dit que le sucrier l'inviterait d'une façon ou d'autre.

Là-dessus il revint par un détour assez bien ménagé et entama, avec une attention extrême, une discussion d'économie politique du premier ordre. L'heure du départ arriva, Sterny descendit la rampe du débarcadère toujours discutant et argumentant contre M. Gurauflot (c'était le nom du sucrier), et la discussion tenant, il monta à côté de lui dans un wagon, sans que celui-ci s'imaginât que le marquis avait d'autre intention que d'écouter

ses savantes dissertations. Cependant M. Gurauflot ne tarissait pas, et comme le voyage est rapide, Sterny, qui avait besoin de changer le sujet de l'entretien, commençait à s'impatienter, lorsque tout à coup il tira sa montre en s'écriant :

« Bon ! je manquerai mon rendez-vous.

— Hein ! fit le sucrier si brusquement interrompu.

— Pardon, dit Sterny, j'avais donné rendez-vous à un architecte pour visiter cette maison avec moi, et il ne m'aura pas attendu. »

Sterny profitait, en habile faiseur de contes, des personnages imaginaires qu'il avait déjà inventés pour M. Laloine.

« C'est donc une acquisition bien importante que vous allez faire ?

— Je ne sais ce que c'est, dit Sterny, les renseignements qu'on prend dans les Petites Affiches sont si vagues ; maison de campagne à vendre, cela varie de 10 000 francs à 100 000, de façon que je vais un peu à l'aventure.

— Pardon, lui dit M. Gurauflot, je connais un peu Saint-Germain : où est la maison que vous allez voir ?

— Voyez, lui dit Sterny en lui montrant les Petites Affiches.

— Mais c'est une charmante maison, je la connais, elle ouvre sur la forêt, c'est très-considérable, et l'on dit que l'intérieur est fort beau.

— Ah ! tant mieux !

— Vous ne la connaissez donc pas ?

— Je n'y suis jamais entré. Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si la maison est d'une construction solide, et j'avoue que je n'y entends rien.

— Ce n'est pas une chose si difficile que vous pouvez le croire.

— Pour une personne comme vous, monsieur, qui me paraissez avoir des connaissances pratiques en toutes choses ; mais moi !

— Il est vrai qu'au besoin je ne me laisserais pas tromper, reprit Gurauflot d'un air superbe.

— Vous êtes bien heureux ; mais quand on est ignorant et qu'on a la maladresse de ne pas se faire accompagner par un homme de l'art, on a tort, quoiqu'à vrai dire, monsieur, je ne me fie guère à la bonne foi des architectes.

— Je le crois bien, monsieur.

— Et que je préférerais prendre les avis d'un connaisseur désintéressé, comme vous, monsieur, par exemple.

— Ah ! monsieur… »

Il est inutile de pousser plus loin ce dialogue : on n'était pas arrivé à Saint-Germain qu'il était convenu que M. Gurauflot accompagnerait Sterny dans la maison. Le sucrier annonça cette importante nouvelle à sa femme et à ses filles, et il fut convenu qu'il rejoindrait la société dans la forêt. Sterny avait espéré qu'on lui demanderait ce qu'il comptait faire en sortant de la maison, et qu'il aurait occasion de répondre qu'il avait toute la journée libre ; mais M Laloine lui fit des adieux très-formels et des remercîments empressés ; et il n'y eut pas l'ombre d'invitation.

Àce moment, Sterny fut si désappointé qu'il se prit de colère contre lui-même, et fut sur le point d'abandonner le sot rôle qu'il jouait ; mais il regarda Lise. Lise regardait sa mère comme si elle eût pu lui inspirer, par la puissance de ses yeux, la pensée qui la dominait. Sterny crut la deviner, il se résolut de tenter la fortune jusqu'au bout. Mais rien ne lui devait réussir de ce qu'il avait tenté, et il se sépara de la compagnie, monta à pied les rudes escaliers, gagna ladite maison qui était vendue de la veille, et se sépara de M. Gurauflot, qui crut pouvoir atteindre la société et prit une allée de la forêt qui menait aux Loges. Quant à Sterny, triste, désolé et dépité surtout, il se trouva au milieu de la compagnie riant, se disputant, et se faisant harnacher ânes et chevaux pour courir à travers bois.

« Déjà de retour, monsieur ? lui dit M. Laloine.

— Et mon mari ? monsieur, qu'avez-vous fait de mon mari ? s'écria M Gurauflot.

— Mon Dieu, madame, lui dit-il, nous avons trouvé la maison vendue, et alors il a pris le plus court chemin pour aller aux Loges, croyant que vous deviez y être déjà.

— Ah ! bien oui, dit M. Laloine, voilà une heure que ces petites filles nous font enrager ; elles veulent toutes des chevaux, on est allé en chercher, et nous attendons là depuis une heure.

— J'en suis fâché pour M. votre mari, dit Sterny à M Gurauflot, c'est ma faute, j'ai été plus qu'indiscret en acceptant son offre amicale. Veuillez, madame, lui en faire mes excuses. »

Comme il allait se retirer en voyant que personne ne l'engageait à rester, il entendit M Laloine s'écrier avec peur :

« Lise, Lise, ne va pas si vite !… Lise… Lise !… »

Mais Lise venait de sortir de la cour du manège sur un petit cheval et le faisait galoper tant qu'il pouvait ; elle fit ainsi une centaine de pas, et revint du même train jusqu'auprès du groupe où elle aperçut Sterny qui la salua avec un sourire courtois. Elle devint rouge comme une cerise, puis elle sembla le remercier de ce qu'il était revenu. À ce moment Sterny se prit a crier tout à coup :

« Eh ! groom ! »

Un rustre de paysan eut l'effronterie de se présenter à cet appel, et Sterny lui dit :

« Comment, butor, vous laissez monter une femme sur une selle qui n'est pas mieux sanglée que ça ! il y a de quoi la tuer… Vous ne savez donc pas votre métier, imbécile ! » Et sans attendre la réponse, il passa à la droite du cheval et serra les sangles lui-même, avec une adresse et une vigueur qui stupéfièrent le loueur de chevaux.

« Merci, lui dit Lise si bas, que ce merci n'était que pour lui et pour autre chose sans doute que ce qu'il venait de faire. »

Il allait peut-être lui parler, mais M Gurauflot vint pour ainsi dire le prendre au collet et lui dit :

« Ah ! monsieur, soyez donc assez bon pour voir si les selles de mes filles sont bien arrangées.

— Avec grand plaisir, dit Léonce. »

Et le voilà faisant le palefrenier pour toutes ces dames et demoiselles avec une bonne grâce, un empressement si franc, que

M Gurauflot se mit à dire à M. Laloine :

« Je suis sûre que s'il venait avec nous il nous montrerait les beaux endroits de la forêt ; vous qui le connaissez, vous devriez l'inviter ?

— Ah ! fit M. Laloine, voulez-vous que je me fasse moquer de moi ? ce serait une drôle de partie de plaisir à proposer à un homme comme lui.

— Bah ! laissez donc, dit M Gurauflot, je vais lui demander S'il veut être du pique-nique. »

M. Laloine arrêta M Gurauflot avec des yeux courroucés, mais celle-ci ne se tînt pas pour battue, et alla au moins lui demander le chemin le plus court à prendre pour arriver aux Loges.

« C'est assez difficile à vous expliquer, madame, lui répondit-il ; mais une fois dans la forêt je pourrai vous le montrer.

— Ah ! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous dérangez pas, s'écria M. Laloine... Vraiment, madame Gurauflot, vous abusez...

— Pas le moins du monde, répondit Sterny ; c'est l'affaire de vingt minutes, et je n'ai rien qui me presse. »

M. Laloine prît un air de désolation, très-contrarié de l'indiscrétion de M Gurauflot.

« Je lui paye la dette que j'ai contractée avec son mari ; lui dit Sterny, c'est justice. »

On partit : les jeunes filles et les jeunes gens à cheval, les grands parents et Sterny à pied.

On alla d'abord doucement ; les mamans criaient sans cesse, qu'on allait se blesser. Mais peu à peu, et lorsque les indications de Sierny eurent assuré le chemin, on s'éloigna, on s'emporta, allant, revenant, et riant des fichus qui s'envolaient, des chapeaux, qui se détachaient. Sterny causait gravement, suivant Lise des yeux, Lise qui paraissait l'avoir oublié et qui n'était pas la moins folle de cette volée de jeunes filles.

Pauvre Sterny, que de soins pour obtenir une invitation à un mauvais dîner, que de sottises accomplies en un jour ! À quel métier était-il descendu peu à peu ! il avait sanglé l'âne de M Gurauflot, et encore n'était-il pas arrivé à son but. Une fois encore il trouva qu'il devenait dupe. Lise courait joyeuse et indifférente sans s'occuper de lui. Il prit donc le parti définitif de se retirer ; il était furieux contre elle.

Àce moment un cri perçant partit d'une allée détournée.

« C'est Lise,… » dit M Laloine.

Elle n'avait pas achevé de parler que Sterny s'était élancé vers l'allée à travers les bois.

Il arriva près de Lise, qui était très-paisiblement sur son cheval, tandis que M. Tirlot s'époussetait et redressait les bosses de son chapeau ; Lise avait eu peur : voilà tout. Sterny, rassuré sur son compte, ne la regarda même pas et retournant vers M Laloine, il cria de loin :

« Ce n'est rien » madame, c'est M. Tirlot qui est tombé. »

M Laloine arriva presque au même instant, et tout effrayée de cet accident, elle dit à Lise :

« Voyons, ma fille, descends de cheval ; ce qui est arrivé à M. Tirlot peut t'arriver.

— Mais, maman…, dit Lise d'un air boudeur.

— Allons, sois raisonnable, lui dit son père, puisque ta mère a peur. »

Lise dit avec humeur :

« Ah ! monsieur Tirlot, vous êtes d'une gaucherie… c'est moi qu'on punit de votre maladresse.

— De ma maladresse, mademoiselle ? je voudrais bien vous voir sur cette bête enragée. Voilà deux fois qu'elle me jette par terre, car je suis déjà tombé là-bas sans rien dire.

— Alors pourquoi avez-vous crié ici ?

— Ce n'est pas moi, dit Tirlot, c'est vous.

— Mais la dernière fois aussi vous êtes tombé trois fois, et maman n'a pas eu peur pour ça.

— C'est que tu étais avec le capitaine Simon, lui dit M. Laloine, qu'il était à côté de toi, et que je me fiais à lui.

— En vérité, dit Sterny, si j'osais… et pour ne pas priver M Lise de ce plaisir, je m'offre à l'accompagner et je réponds d'elle.

— Mais vous n'avez pas de cheval, monsieur Léonce, dit-elle d'un air chagrin.

— Peut-être que M. Tirlot ne voudra pas remonter sur le sien.

— Je vous demande pardon, répondit Tirlot d'un ton sec, j'en aurai raison.

— Soit, monsieur, » dit Sterny,

M. Tirlot enfourcha de nouveau son cheval, et voulant faire le brave, il s'avisa de lui donner trois ou quatre coups de cravache ; l'animal se cabra, rua, sauta, et renvoya M. Tirlot sur le chemin.

« C'est bien fait, dit Lise.

— Vrai ? dit Tirlot… Eh bien, je conseille à monsieur d'en goûter, il verra.

— Volontiers, dit Sterny.

— Je donnerais cent sous, dit Tirlot à M Laloine, pour que votre marquis descendit la garde. »

Le cheval était rétif, mais il ne fallait pas un cavalier si exercé que Léonce pour le réduire, et M. Tirlot eut toute la honte de sa chute et toute la rage du succès de Léonce.

On n'avait pas félicité encore Sterny, que Lise, s'élançant dans l'allée où ils se trouvaient, se mit à galoper.

« Ah ! mon Dieu, suivez-la, monsieur de Sterny, » s'écria M Laloine.

Léonce ne se le fit pas répéter, quoiqu'il eût contre Lise une colère qu'il se promettait bien de lui témoigner par sa froideur. Mais il semblait que cette jeune fille eût sur lui un empire dont il ne pouvait se rendre compte, ne l'ayant jamais éprouvé de la part d'une autre ; d'ailleurs elle avait de ces regards, de ces mots, de ces silences qui bouleversaient Sterny. À l'instant où on pouvait la croire à mille lieues de soi, emportée par la jeunesse et la folle gaieté, un mot venait qui vous disait qu'elle était demeurée à vos côtés. Ce fut ce qui arriva à Sterny.

« Ah ! mon Dieu, lui dit-elle dès qu'il fut près d'elle, nous avons eu de la peine. »

Que répondre à cela ? il fallait en être heureux ; mais pour en être heureux il fallait y croire, et cette enfant était si étrange : elle disait de ces mots qui eussent paru un engagement compromettant à une femme qui en eût apprécié la valeur, puis elle parlait, elle agissait comme si elle n'eût rien dit. Léonce ne comprenait rien à cette façon d'être, ne s'apercevant pas que lui-même n'était déjà plus ce qu'il avait été autrefois.

Cependant ils cheminaient l'un près de l'autre, et Léonce voulut enfin donner un sens positif à tout ce qu'il avait fait, c'est-à-dire faire comprendre a Lise que c'était par amour pour elle qu'il avait fait tout ce qu'elle avait vu. Mais il ne savait comment aborder ce sujet avec cette âme curieuse et timide comme une biche qui montre sa jolie tête au bord d'un sentier, et qui s'enfuit en bondissant dans les bois au premier bruit des pas d'un chasseur.

Ainsi ces deux jeunes gens, qui s'étaient réunis sans doute pour se dire mille choses, gardaient tous deux le silence, et tous deux devenaient pensifs et restaient silencieux. Ce fut Léonce qui remarqua le premier la tristesse de Lise ; et comme il voulait toujours s'informer du secret de cette âme envers lui, il lui fit une de ces questions où l'on se met en jeu, « Vous êtes triste, lui dit-il ; est-ce moi qui vous ai déplu ?

— Ah ! non, lui répondit-elle avec un gros soupir, j'ai du chagrin.

— Quel chagrin ?

— Voulez-vous que je vous le dise franchement ?

— Oui, certes.

— Eh bien, monsieur Léonce, — c'était la seconde fois qu'elle l'appelait Léonce, — ce n'est pas convenable ce que vous faites. »

La fierté de Sterny s'irrita de ce mot, qui pour un homme comme lui était la plus cruelle injure qu'une femme pût lui faire ; il répondit d'une voix altérée :

« Je ne croyais pas avoir manqué à aucune convenance, du moins vis-à-vis de vous, mademoiselle. »

Lise tourna vers lui son doux visage, et de la voix la plus triste et la plus soumise elle reprit :

« Ah ! comme vous entendez mal les choses : je ne dis pas que vous ayez manqué de convenance vis-à-vis de moi, vis-à-vis de personne.

— Mais alors que voulez-vous dire ?

— Oh ! ne vous fâchez pas, mais c'est pour vous que ce n'est pas convenable ce que vous faites et ce que je vous ai laissé faire.

— Pour moi ? dit Sterny dont cette voix d'enfant remuait le cœur avec une violence inouïe.

— Oui, pour vous : vous ne connaissez pas les gens avec qui vous êtes, ils sentent aussi bien que vous que vous n'êtes pas ici à votre place, ils ont peur tant que vous êtes là, et ils ne diront rien. Mais demain, après-demain, voyez-vous, on en rira, on en parlera.

— Et que m'importe ?…

— Oh ! ne dites pas cela…

— Mais, que fais-je donc autrement que les autres ?

— Les autres font ce qu'ils font tous les jours, reprit Lise avec un léger mouvement d'impatience ; au lieu que vous… ils voient bien que cela ne vous va pas… Vous êtes bon… ah ! oui, je le crois ; depuis ce matin vous êtes bon, vous faites tout ce que vous pouvez… mais tenez… moi… moi… je n'aime pas à vous voir comme ça.

— C'est pourtant…

— Pour moi que vous l'avez fait, dit rapidement Lise qui s'arrêta aussitôt, confuse d'avoir, pour ainsi dire, fait elle-même l'aveu de l'amour de Léonce.

— Oh ! oui, Lise, lui dit-il, c'est pour vous, je vous le jure. »

Elle ne répondit pas encore, elle était troublée, agitée et devenait pâle, car toutes les vives émotions se peignaient ainsi sur le visage de cette jeune fille. Enfin elle reprit courage et se mit à dire :

« Monsieur Léonce, il faut vous en aller.

— Ah ! je ne puis, » lui dit-il.

Elle sourit de son angélique sourire, et lui montra sa devise :

Ce qu'on veut, on le peut.

« C'est bien, lui dit-il avec passion ; et si j'avais ce talisman qui porte ce prétexte de courage, je voudrais tout ce qui est possible.

— Ce n'est pas bien, ce que vous me demandez, lui dit Lise en souriant ; car si je vous le donnais, il faudrait dire à maman que je l'ai perdu, il faudrait mentir. »

C'était à la fois le donner et le refuser. Léonce ne sut que répondre ; elle était si simple que toute la science du cœur d'une femme lui manquait près de cette enfant.

Cependant leur pas s'était tellement ralenti qu'ils furent rejoints par M. et M Laloine qui dit à sa fille :

« À la bonne heure, Lise, tu vas bien sagement avec M. de Sterny. »

Àce moment, et comme on parlait de se reposer un moment, voilà un grand fracas qui se fait entendre dans la forêt, et presque au même instant une masse de cavaliers et d'amazones débouchent d'une allée latérale ; c'était le fameux pari des trotteurs partis de Marly et arrivés jusque-là. Presque tous parurent comme la foudre ; mais Lingart et sa lionne, qui ne suivaient que de loin, eurent le temps de reconnaître Sterny. Tous deux furent si stupéfaits, qu'ils arrêtèrent leurs chevaux et s'entreregardèrent comme s'ils ne pouvaient le croire : Sterny sur un cerisier Sterny en compagnie d'une grosse dame à âne, car M Gurauflot était près d'eux. Ils étaient si confondus, qu'ils n'en revenaient pas encore. Sterny vit leur surprise et pâlit a la fois de colère et de honte. Mais comme, dans leur stupéfaction, Lingart ni sa lionne ne continuaient leur chemin, il s'avançait vers eux bien décidé à couper le visage à Lingart, quand celui-ci lui dit :

« C'est bien vous, pardon, je ne vous reconnaissais pas… Vous avez gagné vos cent louis, Algibech a gagné contre Montereau… Nous vous avons attendu… vous ne viendrez pas au dîner sans doute… mille bonjours. »

Et il piqua son cheval et s'éloigna, tandis que sa lionne, un lorgnon appliqué sur l'œil, examinait Lise de loin, comme un mar-

chand fait d'un tableau. Elle mit tant d'action à cette impertinence qu'elle ne vit pas Lingart partir, et resta quelques secondes après lui.

Sterny était si furieux, qu'il frappa le cheval de l'amazone qui, surprise à l'improviste, fut presque renversée. Elle devina l'action de Sterny, et tout en maîtrisant son cheval elle lui dit :

« Vous êtes un butor, Sterny, vous m'en rendrez raison. »

Et elle s'éloigna au galop.

Les Laloine n'avaient rien vu de cette scène, tout cela leur avait paru très-simple ; mais lorsque Sterny retourna près de Lise, qui était partie en avant, il la trouva en larmes.

« Je vous le disais bien, monsieur, dit-elle aussitôt : comme cette femme m'a regardée !... laissez-moi, monsieur, laissez-moi... retournez vers vos amis... je vous en prie... je le veux. »

Et comme Sterny voulait répondre, elle mit son cheval au galop pour s'éloigner de lui. Sterny la suivit d'abord, mais comme à mesure qu'il s'approchait d'elle, elle le lançait plus vivement, il eut peur qu'elle ne finît par se blesser et s'arrêta.

Lise disparut à ses yeux et il resta au milieu de la route. Il était hors de vue de tout le monde, mais il entendait la voix de M. et M Laloine qui appelaient Lise en criant :

« Il va pleuvoir, retournons. »

Il imagina l'alarme de M Laloine si elle le trouvait ainsi tout seul, et voulut à tout prix rejoindre Lise ; il courut à toute bride pendant cinq minutes ; enfin au coin d'une allée il vit le cheval de Lise libre, il s'élança en criant à son tour :

« Mademoiselle Lise ! mademoiselle Lise ! » Elle sortit du bois en lui disant :

« Eh bien ! monsieur, me voilà.

— Oh ! reprit-il, que vous m'avez fait peur ! »

Il y avait tant de vérité dans son émotion que Lise en fut presque touchée, mais son parti était pris et elle répondit :

« De quel côté est ma mère ?

— Par ici, mais bien loin.

— J'y vais.

— Ne montez-vous pas à cheval ?

— Non, dit-elle d'une voix entrecoupée… non… cette course m'a brisé le cœur. »

Et Sterny remarqua seulement alors que sa poitrine haletait et qu'une pâleur effrayante couvrait son visage.

Il sauta à bas de son cheval et courut à elle.

« Oh ! mon Dieu !… c'est moi qui vous ai fait ce mal, s'écria-t-il, oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Lise !…

— Non, ce n'est pas vous… j'ai eu tort… j'ai… »

Et en prononçant ces paroles elle défaillit et fût tombée par terre si Léonce ne l'eût prise dans ses bras.

Àce moment l'orage éclata avec violence, et Lise tressaillit comme frappée par la foudre ; mais son évanouissement n'était

qu'une faiblesse passagère, elle se remît et entendit la voix de sa mère qui l'appelait.

« Allons la rejoindre.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh ! allons, allons ! lui dit-elle tandis que ses dents claquaient… je peux marcher, je le peux, je le veux. »

Et elle prit un sentier en répondant avec une voix éclatante :

« Me voici, maman, me voici, »

Mais avant qu'ils fussent arrivés elle dit à Sterny :

« Vous nous quitterez, n'est-ce pas, je le veux…

— Je vous obéirai, » dit Sterny.

Cela dit, il n'y eut pas un mot de prononcé, et lorsqu'ils arrivèrent près des grands parents, elle était calme et remise en apparence. Mais durant leur absence la grande résolution d'inviter Sterny avait été prise, et elle lui fut solennellement adressée par M. Laloine. Il s'y refusa d'abord, mais avec un embarras triste comme celui d'un enfant qui a peur. Il chercha vainement un encouragement dans un regard de Lise, mais elle détournait la tête.

« Ah ! je comprends, dit Laloine, ces messieurs et ces dames qui viennent de passer vous attendent.

— Non… non, monsieur, dit vivement Sterny, je n'ai rien à faire avec ces gens-là. »

Ces gens-là ! sa société habituelle. Oh ! pauvre Sterny !

« Mais alors pourquoi ne pas accepter ? dit M Gurauflot qui s'était éprise du beau Léonce,

— Ma présence ne plairait peut-être pas à tout le monde, madame, reprit Sterny en s'inclinant ; permettez que je me retire.

— Mais voilà la pluie qui va tomber, dit M Gurauflot, vous accepterez au moins un parapluie !

— Merci, madame, merci, dit Sterny d'une voix douloureuse. Adieu, monsieur Laloine, adieu, madame ; j'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle, » dit-il enfin en se tournant vers Lise.

Elle le laissa partir ; mais il n'était pas à vingt pas, que, feignant de se retirer à l'écart, elle pleurait à chaudes larmes. Quant à Sterny, il s'éloigna avec rapidité, gagna le chemin de fer et revint à Paris ; il courut s'enfermer chez lui. Il était désespéré, il était colère, il s'en voulait, et en voulait à Lise ; et cependant il ne pouvait penser à elle sans se sentir pris d'un frisson d'amour qui l'enivrait.

Cependant, quand quelques heures de repos eurent calmé cette agitation inaccoutumée, Léonce réfléchit plus sérieusement qu'il ne l'avait peut-être fait de sa vie.

Il était amoureux, il le sentait ; il n'en avait pas honte, mais il avait peur.

Séduire Lise ! ce serait un crime honteux et lâche.

Car, se disait-il, elle m'aimerait si je voulais ; elle m'aimerait, j'en suis sur, et elle donnerait à cet amour qui l'emporte en aveugle tout ce cœur si facile à briser ; et que pourrais-je faire autre chose que de le briser ? car l'épouser, folie impossible ! Eh

bien, ajouta-t-il, je me souviens que, quand j'étais enfant, un jour que j'étais bien malade, ma mère m'emporta dans l'église, et me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une Vierge, et me fit répéter après elle :

« Sainte Vierge Marie, qui avez vu mourir Votre fils, sauvez-moi pour ma mère ! »

Cette image que j'implorai m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et dont je n'ai dit le secret à personne, de peur qu'une plaisanterie ne vînt l'insulter. Eh bien, Lise sera pour moi un souvenir pareil, Une image céleste un moment entrevue, et que je garderai dans le sanctuaire de mon âme pour l'abriter contre ma vie ; car je ne mêle pas mon cœur à ma vie.

Eh ! non ! je donne à la dissipation, à la débauche, au ridicule, cette jeunesse, cette force pour laquelle notre siècle n'a plus de but qui puisse la tenter ; mais si j'avais vécu en d'autres temps, je ne serais pas ainsi ; car c'est honteux d'être ce que je suis. Ah ! si Lise n'était pas ce qu'elle est, si elle était une reine, je tenterais tout pour la mériter ; je l'oserais en pensant a ces mots qu'elle porte sur le cœur :

Ce qu'on veut, on le peut.

Mais elle n'est rien, je ne pourrais que descendre jusqu'à elle. N'y pensons plus, n'y pensons plus !

Pour arriver à ce but, Sterny chercha à occuper à la fois ce qu'il croyait encore son esprit et son cœur.

Le lendemain, quand il reparut au club, il s'attendait à quelque allusion de la part de ses amis ; mais une conspiration

s'était organisée contre lui, on ne lui adressa pas une parole à ce sujet ; seulement Eugène lui dit d'un air grave : « Je parie vingt sous contre vous, Sterny. »

Les dames de ces messieurs le saluèrent, en le recevant dans les coulisses de l'Opéra, avec des révérences de rosières et des yeux baissés. Sterny comprit la plaisanterie et voulut y répondre victorieusement ; il joua comme un furieux et fit presque peur à Lingart dont son audace dérangea tous les calculs.

Il poursuivit cette belle fille de l'Opéra qu'on disait si parfaite et qui venait de débuter avec un succès énorme. Ni Lingart, ni Eugène, ni les autres, n'en purent approcher, tant il y mit d'ardeur désespérée. Au bout d'une semaine, elle appartenait à Sterny, qui l'avait traitée avec l'insolence la plus cavalière.

Mais, — quinze jours après la partie de Saint-Germain, — un soir qu'il était avec sa lionne dans une loge des Français, il reconnut en face de lui deux femmes qui le regardaient avec attention.

L'une était la femme de Prosper, l'autre était Lise.

« Comme on vous regarde de cette loge ! lui dit la danseuse, est-ce qu'on vous y connaît ?

— Non, dit Sterny qui rougit malgré lui de son mensonge.

— Pourquoi donc vous retirer au fond de la loge ! On dirait que vous avez peur !

— Ah ! trêve de jalousies auxquelles je ne crois pas, dit Sterny,

— Mais si l'on ne vous connaît pas, il n'y a pas de jalousie à avoir. »

Sterny se pencha hors de la loge, et vit Lise écoutant deux jeunes gens qui causaient et paraissaient parler de lui.

Tout à coup Lise releva vivement la tête et regarda Sterny avec un effroi indicible, comme si on venait de lui dire :

« Cet homme est le bourreau. »

Léonce se retira sans oser la saluer, pour ne pas l'exposer aux regards insultants de sa maîtresse ; mais il voulut sortir.

« Si vous quittez ma loge, lui dit celle-ci… je fais un esclandre… Vous connaissez cette femme ? »

Par un instinct particulier, Sterny avait deviné ce qui venait de se passer à quelques pas de lui.

« Avec qui est donc M N… ? avait dit l'un des jeunes gens.

— Eh bien, avec son amant le marquis de Sterny.

— Y a-t-il longtemps qu'il l'est ?

— Il y a huit jours tout au plus. »

Sterny n'avait pas entendu un seul mot de tout cela ; mais il l'avait lu dans le regard que Lise avait jeté sur lui.

Il eût voulu pouvoir aller près d'elle ; mais on le tenait par une chaîne infâme. Il voulut encore sortir.

« Si vous entrez dans la loge de cette femme » lui dit sa maîtresse, je vais la souffleter devant vous. » Puis elle reprit d'un air de dédain : « Ce doit être la grisette de Saint-Germain ? »

Sterny eût poignardé la danseuse en ce moment ; mais il fallait céder, il ne put qu'emmener sa lionne, et dans un accès de rage

insensée il brisa tout chez elle, glaces, porcelaines, meubles ; comme il ne pouvait battre la femme, il lui faisait tout le mal possible en lui arrachant tout ce qu'elle tenait de lui.

Léonce rentra chez lui furieux.

Le lendemain, il alla chez M. Laloine ; on lui dit qu'il était à la campagne avec toute sa famille.

« Allons, se dit Sterny, je suis un sot ; il y aura eu encore une scène de palpitations, et la belle aura été se promener le lendemain, tandis que moi… En vérité, je deviens brute. »

Ceci dit, il pensa qu'il n'en avait pas assez fait pour oublier cette petite fille avec laquelle il s'était si bêtement compromis.

Quinze jours après, à force de folies plus ardentes que jamais, grâce à une course au clocher où il se blessa, et dont parlèrent les journaux, à un pari de mille louis qu'il perdit, à une suite d'orgie avec les courtisanes les plus impudiques, il était parvenu à ne plus penser à Lise, et cependant plusieurs fois cette douce et blanche figure semblait lui apparaître, mais pâle, mourante, désolée, le regardant avec désespoir, comme si elle lui reprochait de se perdre et de l'avoir perdue. Cette image lui revint même dans son sommeil, et comme il y rêvait encore le matin, tout éveillé, on lui annonça Prosper Gobillou, qui entra d'un air triste et chagrin.

« Mais, lui dit Léonce, vous avez l'air bien triste, Prosper, pour un nouveau marié ?

— Oh ! c'est qu'il y a du chagrin à la maison, lui dit Gobillou ; vous savez bien, cette pauvre Lise ?

— Eh bien, Lise ?… » s'écria Léonce épouvanté.

Prosper lui montra le crêpe de son chapeau.

« Morte ! dit Léonce avec un cri terrible.

— Morte ! dit Prosper, morte comme une sainte !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit Léonce avec un désespoir qui épouvanta Prosper ; ce n'est pas possible… Morte ! sans que je l'aie revue ! morte…

— Hélas ! oui, dit Prosper. Je viens de son enterrement, et je viens vous apporter sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté ! dit Léonce.

— Écoutez-moi, monsieur le marquis, il ne faut pas en vouloir à cette pauvre enfant, c'était une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé :

« La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme ; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

« Prosper, m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à M. de Sterny ; dites-lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres comme il l'a été pour moi ; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre… »

« Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle, et, une heure après, elle a expiré, en murmurant tout-bas :

« Ce qu'on veut, on le peut… excepté être aimée… Aimée ! aimée ! » a-t-elle dit encore, et puis tout a été fini.

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux, ce gage d'un amour si pur, si inouï. Pendant deux heures, ses larmes coulèrent avec abondance ; quand il fut plus calme, Prosper le quitta.

Àpartir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très-étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour longtemps la France ; et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou s'ils l'avaient vu la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe. Ils ne se fussent pas trompés, car huit jours après il était dans la maison du docteur Metrasipot.

frédéric soulié.

Série 1 · Prologue

PROLOGUE

(La scène se passe dans l'autre monde.)

COMMENT IL SE FIT

QU'UN DIABLE VINT À PARIS

et comment ce livre s'ensuivit

(P.-J. Stahl.)

De quoi ne se lasse-t-on pas ? — Il arriva qu'un jour, las sans doute de siéger, une fourche en main, sur son trône d'ébène, Satan s'ennuya si fort, qu'il voulut à tout prix se désennuyer. La chose n'est pas plus facile aux enfers que sur la terre, et après avoir essayé de mille moyens sans réussir à autre chose qu'à augmenter son mal, il allait se résigner à s'ennuyer davantage, quand l'idée lui vint de visiter toutes les parties de son immense empire.

« Bien pensé, sire, dit à l'oreille de Satan un diablotin qui n'était pas plus haut en tout qu'une coudée, et qui venait de sauter sans façon sur les royales épaules ; l'ennui n'a pas de si longues jambes qu'on le croit, et il y a peut-être moyen de courir plus vite que lui. »

Or, pour le dire en passant, ce diablotin était quelque chose comme le secrétaire particulier, ou, si vous l'aimez mieux, l'âme damnée de Satan, qui, dans un jour de bonne humeur, l'avait du même coup attaché à sa personne et surnommé Flammèche. Pourquoi Flammèche ? Mais s'il fallait tout expliquer, rien ne finirait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, fort de l'approbation de Flammèche, Satan, qui n'avait qu'une demi-confiance dans son idée, finit par la trouver excellente, voire la meilleure qui lui fût jamais venue « Car enfin, se disait-il, quand bien même mon voyage ne devrait pas être un voyage d'agrément, je devrais encore le faire dans l'intérêt de mon gouvernement. Il y a longtemps que mes sujets ne m'ont vu, il peut être d'un bon effet que leur monarque se montre à eux.

— Ne fût-ce que pour leur faire voir, dit Flammèche, que vous n'êtes ni si vieux ni si noir qu'on veut bien le leur dire tous les jours. »

Satan fit donc ses malles, — après quoi, il se mit en route,

non comme le premier venu assurément, mais avec un cortège digne de sa puissance, et qui se composait du prince son fils, un grand diable déjà plus ennuyé que son père,

et d'une incroyable quantité de diables et d'archidiables, de demi-diables et de doubles diables, tous hauts dignitaires de l'enfer, qui l'accompagnaient d'ordinaire dans ces sortes de tournées royales. Quant à Flammèche, il se cacha, selon sa coutume, dans les plis du manteau de son maître, et, selon sa coutume aussi, il s'y endormit. Les devoirs variés de sa charge ne l'obligeaient pas à autre chose.

Pour dire que Satan perdit son ennui dans son voyage, et dans quelle partie de ses États il eut le plus à s'applaudir de son idée ou le plus à s'en repentir, voilà ce qu'on ne saurait préciser, la géographie de l'enfer n'ayant encore été faite par personne. Toujours est-il qu'après avoir parcouru dans tous les sens ces espaces sans limites que peuplent les âmes des habitants des mondes que nous ne connaissons pas et dont se font de si étranges idées les gens qui ont de l'imagination :

Physiciens jonglant avec les planètes,

Astrologues et nécromanciens,

Ingénieurs rêvant des ponts pour relier les astres entre eux,

Astronomes

en quête des éclipses,

Poëtes et peintres peuplant le zodiaque à leur guise,

Satan se tourna vers sa suite en diable qui n'est pas encore tout à fait guéri de son mal ; et, d'un ton qui n'avait rien de flatteur pour notre planète, il dit « Il ne faut rien faire à demi ; je m'aperçois que dans notre course à travers nos États nous avons oublié ce petit département dans lequel sont reléguées les âmes des habitants de cette fille imperceptible du chaos qu'on appelle la Terre ; orientons-nous de notre mieux, reprenons notre vol et réparons notre oubli.

— Sire, dit une voix dans le cortége, les âmes des hommes sont bien bavardes ; Votre Majesté n'a-t-elle pas eu assez de harangues…

— Mon fils, répondit Satan, ne dites point de mal des harangues ; le pouvoir est au bout de toutes ces paroles et il est bon de dire ou de laisser dire, de temps en temps, quelques mots, à ceux qu'on gouverne, — quand on les sait assez discrets pour s'en contenter. »

Satan avait dit ; et, déployant ses ailes, il se dirigea vers le point le plus obscur de l'horizon ; le cortége infernal, se frayant à sa suite un chemin à travers la foule des corps célestes qui parsèment l'infini, laissa bientôt derrière lui les milliers d'univers que la main de Dieu

seul a comptés, et arriva dans ces lieux habités par le vide où la fantaisie des poëtes a placé les enfers.

DE L'ENFER

Le cruel amour cessa d'embrocher des cœurs.

Le fouet des mégères resta suspendu sur la tête de leurs victimes.

Les ciseaux des Parques ne purent se refermer sur le fil fatal.

Ces vieilles dames effarées crurent un instant que l'âge avait paralysé leurs doigts crochus. Cette trêve de la mort ne fit de mal à personne. Elle eut même son contre-coup heureux sur la terre. L'univers respira.

Deux grandes nations allaient en venir aux mains, qui auraient été peut-être bien embarrassées de dire pourquoi elles s'allaient égorger. Leurs armées s'arrêtèrent subitement, et ce fut à qui applaudirait le plus chaleureusement d'un bout du monde à l'autre à cette grève tant désirée des coups de fusil. La Paix essaya un sourire… et la Discorde recula. Les fiancées, les sœurs et les mères essuyèrent leurs larmes, et les ouvriers des villes et des champs ressaisirent, joyeux, les instruments de leurs travaux.

Minos, Éaque et Rhadamanthe furent tenus de déclarer que toutes les causes étaient remises à huitaine.

Les paperasses rentrèrent dans les cartons des procureurs. Les dossiers purent faire un petit somme. Si cela fit l'affaire de ces magistrats redoutés d'avoir devant eux quelques jours de vacances, cela ne fit pas tout d'abord celle de tous les plaideurs. Gentilshommes et manants, rapières et gourdins furent renvoyés dos à dos.

Il ne manque pas de gens toujours pressés d'être écorchés sous le prétexte qu'il serait bien bon de pouvoir égratigner les autres. J'imagine pourtant que les moins entêtés s'aperçurent bientôt qu'il n'était si bon procès qui valût un arrangement à l'amiable.

En même temps s'organisèrent des réjouissances publiques :

on ouvrit des jeux de boules et des concerts en plein vent ou les sages

et les demi-dieux à la retraite purent faire briller leurs petits talents.

Des théâtres furent établis dans les contre-allées de la célèbre promenade des Champs-Élysées.

Des drames du genre le plus pathétique et le plus nouveau se déroulèrent devant les yeux émerveillés de la foule des grands hommes de tous les temps. Polichinelle et le commissaire firent fureur. La tragédie antique et la tragédie moderne étaient évidemment dépassées.

Les chevaux de bois se mirent à tourner, montés par ceux des cavaliers du sombre royaume qui avaient gardé le goût de l'équitation.

On ne se refusa pas les pantomimes militaires.

Un tir à la cible fut monté à la grande joie de Guillaume Tell.

Gessler et d'autres tyrans fameux furent soumis, en effigie, aux plus cruelles épreuves.

Les fauteuils-balances, une bien ingénieuse invention, gémirent bientôt sous le poids de l'ombre des grands hommes, et l'on put savoir enfin ce que chacune d'elles devait peser pour la postérité.

Il y eut de grands monarques fort étonnés de se trouver dans la balance de la justice finale, plus légers que certains écrivains

qu'ils avaient cru honorer, au delà de leur mérite, pendant leur vie en daignant les appeler dans leur intimité.

On aurait pu entendre s'échanger de singuliers propos entre ces rois de l'esprit et ces rois de la guerre. Nous n'en citerons qu'un :

« Savez-vous quel sera un jour votre plus beau titre de gloire ? disait Voltaire au grand Frédéric ce ne sera pas d'avoir agrandi vos états, mais d'y avoir institué l'éducation gratuite et obligatoire. »

Hercule et Milon de Crotone, dont les membres commençaient à s'ankyloser par l'inaction, purent enfin lutter de force, grâce au jeu, tout nouveau pour eux, du dynamomètre, etc., etc.

Ces deux athlètes durent faire à cette occasion de douloureuses réflexions sur les changements amenés par les mœurs dans les lois qui régissent aujourd'hui l'univers.

Hercules et lutteurs ne seraient-ils plus les arbitres du monde ?

La matière serait-elle vaincue, quand l'esprit ne la conduit pas ?

Qu'estimerait-on les jeux du cirque en des temps où le plus fort ne trouve d'emploi que dans les baraques de saltimbanques ?

Les autorités du lieu se rassemblèrent, et il fut décidé qu'on ferait de son mieux pour recevoir Sa Majesté le Diable.

Tout ce qu'il y avait de peintres et de décorateurs, de tapis et de tapissiers, fut mis en réquisition pour orner la salle, d'ordinaire assez nue, dans laquelle se tenaient, à leur arrivée, — en at-

tendant qu'on leur assignât une destination définitive, — les âmes qui avaient passé de vie à trépas, et le débarcadère de l'enfer se trouva ainsi converti, vu l'urgence, en une salle de trône.

Pendant les quelques instants qui avaient précédé l'heure désignée pour l'ouverture de la séance on s'arracha coiffeurs, modistes et cordonniers. Les conseillers infernaux les maréchaux les officiers généraux, avaient revêtu leurs plus beaux uniformes, tandis que mesdames les conseillères, les générales et les maréchales, qui, bien entendu, n'avaient pas négligé de se faire belles et de se mettre dans leurs plus petits souliers pour la circonstance, s'attifaient de leur côté.

Ce fut un assaut de toilette, absolument comme si la chose se fût passée sur la terre. Tout ce qui était illustre et chamarré occupa au moment solennel les places indiquées par l'huissier chargé de régler le cérémonial.

Bientôt la voix du héraut introducteur se fit entendre, et Satan entra au milieu d'un profond silence qui fut interrompu tout à coup par les cris de « Vive Satan ! » que poussèrent, au moment où on y songeait le moins, quelques fonctionnaires qui tenaient évidemment à n'être point pris pour des muets.

Nous ne ferons pas ici le portrait de Satan ; nous nous bornerons donc à dire que, depuis le jour où il était tombé du haut des airs, comme une étoile rapide, le prince de l'air, qui jadis brillait à côté des soleils eux-mêmes, était bien changé. D'ailleurs Satan, qui ne manquait pas de coquetterie, avait jugé à propos de prendre pour cette solennité la figure et le costume exigés par la circonstance.

Arrivé au milieu de l'estrade, Satan se découvrit un instant, et fit avec beaucoup de facilité le salut d'usage ; après quoi, s'étant assis et couvert, il tira de sa poche un petit papier, et, plaçant sa main sur son cœur, il s'apprêtait à le lire, quand tout à coup des cris, venus du dehors, s'étant fait entendre :

« Qu'est-ce que cela ? » s'écria Satan.

COMMENT IL SE FIT QUE SATAN NE PUT PAS LIRE SON DISCOURS.

« Sire dit en tremblant le chef des huissiers, la salle dans laquelle vous êtes est celle où viennent tous les jours s'abriter les âmes, à mesure qu'elles arrivent de là-haut, et il y a derrière cette porte tout un convoi de nouveaux venus qui s'impatientent peut-être. Nous allons, s'il vous plaît, les prier de nous laisser en repos et les chasser…

— Pas du tout, dit Satan, qui remit aussitôt, avec un air de satisfaction non équivoque, son discours dans la poche d'où il l'avait tiré ; pas du tout, je n'avais absolument rien de nouveau à vous dire, sinon que tout continue d'aller pour le mieux dans le meilleur des enfers possible, ce que vous savez aussi bien que moi ; si donc vous le jugez bon nous suspendrons la séance, et nous laisserons entrer tous ces braves gens, puisqu'ils sont pressés. Le premier pas des habitants de la terre dans notre monde est quelquefois divertissant, et, soit dit entre nous, l'enfer est un lieu assez peu récréatif pour qu'on ne néglige point de s'y distraire. — D'ailleurs, ajouta-t-il avec quelque gravité, il y a longtemps que nous n'avons eu de nouvelles de la terre, et nous ne serons pas fâchés de savoir ce qui s'y passe.

UN CONVOI D'AMES.

Soudain entrèrent pêle-mêle, guidées par l'esprit qui les avait accompagnées depuis leur départ de la terre, pressées et comme des feuilles qu'aurait chassées un vent impétueux, des âmes de tout âge, de tout sexe et de tout rang, et il y en avait un si grand nombre, qu'on aurait eu de la peine à comprendre qu'elles pussent tenir dans la salle, si l'on n'avait su qu'elles n'étaient qu'apparence.

Les unes entraient en pleurant, les autres en riant ; mais la plupart paraissaient si préoccupées de l'événement qui d'un monde les avait jetées dans l'autre, que quelques-unes ne remarquèrent même pas la présence de Satan.

« Pardieu disait d'un ton bourru une âme fort replète, c'est bien la peine d'être mort et de s'être fait enterrer, et d'avoir laissé là-haut ce qu'on avait de meilleur, c'est-à-dire son corps et ses appétits, pour se retrouver ici vivant comme si de rien n'avait été.

— Quoi dit un grand Turc qui arriva brandissant une queue de vache, quoi ! pas de houris ! Par Allah où sont les houris ?

— Pas une, illustre pacha, pas une seule, dit un vieux diable au Turc désappointé.

— Aussi, reprit le Turc, quelle idée ai-je eue de venir mourir en Europe ! dans l'enfer de mon pays, les choses ne se seraient pas passées ainsi.

— Le bel enterrement ! s'écriait un brave bourgeois en toisant ses voisins d'un air protecteur…

— De quel enterrement parlez-vous ? lui dit Flammèche, qui venait de se réveiller.

— Et duquel parlerais-je, répondit l'ombre en se frottant les mains avec quelque suffisance, sinon du mien ?... une messe en musique, des flambeaux d'argent, mille bougies, l'église tout entière tendue de noir ; des voitures vides il est vrai, mais si nombreuses qu'on pouvait à peine les compter ; toutes les cloches en branle, un catafalque magnifique, deux ou trois discours sur ma tombe, lesquels seront, bien sûr, reproduits par les journaux, et enfin une place au Père-Lachaise, une vraie petite maison de campagne ornée d'une colonne de marbre blanc, surmontée d'une urne noire, avec une épitaphe en vers. Quelle gloire quel triomphe ! quelle fumée ! quel enterrement !...

— Mon drame allait être joué ! disait l'un !

— Et mon poëme imprimé ! disait l'autre !

Mourir en plein carnaval ! » s'écriait une ombre bizarrement accoutrée.

Et celui-ci « Mes trésors, mes biens, mes terres, mes maisons, mes gens, mes chevaux, mes chiens ! »

Il y en eut un assez simple pour s'écrier « Ô ma maîtresse !

— Que vont-ils devenir sans moi ? disait un ministre qui était parvenu à se faire inhumer avec son portefeuille.

J'ai oublié trente mille francs dans ma paillasse ! s'écriait l'ombre exaspérée d'un mendiant.

— Criez, disait une âme qui se drapait dans son linceul, criez donc ! vous ne crieriez pas tant si, comme moi, vous n'aviez laissé là-haut que la misère ! De ma vie je n'ai été si bien couvert que le jour où l'on m'a donné le linceul des pauvres que voici.

— Ô sort partial murmurait un vieillard, j'avais quatre-vingt-dix ans à peine, et mon voisin, qui en avait quatre-vingt-quinze, est resté, tandis que me voici.

— Toutes les femmes sont infidèles, disait un vieux mari.

— Hélas ! non, disait un autre qui arrivait — suivi de sa moitié !!!

— Les hommes sont des traîtres… nous sommes toutes mortes de chagrin, etc., etc. »

Ces paroles, qu'on n'entendait que confusément, partaient d'une procession de femmes qui gémissaient toutes à la fois ; elles étaient entremêlées de cris et de sanglots ; les larmes, ou peut le penser, ne manquaient pas non plus et ruisselaient jusque sur les pieds de Satan, les plus hardies et les plus éplorées de ces belles victimes s'étant approchées pour chercher à séduire leur juge ou à l'apitoyer sur leur sort.

« Justice ! s'écriaient-elles ; puisque les hommes ne sont pas punis sur la terre, punissez-les monseigneur, et vengez-nous. »

L'une d'elles, plus osée et plus virile que ses compagnes, escaladant une espèce de chaire qui se trouvait là trop à point, entama un discours qui débutait naïvement par ces mots : « Monseigneur, nous sommes des anges… » Mais ce mot ange était tombé comme du plomb fondu dans l'oreille du cortége infernal.

Les anges furent subitement entourés par une légion de diables peu galants qui menaçaient de leur faire un mauvais parti,

quand Satan, que le souvenir d'Ève rendait peut-être indulgent, d'un geste imposa silence à ses suppôts, et, croyant bien faire, décréta qu'à l'avenir ces âmes opprimées seraient séparées de leurs maris pour toute l'éternité.

Mais ce fut alors un tel concert d'imprécations, que c'était à ne pas s'entendre.

« Le remède est pire que le mal, s'écrièrent quelques-uns des anges revenus subitement à leur naturel.

— Que diable voulez-vous donc ? s'écria Satan hors de lui-même ; je mets votre vertu à couvert, vous ne serez plus trompées, et vous n'êtes pas contentes ? »

Mais d'un autre côté :

« Hélas hélas ! qui nourrira mes chers enfants ? disait une ombre qui faisait de vains efforts pour s'échapper.

— Qui me rendra leur doux sourire ? » disait une autre.

Deux petites âmes jumelles, pareilles à celles dont les peintres prêtent les traits aux séraphins eux-mêmes, entrèrent alors comme en se jouant ; mais à peine furent-elles entrées, que, se retournant toutes deux d'un même mouvement, elles se mirent à pleurer en disant : « Maman ! maman !

— Chers petits, leur dit à voix basse Flammèche attendri, prenez patience, elle ne tardera pas à venir. »

Puis vinrent de jeunes vierges vêtues de blanc ; puis quelques jeunes femmes qui avaient encore sur la tête leur couronne de mariée. « La mort, l'affreuse mort nous a séparés ! s'écriaient-elles.

— Dieu vous entend, disait à cette foule désolée l'esprit qui les avait amenées ; mourir n'est rien, il ne s'agit que d'attendre. »

Mais au milieu, beaux et pâles tous deux comme les étoiles au matin, s'avançaient, se tenant étroitement enlacés, un jeune homme et une jeune femme que la mort avait frappés du même coup. « Je t'ai suivie jusqu'ici, disait l'amoureux jeune homme à son épouse bien-aimée ; quand ta mère viendra à son tour, elle retrouvera ta main où elle l'avait placée, dans la mienne.

— Et elle saura dit la jeune fille, que je n'aurais pas choisi une autre fin. »

Quant aux autres, ils poussaient des cris de détresse si lamentable, et leur douleur était si incohérente, qu'on ne pouvait en saisir le sens.

« Silence ! » s'écria l'huissier.

« Que se passe-t-il donc là-haut ? dit à une ombre, dont le maintien austère le frappa, Satan, qui depuis quelques instants s'était borné à faire quelques mouvements de tête suivant que ce qu'il voyait avait ou n'avait pas piqué sa curiosité, et que veut dire ce sombre visage ?

— Ce qui se passe là-haut est fait pour te plaire, répondit celui à qui s'adressait cette question : le mensonge, la sottise et l'avarice se disputent le monde ; les braves gens ne savent que faire de leur bravoure ; l'intérêt personnel a tout envahi ; où la médiocrité suffit, le mérite s'efface ; l'indifférence en matière politique, c'est-à-dire l'oubli de la patrie, est vantée, prêchée, récompensée, ordonnée ; les mots d'honneur et de vertu sont peut-être encore dans quelques bouches, mais, laissez faire, et ils ne seront bientôt

plus nulle part — que dans les dictionnaires et ma foi, ce qu'on peut donc faire de mieux c'est de mourir en souhaitant la postérité des temps meilleurs.

— Vraiment ! dit Satan tu as raison, l'ami, voici de bonnes nouvelles.

— Cette ombre se trompe, nous vivons sous un prince ami de la paix, dit un autre, et tout bien vient de là. Si l'on s'insulte encore, on ne se bat plus du moins ; les arts fleurissent à loisir, la prospérité du pays s'accroît tous les jours les emplois publics sont donnés au plus digne, le fils succède au père, le neveu est placé par son oncle, tout travail a son salaire, chaque chose a son prix connu et fait d'avance, tout s'acquiert, tout se paye, le présent est d'argent et l'avenir est d'or.

— Très-bien, dit Satan d'une voix enjouée ; si tu veux jamais un emploi dans l'enfer, fais-le-moi savoir ; les places que tu as perdues là-haut, tu les retrouveras ici. »

Et s'adressant alors à un troisième « Et toi, que me diras-tu ?

— Rien assurément de ce que vous ont dit ces deux messieurs, répondit celui-ci en se dandinant. Ce qu'on fait là-haut ? Mais qu'y peut-on faire, sinon boire, manger, diner, souper, fumer et dormir ; aller au bois, au cercle, aux eaux ou ailleurs, acheter des chevaux et en revendre ; parier, jouer et être amoureux tant qu'on a de l'argent ; se ruiner enfin corps et biens, puis prendre alors congé de ses créanciers, en laissant pour tout héritage aux héritiers qu'on a, quand on en a, le souvenir d'une vie si belle et si utile ?

— À la bonne heure, dit Satan, voilà un garçon intéressant ! Comment vous nomme-t-on, mon petit ami ? Étiez-vous duc ou marquis, ou seulement fils de bourgeois parvenu ?

— Monsieur, dit l'ombre, j'étais riche, et mon blason était un écu.

— Pourquoi cet air égaré ? dit encore Satan à un quatrième.

— Un jour, dit celui-ci, je laissai là mes livres, mes chers livres ! — On se battait dans les rues ; la mémoire du passé, les leçons de l'histoire, et je ne sais quelle funeste envie de bien faire, me poussèrent au milieu des combattants. « Vive la liberté ! » m'écriai-je. C'était un crime ; on m'emprisonna : je perdis la raison, — et me voici.

— Ah ! oui, dit Flammèche, la liberté ou la mort. Tu as eu la mort ; de quoi te plains-tu ?

— Allons donc, dit un estafier de l'enfer, on ne meurt plus en prison ; qui te croira ?

— Ton sang n'a pas coulé, et tu demandes de la pitié ? dit une troisième voix ; la mort t'a laissé ta folie.

— Que ne faisais-tu comme ce beau fils ? s'écria Satan avec humeur ; on t'aurait laissé faire. »

« Décidément, dit le roi des enfers découragé, les morts n'ont plus ni esprit ni gaieté ; encore quelques-uns comme ceux-là, et nous regretterons notre ennui ! » Et déjà, mettant la main dans sa poche, il faisait mine d'y chercher son discours, quand la vue d'une ombre qu'il n'avait point encore aperçue vint fort à propos lui rendre quelque espoir.

« Eh ! l'ami, dit-il à un petit vieillard qui était affublé d'une longue robe et d'une toque, et dont le regard curieux se promenait sur l'assemblée, que regardez-vous donc comme cela ?

— Je regarde tout, dit le personnage à qui s'adressait l'interpellation de Satan, et n'ai point eu d'autre envie, en venant ici, que celle de pouvoir enfin regarder.

— Réponds-nous d'abord, lui dit Satan, tu regarderas après. Que faisais-tu sur la terre ?

— J'avais l'honneur d'y professer la philosophie, répondit l'ombre.

— Bah dit Satan, toi, philosophe ?

— Mon Dieu, oui répliqua l'ombre, et j'en rends grâce aux leçons d'un frère que j'avais dans la théologie. »

L'OMBRE D'UN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE.

Voyant que Satan semblait disposé à la laisser parler :

« Telle que vous me voyez dit-elle, j'ai passé mes nuits et mes jours à demander à la science ce que c'était que la vie et la mort, ce que nous étions avant, ce que nous deviendrions après.

— Et qu'en penses-tu ? reprit Satan.

— Ma foi, dit l'ombre en remuant la tête, c'est ici ou jamais qu'il faut être sincère : j'avouerai donc que je n'avais guère appris que des choses assez confuses. Parmi les philosophes, la plupart se contentent de définir, ce qui n'est pourtant pas la même chose que d'expliquer.

« Je ne vous parlerai ni de Démocrite, ni d'Héraclite, ni de Thalès, ni de Pythagore, ni d'Aristote, ni de Platon, suivant lesquels l'homme redevient après sa mort un atome rond ou crochu, de l'eau ou du feu, une monade ou une entéléchie, ou bien encore une idée, — ni des sophistes, suivant lesquels on ne sait pas si l'on existe, ni de ceux-ci qui affirment que nous ne sommes ni finis ni infinis, ni de ceux-là qui prétendent qu'on est sphérique ; — mais je vous parlerai de systèmes plus nouveaux. — Un système nouveau a toujours un avantage sur un système ancien, c'est que, sans être bon lui-même, il peut prouver que celui qu'il remplace ne vaut rien, en attendant que même sort lui arrive.

« Suivant les éclectiques modernes, on n'existe que pour les autres, l'âme n'ayant pas connaissance d'elle-même, et il faut avouer que ce n'est pas la peine d'avoir découvert l'œil intérieur pour conclure si obscurément.

« Suivant les panthéistes…

— Passons, dit Satan.

— Suivant les idéalistes, reprit le philosophe…

— Passons, passons, dit encore Satan.

— Suivant Kant…

— Passons, vous dis-je ! s'écria Satan.

— Suivant Maupertuis, reprit le savant un peu troublé, pour être immortel, il faut être hermétiquement enduit de poix-résine.

— Très-bien ! dit Flammèche.

— Suivant Swedenborg… Mais, suivant celui-ci, je n'y ai rien compris, bien qu'il m'ait extrêmement intéressé…

— Par mes cornes ! dit Satan, dont l'impatience allait croissant, assez de philosophie, je vous prie, nous ne sommes point ici à l'école ; vos systèmes anciens et vos systèmes nouveaux m'ont tout l'air de se valoir.

— C'est pourtant de toutes ces erreurs que se compose la vérité, dit le philosophe ; mais j'obéirai à Votre Majesté. »

Puis reprenant son discours :

« Suivant les amants, on est éternellement assis à l'entrée d'une clairière traversée par un pâle rayon de la lune, sous un arbre où chante un rossignol qu'on ne voit pas, non loin d'un clair ruisseau, et on attend sa maîtresse, — qui ne manque jamais de venir.

« Suivant les mélancoliques, on lit perpétuellement des inscriptions sur les tombeaux.

« Suivant les bourgeois, on rentre dans le sein de la nature. Qu'est-ce que le sein de la nature ?

« Suivant un grand nombre, on redevient ce qu'on était avant de naître, c'est-à-dire une charade, une énigme.

« Suivant d'autres enfin, ceux qui vont quelquefois à l'Opéra, l'enfer est un lieu plein d'escaliers, du haut desquels montent et descendent sans cesse des légions de diables et de pécheresses très-gaies et fort agiles.

« Suivant…

— Suivant ! suivant ! dit Satan exaspéré ; tout ce que vous savez doit-il nécessairement commencer par cet insupportable mot ? Que diable, mon cher, variez votre formule, ou taisez-vous !

— Je savais encore quelque chose de la mythologie grecque ou romaine, dit le pauvre savant intimidé. Nous avons de gros et de petits livres qui nous ont conservé la mémoire et l'image de tous ses symboles, dont on aurait grand tort de médire, car ils sont charmants et clairs, quoique poétiques. Je suis fâché, sire, de ne pas vous avoir apporté quelques-uns de ceux qui figuraient dans ma bibliothèque. Le dernier paru, un bijou littéraire, auquel il ne manque que des images, le Dictionnaire de la Mythologie de M. Ordinaire, un savant spirituel, ce qui, dit-on, est rare, vous aurait certes intéressé. Je connaissais donc de nom Pluton et Proserpine ; à vrai dire, je ne m'attendais pas précisément à les retrouver ici, mais je ne me serais pas plaint de les y rencontrer.

« Des cinq fleuves de l'enfer païen, le Styx, le Cocyte, l'Achéron, le Phlégéthon et le Léthé, j'aurais regretté le dernier, s'il est vrai toutefois qu'un verre de son eau m'eût pu débarrasser de tout ce dont j'ai si inutilement chargé ma mémoire. Je n'aurais pas été fâché de ne trouver ici Éaque, Minos et Rhadamanthe qu'en peinture ; ils me paraissent tout à fait propres à décorer les murs. Pour Clotho, Lachésis et Atropos, j'aurais été très-aise de voir d'un peu près de quelle substance se compose le fil de vie de la quenouille chargée d'hommes de celle-ci, et de quel métal est faite la paire de ciseaux de celle-là.

« La barque à Caron m'a toujours paru un moyen de transport naïf et agréable. J'avoue que cela m'eût diverti de voir la figure

du vieux nautonier vous ramenant, au lendemain d'un bal masqué, une cargaison de Pierrots et autres types parisiens.

« Quant à Cerbère, ce petit chien à trois gueules, pour croire qu'il a jamais vécu, je voudrais le voir ici même, ne fût-il qu'empaillé, la philosophie fait peu de cas des phénomènes.

« D'après les Hindous, j'aurais dû, avant d'arriver, me faire servir un carafon d'amrita, cette ambroisie qui donne l'immortalité, et dont le dépôt est dans la lune.

« J'aurais pu croire encore qu'il y a dans le paradis six cents millions de nymphes ou ampsaras plus ravissantes les unes que les autres, sans oublier l'arbre paridjata, dont les fleurs répandent un parfum qui s'étend du zénith au nadir.

« Je me serais attendu à voir Votre Majesté d'une couleur verte, habillée de vêtements rouges, montée sur un buffle, la bouche garnie de dents faites pour effrayer tout l'univers.

« Son greffier aurait eu pour nom Thchitraponpta, et j'aurais fait le chemin qui me séparait de cet empire, montre en main, en quatre heures quarante minutes.

« J'aurais vu ramper ici une incroyable quantité de serpents.

« Parmi ces messieurs qui viennent d'arriver comme moi, les uns auraient été jetés dans les bras d'une femme rougie au feu, et les autres, obligés de manger des balles de fer brûlantes ; ceux-ci auraient été lancés dans des fosses remplies d'insectes dévorants, et ceux-là auraient eu un ventre excessivement large, et la bouche aussi petite que le trou d'un aiguille.

— Continue, dit le Diable en encourageant du geste l'orateur, qui ne s'était jamais vu à pareille fête ; je ne suis pas fâché d'apprendre ce qui se dit de moi dans votre petite planète.

— Grand prince, reprit l'ombre avec enthousiasme, chez les peuples Scandinaves, — mais les scandinaves ne savent ce qu'ils disent, — l'enfer a la réputation d'être un lieu d'une obscurité complète, gouverné par une déesse (Héla), dont le palais s'appelle la misère ; le lit, la douleur ; la table, la faim.

« S'il fallait les en croire, deux corbeaux partiraient tous les matins du ciel et reviendraient tous les soirs raconter à Odin ce qu'ils ont vu et entendu dans le monde.

« En Chine, Ti-Kang, dieu des enfers, a sous ses ordres, comme un roi constitutionnel, huit ministres et cinq juges. — Les criminels sont jetés dans des chaudières d'huile bouillante, coupés par morceaux, sciés en deux, dévorés par des reptiles ou des chiens, grillés et torréfiés à petit feu. — En revanche, il s'y trouve deux ponts, l'un d'or et l'autre d'argent, et tous deux fort étroits, qui conduisent à la félicité.

« Mahomet ne m'a rien appris, sinon que dans l'enfer existe un arbre, l'arbre Zacoum, dont les fruits sont des têtes de diables ; j'ai vu aussi dans le Coran pourquoi tous les coqs chantent tous les matins à la même heure, et pourquoi aussi… Mais en voici bien assez pour vous prouver qu'au milieu de ces avis divers il est malaisé de faire un choix.

« Quand j'eus tout compulsé, tout remué, sans pouvoir arriver à une conclusion quelconque, il me vint un beau jour une idée qui me parut lumineuse et qui l'était peut-être. Je brûlai aussitôt mes livres et les monceaux de papiers de toutes sortes que j'avais

amassés autour de moi, et je me dis : « Il est, pardieu, bien étonnant que je n'y aie pas pensé plus tôt, et que personne n'y ait songé avant moi ! Cette vérité, « que j'ai la sottise de chercher dans mes livres et dans toutes les cavités de mon cerveau, tout le monde sait, et les enfants eux-mêmes savent qu'elle habite au fond d'un puits, — sans doute parce que les hommes l'y ont jetée ; — allons l'y chercher ! » Sur quoi, je mis ma robe de chambre, et allai donner de la tête dans le puits de notre maison.

« J'y trouvai la mort, laquelle est peut-être la vérité que je cherchais.

« Mais je m'arrête, ajouta-t-il, car je m'aperçois, au maintien calme et réfléchi de cette illustre assemblée, qu'il n'a rien manqué à mon discours, et que mon succès est complet.

— Peste soit du bavard ! » dit Satan en laissant échapper un geste de joie quand l'ombre eut cessé de parler. Mais il n'en était pas quitte encore, et, quoi qu'il en eût, force lui fut d'entendre une nouvelle ombre qui, pendant le discours du pauvre professeur, s'était avancée jusque sur les degrés de l'estrade, en donnant, tant que dura ce discours, les marques de la plus vive indignation.

« Sire, dit cette ombre, ne jugez point les philosophes ni la philosophie sur les propos de ce bonhomme, qui n'a jamais su évidemment ce que philosopher voulait dire. S'il se trouve encore là-haut quelques âmes candides courant sur les chemins arides de la science après la sagesse, elles n'ont pour auditeurs que la foule ; mais les véritables représentants de la philosophie ont mieux compris leur mission : ce n'est ni dans les livres, ni sous des amas de notes, et encore moins au fond des puits, qu'ils ont

cherché la vérité, mais bien sur les marches des trônes, où les passions populaires l'avaient forcée de se réfugier ; amants courageux des gouvernements constitués, les partis vaincus ont senti ce que pesait leur colère, et les rois eux-mêmes ont appris, — à leurs dépens, — que, s'ils servaient le pouvoir, c'était par amour pour le pouvoir lui-même et non par un sot attachement pour celui qui l'occupe ; les philosophes…

— Les philosophes !… s'écria Satan, j'en ai par-dessus la tête, des philosophes et de la philosophie. S'il résulte quelque chose de ce que vous m'avez tous débité, c'est que rien au monde ne saurait vous mettre d'accord, et que le chaos s'est réfugié dans la cervelle humaine. Voyons, dit-il en s'adressant, en désespoir de cause, non plus à une seule, mais à toutes les âmes réunies dans un coin de la salle, laquelle d'entre vous répondra sensément a ma question ? »

Mais la question n'avait pas encore été posée, qu'il s'éleva une grande rumeur parmi les âmes, — et chacune ayant la prétention d'être celle qui pouvait le mieux répondre, il fallut l'emploi de la force pour rétablir le silence.

« Où avais-je la tête, dit alors Satan, de penser que je pourrais apprendre quoi que ce soit de vous par vous-mêmes ! »

Puis s'adressant au guide qui avait escorté le convoi :

« Or çà, de quelle partie de la terre arrivent tous ces gens-là ?

— De Paris, répondit le guide.

— De Paris ! s'écria Satan ; quoi ! et le Turc aussi ?

— Le Turc aussi, répliqua le guide. Il y a de tout à Paris.

— Parbleu, reprit aussitôt Satan, j'en aurai cette fois le cœur net. Il y a assez longtemps que je veux savoir ce que c'est que ce Paris, pour que je m'en passe aujourd'hui même la fantaisie. — Quel dommage, dit-il, que je ne puisse planter là et mes États et surtout mes sujets ! Un voyage dans Paris, voilà un voyage à faire ! »

Et s'étant tourné vers sa suite, son regard tomba sur Flammèche, qui, n'ayant pas prévu le mouvement de Satan, baillait alors outre mesure.

« Tu bailles, lui dit Satan, donc tu t'ennuies ; et si donc tu t'ennuies, il pourra te convenir de faire un petit voyage. Il s'agit d'aller de ce pas à Paris, des expéditions de ce genre ne sont pas sans précédents. Tu y seras, sous la forme qu'il te plaira de choisir, mon correspondant et mon ambassadeur, et tu auras soin, si tu tiens à mes bonnes grâces, de m'écrire toutes les semaines pour m'en donner des nouvelles. Je prétends apprendre de toi tout ce qui s'y passe, et, qu'une fois tes notes envoyées, on sache ici de Paris tout ce qu'il est bon, tout ce qu'il est, diaboliquement parlant, possible d'en savoir.

« Et maintenant, voici mes pleins pouvoirs ; va et sois exact.

— Sire, disposez de moi, » dit Flammèche, que l'idée de ce voyage avait complètement réveillé.

Satan s'étant alors découvert :

« Messieurs les Diables, la séance est levée, dit-il.

— Sire, et le discours ? s'écria alors l'assemblée tout entière.

— Mes amis, mes bons amis, mes chers amis, dit Satan en remerciant du geste les assistants, les discours comme celui que j'ai été sur le point de vous débiter ne vieillissent pas : celui-ci ne sera donc pas perdu pour vous, et, avec votre permission, je vous le garderai pour ma prochaine visite.

— Vive Satan ! » s'écria alors l'assemblée enthousiasmée, comme si ces dernières paroles eussent laissé dans toutes les oreilles des sons enchanteurs.

Après quoi, le cortège ayant quitté la salle, les choses reprirent en enfer leur cours accoutumé, l'immense tabatière dans laquelle venaient de se passer toutes ces choses se referma, et ce ne fut pas sans plaisir que les régisseurs, les machinistes, les trucs et les décors de l'enfer, que cette journée laborieuse paraissait avoir mis sur les dents,

purent enfin, tout en se reposant, se communiquer, dans le secret des coulisses, leurs petites observations critiques et politiques sur les incidents de la cérémonie.

COMMENT CE LIVRE S'ENSUIVIT.

On ne sut pas d'abord comment Flammèche était venu à Paris : si ce fut à pied ou à cheval ; s'il s'était mis en route sur un des manches à balai de l'enfer ; s'il avait quitté les sombres demeures sur ce long cheveu de Satan qui, d'après le Dante, est la seule route qu'on puisse prendre pour s'en échapper ;

s'il apparut tout d'un coup, comme Robin des Bois, au milieu des éclairs et du tonnerre, au-dessus des innombrables tuyaux de cheminées, paratonnerres et girouettes qui donnent un si fantastique aspect aux toits de notre capitale ; ou si enfin il sortit de

terre par la seule volonté de son maître et au moyen d'une de ces trappes dont on aurait tort de se faire faute quand on tient à sa disposition les mille et un trucs de l'enfer. Mais le fait est qu'on l'aperçut un beau matin fumant, d'un air mélancolique, une cigarette sur cette partie du boulevard des Italiens qui est le premier lieu du monde pour ceux des Parisiens qui ne voient le monde que là où ils sont.

Je dois dire qu'on ne fut bien édifié sur l'emploi des premières heures passées par Flammèche parmi nous qu'en voyant s'étaler un jour aux vitres des libraires et des marchands d'estampes une série de dessins représentant, sous ses aspects les moins flatteurs, Paris et les Parisiens vus du haut en bas : les premières impressions de voyage de Flammèche.

Il paraît constant que l'envoyé du diable, avant de prendre pied sur notre planète, avait cru prudent de flâner un peu au-dessus de la grande fourmilière parisienne pour en reconnaître les abords.

Àla vue de ses habitants s'offrant soudain à lui en raccourci, Flammèche avait été pris d'un accès d'hilarité moqueuse qui ne scandalisera que ceux à qui il n'est jamais arrivé de planer, ne fût-ce qu'en pensée, au-dessus de leurs semblables, et, dans la ferveur de son zèle, il avait esquissé, parmi les milliers de sujets qui se présentaient à son observation, ceux qui lui parurent les plus capables d'arracher un sourire à son vieux maître.

Ce fut ainsi qu'il traça successivement le tableau : 1 d'une des scènes terribles qui signalent l'ouverture de la chasse dans la plaine Saint-Denis ;

3 d'un superbe tambour-major dominant son régiment comme un peuplier qui aurait poussé au milieu d'un champ de blé

(nous oserons dire en passant qu'en faisant le portrait d'un aussi bel homme, Flammèche crut avoir fait celui d'un généralissime) ; 4 de Paris

le matin quand il appartient encore exclusivement aux cuisinières,

AUX PORTEURS D'EAU, AUX GARÇONS ÉPICIERS ET AUX BOUCHERS ;

6 d'un jeune couple matinal donnant des petits sous à un singe très-agile, chargé des intérêts d'une troupe de joueurs de vielle et de chiens savants. Monsieur et madame venaient de passer leur robe de chambre ; l'air était frais, la nuit avait été bonne. Un bon déjeuner les attendait.

La Catharina et son champêtre refrain arrivaient à point. Les petits musiciens étaient à la fois drôles et gentils ; avec les sous tombèrent de la croisée quelques biscuits et des morceaux de sucre.

Cette scène de bonne entente conjugale de deux époux, inaugurant gaiement la journée par un acte de charité, avait déjà éveillé dans l'esprit de Flammèche l'idée qu'une planète qui n'est pas peuplée uniquement de célibataires peut offrir à ses habitants des agréments ignorés de l'enfer ; et cette réflexion avait été encore fortifiée par la vue de deux amoureux qui semblaient se dire de très-près, sur la terrasse d'un jardin, des choses extrêmement tendres.

« On peut donc être heureux ici bas, rien qu'en s'aimant, » avait pensé Flammèche, devenu rêveur.

Toutefois, ayant remarqué au pied du mur qui soutenait la terrasse une figure sombre, enveloppée d'un grand manteau, celle d'un jaloux sans doute, il fut obligé de reconnaître qu'il pouvait y avoir quelque ombre à ces charmants tableaux.

Mais quand d'un nouveau coup d'aile il se trouvait porté par grand hasard au-dessus de l'Hippodrome, quand il eut aperçu une sorte de déesse toute reluisante d'or et de paillettes, voltigeant comme une flamme vive sur le dos d'un cheval lancé au galop quand les fanfares d'un bruyant orchestre, quand les applaudissements des spectateurs affolés eurent monté jusqu'à lui, Flammèche oublia tout,

je crois (que Satan me pardonne !), je crois que cet ingénu du royaume des ombres eût donné sans barguigner sa part de l'enfer pour prendre la place de l'écuyer poussif, qui, le fouet à la main, semblait régler les destinées de la créature incomparable dont la grâce l'avait foudroyé.

Il put encore tracer d'une main fiévreuse la scène féerique qu'il avait sous les yeux ; mais, son croquis achevé, le crayon tomba de ses doigts, et, du haut des airs, s'exhala de sa poitrine un si énorme soupir ;

qu'un gros nuage en fut traversé, et que les Parisiens, croyant un subit orage, s'armèrent soudain de tous leurs parapluies.

Peu s'en fallut que, dans l'étrange émoi qui l'avait saisi, Flammèche ne reprit son vol pour fuir à jamais cette terre d'abord dé-

daignée où il se sentait en face de sensations si nouvelles et de dangers inconnus.

Flammèche regrettait-il l'enfer et ce qu'il y avait laissé ? Non ; car il s'était aperçu, dès le premier coup d'œil, que tout agréable qu'il eût trouvé jusqu'alors d'être un Diable de quelque valeur, d'avoir des cornes et d'être le favori de Satan, — un peu d'air et de liberté pouvait remplacer bien des choses.

Nous dirons même que c'était avec une sorte de plaisir qu'usant de son pouvoir il avait changé sa figure de l'autre monde contre un visage humain, et caché sous des bottes vernies — ses pieds fourchus, qui auraient pu faire peur même à l'intrépide écuyère. Et personne assurément, si ce n'est peut-être Satan lui-même, n'aurait pu reconnaître sous sa nouvelle forme de dandy parisien le Diablotin dont nous avons dit quelques mots dans le courant de ce récit.

Mais, ainsi que tous les esprits infernaux qui avant lui étaient venus visiter notre globe, Flammèche, en s'affublant de nos airs et de nos habits, n'avait pu se dispenser de prendre en même temps sa part de nos faiblesses. — Ce qui le prouve, c'est qu'à la première occasion il était devenu — amoureux !

Il s'ensuivit que le jour où il lui fallut mettre la main à la plume pour envoyer son premier bulletin à Satan, après avoir en vain remué ses notes et ses souvenirs, il ne put rien tirer de son encrier, après ses premiers croquis, qu'un billet doux qui sentait trop bon et n'était point à l'adresse de l'enfer.

Le propre de l'amour étant d'être exclusif de tout ce qui n'est pas lui-même, — dans ce Paris si divers et si multiple, l'enfer,

dans la personne de son représentant, avait fini par ne distinguer qu'une femme, la célèbre M Brinda.

Une seconde tentative pour reprendre son œuvre commencée n'ayant eu pour résultat qu'un second billet doux, toujours à l'adresse de M Brinda : « Pardieu ! se dit Flammèche, ne puis-je donc à la fois satisfaire et mon maître et ma maîtresse ? Ce que j'aurais à dire à Satan, un autre ne peut-il le dire à ma place ? Ce qui manque à Paris, sont-ce les gens qui écrivent, qui racontent, qui dessinent, qui critiquent, enfin ? Ne puis-je demander à chacun de ces crayons, de ces plumes, de ces grattoirs et de ces canifs célèbres, un de ces services qu'entre Diables et hommes de lettres on ne saurait se refuser, c'est-à-dire un peu ou beaucoup d'aide, suivant que mon mal ira en croissant ou en diminuant ? et la chose ainsi faite par eux : comme par moi-même, et mieux que par moi-même assurément, Satan aura-t-il le plus petit mot à dire ? Qu'y aura-t-il perdu ? Rien, et bien au contraire.

« Quant à moi, j'y aurai gagné d'être amoureux tout à mon aise ; — et fasse mon étoile, ajouta-t-il en soupirant, que… »

Mais il n'acheva pas sa pensée.

S'étant donc mis en route aussitôt, Flammèche rencontra partout l'accueil que devait nécessairement lui mériter sa qualité d'envoyé de l'enfer. Les uns trouvèrent piquant d'entrer ainsi, dès ce monde, en relation avec Satan lui-même ; les autres y virent un côté utile, l'amitié d'un Diable pouvant tôt ou tard être mise à profit. Bref, chacun mit à sa disposition, ceux-ci leur plume, ceux-là leur crayon.

Àquelques jours de là une grande réunion eut lieu, dans laquelle Flammèche exposa ce que Satan attendait de lui. Dix plans

furent proposés, dont le moins bon était excellent ; mais par cela même le choix devenait difficile, et sur la proposition d'un des membres les plus respectés de l'assemblée, il fut décidé que, pour sortir d'embarras, on n'en suivrait aucun. Il se dit à cette occasion les choses les plus ingénieuses et les plus sensées contre les méthodes et contre les classifications, qui alourdissent tout sans rien éclairer, contre la règle enfin, et contre la raison elle-même.

« Paris est un théâtre dont la toile est incessamment levée, dit l'illustre écrivain qui avait conclu contre les méthodes, et il y a autant de manières de considérer les innombrables comédies qui s'y jouent qu'il y a de places dans son immense enceinte. Que chacun de nous le voie donc comme il pourra, celui-ci du parterre, celui-là des loges, tel autre de l'amphithéâtre : il faudra bien que la vérité se trouve au milieu de ces jugements divers. D'ailleurs, souvent un beau désordre…

— Est un effet de l'art ! cria l'assemblée tout entière ; ceci est connu foin des méthodes ! »

Un point fut dès lors résolu, c'est que, comme garantie d'impartialité, on prendrait pour devise ce mot d'un ancien :

« Tu parleras pour ; — tu parleras contre ; — tu parleras sur. »

Il fut décidé aussi, sur l'avis de Flammèche, que, — pour satisfaire aux idées d'ordre qu'il connaissait à Satan, — des notes scientifiques et autres seraient jointes au dernier article avec une table raisonnée des matières, de façon à satisfaire les esprits sérieux de l'enfer, au cas où il pourrait se trouver des esprits sérieux en enfer.

S'étant alors approché d'un meuble de forme assez bizarre, monsieur l'ambassadeur pressa un ressort qui fit ouvrir un tiroir entièrement noir. sur lequel on vit flamboyer tout d'un coup, écrits en lettres de feu, ces mots : tiroir du diable.

« Chers messieurs, dit l'envoyé de Satan, tout ce que vous destinerez à mon maître, mettez-le sous enveloppe avec ces mots en suscription : Tiroir du Diable, jetez-le en l'air par-dessus votre tête et ne vous inquiétez pas du reste.

Vos manuscrits viendront d'eux-mêmes et sans le secours de personne à leur destination ; et soyez tranquilles, si nombreux qu'ils soient, ils seront tous examinés, un à un, avec l'intérêt qu'ils ne pourront pas manquer de mériter.

Ceci dit, Flammèche ayant gracieusement salué l'assistance, la conférence fut déclarée dissoute. Flammèche se croyait seul, quand il s'aperçut qu'un petit homme de mine originale était resté en arrière dans un des coins de l'appartement.

« Que faites-vous là, mon ami ? dit-il à ce visiteur obstiné.

— Monsieur, répondit le petit homme, j'ai une bonne idée… et si je suis demeuré plus longtemps qu'il ne pouvait paraître convenable de le faire, c'est que je tenais à vous l'offrir. Mes confrères, qui sortent d'ici, sont à coup sûr la fleur des lettres et des arts. M'est avis cependant que malgré tous leurs talents ils ne réussiront pas, même en se cotisant, à remplir complètement le but que vous vous proposez.

Paris n'est pas, comme eux, né d'hier ; Paris a deux mille ans, et, de tout temps, les gens d'esprit s'en sont occupés. Mon idée est qu'a tout ce que vont écrire pour vous ces messieurs il ne se-

rait pas mauvais d'ajouter, ne fut-ce que pour pouvoir en faire la comparaison, ce qu'ont dit de Paris, dans le passé, des gens qui les valaient bien. J'ai l'honneur d'être un érudit, et j'ai des cartons pleins de petites notes où sont consignées les opinions des personnages et des écrivains fameux de tous les temps et de tous les pays sur Paris et les Parisiens, depuis César jusqu'à nos jours. Je mets ces précieux cartons à votre disposition.

— Bravo, dit Flammèche, le vieux est souvent le nouveau en matière littéraire. Vous viderez donc vos cartons au profit du tiroir du diable, mon cher monsieur, et Satan deviendra pour autant votre obligé.

— Ce n'est pas tout, dit le petit homme, tout ce qu'on va écrire et dessiner pour vous, cela ne peut pas rester sous le boisseau. Il n'est pas d'artiste pour qui l'argent vaille la publicité, parce que, pour qui fait état de l'approbation publique, la publicité ressemble toujours un peu à la gloire. C'est un livre, et même un grand livre, un livre tout au moins curieux et singulier que vous allez faire ; or, un livre ne s'édite pas, ne se manifeste pas tout seul. Il vous faut un éditeur.

— Qu'est-ce que vous entendez par ce gros mot : un éditeur, mon brave homme ?

— J'entends, répondit le petit homme, quelqu'un qui a pour fonction de s'enrichir ou de se ruiner à la place des auteurs en se chargeant de faire imprimer leurs œuvres, de les répandre dans le public ou de les garder en magasin quand le public répond : « Non ! » à toutes ses avances.

— Le métier est-il bon ? dit Flammèche ?

— Cela dépend, dit le petit homme ; il y a quelques éditeurs très-riches, beaucoup sont pauvres. C'est une profession dangereuse que celle qui consiste à demander un prix quelconque à un public blasé et méfiant d'une feuille de papier imprimée. Il y a de fort bons livres qui ne se vendent pas, Excellence ; heureusement qu'il en est d'exécrables dont la foule capricieuse raffole.

— Alors cela fait compensation, dit Flammèche en riant.

— Pas toujours, répondit le petit homme. Les livres qui se vendent sont des oiseaux rares, on en compte un sur cent ; l'opération du libraire ne ressemble à aucune autre. Le beau papier blanc lui coûte deux francs le kilo. Quand il a dépensé quatre francs en plus pour enrichir ce kilo de papier de belles gravures et d'un beau texte imprimé à grand frais, si le public n'en veut pas, le kilo de papier imprimé et illustré, qui finalement a coûté six francs au libraire, ne représente plus que quatre sous chez l'épicier. C'est peut-être la seule industrie où la main-d'œuvre fasse perdre plus des trois quarts de sa valeur à la matière première.

— Diantre ! dit Flammèche, je plains les éditeurs.

— Je ne les plaindrais pas, dit le petit homme, et leur métier serait d'or, si, par un procédé quelconque, on pouvait rendre aux montagnes de papier imprimé qui s'accumulent dans leurs magasins leur blancheur première ; malheureusement le secret reste à trouver. Je ne sais pas, en vérité, à quoi pensent messieurs les chimistes. Quel service ils rendraient aux lettres et à l'humanité si, de tout le papier inutilement noirci de stériles chefs-d'œuvre, ils pouvaient refaire, par un lavage quelconque, de beau papier blanc bien innocent ! Mais ce n'est pas tout. Quand le livre est

imprimé, il faut le faire connaître, l'annoncer, ce qui est ruineux, et le répandre, ce qui n'est pas une petite affaire. Cent mille prospectus ne pèsent pas une once devant l'incrédulité publique ; et puis, s'il faut tout vous dire, la France, qui est le pays le plus spirituel de l'Europe, est celui qui lit le moins. Le Français, le Parisien surtout, n'est vraiment curieux que de lui-même. Quand un vrai Parisien spirituel est tout seul, il a, en somme, la société qui lui convient le mieux, il est avec quelqu'un qui lui plaît, qui l'ennuie moins qu'un autre, qui ne lui fait que des histoires à son gré, et qui ne le force à aucun travail qui le contrarie. Un livre est toujours un peu un professeur de quelque chose, une sorte de redresseur de torts. Le Parisien n'aime pas cela. Rien ne peut lui ôter de la tête que ce qu'il sait le mieux, c'est ce qu'il n'a jamais appris. Bref, nous sommes charmants seigneurs, mais ignorants comme des carpes.

— Vous n'êtes pas vaniteux, du moins, dit Flammèche.

— Qui sait ? dit le petit homme : l'ignorance est peut-être une fatuité, et la pire de toutes.

« Mais revenons-en à nos moutons. Prenez un éditeur, Excellence ! Puisque c'est nécessaire, c'est qu'évidemment cela est bon à quelque chose. De deux choses l'une : ou l'œuvre que vous commencez aura un grand succès, et l'honneur vous en reviendra ; ou elle n'en aura pas, et vous aurez la consolation de vous dire que c'est la faute de votre éditeur. L'amour-propre trouve toujours son compte à mettre un intermédiaire, un tampon entre elle et le public.

« Je vous propose l'éditeur des Animaux peints par eux-mêmes.

— Il ne négligera rien pour le succès ? dit Flammèche.

— Rien, dit le petit homme, son intérêt n'est-il pas de réussir ? Comme tous ses confrères, il sait que tout n'est pas encore assez pour éveiller l'attention d'un public que mille choses à la fois sollicitent, et qui, ne sachant plus à quel livre se vouer, au milieu de l'avalanche des productions de toutes sortes qu'on lui offre, finit trop souvent, à son grand dommage, par ne plus lire du tout. Si vous avez un éditeur,

Paris sera, dans huit jours, inondé, pavé de prospectus ; les journaux seront bourrés de belles annonces où l'on ne dissimulera aucune des

qualités de votre livre, les murailles couvertes d'affiches, et dans les rues on distribuera des avis qui ne seront pas pour lui faire du tort. Bref l'on ne parlera, pendant vingt-quatre heures, que du Diable à Paris. Les théâtres s'empareront de votre type dessiné par Gavarni, et des idées qu'ils trouveront à leur convenance dans celles de vos collaborateurs. Or, être volé dans les choses d'imagination c'est la gloire suprême.

— À la bonne heure, dit Flammèche ; je vois que je n'aurai pas grand'chose à faire, et je ne vous cacherai pas que dans l'état d'esprit où je suis c'est précisément ce dont je me sens le plus capable. » Le petit homme s'étant retiré, Flammèche respira. Il se trouvait soulagé d'un si grand poids, qu'il prit la plume d'une main presque légère pour écrire à Satan :

Nous avions tort de faire fi des hommes ! ces pygmées sont des géants, et à côté de leurs femmes, ces géants eux-mêmes ne sont que des pygmées.

Sire, Paris est le plus beau fleuron de votre couronne, et je serai bientôt en mesure d'envoyer successivement à Votre Majesté un compte rendu fidèle de ces mille choses gaies et de ces mille choses tristes dont se compose l'univers parisien, — toutes choses contre lesquelles votre ennui ne saurait tenir, — sans oublier ce que vous aimez tant, — des images à toutes les pages !

Notre œuvre, du reste, est pour faire du bruit dans le monde entier et je puis promettre à Votre Majesté que dans peu elle sera satisfaite.

Flammèche.

Puis, ayant cacheté sa lettre, il la jeta en l'air en lui disant : « Va au Diable ! »

Et elle y alla.

« Ma foi ! bien pauvre qui ne saurait promettre, » dit Flammèche en riant.

Et là-dessus il se coucha.

Le lendemain, l'envoyé de Satan se leva frais et dispos. « Baptiste, dit-il à son valet de chambre, — qui s'appelait Baptiste, selon la coutume des valets de chambre, — ouvre le tiroir que tu sais et apporte-moi ce que tu y trouveras. »

Paris est la ville du monde où l'on dort le moins, c'est pourquoi tout s'y fait vite. Le tiroir était déjà plein, — tant la nuit avait été féconde.

Le premier manuscrit qui tomba sous la main de Flammèche portait ce titre :

« À la bonne heure, dit-il : mon maître, qui aime l'ordre, sera servi à souhait. Avant de voir les détails, n'est-il pas juste de considérer l'ensemble ? »

Le premier bulletin qu'on envoya à Satan, et à l'éditeur du Diable à Paris, ce fut donc celui qui va suivre.

p.-j. stahl.

Série 1 · Monologue de Flammèche

Flammèche avait lu jusqu'au bout sans mot dire.

Quand il fut arrivé à la dernière strophe, à la dernière note de cette plainte amère, il se leva épouvanté et se demanda pour la seconde fois s'il ne ferait pas bien de reprendre immédiatement la route des enfers.

« Eh quoi ! pensait-il, serait-il vrai qu'un mal infini pût trouver place en un monde si borné ? serait-il vrai que ces maisonnettes enfumées, que ces petites femmes, que ces poitrines débiles, pussent contenir de si extrêmes misères ? »

Son regard s'étant alors porté sur la rue, Flammèche vit la foule qui s'y pressait. Dans cette foule, il y avait en effet des riches et des pauvres, des faibles et des forts, des hommes en haillons et d'autres élégamment vêtus. Il y vit aussi des méchants et même quelques bons !…

D'hommes heureux, et sur la figure desquels on ne pût lire l'expression d'un désir, d'une convoitise ou d'un regret, il n'en vit guère.

Mais ayant regardé une seconde fois et avec plus d'attention, de façon à lire jusqu'au fond des âmes les plus repliées sur elles-mêmes, il en vint à reconnaître dans cette même foule, où il n'avait vu d'abord que des intérêts égoïstes, que des passions rivales, que des appétits contraires, — des pères et des enfants, des frères et des sœurs, des époux et des amants, des liens visibles et des liens invisibles. Il y vit enfin qu'il n'y avait pas de cœur si pervers qu'il n'y restât, comme un fonds impérissable de bien, — un peu d'amour, c'est-à-dire un peu de ce qui fait beaucoup pardonner, — un peu de ce qui sauve.

Et nous ajouterons à sa louange que, tout fidèle serviteur du Diable qu'il fût, cette découverte lui fit quelque plaisir.

Paris nouveau. — Place du Carrousel.

Se transportant par la pensée au-dessus des splendeurs de Paris, de ses monuments, de ses boulevards, de ses quais incomparables, de ses places, de ses hôtels, de ses squares, de ses jardins,

de ses théâtres, de ses palais, et de ses opulents magasins,

Le nouvel Opéra.

palais, eux aussi, du luxe, des arts et de l'industrie : « Cuve infernale tant qu'on voudra, se dit Flammèche, et qui peut en effet cacher dans quelques-unes de ses profondeurs de quoi justifier la terrible invective du poëte, mais il faut avouer que l'aspect en est grand et beau, et que les chaudrons de l'enfer ne seraient que de

viles marmites à côté. L'œuvre qui apparaît ainsi révèle tout au moins de fins et forts ouvriers. »

Et faisant un retour sur lui-même :

« Je penserai, s'ils l'exigent, de messieurs les hommes, tout le mal qu'ils se plaisent à dire d'eux-mêmes, c'est leur affaire. Mais pour ce qui est de leurs femmes, j'attendrai des preuves qui me soient personnelles. Si ces créatures sont ce qu'on appelle des démons sur la terre, quelle idée s'y fait-on de la diablerie ? »

Réconforté par ces réflexions, le chevaleresque envoyé de Satan s'assit plein de confiance devant son fameux tiroir, et, sur son ordre, Baptiste, en ayant fait jouer le secret, le vida tout entier sur sa table de travail.

L'opération avait été faite un peu vivement. Baptiste eut fort à faire de relever ceux des manuscrits qui s'étaient, en assez bon nombre, éparpillés sur le parquet. Tout en les ramassant, l'honnête Baptiste ne se faisait pas faute de jeter un coup d'œil sur les titres de chacun d'eux. Un sourire discret et timidement narquois disait assez le cas que cette ame primitive faisait de tout ce papier noirci. « Il faut convenir que les auteurs ont de drôles d'idées, disait ce sourire, je vous demande un peu si tout cela les regarde, et de quoi ils se mêlent ! »

Un rire à peine étouffé s'échappa cependant des lèvres du silencieux valet de chambre, à la vue de la suscription d'un petit cahier qui avait glissé jusqu'au milieu de la chambre.

« Qu'est-ce que c'est, maître Baptiste ? dit Flammèche ; il me paraît que vous êtes gai.

— Excusez-moi, monsieur, répondit Baptiste en haussant les épaules ; mais voilà un titre qui me paraît plus godiche encore que les autres : « Ce que cest qu'un passant ! » Faut-il être bête de croire que quelqu'un peut avoir besoin qu'on lui explique une chose aussi simple !

— Donc, maître Baptiste, vous savez ce que c'est qu'un passant ?

— Dame, monsieur, répondit Baptiste, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour ça. Un passant, c'est ce que monsieur regarde par la fenêtre, quand il n'a rien de mieux à faire, c'est ce que je vois du haut du balcon quand j'ai fini d'épousseter, et que je me repose en attendant que la poussière que j'ai dérangée se remette à sa place. C'est enfin tout le monde qui va d'un côté ou de l'autre, suivant son idée. »

Présentant alors à son maître le manuscrit : « les Passants à Paris. »

« Après ça, si monsieur tient à savoir ce que les écrivains sont capables d'écrire quand ils n'ont rien à dire, que monsieur lise lui-même. C'est encore heureux que le cahier ne soit pas gros.

— Au fait, dit Flammèche, qui n'avait peut-être pas contre le sujet qui excitait la pitié de M. Baptiste pour son auteur les mêmes préjugés que son valet de chambre, au fait, lisons, monsieur Baptiste. »

Série 1 · Ce que c'est qu'un passant

Un soldat, un prêtre, un fonctionnaire, un ouvrier portant les attributs de leur état social ne sont pas des passants.

Un passant est quelqu'un qui ressemble à tout le monde et qui ne peut se distinguer de personne.

Ce qui ressemble le mieux à un passant, c'est un autre passant.

Il n'y a de passants qu'à Paris. Un provincial ne sait pas ou sait mal ce que c'est qu'un passant.

Un homme qu'on connaît n'est point un passant. On sait toujours plus ou moins en province ce qu'est un homme qui passe, et où il va. Un passant est un homme qui va on ne sait où. Il n'y a donc de passants en province que pour les étrangers.

Il ne faut pas confondre l'homme qui se promène avec le passant.

Un homme qui se promène a l'air d'aller partout ou de n'aller nulle part. Un passant est un homme qui va quelque part.

Les gens qui se promènent, n'eussent-ils pour guide que le hasard, sont des gens qui se cherchent et semblent venus où ils sont, exprès pour se regarder. Les passants sont des gens qui se rencontrent, qui se croisent et qui, à moins qu'ils ne se coudoient, passent outre sans s'apercevoir même qu'ils se sont rencontrés.

Le passant est quelqu'un qui est seul et qui reste seul au milieu de tout le monde, qui ne se soucie pas de vous et qui vous est indifférent, à tort peut-être, — car tout passant est un secret.

Cet homme qui passe, il se peut que votre maîtresse l'attende.

C'est lui, peut-être, qui va vous enlever votre fortune, votre ami, votre honneur.

Vous l'aimerez demain, chère lectrice ; et toi, lecteur, retiens-le, ton sort pourrait bien être dans ses mains.

Vous cherchez des amis, vous cherchez des maris, vous cherchez des amants, vous cherchez ce qui vous manque, pourquoi ce passant ne serait-il pas ce que vous cherchez ?

Paris est la ville du monde où l'on peut faire, à propos d'un passant, le plus grand nombre de conjectures. Comme dans la rue rien ne distingue un homme d'un autre homme, un passant peut être, au gré du spectateur, un ministre ou un grand acteur, un prince ou un député, un ambassadeur ou un bourgeois quelconque. Et de même que la beauté d'une femme aimée est surtout dans l'œil de celui qui l'aime, de même la qualité d'un passant est dans l'œil de celui qui l'examine.

Pour les femmes, un passant est un homme qui les regarde trop ou qui ne les regarde pas assez, une insulte ou un compliment, quelquefois l'un et l'autre. Si c'est une insulte, à quoi bon en parler ? Si c'est un compliment, où est le mal ? D'un inconnu, d'un passant, toute louange s'accepte : elle n'est pas compromettante, et elle est désintéressée. Après cela, les louanges désintéressées sont-elles bien celles que les femmes préfèrent ?

— Pour un sot pénétré de sa seule importance, un passant est un impertinent qui la méconnaît, ou un pauvre diable qui l'ignore.

— Pour un homme célèbre, c'est une leçon d'humilité. Le passant lui rappelle que tous les hommes se ressemblent.

— Pour l'homme pressé qui court à ses affaires, le passant n'est qu'un obstacle matériel, trop multiplié.

— Pour un homme quinteux, un passant c'est un ennemi.

— Pour un amoureux, un passant n'est rien.

— Pour un flâneur, un passant est une distraction comme une autre.

— Pour un curieux, c'est un mot à chercher ou à surprendre.

— Pour un coupable, tout passant est un danger.

— Pour un homme ivre, s'il a le vin tendre, le passant, c'est son meilleur ami ; — s'il a le vin mauvais, c'est un propre à rien, « qu'est-ce qu'il fait dans la rue ? »

— Pour un jaloux, c'est un rival.

— Pour un envieux, c'est celui qui a ce qui lui serait dû.

— Pour un avare, cela pourrait bien être un voleur.

— Pour un homme malheureux, un passant est un indifférent de plus.

— Pour un pauvre, c'est l'espérance cent fois déçue.

— Pour l'homme qui n'a rien, un passant est toujours un homme qui a quelque chose.

Vous convient-il de descendre dans quelques détails ? — Essayons.

— Pour un tailleur, le passant est quelqu'un qu'il habillerait toujours mieux que cela.

— Pour le charretier chargé de l'arrosage, c'est ce qui fait de la poussière.

— Pour le balayeur, c'est ce qui fait de la boue.

— Pour un cocher, c'est ce qui gêne les voitures et qu'il est malheureusement défendu d'écraser.

— Pour l'ouvrier laborieux et intelligent, c'est son travail qui passe, c'est le consommateur. — Pour l'ouvrier quinteux, utopiste et paresseux, toujours mécontent, c'est celui qui ne fait rien, l'exploiteur… mot terrible sous lequel se cache la pire des haines.

— Pour l'œil d'une femme qui épie derrière sa persienne l'arrivée de celui qui déjà devrait être là, c'est une déconvenue et une impatience : un retard dans un désir.

— Pour le goutteux retenu sur sa chaise longue, c'est un homme diablement heureux, puisqu'il marche.

— Pour le prisonnier, c'est, quel qu'il soit, celui qu'il voudrait être, car c'est la liberté.

— Pour l'agent de police, c'est celui qu'il arrêtera peut-être demain, celui qu'il a peut-être tort de ne pas arrêter aujourd'hui.

— Pour le pick-pocket, — quand ce n'est pas le mouchard qu'il redoute, — c'est son dîner encore égaré dans la poche d'un autre, c'est son fonds de commerce ambulant, c'est ce qu'est le gibier pour le braconnier à l'affût, quelque chose qu'il faut saisir sans bruit et qui peut-être ne vaudra ni la poudre, ni la prison.

Pour un monarque qu'on supposerait égaré par un caprice, comme les califes des Mille et une Nuits, dans les rues de sa capitale, c'est… mais cela dépend des jours et du monarque, c'est un des atomes, soutiens ou terreur de sa puissance, c'est son esclave, sa chose, ou son maître.

— Pour un homme politique, c'est une des gouttes d'eau du flot qui peut tout emporter, dont le mouvement peut être ralenti, mais non arrêté.

— Pour un philosophe, c'est une fraction de son système.

Le passant n'est donc qu'un être relatif, qui, par lui-même, ne saurait être autre chose qu'un passant, et qui n'acquiert de valeur particulière qu'à la condition d'être rencontré et jugé.

La rue est le royaume du passant ; quand il a disparu, le royaume est vide. La solitude et le silence s'en emparent, et il n'y reste pas trace de son passage.

La rue, n'est-ce pas la terre tout entière ? Qu'y reste-t-il de l'homme quand il a passé ?

Mais dans la rue, comme sur la terre tout entière, alors même qu'il ne resterait rien de lui quand il a passé, l'homme est quelque chose quand il passe. — Car le passant, c'est — les passants, — c'est-à-dire le sang le plus chaud qui puisse courir dans les veines d'une grande cité.

Àvoir tous ces contrastes se rencontrant sans se heurter, sans se voir, — la joie à côté de la misère, l'homme qui rit à côté de l'homme qui pleure, le vice à côté de la vertu, l'oppresseur à côté de sa victime ; à voir cette mêlée, sans but apparent, des intérêts, des sentiments et des mouvements les plus opposés, les pires et

les meilleurs, ce flux et ce reflux monotone dont la pensée semble être dans ce mot : « Ôte-toi de là que j'y passe, » vous pourriez croire que l'égoïsme l'a emporté, et qu'il ne se rencontre dans Paris que des individus et pas de société.

Détrompez-vous : il arrive qu'à des heures solennelles ces membres épars se rejoignent soudain ; ces forces, tout à l'heure isolées, trouvent un centre commun ; ces unités, qu'on avait si soigneusement séparées, se groupent d'elles-mêmes et s'aperçoivent qu'elles sont un nombre : les mains se serrent, les cœurs s'embrasent, et dans cette foule où d'abord vous n'aviez vu que des passants il vous faut saluer bientôt ce formidable peuple de Paris qui n'est chez lui que quand il est dans la rue, auquel on ne croit que quand il se montre, et qui a été, toutes les fois qu'il l'a fallu, — et en dépit de tout et de tous, — le premier peuple de la terre.

p.-j. stahl.

« Eh bien, maître Baptiste ? dit Flammèche, quand la lecture fut achevée.

— Dame, monsieur, dit Baptiste, qu'est-ce que vous voulez ? Cela a le diable au corps les auteurs ; si c'est leur état de penser, à propos de ce qu'on voit dans la rue, à un tas de choses, laissons-les faire. »

Flammèche, rasséréné par cette sage réponse, parcourut d'un œil curieux les titres de quelques manuscrits.

« Ah ! ah ! dit-il, Ce qu'on a dit de Paris dans tous les temps et dans tous les pays ! Si je ne me trompe, ceci nous est adressé par le petit homme qui fait profession, et ce n'est pas d'un sot, de

préférer l'esprit tout fait à celui qu'il faudrait faire. Voyons un peu sa récolte. »

Série 1 · Flammèche et Baptiste

CONVERSATION ET CONSULTATION

PAR P.-J. STAHL

lammèche était un diable de bonne foi, et qui ne tenait pas d'ailleurs à s'en faire accroire à lui-même ; — il avait donc bientôt reconnu que sa mission n'était point aussi facile à remplir qu'il se l'était imaginé. Le peu qu'il avait vu et entendu l'avait tout d'abord convaincu que, pour avoir été le secrétaire intime de Satan, et le diable le mieux instruit des secrets de l'autre monde, il n'en était pas moins dans le nôtre fort neuf en toutes choses.

Aussi, après avoir considéré dans le premier moment Paris avec la curiosité banale d'un entomologiste examinant sous le verre de sa loupe une fourmilière quelconque, s'était-il bientôt senti intéressé par la singularité du spectacle qu'il avait sous les yeux. Dans ces mouvements, en apparence si désordonnés, il avait fini par distinguer une certaine symétrie ; et dans ces bruits, d'abord si confus, des voix et des discours qui ne manquaient pas absolument de sens et d'harmonie. La scène n'avait pas grandi, mais les acteurs, mais la pièce, avaient pris des proportions raisonnables. Un mathématicien lui avait prouvé, par A + B, que l'infini étant partout et dans tout, dans l'unité comme dans le nombre, un est aussi parfait que cent mille, et que la terre, par conséquent, est, sinon aussi grosse, au moins aussi digne de l'at-

tention de l'observateur que toute autre partie plus considérable de l'univers, — ce qui revient à dire, avec raison peut-être, qu'un ciron vaut un éléphant ; — et Flammèche avait trouvé sans réplique cette théorie de l'infini. Un métaphysicien lui avait démontré que les plus grandes choses sont contenues dans les plus petites, maxima in minimis ; et un gamin, à qui il avait fait une question probablement par trop naïve, lui avait demandé, avec beaucoup de sang-froid, s'il revenait de son village.

Bref, Flammèche en était arrivé à s'avouer ingénument — ce qui était encore une naïveté — qu'il avait tout à apprendre avant de pouvoir rien critiquer.

Son parti avait été bientôt pris.

« J'apprendrai, se dit-il, fût-ce à mes dépens ! »

Et Flammèche, qui était intrépide, commença bravement, non par le plus difficile, mais à coup sûr par le plus dangereux, puisque tout d'abord, ainsi que nous l'avons dit, il était devenu amoureux.

L'Amour, chère madame, est un maître qui ne fait grâce à personne.

UNE CONSULTATION.

La lecture de l'histoire de mademoiselle Mimi Pinson et du Coup de canif embrouilla tellement toutes les idées que Flammèche amoureux s'était faites des femmes et le jeta dans de telles perplexités, que, voulant s'en tirer à tout prix : « Baptiste, dit-il en s'adressant en dépit de cause à son valet de chambre, réponds-moi : que penses-tu des femmes ?

— Mais, monsieur, dit Baptiste, de l'air d'un homme pris au dépourvu.

— Dis toujours, reprit Flammèche ; que penses-tu des femmes ?

— Dame, monsieur, dit enfin Baptiste, c'est selon. »

Et il fut impossible de tirer de la bouche du sage Baptiste un mot de plus.

« Au fait, pensa Flammèche, ce garçon a raison, et sa réponse en vaut une autre.

« Baptiste, je n'ai plus de cigares, » dit Flammèche.

OPINION DÉFINITIVE DE BAPTISTE SUR LES FEMMES

Baptiste, qui était sorti un instant pour aller chercher des cigares, venait de rentrer.

« Que diable ! lui dit encore Flammèche, qui avait fini par trouver que la réponse de son valet de chambre laissait quelque chose à désirer, que diable ! Baptiste, tu as dû être joli garçon ; il n'est pas possible que tu n'aies rien de mieux à répondre à ma question que les deux mots que tu viens d'articuler tout à l'heure. »

Et comme Baptiste, pour ne pas répondre c'est selon, ne répondait rien du tout :

« Mais enfin, lui dit Flammèche, tu as été amoureux ?

— J'ai été si jeune !… dit Baptiste.

— Eh quoi ! dit Flammèche, te repentirais-tu d'avoir aimé ? »

Baptiste hésita un instant.

« Il y a femme et femme, dit-il enfin.

— Comme il y a fagot et fagot, » dit en riant Flammèche, que le laconisme de Baptiste mit en bonne humeur.

Baptiste, qui avait respectueusement baissé les yeux pendant que son maître l'interrogeait, et qui les avait même fermés tout à fait, sans doute pour se mieux recueillir quand il avait eu à lui répondre, Baptiste, l'entendant rire et ne comprenant rien à cette subite gaieté, se hasarda alors à lever la tête pour en savoir le motif ; mais les regards de Baptiste ne rencontrèrent que le fauteuil vide de Flammèche.

Quant à Flammèche lui-même, il avait disparu !

Un autre que Baptiste eût été intrigué de cette incroyable disparition, car la porte n'avait point été ouverte, les fenêtres n'avaient pas cessé d'être fermées, et l'appartement que Flammèche occupait dans l'hôtel des Princes, où il était descendu, avait toujours passé pour être parfaitement clos. Un autre aurait cherché sous les tables, sous le lit, derrière les rideaux, partout enfin, si peu probable qu'il pût être qu'un ambassadeur s'y fût caché dans le seul but de causer une surprise à son valet de chambre ; mais Baptiste était un serviteur trop discret pour s'inquiéter jamais de ce que pouvait faire son maître et pour scruter ses actions. Il se contenta de replacer le fauteuil dans un des coins du salon, de fermer le secrétaire, de ranger les papiers — et de descendre à l'office.

Le lendemain, Flammèche n'avait point reparu.

Un autre que Baptiste se serait dit peut-être : « Où donc monsieur a-t-il passé ? » Mais Baptiste, qui était Allemand et même Prussien, ne se dit rien du tout et se borna à l'attendre.

Personne, on le voit, n'était moins bavard que Baptiste, puisque, contre l'ordinaire des gens qui parlent peu, il ne causait même pas quand il était tout seul.

Vers dix heures du matin, un domestique monta une lettre à Baptiste. Cette lettre était de Flammèche.

Lettre de Flammèche à Baptiste.

« Mon bon garçon, lui disait Flammèche, je reviendrai quand je pourrai.

« En attendant mon retour, qui peut être prompt et qui peut ne pas l'être, et tant que durera mon absence, tu seras mon chargé d'affaires, — c'est-à-dire que tu auras soin d'ouvrir une fois par semaine, tous les lundis, mon secrétaire ; que tu prendras, les yeux fermés, dans le tiroir du milieu, un des manuscrits qui s'y trouveront, et qu'après en avoir fait un paquet proprement cacheté, tu auras à l'envoyer (par la poste) au Diable, mon maître, en y joignant les lettres à son adresse qu'il m'arrivera peut-être de te faire passer pour lui.

« Te voici par conséquent, mon cher Baptiste, ambassadeur par intérim ; c'est la moindre des choses, comme tu vois ; ne t'effraye donc pas, mais sois exact, tu as affaire à un maître qui ne sait pas attendre.

« N. B. — Parmi les manuscrits qui s'offriront à ta vue, ne va pas t'aviser de choisir ; prends au hasard ! — Il n'y a d'impartial — que le hasard !

« Post-scriptum. — Quand tu auras besoin d'argent, tu en trouveras dans ta poche. »

Beaucoup de gens à la place de Baptiste, et je n'entends pas parler seulement des valets de chambre, auraient dit sans plus tarder : « J'ai besoin d'argent. » Mais le calme de cet honnête serviteur ne se démentit point dans cette circonstance, et, quoiqu'il ne servît Flammèche que depuis quelques jours, il ne songea même pas à vérifier cette dernière parole de son maître.

Après avoir lu sa lettre avec une grande attention, il la replia silencieusement, et tout fut dit.

Mais si Baptiste avait peu de conversation, c'était en revanche un garçon ponctuel et régulier ; aussi ne manqua-t-il pas une seule fois d'exécuter dans tous ses points la manœuvre prescrite, et de tirer, — sans choisir — et au jour dit, du tiroir mystérieux, un manuscrit quelconque.

Grâce à ce tiroir, toujours bien rempli, grâce au zèle de Baptiste, la curiosité de Satan ne chôma pas un seul instant. Ce grand monarque se prit bientôt d'une si grande passion pour ces messages qui lui venaient de la terre, que le jour de leur arrivée était pour lui un jour de fête.

Ces jours-là, il rassemblait sa cour. Les vignettes passaient d'abord de main en main, après quoi un diable — le moins enroué sans doute — faisait à haute voix la lecture de ce qui venait d'arriver.

Quant à Flammèche, que faisait-il ? qu'était-il devenu ? Si quelqu'un le sait, ce n'est pas nous ; mais nous le saurons plus

tard peut-être, et, quand nous le saurons, — notre devoir sera de le dire.

p.-j. stahl.

Série 1 · Une bonne fortune parisienne

HISTOIRE D'UN APPARTEMENT DE GARÇON À LOUER

RACONTÉE À DES AMIS PAR UN AVOCAT

PAR P.-J. STAHL

Quand du collège, où j'avais fréquenté les Grecs et les Romains, j'eus à faire mon premier saut dans le monde, je trouvai sur le seuil, m'attendant au passage, un de mes anciens, un des héros de la grande cour, un vieux de vingt ans qui m'avait laissé sur les bancs à faire ma philosophie, l'année précédente, pour précipiter d'autant son entrée dans l'univers parisien. Mon ami René avait toute une année scolaire, un siècle d'avance sur moi : il se fit fort de terminer promptement mon éducation, de m'apprendre ce que je n'aurais jamais appris au collège, disait-il, de me faire enfin et bientôt connaître la vie — dans toutes ses profondeurs !

J'étais timide alors…

L'auditoire toussa.

Plus timide que vous n'êtes enrhumés, mes amis, reprit l'avocat ; le vrai courage commence toujours par la peur.

« Eh quoi ! dis-je à René, tu connais des dames et il faudra que j'en connaisse aussi ! Je n'oserai jamais. J'aime mieux doubler ma philosophie. »

Et mon ami de rire ! mais quel rire ! grand Dieu ! celui de Méphistophélès combiné avec le sourire fatal de don Juan, ni plus ni moins ! et encore ces personnages n'étaient-ils que de candides enfants à côté du sombre René.

Àquarante ans on est rarement blasé, mais à vingt ans on l'est toujours. René l'était, cela va sans dire.

« Hélas ! j'ai trop vécu, me disait-il. La vie n'a plus rien à m'apprendre, j'ai vidé la coupe jusqu'à la lie ; quel triste breuvage ! Que ne puis-je t'inoculer gratis mon expérience et t'éviter ainsi d'avoir à mordre aux fruits amers de l'arbre de la science ! Mais non, chacun veut, chacun doit voir par ses yeux ce qui l'attend ici-bas ; ne pouvant mieux faire, je recommencerai la route avec toi et te guiderai. Suis-moi donc. »

René était riche. Quoiqu'il fût blond et de ce blond nonchalant et paresseux qui est le blond féminin, c'était une nature active, enthousiaste, fiévreuse, presque turbulente. Le suivre n'eût pas été facile, s'il eût fallu le suivre à pied ou même en omnibus, selon mes petits moyens, car il allait bon train ; mais René me fit comprendre que quand on a partagé pendant huit ans pensums et retenues on est frères, que ce qu'il avait était à moi, par conséquent ; et que, puisqu'il avait des chevaux, j'avais des chevaux, et de l'argent, j'avais de l'argent aussi.

J'essayai de résister à l'entraînement de cette doctrine ; ce communisme eût été plus de mon goût si j'eusse dû être, dans l'arrangement proposé, celui qui donne et non celui qui prend.

Mais une larme brilla dans l'œil bleu de René quand il vit mes hésitations. Il me rappela pathétiquement que pendant de longues années il avait accepté sans scrupule au collège, comme un complément nécessaire à la supériorité de son appétit sur le mien, la ration de pain de mes goûters. Je compris que ma fierté lui semblait un déni d'amitié et que j'allais ajouter à son désenchantement de toutes choses. Je m'attendris et je fus vaincu.

Il résulta de cette défaite que, pendant deux ans, j'oubliai que j'aurais à défendre un jour la veuve, l'orphelin et les banquiers malheureux, pour demeurer le compagnon indispensable du plus candide et du plus fou des hommes.

René était très-joli garçon, de la beauté alors à la mode ; il était pâle et même un peu vert, ce qui était à cette époque de romantisme le comble de la distinction ; il avait l'air intéressant d'un poitrinaire et une constitution robuste, double avantage. Il s'ensuivit que s'il était fort coureur il n'en était pas moins couru. Ah ! mes amis, que de succès et dans tous les prix, soit au propre, soit au figuré ! Que de ravages nous fîmes, lui et moi, non-seulement dans les jardins publics, mais encore dans quelques parterres particuliers !

C'est pendant ces deux années que j'ai appris à connaître les formes variées sous lesquelles l'amour peut s'offrir à quiconque ne songe pas encore à en faire la clef de voûte d'un établissement solide.

Ce que je vis alors, je n'ai eu garde de l'oublier.

On aura beau exalter l'amour pour l'amour, il en est de lui comme de l'art pour l'art. Aimer ou écrire à tort et à travers, sans but d'avenir, ce n'est pas l'emploi, c'est le gaspillage de ses forces.

Qu'on poétise tant qu'on voudra les appétits du cœur, les maladies de l'âme et le libertinage de l'esprit, qu'on idéalise la débauche, qu'on la pare, qu'on la quintessencie même si l'on peut, il n'en restera pas moins vrai que tant qu'on n'a pas rencontré en face de soi la femme à laquelle on n'oserait pas exprimer un autre désir que celui-ci : « Madame ou mademoiselle, je voudrais bien être votre mari, » on ne se doute pas de ce que c'est qu'une vraie femme.

Faites, par exception, d'une maîtresse un ange, un séraphin, un archange, un objet rare, ce ne sera jamais, quelle que soit votre bonne volonté, qu'un ange déclassé, qu'un séraphin en voie de perdition, qu'un archange de pacotille, qu'un objet rare ayant un défaut, tache ou fêlure, et diminué ainsi des trois quarts de sa valeur première. Car enfin, il faut bien qu'on se le dise et que les dames que cela peut intéresser consentent à l'entendre, quatre-vingt-dix fois sur cent, la maîtresse d'un homme a oublié quelque chose pour en arriver à n'être que sa maîtresse, et, ce quelque chose ne fût-il qu'un mari, c'est beaucoup. Qu'est-ce donc quand, par-dessus le mari, c'est un enfant, une famille, c'est-à-dire tout ce qu'on se doit à soi-même, tout ce qu'on doit aux autres ? Et pourtant, à qui d'entre les faibles mortels n'est-il pas arrivé, au moins une petite fois dans sa vie, de se mettre en frais d'amour de première classe là où des sentiments de seconde catégorie eussent été déjà de la prodigalité ?

Chacun m'accordera qu'il n'est pas facile de faire durer l'amour, même dans les meilleures conditions possibles, celles du mariage, par exemple, — les seules, quoi qu'en disent les gens qui n'y ont pas suffisamment réfléchi, les seules où, soit matérielle-

ment, soit moralement, il puisse trouver un air respirable. Pourquoi durerait-il dans des conditions détestables ?

Vous semez la plante délicate de l'amour dans une terre excellente et bien préparée, elle y trouve une exposition convenable, et les soins nécessaires… Six fois sur dix cependant elle végète ! et vous voudriez qu'en la laissant tomber dans quelque ruelle sombre où le soleil n'a jamais eu ses entrées, où l'on ne peut la cultiver que par des procédés artificiels, vous voudriez qu'elle se métamorphosât en immortelle ! Ceci n'est pas soutenable.

Dieu me garde de médire systématiquement des pauvres êtres qui, dans le voyage de la vie, délaissent la grande route pour nous suivre ou nous précéder dans les sentiers perdus du sentiment. Mais de ces équipées, mais de ces échappées au bout desquelles tôt ou tard la terre finit par manquer sous vos pas, que peut-il jamais advenir ? On a découvert, j'y consens, que toutes les femmes, et même les pires, peuvent être parfaites pendant cinq minutes ! La triste affaire, cependant, que ces rencontres d'où il ne peut rester à chacun, finalement, que de la stupeur ! Le devoir ne fut-il qu'une lanterne, gardons-la, cette humble lanterne, pour éviter les fondrières.

René et moi nous venions d'atteindre cet âge où tout pas fait hors de la vie commune semble une conquête, où l'on ne croit pouvoir prouver sa force que par ses écarts, où l'on imagine que la liberté ne consiste qu'à faire ce qui est défendu. Il y avait d'ailleurs en ce temps-là comme une folle croisade contre tout. Le besoin de respirer était si grand, que pour respirer mieux on brisait les fenêtres. C'était un assez beau temps. Nous avions la tête à l'envers, l'air était plein d'utopies absurdes, mais généreuses, dont la plus impraticable nous eût trouvés prêts au martyre. Ces

époques trop chaudes inquiètent les contemporains : c'est un tort, elles sont toujours fécondes. Je les préfère aux temps froids, et si je ris d'elles aujourd'hui, c'est comme on rit de ce qu'on a aimé et de ce dont on a été ; ce n'est certes pas pour prôner le givre et le verglas.

Au nombre des chimères de 183., la plus séduisante avait pris corps sous la main du génie, des hommes d'esprit s'en étaient emparés, et elle était devenue la pierre angulaire d'une doctrine, laquelle eut alors des martyrs qui, grâce à Dieu, se portent bien aujourd'hui. On s'était attendri démesurément sur le sort des femmes, non pas sur le sort des femmes qui suivent la voie droite, quelque mérite qu'elles y aient, mais plus spécialement sur le sort des infortunées qui s'égarent dans les chemins de traverse de l'amour. Toute la pitié, toute la charité, tout l'intérêt fut pour celles-ci pendant quelques années. La réhabilitation par l'amour de la femme tombée, l'émancipation du sexe faible, ce fut alors le rêve de tout ce qui était jeune. Ce fut celui de mon ami René.

Pour s'entendre appliquer par quelque moderne Marion ces deux vers du poëte :

De l'autre Marion rien en moi n'est resté ;
Ton amour m'a refait une virginité,

et pour refaire à une âme égarée ce que Didier était parvenu à refaire à Marion, il eût donné sa fortune et sa vie.

Àla poursuite de ce rêve sa folie atteignit quelquefois des proportions épiques.

Son prétendu scepticisme avait fondu comme cire aux premières prédications de Ménilmontant. Si le costume saint-simonien lui eût plu, s'il eût été plus étoffé, René fût devenu bientôt un des apôtres visibles de la doctrine ; mais l'uniforme seul lui manqua. Disciple fervent, il portait partout la parole nouvelle et partout la répandait à flots.

René parlait beaucoup et même bien. Quand il tenait un de ses thèmes favoris, il montait par l'émotion jusqu'à l'éloquence, qui peut, plus souvent qu'on ne le croit généralement, se passer de bon sens et de raison.

C'était surtout dans les lieux ouverts à cette partie de la plus belle moitié du genre humain qui semble avoir renoncé à la famille, c'était dans les bals publics qu'il aimait à exercer son singulier talent d'improvisation. Tout prétexte lui était bon pour prêcher son petit évangile. Que de fois j'ai vu les danses s'arrêter, le cercle bizarre des pierrots et des débardeuses se former autour de lui, et l'orchestre être contraint de se taire devant la parole enflammée de ce charmant apôtre !

Que disait-il ? Ce qu'ont dit dans tous les temps les prédicateurs qu'on écoute : « Soyez bons, — la bonté n'est pas une vertu, c'est un devoir ; — la charité envers le prochain n'est qu'une dette ; l'amour est une obligation pour quiconque respire ; — ne méprisez rien en ce monde : le vicieux n'est qu'un malade, le méchant n'est qu'un fou, la femme égarée n'est qu'une mère de famille qui n'a pas trouvé d'emploi ; » et toutes les variations que comportent ces élastiques arguments.

Ces propositions séduisantes, passant par ses lèvres juvéniles, animées par le regard quasi extatique de cette tête fine et aristo-

cratique, prenaient couleur à ce point que son étrange auditoire s'y passionnait et finissait par verser des larmes. Que de triomphes à la fois grotesques et touchants il eut alors, mon pauvre René, dans de bien drôles d'endroits ! Moi qui vous parle, j'ai vu pleurer à sa voix des polichinelles et des titis ; j'ai vu des balocheuses émues baiser le pan de ses habits.

Il fut pendant deux hivers le dieu de toutes les femmes déroutées et leur prophète favori. S'il y eût eu un désert, une Thébaïde aux environs de Paris, pas trop loin des bals Musard et Valentino, pas trop loin de la Chaumière et du Prado, il eût pu s'y faire suivre par la foule des brebis sans pâturages qui cherchent, trop souvent sans le trouver, un brin d'herbe à brouter entre les fentes des pavés de Paris ; et Babylone eût été ainsi purifiée… pour quinze jours !

Il eut des duels fantastiques, qui firent du bruit alors, des duels où il risqua consciencieusement sa vie pour des dames célèbres, qu'on retrouverait peut-être aujourd'hui accroupies dans quelque loge de portier ; des duels sans merci contre des jeunes premiers sans manières, coupables à ses yeux d'avoir manqué d'égards à des femmes qui n'en attendaient pas.

« Je mourrai à la tâche, disait-il, mais je ferai respecter la femme. La pire vaut mieux que nous. Tant que la femme (que ce mot était grand dans sa bouche !), tant que la femme ne sera pas un être sacré en France et pour tous, quelle que soit sa condition, le monde ne retrouvera pas son équilibre. »

Ah ! qu'il en parlait bien des femmes ! de quelle voix pénétrée et suave, et qu'en effet il savait bien aller trouver, jusqu'au fond

du limon dont sont faites quelques filles d'Ève, la paillette d'or qui s'y cachait !

Alchimiste téméraire, il consumait le plus pur de son cœur et de ses rentes à souffler sur des cendres froides pour en tirer des flammes, à ramasser des feux éteints pour en faire du diamant. Rien ne le rebutait dans ce genre d'entreprise, encore bien qu'il y laissât souvent la gaieté et la bonne humeur nécessaires à son âge. Que d'expériences je lui ai vu manquer dont il avait espéré un succès complet ! Que de fois la cornue éclata dans ses mains au moment précis où, selon lui, le grand œuvre allait s'accomplir !

Cette manie de purification du vice par l'amour ne laissa pas de faire momentanément quelque tort à la vertu. Au lieu de chercher d'honnêtes femmes là où il y en avait de toutes faites, on en cherchait surtout là où il n'y avait aucune chance d'en rencontrer. Pour quelques pêches miraculeuses pratiquées en eau trouble, que de coups de filet perdus, que de vase remuée ! Pour quelques perles trouvées dans le fumier par des lapidaires intrépides, que d'immondices soulevées ! Pour une brebis sauvée et rachetée, que de bêtes malsaines payées à des prix fous ! Il n'importe ! on cherchait, on fouillait, les cerveaux travaillaient, les cœurs battaient, et comme en somme une fausse passion n'a jamais rassasié un véritable appétit, les passions vraies reprenaient bientôt le dessus ; et comme après avoir essayé de la fausse innocence on en arrivait bientôt à découvrir que la vraie innocence, la bonne, celle qui n'a jamais eu besoin de réparation, est d'un usage infiniment plus sûr et plus agréable à la fois, on retombait bientôt aux pieds de la véritable vertu, et toutes les agitations tournaient en définitive à son profit. On avait pris le plus long pour arriver à la

vérité, mais peut-être après ces détours y revenait-on meilleur et plus aguerri.

Au bout de deux ans d'illusions et de désillusions alternatives, la lumière pour moi s'était faite. Las d'errer dans le surnaturel, j'en étais enfin revenu à sentir le besoin de rentrer dans la vie pratique. J'avais fini par faire comprendre à René que, n'ayant que son argent à jeter par les fenêtres, il serait non-seulement honnête, mais sage, que je tentasse de me faire par mon travail une position indépendante, et que ce n'était point en poursuivant en commun nos études d'anatomie morale sur le vif, dans les bals de l'Opéra et dans les coulisses des petits théâtres, que j'arriverais à prendre mes grades à la Faculté de droit et à devenir une des lumières du barreau.

René, dans un jour de bon sens, était tombé d'accord avec moi que notre séparation était nécessaire.

« Eh bien ! lui dis-je, dès aujourd'hui, René, je vais me mettre en quête d'un petit appartement. Ce sera un pied-à-terre pour toi dans le quartier où je le prendrai, et cela te changera de monter mes quatre ou cinq étages. J'ai idée que nous allons adorer ma gouttière. »

Pour faire d'une pierre deux coups et réparer ainsi le temps perdu, j'avais pris la dure résolution de travailler chez un avoué et de faire mon droit en même temps. Or, mon avoué demeurait rue Vivienne ; il était donc bon que je me logeasse le moins loin possible de l'étude, et il fut entendu que je commencerais par explorer le quartier de la Bourse et les rues avoisinantes.

René me proposa de m'aider ou de m'accompagner du moins dans mes recherches.

« Je n'ai rien à faire, me dit-il, cela me distraira. »

Je m'étonnai bien un peu qu'une distraction de ce genre fut du goût de René, mais j'acceptai volontiers son offre.

« Partons, lui dis-je, et partons à pied. Outre qu'il ne serait pas commode de se tenir le nez au vent dans une voiture, et d'en descendre à chaque instant pour faire la chasse aux écriteaux, je prétends, dès aujourd'hui, rompre avec toutes les habitudes que ma situation personnelle ne me permet pas de conserver. »

Nous habitions tout au haut du faubourg du Roule un petit hôtel qui venait à René de sa famille.

« Soit, me dit René en me prenant le bras, mais sortons du côté des Champs-Elysées, je te raconterai en route quelque chose que j'ai eu le courage de te cacher depuis un mois, pour m'épargner le mortel chagrin de te voir traiter légèrement peut-être une liaison qui a dès à présent, pour moi, les proportions d'un engagement sérieux : je ne veux pas avoir un secret pour toi au moment de nous séparer. »

Ce début m'inquiéta. J'avais vu René plus solennel, je ne l'avais jamais vu si grave. « J'ai grand'peur, me dis-je, que cette fois mon pauvre René soit plus profondément atteint qu'à l'ordinaire. »

Mes craintes n'étaient que trop fondées.

René, toujours enthousiaste, toujours naïf, avait encore une fois trouvé ce qu'il cherchait, une âme à sauver. Le don Juan d'autrefois était radieux. Le cœur candide de l'homme blasé était comble d'une joie ingénue. Méphistophélès se frottait les mains. Il était aimé !

L'ange — il y a toujours un ange au fond de nos folies — l'ange qui l'aimait avait ou du moins était susceptible d'acquérir toutes les perfections. Cela eût dû aller sans dire, René préféra m'énumérer une à une les richesses que pouvait contenir le trésor dont il avait à m'annoncer la découverte.

Les ailes de la créature céleste qu'il tenait à me décrire avaient peut-être autrefois traîné un peu sur la terre, mais ce n'était pas la peine d'en parler. Grâce à René, d'ailleurs, grâce à l'amour, elle était en train de remonter dans l'azur pour n'en plus redescendre.

« Ah ! mon ami, me dit René, je suis le plus heureux des hommes. Quand tu connaîtras Léocadie…

— Léocadie !

— Joli nom, n'est-ce pas ?

— Je m'y ferai, lui répondis-je ; comme nom d'ange, il m'a un peu surpris, mais va toujours.

— Quand tu la connaîtras, reprit-il, tu comprendras mon bonheur.

— Mais enfin, lui dis-je, d'où t'est-il tombé ce bonheur, est-il sûr que ce soit du ciel ?

— Tu te rappelles, me dit René, qu'il y a un mois la vente d'une ferme que m'avait léguée ma tante me força d'aller à Chartres. L'affaire traîna un peu. Je restai deux mois dans la capitale du pays beauceron. Chartres n'est peut-être pas la ville la plus gaie du monde. Quand je m'en fus donné à cœur-joie de manger du pâté de perdreaux de Lemoine à chacun de mes repas et de voir et de revoir la cathédrale qui est superbe, bien qu'elle soit odieu-

sement gâtée presque partout à l'intérieur ; quand j'eus fait deux jours de suite le tour des promenades plantées de très-beaux arbres, où par parenthèse il n'y a personne pendant la semaine et où il y a trop de monde le dimanche, je me demandai avec terreur ce que je ferais de ma seconde soirée.

« Heureusement, c'était un dimanche : une affiche m'apprit qu'il y avait spectacle extraordinaire. Bocage était à Chartres, Bocage devait jouer Antony, ce vrai père de la Dame aux Camélias. Une dame inconnue, une dame du monde, qui avait consenti à paraître devant le public chartrain, précisément parce qu'elle était complètement étrangère au pays, devait seconder le célèbre artiste parisien et jouer à côté de lui le rôle de M d'Hervé. La représentation se donnait au bénéfice de la famille d'un pompier qui venait de périr dans un incendie.

« Qu'on parle encore des pressentiments. J'entrai au théâtre, malgré toutes ces promesses, avec un enthousiasme des plus modérés ; je pris ma place en bâillant, et la toile, cette toile qui me séparait à peine de ma destinée, la toile se leva sans que rien m'avertît que mon cœur devait battre.

« Mais bientôt parut M d'Hervé. Ah ! mon ami, quels accents ! quels regards ! quelle âme ! quelle vertigineuse et irrésistible beauté ! Mon entraînement fut tel qu'il se communiqua à la salle tout entière. Mille mains électrisées par les miennes répondirent bientôt à mes bravos par des bravos frénétiques. Un acte, deux actes, et puis le reste de la pièce, se jouèrent ; trois rappels successifs firent de cette représentation un triomphe pour l'artiste inspirée. De la scène, où elle planait sur son public affolé, son regard parvint à me dire qu'elle sentait que ce triomphe elle me le devait en partie. Le rideau tomba. Je demeurais à ma place,

comme plongé dans une sorte d'extase. J'étais, à la lettre, foudroyé. S'il n'eût fallu que traverser des flammes pour aller arracher M d'Hervé au trop heureux Bocage, je l'eusse fait. Mais il fallait traverser des corridors sombres, des escaliers bizarres, c'était une autre affaire. Je ne sais pas encore par où je passai, mais je me trouvai tout à coup aux pieds de cette admirable créature et dans sa loge…

— Tu es bien là, dis-je à René, en lui demandant la permission de l'interrompre, restes-y un instant. La rue Saint-Louis-d'Antin m'irait assez ; voici un écriteau : Petit appartement de garçon à louer, sur le derrière ; c'est mon affaire. Laisse-moi monter. La maison me convient, et si l'appartement me plaît, je te ferai appeler avant de conclure, pour avoir ton avis.

— Ne sois pas trop long, me dit René ; puisque j'ai commencé, il faut que tu saches tout. »

Je montai et je redescendis sans avoir rien fait : l'appartement était sombre, sans air, impossible. Le portier était aimable : c'était beaucoup, mais ce n'était pas assez.

« C'est à recommencer, dis-je à René.

— Quoi ! vraiment, tu veux…

— Tu veux quoi ? lui dis-je, voyant qu'il ne m'avait pas compris.

— Tu veux que je recommence l'histoire de Léocadie ?

— Non, fichtre pas ! je ne veux recommencer qu'à chercher des appartements ; quant à ton histoire, je n'en ai rien perdu : tu étais aux pieds de M d'Hervé, qu'est-ce que tu as bien pu y faire ?

— J'ai été droit au but, me répondit René. Je n'avais pas trop préjugé de cette nature d'élite. Mon cœur m'avait dit que j'allais me trouver en présence d'une femme supérieure à laquelle tout ce qui eût été détour eût fait pitié. Je fus donc carré avec elle. J'osai lui dire tout d'abord que je l'adorais, qu'elle avait du génie, que sa place était à côté, au-dessus même de M Dorval ; qu'auprès d'elle M Mars n'était qu'une carafe d'orgeat, et que je mettais ma fortune et ma vie à ses pieds pour l'aider à monter jusqu'où l'appelait son talent.

« Elle répondit à ma franchise par une franchise égale. Elle m'avoua sans embarras qu'elle m'avait remarqué à l'orchestre, qu'elle n'avait joué que pour moi, qu'elle m'avait presque attendu à chaque entr'acte, que ma brusque apparition l'avait donc à peine surprise, et qu'au moment même où je m'étais précipité dans sa loge elle se disait : « Pourquoi n'est-il pas déjà là ? » Que conclure de cette étrange et subite sympathie, de cette attraction en quelque sorte magnétique, sinon que nous étions nés l'un pour l'autre, et qu'évidemment nos âmes étaient sœurs ? Nous revînmes ensemble à Paris. Ah ! mon ami, je puis mourir. J'aurai eu, dès ce monde, un avant-goût des amours du ciel. Mais, j'y pense, puisque tu me quittes, pourquoi n'essayerais-je pas, dès que tu auras trouvé un appartement, de décider celle que j'aime à te remplacer à l'hôtel dans celui que tu occupais ? Qui mieux, que Léocadie pourra remplir le vide que va me causer notre séparation ?

— Ne te presse pas, dis-je à René, réfléchis avant de prendre ce grave parti d'une cohabitation subite ; on sait bien comment ça commence, mais non comment cela finit. M d'Hervé, avant

votre rencontre, demeurait bien quelque part sans doute. Pourquoi dès lors se hâter ?

— Tu me le demandes ! me dit René, tu n'as jamais aimé ! Mais en dehors même du désir bien naturel à tout homme qui aime de tenir tout entier dans sa main l'objet de sa passion, j'ai une raison plus grave de vouloir Léocadie ailleurs qu'où elle est. Sais-tu où et avec qui vit cette femme aux pieds de laquelle tout Paris tombera un jour ? Dans une mansarde, avec une pauvre vieille camarade de théâtre, dont elle partage la misère. C'est toute une histoire que cette existence. Le mari de Léocadie, car Léocadie est mariée, son mari était dans le commerce, sa femme vivait heureuse et honorée. Tout à coup une crise imprévue bouleversa leur fortune et culbuta leur maison. M. X... était tout à la fois un homme faible et cynique. Il disparut un beau matin, laissant à sa femme, pour tout, adieu, un mot où il lui disait qu'il lui rendait sa liberté, qu'elle ne le reverrait jamais, qu'elle était intelligente, qu'elle était belle, que c'étaient deux capitaux pour un... enfin des monstruosités. Loin de perdre la tête, Léocadie se roidit contre la tempête et parvint presque à la dominer. Elle avait reçu une éducation à la fois solide et brillante ; elle se fit institutrice, elle ne refusa aucun travail, elle donna des leçons de tout. Elle vivait ainsi dans une médiocrité laborieuse, quand se déclara sa vocation pour le théâtre. Elle abandonna dès lors ses leçons pour se livrer à l'étude approfondie de son art. Il y a une volonté de fer dans cette frêle enveloppe. Depuis plus d'une année, elle eût pu débuter sur une des scènes de Paris ; elle a le courage de résister à cette tentation, et se contente de jouer de loin en loin en province pour s'exercer et reconnaître ainsi ses forces sans se compromettre sur le terrain définitif de la lutte. Elle ne veut paraître à Paris qu'avec éclat. C'est en vain que ses ressources s'épuisent,

elle persiste, et rien n'ébranle son courage. Ajoute à cela que le lâche abandon de son mari lui a donné un tel mépris pour l'humanité, qu'elle s'est juré de tout faire plutôt que de remettre jamais son sort entre les mains d'un homme quel qu'il soit. Mes prières…

— Pardon si je t'interromps, dis-je à René ; mais nous voici place Louvois, et j'aperçois tout autour une guirlande d'écriteaux ; c'est bien le diable si je ne trouve pas dans tout cela mon affaire. Cela m'irait assez, une place : on n'a pas de vis-à-vis, on est plus chez soi. Par où vais-je commencer ?

Par ici, me dit René en m'indiquant un écriteau. La maison est supportable : il n'y a pas de cour, tous les appartements doivent donner sur le devant ; au moins tu verras clair. Allons, fais vite, et appelle-moi de là-haut par une fenêtre si l'affaire s'arrange. J'allume un cigare, et quand tu descendras je te dirai le reste, c'est-à-dire mes projets pour l'avenir ; quant au passé, tu sais à peu près tout : ce n'est pas long à dire, le bonheur sans tache. »

J'avais à peine fait quelques pas sous la porte cochère de la maison que m'avait désignée René, que le portier sortit de sa loge comme un dogue de sa niche.

Je n'ai point oublié le superbe regard que jeta sur moi ce personnage quand je lui demandai à visiter le petit appartement qu'il avait à louer au quatrième.

« Dites au cintième, me dit-il d'un ton rogue et gourmé, il y a un entre-sol. On ne trompe pas le monde ici.

— Montons toujours, j'ai de bonnes jambes, lui répondis-je.

— Que monsieur me suive pour lors ; mais, que monsieur le sache, j'ai eu aussi des jambes ; tout le monde en a eu, des jambes, dans son temps ; monsieur ne sera pas toujours jeune non plus. »

Nous montons un étage, puis deux ; mon cerbère s'arrêta pour souffler, et l'interrogatoire suivant commença :

« Monsieur est garçon ?

— Oui.

— Tout à fait garçon ?

— Tout à fait.

— C'est que la maison n'admet que des personnes qui ont des principes, et je préviens monsieur…

— C'est bon, lui dis-je non sans humeur, je vous comprends, je suis prévenu. »

Je pris les devants et l'ascension continua. Le portier me suivait majestueusement, lentement, posément, accentuant lourdement chaque marche avec un flegme irritant. Quand nous fûmes arrivés au troisième :

« Monsieur n'a pas de chien ? me dit-il.

— Non.

— Pas de chat ? pas de perroquet ? pas d'enfant ? pas de piano ?

— Non.

— Monsieur joue peut-être du cornet à piston ?

— Non.

— Ou de la clarinette ?

— Je ne joue de rien.

— Monsieur fume-t-il la pipe ?

— Non.

— Monsieur rentre-t-il souvent à des heures indues ?

— Non.

— Monsieur découche-t-il ?

— Non.

— Monsieur fait peut-être son ménage lui-même ? ajouta-t-il en jetant sur ma tenue, une tenue du matin, un regard sournois.

— Eh non ! répondis-je.

— Pour lors, tant mieux pour monsieur, dit-il, surtout si ma femme consent à le faire.

— Si votre femme est raisonnable et propre, je pourrai, en effet, m'arranger d'elle.

— M Pirard est raisonnable avec les personnes qui le sont, et elle est propre avec un chacun, me dit M. Pirard en ôtant sa casquette, par respect sans doute pour le beau nom que portait sa femme.

— Monsieur déjeune-t-il chez lui ? dit-il encore.

— Oui, mais cela n'est un embarras pour personne ; un pain d'un sou et un verre d'eau, voilà mon ordinaire.

— Pour lors, monsieur, me dit le dogue s'arrêtant tout net et se posant sur ses pattes de derrière, ne montons pas plus haut. Ma femme me disait encore ce matin : « Monsieur Pirard, tant pis pour toi si tu « prends pour le cintième des locataires que je n'aurai pas à leur-z-y faire « des déjeuners à la fourchette, ton déjeuner s'en ressentira. » Descendons, monsieur, descendons, vous ne feriez pas l'affaire de ma femme.

— Que le diable vous emporte ! m'écriai-je. C'était bien la peine de me laisser monter jusqu'ici.

— Voilà encore ce qui n'irait pas à M Pirard, dit M. Pirard ; des vivacités avec moi… elle ne les souffrirait pas ! Elle me respecte et veut qu'on me respecte aussi. M Pirard n'aime que les personnes civilisées.

— Que le diable emporte aussi M Pirard ! ajoutai-je exaspéré.

— C'est en parlant comme cela des dames des concierges qu'on devient un Lacenaire et même un républicain, monsieur, me dit M. Pirard.

— Que t'est-il arrivé ? s'écria René quand je le rejoignis ; tu es rouge comme un coq.

— Rien ; j'ai fait de la politique avec cet animal de portier, et cela m'a animé.

— Bah ! me dit-il, quelle idée ! Et l'appartement ?

— Passons à un autre.

— Pour cette fois, reprit René, je monte avec toi. J'en ai assez de faire le pied de grue sur les trottoirs ; mais laisse-moi porter la parole. Je plais aux portiers et j'arrangerai mieux que toi ton affaire.

« Je me tromperais fort, ajouta-t-il en me montrant une sorte de petite terrasse au milieu de laquelle pendait un écriteau, si cet écriteau ne nous indiquait pas le paradis que tu cherches. Ça a l'air gentil et gai là-haut.

— Soit, lui dis-je, montons ensemble, je ne parlerai plus aux portiers, mais, par compensation, tu ne me parleras de Léocadie que quand nous serons redescendus. Je t'écouterais mal en me livrant à l'examen des lieux où je vais peut-être, et pour longtemps, enterrer ma trop brillante jeunesse.

— C'est entendu, me dit-il ; mais quand nous aurons visité cet appartement, tu m'appartiendras ; nous irons déjeuner au café Cardinal : je te donnerai une omelette aux rognons pour deux, il n'y a pas d'arêtes là dedans et tu pourras m'écouter tout en mangeant. »

Jamais je n'avais vu René plus gai ; le plaisir de débarrasser son cœur du seul secret qu'il eût eu pour moi l'avait comme allégé.

« Et dis-toi bien une chose, ajouta-t-il en traversant lestement la place pour arriver à la maison que nous avions en vue, c'est que ce n'est pas un conseil qu'il me faut, mais ton approbation pleine et entière, mais des félicitations ! Je veux que dans quinze jours tu sois aux pieds de Léocadie ; tu verras ! tu verras ! Ah ! si elle était libre !

— Que ferais-tu ? lui dis-je.

— Ce que je ferais ? Je l'épouserais, parbleu !

— Tu l'épouserais !...

— Et ce ne serait pas long, reprit-il. Ne sommes-nous pas convenus cent fois qu'il n'y avait de mariages de raison que les mariages d'inclination ? Ne suis-je pas riche pour deux ?

— Riche pour deux, oui, et amoureux pour dix, je le vois bien, » répondis-je en essayant de rire.

Mais déjà René était en conversation intime avec mon futur concierge : je ne tardai pas à comprendre, en l'écoutant, toute la supériorité de ses manières sur les miennes en ce qui concerne les portiers. Le premier mot échangé entre ce nouveau Cerbère et René avait été une pièce de vingt francs. Exaltée par ce préambule, la portière, une femme encore jeune et d'un extérieur avenant, coupa la parole à son mari, ne s'en rapportant qu'à elle, sans doute, de répondre à des locataires qui parlaient si bien la langue aimée des portiers.

« Le petit appartement que monsieur va voir est charmant, dit-elle ; il se compose de trois pièces et d'une petite antichambre. Il y a deux entrées, l'une à droite, l'autre à gauche, sur le palier, ce qui est bien commode. Le salon s'ouvre sur une petite terrasse, d'où l'on a de l'air et de la vue, et où l'on peut avoir des fleurs. L'appartement est encore occupé, mais il sera libre dans quinze jours. Il est habité depuis trois mois par un artiste qui chante, je crois, aux Champs-Elysées, un homme très-drôle, que le propriétaire a trouvé trop gai pour la maison. Monsieur n'est pourtant pas plus regardant qu'il ne faut, mais la maison serait

devenue impossible avec un locataire comme celui-là. C'est un homme qui joue de tout ce qui fait du bruit, de l'orgue, de la trompette, du cor et du tambour. Ce ne serait encore rien, mais il fait des armes toute la journée ; croiriez-vous qu'il avait eu l'idée de faire un tir au pistolet sur sa terrasse ? C'est plein de lances et de fusils chez lui.

— Bravo ! dit René ; avec un prédécesseur comme celui-là, mon ami n'aura pas de peine à passer pour un saint.

— Mais, dis-je, ce locataire est-il sorti ? je ne voudrais pas le déranger au milieu de ses exercices.

— Il est parti en disant qu'il allait à sa répétition, répondit la concierge. Il ne doit rentrer que sur le tard et m'a chargée d'en prévenir une personne qu'il attend, pour le cas où elle arriverait trop tôt ; mais j'ai ses clefs, et si ces messieurs le veulent, je vais les accompagner.

— Très-bien, et dépêchons-nous, me dit René ; il est onze heures et demie, et j'ai faim. »

Quand nous fûmes arrivés sur le palier :

« Entrez, messieurs, nous dit la concierge, mais ne faites pas trop d'attention à l'état dans lequel peut se trouver l'appartement. C'est un désordre forcé avec le locataire qui l'occupe ; tout ce qui devrait être sur les tables est par terre, et tout ce qui pourrait rester par terre est sur les tables. Je prie ces messieurs de ne toucher à rien : il y a des pistolets aussi chez ce diable d'homme, et je tremble toujours que tout ça ne parte quand je fais l'appartement.

— Bon, bon, dit René gaiement, nous connaissons ça, soyez tranquille, Il m'intéresse, votre toqué de locataire ; je suis curieux de voir son perchoir. »

Nous avions examiné la première et la seconde pièce : un vrai musée comique. Les murailles étaient couvertes de caricatures fixées au mur avec des épingles : des Gavarni, des Cham, des Berlall, des Dantan et des Daumier. René riait aux éclats en lisant les légendes. « Beau Louvre, disait-il, à l'usage d'un paillasse. » Je le laissai absorbé dans cette désopilante inspection, et, plus impatient, j'ouvris les fenêtres de ce qui allait être ma terrasse, pour voir quel air avait le voisinage et quel effet pouvaient produire d'en haut les statues de la jolie fontaine Louvois, alors assez nouvelle.

Je fus retenu sur la terrasse par un attroupement qui s'était formé autour de deux bateleurs. Ces deux artistes en plein vent s'étaient pris de querelle avec des militaires. Le public s'était partagé en deux camps : on se battait, on criait ; la garde arriva. En vrai badaud j'attendais le dénoûment, pourtant facile à prévoir, de cette bagarre, quand un cri, un cri terrible, un cri qui ne pouvait être qu'un cri de désespoir ou d'agonie, un de ces cris lamentables qui glacent le sang dans les veines de quiconque les entend, vint jusqu'à moi.

La concierge me regarda tout interdite.

« Monsieur a-t-il entendu ? s'écria-t-elle.

— D'où peut venir cet horrible cri ? lui dis-je.

— Il me semble, me répondit-elle en pâlissant, que cela est venu de la chambre à coucher, de celle où a dû passer votre ami,

car il n'est plus là.

— René ! m'écriai-je en me précipitant dans l'appartement, René !

— Là, cette porte, me dit la concierge ; entrez le premier, monsieur, je n'oserais pas… »

Quel spectacle ! Je n'oublierai de ma vie cette heure terrible ; mon pauvre, mon cher René était renversé sur un divan, les yeux à demi fermés, le regard atone, la pâleur de la mort sur la figure ; une de ses mains crispées serrait convulsivement la crosse d'un pistolet, son visage était couvert de sang.

Je me jetai à genoux devant lui :

« Qu'as-tu, René ? lui dis-je, parle-moi, réponds-moi ; ce sang… ce pistolet… qu'est-il arrivé ? qu'as-tu fait ? »

Par un effort suprême, le moribond rouvrit un instant les yeux.

« Je me suis tué, dit-il. Léocadie !… Ah !!! »

Il perdit connaissance et tomba comme une masse inerte dans mes bras. Je le portai sur le lit et j'essayai d'étancher le sang qui coulait d'une blessure qu'il avait à la tempe droite. La concierge avait couru chercher un chirurgien. Grâce au ciel, il y en avait un qui demeurait dans la maison.

Quand l'homme de l'art arriva, il y eut dix minutes d'une attente qui me parut un siècle. Il voyait bien par où était entrée la balle, mais il ne se rendait pas compte de la route qu'elle avait pu prendre. Il envoya chercher sa trousse. Lorsqu'il eut sondé la plaie :

« Quel cas étrange ! dit-il à son aide qui venait d'entrer ; la balle ne paraît pas avoir pénétré dans le cerveau. Les parois osseuses ne sont point défoncées, voilà le trou qu'elle a fait cependant, où peut-elle être ?

« Pardieu, ajouta-t-il après s'être livré à un examen minutieux, par-dieu, je ne me trompe pas, ce ne peut être qu'elle que je sens là, sous mon doigt, entre la mâchoire et l'oreille. Mais comment s'y est-elle prise pour descendre si bas ? Elle s'est donc creusé un tunnel ?

« C'est égal, dit-il en s'adressant à moi, si je peux ravoir la balle sans faire d'incision, si elle veut bien reprendre la route qu'elle a déjà faite, si aucun accident nerveux trop grave ne se déclare, il n'y a rien de perdu peut-être, et votre ami pourra se vanter d'avoir joué à un jeu auquel quatre-vingt-dix-neuf autres sur cent auraient perdu la vie. »

Sans une contraction spasmodique, et en quelque sorte intermittente, qui révélait que René respirait encore, quand la sonde pénétrait dans sa blessure, on eût dit que nous n'avions plus sous les yeux qu'un cadavre.

L'opération fut faite avec l'aide d'une petite pince et d'une sorte de crochet fort mince que l'habile praticien maniait avec une dextérité que je ne pus m'empêcher d'admirer. Je vois encore ces mains habiles, agissant lentement, mais sûrement, sur la balle, pour ménager les fibres délicates et si nombreuses qui s'entre-croisent autour des tempes, et la balle, remontant peu à peu par l'ouverture qu'elle avait faite, comme si elle eût obéi à une puissance mystérieuse, comme le fer obéirait à l'aimant. Quelques mouvements convulsifs, que j'avais le cruel devoir de

comprimer, des cris instinctifs, étouffés, signalaient seuls la présence de la vie dans le pauvre patient. Quand la balle fut dans les mains de l'opérateur, je respirai. Il envoya chercher de la glace ; il en plaça sur le front du malade, et par-dessus des compresses sur la plaie même.

« Et maintenant, dit-il, un calme absolu ; pas d'émotion surtout ! Si le malade revient à lui, il se peut qu'il ait perdu la mémoire, qu'il ait le délire ; calmez-le par de bonnes paroles, gardez-vous de le contredire, dites-lui qu'un accident l'a mis dans cet état. Pas de visites surtout, et espérons. Vous pouvez avoir confiance dans la personne qui m'assiste comme, en moi-même. Je m'en vais presque tranquille ; je reviendrai ce soir. »

Ce ne fut que quand la première émotion fut passée, ce ne fut que lorsque je me trouvai au pied du lit où gisait mon pauvre ami, et forcé d'attendre dans le silence et du temps seul la réponse à mes angoisses, que je me rappelai tout à coup que nous étions dans le domicile d'un étranger. Je donnai l'ordre à la concierge de m'appeler quand le maître du logis se présenterait. Je ne doutais pas que, quel qu'il fût, il ne consentît à nous céder la place.

J'avais cru tout d'abord à un accident. J'avais pensé que René, trouvant des pistolets et ne les croyant pas chargés, les avait maniés imprudemment. Mais après les paroles qui lui étaient échappées, l'illusion n'était pas possible. Je l'avais bien entendu :

« Je me suis tué, avait dit René.

« Je me suis tué ! » Qu'avait-il pu se passer dans ce cerveau, pour que l'idée de la mort s'en fût instantanément emparée ? Ce suicide étrange, comment s'en rendre compte, de la part d'un

homme qui venait de se déclarer en plein bonheur, qui, deux minutes avant de se livrer au dernier acte de désespoir, hâtait avec une vivacité juvénile l'heure prochaine de son déjeuner ?

La chambre où le plus funeste des hasards nous avait conduits n'avait rien de funèbre. Quel fantôme, invisible pour tout autre, avait donc pu apparaître dans cette chambre aux yeux de mon cher René ? Elle était bien telle que l'avait dépeinte la concierge : une chambre d'artiste, d'artiste de bas lieu, du désordre partout, un désordre burlesque, des fleurets, des plastrons, de vieilles armes ébréchées et rouillées, des instruments de musique, une guitare pendue à la muraille à côté d'un costume de marquis, une perruque à queue rouge sur un guéridon, quelques essais de peinture, des tableaux sans cadre accrochés au mur ; sur le lit, un masque et un faux nez ; par terre, aux pieds de René, une miniature. Rien, rien là dedans, semblait-il, qui pût conduire à une pensée de mort une imagination exubérante sans doute, mais où l'enthousiasme du beau et du bon l'emportait de beaucoup sur les idées mélancoliques.

Léocadie ! ce nom qui le matin m'avait fait sourire quand pour la première fois René l'avait prononcé devant moi, ce nom avait été aussi, je m'en souvenais bien, le dernier qu'eût murmuré sa bouche avant son évanouissement, le dernier qui dût sortir de ses lèvres peut-être. Était-ce alors un adieu à la femme aimée, ou bien, revenant ainsi à ce moment suprême, ce nom n'était-il pas plutôt une suprême objurgation et comme l'explication du fait qui allait terminer sa vie ?

C'était à s'y perdre.

J'étais plongé dans ces douloureuses réflexions, quand, en interrogeant le pouls de René, j'aperçus dans sa main gauche, entre ses doigts fermés, un papier taché de sang.

Je parvins à rouvrir, à détendre cette main que la douleur, que la colère peut-être avait roidie, et j'en tirai l'étrange lettre que voici, explication trop claire de ce qui venait de se passer :

À MONSIEUR HECTOR, ARTISTE DRAMATIQUE.

« Fais le mort pendant quelque temps encore, prends patience. Mon apôtre va comme sur des roulettes. Il est sérieusement riche ; il est bon enfant, et, sans être plus bouché qu'un autre, il est d'une incommensurable crédulité. Les affaires sont si faciles avec lui, que c'en est honteux. Meubles, maisons, voitures, rentes, professeurs, claqueurs, et du respect par-dessus le marché, j'aurai tout avec lui. Il n'y a de trop que le respect.

« Le jour où ce bel innocent est tombé à mes genoux du haut des clochers de Chartres, je lui ai fait au pied levé des contes de l'autre monde ; il a tout cru.

« Que c'est bête à moi de lui avoir dit, pour faire ma tête, que j'étais mariée ! il était fichu, ayant le reste, de me demander ma main par-dessus le marché. Dis donc, Totor, sais-tu un moyen de se défaire d'un mari qui n'a jamais existé ?

« Mais je ris ; quant à ça, je n'en voudrai jamais assez à un homme pour le conduire à cette extrémité. J'ai pour principe qu'il ne faut faire que le mal qui peut passer.

« Il y a des moments où, devant la confiance sans bornes de ce grand, de ce charmant bébé, il me prend des scrupules : je lui voudrais plus de défense. D'autres fois, je me dis, quand je le

vois, pour tout ce qui n'est pas moi, aussi et plus avisé que n'importe qui : « Ce n'est pas possible ; c'est un garçon qui fait la bête pour me faire poser ! Un de ces matins, il va me dire : « Veux-tu finir ? » Mais non, René m'aime, il m'aime autant et plus encore qu'il ne croit. Expliquez-vous donc ça ! Quel malheur pour un homme que des amours si aveugles ! Si j'étais pire que je ne suis, pourtant, voilà un garçon dont il ne resterait rien dans six mois ; mais je me connais, je le lâcherai un jour ou l'autre. Je n'aurai peut-être jamais eu pour lui un bon sentiment que ce jour-là : je veux qu'un loup me croque s'il m'en sait gré quand cela arrivera.

« Après tout, je lui ai rendu service ; une autre l'aurait ruiné tout à fait, je ne le ruinerai qu'à moitié, et pour son argent je l'empêcherai du moins d'être un niais pour le restant de ses jours. C'est lui qui ne coupera pas dedans souvent après moi !

« Devine ou il m'a menée hier ! Au sermon ! au sermon de M. X***, un fier artiste qui aurait fait un fameux jeune premier si ça avait tourné du côté théâtre au lieu de tourner du côté église. Et avant-hier, à la sainte messe ! Crois-tu que cela fasse plaisir, toi, d'entrer dans les églises avec des consciences chiffonnées comme les nôtres et de se trouver devant Celui qu'on ne peut pas tromper, à côté de ceux qu'il faut qu'on trompe ?

« Je me dis quelquefois que si j'avais rencontré ce René à seize ans !... Mais aujourd'hui c'est du petit-lait.

« Tu me revaudras ce temps de retraite, mon Totor. Ça me reposera de retrouver tout autour de moi ta grosse face rebondie. Ton secret pour m'aller, c'est que tu ne vaux ni pis ni mieux que moi, c'est que nous nous connaissons depuis A jusqu'à Z, c'est que je n'ai plus rien ni à te cacher ni à te montrer ; et si ce n'est

pas divin, c'est commode. Être en scène ailleurs qu'au théâtre, se tenir dans le tête-à-tête comme si le rideau était levé et le lustre allumé, quelle scie ! C'est de l'argent gagné que celui qu'on gagne en mentant jour et nuit ! Il doit y avoir des métiers plus doux qu'on aurait bien dû m'apprendre.

« Ah çà ! Hector, est-ce que par hasard j'aurais une espèce de talent ? Mon René n'en veut pas démordre, et, quand je l'entends parler juste des autres, il m'arrive de me dire que ça ne serait pourtant pas impossible que de ce côté-là il vît clair, même pour moi. Il me semble quelquefois que si je n'avais pas honte de dire de belles choses comme si je les pensais, je n'irais, en somme, pas plus mal qu'une autre. Je t'assure qu'en province, quand il n'y a que les banquettes et que je me risque, ça va presque bien. Je me touche quelquefois jusqu'à me faire pleurer. Pourquoi ne ferais-je pas pleurer mon prochain ? il est moins dur.

« C'est dans un de ces moments-là que j'ai mordu messire René. Quelle farce ! Malheureusement, ce n'est pas tous les jours fête, et, ici, on me rirait au nez si je me lançais.

« C'est égal, ce serait bon de grimper un peu et d'être quelque chose faute d'avoir pu être quelqu'un.

« C'est comme toi, monsieur Hector, tu pourrais te redresser si tu voulais ; tu chantes pas mal, va, et tu es si drôle ! Si l'argent du jeune René pouvait nous servir à remonter sur nos bêtes, le René aurait eu sa raison d'être. Car, quant à thésauriser, ni moi ni toi nous n'y parviendrons. Voyons, veux-tu travailler ? veux-tu trimer pour de bon ? Je travaillerai et je trimerai. Je t'offre des maîtres. Tu es si jeune, mon gros Totor ! ça me tracasse pour toi dix fois plus que pour moi, l'idée d'un mauvais avenir. Les chutes

des femmes, ça n'étonne personne, il y a toujours quelqu'un qui les ramasse, ne fut-ce que pour les porter à l'hôpital ; mais un homme dans le ruisseau, je ne peux pas voir ça. Il n'y a pas assez d'excuses. Va voir un chanteur ; j'irai, moi, chez M. Samson ! Est-ce que tu veux passer ta vie à érailler ta voix dans la fumée ? Ce serait donc pour finir, comme les aveugles, par chanter sur les ponts avec un caniche pour caissier ? Oui, travaillons, et comme ça mon philosophe en sera arrivé à ses fins, il m'aura fait du bien. Pauvre garçon, son intention est bonne ; mais qu'est-ce que tu veux ? l'amour qu'on ne partage pas, ça rend féroce. On tuerait un homme comme un poulet pour s'épargner un regard tendre, et les trois quarts du temps on aimerait mieux des coups qu'une caresse.

« La singulière chose que les jeunes gens d'aujourd'hui ! Ils n'étaient tout de même pas comme ça avant les glorieuses. Qu'est-ce qu'ils ont donc mangé pendant les trois jours ? Il n'y en a pas un qui laisse les femmes tranquilles. Voilà le sixième qui veut me sauver ! Est-ce qu'on leur donne des médailles ?

« Et quelle jolie manière ils ont de le faire, notre salut ! Entre nous, excepté la musique, qui vaut mieux, la chanson est la même, et cela ressemble comme deux gouttes d'eau, leur procédé, au procédé par lequel on nous perdait avant la révolution. Malgré ça, ce petit imbécile de René m'attendrit avec ses systèmes sur nous autres. Je ne sais pas si c'est sur les nerfs ou sur autre chose que ça me tape ; mais ça m'agace, ce qu'il me récite. Le fait est qu'on devrait bien s'occuper de notre sort dans les gouvernements, et ne pas nous abandonner uniquement à la charité des gens vicieux. Naître sur le trottoir et y mourir, ça peut passer : mais y chercher à dîner… c'est roide ! Est-ce que ce n'est

pas terrible de penser que s'il n'y avait que des sages dans les rues, il n'y aurait pas moyen d'exister ?

« Allons, Hector, assez de bêtises, arrêtons les frais et mettons-nous à piocher. Ma tante m'a dit, le jour où elle m'a flanquée sur le pavé (j'avais treize ans) : « Didie, tu as appris à lire en quinze jours, à écrire en un mois, et l'orthographe en lisant des vaudevilles ; tu peux prétendre à tout. » Ma vieille tante devait s'y connaître.

« J'entends dire que l'art est une religion ; eh bien ! va pour la religion de l'art ! Puisqu'elle permet le péché, c'est la seule qui puisse nous convenir.

« Dans ce bas monde il faut avoir une idée fixe. Ayons-en une. Il n'y a rien d'heureux comme les gens pour qui les vessies sont des lanternes. Ils voient clair la nuit, leur tête est pleine d'étoiles, ils ont dans le cerveau un ciel complet ; tout ce qui touche à leur idée est superbe, leur maîtresse est la lune, leur ami est le soleil. René a la chance d'être si parfaitement toqué, qu'il y a de par le monde un monsieur, un simple monsieur, qu'il considère comme le vrai Dieu. Je lui ai demandé son nom d'homme à son dieu, il me l'a dit et ça m'a fait rire. Mais lui il est resté sérieux comme un âne qu'on étrille ! Eh bien ! c'est là le bonheur, et ce bonheur-là, qui consiste à mettre sa joie dans une baliverne quelconque, il est à la portée de tout le monde et même à la nôtre. Faute de mieux, arrangeons-nous-en donc.

« Mais ce n'était pas pour nous faire un sermon que je t'écrivais ; c'était pour laisser passer la pluie et pour t'envoyer mon portrait. Je ne sais pas si cette figure-là est la mienne, mais elle est diablement jolie. René a voulu m'avoir, même en peinture, et

il a si bien payé le peintre, que celui-ci, galamment, a fait deux portraits au lieu d'un de M Didie, et en cachette m'a donné le second. Il pensait bien qu'un original comme ta servante ne devait pas être embarrassé de trouver le placement de sa copie.

« J'ai dit : « Bon ! voilà l'affaire à Totor. »

Et si je ne suis pas là,
Mon portrait, du moins, y sera.

« Mais mon portrait n'est que pour te mettre en goût : je n'y tiens plus, dès demain je prends ma volée du côté de la place Louvois ; il y a trop longtemps que je ne t'ai vu, aussi ! attends-moi donc. J'arriverai vers dix heures du matin. Habille-toi en marquis pour me recevoir, et bats aux champs quand je ferai mon entrée dans ton palais. Il convient de faire rire encore une fois ton propriétaire.

« Si tes nombreuses affaires t'empêchaient d'être libre, écris-le-moi, et, comme toujours, signe Uranie.

« Quelle bonne idée j'ai eue de faire de toi une femme de lettres ! cela me permet de laisser traîner notre correspondance, ingénieuse manière de gagner la confiance en faisant semblant d'en montrer. Raconte-moi que tu as quelque chose à lire au directeur des Délassements, et que comme tu as un rôle pour moi, tu me pries de t'accompagner chez lui ; cette histoire nous donnera le temps d'aller déjeuner chez le père Lathuille.

« Adieu, Mossieu Totor, tâchez d'être gai pour votre Léocadie, depuis un mois submergée dans le sérieux contre sa vocation.

« Léocadie. »

« 1 P. S. — Ça m'amuse de me cacher pour faire mes fredaines. Ça me fait croire que je suis une femme honnête.

« 2 P. S. — Il pleut toujours, mais mon sac est vidé et mon encrier à sec.

« 3 P. S. — Dis donc, Totor, tu garderas mon portrait. Il n'y a pas de diamants autour. »

Je comprenais tout. Nous étions dans l'appartement de M. Hector ; de plus, en même temps que cette lettre, en même temps que la preuve de la folie et du néant de ses amours, et avant que la réflexion lui eût rendu le sang-froid que la découverte qu'il venait de faire lui avait ôté, une arme s'était malheureusement trouvée sous la main de René.

Le hasard fait certes plus de romans que tous les romanciers du monde.

Il y eut un épilogue à cet événement. L'état de René demeura inquiétant pendant quinze jours ; mais ces quinze jours écoulés, sa convalescence fut rapide. Une chose me fut particulièrement agréable dans cette prompte convalescence, c'est qu'elle fut double en quelque sorte, et que l'esprit se rétablit en même temps que le corps.

Quand fut fermée la petite cicatrice qu'avait laissée à sa tempe le passage de la balle à son aller et dans son retour, René n'était plus amoureux, et ce qui me prouva que la guérison était réelle, c'est qu'elle s'opéra sans qu'une seule malédiction sortit de ses lèvres contre M Léocadie.

Il fut près de trois semaines sans prononcer son nom. Il s'était contenté de me demander si je n'avais pas trouvé quelque part,

après sa tentative de suicide, une lettre signée d'elle et de me prier de la lui rendre.

La fièvre étant passée, je fis ce qu'il désirait. Je vis pendant plusieurs jours, et à plusieurs reprises, René lire et relire silencieusement cette longue épître dont tous les mots, comme il me le dit plus tard, étaient une brûlure sur sa plaie. Je le laissai faire, j'étais décidé à ne pas entamer le premier ce chapitre. Un matin, il m'en épargna la peine.

« Mon cher ami, me dit-il, j'ai été un sot. Mais ce n'est pas la plus utile révélation qui soit sortie pour moi de la lecture de la lettre de M Léocadie à M. Hector. Ce qui en est ressorti encore, c'est que je n'ai vraiment pas le droit de garder rancune de ce qui s'est passé à cette demoiselle. Ce n'est pas sa faute si j'ai pris du noir pour du blanc. Ma folie ne peut faire son crime. Qu'on en veuille à une femme bien élevée, instruite dans la vertu, ayant conscience du bien et du mal, de vous trahir, de mentir, de jouer un rôle et de cacher le vice sous les dehors du bien, je le comprends ; mais pourquoi en voudrais-je à Léocadie ? Je me suis bien plus trompé qu'elle ne m'a trompé. Toute sa faute a été de me laisser mon erreur. Eh bien, de cette faute, je l'absous. Si je comprends bien la lettre de M Didie à M. Totor, ce couple fantastique n'est peut-être pas perdu sans retour. Mais au lieu de le sauver par l'amour qui est un égoïsme dans son genre, puisqu'il ne donne rien pour rien, c'est par la charité que j'aurais dû entreprendre de le remettre sur ses pieds. Il est possible de faire remonter quelques degrés de l'échelle à ces deux êtres qui, à défaut du reste, ont de l'intelligence, et de cela je n'entends pas démordre. Seulement, au lieu de donner toutes mes pensées à M Didie, je prétends les partager entre elle et son Totor. Ce pitto-

resque personnage m'intéresse. Si ce que j'en devine par la manière dont parle de lui une femme qui n'est pas bête est vrai, M. Hector est un bohémien, mais un bohémien de la bonne espèce, un bohémien qui ne déclame pas, un bohémien gai. Dussions-nous être accrochés à une médaille dans l'esprit de M Léocadie, entreprenons ce double sauvetage.

« Je soupçonne que tu as dû voir, depuis que je suis dans ce lit, la M d'Hervé dont j'avais rêvé d'être l'Antony, et son Antony véritable ; si j'ai bien compris le sens de la correspondance qui a illuminé ma situation, je suis chez ce pauvre diable et je lui fais tort de son lit depuis bientôt quinze jours, après lui avoir fait tort d'autre chose pendant un mois. Qu'as-tu appris ? qu'as-tu vu ? qu'as-tu fait ? et comment tout s'est-il arrangé de ce côté ? Dis-le-moi, et n'aie pas peur de me troubler. Mon coup de pistolet n'a été qu'un coup de sang, suivi d'une saignée ; le cerveau est complètement dégagé et je puis tout entendre.

— Premièrement, lui répondis-je, en ce qui concerne M. Hector, rassure-toi, tu ne lui as fait aucun tort. Il est logé.

— Pardieu, me dit René, je suppose bien que tu n'as pas laissé coucher dans la rue un homme dont je suis l'hôte, après tout, et que tu as fait généreusement les choses pour l'indemniser de cette violation de domicile.

— Hélas ! lui dis-je, je n'ai rien eu à faire, je n'ai rien pu faire pour M. Hector. La Providence y a pourvu.

— S'il est arrivé quelque malheur à M. Hector, me dit René, ne ris pas. Ce nom est marié dans mon esprit au nom de Léocadie, il se lie à un fait qui, quoi qu'il arrive, aura une influence sur ma

vie, et je regarderais comme une vraie disgrâce… Voyons, M. Hector n'est pas mort ?

— Non, répondis-je à René ; quelle idée as-tu là ?

— Mais enfin où est-il ? à l'hôpital peut-être, ou malade dans quelque coin ?

— Pas plus à l'hôpital qu'au cimetière.

— Dieu soit loué ! tu m'avais fait peur, s'écria l'excellent René ; mais parle donc !

— Eh bien ! lui dis-je, M. Hector est à Clichy. Le pauvre diable n'a pas reparu chez lui, depuis que, grâce à ta lubie, son logis est devenu le nôtre, et ce n'est qu'hier que M Léocadie a appris sa mésaventure. Le Totor ne manque pas d'une certaine fierté ; ce n'est qu'a la dernière extrémité qu'il s'est décidé à faire savoir à son amie qu'enlevé subitement par un garde du commerce, au moment où il sortait d'une répétition, il se trouvait depuis ce temps-là sous clef.

« Ce n'est qu'hier aussi, et pas plus tôt, que je suis parvenu à trouver M Léocadie, qui avait, en venant s'informer de M. Hector, refusé d'abord de donner son adresse à la concierge. N'ayant reçu ni lettre de M. Hector, ni lettre de M. René, elle s'était crue abandonnée tout à coup du genre humain, et, bien que cela l'eût d'abord étonnée, cette âme forte avait fini par en prendre son parti : « J'en ai tant vu dans ce genre ! » m'a-t-elle dit. Ce n'est qu'hier, enfin, par conséquent, qu'elle a su ce qui te concernait. Je dois ajouter que son attitude en écoutant mon récit a été convenable…

— Pour ce qui est de M. Totor, me dit gaiement René, c'est bien. Son mal n'est pas sans remède : je briserai ses fers ! Mais parle-moi de Léocadie : qu'en penses-tu ? que dis-tu de mes projets ?

— M Léocadie n'est pas la femme que tu avais rêvée, tant s'en faut, lui répondis-je, mais je ne crois pas impossible qu'elle soit ce que tu la juges depuis que tes yeux sont ouverts. Je m'attendais à trouver une conversation cynique et tant soit peu débraillée, comme le style de sa lettre à ton rival ; point ; elle m'a, sans poser, reçu en femme intelligente qui sait au besoin se montrer comme il faut. Elle est fort belle, de la beauté qui convient surtout au théâtre ; l'œil est noir, hardi et même un peu dur, mais on sent qu'il peut s'adoucir et que toutes ses flèches doivent porter. La voix est bien timbrée, flatteuse au besoin, rarement tendre, mais je la crois susceptible, dans la colère ou l'ironie, de devenir très-dramatique. Si pour de bon elle veut travailler, mon avis est qu'il peut en effet y avoir en elle l'étoffe d'une comédienne.

— Cela me suffit, dit René ; dès que je serai sur pied, nous nous mettrons à la besogne. Léocadie comprendra et secondera nos efforts. Ses épanchements avec M. Hector m'en répondent. En la mettant en bonnes mains, elle fera son chemin au théâtre, et je me trouverai moins bête quand tout Paris l'applaudira. »

Je fis, à la prière de René, une seconde visite à Léocadie, et lui exposai les intentions de mon ami sur elle et son plan.

« J'accepte tout, me dit-elle ; remerciez pour moi ce brave enfant. Je crois qu'il est enfin dans le vrai en ce qui me touche. La femme est perdue, mais on peut sauver l'artiste. Il ne dépendra

ni de moi ni d'Hector, auquel je suis heureuse de voir qu'il s'intéresse, de donner raison à ses prévisions. Par exemple, car je veux être franche, dites à René que je ne lui promets pas de devenir jamais une sainte. Croit-il que ce puisse être impunément qu'une femme, même forte, ait toute sa vie vécu de raccrocs et d'aventures ? Mais si le cœur que chacun nous prend et que chacun nous rend, Dieu sait dans quel état ! si ce cœur ne se pétrifiait pas dans nos poitrines, si le don incessamment répété de tout notre être ne nous devenait pas forcément une chose indifférente, au lieu d'être les rebuts de la société, nous mériterions d'en être considérées comme les martyrs.

« La passion de l'art s'est éveillée trop tard en moi. L'esprit eût pu conserver la chair ; mais la chair a faim, la chair a soif, la chair a froid avant que ne s'ouvrent les appétits de l'esprit. Le moyen de ne pas les écouter quand, d'autre part, rien ne nous soutient, ni père, ni mère, ni vrais amis, ni bonnes leçons, ni bons exemples ?

« Et c'est à nous que tout ce qui est jeune vient demander de l'amour, pourtant ; à nous ! Ne dirait-on pas que les cannes et les cravaches de ces messieurs sont autant de baguettes de Moïse, et qu'il doit leur suffire d'en frapper jusqu'aux rochers pour que l'eau pure en jaillisse ?

« Mais, dites-moi donc un peu quelle chose cocasse est la vie ! N'admirez-vous pas que le bien sorte du mal ou le mal du bien, presque également, presque indifféremment ?

— Sans votre presque, lui dis-je, votre petite phrase, mademoiselle, eût été un beau blasphème. Travaillez beaucoup, remontez un peu sur votre bête, comme vous le disiez à votre ca-

marade Hector, et vous verrez bientôt, à n'en pouvoir douter, que dans ce monde, si incohérent, si biscornu qu'il puisse apparaître quand on le voit d'où vous le regardez, le bien est encore la règle et le mal l'exception. Jugez-en un peu par ce qui vous arrive. Vous n'avez de plus que vos pareilles que de l'intelligence, et déjà l'on vous compte comme un mérite ce qui n'est qu'un don de la nature. Croyez que les plus malheureux en ce monde ont encore leur sort dans leurs mains, et que beaucoup font un naufrage complet à qui le port aurait pu s'ouvrir s'ils avaient entrepris de lutter contre la tempête.

— Amen ! me dit Léocadie en riant ; que l'avenir me prouve cela, et je ne demande pas mieux que de le croire ; mais c'est égal, c'est un fier appoint dans la vie que de naître en terre ferme : nous le savons, nous qui sommes nées sur des barques en détresse. »

Vous avez tous connu, messieurs, dit l'orateur, celle qui s'appelait Léocadie. Vous l'avez applaudie sous un nom qu'elle a rendu célèbre. Ce nom, je ne vous le dirai pas. Léocadie n'est plus au théâtre, elle y a laissé la réputation d'une artiste hors ligne et d'une femme qui, par un contraste assez frappant dans la vie des comédiennes, avait à la ville plus d'esprit que de sensibilité, bien qu'au théâtre elle fût tout flamme. — M. Hector est devenu un chanteur bouffe remarquable ; il a fait fortune en Italie, sous un nom italien. Londres, Saint-Pétersbourg et Paris ont aimé tour à tour l'ancien baryton en plein vent. Léocadie lui est restée fidèle à sa façon.

« Quand nous serons par trop vieux, Hector et moi, m'écrivait-elle il y a quelques mois, nous nous retirerons à la cam-

pagne. Nous nous ferons fermiers et nous doterons des rosières. »

Quant à René, il s'est marié, il a eu des enfants, il a été député influent et éloquent sous le règne de Louis-Philippe, et aujourd'hui il n'est plus rien. Il a renoncé à la vie publique et vit heureux de la vie de famille. Il gâte sa femme et ses enfants qui le lui rendent bien. La dernière fois que je l'ai vu, le plus jeune de ses petits garçons, mettant son petit doigt sur la cicatrice qui lui est restée à la tempe, lui demanda qui avait fait « ce bobo-là à son petit père. »

Au lieu de lui répondre, René l'embrassa.

« Quand on pense, dit-il, que pour les gens qui sont venus au monde riches et bien portants comme moi le bonheur serait si facile, et que les trois quarts des fils de famille ne savent ni le saisir ni le garder, c'est à se demander à quoi sert l'argent ! J'ai envie de me ruiner sur mes vieux jours pour faire le bonheur de mes mioches ; je les forcerais ainsi à travailler. Entre la bohème riche et la bohème pauvre, entre la vie de M. Hector autrefois et celle de M. René avant sa première mort, je serais bien embarrasse de faire un choix. La raison n'était à coup sûr ni d'un côté ni de l'autre, mais les circonstances atténuantes, j'en ai bien peur, se trouvaient plutôt du côté du pauvre cabotin que du côté du riche héritier. »

p.-j. stahl.

Série 2 · Quelques mots sur le duel

QUELQUES MOTS SUR LE DUEL

PAR P.-J. STAHL

L'année 18.. fut féconde en duels littéraires. C'était le bon temps du journalisme. Quiconque avait l'honneur de tenir une plume devait en même temps savoir tenir une épée. Il s'ensuivait que, si l'on se battait alors un peu plus, on s'injuriait peut-être un peu moins. M. X..., écrivain de mérite, que la carrière administrative a depuis et trop tôt enlevé aux lettres, avait été le héros de deux rencontres malheureuses. On sait ce que cela veut dire : il était sorti de ces rencontres sans une égratignure ; mais, après avoir blessé dangereusement son premier adversaire, il avait tué le second.

« Il serait bien à vous, lui dit un jour un de ses collaborateurs, préposé sans doute aux comptes rendus de l'Académie des sciences morales, il serait bien à vous, et mieux qu'à un autre, de réagir contre cette manie du duel qui transforme nos bureaux en salles d'armes. » X... se laissa tenter. Il avait du papier devant lui, chose toujours dangereuse, et il écrivit au courant de la plume, sur le coin de la table de rédaction, l'article qui suit, que tout le monde n'aura peut-être pas oublié :

LE DUEL.

« On a beaucoup parlé pour, contre et sur le duel. Je crois pourtant qu'on n'aura rien dit de définitif sur un sujet si controversé tant qu'on n'aura pas rassemblé en un dossier unique toutes les pièces du procès.

« Une histoire anecdotique du duel, depuis ses origines jusqu'à nos jours, serait le seul argument sans réplique contre un préjugé aussi vivace. Je voudrais que, dans le livre que j'imagine, aucun genre de duel ne fût oublié, depuis le duel sanglant et féroce jusqu'au duel innocent et grotesque. Rien n'est futile en si grave matière. La piteuse nomenclature des duels comiques et burlesques, parlerait certes aussi haut et plus utilement contre le duel que la liste des duels barbares et dramatiques. Il est clair que l'usage du duel se perpétuera aussi longtemps qu'on laissera croire à deux sots qui se seront rendus sur le terrain pour s'y embrasser et plumer des canards, ou au coquin qui vient de tuer un galant homme, qu'ils ont eu une affaire d'honneur ! Une statistique exacte et bien faite de tous les combats singuliers — singuliers est le mot propre pour la plupart — nous démontrerait bientôt, en effet, que, à peu d'exceptions près, les duels qui ne sont pas odieux touchent par quelque côté au ridicule. Or, si jamais on doit avoir raison de l'inexplicable monomanie qui met le pistolet à la main à des gens qui n'ont aucun motif sérieux et souvent aucune envie de se battre, ce sera par le ridicule.

« Est-ce à dire que je prétends que le duel puisse disparaître entièrement de nos mœurs ? Non ; mais je voudrais qu'il fût réglementé.

« Je voudrais qu'il y eût des magistrats du duel, une cour d'honneur devant laquelle devraient comparaître les gens qui auraient quelque bonne raison de vouloir s'ôter la vie. Ce tribunal, renouvelé de l'ancien temps, mais accommodé au progrès des mœurs, enverrait se battre ceux à qui une cause grave, sinon légitime, mettrait l'épée à la main. Il enverrait promener tous les autres en leur infligeant une amende ou, à défaut d'amende,

quelques jours de prison, pour avoir abusé de ses moments. Des arbitres nommés par ce tribunal devraient égaliser les chances du combat. Ils ne souffriraient pas qu'un myope qui manquerait un bœuf à dix pas eût à se battre, dans des conditions d'inégalité honteuse pour son adversaire, contre un homme expert en l'art de faire mouche à tous coups. Quiconque transgresserait leur défense encourrait une peine sévère et inévitable. On se battrait encore, en un mot, pour venger l'honneur de sa femme, de sa fille, de sa sœur ou de sa mère ; on ne se battrait plus pour venger l'honneur des demoiselles qui n'ont en cela rien à perdre et rien à garder, et les duels de fantaisie coûteraient si cher, même au vainqueur, que la vogue finirait par s'en perdre. Je désirerais aussi qu'on tâchât d'empêcher ces scènes misérables qui, trop souvent, servent de préliminaires au duel de nos jours, et que tout homme coupable d'une brutalité, d'une offense matérielle envers celui dont il veut faire son adversaire, fût déclaré déchu du droit de tirer l'épée contre lui. L'homme qui met sa vie comme enjeu dans un combat déshonore sa cause en lui donnant pour préface une violence. C'est bien le moins qu'entre Français on ne puisse s'entre-tuer que poliment. Ce duel autorisé offrirait mille garanties que ne saurait donner le duel actuel, toujours clandestin par quelque côté. C'est une anomalie pour la loi que ce qu'elle défend soit toléré par elle ; la justice qui ferme et rouvre les yeux à volonté n'est plus de la justice.

« Vous ne pouvez empêcher le duel, faites mieux : autorisez-le, éclairez-le ; ne forcez pas d'honnêtes gens, habitués à rechercher les aises de la vie, à aller au-devant de la mort dans les lamentables conditions qui sont celles de quatre-vingt-dix-neuf duels sur cent aujourd'hui. Qu'on ne soit plus réduit à promener ses ressentiments et ses témoins dans des fiacres avant d'en venir

aux mains, et à s'aller faire estropier sournoisement, après vingt-quatre heures de réflexions pénibles et par tous les temps, dans des coins maussades, derrière de vieux murs ignorés ou au fond des bois, loin de tout regard, de tout contrôle et de tout secours humain. À la place de témoins souvent improvisés, et plus souvent inexpérimentés, qui font trop bon marché presque toujours ou de la vie, ou de l'honneur de leurs clients, imposez aux gens que pousse l'un contre l'autre une haine aveugle des parrains légaux, vraiment impartiaux et vraiment responsables ; que la loi, enfin, assiste les combattants et soit le vrai témoin du combat.

« Ayez, s'il le faut, un champ clos spécial hors duquel tout duel soit jugé comme une tentative d'assassinat ; n'oubliez, comme cela arrive trop souvent, ni le médecin, ni le chirurgien, ni le lit où le blessé devra recevoir les soins nécessaires, ni le notaire qui puisse recueillir les dernières volontés du mourant, ni le prêtre même qui doit l'absoudre, si, à sa dernière heure, il lui convient d'avoir recours à son ministère. Qu'on ne soit plus exposé, pour tout dire, à mourir dans un cabaret, ou à expirer dans les chemins de traverse qui doivent vous ramener sanglant au logis, tué par l'incommodité d'un voyage intempestif, aussi bien que par le fer ou le plomb.

« Le législateur fait quotidiennement des miracles pour sauvegarder les intérêts matériels, qu'il fasse des choses très-simples pour régler les intérêts moraux. Il règle les points de droit avec une sollicitude touchante, que cette sollicitude s'étende jusqu'aux points d'honneur, toujours infiniment moins embrouillés, et le nombre des duels ne tardera pas à diminuer. Tous les duels qui n'en sont pas, et, sans faire tort à la crânerie nationale, on peut

dire que c'est le grand nombre, tous les faux duels seront ainsi et bientôt supprimés.

« Le duelliste, le spadassin, l'homme qui se bat pour que son nom soit dans les journaux, perdra quelque chose à cela ; tant mieux ! Quand les épées de la demi-douzaine de fous dangereux qui aspirent à mériter ce titre se rouilleraient à un clou ; quand ces têtes à l'envers seraient forcément moins près de leur bonnet, où serait le mal ? Est-ce une des gloires de la France que quelques-uns de ses enfants puissent s'en aller ainsi impunément en guerre au milieu de la foule paisible ?

« Hélas ! qui est-ce qui n'a pas eu dans sa vie quelque duel inepte ou coupable, et à qui pareil souvenir ne pèserait-il pas ?

« Quel galant homme oserait se plaindre d'être obligé d'y regarder à deux fois avant de tuer son semblable ? Quand, au sortir du collège, nos enfants ne pourraient pas, en voyant passer fièrement sur nos boulevards un homme boutonné jusqu'au menton, à la démarche roide, aux allures cassantes et guerrières, encore qu'il n'ait jamais servi ; quand nos enfants, dis-je, ne pourraient plus se dire tout bas, avec l'admiration irréfléchie qu'a la jeunesse pour quiconque fait état de son courage :

« Tu vois bien ce monsieur qui passe en fumant son cigare et en fredonnant un refrain d'opéra-comique, eh bien, il a tué trois hommes en « duel ; » croyez-vous qu'ils auraient une moindre opinion de la vraie vaillance ? Ayons donc le petit courage de dire haut que le duel est un mal, et que, si guérir ce mal est impossible, il est bon du moins qu'on s'efforce de l'atténuer.

« X... »

Cette boutade contre le duel, dans laquelle M. X... avait essayé de dire à tous un peu de ce que chacun se contente de se dire à l'oreille, donna lieu à une polémique qui finit par s'aigrir à ce point qu'un petit journal, prenant fait et cause pour le duel, terminait, quelques jours après, son article par ces mots : « Il paraît que l'auteur de l'article sur le duel est las de se battre. »

Et c'est ici que vient se placer tout naturellement la morale qui ressort du fait que nous racontons. X..., piqué au vif et oubliant subitement toutes les bonnes choses qu'il avait dites contre les duels futiles, provoqua le rédacteur de cette phrase malencontreuse. Il allait donc se rebattre, non pour venger sa mère, ou sa sœur, ou sa fille, ou sa femme, seuls cas par lui réservés, mais pour se venger lui-même et d'un trait qui n'aurait pas dû l'atteindre, si une circonstance singulière, tout à fait indépendante de sa volonté, n'eût arrêté l'affaire.

Il n'est peut-être pas hors de propos de dire que, si les duels ne sont pas plus fréquents, cela tient à une chose bien simple qui n'a peut-être pas été assez remarquée jusqu'ici : c'est que, pour se battre en duel, il est indispensable qu'on soit deux, je dis deux, animés d'une égale envie de se couper la gorge, et que les duels, où ce besoin n'est ressenti vivement que par un seul des adversaires, sont de beaucoup les plus nombreux. C'est ce qui eut lieu dans cette occasion : l'adversaire de M. X... refusa courageusement le combat. Ajoutons à sa décharge que cet adversaire se trouva être un pauvre vieux bas bleu, une vieille femme étourdie qui fourrait volontiers sa prose dans des endroits où l'on eût pu s'en passer.

Àquoi tiennent donc les théories contre le duel, puisque le plus petit mouvement du sang peut les mettre à néant dans les

cerveaux les mieux organisés ?

p.-j. stahl.

Série 2 · Après un bal de l'Opéra

APRÈS UN BAL DE L'OPÉRA

Quand, après avoir créé le ciel et la terre, Dieu eut fait l'homme à son image et à sa ressemblance, et qu'il eut donné à cet être de son choix une compagne, il leur dit à tous deux : « Allez et multipliez. » Nous ne serions pas fâché de savoir si le souverain Seigneur de toutes choses, devant qui l'avenir et le présent se confondent, avait dès lors prévu, dans sa sagesse, que de cet homme et de cette femme naîtraient un jour ce qu'on nomme aujourd'hui des débardeurs !

Combien n'a-t-il pas fallu de transformations, de métamorphoses, de révolutions, de chutes d'empires, de progrès bizarres, pour qu'un fils d'Adam, pour qu'une fille d'Ève, aient pu en arriver à ce point de civilisation singulière que comporte l'idée du débardeur actuel !

Que pourrait penser notre premier père, que dirait notre première mère, si, tout courbés qu'ils sont encore ingénument sous le poids d'une faute unique, l'ange, je me trompe, le démon du carnaval, leur offrait un soir, et sans préparation, un billet d'entrée au bal de l'Opéra, et une place le matin à l'une des tables de la Maison Dorée, du café Anglais ou du café Foy ?

Quelles réflexions ne leur inspirerait pas la vue de cet inconcevable pêle-mêle, dans quelle stupéfaction ne les jetterait pas une si exorbitante confusion, et, le premier étonnement passé, de quelles objurgations n'accableraient-ils pas leur postérité en délire !

« Mon garçon, dirait Adam au premier qui lui tomberait sous la main, après notre sottise, Dieu avait daigné laisser sur nos têtes la voûte des cieux ; il y avait allumé, rien que pour nous, d'innombrables soleils ; sous nos pieds, il avait fait pousser la verdure des prés et étendu le sable fin des rivages. Il avait rempli les airs du parfum de mille fleurs, souvenirs embaumés du paradis que nous avions perdu ; le chant des oiseaux, le murmure des eaux, la voix sonore des vents à travers les forêts, nous rappelaient encore, quoique de loin, les concerts des archanges et des séraphins ; car enfin, si déchus que nous fussions, le Seigneur avait entendu que nous serions des hommes, c'est-à-dire les élus de sa création, spectateurs encore dignes d'un si magnifique ouvrage… — Dieu s'est trompé, ou ma race est détruite ; je ne vois ici que des singes, des singes fous et endiablés. Ce que notre maître nous avait donné était-il trop grand, que vous vous êtes efforcés de le rapetisser en le parodiant de la misérable façon que voici ? Je crois voir des arbres encore et des fleurs, mais je les touche, ils sont en toile et en carton ; j'entends des sons, mais viennent-ils de l'enfer, ou le progrès consiste-t-il pour vous à avoir enfermé les libres harmonies de l'air dans les tuyaux où soufflent si piteusement quelques-uns de vos frères épuisés ? Je ne te parle ni du bruit de vos chaises cassées, ni de ces coups de pistolet dont le but ne peut être que de réveiller vos musiciens endormis ; tu sais sans doute qu'en penser, et le laid petit homme qui invente ces tapages ne s'abuse pas non plus sur leurs mérites.

Mais dis-moi si l'odeur infecte de ces becs de gaz perçant à grand'peine ces nuages de poussière te paraît avoir remplacé avec avantage les douces senteurs de la nature, et si tu t'applaudis d'avoir fait succéder ces feux malsains aux clartés célestes. »

« Ma fille, dirait Ève à son tour en s'adressant à une Rose-Pompon quelconque, j'ai cédé devant un ange déchu, c'est vrai ; mais ces rois de vos fêtes, vos messieurs Chicard et leur lignée, me rappellent ces animaux sans nom qui naissent et meurent dans l'eau croupie. On vous a dit que j'avais tout oublié, que je m'étais donnée, que je m'étais perdue, hélas ! pour une pomme, et là-dessus vous vous livrez, croyant mieux faire peut-être, pour des soupers en apparence plus complets, et ayant soupé une fois, voilà que vous soupez tous les jours, et plutôt deux fois qu'une. La pomme du péché est un fruit redoutable, mes pauvres filles, il n'y faut goûter qu'une fois, si l'on y goûte, encore vaudrait-il mieux n'y pas toucher du tout. Ces fautes si souvent répétées, où vous mèneront-elles, si ce n'est à n'avoir plus ni faim ni soif ? Gardez, gardez au moins le désir, vous qui n'avez pas su garder l'innocence. Vous riez de mon langage, et de mon costume peut-être ; vous vous étonnez que je prêche dans ce simple appareil, et vous voilà bien fières de vos pimpantes culottes de velours, de vos perruques poudrées et défrisées, de vos boutons d'argent et de vos petits souliers vernis, devant le costume un peu primitif de votre vieille grand'mère. Ne riez pas tant, mes petites, de mon temps on s'habillait moins encore que du vôtre, j'en conviens ; mais, comment vous y prenez-vous ? on était plus couvert. Ce n'est pas l'habit qui fait la pudeur, et vos riches défroques vous cachent moins que ne me cachait jadis ma pauvre feuille de figuier. »

« Oh ! trois fois vénérables grands-parents, répondrait le débardeur en s'inclinant très-bas, vous parlez mieux qu'un livre, et vos leçons sont d'or ; mais qu'en pouvons-nous faire ? Depuis vous, croyez-moi, tout a bien changé, et la nature a fait comme le reste. On l'a dit en latin, — je vous épargne de l'entendre dans cette langue que vous ne comprendriez pas, — le printemps était éternel. Il ne l'est plus. Rien ne fleurit toujours sur la terre, et le ciel dont vous me parlez n'existe plus pour nous. Empruntez un paletot à quelqu'un avant de partir, pour la chère mère que voici, et mettez-la bien près de vous dans un bon fiacre, si vous ne voulez pas mourir de froid, ou tout au moins prendre un fort rhume en retournant d'où vous venez. J'ai lu votre histoire dans ma jeunesse, elle est belle et sublime, votre histoire ; mais il y est parlé de tout, excepté de l'hiver. De neige, de froid, de frimas, pas un mot, avouez-le ; c'était donc le bon temps, votre temps ? Dans un jour d'humeur le bon Dieu vous avait dit ; « Vous suerez ; » et on raconte que vous l'avez trouvé dur ! Vous étiez difficile, grand-père. Il nous a dit à nous : « Gelez ; » c'est une bien autre affaire, savez-vous ? Six mois sans chaleur, c'est un rude arrêt ! Ce que vous voyez n'a donc qu'un but : celui de laisser reposer le soleil et de se dégourdir en attendant son retour. Croyez-vous que vos enfants auraient jamais eu l'idée d'extravaguer jusqu'à inventer les bals masqués, sous un ciel comme le vôtre ? Prenez-vous-en à l'hiver, grand-père, tout s'explique par l'hiver, mettez tout sur son dos ; le coupable, c'est lui. Pourquoi vient-on ici ? J'en sais trois raisons : parce qu'il y fait chaud, parce qu'on n'a pas de feu chez soi, et parce qu'on y trouve à souper ; ces dames vous le diront. On crie que nous sommes pauvres, corrompus, mauvais genre, et notre époque est si bête qu'elle le croit. — On nous vante ! nous sommes des amours à côté des anciens. Madame

que voici, ce petit monsieur est une dame, madame n'est pas pire que sa grand'mère. Qu'on lui donne mille écus de rente, et elle sera demain sage comme une image. La vertu est plus douce que le vice ; elle le sait bien ; mais encore faudrait-il pouvoir en vivre et s'y établir, dans la vertu ! Croyez-vous que c'est par goût qu'on demeure rue Bréda, qu'on est une lorette, une feuille à la merci de tout vent, une fleur tombée qu'après avoir ramassée chacun rejette ? — Non, mais que voulez-vous ? dès que l'on demande à vivre, à boire un peu, et à manger assez, on ne trouve à se satisfaire qu'ici. Où est le mal, alors ? est-ce ici, ou dans le taudis d'où les chassent le manque de tout et le désespoir d'être seules au monde ? Qu'elles travaillent, dites-vous ! Vous êtes naïf, bon père, si vous ignorez que de notre temps la femme qui trime le plus de ses dix doigts ne gagne encore que la moitié de sa faim. D'ailleurs, pour travailler, faut savoir ! et, entre nous, la plupart de celles qui se bousculent dans ce vacarme n'ont jamais rien eu pour elles que le baptême : ce qu'elles ont eu en plus, Dieu seul le sait ; Dieu qui est partout, même ici par conséquent, doit les suivre quelquefois, et d'un regard miséricordieux, je pense, à l'hôpital qui toujours les attend. Pauvres filles, sont-elles gaies tout de même ! Tenez, obtenez qu'on leur ôte l'hiver, et je réponds de pas mal de choses. Plus d'hiver, c'est dire plus de misère, et partant plus de fautes, plus de vices, plus de maladies, plus de bals masqués même ; les anciennes modes reviennent, on se passe de tout, voire de tailleurs. Quel rêve ! quelle réforme ! En voilà une qui en aurait des partisans, et des amis !

« Mais, me voici dans la politique, et, par le temps qui court, il y fait ennuyeux. Permettez-moi d'en sortir par une polka, grand-père, c'est plus gai, et aussi moral. Bonne nuit, grand'mère. »

Si cette filiation du débardeur donnée par un débardeur sincère n'était pas du goût de tout le monde, on pourrait, je crois, en établir une autre contre laquelle personne ne réclamerait. Le débardeur, en effet, a un second père ; ce père, c'est Gavarni, par qui le carnaval, cette réalité souvent grossière, brutale et licencieuse, est devenu une folie charmante, une comédie pleine de sel et parfois de raison, une illusion gracieuse, une image enfin et un portrait dont tout le défaut est d'être supérieur en tout à son modèle, qui s'efforcerait en vain de l'égaler.

p.-j. stahl.

Série 3 · Coup d'œil sur Paris à propos de l'enfer

COUP D'ŒIL SUR PARIS

À PROPOS DE L'ENFER

PAR P.-J. STAHL

« Tout ceci est bel et bon, — s'écria Satan, en recevant son dernier bulletin et en s'adressant à son entourage, dont l'attitude lui parut exprimer plus de satisfaction que la circonstance n'en comportait, — et j'aurais sans doute mauvaise grâce à me plaindre quand vos seigneuries battent des mains. Mais il me semble à moi, messieurs les diables, que notre ambassadeur sur la terre en prend bien à son aise, et que, si nous avons à nous louer de quelqu'un en cette affaire, ce n'est certes pas de lui, mais bien des pauvres humains sur lesquels il a trouvé commode de faire peser

tous les devoirs de sa charge. Parce qu'il sera sorti de nos lèvres royales quelques bâillements de moins depuis que nous avons imaginé de nous mettre en communication avec la terre, est-ce à dire que nous devions être désarmé et oublier que nous entretenons là-haut, aux frais de l'État et loin de tout contrôle, un serviteur infidèle !

« Çà, que pense-t-on de Flammèche autour de moi ? Est-il ici quelqu'un qui s'imagine que nous sommes au bout de la réponse qu'on peut faire à cette question « Qu'est-ce que Paris ? » Ce que nous savons, de qui le tenons-nous ? Et ce que nous ne savons pas, qui nous le dira ? Ce tableau qu'on nous fait, qui nous garantit qu'il soit fidèle et que, malgré le bon vouloir qu'ils semblent mettre à s'entredéchirer, les braves gens qui nous écrivent soient sincères ? — Je serais, parbleu, bien aise qu'on pût me dire s'il est dans un monde quelconque un métier plus doux que ce singulier métier de rédacteur en chef que le drôle que nous avons si follement honoré de notre confiance a su se choisir ? Et c'était, ma foi, bien la peine de faire les frais d'un ambassadeur — là où suffit un valet de chambre ! »

Flammèche, en sa qualité de favori de Satan, ne comptait nécessairement en enfer que des amis. Aussi, en voyant la redoutable colère de leur maître se tourner contre lui d'une façon si imprévue, l'émotion qu'en ressentirent tous ces bons amis fut-elle si douloureuse, que pas un ne se trouva la force d'ouvrir la bouche pour sa défense.

Satan s'étant alors levé au milieu du silence et de l'effroi général :

« Puisque ici chacun se tait, qu'on m'écoute, dit-il, je vais parler, et que l'exemple de Flammèche serve de leçon à quiconque tenterait de l'imiter ! » Puis se tournant vers le capitaine de ses gardes : « Monsieur le capitaine, lui dit-il, prenez quatre de vos diables, choisissez-les parmi les plus résolus, et sans plus tarder montez là haut et m'en ramenez Flammèche mort ou vif. »

Et comme le capitaine s'inclinait en signe de soumission : « J'ajouterai une corne à vos cornes, dit encore Satan dont la voix se radoucit tout à coup, si vous vous acquittez convenablement de l'importante mission que je vous confie. — Ah sire, » dit le capitaine.

ARRIVÉE DU CAPITAINE A PARIS, CE QU'IL ADVINT DE LUI ET DE SES DIABLES.

Satan parlait encore, que déjà il était obéi, et que, dans leur empressement à exécuter les ordres de leur maître, le capitaine et sa petite armée, composée des quatre diables qu'il s'était adjoints, et de quelques autres qui l'avaient suivi en volontaires, étaient étourdiment arrivés au cœur même de Paris sans avoir pensé à se munir des renseignements au moyen desquels il leur eût été possible de parvenir jusqu'auprès de Flammèche et sans avoir pris aucune des précautions qui pouvaient assurer leur incognito.

Mais heureusement pour eux il se trouva qu'on était alors dans les derniers jours du carnaval, de façon qu'ils furent généralement pris pour des bourgeois qui voulaient s'amuser.

Le bruit courut bien un instant, à cause de leur teint qui était un peu foncé, qu'ils venaient ou de la Chine ou du Japon ou du Mexique ! Les Parisiens ont bientôt fait de tout confondre sitôt qu'il ne s'agit pas d'eux-mêmes. Mais bientôt tous ces bruits tom-

bèrent comme tombent à Paris tous les bruits ; on entrait en carême et la seule chose qu'ils eurent à faire fut de s'habiller comme tout le monde pour n'être point remarqués. Si quelques-uns, à voir leur air emprunté dans nos vêtements, dont ils n'avaient pas l'habitude, les prirent pour des forgerons endimanchés, nous devons dire que ceux-là étaient des Parisiens raffinés, c'est-à-dire de ceux qui remarquent tout, mais qui ne s'étonnent de rien ; et la vérité est qu'il y avait à peine huit jours qu'ils étaient parmi nous, que déjà personne ne songeait plus à eux.

Le pauvre capitaine et sa bande, qui avaient cru d'abord que rien ne serait plus facile que d'en arriver à leurs fins, n'avaient pas tardé à s'apercevoir que leur besogne n'était pas beaucoup plus aisée que ne le serait celle d'un homme qui aurait à chercher dans un fleuve quelconque une certaine goutte d'eau qu'on lui aurait vaguement signalée.

D'ailleurs, ayant toujours vécu, comme ils l'avaient fait, dans le pays des ombres, au milieu d'êtres impalpables, parmi des âmes enfin, ils n'entendaient absolument rien aux choses de la terre, et n'avaient pas la moindre idée de ce que peut être un corps, et de tous les embarras qu'il peut y avoir à exister à l'état solide.

Leur situation était celle de gens qui seraient venus au monde dans toute la maturité de l'age, et qui auraient à faire à trente ans, et en quelques jours, les expériences qui absorbent d'ordinaire les années de l'enfance et de la jeunesse.

Quand force fut aux pauvres diables de regarder pour voir, de marcher pour aller d'un lieu à un autre, de manger pour vivre, de parler pour être entendus, d'écouter pour entendre, de faire enfin

des efforts d'intelligence pour acquérir les notions les plus élémentaires de notre vie terrestre, leur étonnement fut extrême, et toutes ces conditions matérielles et nécessaires de notre existence leur parurent souverainement bizarres et fatigantes.

Accoutumés qu'ils étaient à regarder des mondes, à voir de près des lunes et des soleils, ils eurent besoin d'une application extraordinaire pour se rendre compte de ces imperceptibles différences qui font qu'il est convenu de dire parmi nous — que le blanc n'est pas noir.

Il leur fallut, on le comprendra sans peine, toute une semaine pour distinguer un homme d'une femme, et il leur en fallut beaucoup davantage pour distinguer un homme d'un autre homme, une femme d'une autre femme, une voiture d'une autre voiture, une maison d'une autre maison, un boulevard d'un autre boulevard, un square d'un autre square, une rue d'une autre rue, dans une ville où l'on s'efforce de tout ramener à l'unité.

Pour ce qui est de ces nombreux et infinis détails dont se complique et se compose, dit-on, la véritable vie parisienne, laquelle use plus de nuances que de couleurs, et qui consistent à pouvoir reconnaître ou à croire qu'on peut reconnaître à la première vue la qualité d'un homme, s'il est riche ou pauvre, coiffeur ou gentilhomme ; à savoir à qui est telle voiture si bien attelée, combien M. O... a de chevaux, les noms de ces chevaux, leur généalogie, leur âge, etc. ; à dire tout d'abord où va une femme qui passe suivant qu'elle a telle ou telle autre toilette, qu'il est une heure ou une autre heure, si cette femme est un ange ou un démon, si elle attend son mari ou son amant ; à parler de la nouvelle du jour, à inventer celle du lendemain, à oublier celle de la veille et mille autres choses dont l'importance est universellement reconnue à

Paris, comme encore : — le nom de la femme à la mode, — les jours de réception de madame N..., — si tel salon est blanc, s'il est orange, — si madame la comtesse de W... est revenue de la campagne, — si les gens qui n'ont rien à faire ont été à Baden plutôt qu'à Vichy, — si les voyages en Suisse sont encore de bon ton, — combien dépense le romancier*** et de combien il est endetté, — ce qui s'est perdu tel jour chez l'Américain K..., — comment M. R... ayant su que sa femme..., et comment la femme de M. R... ayant su que son mari..., tout avait fini par s'arranger, etc., etc. — Ils étaient à cent lieues d'en soupçonner même l'existence.

Ce n'était cependant pas pour rien qu'ils étaient des suppôts de Satan, car ils avaient à peine passé six semaines dans Paris, qu'ils le connaissaient aussi bien qu'un Anglais du duché de Yorkshire, qui y serait débarqué de la veille.

Néanmoins, s'ils avaient dans ce court séjour gagné de pouvoir se perdre dans la foule, il faut bien dire qu'ils n'avaient pas avancé d'un pas vers le but de leur expédition.

Comme il n'était venu dans la tête d'aucun de ces honnêtes diables qu'une des conditions de sécurité pour une ville comme Paris était que la moitié de ses habitants fut soumise à l'espionnage intéressé de l'autre, au lieu d'aller tout droit au bureau de police, où ils auraient appris, pour vingt sous, dans quel hôtel Flammèche était descendu, ils se livrèrent ingénument à un genre d'investigation dont la naïveté atteste suffisamment leur innocence.

L'un d'eux remarqua que des hommes s'adressaient à d'autres hommes dont le métier paraissait être de dormir au coin des rues, quand on ne les réveillait pas pour leur demander le numé-

ro d'une maison ou toute autre chose ; il s'adressa à l'un de ces hommes, et s'étant informé auprès de lui s'il savait où demeurait « M. Flammèche..., » il en avait obtenu, en échange de sa demande, le conseil poli de s'adresser à l'épicier à côté ou au fruitier en face.

Mais l'épicier l'avait renvoyé au boucher, et le boucher à d'autres.

Un second, qui avait fait de rapides progrès dans la lecture, avisant sur les murs de Paris une grande quantité d'affiches de couleurs variées, avait remarqué sur un certain nombre de ces affiches ces mots écrits en gros caractères : « chien perdu ; récompense honnête, etc., » et avait proposé au capitaine de faire placarder sur tous les murs de Paris de petites affiches du même genre, sur lesquelles on donnerait le signalement de Flammèche, en promettant également une récompense honnête à celui qui...

Mais le capitaine l'avait judicieusement interrompu en lui faisant observer que s'il paraissait reçu qu'on réclamât ainsi un chien perdu, il ne voyait pas qu'on eût jamais songé à faire l'application de ce moyen à la perte d'un ambassadeur.

Bref, ils étaient à bout d'expédients quand le hasard, qu'ils avaient oublié, vint un beau matin à leur aide en leur mettant fort à propos sous la main un abonné du Diable à Paris qui les mena rue Richelieu, à l'Hôtel des Princes.

CE QUI SE PASSA À L'HÔTEL DES PRINCES.

Baptiste étant devenu, par suite des incidents peu compliqués d'ailleurs que nous avons racontés au début de ce livre et grâce à la disparition tout à fait inattendue de Flammèche, un des plus

utiles rouages de cette histoire, le lecteur bienveillant nous pardonnerait sans doute de consacrer ici quelques lignes à cet honnête serviteur, — ne fût-ce que pour lui rendre cette justice que, depuis qu'il cumulait les triples et délicates fonctions de secrétaire d'ambassade, de rédacteur en chef et de valet de chambre, il avait, par une ponctualité qui ne se trouva pas une fois en défaut, justifié l'absolue confiance de son maître. Mais Baptiste joignant à toutes ses autres qualités celle d'être extrêmement modeste, nous nous bornerons à dire, pour ne point le blesser dans ce bon sentiment, qu'au moment même où le capitaine sonna à la porte ce modèle des serviteurs venait, le plumeau en main, d'épousseter les meubles du cabinet de son maître avec un soin égal à celui qu'il y aurait mis si Flammèche l'eût quitté le matin pour y revenir le soir même.

Le capitaine, qui avait la main hardie, ayant sonné avec quelque vivacité, l'idée vint un instant à Baptiste que c'était peut-être son maître qui, sorti depuis un an, se décidait enfin à rentrer ; — mais tout en allant ouvrir, il fit réflexion que, quand on part comme Flammèche était parti, c'est qu'on peut revenir sans s'arrêter ainsi aux cérémonies de la porte ; aussi n'éprouva-t-il aucune déconvenue quand, au lieu devoir son maître, il se vit face à face avec le capitaine, qui était suivi de tout son monde.

« M. Flammèche est-il chez lui ? » demanda le capitaine d'une voix qu'il s'efforçait de rendre agréable.

On sait que Baptiste était fort bref en ses discours.

« Non, répondit-il au capitaine.

— Et depuis quand est-il sorti ? dit le capitaine.

— Depuis un an, dit Baptiste.

— Diable ! reprit le nouvel envoyé de Satan ; et savez-vous quand il rentrera ?

— Je n'en sais rien, répliqua Baptiste.

— De par l'enfer, » s'écria le capitaine oubliant tout à coup que son rôle pouvait être de cacher son jeu…

Baptiste, voyant que le capitaine s'échaudait, lui ferma la porte au nez.

Sur quoi, abjurant toute réserve, le capitaine, après avoir crié et tempêté de façon à ameuter contre lui tous les garçons de l'hôtel, se mit intrépidement à faire le siège de l'appartement de Flammèche, comme s'il eût disposé de tous les diables de l'enfer.

Mais par malheur pour lui la rue Richelieu est une rue où rien ne manque, pas même les agents de police ; — à la réquisition du maître de l'hôtel, l'un d'eux s'en alla chercher la garde ; si bien que l'infortuné capitaine fut, après une résistance héroïque, arrêté et conduit, pieds et poings liés, faut-il le dire ? — au violon d'abord, et puis après, devant M. le commissaire de police du quartier.

Là (historien véridique, nous sommes obligé de ne rien déguiser), là, le pauvre capitaine, sur cette réponse, la seule qu'on pût tirer de lui : « qu'il était venu de l'autre monde en celui-ci pour s'emparer du secrétaire intime de Satan, qui devait y être caché, » fut déclaré atteint de folie, et par suite enfermé à Charenton.

Des diables qui étaient venus avec lui, pas un n'eut le courage de partager son sort. — Tous, voyant que les affaires de leur chef allaient mal, s'étaient lâchement esquivés à la faveur du désordre que causa la défense de l'intrépide capitaine ; et comme ils se trouvèrent bientôt sans ressource sur le pavé de Paris, force leur fut de chercher à s'employer.

Les uns trouvèrent à se caser au Vaudeville, où ils essayèrent de faire pièce à Flammèche en lui prenant le titre de son livre ; les autres, sous divers noms, se répandirent dans les divers théâtres de Paris, qui furent en un clin d'œil inondés d'un déluge de chefs-d'œuvre où le diable avait nécessairement le beau rôle. — On en compta jusqu'à dix-sept, et nous donnerons ici le nom de quelques-uns, pour l'instruction de la postérité : les Sept Châteaux du diable ; — les Trois Péchés du diable ; — les Premières Armes du diable ; — Satan ou le Diable à Paris ; — Paris diabolique ; — etc., etc., etc.

Le diable une fois à la mode, on ne vit plus partout que diables et diableries, au grand scandale de ceux-ci et à la plus grande joie de ceux-là ; les murs en furent couverts, les maisons en furent pleines.

Quand tous les théâtres furent pourvus, quelques-uns, dit-on, s'allèrent mettre, en désespoir de cause, au service des ennemis, littéraires ou non, du livre que voici, et vécurent ainsi pendant quelques jours du produit de quelques pages qu'ils écrivirent, — contre tout ce qui réussit en général et contre le Diable à Paris en particulier, — dans deux petites revues, dont l'une va encore plus mal que l'autre, sans doute parce qu'elle va plus souvent ; mais il faut vivre, ce mot explique bien des choses, et tout bon apôtre trouvera que c'est justice que l'envie s'attache au succès et que la

faim serve l'envie. Mais de ceci à quoi bon parler ? et veuille le ciel, — pour que toute jalousie s'apaise, — que ces renards de la fable trouvent enfin ce qui leur manque, c'est-à-dire quelques douzaines d'abonnés !

Un des mieux avisés, sans contredit, ce fut le plus obscur d'entre eux ; celui-ci endossa sans vergogne une veste de cuisinier, et ouvrit, tout près des boulevards, rue de la Lune, un restaurant de bonne mine où, jusqu'à présent, tout semble aller pour le mieux. Fasse la bonne étoile de l'hôtelier du Diable à Paris qu'il n'ait point à héberger les autres diables, ses confrères

Quant à l'infortuné capitaine, comme il s'opiniâtra d'autant plus dans sa folie qu'il était fou comme beaucoup d'autres peut-être avec tout son bon sens, — les portes de son cabanon restèrent impitoyablement fermées sur lui, — si bien que, n'entendant parler ni de lui ni de ses compagnons, et de Flammèche pas davantage, Satan, après toutefois s'être abandonné à quelques petits accès de colère dont trembla tout le noir empire, prit le sage et spirituel parti de faire son deuil de ses deux ambassadeurs. Disons que ceci lui fut d'autant plus facile que l'imperturbable Baptiste ne manqua pas de lui envoyer, comme si de rien n'eût été, son bulletin hebdomadaire ; ce que voyant, Satan finit par trouver que tout était pour le mieux sur terre comme aux enfers. « D'ailleurs, se disait-il, en pensant à Flammèche pour qui il se sentait toujours quelque faiblesse, si le pauvre garçon est véritablement amoureux là-haut, il est clair qu'il n'y reste pas pour son plaisir, et qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer. Et puis, se disait-il encore, en tournant et retournant sa nouvelle livraison, ce serait bien le diable si tout ceci n'avait pas une fin. Tout vient à

point à qui sait attendre… attendons. Dans ce petit monde, d'où toutes ces jolies choses m'arrivent, il n'y a rien d'éternel. »

p.-j. stahl.

Série 3 · De l'Esprit à Paris

DE L'ESPRIT À PARIS

PAR P.-J. STAHL

C'est une chose digne de remarque que Paris soit en même temps la ville du monde où l'on aime le plus l'esprit, et celle où l'on semble estimer davantage la bêtise. Un homme d'esprit qui n'a pas de rentes au soleil, qui a sa fortune à faire ou tout bonnement sa vie à gagner, doit tout d'abord, chez nous, se faire pardonner de n'être point un sot comme le premier venu, comme la plupart de ceux dont il aura besoin.

Si à son esprit il ne joint pas un peu de malice, s'il ne sait pas à l'occasion faire un peu la bête, s'il ne s'arrange pas, tout au moins, pour bien cacher l'esprit qu'il a, il est perdu. Il aura plus de mal, pour arriver au plus mince emploi, qu'un niais quelconque à rouler carrosse. Ceci n'est point un paradoxe, c'est la plus palpable des vérités.

Il semble que cette rare faculté, cette faculté essentielle, l'esprit, soit considérée par nous comme un objet de luxe dont il est impossible de tirer parti au point de vue pratique, et qu'il y ait de la suffisance, de la part d'un homme d'esprit, de prétendre à accomplir la besogne d'un sot.

D'où vient donc que l'esprit soit une si pauvre recommandation dans ce Paris qu'on appelle par excellence le pays de l'esprit ? d'où vient donc cette défiance dont on y accueille l'homme d'esprit à son entrée dans la vie, pour peu qu'il ait faim, et d'où aussi l'inexplicable confiance qu'y rencontrent généralement les imbéciles ?

Bien que je n'ignore pas que la querelle des sots et des gens d'esprit doive être éternelle et qu'elle ne puisse jamais se plaider qu'aux dépens de l'esprit et au profit de la sottise, on me permettra ici d'en dire quelques mots et d'essayer de jeter un peu de jour sur la double question que je viens de poser.

Quand on fait tant que d'être sot, j'imagine qu'il doit faire bon de l'être tout à son aise, de n'être gêné par rien ni par personne dans sa sottise, et de pouvoir se plonger dans ses petites ténèbres sans jamais que la lumière y pénètre.

Or, qu'est-ce qu'un homme d'esprit au milieu des sots, si ce n'est la lumière importune ? On comprend dès lors qu'à l'approche de l'homme d'esprit les rangs des sots se resserrent.

« Soit, direz-vous, que l'homme d'esprit cherche fortune ailleurs. Ce n'est pas un malheur pour un garçon de mérite que de n'avoir point à vivre avec des gens qui ne sauraient le comprendre. »

Je serais de votre avis, lecteur spirituel, si à côté du régiment, que dis-je ! de l'innombrable armée des sots, se trouvait seulement un bataillon de gens d'esprit tout prêts à recevoir les nouvelles recrues et à leur donner un ordinaire supportable. Mais ce bataillon, où est-il ?

Avec tout leur esprit, les gens d'esprit ne sont pas jusqu'ici parvenus à le former. La majorité a toujours détesté les corps d'élite et la grande armée dont je parlais tout à l'heure a toujours pris soin de faire avorter dans leur germe les tentatives faites pour constituer parmi nous ce qu'on eût pu appeler le corps ou la corporation des gens d'esprit. En voulez-vous une preuve ? Voyez notre Académie : du génie, de la science, de la pensée, du talent, de l'éloquence, du mérite tant qu'on voudra ; mais le fauteuil de l'esprit proprement dit, le tapissier de l'Académie ne l'a pas encore fabriqué.

L'homme d'esprit, dans notre société, n'est donc par le fait qu'un tirailleur réduit souvent à la maraude et dont le sort est d'être tué presque toujours, sans que personne y prenne garde, dans quelque combat d'avant-poste.

Je n'exagère point, et, si l'on me montre, dans quelque situation très en vue, un petit nombre d'hommes d'esprit exceptionnellement arrivés, je dirai que ce n'est certes point à cause de leur esprit, mais malgré leur esprit, que ceux qu'on prétend m'opposer ont obtenu de s'égaler au commun de nos grands hommes politiques, par exemple. J'en appelle sur ce point aux cinq ou six hommes vraiment spirituels, — je dis spirituels dans le sens français, dans le sens gaulois de ce mot, — qui, depuis trente ans, ont occupé accidentellement quelques places sur les banquettes du char de l'État. Est-ce en faisant briller ou en assourdissant le feu de leur lanterne qu'ils sont venus à bout d'y monter ?

De ce que c'est un obstacle à la fortune, dans notre société française, d'être un homme d'esprit, il s'ensuit tout naturellement que n'avoir pas d'esprit est un joli capital pour un débutant.

Ces deux phénomènes s'expliquent l'un par l'autre, et chacun par ses contraires.

Les gens que l'homme d'esprit effraye, ceux qui resserrent leurs rangs à sa vue : le commerçant un peu encroûté, le banquier sans génie, le père de famille inintelligent, le mari qui a sur la fidélité des femmes l'opinion de M. Paul de Kock, la majorité des commerçants, des hommes d'affaires, des pères de famille par conséquent, tous ces braves gens-là, l'homme médiocre, leur semblable, les rassure. Il leur va comme un gant, et la logique veut que les portes qui se ferment pour le premier s'ouvrent toutes grandes pour le second. Et, d'ailleurs, qui est-ce qui, dans une société où l'intérêt personnel domine, ne fait pas de préférence une petite place à ses côtés a l'homme qui ne peut pas l'éclipser, à l'imbécile dont le voisinage, encore qu'il puisse être fâcheux, ne saurait du moins être inquiétant ? Un homme sans valeur occupe une place, mais il ne la remplit pas, et, tandis que la place d'un homme nul n'est que la place de quelque chose, celle d'un homme d'esprit est tout de suite la place de quelqu'un. Quand on s'expose à coudoyer un homme supérieur, c'est avec lui qu'il faut compter et non avec sa fonction seulement.

Convenons aussi qu'il se dit journellement autour d'un comptoir, dans le bureau d'un négociant, dans l'étude d'un tabellion, autour de la toque de quelques avoués, derrière la grille d'un agent de change, dans le sein d'un certain nombre de familles, partout enfin où l'intérêt est en jeu, une foule de sottises accréditées par l'usage, tolérées par la loi, nécessitées par le besoin, exigées par la niaiserie, la vulgarité ou la duplicité du public avec lequel on est en rapport, et que toutes ces choses-là, il n'y aurait aucune sûreté à charger un homme d'esprit de les dire. Elles sor-

tiraient moins ingénument d'une conscience et d'une bouche qui sauraient ce qu'agir et parler veulent dire, que de la conscience et de la bouche d'un pauvre diable qui met candidement toutes les obéissances passives au nombre des vertus et qui a trouvé sans réplique qu'il n'y eut de défendu que ce qui n'est pas profitable.

Qui n'a pas entendu dix fois dans le monde parisien des dialogues comme celui-ci :

« Vous connaissez Francis ?

— Un garçon d'esprit, ma foi.

— Eh bien, il est notaire !

— Notaire ! pas possible ! Qui est-ce qui lui a confié une étude ?

— Que voulez-vous, mon cher ? on ose tout aujourd'hui ! »

Ou cet autre :

« Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Paul de C*** ? Vous savez, celui qui a publié, l'an passé, une relation de son voyage en Chine, un garçon qui n'avait rien, qu'un peu d'esprit ; eh bien, M. Z*** vient de lui donner son usine à conduire, plus la main de sa fille ! !

— M. Z***, son usine ? Ah çà ! mais M. Z*** est devenu fou, je suppose.

— Ne m'en parlez pas… »

Ou celui-ci :

« Vous savez bien le petit M***, qui faisait mes affaires à la Bourse ?

— Oui, — celui qui vous a donné de si bons conseils ? D'après ce que vous m'avez dit, mon gaillard, vous avez gagné deux cent bons mille francs, grâce à lui, l'an passé !

— Précisément. Eh bien, savez-vous ce qu'il a fait, l'imbécile ? Il a fait une pièce au Théâtre-Français, une pièce qui a un succès fou. C'est un garçon perdu ! Je l'ai rencontré huit jours après son équipée, et, ma foi, je ne lui ai pas mâché mon opinion. « Vous avez eu mes derniers ordres, lui ai-je dit. Si vous croyez que j'aurai confiance dans un auteur, vous vous trompez du tout au tout. Tant pis pour vous ! vous m'alliez avant d'avoir perdu la tête ; mais, aujourd'hui, vous m'offririez un empire, que je ne vous donnerais pas commission de m'acheter seulement pour cent francs de rente. »

— C'était dur ; mais il ne l'avait pas volé. Et qu'est-ce qu'il vous a répondu, le pauvre garçon ?

— Le pauvre garçon ? Vous le plaignez à présent ? Vous avez de la bonté de reste, par exemple ! Il m'a ri au nez, m'a frappé sur le ventre et m'a dit qu'il avait parié, avant que sa pièce fut jouée, qu'il perdrait ma clientèle dès que son nom serait sur l'affiche ; que ce que je lui disais ne l'étonnait donc pas et que c'était nature… »

Un dernier exemple, tiré d'un peu plus haut.

On conseillait à un président du conseil, que je ne veux pas nommer, de prendre pour collègue, dans un moment de crjse, M. X***

« Non, répondit-il tout net, X*** a trop d'esprit, il est trop fort, il nous gênerait. »

Etc., etc., etc.

Hélas ! hélas ! il faut le confesser, l'esprit a tort, la société et la sottise ont raison. Il est une foule d'emplois incompatibles avec l'esprit ; il est une foule de places où un homme d'esprit ferait tache par son éclat même et se trouverait fourvoyé, comme un diamant au doigt d'un pauvre homme. Si donc, au lieu de classer un homme, son esprit ne sert qu'à le déclasser, rien n'est plus normal que l'ostracisme qui pèse sur l'esprit.

Sur ce, vous tous qui avez de l'esprit humiliez-vous et tenez-vous pour avertis qu'à moins d'un miracle ou, tout au moins, d'une abjuration dans les règles, votre royaume n'est pas de ce monde. Où diable vous nicherait-on, dans un pays où sa médiocrité est un préjugé en faveur du jugement d'un homme, où il suffit presque d'être un peu bête pour avoir une notoriété de bon sens ?

Ce n'est pas avec de l'esprit, en effet, je parle de l'esprit d'honnête homme, le seul qui soit de l'esprit, c'est-à-dire avec de la raison sans empois, c'est-à-dire avec cette irrésistible soudaineté, avec cette brusque et franche gaieté du bon sens qui est la marque du véritable esprit, que vous saurez faire illusion et à vous-même et aux autres sur le sérieux d'une entreprise peu morale, sur la valeur d'une doctrine absurde, sur l'importance d'une découverte qui n'a de prix pour personne, sur le mérite d'un système politique que votre cœur condamne. Et, si ce talent essentiel de vous tromper vous-même et de tromper les autres vous fait défaut, vous n'êtes qu'une superfétation sociale.

Est-ce là, oui ou non, la condition faite à l'esprit de nos jours ? L'esprit uni à la conscience, dont il doit être inséparable pour avoir qualité, d'esprit, est-il, oui ou non, un empêchement plutôt qu'une aide, dans la vie moderne ?

Qui pourrait le nier ?

Àce compte, dira-t-on, le mot de l'Evangile : « Bienheureux les pauvres d'esprit, » serait donc vrai sur la terre comme au ciel, et la condition d'homme d'esprit serait, même ici-bas, une des pires de notre triste humanité ?

Oui et non.

Oui, dans l'ordre matériel.

Non, dans l'ordre moral.

Tout homme d'esprit digne de ce nom doit contenir un philosophe et être armé contre les disgrâces de la vie, de façon à ne perdre l'esprit ni dans le succès, ni dans la défaite. Or, ne plaignez pas celui à qui reste l'esprit. Le plus riche est pauvre, assis sur ses millions, à côté de ce déshérité dont la besace ferait envie à la caisse de M. de Rothschild, si, par impossible, M. de Rothschild n'était pas un homme de génie.

L'esprit porte ses consolations en lui-même ; sa fortune, c'est-à-dire la joie de sa raison satisfaite, est tout intérieure. Quoi qu'il lui arrive, il ne saurait la perdre. « L'esprit, a dit M. de Rémusat, est peut-être le seul bien de ce monde qui soit sans mélange. Seul, avec la Vertu, il ne laisse aucun regret après lui. » Disons encore, avec la Romiguière, « qu'il ne vieillit pas, » et ajoutons, pour notre compte, qu'il empêche la raison de vieillir.

Beaucoup de gens s'inscrivent contre ces vérités ; qu'importe ? Ceux-là n'ont pas réfléchi au sens exact qu'il faut donner à ce mot esprit, qui ne signifierait rien s'il méritait les étranges et très-variées significations que tous les jours on lui donne.

Pour un grand nombre de bonnes gens, pour tous ceux qui font, d'instinct, obstacle à l'esprit, il semble qu'esprit et légèreté soient synonymes et qu'aujourd'hui comme au moyen âge l'homme d'esprit ne puisse prétendre qu'à l'emploi des comiques, qu'à être, non le bouffon de quelqu'un, — de nos jours, les rois, dit-on, n'ont plus de fous à leur cour, — mais le bouffon de tous.

Il a dû arriver à quelques hommes d'esprit, dans nos temps agités, de se dévouer à quelque noble cause, de s'y consacrer entièrement et de mourir en la servant. Savez-vous ce qu'ils auront gagné à ce généreux sacrifice ? « Tous les gens d'esprit ont décidément la tête à l'envers, dira-t-on. De quoi diable se mêlent-ils, je vous prie ? » Et ce sera là toute l'oraison funèbre que leur feront les gens bienveillants. Les malveillants ne s'en tiendront pas là. « Hum ! diront-ils, à qui fera-t-on croire que, sous ce prétendu héroïsme, il n'y eut pas quelque intérêt caché ? Ils ont manqué leur but ; ils sont punis par où ils ont péché ; c'est bien fait. »

Le malheur de l'esprit, dans nos sociétés modernes, c'est qu'il ne pose pas ; c'est que les périodes qui charment les niais, c'est que les phrases et les cols empesés l'agacent ; c'est qu'il parle, en un mot, et ne déclame jamais ; c'est enfin que, pour les gens d'esprit, le sérieux est au fond, tandis que, pour les sots, il est à la surface.

De là ce grand, cet inextricable malentendu qui ne finira que quand la majorité des Français saura qu'on peut être plus frivole

en faisant un sermon qu'en regardant voler une mouche.

On me passera de ne pas appeler gens d'esprit ceux qui n'ont d'esprit que ce qu'il en faut pour émerveiller les bavards et pour amuser et abuser les sots. Ce ne sont là que joueurs de gobelets et instrumentistes de place publique ; leurs variations et leurs tours de force ne sont qu'affaire de saltimbanques. L'esprit et la raison ne sauraient avoir ni deux bureaux, ni deux plumes. Ce qui n'est pas tous les deux n'est ni l'un ni l'autre.

J'en dis autant de l'esprit et de la conscience. Un coquin, si spirituel qu'on le suppose, ne sera jamais qu'un homme d'esprit manqué. « Eh quoi ! me dira-t-on, ce fripon célèbre, ce fripon merveilleux, ce fripon illustre qui a tenu la France en éveil pendant vingt ans, il n'a pas d'esprit, celui-là ? »

Àquoi on me permettra de répondre que l'homme qui n'a pas eu l'esprit de n'être pas un fripon n'est qu'un sot.

L'esprit qui n'a pas le consentement des honnêtes gens et l'approbation des esprits élevés n'est pas l'esprit. L'esprit ne commence que là où il fait rêver les sots et pâlir les méchants. Hors de là, tout ce que l'on appelle esprit n'est que mirage et apparence. Le plus beau feu d'artifice ne fera jamais l'ouvrage du soleil.

Il est un moyen, toutefois, pour l'homme d'esprit de reprendre le rang qui lui est dû dans notre société française, s'il a le cœur ferme aussi bien qu'il a l'œil pénétrant. Ce moyen, le voici : il faut qu'acceptant la situation d'isolement qui lui est faite au milieu des intérêts de tous, il se fasse résolûment le spectateur et le juge de cette société qui le trouve inutile. Il faut que, s'armant d'une plume comme d'un fouet, il entre à la suite de Rabelais, de Mon-

taigne, de Charron, de Voltaire, de la Bruyère, de la Rochefoucauld ou de Chamfort au service de la moralité publique.

Pour peu que cette détermination soit servie par le talent, les mains jusque-là fermées pour lui ne tarderont pas à se rouvrir. Cela s'explique : mieux vaut encore tendre les bras que le dos à un homme dont la tâche est désormais de frapper.

Aussitôt donc que les sots s'aperçoivent que, dans cette main qu'on croyait si futile, une plume a le piquant d'une épée et qu'un mot tombé de cette bouche rieuse est capable de faire, comme la balle d'une arme à feu, un trou aux peaux les plus dures, le respect fait place au dédain et c'est à qui saluera le plus bas cette force hier méconnue.

Les arts et les lettres, voilà le refuge, voilà le port obligé de l'homme d'esprit qui ne sait pas transiger et qui ne veut pas mettre son esprit dans sa poche. Port étroit, fécond en naufrages, mais en naufrages glorieux. Bien mourir ne vaut-il pas mieux que mal vivre ?

Non, il n'est pas d'alternative, non, il n'est pas deux professions pour l'homme d'esprit. Il faut qu'il écrive. Celui qui n'écrit pas est une sentinelle sans fusil. Celui qui écrit, au contraire, si humble que soit la table qui porte sa plume et son papier, a une part de souveraineté ici-bas. Mais, qu'il ne l'oublie pas, pour lui, désormais, plus de repos. Quand l'homme d'esprit a paru dans la lice, il ne peut plus désarmer ; quand il ne règne pas, on l'opprime.

On vient de faire un livre sur un mot, sur ce titre : « le Roi Voltaire. » Sans faire tort à ce livre, je suis bien sûr que son titre n'est pas ce qu'il contient de pire.

Voltaire a eu cet honneur de prouver que l'esprit était le maître du monde, à une époque où le monde tout entier était à refaire. La besogne était immense, mais immense était son courage, et pas un jour son vaillant esprit ne faillit à la tache.

La tache aujourd'hui est moins grande ; est-ce pour cela que les ouvriers semblent manquer ? ou bien, au lieu d'être excités par les nobles exemples du passé, craignent-ils, après de tels devanciers, d'entrer dans la carrière ?

Hélas ! tous n'ont pas l'esprit de Voltaire, sans doute ! Tous n'ont pas non plus sa conscience et son âme indomptable, ni sa foi dans la toute-puissance de l'esprit. Mais qu'importe ? Ne fût-on qu'un soldat sous la bannière des grands esprits qui ont illuminé le monde, il faut servir. C'est le privilège de l'esprit, qu'alors même qu'il ne peut rien pour lui-même, il peut beaucoup pour les autres. L'esprit est le seul patron que sa clientèle n'abandonne pas ; car, la plupart du temps, il plaide gratis. Le jour n'est-il pas venu de rappeler à tous que l'esprit n'est point un simple talent d'agrément, et que le plus mince apport de l'homme d'esprit dans le monde sert autant ce monde que le plus admirable mouvement des machines dont s'enorgueillit, à bon droit d'ailleurs, l'industrie ?

p.-j. stahl.

Série 3 · Idées d'un vieux garçon sur l'amour

IDÉES D'UN VIEUX GARÇON SUR L'AMOUR

. . . . . .

Mes amis, dit Raymond, nous serions mille ici, choisis parmi les jeunes premiers les moins discrets d'un temps où la discrétion en amour ressemble presque au reniement de la personne aimée, je dis mille, racontant a l'envi l'histoire des tentatives faites par chacun d'eux pour rencontrer l'amour vrai ici-bas, que nous n'aurions encore rien dit de définitif sur une matière qui, à elle seule, embrasse et comprend toutes les autres.

L'histoire de l'amour c'est l'histoire de la vie même. Le monde n'a été prêt à vivre que le jour où il s'est senti prêt à aimer. La terre ne tourne que parce qu'elle aime. Notre globe n'est qu'un gros cœur tout rempli de flammes amoureuses. Le soleil, la lune, les astres, la multitude infinie des étoiles, tout cela ne se meut qu'en vertu de la loi suprême qui régit tous les mondes : la loi d'amour.

Cette loi, les savants, retardant en ceci de plusieurs milliers d'années sur les amoureux, se sont, à la fin, décidés à la proclamer.

Tout remonte donc à l'amour, même de par la science. La loi d'attraction, la loi d'amour est, sur la terre comme au ciel, le principe et la fin de tout. Rien ne se peut dire étranger à l'amour dans l'univers créé. L'amour y est nécessaire même aux choses. Tout ce qui des profondeurs du globe s'exhale à sa surface, tout ce qui du haut des cieux descend jusqu'à nous, ce sont les manifestations de l'amour. Par lui, et par lui seul, tout naît, tout se renouvelle, tout se tient et se maintient. Il est le ciment invisible qui relie les montagnes aux vallées, les forêts au sol, les eaux à la

terre. Ôtez-le d'ici-bas, et instantanément vous désagrégez l'œuvre de Dieu. La création n'est plus qu'une immense, confusion de choses énormes retournant pêle-mêle à la poussière ; les arbres séculaires tourbillonnent dans le vide comme des plumes au vent ; les roches reviennent miette à miette à l'atome, les eaux goutte à goutte à la vapeur. Les mers s'en vont en fumée. Les cieux s'éteignent. Tout s'effondre. L'homme et l'animal ont subitement disparu, il n'en est plus question. Le néant est le maître. La terre est morte. L'univers est défunt, l'âme humaine n'est plus. L'ignoble mélange du chaos recommence. D'où l'amour disparaît, adieu le mouvement, adieu l'ordre et la vie !

L'amour est donc la plus grande des choses en face de la vie universelle. Elle en est la plus grande encore en face de la vie humaine. C'est le seul infini certain que Dieu ait laissé à l'homme dans sa demeure terrestre, c'est son plus irrécusable témoin, c'est son second ici-bas.

Quiconque aime, si humble qu'il soit, il aime en Dieu même, sinon il pervertit l'amour.

Cependant de cette grande chose, rapetissée par nous à notre usage, qu'avons-nous fait ? Pour un bel amour vrai, combien de semblants d'amour indignes de ce beau nom !

Convenons-en, au lieu de chercher l'amour comme les grands amants, comme les grands saints de l'amour, toujours plus haut, excelsior, et ainsi qu'il convient de chercher les choses dont l'essence est de monter sans cesse, il semble que tous les jours nous l'ayons cherché, voulu plus bas.

Il est triste d'avoir à le dire, mais la France est peut-être de toutes les nations policées la plus coupable de ce grand abaisse-

ment de l'amour, celle où l'amour est le plus outrageusement détourné de son sens, éloigné de son but et falsifié.

C'est à croire que l'organisation de la société française ne laisse au Français d'autre emploi que celui de la faquinerie en amour, et que l'amoureux ne puisse être chez nous, comme le disait Bernard, qu'un jeune premier, joli diseur ou éloquent à ses heures, égoïste, corrompu, et rien de plus. Cela a sa séduction au théâtre, cet emploi. Mais après ? mais dans le monde, que reste-t-il pour jouer les grands rôles de la vie à tous ces beaux fils dont la juvénilité est tout le talent ? C'est bien laid la grâce frivole, aussitôt qu'elle vieillit : vous imaginez-vous don Juan cacochyme ?

Nous avons fait du principal l'accessoire, de l'âge d'aimer celui de n'être bon à rien, et de ce qui devrait remplir l'existence son hors-d'œuvre.

Il est nécessaire que l'expérience parle. C'est sa dernière fonction, c'est son devoir. Il faut que les cheveux gris servent à quelque chose ; il faut que les têtes blondes ou brunes retirent quelque profit des épreuves et, disons le mot, de la folie et des sottises de leurs aînés.

L'amour nous a été mal appris. Nos poëtes, nos romanciers, sentant que cette vieille religion des âmes allait sombrer dans les fadeurs et les libertinages du siècle dernier, se sont faits, croyant sauver l'amour, les Tyrtées de la passion. Ils ont cru que tout serait bon qui pourrait raviver la flamme près de s'éteindre.

Comme des catholiques qui prétendraient ressusciter la foi par les bûchers, leurs efforts mal dirigés ont tourné contre leur but. Où ils ne voulaient que ranimer le feu, ils ont amené l'incendie.

En déclarant que la passion avait des droits supérieurs à tous autres, ils ont fait reculer l'amour, qui n'est pas plus la passion que la santé n'est la maladie, que la raison n'est la démence.

Ils ont dit : passion et amour, comme si ces deux mots pouvaient être synonymes, et ont ainsi aidé à confondre entre elles deux choses si distinctes qu'elles sont ennemies : — l'amour qui pense à l'autre, — la passion qui ne pense qu'à elle-même.

Sous l'excitation de leurs paroles embrasées, la passion, usurpant la place de l'amour, s'est bientôt emparée des sommets, et l'incendie, après avoir rougi toutes les cimes, a fini par descendre dans la plaine.

Cependant si, de proche en proche, gagnant les maisons même du pauvre et des petits, ce feu destructeur n'a finalement laissé partout que des cendres sur lesquelles pleurent aujourd'hui dans l'ombre des milliers de fantômes attristés, l'œuvre de la passion n'est-elle pas condamnée ?

Si, à l'heure qu'il est, les cœurs déçus s'en prennent à l'amour même des promesses mal remplies de la passion, la faute en est-elle à l'amour ? Si, par une réaction déplorable, nous sommes tout près de retomber dans l'abîme dont un effort plus généreux qu'éclairé avait voulu nous tirer, si la France est en péril de revoir une seconde régence, une régence bourgeoise de l'amour, est-ce bien l'amour qui a tort ?

J'affirme que non.

Remettre les cœurs dans le vrai chemin, montrer aux esprits égarés que le bonheur n'est point où ils le cherchent, qu'il n'est pas inaccessible, qu'il est à la portée des plus humbles, qu'il n'est

pas compliqué, qu'il est simple de sa nature, qu'il n'a jamais été dans les choses mauvaises, que, pour le mériter, il suffit de n'aimer que ce qui est pour de bon digne d'être aimé, que ce qu'on a le droit et le devoir d'aimer ; leur faire comprendre que la passion n'est pas plus l'amour que la violence n'est la force, que la fin de toute passion est une satisfaction égoïste et personnelle, tandis que la fin du plus léger battement d'un cœur amoureux est une pensée de dévouement ; que l'amour est le double respect de soi-même et de l'être qu'on aime, et que la passion n'en est que l'oubli ; leur apprendre que si la femme aimée n'est pas pour celui qui l'aime une seconde conscience devant laquelle il lui soit impossible de faillir, c'est qu'elle ne vaut pas d'être aimée ; que la règle, en ceci comme en tout, n'a point à s'occuper de l'exception ; leur crier cette vérité digne du catéchisme que la passion n'a pas de bonne issue, qu'il n'y a qu'un lâche qui consente à entrer dans la vie d'une femme pour l'empirer, et que ce n'est pas parce que cette lâcheté est quotidienne, parce qu'elle a glissé dans les mœurs qu'elle est moins coupable ; leur dire et leur redire que pour commencer il ne faut jamais, non, jamais, aimer les femmes des autres, que pour un galant homme le bonheur et l'honneur d'autrui doivent être plus sacrés mille fois que son argent, que les escroqueries du cœur sont aussi honteuses que l'effraction des caisses ; qu'il n'est point de sophisme qui puisse tenir contre ces vérités ; que le mal commence aussitôt que le bien finit ; qu'entre l'amour de Roméo pour Juliette et celui de Desgrieux pour une Manon quelconque il n'y a pas plus de compromis possible qu'entre l'honneur et l'ignominie, pas plus de relation qu'entre ce qui est noble et ce qui est vil ; révéler aux jeunes gens qui se croient précoces que le bien n'a jamais eu l'air aussi bête que le mal, que la morale a toujours été pleine d'esprit,

puisque depuis que le monde est monde il a toujours été impossible au plus vicieux d'avoir raison contre elle, qu'elle est le bon sens et la santé du cœur, partant sa bonne humeur et même sa gaieté ; que le vice n'est qu'un grand sot, qu'il est laid, qu'il est niais, qu'il est malsain, qu'il n'a à cacher et à montrer que des plaies, que des ordures ; que les plaisirs, d'où le cœur et le goût sont absents n'ont jamais amusé que des imbéciles, qu'ils ne sont que mensonges, qu'ils sont grossiers, qu'ils mènent à mal, jamais à bien ; qu'à leur régime, enfin, on n'a jamais rien gagné, sinon la plus incurable des infirmités : la gastrite morale, cette fausse faim qui désire tout et ne digère ni ne supporte rien : — voilà ce que de vieilles âmes convaincues ont le devoir de faire entendre aux générations nouvelles, voilà ce que leur diront les poëtes nouveaux qui voudront placer haut leur talent. La Courtille n'est pas le Parnasse. Il n'y a pas de muses dans les ruisseaux ; il ne s'en trouve pas davantage dans les ruelles, et je sais de bonne part qu'il s'en égare rarement dans les cabinets particuliers.

Ce que je dis là, il n'est aucun de ceux qui se sont trompés avec nous qui ne soit pas prêt à le signer au fond de sa conscience. J'en atteste les morts aussi bien que les vivants, les soldats aussi bien que les généraux. J'en ai vu plus d'un, parmi ceux qu'on appelait des maréchaux de lettres, qui, plus sensés que leurs admirateurs, savaient de reste qu'ils n'avaient pas dit le vrai, le dernier mot ; qu'ils n'avaient pas conclu, et qui sont morts avec le désespoir de n'avoir pu qu'entrevoir cette conclusion, contraire peut-être à l'œuvre de toute leur vie.

Ne sentez-vous pas que si Balzac vivait encore, il serait, à l'heure qu'il est, en travail pour dégager quelque chose de définitif de l'enchevêtrement énorme de ce qu'il a appelé sa Comédie

humaine, et pour corriger le mal, après l'avoir produit peut-être ? Pour en douter, il ne faudrait pas l'avoir entendu parler avec une admiration jalouse de quelques chefs-d'œuvre que ses fanatiques rougiraient de louer comme trop primitifs, de Paul et Virginie et de Quentin Durward par exemple, pour n'en donner que deux. De la vérité compliquée des détails où il a excellé, il serait arrivé à la vérité simple, il l'eût tenté du moins. Du convenu qui n'est que le vrai temporaire d'une époque circonscrite, il aurait fini par marcher droit au vrai qui ne passe pas, qui ne vieillit pas. Après s'être irrité si singulièrement contre le trop grand succès de la plus simple de ses œuvres, l'auteur d'Eugénie Grandet n'eût pas tardé à se mettre d'accord avec le vrai public pour reconnaître qu'il n'est en effet d'ouvrages accomplis que ceux où la santé domine, où l'intérêt appartient à la figure qui le mérite. « J'ai fait autant d'honnêtes femmes que de malhonnêtes, disait-il un jour en se débattant, avec l'ardeur à la fois rusée et candide qui lui était propre, contre le reproche contraire que lui adressait devant moi une femme dont il prisait l'intelligence. Comptons, » et il comptait sur ses doigts…

« Ne comptons pas, lui répondait son interlocutrice. Vous avez trop bien peint, vous avez peint avec trop de plaisir les mauvaises créatures, pour n'avoir pas un faible pour elles. »

Et après une grosse colère d'un instant : « C'est si amusant une jolie femme vicieuse, s'écriait-il, en riant de ce vaste rire qui agitait toute sa personne et que n'ont pu oublier ceux qui l'ont entendu. C'est si amusant et cela sait faire tant de choses auxquelles une honnête femme ne comprend rien.

— Vous avez sur la conscience d'avoir ajouté à leur science, lui répliquait son implacable amie.

— Impossible, vous ne les connaissez pas.

— Vous avez fait pis, mon cher ami, vous vous êtes fait des élèves ; je sais des « femmes de Balzac » qui n'étaient pas destinées à le devenir, qui sont le produit de vos livres, et qui n'en sont ni meilleures ni plus heureuses à coup sûr.

— Des élèves ! répondit Balzac plus flatté que fâché, envoyez-les-moi, elles en remontreront à leur maître. »

L'évolution a été de droit et toute naturelle dans un autre écrivain de génie, génie moins compliqué, mais pour cela même plus large et plus sincère. Nul à coup sûr, en aucun temps, n'a placé la passion plus haut que George Sand. Il la voulait grande, sublime toujours, si grande que le danger de l'exemple disparaissait presque dans ses hauteurs. Peu de cœurs en effet se sentaient le vol assez hardi pour tenter de la suivre sur les pics quasi inaccessibles où il la transportait. Rendons-lui cette justice qu'elle ne transigeait pas, la passion de celui-là, qu'elle n'était sous cette plume toujours fière, ni accommodante, ni facile, ni flexible et prête à tous les compromis comme celle de Balzac ; que si elle réclamait, que si elle exigeait tout, elle donnait tout en revanche. L'auteur de Jacques et de Valentine sentait bien, dans sa logique exaltée, que la passion ne pouvait faire croire à la légitimité de ses droits qu'en s'offrant à tous les sacrifices, et que la première condition pour qui prétend à planer au-dessus de tout, c'est de ne s'avilir par aucune des duplicités qui sont le châtiment des amours clandestins.

Mais ce génie loyal ne pouvait pas se tromper longtemps ; quand on cherche la lumière, on finit toujours par la trouver. Nous devons certes à la maturité de George Sand quelques-uns

des plus chastes et les plus doux livres qui puissent honorer une grande littérature.

La passion contemporaine compte une œuvre, une seule peut-être, à laquelle, bien qu'elle ne procède que de la passion et rien que d'elle, on puisse assurer, tant elle est séduisante, tant elle est parfaite dans sa forme, une vie durable, supérieure à son inspiration. Mais, hélas ! cette œuvre a tué son auteur. Elle l'a épuisé et comme réduit au silence avant le temps. Je ne puis pas penser sans douleur à Alfred de Musset, morne et muet devant la moisson précoce de ses jeunes ans. De quoi est-il mort, sinon de l'amer chagrin de sentir sa virilité, sa maturité stériles ?

La muse brillante, mais ingrate, des amours qui ne peuvent pas durer, des amours qui donnent un démenti à la grande raison d'être de l'amour, et en tous cas à son excuse, à la famille, la muse du célibat avait fait de l'homme qui l'avait le mieux chantée un solitaire devant les devoirs de la vie. Quand cet homme sentit qu'il avait donné toute sa voix, que le souffle bien décidément lui manquait ; quand il se trouva, toute sa dépense faite, insolvable envers son génie ; quand il comprit que, n'ayant jamais pleuré que lui-même et ses rêves, toutes ses larmes cependant étaient versées ; quand il découvrit avec effroi que nul ne revit en soi seul, et que, comme son cœur, ses bras même étaient vides, il ne songea plus qu'à user une vie dont l'emploi lui manquait.

Qu'elle dut être poignante sa peine quand, dans les dernières années de son silence, mourant lentement et comme volontairement, victime des amours inféconds auxquels il s'était sacrifié, — quand, par-dessus le fracas même d'une révolution, des bruits arrivèrent à ses oreilles qui lui révélèrent que ses aînés étaient restés plus jeunes que lui, et qu'un poëte pouvait avoir de grandes

choses à dire qui ne fussent pas ses seules amours ! Quel dut être plus cruel encore son étonnement lorsque, après celle de Lamartine, devenu pour une heure suprême chef d'État, la voix de Victor Hugo exilé vint lui prouver que pour qui a famille et patrie il reste d'autres deuils à chanter que ceux des songes évanouis !

Cependant croyez-vous qu'il raillât, lui l'artiste silencieux, les voix qui chantaient encore alors qu'il ne pouvait plus que se taire ? Non. N'ayant plus à s'écouter lui-même, il prêtait plus volontiers l'oreille aux accents nouveaux. Les élèves n'ont pas tous l'équité du maître. Il peut être bon de redire quelques mots tombés çà et là de ses lèvres qui pourront faire échec à de juvéniles injustices. On lui apprenait un jour qu'un jeune écrivain semblait marcher avec succès à sa suite, mais que ce n'était pas ça. « Comment le nomme-t-on ? demanda-t-il.

— Le Musset des familles.

— Ce ne serait pas une injure, dit lentement de Musset, si c'était mérité. »

Une autre fois on venait de jouer une pièce d'Augier. « Celui-ci, dit-il, n'a pas pris la mauvaise place, il est sur le terrain de Molière, et de force à y rester. »

Une autre fois encore, après Charlotte Corday, il descendait lentement l'escalier du Théâtre-Français avec un des anciens combattants de l'armée romantique de 1830 : « Ne laissons pas dire du mal de cela ; il y a là dedans un quatrième acte qui pourrait bien être l'œuvre d'un maître. »

Et quand il fut arrivé au péristyle, avant de quitter son interlocuteur, confirmant son jugement par une des locutions qui lui

étaient le plus familières : « Oui, ajouta-t-il, d'un maître tout bonnement. »

Il ne suffit pas d'admirer en artiste l'œuvre de Musset ; c'est chose facile à quiconque a le goût des choses accomplies : il faut la comprendre, et ce ne serait pas la comprendre que de n'y pas lire, avant tout, la cruelle, l'impitoyable leçon qu'elle renferme. Le chantre de Rolla fut le plus sombre de nous tous ; que les jeunes gens en le lisant se le disent. Je ne souhaite ni sa vie ni sa mort à personne ; nous l'avons tous et longtemps pleuré vivant, parce que déjà, pour nous et pour lui-même, il n'était plus.

Cette fin, prématurée pour les autres, fut lente à venir pour lui. Elle le délivrait trop tard peut-être, à son compte, du supplice le plus grand que l'homme puisse infliger à son génie : l'impuissance qui devance la mort.

Dieu garde ceux qui sont jeunes de la jeunesse qui tue, au lieu de conduire à la vie et de préparer la vraie moisson !

À Dieu ne plaise que sortis de la mêlée, que survivants encore à peu près valides de la guerre folle qui a précipité les générations de 1830 dans de brillants, mais, hélas ! trop souvent stériles combats, nous pensions à renier notre drapeau parce que, entraînés par nos élans irréfléchis, nous n'avons pu le planter au sommet du vrai temple ! Si nous avons été fous, notre cause était sainte. Nos défauts ne l'ont pas rapetissée : la question de l'amour reste entière. Ce n'est donc pas au dieu qu'il s'agit de faire ici son procès, mais à ceux qui, travestissant son culte, ont déserté son autel pour celui des idoles. Ce n'est pas à l'amour, c'est aux amants, c'est à nous-mêmes…

« Ah çà ! ah çà ! dit une voix, Raymond, mon cher grand Raymond, est-ce toi, toi notre courage, toi notre entrain, notre belle humeur, notre jeunesse à tous, est-ce bien toi qui viens de parler ainsi ? Je soupçonnais bien, à te voir si oublieux de toi-même, qu'elle recouvrait plus d'une égratignure, ta gaieté ; mais c'est comme une blessure béante que tu viens de nous faire entrevoir là, il y a des profondeurs inattendues dans tes paroles ; si ce n'est pas vingt ans de souffrance cachée et de résignation méconnue que ton discours trahit, qu'est-ce que c'est ? Toi si aimable que tes amis t'aiment comme si chacun d'eux était seul à t'aimer, que les femmes te pardonnent de ne leur rien demander, qu'as-tu fait à l'amour ou que t'a-t-il fait pour que tu parles ainsi et pour et contre lui ?

— Ce que je lui ai fait ? dit Raymond, je l'ai méconnu à l'âge où il eût fallu le connaître, et, comme tant d'autres, je l'ai cherché où il était impossible de le trouver.

Ce qu'il m'a fait ? — Il ne s'est révélé à moi que quand je n'étais plus digne de l'approcher ; j'ai vu trop tard sa vraie lumière. L'amour faux m'a gâté l'amour vrai ; l'amour vrai m'a donné l'horreur de l'amour faux, qui seul pourtant me fût resté possible. Si ce n'est pas assez, que me souhaiterais-tu de pis ?

— Bon ! dit une autre voix, Raymond est un mort d'autrefois qui ne peut plus que faire semblant de vivre.

— Non, dit Max, Raymond vit et je ne sais rien de plus franc que sa vie. Seulement, si je ne me trompe pas, il ne vit plus de sa vie propre. C'est un marin à terre, réformé avant le temps, mais par lui-même. Ce n'est plus de lui qu'il s'agit, et il en a pris son parti.

— J'ai grand'peur que tu ne dises juste, mon vieux Max, répondit Raymond ; mais, que veux-tu, tout le monde n'a pas eu comme toi la chance charmante et redoutable de trouver le bien et presque le parfait dans des conditions où d'ordinaire le mal seul se rencontre. J'ai découvert un jour que je m'étais rendu le bonheur impossible ; j'ai quitté ce jour-là mon service pour celui des autres, et qui sait si je dois le regretter ? Outre que ne plus penser à soi est un fier débarras, c'est encore quelque chose de ne pas se sentir absolument bon à rien. Les rôles d'utilité ont leur douceur secrète. Il est tel capitaine qui, après avoir perdu sa barque, peut faire un passable pilote sur celle du prochain. Quand on a échoué sur un écueil, c'est une fiche de sérieuse consolation que de s'y trouver à portée de crier gare aux imprudents qui s'en approchent.

— Dites donc, Raymond, dit le jeune Robert, c'est inquiétant ce que vous venez de nous dire. À votre sens, qu'est-ce que nous faisons donc quand nous aimons nos maitresses ?

— Quand vos maîtresses sont les vôtres, répondit Raymond, vous faites moins mal que si vous ne les aimiez pas. Vous feriez mieux si vous n'aviez pas de maîtresses à aimer.

— Pas de maîtresses à aimer ! s'écria le petit Robert, qu'est-ce que nous aimerions donc alors ?

— Dame ! dit Raymond, quand vous aimeriez vos femmes comme j'espère que messieurs vos pères ont eu la bonne idée de le faire pour mesdames vos mères, est-ce que vous y verriez grand mal, mon garçon ?

— Nos femmes !... nos propres femmes ! ah ! dit Raymond, vous garçon, vous vieux garçon, vous nous voudriez mariés ! c'est

d'un traître cela. L'amour et le mariage, vous n'y pensez pas, Raymond, — vous vieillissez…

— Du tout, dit Raymond, je rajeunis. Malheureusement le rajeunissement n'est qu'intérieur ; quant au fond, c'est vous qui êtes très-vieux, bons jeunes gens ; vos idées ont cent ans. »

Se redressant alors de toute la hauteur de sa grande taille, sa belle et expressive figure, qui tout à l'heure avait je ne sais quoi d'austère et de grave, s'anima du bienveillant et ferme sourire qui lui était familier. C'était le Raymond sauveteur, le Raymond aimé des jeunes gens aux heures de crise qui reparaissait, le vieux combattant de la vie offrant gratis une leçon d'escrime au combattant, novice encore, avant de le laisser s'engager sur le terrain.

« Mon enfant, dit Raymond à Robert, à votre sens, à vous autres, qu'est-ce donc que l'amour ?

— Autant que possible, dit Robert, c'est une très, très-jolie femme.

— Et puis après ?

— Après, dit Robert, c'est une jolie femme encore, blonde si la première a été brune.

— Et encore après ?

— C'est le plus de jolies femmes possible de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de tous les pays et de tous les caractères.

— Et après cet après-là ? dit Raymond.

— Ma foi, dit Robert, après c'est toujours la même chose, avec l'espoir qu'à force d'être toujours la même chose cela pourra devenir nouveau.

— Et enfin ? dit Raymond.

— Enfin, dit Robert, enfin, si vous y tenez beaucoup, cela pourrait bien être la fin, c'est-à-dire ce qu'il faut bien appeler de son vrai nom : la clôture.

— Allons, dit encore Raymond, un peu de courage ! Qu'est-ce que nous entendons par ce joli mot : la clôture, dans notre joli monde, mon cher Robert ?

— Je ne resterai pas en chemin pour si peu, répliqua Robert. La clôture, c'est la plus superbe dot possible pour boucher les trous que la vie de garçon laisse après elle ; c'est une jeune personne convenable, c'est quelques enfants, en nombre limité, deux par exemple ; c'est le cercle pour égayer le sérieux du mariage ; c'est la vieillesse ensuite, avec quelques rayons de la vie de garçon par-ci par-là en souvenir du bon temps. Écoutez donc, Raymond, ce n'est jamais très-gai, les fins.

— Je ne vous l'ai pas fait dire, repartit Raymond, votre amour finit ou il devrait commencer. Votre amour est garçon, mon pauvre Robert. Il n'a ni femme ni enfant, il recule tant qu'il peut la famille, il oublie d'où il sort ; il est embarrassé devant tout ce qui est légitime ; il se cache de son père et de sa mère ; la présence de ses sœurs le décontenance ; toute femme qui ne peut pas devenir une maîtresse est en dehors du cercle étrange où il se meut, et les jeunes filles lui font peur dont la candeur virginale exigerait le respect ; si bien que la femme cesse d'être une femme pour lui, qui seule serait digne qu'il lui donnât sa vie tout entière.

Que si par mégarde il en résulte quelque chose de votre amour, c'est un bâtard, lequel une fois au monde fait ce qu'il peut et peut-être ce qu'il doit : des procès à son origine.

Bref, à votre compte, mon grand garçon, l'amour est soit un jeune drôle, soit un vieux roué, à qui le mal seul est permis, qui ne peut vivre en bon lieu, qu'il est charmant d'introduire chez les autres, mais que pour rien au monde on ne voudrait voir entrer chez soi, et qu'il faudrait tuer comme un chien s'il osait mettre le pied sur le seuil de la maison paternelle. Pardieu ! c'est un bien aimable garçon, votre amour ! Ah ! je le connais, il est le produit de cette littérature de célibataire qui n'écrit que pour ou contre ses maîtresses ; qui, ne connaissant qu'elle, ne parle que d'elle-même, qui croit intéresser l'univers en lui racontant tous les matins ce qu'elle fait dans les rues, sur les boulevards ou autres lieux publics où elle est reçue ; qui se croit dans le monde au café ou au restaurant ; qui révèle avec autant d'importance les prétendus secrets des coulisses des petits théâtres et des cabinets particuliers, que s'il s'agissait des mystères d'Isis et d'Éleusis, essayant de vous émoustiller, mes pauvres innocents, en attendant qu'elle vous écœure, et qui finira par faire penser à l'Europe qu'en France la noble profession des lettres en est arrivée à ce point que les écrivains y seraient une race à part, produit de je ne sais quelles créations spontanées, et tombée d'une lune quelconque, où l'on n'a ni père, ni mère, ni femme, ni enfants. J'enrage quand je vois que les trois quarts de nos livres sont impossibles à laisser sur la table des honnêtes femmes, et qu'elles ne peuvent plus lire que ce qui leur est traduit de l'anglais. Est-ce que cela ne devrait pas être une leçon pour ceux qui ont l'honneur de tenir une plume, que cette acclimatation subite de livres étrangers parmi nous ? Le premier roman d'amour d'un Anglais est l'histoire voi-

lée de son mariage. Ils écrivent pour leurs femmes, carrément, les Anglais, non pour les filles, et ils n'en sont pas plus bêtes pour cela, je suppose ; l'œuvre de Dickens est là pour le prouver. Mais quand c'est le notaire seul et non l'amour qui noue l'intrigue, le mariage n'est plus que le plus vilain des romans, un roman d'affaires, c'est-à-dire quelque chose qui contient des procès et mène droit aux tribunaux.

— À votre compte, dit Robert, il faudrait se marier avant d'être né…

— Avant d'être né… né à la sottise, au vice : pourquoi pas ? Avec cela qu'il est beau le stage que vous faites faire à vos cœurs ! Que diriez-vous de magistrats qui, pour faire l'apprentissage de la justice, se feraient escrocs et filous, qui, pour mieux connaître la loi, commenceraient par la violer ? Ce que vous en diriez, dites-le de vous-mêmes et de l'usage que vous faites de votre vie de garçon, car c'est tout un.

Toutefois, décidons-nous ; lequel choisiriez-vous, s'il s'agissait de marier votre sœur : d'un jeune ou vieux gandin, experts l'un et l'autre dans l'art de vivre, amoureusement parlant, aux dépens d'autrui, sur le commun, comme on dit, de forcer portes et serrures et de soudoyer les femmes de chambre pour n'avoir à escalader ni murs ni balcons ; ou d'un vaillant garçon cherchant du cœur plutôt que des yeux à quelle jeune fille assez pure il pourra confier l'honneur de son nom, l'éducation de ses enfants et le bonheur de sa vie ?

On s'est moqué des pièces où l'amour finissait par un mariage ; par quoi donc pourrait-il mieux ou moins mal finir, je

vous prie, s'il est vraiment l'amour, et par quoi finit-il, s'il vous plaît, quand ce n'est pas par un mariage ?

Sans parler du coup de poignard démodé d'Antony, trop viril pour nos mœurs, faut-il vous mettre sous les yeux la fin misérable, la fin honteuse et plate, la vieillesse piteuse de tous les amours qui n'ont pas pour résultat l'union solide de deux êtres résolus à constituer la maison, c'est-à-dire à mener l'amour à son but, et dont les plus grands exploits, quand ils ne sont pas stériles, consistent à mettre sur le pavé des enfants à qui la loi refuse le droit de chercher leurs pères ?

Exceptez, je le veux, car il faut être juste, exceptez dans la proportion de un sur mille ces rares amours de vrais anges égarés, non déchus, auxquels une vie manquée par la faute de quelque misérable mari, comme dans l'affaire de Max, auxquels des conditions spéciales et des vertus hors ligne méritent les respects attristés des braves gens, et obtiennent de la sympathie publique elle-même un bill d'immunité contre la loi ; n'ai-je pas cent fois raison ? et n'est-ce pas le cas de dire que ces difficiles exceptions ne font que confirmer la règle ?

— Encore faut-il, dit Robert, pour se mettre en ménage, avoir les grâces de l'état. Qu'est-ce qu'un homme sait de la vie, s'il ne l'a pas pratiquée ?...

— Rien du tout, heureusement ! dit Raymond, rien de ce qui peut la pervertir, mais tout de ce qui peut la rendre digne d'y marcher d'un pied ferme.

Il sent mieux au début, pour peu qu'il ait le cœur bien placé, que rien n'est plus sérieux que le choix du chemin ; il a une secrète terreur du mal et le désir enthousiaste du bien ; il n'est pas

refroidi par les calculs de la prétendue sagesse mondaine ; il ignore que l'égoïsme pourra lui être prêché un jour comme une vertu ; il a du vent dans la poitrine, de l'air pur et chaud dans les poumons ; l'idée de la lutte sourit à sa jeune vaillance ; quelque chose lui crie qu'il faut être deux dans la vie, que c'est l'heure ou jamais de chercher ce compagnon, ce témoin devant lequel on sent qu'on ne voudra jamais rougir, ce second qui puisse répondre un jour devant tous que si la bataille a été rude et ses chances diverses, tout s'est bien passé.

Il est digne, enfin, d'être à la fois amant, mari et père.

Non ! elle n'est pas de trop aux côtés de l'homme jeune et fort, la femme courageuse et émue qui peut dire, au matin du combat, au père de ses enfants, comme autrefois les filles de Rome à leurs frères et à leurs époux : « Dût-on te rapporter mort, va tout droit ! » Est-ce qu'elle ne vaut pas, cette honnête femme-là, monsieur Robert, la demoiselle qui toujours nous plante là à la veille de l'assaut ? — Celle qu'après un combat malheureux vous retrouverez au nid, pâle mais ferme, pour panser vos blessures, est-ce qu'elle ne vaut pas la drôlesse éhontée qui au premier revers passera au vainqueur ? — Celle enfin, qui, toute à vous, le jour de la victoire arrivé, peut vous dire : « Tu t'es bien battu, j'apprendrai à nos enfants à être fiers de toi ! Si tu avais succombé, je leur aurais montré à en être dignes ! » Est-ce qu'elle n'est pas de cent mille pieds au-dessus de l'oiseau, de proie qui dans le premier cas vous crie tout d'abord : « Ou est le butin ? » et dans le second crie aux autres : « Vous m'enlevez ses dépouilles ? » — Tenez, vos amours en garni, au mois, à la semaine, au jour et à l'heure, vos amours à la course, vos amours en participation, en commandite,

au cachet, cela nous dégoûte à la fin ; les folies de nos passions romantiques valaient mieux.

Mais, dit Robert, mais, Raymond, pour mettre toute une famille dans ses meubles, pour constituer le nid dont vous parlez, il faut un peu et même beaucoup de monnaie, j'imagine.

— Je vous attendais là, reprit Raymond. La question d'argent, la question de la dot avant toute autre, n'est-ce pas ?

— Pourquoi non ? dit Robert, est-ce que c'est déjà si honnête d'associer une femme à sa vie quand on n'a pas de quoi lui acheter des robes de cinq cents francs, des bracelets de mille écus et des montagnes de colifichets qui n'ont plus de prix ?

— Est-ce que c'est honnête, dit Raymond, de faire payer tout cela par sa femme et de croire qu'on le lui donne parce que le notaire y a passé ? Est-ce que c'est honnête d'exiger cinq cent mille francs d'une jeune fille pour lui apporter en retour des restes dont ne veulent plus mesdemoiselles ci et ça, des demoiselles dont leur portier ne voudrait pas pour arrière-cousines ?

Écoutez-moi, la question de l'âge, la question de la dot, c'est un des crimes des temps modernes, c'est le crime du père qui la donne, de la fille qui la transmet, pour être plus sûre sans doute qu'elle n'est pas aimée pour elle-même, et qu'à la différence de celles qui se vendaient à l'homme qu'elle va épouser, elle ne se vend pas, puisqu'elle achète ; mais c'est plus que le crime, c'est la honte du jeune homme, de l'homme fort qui la recherche, ou plutôt c'est la honte de l'état social, qui de l'union des êtres a fait affaire de sacs d'écus.

Pendant combien de temps encore nous laisserons-nous dire, soit en politique, soit en morale, que l'étranger peut ce que nous, Français, nous ne pourrions pas ?

Sommes-nous incapables de ce que font les Anglais, de ce que font les Américains, voire les Allemands, de ce que faisaient, pardieu ! nos bons aïeux, qui se mariaient et sans le sou, mais non sans cœur, dès qu'ils le pouvaient ?

La dot, la vie de votre femme, si elle n'est pas dans votre cerveau, au bout de vos bras à vingt-cinq ans, si vous prétendez qu'on vous l'apporte toute faite et par un autre, si, vous ne sentez pas qu'il est de votre honneur et de votre bonheur de l'édifier miette à miette, grain à grain, sou à sou par vos mains, vous n'êtes bons qu'à la dissiper, c'est moi qui vous le dis, ou à la serrer dans un sac comme pourrait le faire tout prodigue se croyant corrigé parce qu'il est devenu enfin avare, mais avare de ce qu'il n'a pas gagné.

Ah ! vous avez peur d'avoir à piocher pour nourrir votre femme légitime, mes petits messieurs ! Qui est-ce qui nourrit donc vos maîtresses, car il ne manquerait plus que vous les fissiez nourrir par d'autres ? Or, cela mange, des maîtresses ! Cela a de fières dents, des dents d'acier. Les dents des honnêtes femmes mettent plus de temps à grignoter jour à jour la moitié d'un honnête petit revenu que les leurs à mettre en pièces, à avaler un capital. Comptez, Robert, ce qu'ils ont coûté à la plupart de vos bons petits amis, leurs amours qui n'en sont pas, sans omettre, au total, leur temps, leur cœur, leur bon goût et leur bon sens, sans compter leur santé, très-souvent perdus. Est-ce qu'avec tout ça vous et eux n'auriez pas pu mettre sur pied une gentille mai-

son bien à vous, une jolie brave femme, enfin, et quelques marmots pas à d'autres ?

Mais les bêtes sont moins bêtes que nous, mais les animaux à quatre et à deux pattes sont plus sensés. Est-ce que le pierrot demande à sa jeune femelle une dot avant de l'épouser ? Brin à brin, paille à paille, le petit mari et la petite femme construisent leur nid d'un commun et touchant effort, et, le nid fait, il se trouve toujours et à point tapissé, capitonné de bon et fin duvet, quand la couvée vient à éclore. L'exemple du pierrot est une leçon à l'usage de tous les hommes, monsieur Robert ; le notaire qui la donne à tout ce qui respire, cette leçon, c'est le bon Dieu. Cet humble bonheur des pierrots construit à frais communs par le mari et par la femme ne vous a-t-il jamais fait venir l'eau à la bouche, mon enfant ? Il y a des pierrots à Paris ; les ouvriers qui font comme eux les ont regardés faire, faites comme les ouvriers, mon jeune monsieur. Quant à moi, trop vieux Parisien, j'oserai le dire, je n'ai jamais pu voir deux oiseaux préparer leur chambre nuptiale sans avoir envie de leur ôter, et bien bas, mon chapeau ; et quand, repassant devant la maison construite, je voyais le mâle, remplissant sans vergogne ni fierté tous les devoirs que lui imposait ce beau titre de mâle, apporter une mouche à son amie, à la jeune mère dont la tête mignonne dépassait le bord du nid, je me suis surpris plus d'une fois, l'âme émue, à lui dire : Chère petite bête, pourquoi sommes-nous de trop grandes bêtes pour vouloir t'imiter ?

— Des enfants, dit Robert, des marmots. De près, c'est à faire peur, Raymond, si, vu de bien loin, et peint comme vous venez de le peindre, le tableau est à faire envie.

— Ne vous faites donc pas pire que vous n'êtes, mon grand enfant, dit Raymond. Remontez aux premières années de votre vie. Voyons c'est hier, c'est tout près de vous, tant tout le reste tient peu de vraie place, j'en suis sûr, dans votre souvenir ! Rappelez-vous comme vous étiez bien assis sur les genoux de votre mère et quelle bonne place c'était ; rappelez-vous sa tête charmante penchée sur vous et son tendre sourire quand vos petits bras cherchaient à se nouer autour de son cou. Rappelez-vous votre père, mon si cher, mon si bon ami, un meilleur Robert que vous, mon pauvre garçon ; revoyez-le des yeux, des yeux de votre âme, puisqu'il ne vous sera plus donné de le revoir autrement ; revoyez-le rentrant d'un pas pressé, presque inquiet, après le travail du jour accompli, si sûr qu'il fût de vous trouver dans le nid bien chaud où il vous avait laissé. Rappelez-vous vos cris de joie à sa rentrée, la chère maman heureuse d'être pour un instant oubliée. Vos bras, vos jambes, votre cœur palpitant, comme tout cela courait vers ce père tant attendu qui rentrait enfin ! Ne vous souvient-il pas de ce front grave si subitement rasséréné sous les mille baisers du retour, du repos déjà trouvé pour son esprit dans vos caresses turbulentes avant même qu'il fût assis, et de votre si jolie mère attendant son retour que vous lui voliez, petit Robert, l'attendant heureuse et patiente parce qu'elle sentait bien que sur les fraîches joues de son impétueux marmot c'était elle encore que son mari déjà embrassait ? Ingrat, ce dont je me souviens, l'aurais-tu oublié ?

— Taisez-vous, Raymond, taisez-vous, s'écria Robert en portant la main à ses yeux. Il y a quinze jours que je n'ai écrit à ma mère, et j'ai là quatre lettres d'elle, des lettres angéliques, à répondre, — à côté d'autres qui sentent le musc et le baccarat, auxquelles j'ai répondu. — Si vous ajoutez un mot, je suis perdu, je

vais écrire à ma mère que je suis prêt et lui demander la main de… de Julie !

— Perdu, non, mais sauvé, mon enfant, » reprit Raymond.

Prenant alors les deux mains de Robert et plongeant dans ses yeux son bon grand regard tout chargé d'effluves affectueuses : « Ta mère n'attend, elle ne désire au monde que ton « oui. » Quant à Julie, elle est depuis longtemps déjà la fille de ta mère dans son cœur — et dans le tien, j'en suis sûr. Cherche au fond, débarrasse l'entrée : c'est elle, et elle seule, que tu y trouveras.

— Ah ! vous savez tout, dit Robert en rougissant ; vous pouviez m'écraser d'un mot tout à l'heure.

— Pourquoi aurais-je été le meilleur ami de ton père, reprit Raymond, si ce n'eût été pour demeurer le plus fidèle et le plus respectueux ami de sa maison, si ce n'est pour remplacer auprès de toi, le jour venu, celui qui n'était plus ?

— Celui qui n'est plus, dit Robert, j'ai cru l'entendre pendant que vous parliez. Vous avez remué bien des choses qui dormaient en moi, et son cher et vénéré souvenir par-dessus tout, Raymond. Je résistais en vain, j'étais avec vous, avec lui, contre moi-même dans ce dialogue où je représentais la sottise.

— La sottise passagère de ton temps, non la tienne propre, Dieu merci ! reprit Raymond. Si je l'ai prise à partie tout à l'heure, la folie moderne, c'est que la leçon particulière ne vaut jamais la leçon générale, mais je n'ai pensé qu'à toi, mon cher, mon grand enfant. Nos amis me le pardonneront. — Entre nous, je ne t'ai amené ici que dans l'espoir que l'heure sonnerait où tu pourrais m'entendre. J'ai été servi à souhait ; il ne s'est pas dit un

mot par nous tous depuis quelques jours dont tu n'aies pu faire profit. Si tu es convaincu, que comme tant d'autres tu étais dans le faux, dis-le sans mauvaise honte, dis-le tout haut. Il n'y a autour de toi que d'honnêtes gens pour recevoir cet aveu, tu dois le comprendre depuis que tu nous écoutes : fais-le donc, ne rougis pas d'être meilleur que tu ne te montres, n'imite pas ces sots qui serrent leurs qualités dans des cachettes et ne donnent de l'air qu'à leurs sottises ; tout le monde t'applaudira. Quant à moi, je n'aurai pas perdu ma journée et je serai aussi fier que si j'avais prêché à Notre-Dame.

— Et tu n'aurais fichtre pas tort… s'écria Max.

— Mon bon, mon cher Raymond ! dit Robert en se jetant au cou de celui-ci. Comme ma mère va être contente !… Et Julie !… — Ah ! comme j'ai mal vécu ! ! ! »

Fouillant alors dans sa poche par un geste rapide :

« Je veux pourtant que vous sachiez, s'écria-t-il, à quoi, pour la plupart, nous perdons notre vie. Pour ma punition, lisez ceci, Raymond ; c'est ce qu'on appelle une lettre d'amour, au cercle.

— Tout haut ? dit Raymond, interrogeant Robert du regard.

— Tout haut, dit Robert ; l'auteur adore la publicité. »

Raymond lut :

« Quelle épreuve que la vie ! Tout y est déveine pour moi depuis ta fuite de Bade, et j'aurais aussi bien fait de te suivre, fut-ce à pied, jusqu'à Dresde, malgré ce grand tigre de Raymond.

« Il est joli le métier qu'il fait, ton monsieur Raymond, ton soi-disant tuteur, de séparer les cœurs et les bourses ! et cela lui

convient bien, à cet ancien farceur de première classe, de se faire le cornac de nos écureuils. Il peut compter que je lui ferai une jolie réputation à mon retour à Paris, par exemple. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai tout perdu, jusqu'à ma montre et ses breloques, chez Benazet. Mes bracelets, mes broches, tout a fondu, et je serais sans robe, si l'on prêtait sur robe dans ces vertes campagnes. Ce n'est pas tout. Hier soir, Moska la Russe a eu l'infernale idée de nous donner à souper et à jouer dans son bête de chalet, et, n'ayant plus rien, j'ai perdu dix mille francs sur parole contre sir Williams. Vrai, la roulette est plus morale que ces petits jeux entre amis, où, sur l'honneur, on peut perdre ce qu'on n'a pas. Il serait superflu de te dire, mon petit, que les dettes de jeu sont sacrées, et qu'une femme serait fichue dans notre monde si elle n'était pas un honnête homme. Ce gros sans cœur de Williams ne s'est pas gêné pour me signifier qu'il se considérait comme ayant prise de corps contre moi. Il m'a expliqué la suspension de l'habeas corpus, d'une façon saisissante. — À son compte, c'est dix mille francs qui me manquent même pour être une honnête femme. Si tu comprends, tu es un grand homme ; sinon, adieu, mademoiselle Minette sera obligée de passer la Manche avant de repasser le Rhin. — Cela ne m'irait guère pourtant d'avoir à signer : « Milady. » — Je ne peux pas souffrir les Anglais depuis Waterloo.

« Minette. »

« La sorcière ! dit Raymond. Jeune, elle ruinait les vieux ; vieille, elle ruine les jeunes ! »

Et s'adressant à Robert :

« Dix mille francs, c'est sérieux ! Que de bien on pourrait faire avec cette somme mieux employée ! Nous arrangerons cela cependant. C'est à sir Williams que tu enverras ton bon sur mon banquier. Si tu dois quelque chose à quelqu'un, c'est, garde-toi d'en douter, à lui, dès à présent. Mais qui diable aurait jamais pensé, mes pauvres grands enfants, que cela deviendrait une sorte de manière d'être honnête homme, pour vous autres, que de pouvoir prendre de pareilles créatures pour des femmes ?

— J'en sais de plus bêtes que moi encore, dit Robert d'un ton moitié burlesque, moitié piteux ; ils les prennent pour des anges. Le pauvre Charles de C… est sur le point d'épouser M X…

— Tonnerre et sang ! s'écria Raymond, c'est impossible, car ce n'est pas que sot, c'est ignoble. Il n'a donc personne autour de lui qui l'aime assez pour lui brûler la cervelle, ce petit-là ? La grande X… est millionnaire, et c'est, avec la femme, l'argent de tout le monde qu'il épouserait, le malheureux ! Si ton monsieur Charles fait cela, c'est un homme à la mer.

— On m'écrit de Paris qu'il pourrait bien être rayé du cercle, répondit Robert, rien que pour l'avoir laissé dire.

— Je veux qu'un loup me croque, dit Max, si je sais à quoi peuvent servir vos cercles de trop jeunes gens quand ils ne nuisent pas. Qu'est-ce qu'on y forme ? Des chevaliers Bayard de l'écarté, des Jean Bart du baccarat, toujours prêts à se faire sauter pour l'honneur de la dame de carreau ! Mais, mille noms d'une bombe ! quand on a la rage de sauter, on peut sauter plus glorieusement. C'est-à-dire que nos estaminets du quartier latin étaient des écoles du paradis à côté de vos cercles ; les fils de famille ne s'y ruinaient pas du moins en jouant au domino ou au-

billard ; le double-six ou le carambolage étaient de petits saints dans leurs niches à côté de vos tailles enragées.

— Robert, Robert, dit Raymond, il n'était que temps de nous retirer de tout ça, mon garçon. Tu as été jeune de la mauvaise façon, à la mode de ton temps ; il te reste à l'être de la bonne. N'oublie pas qu'en te mariant tu prends charge d'âme, qu'un mari qui ne vaut rien peut faire d'une bonne femme une mauvaise, et qu'il demeure responsable, même avant elle, des fautes de sa vie. Ceci bien pesé, bien fixé dans ta conscience, ne perds pas une minute. Fais tout par le télégraphe : sois père demain et grand-père après-demain, si c'est possible. Il n'y a rien de plus pressé. En vous mariant tous in extremis, la veille de votre mort ou à peu près, vous allez contre l'esprit de l'institution, vous ne pouvez voir ni vos enfants ni vos petits-enfants, et vous mettez en danger de se perdre la meilleure chose qui soit au monde, la bonne et utile race des bons vieux grands-pères encore jeunes qui conservent le lien et l'autorité de la saine tradition à la famille. Préparez-vous, jeunes gens, cette joie suprême de pouvoir un jour apprendre l'équitation aux enfants de vos enfants à cheval sur l'extrémité de vos bottes ; apprêtez-vous à être grands-pères, puisqu'il n'a pas été donné à l'homme imparfait de pouvoir connaître cette gloire meilleure encore de pouvoir être grand'-mère… Être grand-père, être grand'mère surtout, dire que c'était ma vocation et que par ma faute, moi qui prêche, Robert, je ne serai jamais ni l'un ni l'autre ! »

p.-j. stahl.

Série 4 · Conclusion

CONCLUSION

LE CAPITAINE — BAPTISTE — FLAMMÈCHE

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Quand nous n'aurions, en terminant ce livre, d'autre but que celui de donner une fois de plus raison à l'excellent axiome qui nous sert d'épigraphe, le lecteur, à coup sûr, se tiendrait pour satisfait.

Si jamais œuvre, en effet, pouvait se dispenser de finir, c'était celle-ci, qui, ainsi que beaucoup d'autres de même nature, aurait pu et dû peut-être ne commencer jamais.

Il n'est aucun de ceux qui ont apporté leur pierre à ce fragile monument d'une louable intention, qui ne sache, à l'heure qu'il est, que décrire une ville mouvante et changeante, un univers comme Paris, que le décrire tout entier, choses et hommes, est une tâche qui pourra bien demeurer toujours imparfaite.

Entasser volumes sur volumes avancerait sans doute quelque peu la besogne ; mais avancer n'est point arriver ; et à quoi sert un pas de plus, si ce pas ne doit jamais être le dernier ?

S'il faut ménager quelque chose, cher lecteur, n'est-ce pas, avant tout, ta patience ? Et, placés entre ces deux extrémités, dont l'une au moins était inévitable, celle d'être sans fin si nous voulions tout dire, ou celle d'être incomplets si nous ne voulions pas te lasser, avons-nous tort de choisir la moins fâcheuse, c'est-

à-dire celle que, pressé comme tu l'es toi-même, tu pouvais le mieux pardonner ?

Combien de figures manquent à ce tableau, combien de détails à cet ensemble, combien de membres à ce corps, personne ne l'ignore donc moins que nous ; mais, d'une part, qu'on nous montre une œuvre complète et en même temps collective ; et, de l'autre, qu'on nous dise si une œuvre multiple comme celle-ci aurait pu sortir d'une seule plume ?

Nous faire voir par où nous péchons serait véritablement un soin superflu. Nous n'avons point de fatuité, et savons, comme dit Sancho, où le bât nous blesse. Si donc vous nous parlez de ce qui nous manque, après vous avoir fait remarquer qu'en somme nous avons dépassé nos devanciers, nous vous montrerons, sans morgue, mais aussi sans vergogne, ce que nous avons : nos innombrables et incomparables vignettes, par exemple, lesquelles, bien qu'elles ne disent pas tout, en disent assez pourtant pour épargner mille peines aux Champollion futurs, et leur rendre facile l'histoire intéressante de nos physionomies, de notre esprit, de nos gestes et de nos costumes.

Nous vous montrerons ces pages impitoyablement remplies où se trouve visiblement tout ce qu'on y pouvait mettre, du noir — beaucoup plus que du blanc ; et nous vous dirons enfin que, si, à ces quatre volumes si bien bourrés, il se peut qu'il manque quelque chose, ce n'est rien peut-être qu'un cinquième, dont personne n'aurait voulu, lequel aurait dû néanmoins, à son tour, être complété par un sixième,… etc.

Cercle à jamais vicieux, et sans issue, comme tous les cercles !

Que si, en outre, on veut bien s'inquiéter de la bordure un peu légère de notre cadre, et se soucier de ce qu'ont pu devenir les quelques figures que nous y avions esquissées dans le but innocent de ne pas le laisser tout à fait vide, nous répondrons, dans la joie de notre âme, que rien ne saurait nous être plus agréable, et par conséquent plus facile, que de répondre à une sollicitude aussi flatteuse.

Et, pour commencer, par exemple, par celles qui, étant le plus près de nous, doivent être le moins oubliées, nous dirons que le capitaine est encore, à l'heure qu'il est, en prison, et que ses amis, au nombre desquels on nous permettra de nous compter, après avoir fait de vains efforts pour l'en tirer, ont bien peur d'être contraints — de l'y laisser mourir…

Que le modèle des serviteurs, que le fidèle Baptiste, n'a pas cessé d'attendre son maître, qu'il l'attend encore, et qu'il l'attendra probablement toujours…

Et que, pour ce qui est de Flammèche, puisque nous avons commis une première indiscrétion en vous disant qu'il était amoureux, nous croyons pouvoir en commettre une seconde en vous confiant qu'ainsi qu'il arrive en ces sortes de rencontres, son amour, qui avait eu un commencement, eut une fin, et s'évanouit un jour pour faire place à un autre ; que cet autre fit bientôt place à un troisième, qui ne dura pas plus que ses aînés ; de sorte que le pauvre Flammèche, auquel le plus épais des bandeaux, celui de l'amour, avait d'abord caché l'enfer, se retrouva un beau jour, meurtri et désabusé, sur le pavé de cette ville sans entrailles qu'on appelle Paris.

Qu'y fit-il ?

Mais qui pourrait le dire ?

Les uns prétendent que, rendu au mal par le malheur, il se jeta au milieu de notre monde parisien en diable désespéré, portant partout le deuil et les larmes. À les en croire, on l'aurait vu successivement avocat, député, médecin, juge, sénateur, ministre et même journaliste ! Il aurait exercé toutes les fonctions, retourné mille fois son habit, allant du riche au pauvre, du peuple à la cour ; pesant toutes les consciences, essayant de tous les vices, s'attaquant à toutes les vertus ; cherchant partout le mal, et le trouvant, hélas ! partout. On vient de nous dire à l'oreille qu'il est l'âme de la Bourse, qu'on l'a vu tout récemment attisant le scandale, remuant l'or et le papier, agitant les fortunes, soufflant dans tous les cœurs cette impure passion des richesses, qu'on a si imprudemment exaltée de nos jours, et préparant, avec un sang-froid implacable, cette grande crise que chacun redoute et que personne ne conjure.

De ce voyage dans Paris il aurait composé un mémoire secret à l'usage du roi, son maître ; mémoire si horrible, que Satan lui-même l'aurait lu avec épouvante et gardé pour lui tout seul, se réservant sans doute de le jeter, dans un jour de colère, sur notre globe, comme une autre boîte de Pandore, pour en faire jaillir des maux inconnus.

D'autres, et nous souhaitons que ceux-là aient raison, car nous avons un faible pour Flammèche, — d'autres, au contraire, assurent que, tirant le bien du mal lui-même, l'ambassadeur du diable aurait eu le bon esprit de renoncer en même temps aux hommes, aux femmes et même à Satan ; que, soumis dès lors à toutes les conditions de l'humanité, mais aussi exempt de l'enfer, il se serait retiré dans une solitude profonde, attendant la mort,

— selon le précepte du sage, sans la craindre ni la désirer, — et accomplissant ainsi cette prophétie banale : « le diable se fit ermite. »

p.-j. stahl.

Série 4 · Post-face

POST-FACE DE CETTE ÉDITION

On a écrit des milliers d'ouvrages sur Paris et les Parisiens, et c'est tout au plus si, dans le nombre, quelques-uns sont restés qu'on puisse encore lire avec un peu d'intérêt. De tous ceux qui ont paru et disparu depuis le Tableau de Mercier, un seul avait gardé sa valeur : le Diable à Paris, mais, ainsi que les Animaux peints par eux-mêmes que nous venons de remettre en lumière, des circonstances indépendantes de la volonté de l'éditeur avaient depuis vingt ans rendu impossible que ce livre célèbre fût réimprimé dans son complet.

C'est cette œuvre, devenue une vraie rareté bibliographique, que nous offrons aux Parisiens, non-seulement dans son entier, en ce qui concerne les illustrations, mais augmenté, mais enrichi et renouvelé dans des proportions si considérables, avec une telle prodigalité de textes et de dessins qui n'avaient pas fait partie des éditions primitives, que l'importance et le mérite de cette publication en sont doublés et triplés, alors cependant que son prix matériel, eu égard à tout ce qu'elle contient, est diminué de plus des trois quarts.

Paris n'a pas été bâti en un jour, a dit le proverbe ; nous ajouterons qu'il ne peut être donné à personne non plus de le peindre en un jour. C'est l'affaire du temps, c'est l'œuvre de plusieurs générations que d'exprimer dans sa diversité la physionomie vraie d'un monstre pareil, de fixer sur le papier, non son attitude d'un instant, non l'accident transitoire d'une de ses transformations éphémères, mais son caractère permanent, que de montrer ce qu'il fut — depuis qu'il est.

Un bon tableau de Paris ne s'improvisera donc jamais. Nul ne saurait décrire sur commande cet être fuyant, à la fois si multiple et si concentré qu'en lui se résument les traits épars de la France tout entière. L'histoire d'une grande ville comme Paris ne peut donc être que le résultat inconscient d'une sorte d'action commune ; elle ne saurait se composer qu'à la façon de ces terrains d'alluvions, résultat d'agrégations insensibles, travail des ans, qui apparaissent un beau jour comme des créations spontanées. Il faut que chacun apporte à cette création mystérieuse qui sa pierre, qui son monument. Il faut que tout entre dans la composition de cette œuvre, que toutes les formes y soient représentées, que le crayon y dise ce que la plume ne peut peindre, que la plume y décrive ce qui laisse le crayon impuissant. Types, personnages, portraits, tableaux de genre, pris à la vie intime aussi bien qu'à la vie publique, dans la rue et dans la maison ; vues matérielles du Paris ancien et du Paris moderne ; voilà la part du crayon. Histoire, anecdotes, saillies, bons mots, physiologies, pensées, maximes, réflexions, études critiques, pages descriptives, contes, nouvelles, dialogues, exprimant chacun à sa façon ce qu'on peut appeler « l'esprit de Paris ; » voilà la tache de la plume. Or des choses qui passent, on peut garder l'image ; mais de l'esprit, qui seul est permanent, ce qu'il faut garder c'est lui-

même : c'est cet esprit qui reste, que notre livre s'est efforcé de fixer.

Cette double tâche, ce n'est certes pas trop pour la remplir que l'accumulation des matériaux laissés par le passé, que la réunion de tout ce qu'on a dit dans tous les temps et dans tous les pays sur le sujet, complété par ce que peut dire à son tour de lui-même cette portion du temps présent qui a chance de durée.

Eh bien, c'est précisément ce Paris écrit par tous et à toutes les époques, par les esprits de tout ordre et de tout genre, que notre édition nouvelle du Diable à Paris a eu pour but de mettre sous les yeux de nos lecteurs, sans affecter d'autre méthode, là où toute méthode serait d'ailleurs impossible, que l'agrément, la variété et la multiplicité du contraste dans la vérité.

Nous n'avons pas voulu, réimprimant une œuvre capitale ayant qualité déjà par sa base, en conserver les parties inutiles, quand le passé et le présent avec leurs dates, avec les signatures les plus illustres et les plus imprévues, pouvaient nous fournir en abondance les éléments dignes de la parfaire et de l'achever.

Se borner à photographier l'actualité si souvent éphémère pour remplir les lacunes, c'eût été boucher des trous avec du plâtre et non combler sérieusement les vides faits par le temps dans l'œuvre primitive. Le Paris qui passe au bout de notre nez est un Paris qui demain n'intéresserait personne. Où est le nuage qui fuit ? où sont les modes d'hier ? où sont les crinolines dont on a tant parlé ? Cependant les femmes charmantes qui semblaient s'être perdues pour toujours dans leurs bouffants contours sont encore, je le suppose, dans leur fourreau étranglé d'aujourd'hui,

les mêmes aimables Parisiennes qui font la gloire de Paris et l'envie des autres nations.

Notre livre démontre, à la grande surprise des gens qui croient tout nouveau, que si l'apparence de Paris semble mobile, il n'y a évidemment rien de moins mobile au fond que ses mœurs, et qu'à bien peu de choses près, nous sommes aujourd'hui, messieurs et mesdames, ce qu'étaient autrefois nos grands-pères et nos grand'mères.

Sous ce titre : « Ce qu'on a dit de Paris et de ses habitants, dans tous les temps et dans tous les pays, » nous avons réuni à grands frais de recherches patientes et de lectures attentives, comme annexe naturelle, comme complément au texte des éditions primitives du Diable à Paris, ce qui a été dit de plus vrai et de plus piquant à toutes les époques, sur Paris, par les écrivains illustres et aussi par les grands personnages français et étrangers qui se sont occupés de Paris, qui ont laissé leur mot ou écrit leur page, soit en prose, soit en vers, pour ou contre le Parisien et la Parisienne qui ont vécu sous leurs yeux.

Dans ces fragments repris au passé éclate la vérité de ce que nous avons dit plus haut, c'est que Paris est loin d'être aussi varié et aussi léger qu'il se targue de l'être, puisque, à des siècles de distance, depuis le Paris gaulois et romain, depuis le Paris latin de César et de Julien jusqu'au Paris d'hier matin, les mêmes jugements ont pu justement lui être appliqués soit pour l'éloge, soit pour le blâme, puisque, pour tout dire, entre la vérité du passé et celle du présent il n'y a peut-être pas de différence appréciable sinon dans la manière dont, suivant les temps, elle est dite.

Si le Diable à Paris nous a paru devoir former le fond, la pierre d'assise du tableau de Paris plus complet que s'est proposé d'être notre Diable à Paris nouveau, c'est, d'une part, parce que aucun autre cadre n'eût eu l'élasticité qu'il nous offrait, parce que les écrivains illustres de la génération de 1840 y avaient laissé des pages qui comptent à bon droit parmi leurs meilleures ; c'est, d'autre part, parce que le plus profond, le plus subtil, le plus parisien des peintres de nos mœurs parisiennes, parce que Gavarni avait doté ce livre d'une œuvre impérissable, qui constituait à elle seule un tableau de Paris, impossible à tenter par tout ce qui n'est pas Gavarni.

L'admirable série de 260 dessins, avec légendes, que ce grand philosophe du crayon avait dessinée expressément pour le Diable à Paris sous cette rubrique : Les Gens de Paris, se trouve donc tout entière cette fois, comme dans les grandes éditions de luxe, dans notre édition nouvelle. Mais ce n'est pas tout. Une circonstance heureuse ayant remis en notre possession toute l'œuvre choisie de Gavarni, c'est-à-dire les 320 beaux dessins accompagnés de leurs précieuses légendes, qui, avec les Gens de Paris, constituaient ce que Gavarni eût été en droit d'appeler le Paris Gavarni, nous avons ajouté aux 260 dessins des Gens de Paris des grandes éditions primitives les — 320 — dessins comprenant les célèbres séries des lorettes, ces cocottes d'hier, des enfants terribles, etc., etc., et 50 compositions inédites.

CES SIX CENTS DESSINS DE GAVARNI constituent ainsi au Diable à Paris nouveau un trésor d'illustrations d'une inappréciable richesse.

Si chaque peuple avait eu dans le passé l'équivalent d'un Gavarni, un observateur assez doué pour laisser, comme ce grand

esprit l'a fait, son siècle, représenté dans son caractère le plus intime et le plus philosophique, en une galerie, en un musée pareil à celui que nous offrons aujourd'hui au public français, de combien de clartés cette histoire au crayon n'illuminerait-elle pas la vie des siècles passés et des nations disparues ! Nos savants n'en seraient pas réduits à interroger à la sueur de leurs fronts les rébus sous forme de perroquets que leur offrent quelques rares obélisques.

Le joyau de notre livre, au point de vue de l'illustration, ce sont donc ces 600 dessins de Gavarni. Mais nous n'avons pas borné là notre effort. Aux dessins de Gavarni nous avons ajouté 112 dessins de Grandville, satires ingénieuses de la vie de Paris, choisies parmi celles des compositions de ce maître dont Paris est le sujet. Ces dessins, presque inconnus de la génération qui n'a pas vu 1840, sont de véritables nouveautés pour un grand nombre de nos lecteurs de 1869, et, pour la première fois, se trouvent réunies dans la même œuvre les productions de deux génies si différents, pour ne pas dire si contraires.

Nous n'avons eu garde d'oublier les aimables et si gais croquis que Bertall, au début de son talent, avait semés avec profusion, sous le titre Paris comique, dans le Diable à Paris, et qui avaient commencé la réputation du jeune et spirituel dessinateur ; c'est 538 petits croquis charmants à ajouter à l'avoir de l'illustration du Diable à Paris complété. Henri Monnier enfin nous a fourni son contingent, 38 dessins inédits. Dantan nous a donné le portrait d'un ami - celui de Cham. C'est-à-dire moins que nous n'eussions souhaité et espéré ; mais c'est toujours quelque chose qu'une jolie chose inédite de Dantan.

Le Paris matériel ne pouvait être négligé par nous. Champin avait dessiné pour le Diable à Paris primitif et pour l'Histoire de Paris 160 vues de Paris à tous ses âges ; nous avons donné toutes ces vues, qui sont de l'histoire monumentale conservée. Mais si Paris change peu au moral, au matériel il a subi des transformations capitales. MM. Clerget et Grandjacquet, dans une série de dessins faits pour l'édition nouvelle, ont dessiné du Paris d'aujourd'hui 25 grands aspects, de façon que sur aucun point notre livre ne reste en arrière. Avec 44 dessins d'Andrieux et de divers autres artistes de mérite, ces quatre volumes contiennent donc plus de 1 500 gravures.

Aux noms des anciens collaborateurs du Diable à Paris, nous devons ajouter ceux de MM. Victor Hugo, Erckmann-Chatrian, Jules Verne, Jean Macé, Dumas fils, Victor Malot, Gustave Droz, M de Girardin, Adrien Decourcelle, A. Morel, Nestor Roqueplan, Henri Rochefort, Auguste Villemot, Xavier Aubryet, Edmond Texier, Kaempfen. Chaque chapitre porte en lui la date de son origine et fait de notre tableau de Paris comme une histoire comparée de Paris moral depuis quarante ans.

J. HETZEL.

Série 4 · Les billes d'agate

LES BILLES D'AGATE.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN INCONNU

17 juin 1844.

… Cette enfant a encore passé tantôt devant la clôture de mon petit jardin, pendant que j'émondais les gourmands (pousses parasites) de mes rosiers.

Quoique misérablement vêtue, cette toute jeune fille était charmante. Quel âge peut-elle avoir ? quatorze ans à peine ; de ma vie, je crois, je n'ai vu un profil plus pur, des joues plus roses, des cheveux d'un blond plus doux ; son mauvais petit bonnet de crêpe noir contenait à peine la natte épaisse que formait sa chevelure derrière sa tête ; sa robe de deuil, tout usée, dessinait une taille élégante mais un peu grêle, car cette jeune fille touche encore à l'enfance,

Elle est en deuil…

De qui est-elle en deuil ? Déjà orpheline, sans doute, orpheline et pauvre… et si belle… et si jeune… cela est triste…

Elle marchait lentement d'un air pensif, s'arrêtant de temps à autre pour regarder, tantôt du côté du grand terrain désert qui longe mon jardin, tantôt vers la rue du Faubourg-du-Temple. Ses traits paraissaient impatients et inquiets, comme si elle eût en vain attendu quelqu'un. J'étais abrité derrière la charmille, cette enfant ne pouvait m'apercevoir, il m'a semblé qu'une larme coulait sur sa joue… mais quatre heures ayant sonné au loin, la jeune fille a précipitamment disparu.

La physionomie de cette enfant m'avait déjà frappé, il y a deux ou trois jours, lorsque je l'avais vue passer devant mon jardin, car j'ai écrit dans ce journal quelques mots sur cette rencontre.

Après tout, de quoi remplirai-je ce mémento, sinon des mille petits incidents d'une vie maintenant si calme et si solitaire ? Les

temps ne sont plus où le récit hâté de tant d'événements, de tant de souvenirs de toute sorte, venait chaque jour encombrer les pages de ce livre de loch, comme nous disions à bord du vaisseau le Foudroyant.

Hélas ! la vieillesse approche, et un mélancolique repos succède à la tourmente des passions.

18 juin 1844.

La vue de cet homme m'a révolté et attristé.

Peut-être me trompé-je, mais il me semble qu'il existe je ne sais quel lien ou quel rapport entre cet homme et cette jolie et blonde enfant ; comme elle, il est aussi venu vers les trois heures ; comme elle, il a paru aussi attendre quelqu'un avec impatience (elle sans doute), car, lorsque quatre heures ont sonné, comme elle encore il s'en est allé, mais les traits contractés par une expression de colère brutale ; il a même prononcé quelques paroles de dépit ignoble et cynique, que j'ai parfaitement entendues ; car, assez curieux de voir si la jeune fille aux cheveux blonds reviendrait, je m'étais caché derrière ma charmille ; les quelques mots grossiers prononcés par cet homme sont donc facilement arrivés jusqu'à mon oreille.

C'était un homme de trente ans environ ; ses traits, assez beaux, paraissaient flétris par les excès, son teint était hâve, plombé ; ses joues creuses, son regard audacieux ; sa physionomie effrontée respirait à la fois la bassesse et la dépravation.

Il était vêtu avec un mélange de faux luxe et de misère significatif : il portait crânement un chapeau gris râpé, posé de côté sur sa longue chevelure noire frisée ; un col de chemise, d'une blan-

cheur douteuse, se rabattait sur une mince cravate rouge, nouée en corde, tandis qu'une longue et grosse chaîne de cuivre doré serpentait sur son gilet de velours bleuâtre à boutons de cuivre ; enfin il tenait ses mains plongées dans les poches d'un pantalon écossais bridant sur des bottes éculées dont le bout se recourbait en patin.

Ce personnage hasardeux me parut le type ignoble de certains vendeurs de chaînes de sûreté ou acheteurs de contre-marques, qui pullulent aux abords des théâtres.

Il y avait un tel contraste entre la physionomie cynique et basse de cet homme, et les traits candides de la toute jeune fille, qu'il me fut d'abord impossible de m'arrêter à cette révoltante pensée qu'il existait quelque lien d'affection ou de sympathie entre ces deux êtres si dissemblables ; mais bientôt je songeai avec amertume, presque avec effroi, à l'attrait étrange, presque fatal, que la corruption et l'audace exercent souvent sur ce qui est pur, innocent et timide. Hélas ! tous les dons Juans n'ont pas la voix enchanteresse, la grâce patricienne, le pourpoint brodé d'or et une maison princière. Il est des dons Juans de tout état, de toute classe ; il est des dons Juans en haillons ; mais leur séduction est également insolente et féroce… Mais tous, et chacun dans sa sphère, ont également l'art d'amuser, de plaire ou de convaincre par de menteuses paroles tour à tour gaies, langoureuses ou passionnées ; mais tous savent, par des mots hardis prononcés tout bas, par des regards ardents et lascifs, troubler l'âme et les rêves de l'innocence ; tous enfin, au moment donné, employant la prière, la force, l'ardeur contagieuse du désir, savent enfin triompher d'une victime naïve, crédule, aimante et éperdue…

. . . . . .

Demain je parlerai à cette pauvre enfant, il le faut : tout me dit qu'un danger la menace.

19 juin 1844.

Je n'ai revu ni la jeune fille, ni l'homme à figure ignoble. . . . . .

. . . . . .

13 décembre 1844.

Je rentre profondément attristé, ce récit m'a brisé le cœur ; quel douloureux enseignement !

Ah !... il est quelque chose de plus effrayant que la fatalité antique qui poussait forcément certaines races à des crimes monstrueux... c'est la misère !

La misère... cette épouvantable fatalité des temps modernes.

. . . . . .

Voici ce qui s'est passé aujourd'hui ; on vient de me le raconter dans l'un des groupes animés dont je m'étais approché en revenant chez moi, tout étonné de l'espèce de trouble qui régnait dans ce quartier, ordinairement paisible.

Non loin de ma demeure habite une brave femme, veuve et mère de famille ; elle est, de son état, blanchisseuse au bateau ; partant dès le matin pour la rivière, elle ne revient que le soir, après sa tâche. Elle a trois enfants : deux petits garçons, l'un de cinq ans, l'autre de sept, et une fille de quatorze ou quinze ans. Cette pauvre veuve, occupée toute la journée à son bateau afin de

gagner le pain de sa famille, ne peut surveiller ses enfants. Les deux plus jeunes sont à la salle d'asile ; mais comme, par un regrettable usage, ces salles d'asile ne s'ouvrent que deux ou trois heures après que la journée de travail de l'artisan a commencé, et se ferment deux heures avant qu'elle soit terminée, les parents sont obligés, ou de renoncer à envoyer dans ces refuges leurs enfants trop petits pour s'y rendre seuls, ou de payer quelqu'un pour les conduire et pour les ramener : dépense minime sans doute, mais toujours bien lourde pour le pauvre.

Cette veuve, chargée de famille, afin de s'épargner ces frais (c'était à peu près ce que lui coûtait la nourriture de l'un de ses enfants), avait chargé sa fille aînée de conduire ses deux petits frères à la salle d'asile le matin, et de les ramener à l'heure de la fermeture. Cette jeune fille était en apprentissage chez un cordonnier comme bordeuse de souliers. Comme il lui fallait quitter son travail dans la matinée pour aller chercher ses frères chez sa mère, afin de les conduire à la salle d'asile, fort éloignée de son atelier, puis interrompre encore son labeur dans l'après-dînée, afin d'aller rechercher les enfants, elle passait, pour ainsi dire, autant de temps dans la rue que chez son maître, qui s'en courrouçait et la traitait avec une grande dureté, car, disait-il, ces absences, depuis deux ou trois mois, étaient devenues de plus en plus prolongées.

Tantôt, à l'heure où la jeune fille rentrait chez sa mère avec les deux enfants qu'elle venait d'aller quérir, deux agents de police qui l'avaient suivie l'ont arrêtée à la porte de sa maison, l'accusant d'avoir, pour la quatrième fois, volé des billes d'agate chez un épicier, devant la boutique duquel elle passait journellement.

L'épicier, survenant, avait soutenu l'accusation, poussé à bout, disait-il, par la récidive.

La malheureuse enfant fut fouillée, et l'on trouva en effet sur elle trois petites billes d'agate. Comme on la traitait de voleuse, elle se mit à fondre en larmes, disant qu'elle n'avait pas pris ces billes pour les voler, ou plutôt pour les vendre, et que les autres étaient cachées dans le lit qu'elle partageait avec ses deux petits frères.

On monte dans la misérable mansarde qui servait en effet de demeure à cette pauvre famille, et l'on trouve environ une douzaine de billes d'agate cachées dans une paillasse.

« Mais pourquoi, lui dit-on, avez-vous dérobé ces objets qui ne vous étaient d'aucune utilité, et qui n'avaient d'ailleurs presque aucune valeur ? »

Elle hésite à répondre, ses sanglots redoublent ; enfin, pressée de questions, la malheureuse enfant avoue que l'aspect brillant, poli, bigarré de ces billes l'avait toujours vivement frappée lorsqu'elle passait devant cette boutique, qu'enfin elle n'avait pu résister a l'insurmontable tentation de s'emparer de ces jouets… parce qu'elle est enceinte…

Et elle a quinze ans à peine…

… Mais j'y songe… le souvenir de cette enfant aux cheveux blonds et à la figure candide me revient à l'esprit… Elle demeurait dans ce quartier… Je vais savoir…

. . . . . .

14 décembre.

C’était bien elle…

Àla façon dont les voisins qui avaient assisté à son arrestation me l’ont dépeinte, il n’y a pas à en douter… c’était bien elle…

Elle s’appelle Arsène Remi et n’a pas quinze ans.

On signale pour son amant un coryphée d’estaminet, qui s’était attaché à ses pas depuis quelques mois… On m’a aussi dépeint ce misérable : c’était l’homme à figure ignoble que j’avais remarqué.

Ce n’est pas tout.

Lorsque Arsène Remi a été emmenée comme voleuse, ses deux petits frères ont été confiés à une voisine ; et lorsque le soir, la pauvre veuve rentrant chez elle, brisée de fatigue après sa journée de labeur, a demandé sa fille aînée… elle a si brusquement appris l’arrestation et le déshonneur de sa malheureuse enfant, qu’elle est tombée comme foudroyée… Elle a été transportée à l’hospice… On désespère de ses jours…

Les voisins étaient trop pauvres pour recueillir les deux petits orphelins, le magistrat les a fait conduire dans la maison des Jeunes-Détenus… En prison ! L’un a cinq ans, l’autre sept ans ; la loi les considère comme vagabonds.

Sans doute, à cette heure, leur mère est morte…

Leur sœur aînée n’a que quinze ans. Elle est mère et jetée au milieu de la corruption contagieuse des prisons !

Pour ces orphelins… quel avenir !…

Pour cette infortunée déjà mère… quel avenir !…

Et pour cet enfant qui doit naître sous les verrous… quel avenir !…

. . . . . .

Au moment où je sortais de cette maison, un homme à la démarche chancelante et avinée a paru à la porte de la sombre allée demandant d'une voix enrouée :

« Arsène Remi ?… »

J'ai reconnu l'homme à la face ignoble, le don Juan de ruisseau… le séducteur de cette malheureuse !

La colère a fait bouillir mon sang. Je suis sorti brusquement, et, profitant de ce que le misérable m'avait légèrement heurté, le saisissant au collet, je l'ai jeté sur le pavé ; sa tête rebondit sur une borne. Je m'éloignais lentement, je l'ai entendu m'adresser quelques injures empreintes d'un lâche courroux.

Et le crime de cet homme restera impuni ; au-dessus de onze ans, lorsqu'il n'y a ni violence, ni enlèvement, ni détournement, la jeune fille est réputée librement consentante.

. . . . . .

Malheureuse créature, à jamais perdue sans doute, est-ce donc à la précocité du vice qu'il faut attribuer sa chute ?… Non… mais à la position que la misère lui a faite ; privée de la surveillance tutélaire de sa mère, forcément jetée dans les rues de Paris, en proie à toutes les obsessions, elle a succombé, comme tant d'autres, à l'une des mille influences de la misère,

La misère, répétons-le, cette fatalité des temps modernes !

Série 4 · Les deux luxes

LES DEUX LUXES

Qu'est-ce donc que votre luxe, s'il vous plaît ?

Vos maisons cachent leurs murs sous les bas-reliefs, les festons, les guirlandes, les frises et les cariatides.

L'or envahit vos appartements du haut en bas : de l'or sur vos papiers, de l'or sur vos lambris, de l'or à vos corniches que vous pouvez toucher du doigt en levant le bras.

Vous empruntez vos meubles à toutes les époques et à toutes les civilisations.

Il y a dans vos salons et dans vos chambres à coucher tant de chaises, de chauffeuses, de causeuses, de guéridons, de jardinières et d'étagères remplies de brimborions, qu'on n'y peut marcher qu'avec des précautions infinies, de peur d'accrocher, de renverser, de casser quelque chose.

Vous avez les cafés et les casinos les plus vastes et les plus brillants qu'on ait jamais vus : de la peinture du haut en bas, et presque autant d'or que dans vos maisons.

Vous avez des églises coquettes, mignonnes, de vraies bonbonnières, de l'or plus encore que dans vos cafés ; guère moins de peinture, et pas plus mauvaise.

Vos femmes dépensent en robes, en coiffures, en rubans et en cheveux cinq ou six fois plus que ne dépensaient leurs grand'-mères ; le velours et le satin sont les deux seules étoffes qu'elles connaissent, et, à la seule pensée d'aller à deux bals avec la même toilette, elles se mettent à rire.

Vous donnez trois ou quatre dîners par hiver. La table est splendide : les cristaux, l'argenterie, les porcelaines croisent leurs mille feux sous les bougies du lustre et des candélabres, et les fleurs rares, dans les vases du Japon ou de Sèvres, mêlent leurs chaudes et riches couleurs à cet éblouissement, c'est un merveilleux coup d'œil. Potel ou Chevet a fourni le repas.

Vous donnez aussi la comédie et le bal. Deux jours à l'avance, les tapissiers s'emparent de vos appartements et les disposent pour la fête. Une fête magnifique : cinq cents personnes se pressent, se coudoient et s'étouffent dans votre salon et dans vos chambres à coucher. Les habits noirs froissent les épaules blanches, les brochettes de croix arrachent les dentelles, les bottes vernies marchent sur les traînes démesurées, et dix valets de louage fendent la foule, portant des plateaux chargés de sorbets et de fruits glacés. La nuit s'avance, l'heure du souper a sonné : c'est dans la salle à manger que l'on s'écrase maintenant, autour du buffet somptueusement servi, et cela dure jusqu'au matin. L'hiver est passé ; on ne saurait demeurer à Paris pendant l'été. Vous avez votre villa, votre château, si vous êtes riche : votre villa, ce n'est pas la maisonnette blanche aux contrevents verts, sur le penchant du coteau ou au milieu des bois, c'est un kiosque turc, un Alhambra en miniature, un diminutif du Kremlin, ou un petit castel moyen âge sur le bord d'un chemin de fer et à proximité d'une station ; votre château, c'est un des hôtels des

Champs-Élysées ou du boulevard Pereire transporté à vingt ou trente lieues de Paris, avec ses glaces, ses dorures, son mobilier disparate et son fantasque bric-à-brac.

Voilà votre luxe, ô mes contemporains, vous vous contentez de peu, en vérité.

Le luxe d'un peuple, autrefois, c'étaient les temples et les panthéons, où le marbre des frises, animé par les plus grands artistes, célébrait les dieux et les héros, c'étaient les forums et les agoras remplis de statues parées d'une immortelle beauté, c'étaient les élégants et nobles portiques sous lesquels discutaient les philosophes.

En France ce furent les cathédrales aux voûtes gigantesques, aux flèches vertigineuses, aux flamboyantes rosaces, aux immenses portails racontant de sublimes légendes, ou chantant des hymnes surhumains ; les hôtels de ville et les palais de justice, merveilles de grâce, de hardiesse et de fécondité.

Toujours et partout le génie de l'homme resplendissant dans les plus puissantes créations de l'art.

Tel était le luxe public, le luxe des pauvres et des riches. Par bonheur, nous l'avons hérité du passé ; car nous ne l'aurions pas inventé, je le crains bien.

Et le luxe privé, le vrai, combien je me le représente différent du vôtre ! Que c'est chose mesquine et misérable ce que vous appelez de ce nom ! Un appartement d'une richesse écrasante où l'on ne respire pas, un étalage étourdissant, quelques jours et quelques nuits de dépenses folles !... et puis rien. — C'est une pitié, je vous jure.

La vie toujours abondante et large, tous les nobles goûts, ceux du cœur et ceux de l'esprit, librement satisfaits, voilà le luxe que j'imagine, moi.

Chez mon luxueux, pas de plafonds étincelants, de dorures qui semblent crier à tout venant : million ! million ! mais de beaux meubles simples et commodes, et, pendus aux murs, de beaux tableaux de maîtres. Il ne réunit pas à certaines occasions trente personnes à sa table pour leur faire manger le dîner de Potel ou de Chevet, servi par les maîtres d'hôtel que lui fournissent ces messieurs ; mais un ami est toujours le bienvenu à s'inviter au dîner qu'a préparé son cuisinier et que sert son domestique.

S'il donne une fête, c'est pour qu'on s'amuse chez lui et non pour qu'on s'y écrase ; il ne prie que les gens qu'il connaît, et n'a pas l'air de leur jeter sa fortune à la tête sous forme de bouteilles de champagne et de pâtés de foies gras. Sa maison de campagne n'est ni une pagode, ni un donjon, ni une mosquée, ni un hôtel de banquier, c'est tout bonnement une maison de campagne ; mais les chambres y sont vastes et bien aérées, les bonnes odeurs du parc y entrent en toute liberté par les larges fenêtres ; les appartements sont nombreux, et l'hôte imprévu n'est pas moins bien accueilli aux champs qu'à la ville. Les fleurs de fabrication nouvelle et les feuillages à la dernière mode, qu'on paye au poids de l'or, ne remplissent pas les serres ; mais dans les parterres, en plein soleil, fleurissent les plus belles roses, et l'ombre est merveilleusement fraîche et douce aux yeux dans la vallée de tilleuls et sous les quinconces de marronniers. Et quel plaisir de lire un beau livre sous ces arbres séculaires ! Jouir de la nature, de l'amitié, des chefs-d'œuvre de l'esprit et de l'art, de tout ce qu'il y a de

sain, de pur et de grand dans la vie, encore une fois, voilà mon luxe !

N'avez-vous pas honte du vôtre ?

Le mien élève l'intelligence, fortifie l'âme et l'ennoblit, il rend l'homme meilleur, il rend les nations plus grandes. Le vôtre rapetisse l'esprit, et vide le cœur ; il épuise le présent, il tue l'avenir.

« Que vous importe ? » me direz-vous peut-être. Eh bien, mes chers contemporains, puisqu'il faut un gros argument pour vous toucher : votre luxe appauvrit, le mien n'appauvrit pas.

edmond texier et albert kaempfen.

Série 4 · Paris — Géographie — Histoire — Statistique

PARIS

GÉOGRAPHIE — STATISTIQUE — HISTOIRE

Le département de la Seine, situé dans la région septentrionale de la France, doit son nom au grand fleuve qui le traverse du sud-ouest au nord-ouest. Il est complètement enclavé dans le département de Seine-et-Oise, et n'a pas 25 kilomètres de largeur.

C'est un département à l'aspect varié. Il est formé de plaines séparées par des collines, entrecoupé de vallées peu profondes, dont les principales sont les vallées de la Seine et de la Marne, et sa pente générale s'abaisse du sud-est au nord-ouest. Paris, situé au centre du département, occupe un bassin de forme circulaire,

limité par les buttes Montmartre et Chaumont, au nord, par les collines de Belleville et de Ménilmontant, à l'est, par les hauteurs d'Ivry, du Panthéon, de Bicêtre, au sud-est et au sud, et à l'ouest, par les collines plus reculées de Meudon, de Bellevue et de Saint-Cloud, qui suivent à peu près la lisière du département de Seine-et-Oise.

Le département de la Seine ne renferme aucune montagne, et son relief n'est accusé que par des collines et des coteaux, dont la hauteur moyenne est comprise entre 30 et 40 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ses points culminants sont le Mont-Valérien, qui s'élève sur la rive gauche de la Seine à une hauteur de 162 mètres, la Butte-Montmartre, dont l'altitude est de 105 mètres, et la Butte-Chaumont, haute de 101 mètres.

Le département de la Seine est en entier compris dans le bassin de la Seine, et, directement ou indirectement, tous ses cours d'eau sont tributaires de ce fleuve.

Le climat de Paris est généralement doux et sain ; sa température moyenne est de 11 degrés environ ; les minima et maxima de température, entre lesquels oscille la colonne thermométrique, ont été 23 degrés au-dessous de zéro dans l'hiver de 1788, et 38 degrés au-dessus de zéro dans l'été de 1793. Les pluies sont fréquentes pendant l'hiver qui est long sans être très-rigoureux, et l'on a calculé que, dans la période d'un siècle, la quantité d'eau tombée dans le département s'élève annuellement en moyenne à 546 millimètres. Les vents dominants sont ceux de l'ouest et du nord-ouest, du sud et du sud-ouest, du nord et du nord-est.

Le département de la Seine et Paris sont habités par une population très-mélangée. Les provinciaux de tous les départe-

ments, les étrangers de tous pays y abondent, et prennent bien vite ce ton léger et ces allures spirituelles, si particulières au Parisien. Paris est donc réellement un lieu de concentration, on peut dire une sorte de creuset où viennent se fondre, s'amalgamer, se sublimer tous les éléments essentiels de la population française, et suivant la remarque très-vraie de P.-J. Stahl, « l'Europe même ne croit à ses gloires, que quand Paris les a signées et paraphées. »

Paris est une ville industrielle et manufacturière. Sous le rapport industriel, elle occupe en France le premier rang.

Son industrie comprend la fabrication des objets de première nécessité, alimentation, vêtement, bâtisse, ameublement, les produits de luxe, tels que bijouterie, carrosserie et articles de Paris, les manufactures et usines, c'est-à-dire la métallurgie, les filatures, le tissage, les fabriques de produits chimiques et de poterie, et l'imprimerie, la papeterie, la librairie, la gravure, etc. On peut estimer qu'aujourd'hui cette immense production industrielle s'élève à 2 milliards 500 millions.

Les principaux établissements métallurgiques de la capitale sont les divers ateliers de construction et de réparation des cinq grandes compagnies de chemins de fer, les usines Cail et Gouin pour la construction du matériel de chemins de fer et autres, les fonderies de bronze, et ces innombrables ateliers qui fonctionnent sur tous les points de Paris et fabriquent des machines pour imprimerie et reliure, des pièces d'horlogerie, de coupage, d'estampage, de scieries, de machines-outils, de machines à coudre, de presses, de chocolaterie, de bonneterie, etc. Les autres établissements industriels sont des usines à gaz, des fabriques de produits chimiques, d'allumettes, de noir animal, des ateliers

pour la construction des voitures et des wagons, des imprimeries, parmi lesquelles on remarque les typographies Claye et Lahure, des ateliers d'ébénisterie et de sculpture pour meubles, des fabriques de papiers peints, des photographies, etc., et tous ces milliers d'ateliers où se confectionnent les objets de tabletterie, de bimbeloterie, les jouets, les fleurs artificielles, etc., qui composent cette spécialité complexe, dans laquelle l'art et le goût jouent un si grand rôle, et que l'on connaît dans le monde entier sous le nom d'Articles de Paris.

Le commerce départemental exporte tous les produits manufacturés, et il importe tout ce qui est nécessaire à l'alimentation et à l'existence de cette immense ville. Paris, en effet, dans le courant d'une année, consomme 3 millions et demi d'hectolitres de vins, alcools et liqueurs, 600 mille hectolitres d'huile, vinaigre, bière, 12 millions de kilogrammes de raisin, 144 millions de kilogrammes de comestibles, viande de bœuf, vache, veau, mouton, bouc et chèvre, fromages, du poisson pour 13 millions de francs, des huîtres pour 2 millions de francs, de la volaille et du gibier pour 25 millions, du beurre pour 29 millions et demi, des œufs pour 14 millions et demi, 12 millions de kilogrammes de sel, 11 millions de kilogrammes de glace, 3 millions et demi d'acides et de bougies stéariques, 2 millions et demi de suif et de graisse, 4 millions et demi de stères de bois, 749 millions de kilogrammes de charbon de terre et de coke, 162 millions de kilogrammes d'orge et d'avoine, 45 millions de bottes de foin et de paille, un chiffre très-considérable de matériaux, parmi lesquels on remarque 21 millions de kilogrammes de ciment, 25 millions de kilogrammes de fer, 16 millions de kilogrammes de fonte, 4 millions de stères de bois de construction, etc.

Toutes les nécessités de l'existence comme toutes ses superfluités ont créé un immense mouvement d'affaires dont Paris est le centre, et un mouvement de capitaux qui place cette grande ville immédiatement après Londres. Rien que la valeur des effets escomptés pour Paris à la Banque de France atteint à 2 milliards 300 millions, et le chiffre des négociations officiellement constatées à la Bourse, au comptant et à terme, s'élève annuellement à la somme de 80 milliards.

Avant l'invasion romaine, le territoire actuellement occupé par le département de la Seine était habité par la petite peuplade des Parisii, probablement d'origine belge. Leur domaine était fort restreint et il tenait tout entier dans une circonférence de douze lieues. Ils avaient pour principale ville la Cité, l'une des cinq îles de la Seine, que des raccordements successifs ont réduites à deux aujourd'hui. La Cité était alors réunie aux rives droite et gauche du fleuve par deux ponts de bois, qui sont devenus plus tard le Petit-Pont et le Pont-au-Change, et elle s'appelait Lutetia, c'est-à-dire la ville boueuse.

Ce fut 54 ans avant Jésus-Christ que César se mit pour la première fois en rapport avec les Parisiens ; il réunit plusieurs chefs gaulois à Lutèce, et obtint d'eux un contingent de cavalerie pour l'aider dans sa conquête ; mais l'année suivante, les Parisiens se soulevèrent contre l'envahisseur, et brûlèrent leur ville, que le lieutenant Labienus vint attaquer en descendant le cours de la Seine ; puis ils prirent part au mouvement national soulevé par l'héroïque Vercingétorix, et durent se soumettre avec toute la Gaule. Leur histoire devient alors fort obscure, et l'on sait seulement que l'administration romaine les classa dans la Lyonnaise.

Il faut arriver aux règnes de Constantin et de Julien, au iv siècle, pour retrouver la trace historique de ce petit peuple, destiné à jouer un rôle immense dans l'avenir. Au temps de Julien, les Parisiens étaient sobres et chastes ; ils fuyaient les théâtres et leurs représentations lascives, si l'on en croit cet empereur, et ils se distinguaient déjà par cet esprit gaulois que quinze siècles n'ont pu affaiblir. L'empereur Julien résida pendant cinq hivers consécutifs, de 355 à 361, soit dans le palais de la Cité, soit dans le palais des Thermes qu'il éleva sur la rive gauche de la Seine ; à cette époque, quelques villas s'étaient dispersées sur les deux rives du fleuve, et un camp romain occupait l'emplacement actuel du Luxembourg.

Le christianisme avait fait son apparition dans la contrée dès le milieu du iii siècle ; mais son premier évêque historiquement reconnu, Victorinus, n'occupa le siège épiscopal de Paris qu'en 346. Cent ans après, un de ses successeurs, Marcellus, le patron du faubourg Saint-Marceau, détruisit les derniers vestiges du paganisme, et fonda une église sur le mont Cetardus, qui porte aujourd'hui le nom de Mouffetard.

Cependant, le vaste empire romain se désorganisait sous l'influence d'un militarisme despotique ; les barbares se jetèrent sur la Gaule ; Attila et les Huns s'avancèrent vers Paris, qui ne fut protégé que par la miraculeuse intercession de sainte Geneviève, que depuis lors il reconnut pour sa patronne. Lutèce devint capitale sous la première race des rois francs ; Clovis y résida, et il fonda une basilique en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, sur le mont Leucotitius, connu aujourd'hui sous le nom de montagne Sainte-Geneviève ; Childebert bâtit une église de Saint-Vincent qui a été remplacée par l'église romane de Saint-Ger-

main des Prés ; d'autres églises se fondèrent, sur les ruines desquelles se sont élevées plus tard Notre-Dame, Saint-Germain l'Auxerrois, Saint-Laurent, et la Cité s'entoura de fortifications.

Pendant toute l'époque carlovingienne, Paris fut très-négligé, et son importance naissante décrut sensiblement. Les rois Francs ne l'habitaient plus. Vers le milieu du ix siècle, les pirates normands pillèrent cette capitale délaissée et en chassèrent les habitants. Ses désastres furent grands alors ; la famine l'éprouva cruellement ; Charles le Chauve fit plusieurs tentatives pour repousser les barbares du Nord, et deux fois il les éloigna à prix d'or, mais la ville ne retrouva quelque sécurité que lorsque les rois de la troisième race en firent leur résidence. Robert, au x siècle, reconstruisit les églises détruites par les pirates, et se bâtit un palais dans la Cité. Louis VI défendit les têtes de pont qui reliaient l'île aux deux rives de la Seine par le grand et le petit Châtelet ; peut-être même entoura-t-il d'une muraille la ville de la rive droite où s'était concentré tout le commerce de Paris, tandis que les écoles et les abbayes commençaient à se fonder sur la rive gauche, et, parmi elles, celle d'Abélard qui fut si florissante au commencement du xii siècle. Avec Philippe-Auguste, Paris prit une grande importance ; il fut protégé par une enceinte, qui, sur la rive gauche, commençait à la Tournelle et finissait à la tour de Nesle, et qui, sur la rive droite, allait de la tour Barbeau à la tour de Nesle, espace aujourd'hui compris entre le pont de la Tournelle, l'Institut, la rue Culture-Sainte-Catherine et la colonnade du Louvre. Soixante-sept tourelles, sans compter les donjons des portes, défendaient cette muraille crénelée. Philippe-Auguste éleva également la tour du Louvre qu'une chaîne rattachait à la tour de Nesle, en barrant le cours du fleuve ; il fit paver la Cité, activa les travaux de Notre-Dame, commencée en 1163, et

protégea fort l'Université contre les bourgeois. Ceux-ci à cette époque nommaient leur prévôt des marchands, véritable officier municipal, assisté d'échevins, qui marchait l'égal du prévôt de Paris, l'homme du roi.

L'accroissement de la capitale progressa toujours. Pendant le xiii siècle, les vides de l'enceinte de Philippe-Auguste se remplirent. Saint Louis fonda les nouvelles églises de Sainte-Catherine et de Saint-Nicolas, les couvents des Jacobins, des Grands-Augustins, des Cordeliers, des Carmes et des Chartreux, l'établissement des Quinze-Vingts, l'Université, c'est-à-dire l'ensemble des écoles, les collèges d'Harcourt et de la Sorbonne, et dans son palais il érigea cette admirable Sainte-Chapelle, qui est un des chefs-d'œuvre de l'art ogival du xiii siècle. De cette époque date la police régulière de Paris, qui fut commandée par le chevalier du guet.

Sous Philippe le Bel, les bourgeois revendiquèrent pour la première fois leurs droits, en se révoltant contre le roi qui les accablait d'impôts excessifs ; le roi dut se réfugier dans la tour du Temple, qui appartenait à l'ordre si riche des Templiers, anéanti, en 1314, par le supplice de Jacques Molay, leur grand maître. C'est à Philippe le Bel que Paris dut la fondation de son parlement, qui s'installa au palais de justice. Sous ses successeurs, la capitale fut souvent en état d'insurrection ; le prévôt des marchands, Étienne Marcel, et les bourgeois imposèrent plusieurs fois leur volonté ; cet habile administrateur, assassiné par Jean Maillard, en 1358, avait commencé une nouvelle enceinte pour défendre la partie méridionale de Paris, enceinte qui fut complétée par Charles V ; sur la rive droite, elle s'étendait depuis la tour de Bois, près des Tuileries actuelles, jusqu'à la tour Billy, près du

boulevard Bourdon, et en dehors se dressait cette formidable et célèbre prison d'État, nommée la Bastille. Non loin, s'élevait l'hôtel Saint-Pol qu'habitait Charles V.

Après lui, Paris passa par les troubles sanglants des Maillotins, des Cabochiens, des Armagnacs, des Bourguignons et de la domination anglaise, dont le représentant résida au palais des Tournelles. En 1129, Jeanne d'Arc vint camper sur la butte Saint-Roch, assiégea la ville, mais ne put s'en emparer. Les étrangers n'en furent chassés qu'en 1436, et Charles VII en prit possession sans y établir sa résidence. Louis XI, qui l'habita peu, accrut ses privilèges, et y fonda une école de médecine. Ce fut François I qui s'occupa activement de la grande ville ; il protégea son enceinte par une suite d'ouvrages bas, reliés par des courtines et invulnérables aux coups de l'artillerie. La construction du nouveau palais du Louvre fut confiée à Pierre Lescot. Sous Louis XII s'élevèrent plusieurs monuments de la Renaissance, entre autres l'hôtel Cluny, et le Louvre commença à devenir un palais. Les troubles religieux ensanglantèrent la capitale sous Charles IX, et le signal de la Saint-Barthélemy y fut donné par la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, dans la nuit du 24 août 1572. Aux troubles religieux succédèrent les dissensions civiles ; la Ligue établit ses barricades dans les rues de Paris insurgé, et Henri III dut prendre la fuite ; ce roi, déclaré déchu du trône, revint assiéger « sa bonne ville, » et périt alors sous le poignard de Jacques Clément.

Pendant le règne d'Henri IV, les grands travaux de la capitale furent poussés avec ardeur ; le roi résolut de réunir le Louvre de François I aux Tuileries de Catherine de Médicis, construites par Philibert Delorme, et il fit continuer la galerie du bord de l'eau ; Androuet du Cerceau acheva l'hôtel de ville et rattacha à la Cité

l'îlot où s'élève la statue du roi. Sous Louis XIII, il fallut agrandir une troisième fois l'enceinte de Paris, et embrasser dans la nouvelle les Tuileries et la butte Saint-Roch, en suivant la ligné actuelle des boulevards depuis la porte Saint-Denis ; le palais de la Cité fut reconstruit ; le palais du Luxembourg fut élevé par Marie de Médicis, et la Sorbonne par Richelieu ; de nouveaux ponts franchirent la Seine ; le Pré-aux-Clercs commença à se couvrir de maisons ; la place Royale s'acheva, ainsi que l'hôtel Rambouillet, le Palais-Royal, etc. Après les troubles de la Fronde, Paris paya les frais de l'émeute en perdant ses franchises et en recevant une garnison royale.

Louis XIV rendit la capitale splendide ; le jardin des Tuileries, tracé par Le Nôtre, les Tuileries, achevées par Leveau, le Louvre, orné de sa magnifique colonnade par Perrault, les Invalides, commencés en 1670 par Mansart, le Val-de-Grâce, le palais Mazarin, l'Observatoire, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, les hôtels Carnavalet et Lamoignon, embellirent Paris, que cinq cent mille habitants occupaient alors. Pendant tout le xviii siècle, les écrivains les plus célèbres, Rousseau, Voltaire, Piron, Fontenelle, Duclos, Crébillon, Lebrun, Sedaine, etc., résidèrent dans cette ville incomparable, et si, sous Louis XIV, on pouvait encore tirer des bécassines dans les marais de la Grange-Batelière, sous Louis XV, tout le nouveau quartier de la Chaussée-d'Antin s'éleva sous l'impulsion des traitants et des financiers. L'église Sainte-Geneviève fut érigée sur les dessins de Soufflot, et l'École militaire, l'École de droit, l'École de médecine, l'Odéon, la Halle au blé, l'hôtel des Monnaies, etc., apparurent dans les divers quartiers de Paris.

Àcette époque succéda la période révolutionnaire, qui débuta par la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789 ; la vieille forteresse de Charles V tomba sous les coups de la colère parisienne ; le roi fut ramené de Versailles aux Tuileries, et la Constituante s'installa dans la salle du Manège, qui occupait l'espace aujourd'hui compris entre la rue des Pyramides et la rue Castiglione. Les grands faits de la Révolution sont connus de tous ; ils comprennent l'anniversaire de la prise de la Bastille, célébré au Champ de Mars le 14 juillet 1790, la fuite du roi, le 21 juin 1791, l'envahissement des Tuileries au 10 août 1792, la déchéance de Louis XVI et son emprisonnement au Temple, les massacres de septembre, l'ouverture des séances de la Convention, le 20 septembre 1792, l'exécution du roi, le 21 janvier 1793, les menées de la commune de Paris et du club des Jacobins, la mort des Girondins, la Convention transportée dans la salle de spectacle des Tuileries, et le Comité de salut public au pavillon de Flore, l'assassinat de Marat, le 13 juillet 1793, l'exécution de Danton, le 5 avril 1794, la fête de l'Être suprême, le 9 thermidor où périt Robespierre, l'envahissement de la Convention, le 1 prairial an iii, les tentatives de la réaction du 13 vendémiaire, le Directoire, le 18 brumaire, le Consulat, l'Empire, et le sacre de Napoléon à Notre-Dame, le 1 décembre 1804. Pendant toute la période de l'Empire, les travaux de Paris furent poussés activement ; mais ce règne de gloire finit misérablement par l'entrée des armées alliées qui vinrent venger à Paris la prise de Vienne, de Berlin et de Moscou.

Pendant la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe, de nouvelles églises furent construites ou achevées. Paris s'entoura d'une enceinte continue et d'une ligne de forts détachés. Pendant la deuxième république, l'ordre fut énergiquement maintenu, pendant les funestes journées de juin, par le général Cavaignac,

contre les bandes socialistes et réactionnaires unies dans un même intérêt.

Enfin, pendant le règne de Napoléon III, Paris a subi une transformation complète ; il s'étend surtout vers les Champs-Elysées et le quartier de Courcelles ; de son ancienne physionomie, il n'a rien conservé ; les boulevards, les squares, la destruction des vieux quartiers ont modifié son aspect ; le dégagement des églises et des palais s'opère de tous côtés ; l'enceinte de Louis XV tombe sous les efforts de la ville, qui s'accroît jusqu'à la limite de ses fortifications, et du vieux Paris de Philippe-Auguste et de Charles V il ne reste plus que quelques ruines perdues dans cette immense cité qui couvre une superficie de 47 550 hectares.

On a trop dit qu'il n'y avait pas de Parisiens dans Paris. Le département de la Seine a produit un grand nombre de personnages remarquables ou remarqués à divers titres ou à divers degrés dans la politique, la science, les lettres, les arts, l'administration ou l'armée. On peut citer :

Au xiii siècle, le roi Louis X, et au xv siècle, le savant Budé.

Au xvi siècle : le philosophe Charron, le sculpteur Jean Goujon, l'auteur dramatique Jodelle, l'avocat Etienne Pasquier, les imprimeurs Estienne, les magistrats du Harlay et Pierre Séguier, de Thou, etc.

Au xvii siècle : Boileau-Despréaux, Bachaumont, le maréchal de Catinat, Chapelain, le voyageur Chardin, le grand Condé, M Deshoulières, le maréchal d'Estrées, le prince Eugène de Savoie, les orientalistes Petit de la Croix et d'Herbot, l'historien Hesnaut, les peintres Largillière, Lebrun, Oudry, Lesueur et Coypel, Ninon de Lenclos, le Maistre de Sacy, le philosophe Malebranche, l'ar-

chitecte Mansart, le président Mathieu Molé, Molière, l'architecte Le Nôtre, l'avocat Patru, Claude et Charles Perrault, Quinault, Regnard, le cardinal de Richelieu, Santeuil, Scarron, etc.

Au xviii siècle : le philosophe d'Alembert, l'historien Anquetil, l'orientaliste Duperron, le géographe d'Anville, Arnauld de Port-Royal, l'actrice Sophie Arnould, le maire de Paris Bailly, Beaumarchais, l'avocat Bellart, le peintre Boucher, le conventionnel Brissot, le naturaliste Cadet de Gassicourt, Camille Desmoulins, l'astronome Cassini, l'antiquaire de Caylus, le curé Goehin, le savant La Condamine, les chimistes Condorcet et Lavoisier, le sculpteur Coustou, l'auteur dramatique Crébillon, le poëte Dorat, les historiens Fréret et Mercier, le médecin Halle, le physicien Hassenfratz, Héraut de Séchelles, le général Hervilly, la reine Hortense, l'auteur dramatique Houdard de la Motte, l'acteur Lekain, le critique La Harpe, Lebrun, Lemierre, Marivaux, le dessinateur Moreau, le peintre Pigalle, Picard, Racine fils, J.-B. Rousseau, M Roland, le ministre Turgot, Tallien, Voltaire, etc.

Au xix siècle : le maréchal Augereau, le géographe Barbié du Bocage, Béranger, le compositeur Berton, le mathématicien Biot, l'architecte Brongniart, M Campan, le sculpteur Cartellier, Charlet, Paul-Louis Courier, l'helléniste Darcier, le chimiste Darcet, le peintre David, l'astronome Delambre, le graveur Desnoyers, le duc de Gaete, le maréchal Grouchy, le géomètre Lacroix, l'auteur dramatique Legouvé, M Mars, M Malibran, le roi de Rome, Talma, Carle Vernet, etc.

Parmi les contemporains, on peut citer aussi un très-grand nombre de personnages, dont les principaux sont :

Parmi les souverains et les princes : l'empereur Napoléon III, le prince Impérial, le duc de Bordeaux, le comte de Paris, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier, etc.

Parmi les hommes politiques : Baroche, de Bourqueney, Jules Bastide, Daru, Duchatel, Delessert, Drouyn de Lhuys, Duruy, Forcade de la Roquette, Fould, le baron Gros, Guinard, Goudchaux, Haussmann, Ledru-Rollin, de Morny, de Mortemart, Pagnerre, de Pastoret, Pasquier, de Rémusat, Villemain, Vitet, etc.

Parmi les officiers généraux : Eugène Cavaignac, chef du pouvoir exécutif en 1848, le maréchal Baraguay d'Hilliers, le général Bourbaki, le maréchal Castellane, l'amiral Duperré, le maréchal Forey, le général Gémeau, le duc de Montebello, le maréchal Magnan, le général Oudinot, l'amiral Parseval-Deschênes, le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angély, etc.

Parmi les ministres du culte : le pasteur protestant Coquerel, le cardinal Mathieu, etc.

Parmi les savants : le mathématicien Joseph Bertrand, de l'Institut, les chimistes Boussaingaut et Berthelot, de l'Institut, le professeur Bouillet, le philosophe Cousin, de l'Académie française, le jurisconsulte Colmet d'Aage, Ferdinand Denis, l'helléniste Egger, de l'Institut, le physicien Foucault, de l'Institut, le naturaliste Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, de l'Institut, le chimiste Girardin, de l'Institut, les savants Havet, Hauréau, de l'Institut, le jurisconsulte Ed. Laboulaye, de l'Institut, l'historien Th. La vallée, le philologue Littré, de l'Institut, l'archéologue duc de Luynes, de l'Institut, l'astronome Laugier, de l'Institut, Pierre Leroux, le littérateur Monmerqué, de l'Institut, l'historien Michelet,

de l'Institut, le chimiste Payen, de l'Institut, l'orientaliste de Quatremère, de l'Institut, le philologue Quicherat, de l'Institut, l'agronome Rendu, le chimiste Robinet, l'archéologue Rougé, de l'Institut, le publiciste Saint-Marc Girardin, de l'Académie française, l'historien de Ségur, de l'Institut, l'orientaliste Sédillot, le naturaliste Verneuil, de l'Institut, etc.

Parmi les voyageurs : Henri Duveyrier, le lieutenant de vaisseau Mage, Place, etc.

Parmi les littérateurs : M George Sand, de Banville, Auguste Barbier, de Balzac, Baudelaire, le vicomte de Cormenin, Deschanel, Maxime Ducamp, Delécluze, Gustave Droz, Alphonse Karr, Paul de Kock, Alfred de Musset, Mérimée, Murger, Jean Macé, Henri Monnier, Nadar, Patin, Gustave Planche, Prévost-Paradol, de Sacy, Paul de Saint-Victor, Saintine, etc.

Parmi les auteurs dramatiques : Bayard, Th. Barrière, Anicet-Bourgeois, Bouchardy, Decourcelle, Dumas fils, Duvert, G. Doucet, Dupeuty, Empis, Paul Foucher, Jules Lacroix, E. Labiche, E. Legouvé, Lebrun, Laya, Mélesville, A. Maquet, Masson, P. Meurice, A. Royer, Sardou, Scribe, Saint-Georges, Séjour, Uchard, Vacquerie, etc.

Parmi les peintres et dessinateurs : Édouard Berlin, Jules André, Bellangé, Barrias, Bénouville, J. Boulanger, Bonvin, Bertall, Cabat, Couder, Cham, Cogniet, Corot, Cambon, Delaroche, Decamps, Daubigny, Dedreux, E. Delacroix, Desgoffe, les frères Deveria, M. Dubufe, Ed. Dubufe, F. Dubois, Fiers, Fortin, Gudin, Gavarni, E. Giraud, Gendron, Hersent, Hesse, Hillemacher, Isabey, Jadin, les frères Ad. et Arm. Leleux, Lamy, Lepoitevin, Mul-

ler, Pinguilly, Perignon, Pils, Raffet, ph. Rousseau, Th. Rousseau, Sechan, Signol, Timbal, Horace Vernet, etc.

Parmi les sculpteurs : Barye, Cavelier, Duret, Dantan jeune, Droz, Dumont, Étex, Klagmann, Mène, A. Millet, Nieuwerkerke, Préault, Petitot, Seurre, etc.

Parmi les graveurs : Henriquel-Dupont, Oudiné, etc.

Parmi les architectes : Baltard, Duban, Ch. Garnier, Le Bas, Lenoir, Viollet-le-Duc, etc.

Parmi les musiciens : Ad. Adam, Gounod, Halévy, Hérold, Labarre, Lefébure-Wély, etc.

Parmi les avocats : Em. Arago, Berryer, Bethmont, Picard, etc.

Parmi les journalistes : Armand Bertin, Enfantin, Labédollière, Nettement, Plée, Henri Rochefort, de Riancey, etc.

Parmi les médecins : Cloquet, Cullerier, Paul Dubois, Leroy d'Etioles, Mialhe, Michon, A. Tardieu, etc.

Parmi les industriels et fabricants : les imprimeurs Claye, Didot, Lahure et Pion, les opticiens Froment, Lerebours et Soleil, l'horloger Bréguet, le facteur de pianos Erard, etc.

Parmi les artistes dramatiques : Berton, Bouffé, M Augustine et Madeleine Brohan, Delaunay, Duprez, M Damoreau, Deburau, M Delaporte, A. Dupuis, M Déjazet, M Falcon, Ferville, Félix, Fechter, Geoffroy, Grassot, Hyacinthe, Lesueur, Numa, Roger, Régnier, Samson, M Ugalde, etc.

Paris, capitale de la France, préfecture et chef-lieu du département, situé sur les deux rives de la Seine, par 0° de longitude et

45° 50′ 49″ de latitude nord, renferme 1 825 274 habitants.

Paris est le siège du gouvernement. La résident le chef de l'Etat, le Sénat, le Corps législatif, le Conseil d'État, la Cour de cassation, la Cour des comptes, les ministres d'État, de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, des affaires étrangères, de l'intérieur, de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, des finances, de la guerre, de la marine et des colonies, de l'instruction publique, de la justice et des cultes, et c'est le lieu de résidence des 43 ambassadeurs, ministres ou chargés d'affaires, et des 47 consuls des différentes puissances étrangères.

Paris est une ville de guerre de première classe, renfermée dans une ceinture de fortifications d'un développement de 34 kilomètres et percée de 66 portes ; elle est couverte par seize forts détachés, les forts d'Ivry, de Bicêtre, de Montrouge, de Vanves, d'Issy et du Mont-Valérien, sur la rive gauche de la Seine, les forts de la Brèche, du Nord, du Maine, de l'Est, d'Aubervilliers, de Romainville, de Noisy, de Rosny, de Nogent, sur la rive droite de la Seine, et le fort de Charenton, sur la rive droite de la Marne. C'est une ville immense, plus qu'une ville, un département entier, couvert de maisons et de palais, sillonné de boulevards, orné de 136 places, et percé de 2 000 rues qui mesurent 710 kilomètres de longueur, et occupent une superficie de 6 millions de mètres carrés.

La Seine divise Paris en deux parties inégales qui prennent le nom de rive droite et de rive gauche, et elle forme les deux îles de Saint-Louis et de la Cité. Ce grand fleuve passe sous 28 ponts, depuis son entrée dans la capitale jusqu'à sa sortie ; ce sont : le pont-viaduc Napoléon III, de construction moderne, qui sert aux piétons, aux voitures et au chemin de fer de ceinture, le pont mo-

derne de Bercy, jeté entre le boulevard de la Gare et le boulevard de la Râpée, le pont d'Austerlitz, qui relie le jardin des Plantes au quai Henri IV, la passerelle de Constantine, entre le quai de la rive gauche et l'extrémité est de l'île Saint-Louis, l'estacade de bois entre cette extrémité et le quai Henri IV, le pont Marie, bâti en 1618, qui réunit l'île Saint-Louis au quatrième arrondissement sur la rive droite, le pont de la Tournelle, qui date de 1656 et relie l'île au cinquième arrondissement, sur la rive gauche, le pont de la Cité qui raccorde l'île Saint-Louis à la Cité, les ponts de la Réforme, d'Arcole, de Notre-Dame, et le Pont-au-Change, tous reconstruits nouvellement, qui établissent les communications de la Cité avec la rive droite du fleuve, et le pont de l'Archevêché, le Pont-au-Double, le pont Saint-Charles, le Petit-Pont, et le pont Saint-Michel, nouvellement refaits, qui rattachent l'île à la rive gauche, le Pont-Neuf, commencé par Androuet du Cerceau en 1578, terminé en 1640, et séparé en deux parties par un terre-plein sur lequel s'appuie l'extrémité ouest de la Cité, le pont des Arts, bâti en 1801, le pont des Saints-Pères, commencé en 1832, le Pont-Royal, construit en 1665 et qui sera bientôt abattu pour faire place à un pont plus monumental, le pont de Solferino, construit en 1859, le pont de la Concorde, construit de 1787 à 1790, le pont des Invalides et le pont de l'Alma, de construction moderne, le pont d'Iéna, bâti en 1806, le pont de Grenelle, et le viaduc du Point-du-Jour, magnifique pont, composé de cinq arches et d'un étage de doubles arcades, qui sert au chemin de fer de ceinture et aux piétons.

Les boulevards de Paris ont pris dans ces dernières années une extension considérable. Les principaux sont le boulevard qui va de la Bastille à la Madeleine, tracé vers la fin du xvii siècle sur l'ancienne enceinte de Louis XIII, et dont la longueur est de 4 ki-

lomètres et demi, les anciens boulevards extérieurs qui se développent autour de l'ancien mur d'octroi, et qui mesurent 9 700 mètres, les nouveaux boulevards extérieurs qui suivent le chemin de ronde et dont le développement total est de 24 kilomètres. Parmi les autres boulevards on remarque les boulevards de Strasbourg, de Sébastopol, et de Saint-Michel, le boulevard Malesherbes, l'avenue des Champs-Elysées, les douze boulevards qui rayonnent autour de l'arc de l'Étoile, les cinq boulevards qui prennent naissance au Château-d'Eau, tels que les boulevards du Prince-Eugène et de Magenta, le boulevard Monceau, le boulevard Haussmann, le boulevard Richard-Lenoir, établi sur la voûte du canal Saint-Martin, le boulevard Saint-Germain, en construction, le boulevard d'Iéna, l'avenue du Roi-de-Rome, le boulevard de l'Empereur, etc.

Parmi les principales promenades de Paris, on peut citer le jardin des Tuileries, long de 702 mètres, large de 317, qui couvre une superficie de 30 hectares, et qui est orné de bassins, de jets d'eau et de statues, le jardin du Luxembourg, qui vient de regagner en luxe ce qu'il a perdu en superficie, les Champs-Elysées, le parc Monceau, le jardin du Palais-Royal, le jardin des Plantes qui occupe une superficie de 90 arpents, les squares du Conservatoire des arts et métiers, du Temple, de Montholon et de Saint-Jacques-la-Boucherie, les nouvelles promenades des buttes Chaumont, avec rivière, lac, cascade, pont suspendu, précipices et montagnes en miniature, etc.

Les places sont très-nombreuses à Paris ; les plus importantes sont la place de la Concorde, anciennement place Louis XV, place de la Révolution et place Louis XVI, ornée d'un obélisque, de deux fontaines monumentales, de colonnes rostrales et de ba-

lustres, la place de l'Étoile, dominée au centre par l'arc de triomphe, commencé en 1806, qui mesure 43 mètres 50 au-dessus du sol, et dont les quatre pieds-droits sont décorés de magnifiques trophées, la place du Carrousel qui s'étend entre les Tuileries et le Louvre, ornée d'un arc de triomphe exécuté d'après le modèle de l'arc de Septime-Sévère à Rome, la place Royale, ouverte sur l'emplacement du palais des Tournelles et bordée de ses vieilles maisons du temps de Louis XIII, la place du Château-d'Eau que l'édilité refait sur des dimensions énormes, la place Dauphine qui sera l'une des plus curieuses de Paris quand toutes les maisons qui la bordent seront tombées pour dégager la nouvelle préfecture de police, la place de la Bastille, créée sur l'emplacement de la célèbre forteresse, détruite en 1789, et au centre de laquelle s'élève la colonne de Juillet, la place de l'Europe, jetée sur la gare de l'Ouest et qui forme le point d'intersection de six nouveaux boulevards, la place de Grève, dont la partie est bordée par l'hôtel de ville, les places du Louvre, de Louvois, du Trocadéro, du Palais-Royal, du Panthéon, de Saint-Sulpice, du Pont-Saint-Michel, la place Vendôme avec la colonne érigée en 1810, la place du Trône, le Champ de Mars, long de 874 mètres et large de 420, et qui vient d'être si merveilleusement utilisé pour la splendide Exposition universelle de 1867, etc.

Parmi les rues de Paris on peut citer la rue de Rivoli, commencée en 1802, achevée en 1855, qui a 3 kilomètres de longueur, la rue Saint-Honoré, commencée au xiv siècle et achevée au xvii, les vieilles rues Saint-Denis et Saint-Martin, la rue du Faubourg-Saint-Antoine, les rues Vivienne, Richelieu, de la Chaussée-d'Antin, Montmartre, la rue Lafayette, et parmi les passages, le passage des Panoramas, Jouffroy, Verdeau, des Princes, etc.

Paris possède un nombre considérable d'édifices dont le plus grand nombre, soit pour leur valeur artistique, soit pour les souvenirs qui s'y rattachent, sont classés parmi les monuments historiques.

Les monuments religieux occupent le premier rang dans cette admirable réunion de chefs-d'œuvre de tous les siècles et de tous les styles. Au xi siècle appartiennent l'église de Saint-Médard, située dans le quartier Mouftetard, et Saint-Germain des Prés, église romane de la plus haute valeur que le percement de la nouvelle rue de Rennes va dégager entièrement ; — au xii siècle : l'admirable cathédrale de Notre-Dame, située dans la Cité, commencée en 1163, achevée en 1250, romane par ses premiers piliers, gothique par toute son ordonnance architecturale, et dont les tours s'élèvent à 68 mètres au-dessus du pavé de la place, admirable spécimen du gothique rayonnant et de la plus pure période ogivale ; — au xiii siècle : la Sainte-Chapelle du Palais de Justice, érigée dans la Cité par saint Louis, monument d'une délicatesse de style et d'une incomparable richesse de sculpture, et Saint-Germain l'Auxerrois, de style gothique, élevé devant la colonnade du Louvre, et dont le tympan est orné de peintures murales ; — au xiv siècle : Saint-Leu, situé entre la rue Saint-Denis et le boulevard Sébastopol, qui possède de belles verrières ; — au xv siècle : Saint-Gervais, derrière l'hôtel de ville, remarquable église de la belle période gothique, mais dont la façade est malheureusement décorée d'un portail grec du xvii siècle, Saint-Nicolas des Champs, bâti en 1420, dans la rue Saint-Martin, et dont le buffet d'orgue est remarquablement sculpté, Saint-Séverin, dans la rue de ce nom, qui possède de belles peintures murales modernes par Flandrin, Heim, Gérôme, etc., et Saint-Laurent, dont la façade vient d'être refaite pour la régularisation de la

place de la Fidélité ; — au xvi siècle : Saint-Étienne du Mont, bâti sur la colline Sainte-Geneviève, et orné d'un magnifique jubé et d'une tour assez élégante, et Saint-Merri, dans la rue Saint-Martin, qui se rattache au gothique flamboyant, si voisin de la Renaissance ; — au xvii siècle : l'Assomption, rue Saint-Honoré, construite sur le modèle du Panthéon à Rome, Sainte-Elisabeth, rue du Temple, dont on cite les boiseries, Saint-Eustache, près les Halles centrales, édifice grec, à pleins cintres, distribué comme une église gothique et orné de statues, de fresques, de beaux vitraux, Saint-Jacques du Haut-Pas, rue Saint-Jacques, qui est de style dorique, Saint-Louis des Invalides, dont le magnifique dôme, dû à Mansart, recouvre le tombeau de Napoléon I, entouré de douze figures colossales par Pradier, l'église des Petits-Pères, sur la place de ce nom, décorée d'un portail ionique et corinthien, la Sorbonne, sur la place de ce nom, construite par Lemercier, et dont la façade est d'ordre corinthien et composite, Saint-Sulpice, sur la place de ce nom, achevé en 1749 par Servandoni, dont la façade ionique et dorique est encore inachevée, Saint-Roch, rue Saint-Honoré, avec portail dorique et corinthien et dont la nef est entourée de 18 chapelles latérales, le Val-de-Grâce, rue Saint-Jacques, bâti par Mansart et Lemercier, et recouvert par un dôme assez lourd, Saint-Paul, bâti par les jésuites sur la rue Saint-Antoine, et dont la façade présente trois ordres corinthiens superposés, et les deux églises calvinistes de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, assez lourde construction de Lemercier, et de la Visitation, rue Saint-Antoine, qui fut commencée par Mansart ; — au xviii siècle : l'église Sainte-Geneviève, d'architecture gréco-romaine, commencée en 1764 par Soufflot, consacrée aux grands hommes par la Constituante, sous le nom de Panthéon, rouverte au culte catholique pendant ces dernières années, et couronnée

d'un dôme haut de 83 mètres, puis la Madeleine, située sur le boulevard de ce nom, monument grec, entouré de 54 colonnes corinthiennes ; — au xix siècle : Sainte-Clotide, bâtie dans le style ogival du xvi siècle, Saint-Eugène, dont toute l'ornementation est en fer, Saint-Jean-Baptiste, à Belleville, dont l'ordonnance reproduit le style ogival du xiii siècle, Notre-Dame de Lorette, dont la disposition rappelle celle des basiliques de Rome, Saint-Vincent de Paul, dont on admire les peintures de la nef par H. Flandrin, celles de la coupole par Picot, les stalles sculptées de Millet, le calvaire en bronze de Rude, Saint-Augustin, lourde construction de M. Baltard, qui ferme l'horizon du boulevard Malesherbes, la Trinité, charmante église d'architecture italienne, nouvellement construite par M. Ballu, l'Eglise russe, de style byzantin, la Synagogue, rue Notre-Dame-de-Nazareth, etc.

Les principaux palais de Paris sont le Louvre, le Palais de Justice, les Tuileries, le Luxembourg et le Palais-Royal.

Le Louvre doit son origine à une forteresse que Philippe-Auguste fit construire au xii siècle, et dont la tour principale, reliée par une chaîne avec la tour de Nesle, située sur la rive opposée, défendait le cours du fleuve. Démolie sous le règne de François I cette forteresse fit place aux façades actuelles, élevées sur les plans de Pierre Lescot, qui bordent les côtés ouest et sud de la cour. Catherine de Médicis construisit le bâtiment perpendiculaire au quai dont l'extrémité forme pavillon, et la première partie de la galerie parallèle à la Seine jusqu'au pavillon Lesdiguières ; de ce point, Henri IV la fit poursuivre jusqu'aux Tuileries sous la direction d'Androuet Ducerçeau. On doit à Richelieu la disposition de la cour actuelle, à Lemercier le pavillon de l'Horloge, orné des huit cariatides de Sarrazin, au médecin

Claude Perrault l'admirable colonnade, composée de 52 colonnes corinthiennes, qui forme la façade orientale, à Gabriel la continuation de la façade du bord de l'eau et des trois étages des autres façades, au premier Consul la galerie élevée sur la rue de Rivoli que les architectes Fontaine et Percier poussèrent jusqu'à la rue de Rohan, à Napoléon III l'achèvement de cette façade sous la direction de MM. Visconti et Lefuel, la démolition des maisons qui occupaient l'espace compris entre le Louvre et la cour des Tuileries, les nouveaux bâtiments du Louvre qui forment avant-corps sur la place Napoléon III, avec les six pavillons Turgot, Richelieu, Colbert, Daru, Denon et Mollien, et enfin la reconstruction de toute la partie de la galerie du bord de l'eau comprise entre les Tuileries et le pavillon de Lesdiguières, qui permettra de la soumettre à une ordonnance unique, et d'en régulariser les admirables lignes architecturales.

Le Palais de Justice, élevé sur l'emplacement d'un château qui existait déjà à l'époque de la domination romaine, fut reconstruit en partie par saint Louis ; de cette reconstruction il ne reste que la Sainte-Chapelle, une partie de galerie à cintres très-surbaissés, la tour de l'Horloge et les tours-poivrières de César et de Montgommery ; depuis Eudes de Paris jusqu'à François I, les rois de France résidèrent dans ce palais, qu'ils abandonnèrent alors pour le Louvre ; complété et régularisé sous le règne actuel, et réuni à la préfecture de police, il occupera toute la partie ouest de la Cité ; on remarque sa façade ornée d'un escalier monumental, la salle des Pas-Perdus, construite par Desbrosses en 1622, etc.

Le palais des Tuileries, commencé par Catherine de Médicis, en 1564, sous la direction de Joseph Delorme, à qui l'on doit le pavillon central et les deux corps de bâtiments qui y attiennent,

continué par Jean Bullant, par Ducerceau qui construisit l'aile du sud et le pavillon de Flore, par Levau et Dorbay qui bâtirent l'aile du nord et le pavillon de Marsan, sert, depuis Napoléon I, de résidence aux souverains. Les pavillons d'angle de Flore et de Marsan, ainsi que les ailes qui les rattachent au vrai palais de Catherine de Médicis, rompent l'harmonie de l'édifice par l'irrégularité de leur style, et sont destinés à disparaître. Déjà même, sous la direction de M. Lefuel, le pavillon de Flore et une partie de l'aile ont été refaits suivant l'ordonnance générale du palais. On remarque aux Tuileries la salle des Maréchaux, la salle du Conseil, le salon de la Paix, le salon de Diane, les appartements particuliers, la salle du Trône, etc.

Le Luxembourg, commencé en 1615 par Desbrosses, pour la reine Marie de Médicis, ne fut achevé qu'au commencement du xix siècle ; il servit de prison pendant la Révolution, puis de palais du Directoire et du Consulat ; et devint plus tard la chambre des Pairs ; il est maintenant affecté aux séances du Sénat. On y remarque la chapelle, la chambre de Marie de Médicis, l'escalier d'honneur, la salle des gardes, la salle du Trône, toutes ornées de statues et de peintures dues aux plus grands artistes modernes.

Le Palais-Royal fut construit, en 1629, par Lemercier, et pour le cardinal de Richelieu, sur la place occupée par les hôtels Mercœur et Rambouillet ; le cardinal le légua à Louis XIII ; sous Louis XIV, il fut donné à Philippe d'Orléans, frère du roi, et Philippe-Égalité éleva les galeries qui entourent le jardin et le Théâtre-Français.

Parmi les autres palais de la capitale, on peut citer le palais de l'Institut, construit en 1662 sur l'emplacement de l'hôtel de Nesle, et qui ne sert à l'Institut que depuis 1795, le palais de la

Légion d'honneur, construit en 1786 pour le prince de Salm, et affecté en 1803 au service de la chancellerie, le palais du quai d'Orsay, bâti de 1810 à 1835, dont le rez-de-chaussée, de style toscan, sert au Conseil d'État, et le premier étage, de style ionique, à la Cour des comptes, le palais des beaux-arts, commencé sous Louis XVIII, terminé sous Louis-Philippe, orné des chefs-d'œuvre de l'architecture française enlevés à divers palais ou châteaux, et où l'on admire l'amphithéâtre, peint par Paul Delaroche, et une copie du Jugement dernier de Michel-Ange par Sigalon, le palais de l'Archevêché, installé dans un magnifique hôtel construit sous le règne de Louis XIV, le palais du Corps législatif dont Napoléon a fait élever le péristyle en 1804, l'Élysée, bâti en 1718 pour le comte d'Évreux, restauré par Napoléon I et complété par Napoléon III, etc.

Parmi les édifices affectés à des services civils, on remarque le ministère de la marine, bel édifice à colonnade corinthienne, bâti au xvii siècle par Gabriel, et qui forme avec l'hôtel Crillon, d'une architecture identique, le côté nord de la place de la Concorde, l'hôtel de ville, élevé par l'architecte italien Dominique de Cortone, en 1532, sur l'emplacement de l'ancienne Maison-aux-Piliers, et dont on admire la façade surmontée d'un élégant campanile, qui est un peu gâtée par les bâtiments et les pavillons annexes dus à Louis-Philippe, l'hôtel des Invalides, bâti par Louis XIV en 1671, et destiné aux soldats infirmes, la manufacture des Gobelins, fondée sous le règne de Louis XIV, l'hôtel de la Monnaie, dont l'avant-corps est orné de six colonnes ioniques, la Banque de France, ancien hôtel de la Vrillière, bâti par Mansart en 1620, la Bourse, vaste parallélogramme entouré de 66 colonnes corinthiennes et dû à l'architecte Brongniart, l'École militaire, large bâtiment élevé par Gabriel, sous le règne de Louis XV,

et récemment accru de quatre bâtiments annexes, dont l'ensemble ferme le côté sud du Champ de Mars, l'Arsenal, rebâti par Charles IX et Henri III, l'hôtel des Postes, installé dans l'ancien hôtel d'Armenonville, l'hôtel du Timbre, élevé par l'architecte Baltard, le Tribunal de commerce, de construction moderne, orné d'un magnifique escalier d'honneur, mais dont on blâme justement l'affreuse coupole, les diverses mairies, dont plusieurs ont été rebâties récemment, le palais de l'Industrie qui fut construit pour l'Exposition universelle de 1855, et dont les galeries servent maintenant aux expositions annuelles de peinture, etc.

Paris possède un grand nombre de monuments que l'histoire a revêtus d'un charme particulier, ou qui doivent à l'illustration des grands hommes les soins religieux dont on les entoure. On peut citer dans ce genre le palais des Thermes, attribué à Julien l'Apostat, et dont la piscine et le frigidarium sont bien conservés, l'hôtel Cluny, admirable spécimen de l'architecture mi-gothique et mi-Renaissance du xv siècle, l'hôtel de Béthune, bâti rue Saint-Antoine par Ducerceau, l'hôtel de Bourgogne, rue du Petit-Lion, qui date du xiii siècle, l'hôtel Lamoignon, rue Pavie, bâti pour Diane de France, en 1550, l'hôtel de Luynes, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, construit par la duchesse de Chevreuse, l'hôtel de Ninon de l'Enclos, rue des Tournelles, l'hôtel Carnavalet, rue Culture-Sainte-Catherine, terminé par Mansart au xvii siècle, et que l'on restaure en ce moment avec le goût le plus scrupuleux, l'hôtel Borghèse, rue du Faubourg-Saint-Honoré, devenu l'ambassade d'Angleterre, l'hôtel Conti, rue de Grenelle-Saint-Germain, devenu l'ambassade d'Autriche, l'hôtel Renaissance de Gabrielle d'Estrées, rue des Francs-Bourgeois, l'hôtel de Bouillon, quai Malaquais, l'hôtel Pimodan, quai d'Anjou, l'hôtel

moderne de Pourtalès, rue Tronchet, l'hôtel Saint-Aignan, rue du Temple, etc., la maison de François I, sur le Cours-la-Reine, dont la façade est ornée de sculptures attribuées à Jean Goujon, la maison où mourut Corneille, rue d'Argenteuil, la maison de Racine, rue des Marais-Saint-Germain, la maison où naquit Molière, près des Halles, la maison où mourut Voltaire, ancien hôtel Villette, situé quai Voltaire, la maison de Lully, rue Neuve-des-Petits-Champs, la maison du quai Conti qu'habitait le jeune Bonaparte en 1795, etc.

Les théâtres sont très-nombreux à Paris, et parmi ceux qui présentent un aspect monumental, on doit citer le nouvel Opéra, dû à l'architecte Garnier, qui sera le plus complet et peut-être le plus beau des édifices de ce genre, l'Odéon qui a été reconstruit en 1818, et dont le portique est corinthien, le Théâtre-Italien, bâti en 1829 sur la place Ventadour, l'Opéra-Comique, place Boïeldieu, le Théâtre-Français, bâti en 1782 par l'architecte Louis pour le compte du duc d'Orléans, les nouveaux théâtres du Châtelet, Lyrique, de la Gaîté, du Vaudeville, élevés dans ces dernières années aux frais de la ville de Paris, etc. Les marchés de Paris sont pour la plupart très-bien aménagés. Les Halles centrales, construites sous la direction de l'architecte Baltard, se composent de douze pavillons élégants reposant sur des soubassements de briques, et dont le fer et le verre forment les seuls matériaux ; la halle au blé a été élevée, en 1763, sur l'emplacement de l'hôtel de Soissons ; l'entrepôt des vins est un immense parallélogramme qui couvre une superficie de 134 000 mètres, etc.

Les principaux hôpitaux de la capitale sont l'Hôtel-Dieu, qui est en voie de reconstruction, la Pitié, bâtie par Louis XIII, la Charité, fondée par Marie de Médicis, Saint-Louis, bâti par Henri

IV, l'hôpital du Midi, installé dans l'ancien couvent des Capucins, l'hôpital de Lourcine, qui occupe l'ancien couvent des Cordeliers, l'hospice des Quinze-Vingts, fondé par saint Louis, l'hôpital des Cliniques, bâti sur l'emplacement du cloître du couvent des Cordeliers, la Salpêtrière, immense cité commencée sous Louis XIII, l'hôpital Lariboisière, fondé en 1846, etc. Les prisons, au nombre de huit, sont le dépôt de la Préfecture, Mazas, le dépôt des condamnés, les Jeunes-Détenus, Sainte-Pélagie, les Madelonnettes, nouvellement refaites, Saint-Lazare, la maison d'arrêt de la garde nationale, et une prison militaire.

Au-dessous de Paris se trouve toute une vaste ville d'égouts qui, lorsqu'ils seront terminés, se développeront sur un parcours de 200 000 mètres, et au-dessous des territoires de Montrouge sont creusées d'anciennes carrières romaines qui forment d'immenses catacombes.

Non-seulement Paris est une ville extraordinaire sous le rapport industriel et commercial, non-seulement curieuse par la valeur de ses monuments, la multiplicité de ses établissements, le luxe de ses palais, l'immensité de ses boulevards et de ses places, mais c'est aussi un grand centre scientifique et artistique, et ce n'est pas sans de justes raisons qu'on a pu l'appeler la capitale du monde intellectuel.

Ses établissements d'arts, de science et d'instruction publique sont riches, nombreux, variés, et répondent à tous les besoins de l'intelligence humaine.

Les établissements où sont réunies les plus précieuses collections de l'art sous quelque forme qu'il se soit produit, depuis les temps antéhistoriques jusqu'au xix siècle, sont les musées du

Louvre, du Luxembourg, de l'hôtel Cluny, d'artillerie et le musée gallo-romain. Le musée du Louvre comprend : le musée de peinture, qui possède environ 1 800 toiles des écoles italienne, espagnole, allemande, flamande, hollandaise, française, et dont quelques-unes sont les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, le musée de sculpture, qui renferme les antiques, les œuvres du moyen âge et de la Renaissance et les œuvres modernes, le musée de dessin, le musée Napoléon III, précieuse collection d'antiquités grecques, étrusques et phéniciennes, le musée de gravure, le musée des émaux et des bijoux, le musée Sauvageot, le musée de marine où sont les collections navales et ethnographiques, et les musées assyrien, étrusque, égyptien, algérien et américain. Le musée du Luxembourg possède la collection des peintures, sculptures et gravures modernes, acquise par l'Etat, et riche des plus belles productions de l'art contemporain. Le musée de Cluny renferme une collection extrêmement précieuse d'objets des xiv, xv et xvi siècle. Le musée d'artillerie offre aux curieux toute la série des armes connues depuis que les hommes ont dû s'attaquer et se défendre. Le musée gallo-romain comprend tous les objets de l'époque gallo-romaine, qui ont été recueillis sur les divers points du département.

Les établissements scientifiques de Paris sont : 1° l'Institut de France, divisé en cinq classes, l'académie française, l'académie des inscriptions et belles-lettres, l'académie des sciences, divisée en quatre sections, qui comprennent dans les sciences mathématiques la géométrie, la mécanique, l'astronomie, la physique générale, la géographie et la navigation ; dans les sciences physiques, la chimie, la minéralogie, la botanique, l'économie rurale, l'anatomie et zoologie, la médecine et chirurgie ; l'académie des beaux-arts, qui comprend les sections de peinture, de sculpture,

d'architecture, de gravure et de musique, et l'académie des sciences morales et politiques, divisée en sections de philosophie, de morale, de législation, de droit public et jurisprudence, d'économie politique et de statistique, d'histoire générale et philosophique, d'administration et de finances ; 2° les archives de l'Empire ; 3° les bibliothèques, parmi lesquelles on remarque la bibliothèque Impériale, qui possède 2 000 000 de volumes, 100 000 manuscrits et des collections de cartes géographiques, d'estampes, de médailles et d'antiquités, la bibliothèque Sainte-Geneviève avec 110 000 volumes, la bibliothèque Mazarine avec 150 000 volumes, la bibliothèque de l'Arsenal avec 230 000 volumes et 6 000 manuscrits, la bibliothèque de la ville avec 100 000 volumes, la bibliothèque de l'Université avec 100 000 volumes, la bibliothèque du Louvre avec 90 000 volumes, les bibliothèques des ministères, municipales, du Conservatoire des arts et métiers, des Invalides ; 4° l'Observatoire, l'un des plus célèbres du monde ; 5° le Muséum d'histoire naturelle, qui comprend le jardin des Plantes, l'école botanique, les galeries de zoologie, de géologie, d'anatomie comparée ; 6° le Conservatoire des arts et métiers ; 7° plus de 100 sociétés savantes, parmi lesquelles on peut citer l'académie de médecine, et — pour les sciences historiques et géographiques : les sociétés de géographie, d'histoire de France, des antiquaires, d'archéologie, de l'école des chartes, des bibliophiles, l'institut historique, les sociétés ethnologique, ethnographique, asiatique, orientale, etc. ; — pour les sciences naturelles : les sociétés d'anthropologie, de zoologie, d'acclimatation, d'entomologie, de botanique, de géologie, de Cuvier, de météorologie, la société scientifique, etc. ; — pour les sciences médicales : les sociétés de chirurgie, d'anatomie, de biologie, de médecine pratique, de médecine vétérinaire, d'hydrologie médicale,

d'accouchements, de chimie médicale, etc. ; — pour les sciences agricoles : les sociétés d'agriculture et d'horticulture ; — pour les sciences industrielles : l'académie des arts et métiers, l'académie internationale des sciences de chimie, de physique et de minéralogie appliquée aux arts, la société des sciences industrielles ; — pour les sciences économiques et morales : les sociétés internationales d'économie sociale, la société de statistique universelle, etc. ; — pour les arts, les belles-lettres : les sociétés des gens de lettres, des auteurs et compositeurs dramatiques, des éditeurs et compositeurs de musique, les associations des anciens élèves de l'école polytechnique, de l'école normale, de Sainte-Barbe, de Louis-le-Grand, l'association des architectes, etc. ; — enfin les sociétés philomathique, philotechnique, et bien d'autres associations de toute nature, la conférence des avocats, la conférence Molé, etc.

Le nombre des établissements destinés à l'instruction publique est considérable, et les élèves s'y pressent en foule pour entendre des professeurs du plus haut mérite. Les principaux sont le Collège de France, qui possède 29 chaires, la Sorbonne, siège de l'Académie de Paris, où sont les 7 chaires de théologie catholique, les 18 chaires des sciences, et les 12 chaires des lettres, la Faculté de droit, qui compte 18 chaires, la Faculté de médecine, avec 28 chaires, et dont le grand amphithéâtre peut contenir 1 400 personnes, l'école polytechnique, fondée sur l'emplacement du collège de Navarre, l'école normale, nouvellement reconstruite, et qui forme les professeurs de sciences et de lettres, l'école des mines, nouvellement rebâtie, l'école des ponts et chaussées, l'école d'état-major, l'école d'application des tabacs, l'école d'application du génie maritime, l'école des chartes, l'école des beaux-arts, l'école d'hydrographie, le conservatoire de mu-

sique, l'école centrale des arts et manufactures, l'école spéciale de dessin et de mathématiques, les lycées Bonaparte, Charlemagne, Louis-le-Grand, Napoléon, Saint-Louis, le collège Rollin, le collège Stanislas, plus de cent institutions privées, Sainte-Barbe, Barbet, etc., le collège Chaptal, l'école municipale Turgot, l'école supérieure du commerce, l'athénée polytechnique, les cours gratuits des associations polytechnique et philotechnique, les séminaires de Saint-Sulpice, des Missions étrangères, du Saint-Esprit, de Notre-Dame des Champs, de Saint-Nicolas du Chardonnet, de nombreux couvents pour l'éducation des jeunes filles, les Oiseaux, le Sacré-Cœur, Notre-Dame de Sion, etc.

Paris est administré par un conseil municipal de 60 membres, nommés par le chef de l'Etat, et qui fait fonction de conseil général du département, par un préfet de la Seine et par un préfet de police. Il est divisé en 20 arrondissements, ayant leur mairie distincte et comprenant chacun quatre quartiers où fonctionnent un commissaire de police et un officier de paix.

Ces arrondissements sont : 1° le Louvre, comprenant les quartiers de Saint-Germain-l'Auxerrois, des Halles, du Palais-Royal et de la place Vendôme ; 2° la Bourse, comprenant les quartiers de Gaillon, Vivienne, le Mail et Bonne-Nouvelle ; 3° le Temple, comprenant les quartiers des Arts-et-Métiers, des Enfants-Rouges, des Archives et de Saint-Avoie ; 4° l'Hôtel de ville, comprenant les quartiers de Saint-Merry, de Saint-Gervais, de l'Arsenal et de Notre-Dame ; 5° le Panthéon, comprenant les quartiers de Saint-Victor, du Jardin des Plantes, du Val-de-Grâce et de la Sorbonne ; 6° le Luxembourg, comprenant les quartiers de la Monnaie, de l'Odéon, de Notre-Dame-des-Champs et de Saint-Germain-des-Prés ; 7° le Palais Bourbon, comprenant les quar-

tiers de Saint-Thomas d'Aquin, des Invalides, de l'École militaire et du Gros-Caillou ; 8° l'Élysée, comprenant les quartiers des Champs-Elysées, du faubourg du Roule, de la Madeleine et de la place de l'Europe ; 9° l'Opéra, comprenant les quartiers de Saint-Georges, de la Chaussée-d'Antin, du faubourg Montmartre et Rochechouart ; 10° l'Enclos Saint-Laurent, comprenant les quartiers de Saint-Vincent-de-Paul, de la Porte-Saint-Denis, de la Porte-Saint-Martin et de l'hôpital Saint-Louis ; 11° Popincourt, comprenant les quartiers Folie-Méricourt, Saint-Ambroise, la Roquette et Sainte-Marguerite ; 12° Reuilly, comprenant les quartiers de Bel-Air, de Picpus, Bercy et les Quinze-Vingts ; 13° les Gobelins, comprenant les quartiers de la Salpêtrière, de la Gare, de la Maison-Blanche et de Croule-Barbe ; 14° de l'Observatoire, comprenant les quartiers de Montparnasse, de la Santé, du Petit-Montrouge et de Plaisance ; 15° Vaugirard, comprenant les quartiers de Saint-Lambert, de Necker, de Grenelle et de Javel ; 16° Passy, comprenant les quartiers d'Auteuil, de la Muette, de la Porte-Dauphine et des Bassins ; 17° Batignolles-Monceaux, comprenant les quartiers des Ternes, de la plaine de Monceaux, des Batignolles et des Epinettes ; 18° la Butte Montmartre, comprenant les quartiers des Grandes-Carrières, de Clignancourt, de la Goutte-d'Or et de la Chapelle ; 19° les Buttes Chaumont, comprenant les quartiers de la Villette, du Pont-de-Flandres, de l'Amérique et du Combat ; 20° Ménilmontant, comprenant les quartiers de Belleville, de Saint-Fargeau, du Père-Lachaise et de Charonne.

Le budget de la ville se divise en budget ordinaire et budget extraordinaire ; ce dernier varie suivant les besoins nouveaux de la reconstruction de Paris qui est un fait considérable dans son histoire. En chiffres ronds, les recettes ordinaires de la capitale

peuvent s'élever à 150 millions, les recettes extraordinaires à 14 millions, les recettes supplémentaires à 20 millions, et les recettes extraordinaires, affectées à des services spéciaux, à 61 millions ; les dépenses annuelles ordinaires seraient de 102 millions, et les dépenses extraordinaires de 61 millions, les dépenses supplémentaires de 20 millions, et les dépenses faites sur fonds spéciaux de 61 millions ; telle est l'évaluation des recettes et des dépenses pour l'année 1868.

Les travaux du nouveau Paris auront certainement modifié la physionomie de cette cité célèbre ; les quartiers insalubres, les maisons malsaines, les rues étroites et fangeuses disparaissent et font place à des boulevards, à des squares, à de vastes constructions que l'on dirait toutes sorties du même moule. Le goût n'a pas invariablement dirigé dans leur audacieuse entreprise les reconstructeurs du nouveau Paris ; ils ont souvent fait riche, ne sachant pas toujours faire beau, et, comme l'a dit un très-spirituel écrivain, les sculpteurs ont été plus d'une fois employés à cacher les bévues des architectes ; mais, en somme, c'est une entreprise gigantesque et qui marquera dans l'histoire de la capitale. Cependant, le grand vice de ce système, c'est l'immense agglomération des habitants qui s'accroît chaque année, et certainement Paris ne s'étend pas assez, puisqu'il est obligé de se déployer en hauteur, puisque ses maisons s'enfoncent de deux étages au-dessous des pavés et s'élèvent de six étages au-dessus. Là est le danger, et le bien-être, la salubrité de la ville souffriront toujours de cet entassement prodigieux et regrettable qui rejette la moyenne des habitants à cent pieds dans l'air, ou les repousse dans les entrailles du sol.

jules verne.

Série 2 · Parisiens et Parisienne

PARISIENS ET PARISIENNES

PAR AUGUSTE VILLEMOT

Le chasseur parisien. — Dans l'organisation de la vie parisienne, chaque mois de l'année correspond à un loisir et à un luxe. Septembre a pour synonyme pêche et chasse ; c'est l'heure où la province reçoit le Parisien ; la vie de château s'organise, et, en France, le château commence au château proprement dit, mystérieusement enclavé dans deux lieues de parc, et finit à une bicoque à volets verts où les hôtes vivent dans une promiscuité touchante avec les poules et les dindons. — Dieu me garde néanmoins de médire des bicoques ! c'est là qu'habite le véritable sans-façon de la campagne avec toutes les tolérances de costumes et toutes les licences de la vie d'artiste. — L'étiquette suit le Parisien dans les châteaux ; elle lui commande trois toilettes par jour et des déférences infinies envers les voisins de campagne et les autorités de l'endroit.

On ne jouit réellement de l'aimable liberté de la nature que dans ces humbles retraites ouvertes à quelques amis intimes auxquels on ne demande qu'un bon appétit, de la belle humeur et un costume complet de la Belle Jardinière.

M. Dumanoir, dans un de ses vaudevilles, qui touchent parfois à la comédie, avait spirituellement crayonné la Vie de château, il y a une quinzaine d'années, pour le théâtre des Variétés. Au lever du rideau, le théâtre représentait douze individus de tout âge et de tout sexe ronflant sur les divans et sur le parquet du salon commun. C'était la meilleure scène de la pièce et la plus vraie.

C'est qu'en effet le Parisien n'a pas été créé et mis au monde pour se lever avec l'aurore, — courir le sanglier, — s'embarrasser dans les hautes herbes, — traîner le filet dans les rivières, — s'asseoir à des banquets homériques, — et dormir d'un sommeil agité par le coassement des grenouilles. — Ces exercices sont bien violents, et ces plaisirs bien suspects pour des avocats et des notaires pliés à la vie sédentaire du cabinet. — Dès le second jour de cette vie enchanteresse, le Parisien épuisé s'endort sur le perdreau. D'ailleurs, il est malhabile à toutes ces choses : son premier coup de fusil tue le chien favori de la maison ; — le second est presque une tentative de suicide ; — il se laisse désarmer et suit de bonne grâce la chasse en amateur, toujours quelque peu inquiet cependant de voir braquer dans la direction de son basventre une douzaine de tubes qui recèlent la mort. — Au bout de huit jours, il commence à bailler comme à la tragédie ; — il lui semble qu'un siècle s'est écoulé, car, en province, la vie est longue et l'heure lente. — Les yeux rougis par les veilles, les jambes exténuées par la marche, il commence à regretter ses dossiers, son travail, le boulevard et l'Opéra-Comique. — Il s'amuse trop et ne s'amuse pas selon sa nature.

Voilà ce que c'est : le Parisien a voulu forcer son talent, et il est bien obligé de reconnaître que les provinciaux ont aussi leur supériorité, à laquelle il ne lui sera jamais donné d'atteindre. — Tout le long de l'année, le Parisien se donne le spectacle du provincial dépaysé dans Paris. — En septembre, le provincial prend sa revanche : certes, le provincial fait une triste figure à l'Opéra avec sa cravate à pois, son gilet à fleurs et ses gants en coton. — Mais le Parisien n'a pas une meilleure tournure à la campagne, avec ses bottes vernies, sa veste de velours doublée de satin blanc, ses gants jaunes et ses jambes en pincettes dans un panta-

lon collant. — Les vachères s'arrêtent pour le voir passer ; les paysans le prennent pour un ténor en représentation, et, n'était la bonne opinion qu'il a de lui-même, le Parisien s'apercevrait bien vite que tout ce monde-là se moque de lui. — Il faut dire aussi que le Parisien, si roué en matière de drames et de comédies, prête énormément à rire dès qu'il a passé la barrière. — Ignorant de toutes les choses de la nature, qu'il ne connaît que par les toiles de fond du Gymnase, il prend un chêne pour un noyer, — un bœuf pour un rhinocéros, — des carottes pour des betteraves, et, quand il rencontre une grenouille, qu'il prend naturellement pour un crapaud, il se sauve pour ne pas être empoisonné par la liqueur du batracien. Pendant que les paysans se mirent dans ses bottes, il pousse des exclamations d'une naïveté adamique. « Tiens ! un homme qui laboure ! C'est étonnant comme il y a des cailloux dans la campagne. Vos canards sont bien sales ; vous ne les lavez donc jamais ? etc. »

Dans cette situation, il n'est pas rare que le Parisien devienne le point de mire, le plastron de la province. — Le Parisien a donné au provincial des billets pour visiter l'intérieur de l'obélisque ; — il l'a envoyé à la queue de l'Odéon à dix heures du matin ; — il l'a présenté déguisé en ours dans un bal où tout le monde portait l'habit noir ; — c'est fort bien ! — mais à ton tour, paillasse ! tu es tombé dans la trame du provincial, tire-t'en comme tu pourras !

Entre toutes les poses dont le Parisien a pu être victime en province, il y a une histoire dont la tradition s'est conservée dans le Berry et qui s'attache au nom d'un homme d'esprit que nous avons connu ; — seulement, vous allez voir comment l'esprit de la ville peut se rouiller dans les champs.

C'était dans l'automne de 184., à quelques lieues de Bourges ; le propriétaire d'un château avait réuni quelques gentlemen du voisinage, plus un ami de Paris, M. X., — un pur Parisien qui confessait, du reste, son innocence en matière de vénerie ; c'était la première fois, je crois, qu'il quittait la grande ville ; de sa vie, il n'avait touché un fusil et s'étonnait toujours qu'on pût tuer une caille sans tuer en même temps un ou deux amis.

Un jour que le Parisien avait été retenu au château par une violente migraine (encore une maladie parisienne), la bande joyeuse s'était rendue à la ville voisine, où il y avait fête, foire, saltimbanques et curiosités de toute espèce, — entre autres plusieurs phénomènes ; ces messieurs virent dans une baraque un lapin savant qui tirait le pistolet ; — ce spectacle fit naître l'idée d'une scie a l'usage du Parisien ; on prit certains arrangements avec le propriétaire du lapin, on rentra au château, et la scie commença à fonctionner. — Pendant deux jours, la scie consista en des dialogues auxquels le Parisien assistait sans qu'on eût l'air de prendre garde à lui.

« Allons donc ! laisse-moi tranquille avec tes contes bleus !…

— Mais je ne te dis pas que je le crois, je te dis seulement que le fait est attesté par des témoignages respectables.

— Messieurs, messieurs, reprenait le premier interlocuteur en appelant tout le monde, il faut faire enfermer Lucien. Ne veut-il pas me soutenir qu'on a rencontré des lapins armés dans la campagne ! »

Et tout le monde de rire.

« Messieurs, reprenait alors gravement un des chasseurs, j'ai ri comme vous ; mais, puisque vous m'attirez sur ce sujet… je ne sais comment vous raconter… oui, vous allez me croire fou… eh bien, je n'en jure pas moins sur ma part de paradis que, samedi dernier, j'ai été attaqué par un lapin au petit carrefour de Bigny. »

On rit encore ; mais, cette fois, en se ravisant ; on parla à voix basse de l'état mental du pauvre chasseur… On proposa d'écrire à sa famille ; puis, pour ne pas le surexciter, on convint d'éviter ce sujet de conversation. — Quant-au Parisien, il avait tout écouté, tout entendu ; il était ébahi et n'avait pas d'opinion.

Les choses ainsi disposées, on arrêta une partie de chasse pour le lendemain. — Cette fois le Parisien n'avait pas la migraine et il était impatient de faire ses premières armes. — Après une heure de marche, on aperçut un lapin qui broutait sur le bord d'un fossé.

« Voilà une belle occasion pour un débutant ! » dit-on de toutes parts.

Et on mit aux mains du Parisien un joli petit fusil de dame.

« Prenez votre temps… ajustez ! C'est, bien… Tirez ! »

Le coup part, et le lapin roule dans le fossé.

« Tué !… je l'ai tué ! s'écrie le Parisien.

— Eh bien, allez le ramasser. »

Le Parisien court au fossé ; mais au moment où il croit saisir sa proie, le lapin se redresse et tire au Parisien un coup de pistolet à bout portant.

Le Parisien revient pâle, effaré…

« Eh bien ?… Voyons le lapin.

— Oh ! messieurs, réplique le Parisien d'une voix éteinte, il n'y a plus à plaisanter… c'est très-vrai : les lapins se défendent… J'ai failli être assassiné. »

Ici, le Parisien s'évanouit et l'histoire est finie.

Le spectacle a Paris. — Le spectacle est un plaisir tout parisien ; — au delà des barrières, il n'y a plus que des imitations bâtardes, des salles vides et sombres, des acteurs gelés, qui semblent dire à leurs rares spectateurs : « Je voudrais bien aller à Paris. » — Le brave Castor, le joyeux Polydore et l'intrépide Galuchet font de louables efforts pour justifier la subvention municipale ; ils ont parfois du talent, ces artistes. Mais il leur manque ce grand stimulant sans lequel la même comédie, récitée chaque soir, n'est plus qu'un exercice digne de Charenton. — Il leur manque un public. — À l'encontre de Paris, qui aime à se répandre sur la voie publique, la province aime à vivre à huis clos ; — le café, le cercle, les longs dîners de famille, le couvre-feu à dix heures ; voilà les joies de la province. — Quant à ces histoires en prose et en vers, en chansons et en pirouettes que nous débitons sur nos théâtres, que voulez-vous qu'en fasse la province ? D'abord, elle ne les comprend pas. — Toutes ces aventures et toutes ces fantaisies se rattachent par mille fils imperceptibles aux coulisses de la vie parisienne. Vous jouez, par exemple la Dame aux Camellias, devant l'élite de Troyes ou de Carcassonne. — « Qu'est-ce ? disent ces messieurs et ces dames. Il y aurait donc, au compte de M. l'auteur, des femmes sans nom, sans titre et sans qualification possible, qui seraient les reines d'une société

chimérique ? — C'est pour elles que les fleurs les plus rares poussent l'hiver sous un soleil artificiel. — C'est pour elles que le lapidaire taille les plus beaux diamants ; — elles vivent dans le luxe et elles attendent au pied des autels de Vénus qu'un marquis ou un actionnaire vienne les épouser ? — Mais nous ne sommes pas aveugles et nous savons bien comment les choses se passent. — Une femme qui a des diamants, c'est la femme du préfet. — Une femme qui roule carrosse, c'est la femme du receveur général. — Nos fils s'oublient quelquefois avec des couturières, mais sous aucun prétexte ils ne les épousent. — Allez conter cela à d'autres. »

C'est bien pis encore quand on montre au provincial Marco, la fille de marbre. D'abord, il ne comprend pas que Raphaël, qui est le plus fort, ne donne pas, de quart d'heure en quart d'heure, une forte raclée à mademoiselle Marco ; — ce qu'il comprend encore moins, ce sont les mœurs de ce M. Raphaël, lestement installé dans les pantoufles et la robe de chambre du protecteur de Marco. « Si de pareilles mœurs existaient, se dit le provincial, il faudrait mettre ce M. Raphaël sur le gril, comme on fait tous les jours pour des jeunes gens qui l'ont moins mérité. — Mais ces mœurs n'existent pas. — C'est une invention de l'auteur ; — l'auteur est bête ; — l'auteur m'ennuie. »

Voilà pourquoi le public est rare en province ; — c'est qu'il ne peut prendre qu'un très-médiocre intérêt à vos aventures de boudoir et de coulisses, lui qui vit en famille, à ces peintures sataniques d'un monde exceptionnel et souterrain qui creuse son lit fangeux sous la société légale. — Ce monde que nous montrait hier le théâtre de la Gaîté, le provincial ne le soupçonne pas ; — le provincial fait tous les soirs un piquet à deux sous avec le premier

commis de l'octroi, et il ne s'est jamais aperçu que son adversaire eût biseauté les cartes.

Dors donc, naïve province, dors du sommeil de l'innocence, et laisse les Parisiens s'amuser à leur façon et se contempler trois ou quatre fois par semaine dans le miroir de la comédie.

La causerie a Paris. — Paris n'est pas mort, car il cause. Depuis quelques semaines, il était un peu somnolent ; — la langue lui est revenue au coin du feu. — Je crois, à vrai dire, qu'une des joies les plus innocentes et les plus douces de la vie est de se trouver réunis, devant une cheminée, quatre au moins, huit au plus, et, là, sans préméditation, sans parti pris, de se laisser dériver au courant d'une causerie facile, sans fadeur, rieuse sans bruit, railleuse sans méchanceté, alerte, actuelle, spirituelle avec bonhomie. — Il est vrai que ce programme est tout simplement l'idéal de l'esprit français, cet esprit que l'on vante partout et qu'on rencontre si rarement. — Ce n'est pas que l'esprit manque en France ; — il court les rues, — mais il court pour se faire voir, — pour se faire admirer. — Il cherche un public, — il pose, et, sur la corde où il exécute ses évolutions, il a parfois des attitudes si tendues, que le public fatigué se retire en disant : « Ma foi ! je préfère les épiciers, qui rasent la terre et n'ont d'autre esprit que de vendre quatre sous ce qu'ils ont payé un sou. » — C'est dans ces heures de découragement qu'on a inventé que le bon sens était plus rare que l'esprit et lui était supérieur. Autre erreur : — le bon sens est partout ; — vous le coudoyez dans toutes les boutiques ; — il vous asphyxie de ses épaisses émanations et de ses lieux communs. — Disons donc que le bon sens sans l'esprit, ce n'est rien, et que l'esprit sans le bon sens, c'est peu de chose. — La force, la puissance, le talent et peut-être le génie, sont dans la

combinaison et la mesure de ces deux éléments. — L'esprit, c'est le ballon qui s'élève dans la nue. — Le bon sens, c'est le lest qui lui donne de la consistance, du poids et une direction. — Ce qui est infiniment rare, c'est de rencontrer ces deux éléments combinés dans des proportions exactes. — Trop grossier, le bon sens charge l'esprit et le ramène à terre. — Trop subtil, l'esprit se volatilise et retombe en une rosée qui n'a jamais rien fécondé.

Mais en fin de compte, Paris est le pays du monde où ce merveilleux accouplement se rencontre le plus souvent. — De là est née la causerie française, qui est tout à la fois une puissance, un charme et une littérature. — Partout sur le globe, il y a des gens qui parlent. — Ce n'est qu'à Paris qu'on trouve des gens qui causent. — Mais cet art a ses lois difficiles à déterminer et à définir, instinctives plutôt que formulées. — Aborder un sujet, le traiter sur le ton qui lui appartient, être concis sans sécheresse, léger sans mauvais goût, savoir se dérober quand le terrain devient perfide, tirer au vol le gibier qui passe, résumer dans un mot à la fois ingénieux et profond un fait ou une situation, parler cette langue à demi voilée que nous ont léguée les beaux esprits des deux derniers siècles, glisser sur les surfaces, sans effort et sans bruit, comme le cygne sur son lac, ne heurter personne dans ces mille évolutions d'une course au clocher, franchir avec grâce les obstacles, sauter lestement les fossés, où chacun croit que vous allez culbuter : — voilà un aperçu des qualités variées infinies de quiconque aspire à la réputation de causeur. — Je ferais mieux de dire de quiconque la mérite, — car celui qui y aspire y atteindra rarement. — Il faut que ce soit un art révélé, jamais un art travaillé. — C'est aussi un art à part, indépendant du talent et même du génie. — J'ai connu des hommes très-supérieurs, les uns incolores, les autres intolérables dans la conversation. — Chez les

uns, le travail du cabinet absorbe le cerveau, — les grâces de l'improvisation leur manquent. — Chez les autres, une excessive préoccupation de soi-même, une prétention constante à occuper dans un salon la place qu'ils occupent dans l'État ou dans les lettres, donnent à la causerie tout l'appareil d'une représentation théâtrale. — On ne peut pas siffler, on bâille.

Mais, enfin, j'ai connu aussi des hommes distingués dans toutes les carrières, inspirés dans des œuvres qui les immortaliseront peut-être, mais s'ignorant ou s'oubliant, esprits souples et charmants, accessibles aux plus humbles fantaisies, parcourant tous les claviers, et broyant volontiers leur génie pour le répandre dans un salon en poussière de diamant. — J'ai rencontré aussi des hommes sans notoriété aucune, ayant beaucoup lu, n'ayant jamais rien écrit, ayant condensé toutes leurs appréciations dans cette littérature parlée, qui en fait des artistes en conversation.

Rien ne reste de ces esprits aimables qui charment toute une génération, rien que leur portrait, appendu à la muraille de quelque salon dont ils furent les familiers. — Ils disparaissent ; d'autres viennent qui voient le portrait et demandent : « Quel est ce monsieur ? » On ne sait que dire. Ce monsieur, ce n'est plus rien ; c'était un causeur.

Les étrennes a Paris. — Nous touchons aux étrennes ; — j'en atteste le sourire de mon portier, l'empressement du facteur et les insinuations de mon barbier. — Les voitures prennent déjà la file devant tous les magasins en vogue. Il y a ceci de notable dans les traditions de la vie parisienne, qu'une boîte de chocolat serait une petite infamie, si elle sortait de l'officine d'un chocolatier d'occasion. — On prétend que des roués se procurent des boîtes portant la marque des premiers faiseurs et y introduisent en

fraude des bonbons de rencontre ; — ce que je sais, c'est qu'il y a des gens très-peu scrupuleux, qui ne se gênent pas pour empoisonner leur prochain en manière d'étrennes : — quelquefois même il y a calcul. — Arvers, ce garçon de tant d'esprit, mort depuis quelques années, était avare et ne s'en cachait pas. Les obligations du jour de l'an l'exaspéraient, et il racontait lui-même comment il avisait le plus possible à s'en exonérer. — Son procédé consistait à donner aux femmes des bonbons perfides et canailles. — Le 3 janvier, il allait prendre des informations sur les résultats de sa galanterie ; — il était reçu invariablement par une femme de chambre qui, d'un air piteux, lui disait : « Madame est au lit ; en rentrant du spectacle, elle a trouvé les bonbons de monsieur, et, depuis ce temps, elle a des coliques insensées. — Bon ! se disait Arvers, mes bonbons ont fait de l'effet ; en voilà encore une qui ne me demandera rien l'année prochaine. »

Une chose très-remarquable dans cet usage des étrennes, c'est que tout le monde en souffre et que tout le monde contribue à le maintenir. — Sans parler des cadeaux, prenons, par exemple, cette politesse du petit morceau de carton que vous déposez tous les ans chez le concierge de votre cher ami. — Celui-ci affecte le plus profond dédain pour cette attention à trois francs le cent ; mais, du jour où vous essayez de vous y soustraire, vous l'entendez dire d'un air pointu : « Un tel ne sait pas vivre : il ne m'a pas seulement remis sa carte au jour de l'an ! » Ce simple oubli entraîne des refroidissements dans les relations et dans les protections. On ne vous sait aucun gré de ce que vous faites ; on vous sait le plus mauvais gré de ce que vous ne faites pas.

Il est certain qu'il faut être bien mal élevé pour se dispenser d'une politesse qui, aujourd'hui, se distribue dans tout Paris, à

raison d'un centime la politesse. — Reste les visites, et, ici, il me semble que l'industrie est bien arriérée. La compagnie Bidault ne pourrait-elle entretenir une escouade de complimenteurs bien mis, pas trop crottés, et d'une physionomie appétissante, qui, moyennant cinquante centimes, se chargeraient d'aller embrasser les grands-parents ? — C'est un perfectionnement que je propose :

Entrée du complimenteur :

« Bonjour, ma tante ! comment vous portez-vous ? Je suis heureux, en ce jour solennel, de déposer à vos pieds mes vœux et mes hommages !

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas mon neveu ! je ne vous connais pas !

— Non, chère tante, je ne suis pas votre neveu ; mais je le remplace : je suis Canichon, portier, rue du Grand-Hurleur, et je suis employé de la compagnie des compliments de famille. — Souffrez, chère tante, que je vous embrasse.

— Monsieur… une pareille plaisanterie…

— Il n'y a pas de plaisanterie qui tienne… je suis payé pour vous embrasser, — je veux faire l'ouvrage. — Voyons, pas de façons et finissons vite : j'ai encore beaucoup à embrasser dans votre rue.. (Il l'étreint avec force.) Chère tante ! — à l'année prochaine ! »

Cette fantaisie vous paraît absurde ; — eh ! mon Dieu, savez-vous bien ce qui lui manque pour être un témoignage de déférence ? D'être un usage. — Vous acceptez volontiers la carte de

votre ami, par procuration ; pourquoi seriez-vous révolté d'accepter des caresses par substitution de personne ?

Au milieu de tous les mensonges des derniers jours de l'année expirante et des premiers jours de l'année naissante, il y a toutefois une joie pure, naïve et communicative : c'est celle de ces charmants enfants si heureux de leurs tambours, de leurs poupées et de leurs chiens en sucre. — Embrassons bien et comblons ces petits êtres qui nous consolent de leurs pères et surtout de leurs terribles mères, cotées dans vos obligations à la boîte de 40 francs.

Quel luxe ! quelle indigence ! quelles misères et quelle absurdité ! — Un pauvre diable, sans feu et sans chemise, met son matelas au mont-de-piété pour donner du carton doré à une femme riche de cent mille livres de rente, comblée et ennuyée de ces dons à n'en savoir que faire, apitoyée, d'ailleurs, par cette pauvreté qui s'épuise pour une offrande qu'elle serait révoltée de ne pas recevoir. — Tout le long de l'année, on pardonnera beaucoup à ce pauvre diable, on excusera ses gants sales, sa cravate croisée sur la poitrine, et son habit maintenu par toutes les ficelles du désespoir ; — mais, à cette épreuve terrible du jour de l'an, qu'il ne s'avise pas d'être philosophe et de vouloir dominer le préjugé ; le grand mot sera lâché, on dira qu'il a fait une cochonnerie ! — Dans notre société, un homme dont les vices font causer tout bas et tout haut n'est pas pour cela impossible ; — mais un homme qui a fait une cochonnerie est un homme perdu et noyé.

Comme les plus grandes stupidités ont leur côté utile, il faut convenir que cet impôt du jour de l'an, par cela même qu'il est forcé et qu'il exerce sa contrainte sur les plus rebelles et les plus indigents, favorise, dans le commerce et l'industrie, un mouve-

ment considérable. — Les sommes immenses qui se dépensent ainsi en futilités se répartissent sans doute d'une façon un peu léonine. Quelques magasins en renom engloutissent des millions ! — mais la matière première, mais la main-d'œuvre ont d'abord fait descendre beaucoup de gros sous dans les classes indigentes. — Depuis quelques années, d'ailleurs, l'autorisation d'élever boutique en plein vent a créé des ressources à une foule de pauvres ouvriers qui viennent débiter eux-mêmes leur confection sur les boulevards et les quais, transformés en champ de foire. — C'est en outre, un spectacle très-curieux et très-pittoresque ; — polichinelles d'occasion, sucres d'orge au rabais, manchons en poil de chat, chancelières en peau de chien, gants en poil de lapin, tout est là, tout vient là. Dans huit jours, tout sera vendu, sucé, dépecé, éventré, et ce sera à recommencer l'année prochaine. — Et c'est un bruit, un vacarme, des interpellations qui se croisent, des voix vaillantes à midi et enrouées à minuit.

« Voilà, messieurs ! achetez pour neuf sous la joie et le triomphe des enfants et la tranquillité des parents ! »

Quel père de famille peut se refuser à acheter sa tranquillité pour neuf sous, avec le triomphe de son enfant par-dessus le marché ?

Il y a toutefois des pères de famille qui se maintiennent sévèrement dans le système des étrennes utiles. — Ce seul mot fait frémir l'enfant qui connaît la ficelle. — L'étrenne utile consiste à prendre l'héritier sur ses genoux, et, après l'avoir baigné de larmes et inondé de caresses, à lui dire d'une voie émue : « Toto, vous avez sept ans, vous n'êtes plus un enfant. — Ce n'est pas vous qu'on surprendrait à demander des bonbons malsains ou à jouer comme le fils de la portière avec une souris artificielle, qui a

de la poix sous la queue. Vous méprisez également les serpents en moules de boutons et les diables qui ont une langue dentelée en drap rouge. Soyez béni, Toto, pour cette raison précoce qui vous élève au-dessus du vulgaire ! — J'ai résolu, Toto, de vous acheter un homme pour la circonscription, et, à l'occasion du jour de l'an, voilà dix francs… que je mets à la masse… »

Toto enfonce ses doigts dans ses yeux et trépigne un peu en réclamant un pantin. Le père prétend que c'est une lubie qu'il faut laisser passer.

D'autres fois, sans être doué d'une prévoyance à aussi longue échéance, le père de famille ne perd pas de vue l'utile, et il annonce solennellement à son fils que, pour ses étrennes, il lui fait cadeau d'un pantalon neuf. — L'enfant, qui n'en avait plus que des vieux, est médiocrement émerveillé et se dit que, sans les étrennes, il aurait montré à tous les passants ce que la Baigneuse de M. Courbet a tant montré naguère, si l'on s'en souvient.

La comédie de société. — Paris est possédé d'une maladie intermittente qu'on appelle la comédie de société. Dans les salons, vous ne rencontrez que des paravents, et quelquefois un petit théâtre qu'un amateur se plaît à monter et à démonter chez toutes les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

Les hommes et les femmes du monde prennent un singulier plaisir à ces jeux, il faudrait dire à ces joujoux de la scène. On retrouve en miniature, dans les coulisses de la comédie de société, toutes les intrigues et toutes les vanités des théâtres subventionnés. — Les rôles jeunes sont recherchés par les femmes mûres ; — les rôles marqués seraient répudiés par tout le monde si les jeunes gens ne s'en chargeaient volontiers. — On se farcit la mé-

moire des pièces que l'on a vu représenter cent fois aux Français ou au Gymnase ; — on collationne, on répète, on essaye des costumes, et on occupe ainsi la vie oisive, si difficile à dépenser quand on a un hôtel, des chevaux et pas d'emploi sérieux dans le monde. — Vient le grand jour de la représentation, jour de triomphe et d'embarras ; il faut y songer et pourvoir à tout : — deux chaises ici, une table là ; une tapisserie pour la vicomtesse, qui travaille au lever du rideau. — N'oubliez pas le journal ; car Saint-Val entre en scène un journal à la main. — Dans l'après-midi, au moment où la maîtresse de la maison succombe sous les ennuis de ces mille détails, la représentation devient problématique : un jeune auditeur au conseil d'État écrit qu'il est grippé. On n'a plus d'amoureux ! comment faire ? — Le frère de madame se chargera du rôle ; c'est un chef d'escadron ; il a cinquante ans et du ventre ; mais qu'importe ! Firmin jouait bien les amoureux à soixante ans. — On dîne, comme les comédiens, à quatre heures ; on repasse son rôle ; — on s'habille, on se déshabille, on s'habille encore. — À neuf heures, on est en présence d'un public moqueur par nature, enthousiaste par convenance. — On frappe trois coups dans la main ; — le rideau se lève ou s'écarte, et la jeune femme qui est en scène se sauve dans la coulisse.

« Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, ma chère ?

— Mais je ne savais pas qu'il y aurait tant de monde !... Je suis trop honteuse... je n'oserai jamais.

— Voyons, voyons, chère belle, un peu de courage ! ils ne vous mangeront pas. Vous êtes si jolie ! ce rôle vous va si bien ! Vous allez voir comme vous serez applaudie. »

La jeune femme fait deux pas en avant et trois pas en arrière.

« Je n'oserai jamais. »

Toutes les influences livrent alors un assaut à la timidité de la Mars des salons. Les bonnes amies lui parlent avec des caresses ineffables ; les maris et les frères lui parlent avec autorité.

« Il ne fallait pas te charger du rôle. Maintenant, il n'y a plus moyen de reculer ; tu ne peux pas faire une pareille impolitesse à quatre cents personnes !... Allons ! allons !

— Allez, chère belle... Tenez, repassez votre monologue :

« Quel peut être ce jeune homme que je rencontre partout sur mes pas, au bal, au spectacle, aux Champs-Elysées ? Son attitude est aussi tendre que respectueuse... Si c'était... Oh ! quelle idée ! chassons ces folles pensées ! (Après un silence.) Malgré moi, son souvenir me préoccupe... Il est bien... Il a les cheveux noirs, et je ne les crois pas teints... Grand Dieu ! s'ils étaient teints ! — Mais que m'importe après tout ! je suis bien folle de songer ainsi à cet inconnu, que sans doute je ne reverrai jamais. — Grand Dieu ! c'est lui !... » (Entrée de Saint-Val.)

Vaincue par les instances de son monde, la jeune femme est entrée en scène, et rougissante, balbutiante, elle a récité, en tâtonnant, la prose ci-dessus, qui est le premier essai d'un clerc de notaire. — Le talent de la comédienne de société peut généralement se comparer à une certaine serinette dont Grassot raconte ainsi l'histoire. — Grassot avait une tante (plaignons celle-ci) ; la tante mourut, laissant à Grassot pour tout héritage une serinette. — Grassot essaya de moudre un air sur ce petit meuble, comme dit Duvert ; il n'en tira qu'un sifflet aigu et prolongé comme celui que rend un orgue, au moment où l'artiste ambulant s'interrompt pour ramasser deux sous. — Les tentatives réitérées de Grassot

n'aboutirent pas à un meilleur résultat. Alors, Grassot, qui est plein d'imagination, alla consulter un facteur d'instruments. — Celui-ci, après avoir essayé la serinette et en avoir tiré le son aigu, déclara que le meuble était dans un état grave et qu'il avait besoin de se recueillir pour en dire son avis. — Après huit jours d'épreuves, le facteur dit à Grassot : « Monsieur, je sais ce que votre serinette a dans le ventre ; c'est l'Ouverture de Guillaume Tell ; — mais je ne dois pas vous cacher qu'il manque beaucoup de notes. » Donc, la comédienne de société est à Mars et à Rose Chéri ce qu'était la serinette de Grassot à Rossini ; — quelque chose de sublime dans l'intention avec beaucoup de notes de moins dans l'exécution. »

Quant à Saint-Val, qui vient de faire son entrée dans la comédie du clerc de notaire, il s'exprime en ces termes :

« C'est elle !... Plus belle encore que jamais ! — Contenons mon émotion. (Saluant avec une timidité respectueuse.) Madame...

— Monsieur... (La vicomtesse salue... À part.) — Cette situation devient embarrassante... »

On entend un sanglot étouffé dans la salle ; c'est la mère du clerc de notaire, qui ne peut contenir son émotion en entendant réciter l'œuvre de son fils.

saint-val. — Madame... pardonnez à l'audace d'un homme qui n'a pu vous voir sans vous aimer...

Ici, quelques jeunes gens quittent furtivement la salle et vont dans un salon voisin prendre des tasses de chocolat. — La mère

de l'auteur est toujours inconsolable ; — on lui administre des flacons calmants.

la vicomtesse. — Monsieur, une pareille démarche…

saint-val. — Madame, je suis un homme d'honneur, je suis officier de cavalerie…

la vicomtesse. — Officier de cavalerie… quel bonheur ! il doit monter à cheval…

saint-val. — Madame, si mon grade et ma personne ont pu trouver grâce devant vous, dites un mot… Vous êtes libre, — je le sais, — et vous voyez un homme heureux de mettre à vos pieds trois années de respect et d'amour…

la vicomtesse, lui tendant la main en souriant. — Ah ! monsieur, avouez au moins que vous êtes plus heureux que sage.

Plus heureux que sage était le titre du proverbe. — C'est fini ; — tout le monde est dans l'enthousiasme ! — On félicite la mère de l'auteur ; — on s'étonne beaucoup que l'auteur n'ait encore rien donné aux Français…

« Que voulez-vous ! réplique le clerc de notaire, — les auteurs forment une coterie qui barre le chemin à tout le monde : — j'ai remis un manuscrit à M. Dumanoir ; il m'a répondu que ma pièce était très-spirituelle (de toutes parts : Je crois bien !), mais qu'elle manquait de développements… Il faut à ces auteurs des ficelles… — On voulait m'adresser à Scribe ; mais il paraît qu'il ne se gêne pas pour faire jouer au Gymnase, sous son nom, les pièces qu'on lui a confiées…

un gros monsieur. — Parbleu !... sans cela, comment aurait-il fait trois cents pièces... Tout cela, c'est des pièces de jeunes gens... »

On devise longtemps sur ce texte. — On continue à déplorer que les merveilleuses délicatesses de l'esprit de salon soient bannies du théâtre par la jalousie des auteurs. — Les acteurs, déshabillés, viennent se mêler à la société, où ils sont comblés de félicitations. — Ceux-ci prennent au sérieux tous ces compliments, — sont mordus du démon de la comédie et courent de salon en salon offrir leur petit talent. Ainsi s'établit dans un petit monde cette convention que, chez M de V..., on joue, tous les quinze jours, des pièces plus spirituelles que celles de M. Scribe. Quant à M. Gaston, le jeune premier, il est bien entendu qu'il est très-supérieur à M. Bressant. — D'autre part, il n'y a pas à la Comédie-Française une actrice digne de lacer les brodequins de la jeune première de société.

Cependant, pourquoi ne pas l'avouer ? la comédie de société a ses jours de réussite. La semaine dernière, j'ai vu représenter, rue de Verneuil, le Roman d'une heure par trois amateurs qui m'ont donné beaucoup à penser sur cet art du comédien, abîme et mystère, où l'analyse se perd et s'égare sans pouvoir rien découvrir. — Est-ce le produit d'un travail patient et implacable ? Est-ce l'inspiration pure d'une nature heureusement douée qui devine tout ce que les autres apprennent ? — Je l'ignore. — Ce que je sais, c'est que là, dans ce salon de la rue de Verneuil, deux femmes de la société, en compagnie d'un jeune officier, un vainqueur de l'Alma, ont joué le marivaudage d'Hoffmann avec une aisance, une grâce et quelquefois une rouerie qui aurait pu leur attirer des propositions du directeur du Gymnase.

Le bal masqué. — Nous sommes en carnaval ; — bien mieux, le carnaval expire, et on ne s'en douterait guère, tant il fait peu de bruit dans la ville. — Les seuls bals de l'Opéra attestent cette époque de folies. — Quant aux bals particuliers, ils boudent et s'abstiennent. —

Apparemment, le carnaval était trop court, cette année, et on n'a pas voulu, pour si peu, faire la dépense du domino classique.

Quant aux bals de l'Opéra, je ne vois rien de nouveau à signaler. — Les costumes, les danses, les danseurs et les danseuses me semblent si exactement les mêmes, qu'on dirait que tout ce monde, endormi pendant dix ans par la baguette d'un enchanteur, s'est réveillé hier au bruit de l'orchestre.

Il n'a plus été question de la restauration des bals parés tentée l'année dernière. Le chicard et le paillasse ont repris, sans contestation, possession de leur empire. Les vociférations règnent toujours là où on avait voulu ramener les fines causeries du foyer.

Cette année, en fait de fines causeries, voici ce que j'ai recueilli :

Un malin à une bergère :

« Je viens de la maison. — T'as donc pris tout l'argent et ma montre ?

— Eh bien, faut'il pas que je me fasse religieuse ? Tu me laisses seule comme un clou ; — je peux bien m'amuser aussi, moi… na !

— Nastasie, c'est malpropre, ce que tu fais là ! Rends-moi ma montre…

— Elle reviendra à Pâques ou à la Trinité, comme M. de Malbrouk.

— C'est bon ! si tu ne me la rends, tu verras quelle trempée !

— T'as pas besoin de montre pour aller avec des pierreuses… Avec ça que tu m'épouses souvent, comme tu me l'avais juré ! »

Ici, les interlocuteurs sont séparés par un tourbillon de masques ; — chacun s'en va de son côté, sans que le dialogue ait paru laisser sur les intéressés une vive impression ; le malin, descendu dans la salle, se fend comme un compas en entourant la taille d'une pierrette. — La bergère provoque les hommes à la galanterie par cette interpellation : « Il n'y a donc que des guillotinés dans ce bal-là ? — Alors je vas souper avec le bourreau. »

Vers trois heures du matin, deux hommes en habit noir s'abordèrent :

« Bonjour, monsieur Grignon.

— Bonjour, monsieur Dupuis. — Vous avez donc planté là votre étude pour venir faire carnaval à Paris ?

— Et vous votre fabrique dans le même dessein !

— Ma foi, oui. — J'ai dit que je venais aux achats. — Voyez-vous, je raffole du carnaval. — Vous comprenez, quand on n'a jamais eu de jeunesse et qu'on a été marié, avant vingt-cinq ans, avec une femme rousse…

— Quelle peut être l'origine du carnaval ?

— Je ne sais pas trop. — Je crois que ça vient des Romains.

— J'ai lu dans le temps à ce sujet une dissertation très-curieuse dans le Voleur. »

Ici, un pierrot s'arrête devant la banquette où sont assis les deux amis, et, s'adressant au négociant :

« Va donc, eh… mufle ! — T'es gai comme un jour sans pain. — Faut-il un domestique pour secouer tes grelots ?… — Pourquoi que tu t'es déguisé en Folie ? — On va te reconnaître, petit extravagant. — Mais t'as donc assassiné ton beau-père, que t'es gai comme ça ? — Moi, je pleure des larmes de sang ; je viens de la Maison d'or : il n'y a plus d'huîtres. — Ne restez pas au foyer, les écaillères vont vous ramasser.

— Monsieur ! dit le négociant avec dignité.

— De quoi, monsieur ! reprend le pierrot. Tu ne peux pas dire citoyen ? Le citoyen Pierrot, entends-tu ? qui monte sa garde et paye dix francs de contributions, comme un chien. — À propos, comment t'appelles-tu, mon ange ?

— Monsieur, dit l'avoué de province, nous ne sommes pas de votre société ; passez votre chemin. — Nous sommes venus ici prendre un plaisir décent, et nous sommes peu faits à vos manières.

— Et nous ne les supporterons pas, ajoute le négociant en devenant très-rouge.

— Ah ! vous voulez parler raison ? dit le pierrot en se glissant comme un serpent entre les deux provinciaux, qu'il enveloppa de ses deux grands bras après les avoir pieusement baisés au front. — La raison, voyez-vous, c'est ma partie. — Tel que vous me voyez, je suis professeur de philosophie à l'université d'Oxford. —

Parlons de l'immortalité de l'âme. — Toi, mon gros, pourquoi as-tu l'air si bête ? C'est donc une âme d'occas' que t'as dans l'estomac ? »

Les deux provinciaux firent un mouvement pour se dégager.

« Bougeons pas ! dit le pierrot en continuant à les étreindre d'un bras nerveux, et ne blaguons pas avec papa ! — Que nous sommes donc deux petits scélérats de province et que nous sommes venus à Paris pour voler toutes les phâmes à ce pauvre Pierrot ? Que si la chambre de commerce le savait, que ton portrait serait voilé comme celui de Marino Faliero, un doge qui a été décapité pour avoir raccourci le carnaval… »

Le négociant et l'avoué parvinrent à tirer leur mouchoir et à essuyer leur front, d'où ruisselait une sueur abondante.

« Transpirez, mes agneaux, transpirez, dit le pierrot. — Les médecins le recommandent, et la religion l'ordonne. — Écoutez, je suis fatigué de la vie de garçon, et, si l'un de vous a une sœur, je l'épouse.

— Voyons, monsieur pierrot, dit l'avoué, nous n'avons pas de sœur ; il est bientôt quatre heures… laissez-nous partir. Je prends le chemin de fer à sept heures, et, à dix heures, je serai à mon étude, que j'aurais mieux fait de ne pas quitter, ajouta-t-il avec un soupir.

— De quoi ! des études ? — Que vous êtes donc des perruquiers établis ? — Alors pourquoi que vous vous mettez en Folies et que l'on vous prendrait pour des noceurs ? — Vous voulez donc tromper les phâmes ? — Vous venez donc ici pour séduire nos filles ? — Ah ! perruquiers, prenez-y garde ! — en carnaval, je

plaisante volontiers pour me conformer à un us invétéré ; — mais, sur le chapitre de la famille, je suis un crocodile. Mais ôte donc ton faux nez, toi, grand flandrin. »

Le négociant porta instinctivement la main à son nez.

« Elle est bien connue, mais elle est toujours drôle, dit le pierrot en se levant. — Ah çà ! mes amours, je suis forcé de vous quitter. — On m'attend pour discuter les propositions autrichiennes. Mais, au nom de saint carême, modérez-vous, ne secouez pas comme ça vos grelots, et respectez un sexe auquel vous devez votre mère. »

Cela dit, le pierrot partit comme une fusée : — l'orchestre ronflant jouait une invitation au cancan.

Les deux provinciaux demeurèrent quelques minutes dans un silence morne. Quand il eut repris ses esprits, l'avoué dit enfin :

« Voilà ce qui m'ennuie dans les bals masqués : c'est qu'il y a toujours des gens sans tenue qui viennent vous débiter des choses qui n'ont pas le sens commun. — A-t-on jamais rien rencontré de plus décousu dans sa conversation que ce monsieur ! — et il dit qu'il est professeur de philosophie, — je t'en souhaite !... Je suis sûr que c'est un homme qui a des billets protestés et qui cherche à s'étourdir. — Il finissait par m'ennuyer.

— Décidément, dit le négociant, les bals masqués ne sont plus aussi drôles que de mon temps. Je crois bien que c'est fini de rire, et que, l'année prochaine, je ne reviendrai plus... »

Les deux provinciaux quittèrent le bal. — Ils sont probablement de retour dans leur endroit, où on jase beaucoup des orgies qu'ils viennent tous les ans faire à Paris.

Les domestiques. — Ce qui se perd de plus en plus, c'est la race des domestiques de l'école admirative. Nos gens sont tous aujourd'hui infectés de l'esprit de Figaro : ils sondent nos misères et nos faiblesses ; le socialisme leur a fait entrevoir une ère de réparation où tous les maîtres seront des grooms et tous les grooms des bourgeois. — Le seul souci de ces messieurs, c'est de savoir si nous avons assez d'intelligence pour les bien servir.

Il n'en était pas ainsi, il y a encore moins de quarante ans.

Chateaubriand avait un domestique nommé ou surnommé Toby. C'était un garçon assez lettré pour s'intéresser à la gloire de son maître, et il s'y intéressait tellement, que, toujours en extase devant le génie de l'auteur d'Atala, il oubliait tout à fait de décrotter les bottes de M. le vicomte ; — Quand celui-ci lui faisait un reproche de sa négligence, Toby répondait : « M. le vicomte connaît bien mon tempérament : je viens de relire René, et cette lecture a la propriété de m'abrutir pendant trois jours au point de vue de mes devoirs domestiques. — Ce n'est pas impunément qu'on élève son âme dans les régions où plane le génie de M. le vicomte : vus de cette hauteur, un parquet à cirer et une paire de bottes à décrotter paraissent des choses bien méprisables ! »

Un jour, un vieux marin napolitain se présenta pour faire visite à M. de Chateaubriand. Cet homme avait le teint cuivré, des cheveux blancs relevés en nattes sur le front, et il portait de grandes boucles d'oreilles en or. Toby courut au cabinet de son maître : » Ah ! monsieur, s'écria-t-il tout ému, quel événement ! Un Natchez qui vient vous voir ! »

Quand Chateaubriand fut bien blasé sur l'admiration de ses contemporains (à laquelle il n'était nullement indifférent), il ces-

sa de trouver du charme dans le fanatisme de Toby. Il profita d'un voyage, lui donna une cinquantaine de louis, et le congédia.

Toby fut très-amer dans la scène de la séparation. « M. le vicomte me renvoie ! Ce n'est ni lord Byron ni Walter Scott qui auraient renvoyé un domestique aussi attaché aux livres de son maître. Louis XVI avait bien raison de dire : « Tous les Français sont des ingrats ! » Si j'avais vécu du temps d'Homère, j'aurais été son fidèle serviteur et, au besoin, son bâton… Ah ! que ne suis-je une des filles de Milton ! J'irais bien me proposer à M. Goethe ; mais il faudrait savoir un peu de cuisine et beaucoup d'allemand. — Je crois bien qu'Ossian est mort. — Me voilà exposé aux tentations de la faim, qui me réduira peut-être à servir un auteur du cirque Franconi. »

Àbout de ses lamentations, et bientôt à bout de ses cinquante louis, Toby entra chez un fort parfumeur. — Le premier jour, il colla des étiquettes sur des pots de pommade ; — le second jour, il colla des étiquettes plus grandes sur des pots plus majestueux que ceux de la veille ; — le troisième jour, il mit sa tête dans ses deux mains et tomba dans une profonde rêverie. — Le parfumeur lui demandait : « Que faites-vous donc là, mon ami ? » Toby répliquait : « Monsieur, je réfléchis. » Le lendemain, le parfumeur, ayant trouvé Toby dans la même attitude, le secoua violemment. « Voyons, mon garçon, je vous ai pris pour tout faire, et vous ne faites rien ! Vous sortez de nos conventions. Venez servir à table. » Toby se laissa déplacer machinalement comme une chose inerte. La cuisinière lui mit dans les mains une pile d'assiettes et une serviette sur le bras gauche ; — mais le parfumeur et sa famille venaient à peine d'absorber la première cuillerée de potage, qu'un bruit formidable, pareil à celui que produirait l'écroule-

ment de la muraille de la Chine, ébranla la maison. C'était la pile d'assiettes qui venait naturellement de s'échapper des mains de Toby, au moment où Toby avait levé les mains au ciel en s'écriant : « Quelle décadence ! »

Profitant de la stupeur produite par cet événement, Toby fit, en ces termes, sa profession de foi au parfumeur :

« Monsieur, je suis chez vous depuis trois fois vingt-quatre heures ; je n'ai rien fait, mais je n'ai pas mangé, — nous sommes quittes. — Voyez-vous, quand on a été l'homme de confiance de M. le vicomte de Chateaubriand, on ne peut pas servir un marchand de savon. — J'ai mon idée : — j'ai lu hier les poésies d'un jeune homme nommé Lamartine, — je vais lui proposer mes services. — Je vous tire ma révérence. »

Chez le jeune Lamartine (tout cela est du 1828), Toby échoua ; mais ses relations littéraires le recommandèrent à la bienveillance du libraire Ladvocat, de qui je tiens toute cette histoire. — Ladvocat s'attacha Toby. — Là, autres aventures : Toby avait des bottes à revers, une culotte de peau blanche, une redingote noire à aiguillettes et un chapeau galonné d'or et surmonté d'une cocarde large comme la lune. Toby devait monter derrière le cabriolet du fringant libraire de la restauration. Mais toujours il s'exonérait de cette fonction sous le prétexte de nettoyer à fond les appartements qu'il ne nettoyait jamais. La vérité est que Toby avait découvert chez son nouveau patron une véritable Californie, les manuscrits que son maître devait éditer. Il lisait M. Guizot, M. Villemain, M. Cousin, M. de Barante en primeur, avant la France, avant l'Europe. Quand il lui tombait sous la main du Chateaubriand, Toby disait : « C'est un ingrat, mais il a du talent. » Ladvocat avait assez de fantaisie dans l'esprit pour se donner le luxe

d'un domestique pour rien faire. Il s'amusait et amusait les autres des tendances littéraires de son domestique, le laissait tripoter ses manuscrits, les classer, les étiqueter et peser à sa façon les gloires contemporaines dans la balance de son impartialité.

Malheureusement Ladvocat fit un voyage en Angleterre. — À son retour, il trouva sa maison ensevelie dans les toiles d'araignée, comme une vieille bouteille de kirschwasser, les souris installées sur ses meubles, son cheval crevé à l'écurie et Toby plongé dans la lecture.

« Misérable ! dit-il à son domestique, je t'aurais tout pardonné ; — mais laisser crever mon cheval !...

— Le cheval ! fit Toby en passant sa main sur son front. — C'est impossible ; — il n'a pas même été malade.

— Mais, animal, si on t'enfermait pendant un mois dans une écurie, — sans boire ni manger, — crois-tu que tu en sortirais bien portant ? »

Toby se distinguait de ses pareils par beaucoup de bonne foi et de sincérité. Il n'était pas de l'école de ces domestiques qui veulent toujours persuader à leurs maîtres que le carreau cassé de la veille était cassé depuis cinq ans. — Il n'essaya donc pas de démontrer que le cheval était mort avant la révolution.

« Pour le boire et le manger du cheval, dit-il, je dois reconnaître que je suis fautif et que je l'ai totalement oublié.

— Mais qu'as-tu donc fait en mon absence ?

— Monsieur, j'ai lu le manuscrit des Mémoires de la Contemporaine.

— Voilà un ouvrage qui va faire gagner de l'argent à monsieur ! — Dire que toutes les gloires militaires de la France y ont passé. — C'est drôle ! »

Toby avait, cette fois, dépassé la mesure de la tolérance de son bourgeois. — Il fut congédié, et essaya d'entrer chez M. d'Arlincourt.

— Ici, je perds sa trace. — Seulement, Ladvocat m'a toujours dit qu'il était mort compositeur d'imprimerie.

Si vous voulez maintenant savoir où en est l'admiration de nos gens pour les écrivains qui sont la gloire de la France, voici le dernier signalement que donnait mon portier a un monsieur qui prenait des renseignements sur mon compte :

« M. Villemot ? — Il paye son terme.

— Oui ; mais quelle est sa profession ?

— Il n'en a pas.

— Comment ! est-ce qu'il n'écrit pas ?

— Oh ! oui, toute la journée ; — c'est sa manie.

— Eh bien, c'est une profession, d'écrire.

— Mais ce n'est pas un état pour vivre, — puisqu'il affranchit ses lettres. »

Je vais cependant consigner ici un exemple de fournisseur admiratif. — M Sand a reçu, il y a quelques années, une facture de son marchand de vin ainsi libellée :

« Doit l'illustre auteur d'Indiana à X… deux pièces de bordeaux. »

En fait de domestiques, il nous reste donc, ou des gens intelligents qui sont dangereux, ou des jocrisses qui sont irritants. — J'ai retenu le dernier mot d'un domestique de cette seconde classe, et il m'a paru joli. — Un verre de lampe avait été cassé, et le maître s'en plaignait avec humeur :

« Mais, répliqua le domestique, monsieur sait bien qu'un verre de lampe casse toujours la première fois. »

Les gens qui reçoivent. — Les bons bourgeois appellent les gens du monde des paresseux. — Quel préjugé ! — Trouvez-moi, je vous prie, un bonnetier qui travaille autant qu'une duchesse. — Je maintiens mon paradoxe, à savoir qu'à Paris il n'y a de rude travail que pour ceux qui ne font rien. — Essayez un peu de reconstruire la journée d'une femme qui donne une fête. Dès le matin, accablée déjà par les préparatifs des deux jours précédents, elle se jette dans une voiture. Les fleurs et les lustres, le buffet, les glaces, les gens de service, occupent toute sa matinée. Dans la journée, autre toilette : visites délicates et diplomatiques, pour s'assurer la présence de certaines personnes dont l'absence serait un échec. — On rentre maussade, ennuyée et énervée par quelques revers : la princesse a promis si vaguement, qu'on pressent qu'elle ne viendra pas ; — le duc a dit catégoriquement qu'il s'abstiendrait pour ne pas rencontrer des gens antipathiques. À l'hôtel, madame trouve tous les gens réunis à l'antichambre, dans l'attitude de Vatel, attendant la marée de Louis XIV ; — c'est le chapitre des incidents ; — tout périclite : le groom, sans expérience, a versé le broc à l'huile sur le meuble Louis XV. — Les artistes engagés pour le concert sont tous en-

roués ; — la fête est en faillite. Il faut de l'énergie et de la volonté pour remonter cette machine qui se détraque. — Au milieu de ces soucis, l'heure avance ; la maîtresse de la maison dîne au coin du feu ; — triste dîner, vingt fois interrompu par les obsessions des gens de service et les mille coups d'épingle de ce charmant martyre couronné de fleurs.

« Madame, le tapissier dit qu'il y a danger d'incendie, si les lambrequins des tentures ne sont pas éloignés des bougies.

— Madame, Chevet veut installer le petit buffet dans le vestiaire ; où mettra-t-on les manteaux ?

— Madame, la pianiste fait dire qu'elle ne jouera pas si on n'enlève pas les tapis.

— Madame, quel vin donnera-t-on aux musiciens ?

— Madame, on vient d'apporter les fleurs ; elles sont toutes flétries, et ce n'est pas étonnant : elles figuraient hier chez la comtesse de F... ; avant-hier, chez la marquise de P..., et, le jour précédent, chez un agent de change.

— Madame, le jet d'eau du grand salon est arrêté ; le tuyau est crevé et l'eau filtre sous le tapis. »

Àce moment, sept heures sonnent : la divinité qui reçoit ce soir-là l'élite de Paris donnerait volontiers quelques milliers de francs de plus que ne lui coûte sa fête, pour avoir le droit de se mettre au lit. — Ce grand tracas l'a enfiévrée : — l'heure matinale de son lever, le bruit des marteaux, le piétinement des gens de service, le vacarme des meubles qu'on déplace, lui ont donné la migraine. — C'est pourquoi il faut que, toute affaire cessante, elle se mette entre les mains des femmes de chambre, des coiffeurs,

etc. — On enferme son corps dolent dans une charmante, mais étroite prison de satin ; — l'artiste capillaire se livre sur sa tête à la fougue d'une composition orageuse et nouvelle, qui consiste à suspendre un diamant ou une fleur à chaque cheveu.

Quand tout cela est fini (et Dieu sait que cela ne finira jamais), on a une heure de répit en attendant les premiers invités — et, pendant cet armistice, on surprend les réflexions de ses domestiques.

« Madame est trop serrée, dit la femme de chambre ; — elle va éclater comme une grosse bombe.

— Bast ! réplique le valet de chambre, elle ne s'amuserait pas si elle était à son aise.

— Cela n'empêche pas que, l'année dernière, elle s'est évanouie roide, en pleine polka, pour avoir voulu faire fine taille. — Elle a eu beau dire que c'était un n'hussard qui lui avait marché sur le pied, j'ai bien vu, en la déshabillant, qu'elle avait les baleines de son corset dessinées en creux sur son estomac.

— Ah ça, dit le cocher, est-ce que les repas sont supprimés ici ? Quand donc que nous mangerons ? — C'est pas amusant pour les domestiques, ces noces-là.

— Parle donc plus bas ! — madame peut entendre. Imbécile, on ne demande pas à manger, — on mange et on boit. — Crois-tu pas qu'on y verra clair demain matin dans le compte des bouteilles et des volailles ?

— J'aime pas tous ces baltazars-là, — moi, — reprend le cocher ; mon rêve serait d'être chez un monsieur seul qui me lais-

serait du viager. — Ici, y a rien à espérer, — on dépense tout en ripailles.

— Le fait est que c'est une bien drôle d'idée qu'ont les maîtres de s'embêter comme ça entre eux à écouter des chanteurs qui miaulent comme des chattes amoureuses : — sans compter que, ce soir, le bal de madame est raté, — ratatibus ! — ça va-t-être une pêle-mêle où on ne retrouverait pas son père. — C'est trop petit ici pour faire des fla-fla pareils : — la société y sera comme les avantages de madame dans son corset. — Dis donc, Jérôme, est-ce que, si tu avais la fortune de madame, cinq billets de mille francs à manger par mois, tu donnerais des raouts ?

— Moi, plus souvent ! que je donnerais comme ça la pâtée à un tas d'individus qui se fichent de vous par-dessus le marché..., etc. »

Ces confidences de l'antichambre sont interrompues vers dix heures par le bruit d'une voiture ; à la lente allure de son évolution dans la cour, il est aisé de deviner le fiacre : les oreilles exercées ne s'y trompent jamais. — Un équipage entrant dans une cour l'emplit d'un bruit plein et sonore ; — le fiacre y apporte un bruit lourd et fêlé comme le luxe des hôtes qui vont en descendre. — Ceux-ci sont ordinairement des gens médiocres, commensaux et protégés de la maison ; — on leur a recommandé de venir de bonne heure, afin de garnir un peu les salons avant l'arrivée des invités considérables. — Ils représentent assez bien les claqueurs qu'on fait entrer avant le public dans les salles de spectacle, au jour des représentations solennelles : — comme les claqueurs, en effet, — mais avec plus de désintéressement et de sincérité, — ces bons bourgeois admirent tout. Il y a si loin de ce luxe, même factice et éphémère, à leur intérieur en acajou plaqué. — On jouit de

leur surprise et on leur fait volontiers les honneurs du salon jusqu'au moment où on annonce une comtesse ou un baron. Alors le rideau se lève ; la maîtresse de la maison met son sourire, et la représentation commence…

Vers les trois heures du matin, les observateurs peuvent entendre dans le vestiaire, où on reprend tout ce qu'on peut trouver de manteaux et de burnous, des dialogues qui n'encouragent pas à l'hospitalité.

« Eh ! dites donc, Ferdinand… vous partez ?

— Je crois bien, — assez fâché d'être venu ; — quelle cohue ! — Et ce monsieur qui chante ! — C'est donc l'âme de Collignon qui vient tourmenter les bourgeois ?

— Le fait est que je n'ai rien vu de plus mal entendu ! — je n'ai pas pu attraper un verre d'orgeat pour ma femme.

— Moi de même… et cependant c'est inconcevable, car on a fait circuler beaucoup de rafraîchissements.

— Oui… mais la maîtresse de la maison buvait tout. — Sans cela, du reste, il y a bien longtemps qu'elle serait étouffée.

— Et puis qu'est-ce que tout ce monde ?… Le bric-à-brac de la chaussée d'Antin et du faubourg Saint-Germain… des comtesses qu'on nous donne pour du neuf et dont les fissures sont mal dissimulées par des repeints. — Des banquiers épais comme des marchands de chevaux et de petits crétins de jeunes gens qui racontent, depuis onze heures du soir (et il est trois heures du matin), qu'ils ont failli souper avec Orloff. Notre Amphitryone est bonne femme, mais elle ne soupçonne même pas ce grand art de composer une société. — Est-ce que je peux danser avec des

femmes qui me prient de leur raconter le Médecin des enfants ? Est-ce que je peux causer avec des hommes qui demandent encore des détails sur la prise de Sébastopol, etc. »

Les deux interlocuteurs allument un cigare et sortent.

C'est maintenant le tour de deux femmes qui cherchent leur pelisse dans un océan de vêtements mêlés et confondus.

« Vous vous retirez, chère amie ! — Comment avez-vous trouvé la robe de Mme X… (la maîtresse de la maison) ?

— Ravissante ! Je la connaissais déjà.

— Et ses volants ?

— Très-riches… pour du faux…

— Mais pourquoi donc cette chère amie a-t-elle la manie de se tant serrer ? — Elle a une si jolie taille !

— Vous appelez cela une jolie taille ?

— Mais oui… je croyais. — Notre amie est très-mal faite… mais je vous assure que la taille serait assez dégagée, si les épaules un peu hautes et la poitrine un peu massive ne lui donnaient un aspect lourd et vulgaire. — On voit, du reste, que c'est une femme distinguée.

— Très-distinguée ; — mais son bal, qu'en dites-vous ?

— Il y avait trop de monde ; — c'est tout simple, elle a tant d'amis…

— J'aime à penser qu'elle n'a reçu ce soir que ses ennemis. — Il faut bien en vouloir à une femme pour apporter chez elle au-

tant d'ennui, de si gros pieds et de si grosses mains… »

Ces dames ont trouvé leur pelisse… Un flot plus pressé les pousse au dehors. — Les salons se vident. À quatre heures, on éteint les bougies. — La glorieuse victime, à qui cette plaisanterie ne coûte que quatre mille francs, va prendre un repos auquel elle aspire depuis si longtemps. Et en s'endormant elle se dit : « Tout cela est bien cher et un peu pénible ; — mais c'était admirablement réussi : — demain, tout Paris parlera de mon bal. »

Àce compte, qui est le compte de bien des gens à Paris, je suis tenté de parodier un mot de Danton, et de dire : « Mieux vaudrait être un pauvre pêcheur que de se mêler d'amuser le monde. »

Les étoiles qui filent. — Ces femmes que nous voyons pendant dix, quinze et vingt ans (au maximum) dans les avant-scènes et qui disparaissent tout à coup, que deviennent-elles ? — Ce serait un inventaire bien curieux et bien philosophique à faire. — On dit que les marchandes de coco ont eu voiture dans leur jeunesse, que les ouvreuses de loges sont toutes d'anciennes locataires des boudoirs de la Chaussée-d'Antin.

Moi-même, j'ai reconnu à la porte d'un théâtre de boulevard, dans l'attitude modeste d'une marchande de sucre d'orge, une femme que trente ans auparavant, deux lions de la restauration s'étaient disputée l'épée à la main. — Mais cette explication me parait insuffisante et je demande une enquête. Probablement, il y a dans le fond des provinces quelques-unes de ces femmes mariées à des adjoints, sévères dans leur tenue, assidues à l'église et rendant le pain bénit plus souvent qu'à leur tour.

Chaque fois qu'un nouvel embranchement de voie ferrée rapproche Paris de leur petit endroit, ces femmes doivent être en

proie à de grandes appréhensions. — Si un flâneur parisien allait tout à coup tomber comme un aérolithe dans la localité, et reconnaître un premier sujet du théâtre Saint-Antoine dans la châtelaine austère qui ne veut plus recevoir le médecin du pays, parce qu'il parle du fémur de façon à faire rougir les honnêtes femmes !

Et si quelque troupe de comédiens ambulants vient s'abattre dans la commune, — quelle angoisse ! — Le petit monde du théâtre se touche par tous les bouts et correspond à toutes les extrémités du globe. Parmi ces nomades, il y a toujours un ancien premier rôle qui a débuté à Paris avant de jouer les grimes dans toutes les granges de France. — Il reconnaîtrait indubitablement son ancienne camarade. — On n'imagine pas combien ce titre est flatteur pour une femme classée dans la société, quand il lui est donné par un homme de cinquante ans, familier, mal élevé, s'annonçant à trente pas par des émanations alcooliques, et enclin à des indiscrétions dans le goût de celle-ci :

« Eh bien, ma bonne Amanda, avons-nous toujours cette jolie jambe dont l'orchestre raffolait et que vous ne lui cachiez guère, friponne ?… »

« Voyez-vous encore M. Polavski… vous savez, ce Polonais si riche, qui nous payait de si fameux soupers ? C'était le bon temps. Dieu ! que vous devez vous embêter dans cette cassine, avec ce gros adjoint qui est gai comme un dénoûment de tragédie ! — Venez donc avec nous : notre premier rôle vient de faire une fugue avec un marchand de bœufs de Poissy ; vous la remplacerez avantageusement. »

Outre la lorette mariée, — la province doit encore recéler dans ses lianes ténébreux la lorette vieille fille. — Celle-ci a dû être une

femme rangée même en amour ; — elle a appartenu à la classe des femmes qui disent à leurs amants : « Tu veux me donner un bracelet de trois cents francs pour ma fête. — je préfère quinze louis. »

Ces quinze louis additionnés avec beaucoup d'autres de même source, l'anse du panier qu'on a fait danser quand on a vécu maritalement, la maison de campagne qu'on a reçue en cadeau de noces et qu'on vend à l'heure de la retraite, les économies sordides et les rapines exercées sur le luxe, quelques bijoux, un peu de diamants, tout cela compose, vers la quarantième année, la petite fortune de la femme qui est entrée avec ordre dans le désordre, sous l'inspiration de cette idée fixe : « Je ne veux pas mourir à l'hôpital. »

Quand l'heure a sonné, quand, après une lutte obstinée, la conscience et la solitude vous disent que bien décidément on est une femme finie, on se retire avec son lingot, dans un chef-lieu d'arrondissement ; — on a une petite maison, un petit jardin et deux petits chiens. — On s'appelle M Basuche — ou quelque chose d'approchant. — Aux questions indiscrètes des voisins, on répond qu'on a fait sa fortune dans la mercerie et qu'on n'a jamais voulu se marier parce que les hommes sont trop indélicats. — Un reste d'élégance et de prétention, un peu de rouge sur les joues, qui sont pâles et flétries, et beaucoup de blanc sur le nez, qui est rouge, trahissent encore, aux yeux de l'observateur, ce culte que la femme galante conserve, jusqu'à la dernière heure, pour la peau dont elle fut si fière.

M Basuche soupire quelquefois : elle a des peines de cœur ; elle vient de lire, dans le feuilleton du journal, que l'Ambigu a donné la veille une première représentation à laquelle assistait

tout Paris élégant. Du fond de sa morne retraite, la courtisane, détrônée par le temps, reconstruit en imagination l'édifice écroulé des féeries de sa jeunesse. — Elle se voit entrer dans sa loge, précédée de son bouquet et suivie de son Arthur. — Elle salue à droite et à gauche, face et de profil, toutes les illustrations contemporaines de la galanterie. — Les lorgnettes sont braquées sur elle. — Elle fait sensation, et, le lendemain, à son petit lever, sa femme de chambre lui remettra quinze propositions. — Le rêve fini, la lorette vieillie se retrouve les pieds sur sa chaufferette, en tête-à-tête avec le secrétaire de la mairie, qui a flairé les quatre mille livres de rente et qui soupire pour le bon motif.

À Paris, la destinée de certains hommes ressemble beaucoup à celle de ces femmes. — Voyez, à cheval, en voiture, au café de Paris, dans les avant-scènes, ces hommes jeunes, beaux, enviés, fêtés : — ce sont des millionnaires éphémères ; ils ont soixante mille francs de rente pendant cinq ans. — Leur père, honnête marchand, officier ministériel, bourgeois scrupuleux et timide, a mis trente ans à leur amasser trois cent mille francs. Quand le père meurt, un tiers de cette fortune appartient déjà à l'usure ; — le reste est semé d'une main prodigue à tous les vents de la folie. — Que devient alors le dissipateur ? — Les uns se font soldats, — j'en sais un qui est aujourd'hui général ; — les autres se tuent. — Voilà pour les caractères énergiques. — Mais les faibles se laissent dégringoler, échelon par échelon, jusqu'au bas de l'édifice social. — On les voit réformer leur luxe pièce à pièce : — on vend les chevaux, — on vend les tableaux et les meubles de prix, — on fait restaurer par son portier ces délicieux habits de chasse que Renard facturait à 180 francs. — On dine à la Taverne anglaise ; — on a quitté la superbe Léona (qui a peu résisté) ; — on a maintenant, pour cinquante francs par mois, une ingénue des Fo-

lies-Nouvelles. — On est triste et mélancolique comme une ruine du moyen âge. — On s'avise, un peu tard, que trois cent mille francs, à 5 p. 100, pouvaient produire quinze mille livres de rente ; — qu'avec cela, un peu de retenue et de simplicité, — une honnête fille au lieu d'une prostituée pour maîtresse, un autre tailleur que Renard, un autre restaurateur que Bignon, — plus d'honnêtes gens et moins de grecs dans sa familiarité, on pouvait vivre éternellement de la vie des égoïstes heureux qui ne prêtent à personne, n'empruntent à personne, tiennent leur budget en équilibre, — dépensent un peu, l'hiver, à Paris, économisent beaucoup, l'été, à la campagne, et, vers leur sixième lustre, épousent la fille d'un commissaire-priseur. — Philosophie tardive ! — Le jour des grandes épreuves s'avance ; — les derniers débris d'un luxe qu'on achète si cher et qu'on vend à vil prix se dispersent chez les brocanteurs ; le papier timbré entre dans la maison. — On ne vit plus que d'expédients ; le mont-de-piété devient le seul et dernier usurier du lion en décadence. — Enfin, un jour, on se réveille sous le coup de to be or not to be : trouver cent sous, ou ne pas dîner !

Cent sous, cela se trouve ; mais il faut dévorer bien des affronts, dépenser bien des paroles inutiles, mettre sa fierté à l'abri derrière des voiles bien transparents : « J'ai oublié ma bourse… Il me manque cent sous-pour acheter une boîte de chocolat, etc. » Cela s'épuise bientôt. Comme on ne rend jamais, on n'en est plus à l'emprunt, on en est à la carotte.

Alors, on se dit que ce qui constitue la carotte et ses humiliations, c'est la modicité de l'emprunt. — On tente des coups plus hardis ; on se rappelle qu'on avait des amis riches, on va les relancer.

« Mon cher, dit le premier ami, vous tombez mal : j'ai perdu hier cinquante louis au lansquenet. — Figurez-vous que je n'ai pas pu attraper une main de toute la nuit ! — Je suis bien fâché, — bien désolé, — etc. »

Ailleurs, l'ami est à la campagne, — aux eaux.

Enfin, on rencontre un grand cœur, — un homme qui sait compatir au malheur.

« Mon cher, dit cet ami, vous savez que j'ai toujours eu de la sympathie pour vous : — je veux vous sauver. Je vous prêterais les cinq cents francs que vous me demandez, que vous ne seriez pas plus avancé dans un mois ; — je ferai mieux. — Je viens d'intéresser mes capitaux dans une compagnie d'assurances. — Je suis en position d'imposer un employé ; — il y a là une place de douze cents francs, — elle est à vous. »

Ceci est une façon d'assommer le lion ruiné et importun avec une bûche économique. — Aller à un bureau à huit heures, en sortir à six heures, s'hébéter dans des expéditions et des additions, dîner à vingt-deux sous, se coucher sans feu, être banni du paradis social, et le contempler à la distance où végètent les damnés du travail sans gloire et sans profit, voilà la perspective qu'on ouvre devant l'homme qui naguère était assis au festin de la vie parisienne ! Même dans ses plus mauvais rêves, le prodigue ruiné n'avait pas entrevu cette douloureuse expiation.

Généralement, il refuse ce secours dérisoire. — Il n'en est pas là. — Il attend de l'argent de sa famille. — Il ne voulait qu'une avance, etc. — Bref, il refuse la superbe place qu'on lui offrait. — L'ami s'en doutait un peu. — Mais le voilà en règle avec sa conscience. — Quand il rencontrera les anciens compagnons de

plaisir du lion ruiné, il pourra encore se poser sur le piédestal du bienfaiteur méconnu.

« Comprenez-vous Gaston ! il n'a plus le sou. — Je lui offre une place de douze cents francs, et il refuse… »

Ici, chœur d'amis :

« Vraiment !…

— C'est insensé !

— C'est un garçon perdu !

— Je voyais bien qu'il allait trop vite.

— Il y a un tas de jeunes gens qui veulent faire, comme ça, de l'embarras…

— Te rappelles-tu avec quelle ostentation il parlait toujours de son attelage gris pommelé ?

— Allons… voyons…, messieurs, c'était un bon garçon…

— Sans doute… mais que veux-tu qu'on y fasse ?… Tu n'as donc pas entendu ?… on lui offre une place, et il refuse…

— Ah ! je voudrais bien vous y voir, avec une place de douze cents francs…

— Mais nous… nous…, mon cher… c'est différent…

— Moi ! si je perdais ma fortune, je gratterais plutôt la terre que de demander un sou à personne…

— Oh ! et moi donc ! — Je travaillerais… j'irais en Californie… Mais je ne resterais pas à Paris… comme ça… à carotter tout le

monde.

— Voulez-vous que je vous dise le malheur de Gaston ? C'est l'orgueil… Il accepterait bien une place à l'étranger… Mais ici, à Paris, où il est connu de nous tous, il rougirait d'occuper un petit emploi.

— Oui… c'est cela ; — c'est comme d'Estigny… vous savez… d'Estigny, qui, après avoir tout mangé, est maintenant employé à la Ville. J'ai eu affaire à lui dernièrement en allant dans les bureaux pour mon expropriation, et il a attrapé un coup de soleil !… J'ai été bon enfant… je lui ai donné la main ; mais il est resté contraint et embarrassé.

— Ah ! dame, c'est embêtant. — Mais, aussi, pourquoi veulent-ils paraître ce qu'ils ne sont pas !… Quant à Gaston, je dis que nous ne devons pas l'abandonner… Il faut le voir et le raisonner ; mais, s'il persiste à refuser la place qu'on lui offre… bonsoir ! »

C'est ainsi qu'en allant au bois au pas de son cheval, on enterre l'ami qui s'est laissé choir dans la fosse aux lions.

Quant à ces victimes des prodigalités parisiennes, il est impossible d'en retrouver la trace, dès qu'ils ont une fois disparu de l'horizon des Champs-Elysées et des avant-scènes. — L'homme ruiné dans la spéculation se remet à l'œuvre, accepte les emplois les plus modestes. — Mais, dans cette ruche bourdonnante où, depuis le chef de l'État jusqu'au plus humble ouvrier, la loi de l'existence est le travail, le dandy seul, quelles que soient sa condition et sa fortune, ne travaille jamais, — du moins d'un travail régulier et suivi. — Les loisirs de la vie dissipée ont brisé en lui ce grand ressort. — Il va à l'aventure, s'immisce dans les industries ténébreuses, roule dans les précipices, reparaît quelque-

fois en police correctionnelle ou en cour d'assises, s'abrutit souvent par l'absinthe, et meurt oublié après avoir vécu ce que vivent les roses.

Le recensement a Paris. — Le recensement consiste en ceci : un employé se présente chez chaque habitant de la bonne ville de Paris et lui demande son nom, son âge et sa profession ; — en ce qui concerne ces deux derniers renseignements, une certaine classe de femmes se montre très-blessée de l'indiscrétion de l'administration. — L'enquête se fait à l'amiable ; mais néanmoins l'administration a des formules de protestations contre les déclarations évidemment entachées de poésie.

Quand la scène se passe dans le quartier Bréda, elle se résume à peu près ainsi :

« Votre nom, madame ?

— Élodie-Clorinde de Saint-Ange.

— Pardon, madame, êtes-vous bien sûre de vous appeler Saint-Ange ? — Il résulte des registres matricules que vous vous appeliez naguère Françoise Merluchet, du nom de monsieur votre père, marchand des quatre saisons. »

La dame, en rougissant :

« C'est vrai, monsieur ; mais mon père n'ayant pas été heureux dans son commerce, j'ai pris depuis dix ans le nom de Saint-Ange, sous lequel je suis connue dans la société.

— Ah bien, Saint-Ange, soit. — Votre âge, madame.

— Dix-neuf ans.

— Pardon, madame : j'ai été coulant sur le nom ; ne pourriez-vous me faire une concession sur l'âge ?

— Mais, monsieur, c'est une horreur, un supplice de l'inquisition. Est-ce que je parais plus de dix-neuf ans ?… Je ne les ai pas encore, c'est vrai ; mais je vais les avoir demain matin. — Je n'ai pas cru devoir tricher pour vingt-quatre heures.

— Pardon, madame, vous me disiez tout à l'heure que, depuis dix ans, vous auriez pris une grave résolution ?… »

La dame, se mordant les lèvres :

« Eh bien, monsieur, mettez vingt-cinq ans.

— Voilà toujours six ans de gagnés. Ne pourriez-vous, madame, faire quelque chose de plus, dans l'intérêt de la sincérité du recensement ?

— Monsieur, prenez ma tête ; mais vous n'obtiendrez pas trois mois de plus. Je vous fais déjà cadeau de six semaines, pour vous être agréable.

— Tenez, madame, je mets d'office vingt-neuf ans ; — je vous sauve le trois, — par galanterie. — Si vous vous trouvez lésée, vous pourrez réclamer à la préfecture, votre extrait de naissance à la main. »

La dame s'apaise subitement en entendant parler d'extrait de naissance.

L'interrogatoire continue.

« Votre profession, madame ?

— Célibataire.

— Madame, ce n'est pas là une profession ; c'est une situation.

— Alors… rentière.

— Voyons, madame, pas de farce… Vous êtes ici en garni. De quoi vivez-vous ?

— Ah ! c'est là ce que vous voulez savoir ? Eh bien, je suis… artiste dramatique. »

Ici, l'employé dépose sur la table sa plume, ses lunettes, son mouchoir et sa tabatière, et, s'appuyant sur les deux coudes, entreprend de la voix paternelle d'un confesseur le speech suivant :

« Madame, l'opération du recensement est sérieuse ; — elle a pour but de donner à l'administration les éléments d'une classification des habitants de la ville de Paris. — La profession surtout est d'un haut intérêt statistique ; je vous engage à être sincère. — Vous vous dites actrice dramatique : où avez-vous joué ?

— Partout, monsieur… partout… excepté, je l'avoue, au Théâtre-Français, où les sociétaires sont trop jaloux pour laisser les jeunes talents.

— Pourriez-vous, madame, me montrer votre dernier engagement ?

— Certainement, monsieur. — Tiens, je n'y pensais pas ! — Voici, monsieur, mon dernier traité avec M. Charles Desnoyers, le directeur de l'Ambégu-Comique. »

L'employé prend ce document imprimé et lit à haute voix :

« Entre M. Charles Desnoyers, directeur privilégié du théâtre de l'Ambigu-Comique, et M Françoise Merluchet, dite de Saint-

Ange, artiste dramatique, il a été convenu ce qui suit :

« M. Charles Desnoyers engage M de Saint-Ange pour remplir, à la première réquisition, tous les rôles qui conviennent à son physique et à son talent, et notamment les rôles dits de grande tenue. »

Ici, l'employé au recensement commence à lire à la course et en bredouillant, comme un homme qui cherche l'article essentiel.

« M de Saint-Ange sera tenue de se fournir tous les costumes de ville et de caractère. »

— Ce n'est pas cela,

« En cas de grossesse de l'artiste non mariée, les appointements sont suspendus de plein droit. »

— Ce n'est pas cela.

« M de Saint-Ange s'oblige à se contenter de la loge et du luminaire qui lui seront attribués. »

— Ce n'est pas cela.

« M de Saint-Ange s'engage à venir en personne consulter le tableau des répétitions et à se mettre à la disposition de l'administration à l'heure du spectacle, quand même elle ne jouerait pas dans la représentation. »

— Diable ! c'est dur, cet article-là. — Mais ce n'est pas encore cela… — Ah ! nous y voici.

« Moyennant ces conditions fidèlement exécutées, il sera payé à M de Saint-Ange, par douzièmes et de mois en mois, la somme de trois mille francs… »

Note manuscrite :

« Que M de Saint-Ange s'engage à déposer préalablement à la caisse, pour répondre de la régularité de son service. »

« Madame, continue l'employé, je vois que vous êtes bien, en effet, artiste dramatique. — Mais, si c'est là une profession, ce n'est pas une profession lucrative.

— Monsieur, une artiste qui veut se faire connaître doit faire quelques sacrifices.

— Madame, le recensement, après tout, n'est pas un interrogatoire de cour d'assises. Vous êtes artiste dramatique. — Je vous porte en cette qualité sur la feuille. — Pour mon édification personnelle, il me resterait à savoir par quelle profession vous soutenez la profession d'artiste.

— Monsieur, réplique la dame qui a repris son aplomb, — ayez vingt-cinq ans et des bottes vernies, ou soixante ans et autant de mille livres de rente que d'années, et on vous le dira… »

auguste villemot.

Série 1

— PREMIERE PARTIE —

Page de titre

TABLE DES TEXTES

ET DES VIGNETTES DANS LE TEXTE

DU PREMIER VOLUME

Pages.

TABLE DES VIGNETTES HORS TEXTE

GAVARNI. — Les gens de Paris

Les bals. — Pages 144, 145. — 18 dessins.

Les bals en plein air. — Pages 192, 193, 194. — 27 dessins.

Meubles de salon. — Pages 226. — 9 dessins.

Rivière de la Pompadour. Bois de Vincennes. — Page 224. — 1 dessin.

Les cascades du lac des Minimes. Bois de Vincennes. — Page 225. — 1 dessin.

Série 2

— DEUXIÈME PARTIE —

Page de titre

TABLE DES TEXTES

ET DES VIGNETTES DANS LE TEXTE

DU DEUXIÈME VOLUME

Pages.

TABLE DES VIGNETTES HORS TEXTE

GAVARNI. — Les gens de Paris

GRANDVILLE.

Pages de vues de Paris. — Pages 17, 49, 52, 64, 72, 98, 99. — 39 dessins.

Quelques épisodes du carnaval à paris. — Pages 174, 175. — 18 dessins.

La villa Rossini. — Lac du bois de Boulogne. — Page 18. — 1 dessin.

Grande cascade du bois de Boulogne. — Puits de Grenelle. — Page 19. — 1 dessin.

Gare du Nord. — Boulevard Richard-Lenoir. — Page 50. — 1 dessin.

Cirque Napoléon. — Pré Catelan. — Page 51. — 1 dessin.

Buttes Chaumont. — Boulevard de l'Empereur. — Pavillon des Tuileries. — Campanile de l'Hôtel de Ville. — Page 62. — 1 dessin.

Halles centrales. — Jardin d'acclimatation. — Chapelle russe. — Pont Saint-Michel. — Page 63. — 1 dessin.

Les Poissons d'avril. — 1 dessin. — Page 128.

Le Bœuf gras et son cortège. — 1 dessin. — Page 176.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Diable_%C3%A0_Paris. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.